This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

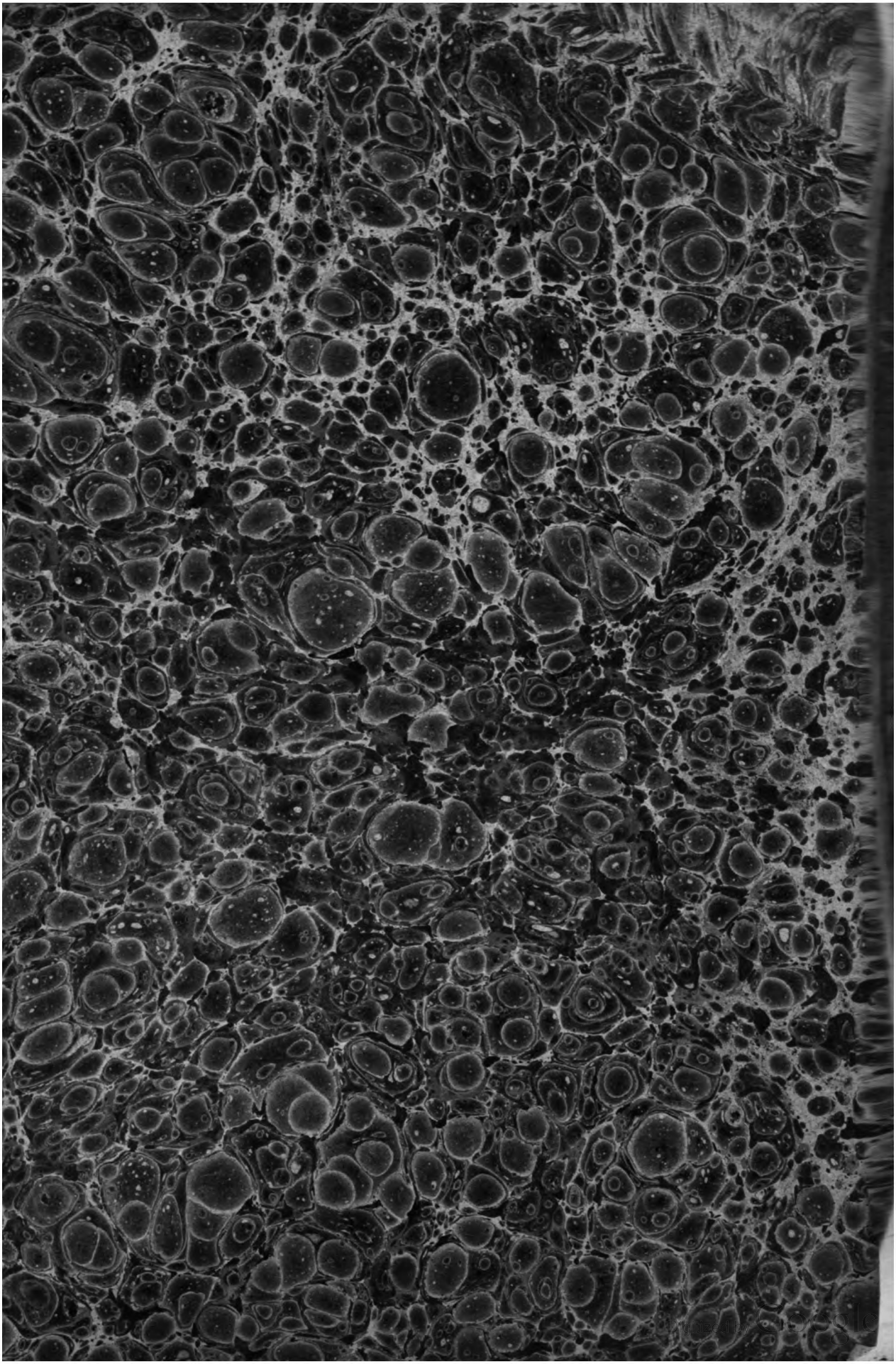
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Mémoires

Académie nationale de médecine (France)

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07019 8208



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Expériences faites à l'hôpital de la Charité en 1825, sur l'activité de la Violine médicinale et de la Violine pure; par M. le docteur Chomel. 45 43

Mémoires sur les Substances végétales employées en médecine, ou désignées dans le commerce sous le nom d'Ipécacuanha; par M. Lemaire-Lisancourt. 440 50

Explication des planches. 494

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Pag.

MÉMOIRES.

SECTION DE MÉDECINE.

Mémoire sur le Mutisme produit par la lésion des fonctions intellectuelles; par M. Itard. 3

Mémoire sur quelques Phlegmasies cérébrales présentées comme cause de fièvres intermittentes pernicieuses ; par le même. 19

Mémoire sur cette question : Existe-t-il de nos jours un plus grand nombre de fous qu'il n'en existait il y a quarante ans ? par M. Esquirol. 32

Mémoire sur la Mortalité en France, dans la classe aisée et dans la classe indigente ; par M. Villermé. 51

Observations sur les Effets thérapeutiques de la morphine ou narcéine ; par M. Bally. 99

Mémoire sur la Folie des ivrognes , ou sur le délire tremblant ; par M. Léveillé. 181

SECTION DE CHIRURGIE.

Mémoire sur les Plaies pénétrantes de la poitrine ; par M. le baron Larrey. 221

Observations sur l'Opération de la taille ; par le même. 251

Mémoire sur une Méthode nouvelle pour traiter les anus accidentels ; par M. le baron Dupuytren. 256

Mémoire sur les Obstacles apportés à l'accouchement par la mauvaise conformation du fœtus; par M. A. Dugès. 321

SECTION DE PHARMACIE.

Analyse de l'écorce du Solanum pseudoquina ; par M. Vauquelin. 371

Considérations chimiques sur diverses Concrétions du corps humain ; par M. Laugier. 394

Rechercherches analytiques sur la Violette ; par M. Boullay. 417

Expériences faites sur la Violine ; par M. Orfila. 440

Digitized by Google

Pag.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES COMPOSANT L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Section de Médecine. 29
Section de Chirurgie. 32
Section de Pharmacie. 33
Associés. 34
Adjoints résidens. 38
Adjoints correspondans. 41
Membres décédés. 55

Discours prononcé par M. le secrétaire perpétuel dans la Séance inaugurale du 6 mai 1824. 57
Eloge de M. le baron Corvisart, par le même. 107
Éloge de M. le chevalier Cadet de Gassicourt, par le même. 134
Éloge de M. le comte Berthollet, par le même. 157
Éloge de P. Pinel; par le même. 189
Rapport sur la proposition d'inaugurer le buste de Pinel, dans la salle des séances de l'Académie; par M. Esquirol. 224
Eloge de M. Beauchêne; par M. le secrétaire perpétuel. 232
Éloge de M. Bourru; par le même. 240
Rapport de la Commission chargée de rédiger un projet d'instruction, relativement aux épidémies. 245
Premier compte-rendu des travaux de la Section de médecine, par M. Double. 280
Discours sur l'histoire et les progrès des Sciences pharmaceutiques, par M. Virey. 323

Digitized by Google

610.5
A16
M5m

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE C. THUAU,
rue du Cloître Saint-Benoît n° 7

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DE MÉDECINE.

TOME PREMIER.

Avec six Planches.

PARIS,
BAILLIÈRE, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE ET VIS-A-VIS L'ÉCOLE DE MÉDECINE N° 13 BIS;

LONDRES, même maison,
3 BEDFORT STREET, BEDFORT SQUARE;

BRUXELLES,
AU DÉPOT DE LA LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE.

1828.

Digitized by Google

Digitized by Google

November 5, 1925 EM.

AU ROI.

Medical
Champion
10-18-23
9315
Vols. 1-4
(1-2=1 vol)

Sire,

C'est au nom de l'Académie royale de Médecine que je viens déposer aux pieds de Votre Majesté l'hommage de ses premiers travaux. Créée par votre auguste frère, et soutenue par votre protection royale, puisse-t-elle répondre dignement aux espérances de ses deux fondateurs! Associée chaque jour aux bienfaits que vos mains répandent sur la France, elle n'aspire, pour prix de ses efforts, qu'à se concilier l'estime des hommes, à faire bénir votre nom, à mériter un regard du père de la patrie: de vous, Sire, dont le noble cœur, mû par des sentimens héréditaires, n'est touché que de ce qui peut servir au bonheur de vos peuples, et qui, à l'exemple des plus

Digitized by Google

grands et des plus sages rois vos prédécesseurs, appelez auprès de vous les sciences et les lettres, afin qu'elles éclairent et qu'elles embellissent ce règne de paix, de justice et de vérité, qui sera la leçon des rois, et l'admiration de l'avenir.

Pour moi, qui tiens des bontés royales l'honneur d'être à la tête de l'Académie, qu'il me soit permis de me féliciter d'une distinction si flatteuse : doublement heureux d'être, auprès de cette Compagnie, l'interprète des sentimens de bienveillance particulière dont vous daignez l'honorer ; et auprès de vous, Sire, l'organe des sentimens de respect, de gratitude et de dévoûment dont l'Académie entière est pénétrée pour Votre Majesté.

Je suis, avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté,

le très obéissant et fidèle sujet,

BARON **PORTAL.**

Digitized by Google

ORDONNANCES

RELATIVES

A L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

ORDONNANCE *portant Création de l'Académie royale de Médecine.*

Au château des Tuileries, le 20 décembre 1820.

LOUIS, par la grâce de Dieu, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à tous ceux qui ces présentes verront, SALUT.

Notre intention étant de donner le plus tôt possible des réglemens propres à perfectionner l'enseignement de l'art de guérir et à faire cesser les abus qui ont pu s'introduire dans l'exercice de ses différentes branches, nous avons pensé qu'un des meilleurs moyens de préparer ce double bienfait était de créer une Académie spécialement chargée de travailler au perfectionnement de la science médicale, et d'accorder à cette Académie une protection particulière. Nous nous sommes d'ailleurs rappelé les services éminens qu'ont rendus, sous le règne de nos prédécesseurs, la Société royale de Médecine et l'Académie royale de Chirurgie, et nous avons voulu en faire revivre le souvenir et l'utilité, en rétablissant ces compagnies célèbres sous une forme plus appropriée à l'état actuel de l'enseignement et des lumières.

A CES CAUSES,

Sur le rapport de notre Ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur,

Digitized by Google

NOUS AVONS ORDONNÉ et ORDONNONS ce qui suit :

ART. 1^er^. Il sera établi à Paris, pour tout notre royaume, une Académie royale de Médecine.

2. Cette Académie sera spécialement instituée pour répondre aux demandes du Gouvernement sur tout ce qui intéresse la santé publique, et principalement sur les épidémies, les maladies particulières à certains pays, les épizooties, les différens cas de médecine légale, la propagation de la vaccine, l'examen des remèdes nouveaux et des remèdes secrets, tant internes qu'externes, les eaux minérales naturelles ou factices, etc.

Elle sera en outre chargée de continuer les travaux de la Société royale de Médecine et de l'Académie royale de Chirurgie ; elle s'occupera de tous les objets d'étude et de recherche qui peuvent contribuer aux progrès des différentes branches de l'art de guérir. En conséquence, tous les registres et papiers ayant appartenu à la Société royale de Médecine ou à l'Académie royale de Chirurgie, relatifs à leurs travaux, seront remis à la nouvelle Académie et déposés dans ses archives.

3. L'Académie sera divisée en trois sections, une de Médecine, une de Chirurgie, et une de Pharmacie.

4. Elle sera composée d'honoraires, de titulaires, d'associés et d'adjoints.

5. Il y aura trente honoraires dans la section de médecine, vingt dans la section de chirurgie, et dix dans la section de pharmacie, tous pris hors de la classe des titulaires, et choisis par voie d'élection. Indépendamment de ces honoraires élus, tout titulaire âgé de soixante ans accomplis pourra devenir, de droit, honoraire, sous la seule condition d'en faire la demande par écrit.

6. Les titulaires seront au nombre de quarante-cinq dans la section de médecine, de vingt-cinq dans la section de chirurgie, et de quinze dans la section de pharmacie. Cinq titulaires de la section de médecine seront nécessairement choisis parmi les médecins vétérinaires.

Digitized by Google

7. Il y aura trois classes d'associés : des associés libres, des associés ordinaires et des associés étrangers.

Le nombre des associés libres sera de trente : ils seront choisis parmi les personnes qui cultivent avec succès les sciences accessoires à la médecine, ou qui auront contribué d'une manière quelconque à leurs progrès, ou enfin qui, dans les divers établissemens consacrés au soulagement de l'humanité, l'auront servie avec zèle et distinction. Ils devront résider à Paris.

Les associés ordinaires seront au nombre de quatre-vingts, dont vingt seulement résidant à Paris : ils seront pris parmi les médecins, les chirurgiens, les pharmaciens et les savans du royaume qui se sont fait connaître d'une manière avantageuse, soit par leurs écrits, soit par leurs succès dans la pratique ou dans l'enseignement.

Le nombre des associés étrangers est fixé à trente : ils seront choisis parmi les médecins, chirurgiens, pharmaciens et savans étrangers les plus célèbres.

Les associés de toutes les classes appartiendront au corps de l'Académie, et ne seront attachés à aucune section en particulier.

8. Les adjoints seront choisis de préférence parmi les médecins, chirurgiens, officiers de santé et pharmaciens qui auront présenté ou envoyé à l'Académie des observations ou des mémoires, et qui auront montré le plus de zèle pour contribuer à ses travaux. Ceux qui résideront à Paris prendront le titre d'*adjoints résidans ;* ceux qui résideront dans les départemens ou à l'étranger prendront le titre d'*adjoints correspondans.*

Le nombre des adjoints résidans pourra égaler celui des titulaires de la section à laquelle ils seront attachés : le nombre des adjoints correspondans est indéterminé.

9. Chacune des trois sections de l'Académie élira ses membres honoraires, ses membres titulaires et ses adjoints. Les associés seront élus par l'Académie entière : toutefois, l'élection des honoraires, titulaires et associés ne sera définitive que lorsqu'elle aura été approuvée par nous. Quant à l'élection des adjoints, elle devra être confirmée par l'Académie entière.

10. L'Académie s'assemblera ou en corps, ou par section. Les séances

Digitized by Google

générales se tiendront une fois tous les trois mois, et les séances des sections, deux fois chaque mois.

11. Les séances générales auront pour objet, d'une part, l'administration et les affaires générales de l'Académie ; et, de l'autre, les matières de science dont la discussion exigera le concours de toutes les sections.

Les séances des sections seront consacrées aux objets de science et d'étude dont chacune d'elles devra spécialement s'occuper. Lorsqu'il se rencontrera des matières qui intéresseront à la fois deux sections, ces deux sections se réuniront pour les discuter en commun. Ces mêmes matières seront toujours renvoyées à des commissions mixtes.

12. Les honoraires et les titulaires d'une section assisteront, quand ils voudront, aux séances des deux autres sections. Les associés et les adjoints pourront assister à toutes les séances, soit générales, soit de section.

Les honoraires, les titulaires et les associés auront voix délibérative en matière de science. Les diverses nominations et les affaires générales de l'Académie seront exclusivement réservées aux titulaires.

13. Indépendamment de ces séances privées, soit générales, soit particulières, l'Académie tiendra annuellement trois séances publiques, une pour chacune de ses sections.

Ces séances seront principalement destinées, 1°. à rendre compte des travaux de la section qui occupera la séance ; 2°. à faire connaître, par des éloges ou par des notices historiques, les membres que cette section aura perdus ; 3°. à annoncer les sujets de prix qu'elle proposera pour l'année courante ; 4°. enfin, à proclamer les noms de ceux qui auront remporté les prix proposés antérieurement.

14. Le bureau général de l'Académie sera composé d'un président d'honneur perpétuel, d'un président temporaire, d'un secrétaire et d'un trésorier. Notre premier médecin en titre sera, de droit, président d'honneur perpétuel de l'Académie. Le président temporaire, le secrétaire et le trésorier seront élus par l'Académie entière, et nécessairement choisis parmi ses membres titulaires : ils pourront être pris indifféremment dans l'une ou dans l'autre des trois sections. Le président ordinaire et le secrétaire seront en fonctions pendant une année, et le trésorier pendant cinq.

Digitized by Google

15. Le bureau particulier de chaque section sera composé d'un président, d'un vice-président et d'un secrétaire, tous choisis parmi les titulaires de cette section. Les présidens et secrétaires ne seront en fonctions que pendant une année.

Il pourra être, dans la suite, nommé des secrétaires perpétuels pour les sections dont les travaux rendraient cette disposition nécessaire. Leur nomination devra être soumise à notre approbation.

16. L'Académie aura un conseil d'administration composé du président d'honneur perpétuel, du président temporaire et du trésorier de l'Académie, des présidens et des secrétaires des trois sections, et du doyen de la Faculté de Médecine de Paris, lequel sera toujours de droit membre de l'Académie.

Ce conseil sera spécialement chargé d'administrer les affaires de l'Académie, et de répartir entre les trois sections les matières dont chacune d'elles devra s'occuper. Il s'assemblera une fois par semaine; il aura le droit de convoquer des assemblées extraordinaires, soit générales, soit de section, toutes les fois qu'il le jugera nécessaire ou utile.

17. Il sera ultérieurement statué sur les dépenses de l'Académie et sur les moyens d'y pourvoir.

18. L'Académie royale de médecine pourra accepter, en se conformant aux lois et réglemens, des legs et donations destinés à favoriser les progrès de la science.

19. Des réglemens rédigés par l'Académie détermineront son régime intérieur, la tenue de ses assemblées, le mode qu'elle suivra dans ses nominations, l'ordre et la direction de ses travaux, les formes de son administration, les obligations de ses différens membres, et en général tout ce qui n'aurait pas été prévu ou réglé par la présente ordonnance. Ces réglemens seront soumis à l'approbation de notre Ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur.

20. Pour la première formation de l'Académie, nous nous réservons de nommer une partie des honoraires, des titulaires et des associés.

21. Notre Ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance, qui sera insérée au Bulletin des lois.

Digitized by Google

Donné en notre château des Tuileries, le 20 décembre de l'an de grâce mil huit cent vingt, et de notre règne le vingt-sixième.

Signé LOUIS.

Par le Roi :

Le Ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur,

Signé SIMÉON.

ORDONNANCE *qui nomme une partie des membres de l'Académie royale de Médecine.*

Au château des Tuileries, le 27 décembre 1820.

LOUIS, par la grâce de Dieu, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à tous ceux qui ces présentes verront, SALUT.

Vu notre ordonnance du 20 décembre portant création d'une Académie royale de Médecine ;

Vu notamment l'art. 20, par lequel nous nous sommes réservés de nommer pour la première formation une partie des membres de l'Académie.

Sur le rapport de notre Ministre secrétaire d'état au département de l'intérieur,

NOUS AVONS ORDONNÉ et ORDONNONS ce qui suit :

ART. 1^er^. Sont nommés membres de l'Académie royale de Médecine, savoir :

DANS LA SECTION DE MÉDECINE,

Titulaires :

LES SIEURS

Chevalier ALIBERT, notre premier médecin ordinaire ;

BERTIN, médecin en chef de l'hôpital Cochin ;

BOURDOIS, médecin en chef des épidémies dans le département de la Seine ;

BROUSSAIS, médecin et professeur à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce ;

Digitized by Google

LES SIEURS

CHAUSSIER, professeur à la Faculté de Médecine de Paris;
COUTANCEAU, médecin de l'hôpital militaire de la Garde royale;
Baron DESGENETTES, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
DUMÉRIL, *idem;*
DOUBLE, membre de la Société de Médecine du département de la Seine;
ESQUIROL, médecin de l'hospice de la Salpêtrière;
FOUQUIER, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
GEOFFROY, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris;
GIRARD, directeur de l'École royale vétérinaire d'Alfort;
Chevalier HALLÉ, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
HUZARD, inspecteur général des Écoles royales vétérinaires;
Chevalier LEROUX, doyen de la Faculté de Médecine de Paris;
LUCAS, médecin de notre bien-aimée Nièce Duchesse d'ANGOULÊME;
ORFILA, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
Chevalier PORTAL, notre premier médecin;
PARISET, médecin de l'hospice de Bicêtre;
RÉCAMIER, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris;
ROYER-COLLARD, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;

Honoraires:

LES SIEURS

ANDRY, membre de l'ancienne Société royale de Médecine;
BEAUCHÊNE père, l'un de nos médecins consultans;
BORIE, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris;
BOURRU, dernier doyen de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris;
Baron CORVISART, professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Paris;
DALMAS, l'un de nos médecins par quartier;
DUFOUR, *idem*, et médecin de l'hôpital royal des Quinze-Vingts;
DE JUSSIEU, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
MONTAIGU, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris;
PETIT, *idem;*

Digitized by Google

Les Sieurs

Pinel, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
Sédillot, ancien secrétaire général de la Société de Médecine de Paris;
Tessier, membre de l'ancienne Société royale de Médecine;
Baron de Wenzel, médecin-oculiste, de Paris;

DANS LA SECTION DE CHIRURGIE,

Titulaires;

Les Sieurs

Béclard, professeur à la Faculté de Médecine de Paris;
Bougon, premier chirurgien ordinaire de notre bien-aimé Frère Monsieur,
Baron Boyer, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
Deneux, médecin-accoucheur de notre bien-aimée Nièce la Duchesse de Berry;
Distel, notre premier chirurgien ordinaire;
Baron Dubois, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
Baron Dupuytren, *idem;*
Évrat, membre de l'ancienne Académie royale de Chirurgie;
Lallement, professeur à la Faculté de Paris;
Baron Larrey, chirurgien en chef de l'Hôpital militaire de la Garde royale;
Marjolin, professeur à la Faculté de Médecine de Paris;
Chevalier Richerand, *idem;*
Roux, *idem;*
Baron Yvan, chirurgien en chef de l'Hôtel royal des Invalides.

Honoraires.

Les Sieurs

Barbier, chirurgien en chef de l'Hôpital du Val-de-Grâce;
Deschamps, membre de l'Académie des Sciences;
Chevalier Pelletan, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;

Digitized by Google

LES SIEURS

Baron PERCY, membre de l'Académie des Sciences;
VALENTIN, membre de l'ancienne Académie royale de Chirurgie.

DANS LA SECTION DE PHARMACIE,

Titulaires.

LES SIEURS

BOULLAY, pharmacien à Paris;
DÉYEUX, professeur à la Faculté de Médecine de Paris;
FABRE, notre pharmacien en chef;
HENRY, professeur adjoint de l'École de Pharmacie de Paris;
LAUGIER, directeur adjoint de l'École de Pharmacie de Paris;
PELLETIER, professeur adjoint de l'École de Pharmacie de Paris,
PLANCHE, pharmacien à Paris;
ROBIQUET, professeur à l'École de Pharmacie de Paris;
VAUQUELIN, directeur de l'École de Pharmacie de Paris.

Honoraires.

LES SIEURS

BOUDET oncle, ancien pharmacien à Paris;
BOUILLON-LAGRANGE, professeur à l'École de Pharmacie de Paris;
BOURRIAT, professeur adjoint à l'École de Pharmacie de Paris;
CADET DE VAUX, ancien pharmacien à Paris;
CHARLARD, *idem;*
CHERADAME, trésorier de l'École de Pharmacie de Paris;

2. Sont nommés associés libres de l'Académie,

LES SIEURS

Comte BERTHOLLET, pair de France, membre de l'Académie des Sciences;
Comte CHAPTAL, pair de France, membre de l'Académie des Sciences;
Baron CUVIER, conseiller d'état, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences;

Digitized by Google

Les Sieurs

Desfontaines, membre de l'Académie des Sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle;

Gay-Lussac, membre de l'Académie des Sciences, professeur à la Faculté des Sciences;

Geoffroy de Saint-Hilaire, membre de l'Académie des Sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle;

Comte de Lacépède, pair de France, membre de l'Académie des Sciences;

Baron Ramond, conseiller d'état, membre de l'Académie des Sciences;

Duc de la Rochefoucault, pair de France;

Thenard, membre de l'Académie des Sciences, professeur à la Faculté des Sciences.

3. Sont nommés associés non résidans de l'Académie,

Les Sieurs

Barbier, professeur de matière médicale à Amiens;

Baume, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier;

Braconnot (Henry), pharmacien à Nancy;

Bertrand, médecin-inspecteur des eaux du Mont-d'Or;

Boin, inspecteur général des eaux minérales;

Bouchet, ancien chirurgien en chef de l'hôpital général de Lyon;

Brennet, docteur en médecine à Dijon;

Broussonnet, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier,

Chrétien, docteur en médecine à Montpellier;

Coze, doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg;

Delpech, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier;

De Sèze, docteur en médecine et recteur de l'Académie de Bordeaux;

Flamand, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg;

Fodéré, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg;

Fouré, médecin des épidémies à Nantes;

Gerboin, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg;

Gayrard, médecin en chef de la succursale des Invalides à Avignon;

Hecht, directeur de l'École de pharmacie de Strasbourg;

Labbat, médecin-inspecteur des eaux de Cauterets;

Digitized by Google

Les Sieurs

Laennec neveu, docteur en médecine à Quimper;
Lanoix, docteur en médecine à Orléans;
Lasservole, notre médecin honoraire à Sarlat;
Lordat, doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier;
Murat, médecin-inspecteur des eaux de Cransac;
Paulet, docteur en médecine à Fontainebleau;
Proust, membre de l'Académie des Sciences, à Angers;
Taranget, docteur en médecine et recteur de l'Académie de Douai;
Tourdes, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg;
Vigarous, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier;
Viguerie, professeur de chirurgie à Toulouse;
Valentin (Louis), docteur en médecine à Nancy;
Virenque, directeur de l'Ecole de pharmacie de Montpellier.

4. Notre Ministre secrétaire d'état de l'Intérieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné au château des Tuileries, le 27 décembre de l'an de grâce mil huit cent vingt, et de notre règne le vingt-sixième.

Signé LOUIS.

Par le Roi :

Le Ministre secrétaire d'état de l'Intérieur,

Signé SIMÉON.

Ordonnance *qui prescrit de nouvelles dispositions relatives à l'Académie royale de Médecine.*

Au château des Tuileries, le 6 février 1821.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Sur les représentations qui nous ont été faites de la part des membres honoraires de l'Académie royale de Médecine;

Digitized by Google

Considérant que la différence établie, par notre ordonnance du 20 décembre dernier, entre les honoraires et les titulaires, les uns et les autres ayant les mêmes attributions académiques, n'a eu en vue que de dispenser les premiers, en raison de leur âge, des soins de l'administration, et de les placer dans une position moins obligée pour les autres travaux; mais que les mêmes motifs n'existent point lorsqu'il s'agit d'élire, soit les académiciens, soit les dignitaires; que leurs lumières, leur expérience ne peuvent que contribuer fort utilement à ces élections; que seulement il est convenable, pour avoir égard à ce qui a été déjà fait, aux distinctions voulues par notre dite ordonnance et aux usages pratiqués dans des corps analogues, de ne les point faire prendre part à l'élection des titulaires;

Désirant aussi régler le mode d'élire, et déférer à un vœu qui nous a été exprimé relativement aux secrétaires perpétuels dont notre ordonnance du 20 décembre a prévu le besoin;

Sur le rapport de notre Ministre secrétaire d'état au département de l'Intérieur,

NOUS AVONS ORDONNÉ ET ORDONNONS CE qui suit:

ART. 1^er^. Les membres honoraires de l'Académie royale de Médecine ont voix délibérative pour toutes les nominations autres que celles des titulaires.

2. Toute élection est faite à la majorité absolue des suffrages des membres présens à la séance, lesquels ne peuvent, pour que l'élection soit valable, être moins des deux tiers de ceux qui ont le droit d'y assister.

Si la majorité absolue n'a point été obtenue aux deux premiers tours de scrutin, il est procédé, par un troisième tour, au ballotage, en liste double, de ceux qui, au second tour, ont obtenu le plus de voix.

3. Il pourra n'y avoir qu'un secrétaire perpétuel pour toute l'Académie, sauf à lui donner des adjoints pour les sections dont les travaux le rendraient nécessaire.

4. Notre Ministre secrétaire d'état au département de l'Intérieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Digitized by Google

Donné en notre château des Tuileries, le 6 février de l'an de grâce mil huit cent vingt-un, et de notre règne le vingt-sixième.

Signé LOUIS.

Par le Roi :

Le Ministre Secrétaire d'état au département de l'Intérieur,

Signé SIMÉON.

RAPPORT AU ROI.

SIRE,

L'Académie royale de Médecine que Votre Majesté a établie par son ordonnance du 20 décembre dernier, est divisée en trois sections, une de médecine, une de chirurgie et une de pharmacie.

Aux termes de l'article 6 de cette ordonnance, les titulaires doivent être au nombre de quarante-cinq dans la section de médecine, de vingt-cinq dans la section de chirurgie, et de quinze dans la section de pharmacie.

Votre Majesté a nommé, par son ordonnance du 27 décembre, une partie des membres de l'Académie, et, conformément à l'article 9 de l'ordonnance du 20 décembre 1820, chacune des trois sections de l'Académie s'est réunie pour procéder à l'élection des membres titulaires qui doivent la compléter.

Les nominations faites par chacune d'elles ne peuvent être définitives qu'après avoir été approuvées par Votre Majesté.

La section de médecine avait vingt-trois titulaires à élire; les candidats qui ont obtenu le plus grand nombre de suffrages sont :

MESSIEURS

KÉRAUDREN, inspecteur-général du service de santé de la marine;
LERMINIER, médecin de l'hôpital de la Charité;
ADELON, docteur en médecine;
GUERSENT, médecin de l'hôpital des Enfans;
DUPUY, professeur à l'École royale vétérinaire d'Alfort;

Digitized by Google

MESSIEURS

JADELOT, médecin de l'hôpital des Enfans;
MOREAU DE LA SARTHE, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
MARC, membre du Conseil de salubrité de Paris;
RENAULDIN, médecin de l'hôpital Beaujon;
ALARD, ancien secrétaire général de la Société médicale d'Emulation;
BALLY, docteur en médecine;
HUSSON, médecin de l'Hôtel-Dieu;
LANDRÉ-BEAUVAIS, médecin de l'École royale Polytechnique;
LOUYER-VILLERMAY, docteur en médecine,
DESPLAS, médecin vétérinaire;
HIPPOLYTE-CLOQUET, docteur en médecine;
DÉSORMEAUX, professeur de la Faculté de Médecine de Paris;
RULLIER, docteur en médecine;
ITARD, médecin de l'Institution royale des Sourds-muets;
MAGENDIE, docteur en médecine;
DELENS, secrétaire général de l'Athénée de Médecine de Paris;
LÉVEILLÉ, médecin des prisons du département de la Seine;
DESMAREST, professeur à l'École royale vétérinaire d'Alfort;

La section de Chirurgie avait à élire onze titulaires; elle a désigné dans l'ordre suivant:

MESSIEURS

BRESCHET, chef des travaux anatomiques de la Faculté de Médecine;
JULES CLOQUET, chirurgien en second de l'hôpital Saint-Louis;
CULLERIER, chirurgien en chef de l'hôpital des Vénériens;
MURAT, chirurgien en chef de l'hôpital de Bicêtre;
RIBES, chirurgien de l'Hôtel royal des Invalides;
DUVAL, docteur en chirurgie;
LISFRANC, chirurgien du Bureau central d'admission des hospices;
DEMOURS, médecin-oculiste de Votre Majesté;
BEAUCHÊNE fils, chirurgien de l'hôpital Saint-Antoine;
HEDELHOFFER, docteur en chirurgie,
MOREAU, professeur d'accouchemens;

Digitized by Google

La section de pharmacie avait six membres à élire ; les candidats qui ont obtenu la pluralité des suffrages sont :

MESSIEURS

BOUDET, pharmacien à Paris ;
CADET, *idem ;*
DEROSNE, *idem ;*
CAVENTOU, *idem ;*
CLARION, professeur adjoint à l'École de Pharmacie ;
LAUBERT, pharmacien en chef des armées.

Ces élections ayant été faites dans les formes prescrites par l'ordonnance du 20 décembre dernier, et les membres désignés étant recommandables, soit par les services qu'ils ont rendus à la science, soit par leurs talens, je crois devoir proposer à Votre Majesté d'approuver les nominations que je viens de lui soumettre.

Je suis avec respect,

SIRE

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-dévoué et fidèle sujet,

Le Ministre secrétaire d'état de l'Intérieur,

Signé SIMÉON.

Approuvé ;

Paris, le 6 février 1821,

Signé LOUIS.

Par le Roi :

Le Ministre secrétaire d'état de l'Intérieur,

Signé SIMÉON.

Pour ampliation :

Le Conseiller d'état, secrétaire général du Ministère de l'Intérieur,

Baron CAPELLE.

Digitized by Google

ORDONNANCE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut :

Vu notre ordonnance rendue le 20 décembre 1820, pour la création de l'Académie royale de Médecine, et celle du 6 février suivant portant, art. 3, qu'il pourra n'y avoir qu'un seul secrétaire perpétuel pour toute l'Académie;

Sur le rapport de notre Ministre secrétaire d'état au département de l'Intérieur,

Nous avons nommé et nommons le sieur Pariset, membre de l'Académie royale de Médecine, secrétaire perpétuel de ladite académie.

Dérogeant pour cette fois seulement à la disposition faite à ce sujet par le 2e paragraphe de l'art. 15 de notre ordonnance du 20 décembre 1820,

Notre Ministre secrétaire d'état de l'Intérieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné en notre château des Tuileries, le 21 novembre de l'an de grâce mil huit cent vingt-deux, et de notre règne le vingt-huitième.

Signé LOUIS.

Par le Roi :

Le Ministre secrétaire d'état au département de l'Intérieur,

Signé CORBIÈRE.

Pour ampliation.

Le Conseiller d'état Secrétaire général,

Baron CAPELLE.

Digitized by Google

RÉGLEMENT

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

APPROUVÉ

PAR S. E. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR,

SUIVANT SA LETTRE DU 3 JUILLET 1822.

TITRE PREMIER. — *ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.*

CHAPITRE PREMIER.

ART. 1er. *Séances privées.* Les séances générales et privées de l'Académie auront lieu le premier mardi de chaque mois, à trois heures.

2. Les membres honoraires, titulaires, associés et adjoints ont seuls le droit d'assister à ces séances.

Les adjoints y occupent une place séparée.

3. *Présidens.* Les séances privées sont présidées par le premier médecin du Roi, président d'honneur perpétuel, et, en son absence, par le président temporaire.

4. Le président d'honneur perpétuel préside de droit les réunions de l'Académie, des sections et de leurs commissions; il a voix prépondérante en cas d'égalité de suffrages; il marche à la tête de l'Académie et de ses députations; il les présente et il porte la parole en leur nom.

5. Le président temporaire est élu par l'Académie, et pris, alternativement, dans les sections de médecine, de chirurgie et de pharmacie. En cas de besoin, il supplée le président d'honneur perpétuel dans toutes ses fonctions.

Digitized by Google

6. Le président appelle les sujets à traiter, conformément à l'ordre du jour ; il dirige les discussions ; il met aux voix les propositions, recueille les suffrages, proclame les décisions de l'Académie, nomme, de concert avec le bureau, les commissions que l'Académie ne croit pas devoir choisir elle-même ; il arrête les listes de présence ; il signe les procès-verbaux ; enfin il veille au maintien de l'ordre.

7. *Secrétaire.* L'Académie a un secrétaire perpétuel, lequel est élu dans une séance indiquée à cet effet un mois d'avance.

8. Le secrétaire perpétuel a pour fonctions de préparer les séances de l'Académie, de rédiger les procès-verbaux de ces séances, de rédiger et de signer les délibérations, les lettres écrites en son nom, et généralement tous les actes qui émanent d'elle ; de faire tous les ans, concurremment avec les secrétaires des sections, l'analyse de l'ensemble des travaux de l'Académie, l'éloge de ses membres décédés, et de présenter une esquisse des progrès de l'art de guerir, dans toutes ses branches : il est membre du Conseil d'administration.

9. Le secrétaire perpétuel est remplacé dans ses fonctions, en cas d'empêchement, par les secrétaires des sections de médecine, de chirurgie et de pharmacie, dans l'ordre indiqué ci-dessus.

10. *Ordre des travaux.* Les travaux des séances ont lieu dans l'ordre suivant :

1°. Lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance ;

2°. Compte rendu des décisions prises par le Conseil d'administration ;

3°. Correspondance avec le Gouvernement et avec les autorités constituées ;

4°. Correspondance avec les savans agrégés ou non à l'Académie ;

5°. Annonce des observations, mémoires et ouvrages imprimés ;

6°. Annonce des observations, mémoires et ouvrages manuscrits ;

7°. Elections ;

8°. Rapport des commissions nommées par l'Académie ;

9°. Lecture des observations, mémoires et ouvrages des membres honoraires, titulaires, associés et adjoints ;

Digitized by Google

10°. Lecture des observations, mémoires et ouvrages d'un intérêt commun à plusieurs sections, présentés par les savans étrangers à l'Académie;

11°. Exposition et démonstration des objets matériels.

11. *Feuilles de présence.* A l'ouverture de la séance, une feuille, déposée sur le bureau, et partagée en autant de colonnes qu'il y a de sortes de membres dans l'Académie, sert à recevoir leurs signatures.

12. A trois heures et demie, le président arrête cette liste en tirant une barre, et mettant sa signature au-dessous du dernier nom inscrit dans chaque colonne.

13. Les membres titulaires inscrits au-dessus de la barre reçoivent, à leur place, un jeton de la valeur de et frappé à l'effigie du Roi. Ce jeton n'est délivré qu'à cinq heures, et seulement aux membres présens.

14. Les jetons des membres absens sont mis en réserve, 1°. pour être distribués aux membres des commissions auxquelles le Conseil d'administration jugera nécessaire d'en accorder; 2°. pour être convertis en médailles d'encouragement, et distribués aux médecins et aux savans qui se seront le plus distingués par leur zèle.

15. Le recueil des feuilles de présence est consulté dès qu'un membre de l'Académie fait la demande d'un titre plus élevé que celui qu'il a.

16. *Lectures.* Toutes les pièces adressées à l'Académie sont datées et paraphées par le secrétaire perpétuel, le jour même de leur réception. La lecture et la présentation de ces pièces sont constatées de la même manière.

17. Les honoraires, les titulaires et les associés ont le droit de faire connaître immédiatement leurs travaux à l'Académie.

18. Les autres membres de ce corps et les savans qui n'en font pas partie doivent soumettre d'abord leurs travaux à la section qu'ils concernent.

19. Les sections, après avoir pris connaissance de ces travaux, décident quels sont ceux qui peuvent être communiqués à l'Académie.

20. En cas de concurrence entre les mémoires qui lui sont présentés,

Digitized by Google

l'Académie entend, alternativement et dans l'ordre de leur inscription respective, la lecture de mémoires sur la médecine, la chirurgie et la pharmacie.

21. Néanmoins l'Académie peut, par une délibération expresse, intervertir cet ordre toutes les fois qu'elle le juge convenable.

22. Aucune lecture ne peut être interrompue, suspendue ou renvoyée, que sur l'avis du bureau.

En cas de réclamations, l'Académie est consultée.

23. *Commissions.* Les opinions et les jugemens de l'Académie se forment sur la proposition de ses membres, ou sur le rapport des commissions nommées par elle.

24. Sont envoyés à des commissions : 1°. les communications du Gouvernement et des autorités; 2°. les propositions relatives à des matières de réglement et de police intérieure; 3°. les projets dont l'exécution entraînerait une dépense de plus de 50 fr.

25. Les commissions se composent de trois, cinq, sept, neuf ou onze membres, suivant l'importance des objets qui leur sont renvoyés.

Les adjoints résidens peuvent faire partie de ces commissions, dans la proportion d'un tiers au plus.

26. Les commissions sont nommées sur la désignation du bureau, ou au scrutin, toutes les fois qu'il est réclamé par dix membres au moins.

27. Les commissions se choisissent un président et un secrétaire : elles ne peuvent connaître que des objets qui leur sont adressés.

28. *Rapports.* Les commissions font des rapports suivis de propositions.

29. Les rapports et les propositions des commissions ont la priorité sur les mémoires à lire, et, en cas de discussion, sur toutes les propositions individuelles.

30. Ces rapports et ces propositions peuvent être discutés séance tenante, ou bien dans des séances spéciales, au gré de l'Académie.

31. Une fois adoptés, les rapports et les propositions doivent être déposés et transcrits, dans l'ordre de leur adoption, sur un registre destiné à cet usage.

Digitized by Google

32. Les copies et les extraits de ces rapports, faits sur la demande du Gouvernement, ne peuvent être adressés qu'à lui seul.

33. Dans les autres cas, ils peuvent être délivrés aux parties intéressées, lorsque l'Académie le juge convenable; mais sous la condition expresse qu'il n'y sera fait d'altération, d'addition ou de retranchement d'aucun genre. Cette condition doit être relatée en marge de la copie ou de l'extrait accordé.

34. Les copies et les extraits sont signés par le secrétaire perpétuel de l'Académie.

35. Il est fait, tous les trois mois, un appel des rapports arriérés et des noms des commissaires qui en sont chargés.

36. *Discussions.* L'Académie ne peut prendre de détermination qu'autant qu'il y a proposition faite et appuyée.

37. Le président doit accorder la parole pour et contre la proposition, alternativement, jusqu'à ce que la discussion soit épuisée, ou que l'assemblée en ait décidé autrement.

Néanmoins la parole doit être accordée, pendant la discussion, pour rétablir la question, pour réclamer la clôture et l'ordre du jour.

38. Les rapporteurs des commissions ont la priorité toutes les fois qu'ils la réclament: ils l'ont encore de droit après la clôture de la discussion.

39. Les honoraires, les titulaires et les associés ont seuls le droit de prendre part aux discussions élevées dans l'Académie.

40. *Décisions.* L'Académie ne peut prendre de décision en matière d'administration, qu'autant qu'elle est composée de la moitié plus un de ses membres titulaires.

41. Les décisions de l'Académie sont prises à la majorité absolue des suffrages: elles sont manifestées par assis et levé, ou au scrutin. Dans le cas de doute par assis et levé, l'épreuve est recommencée: si le doute persiste, le scrutin est de droit.

Il est encore de droit toutes les fois qu'il est réclamé par dix membres, au moins, ayant suffrage.

42. Le résultat des délibérations est proclamé par le président, et inscrit au procès-verbal par le secrétaire perpétuel.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

43. *Séances publiques.* Les séances publiques de l'Académie en corps ont lieu tous les ans, dans le cours du mois de janvier.

44. Ces séances ont pour objet l'exposition des travaux de l'Académie et des progrès de l'art de guérir dans leur ensemble; la lecture des éloges des membres décédés; la proclamation des noms des auteurs qui ont mérité les prix proposés; l'annonce des sujets de prix mis au concours, et la lecture des mémoires désignés par l'Académie.

45. Les discours et les autres pièces destinés à être lus dans les séances publiques tant de l'Académie que des sections, doivent toujours être communiqués préalablement au Conseil d'administration : celui-ci détermine l'ordre et la durée des lectures.

46. Les séances publiques sont présidées par les mêmes personnes et de la même manière que les séances privées; mais elles ne comportent aucune discussion.

TITRE II. — *ASSEMBLÉES DE SECTIONS.*

47. *Séances privées.* Les séances privées des sections ont lieu tous les quinze jours, dans la même semaine et à trois heures : celle de la section de médecine, le mardi; celle de la section de chirurgie, le jeudi; et celle de la section de pharmacie, le samedi.

48. Les séances privées ont pour but, outre les nominations qui sont attribuées aux sections par les ordonnances, d'entendre la lecture des mémoires des membres honoraires, titulaires et associés qui jugent convenable d'en faire hommage, et celle des mémoires des membres adjoints et des savans étrangers; de désigner parmi ces derniers mémoires ceux qui peuvent être lus à l'Académie; d'indiquer les sujets de prix et les mémoires qui méritent d'être couronnés; d'examiner enfin toutes les questions qui pourraient être adressées par l'Académie.

Digitized by Google

49. Les séances des sections sont présidées par un président et un vice-président annuels.

50. Un secrétaire rédige leurs procès-verbaux, fait l'histoire de leurs travaux et des progrès de la partie de l'art qui rentre dans leurs attributions; enfin, et de concert avec le secrétaire perpétuel de l'Académie, il fait l'éloge des membres décédés dans sa section.

51. *Séances publiques*. Les séances publiques des sections ont lieu de trois mois en trois mois: celle de la section de médecine, dans le mois de mars; celle de la section de chirurgie, dans le mois de juin; et celle de la section de pharmacie, dans le mois de septembre.

52. Les séances publiques des sections sont consacrées au compte de leurs travaux particuliers, et à l'histoire de l'art de guérir dans tout ce qui se rapporte à ces travaux, à l'éloge des académiciens décédés, et à la lecture des mémoires désignés à cet effet par la section.

53. Les sections se conforment, pour la tenue de leurs séances privées et publiques, aux règles établies pour la tenue des séances de l'Académie.

TITRE III. — *ÉLECTIONS.*

54. Nul ne peut obtenir un titre quelconque dans l'Académie s'il n'en a fait la demande expresse, ou s'il n'a présenté quelque travail qui ait été agréé.

55. Toute demande adressée par une personne qui aurait distribué des affiches ou des annonces sur la voie publique, qui aurait débité ou fait débiter des remèdes secrets, ou qui aurait contrevenu d'une manière notoire aux lois sur l'exercice de la médecine et de la pharmacie, sera rejetée sans discussion.

56. Il ne peut être nommé à aucune place de membre de l'Académie qu'au bout de trois mois de la vacance de cette place.

57. Pendant ce temps, l'Académie reçoit les demandes qui lui sont faites par ses membres et par les personnes qui lui sont étrangères.

58. Toutes ces demandes sont renvoyées par l'Académie aux sec-

Digitized by Google

tions de médecine, de chirurgie et de pharmacie, pour les élections qui leur sont attribuées par l'ordonnance du 20 décembre 1820, et à des commissions pour les autres élections.

59. Les commissions font leur rapport en comité secret, sur les titres respectifs des candidats dont les demandes leur ont été renvoyées.

60. Les commissions présentent trois candidats au moins, et six au plus pour chaque place.

61. Il est voté sur ces candidats dans la séance qui suit celle où a été fait le rapport de la commission.

62. L'élection des membres honoraires, titulaires, associés et adjoints résidans, a lieu au scrutin individuel; celle des adjoints correspondans, au scrutin de liste.

TITRE IV. — *ADMINISTRATION.*

CHAPITRE PREMIER.

63. *Conseil.* L'Académie est représentée, hors le temps de ses séances, par le Conseil d'administration.

64. Le Conseil d'administration est présidé comme l'Académie; le secrétaire perpétuel fait les fonctions de secrétaire, et il a sous sa direction les bureaux de l'Académie.

65. Ces bureaux se composent d'un premier commis et d'un second commis, lesquels sont présentés par le Conseil et agréés par l'Académie.

66. Dans aucun cas, les emplois de premier et de second commis ne peuvent être remplis par des personnes ayant un titre quelconque dans l'Académie.

67. Le Conseil d'administration se réunit tous les huit jours, et plus souvent si les circonstances l'exigent, dans le local ordinaire de l'Académie; les convocations extraordinaires sont faites par le président, et, à son défaut, par le secrétaire perpétuel.

68. Le Conseil est chargé de l'exécution des décisions de l'Académie, du dépouillement et de l'expédition de la correspondance, du partage des objets envoyés, et des convocations extraordinaires; il

Digitized by Google

contrôle et ordonnance les dépenses de tous genres; enfin, il prend provisoirement, et dans les cas urgens, les mesures que les circonstances exigent.

69. Toutes ces décisions sont prises à la majorité absolue des voix: ces décisions sont signées au registre par le président, et contre-signées par le secrétaire.

70. Le Conseil soumet toutes ces décisions à l'Académie.

71. Chaque membre du Conseil d'administration reçoit, à l'issue de la séance, le jeton accordé pour les séances de l'Académie.

CHAPITRE II.

72. *Dépenses.* Le budget des dépenses de l'Académie sera renfermé chaque année, sous les titres suivans:

1°. Jetons de présence;
2°. Prix généraux et particuliers;
3°. Secrétaire perpétuel;
4°. Secrétaires de sections;
5°. Trésorier;
6°. Premier commis;
7°. Deuxième commis;
8°. Garçon de bureau;
9°. Frais de bureau;
10°. Frais d'impression;
11°. Éclairage et chauffage;
12°. Frais de recherches et d'observations;
13°. Dépenses imprévues.

CHAPITRE III.

73. *Trésorier.* Le trésorier est chargé de recevoir et de payer au nom de l'Académie.

74. Il paie sur les mandats du conseil d'administration, signés du président et du secrétaire.

75. Il rend compte, tous les ans, au Conseil d'administration, celui-ci à l'Académie, l'Académie au Ministre.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

76. *Archives et Collections.* Sont déposés dans des archives et des collections communes, les observations, mémoires et ouvrages tant imprimés que manuscrits; les dessins, gravures et planches, les instrumens et les machines; les pièces d'anatomie, les objets d'histoire naturelle, les produits chimiques, et généralement tous les objets qui pourraient être adressés à l'Académie et aux sections, ou bien être acquis par elles.

77. Il est adressé tous les ans, et présenté à l'Académie, un catalogue des objets qui lui ont été donnés ou acquis dans le cours de l'année; et tous les cinq ans, ces catalogues sont fondus en un catalogue général.

78. L'Académie ordonne la publication de ces catalogues toutes les fois qu'elle juge convenable.

79. En attendant que l'Académie ait un conservateur, les archives et les collections seront confiées au premier commis, sous la surveillance du secrétaire perpétuel.

TITRE V. — *PUBLICATIONS.*

80. Les travaux de l'Académie sont rendus publics sous format in-4°, tous les trois, six, neuf mois, ou tous les ans au plus tard, par livraisons proportionnées à l'abondance des matières.

81. Toutes ces publications sont faites, même celles des sections, au nom de l'Académie entière, et en commun pour les trois sections réunies : elles ne peuvent avoir lieu sans le consentement de l'Académie, et qu'en vertu d'une délibération expresse.

82. Elles se composent :

1°. Du compte des travaux de l'Académie et des sections;

2°. De l'esquisse historique des progrès de l'art, tant dans ses parties que dans son ensemble;

3°. De l'analyse des mémoires et des faits qui n'auraient pu trouver place dans le volume actuellement sous presse;

Digitized by Google

4°. Des notices historiques composées sur les membres de l'Académie décédés;

5°. Du programme des prix proposés par l'Académie et les sections, et de l'indication des prix remportés.

83. Les écrits destinés à l'impression sont remis à un comité chargé de revoir ce qui doit être publié par l'Académie ou par les sections.

84. Ce comité est composé du secrétaire perpétuel de l'Académie, des secrétaires des sections, et de cinq membres nommés au scrutin : deux par l'Académie, et un par chacune des sections.

Ces cinq derniers membres doivent être renouvelés tous les ans.

85. Les ouvrages imprimés et ceux dont il aurait été rendu un compte détaillé dans des ouvrages périodiques ou autres, ne peuvent faire partie des publications de l'Académie.

86. Il sera accordé aux auteurs des ouvrages qui n'auraient pas été désignés pour être publiés actuellement, la faculté d'en faire tirer copie.

87. Le comité de publication rend compte tous les trois mois à l'Académie de l'état des travaux relatifs à la publication de ces mémoires.

88. L'Académie ne publie ni n'autorise aucun écrit périodique.

TITRE VI. — *PRIX.*

89. L'Académie propose tous les ans, pour sujets de prix, des questions sur des matières susceptibles, autant que faire se peut, d'expériences, d'observations et de recherches positives.

90. Ces prix sont au nombre de quatre : un pour la médecine, un pour la chirurgie, un pour la pharmacie, et le quatrième pour des sujets d'un intérêt commun à plusieurs sections.

91. Les membres honoraires et titulaires de l'Académie sont seuls exclus du concours.

92. Les mémoires adressés en réponse aux questions de l'Académie doivent porter une épigraphe apparente, et le nom de l'auteur soigneusement cacheté.

Digitized by Google

93. Ces mémoires sont envoyés à des commissions composées de cinq membres au moins, élus au scrutin par l'Académie ou par les sections, suivant la nature des questions mises au concours.

94. Ces commissions font un rapport, et soumettent leur jugement à la ratification de l'Académie ou des sections qui les ont nommées.

95. Les mémoires couronnés peuvent être publiés avec ceux de l'Académie, lorsqu'elle le juge convenable.

96. Les prix résultant de dons particuliers faits à l'Académie seront décernés suivant les intentions des donateurs, en se conformant toutefois aux règles établies ci-dessus.

TITRE VII. — *DISPOSITIONS GÉNÉRALES.*

97. L'Académie désigne, sur la demande du gouvernement, des commissaires choisis parmi ses membres, pour être envoyés dans tous les lieux où des épidémies, des épizooties, l'examen d'établissemens d'eaux minérales, d'utilité publique, etc., peuvent rendre leur présence nécessaire.

98. L'Académie envoie à ses frais une députation aux obsèques de ceux de ses membres qui sont décédés dans le lieu de sa résidence.

99. En cas d'insuffisance du présent réglement, il y sera pourvu par une délibération de l'Académie. Cette délibération, pour être exécutoire, devra être soumise au Ministre et approuvée par lui.

Approuvé par le Ministre secrétaire d'état au département de l'Intérieur, suivant sa lettre en date du 3 *juillet* 1822.

Pour copie conforme,
En l'absence du secrétaire de l'Académie,
C. DUMÉRIL,
Secrétaire de la Section de Médecine.

Digitized by Google

LISTE

GÉNÉRALE

DES MEMBRES COMPOSANT L'ACADÉMIE ROYALE

DE MÉDECINE,

ÉTABLIE CONFORMÉMENT AU TEXTE DE L'ORDONNANCE DE FONDATION DE L'ACADÉMIE, EN DATE DU 20 DÉCEMBRE 1820.

M. le baron PORTAL, premier médecin du Roi, président d'honneur perpétuel.

M. PARISET, secrétaire perpétuel.

SECTION DE MÉDECINE.

HONORAIRES.

MM.	Date des ordonnances de nominations.
ABRAHAM	16 avril 1823.
ANDRAL père	16 avril 1823.
ANDRY	27 décembre 1820.
AULAGNIER	16 juillet 1823.
BAGNÉRIS	15 mars 1825.
BORIE	27 décembre 1820.
BOUVENOT	16 avril 1823.
BURDIN aîné	16 avril 1823.
CAILLE	16 juillet 1823.
CAPURON	16 juillet 1823.
CASTEL	16 juillet 1825.

Digitized by Google

MM.	Date des ordonnances de nominations.
DALMAS	27 décembre 1820.
DE JUSSIEU	27 décembre 1820.
DEMANGEON	16 juillet 1823.
DEWENZEL (le baron de)	27 décembre 1820.
FRANÇOIS	16 avril 1823.
GUÉNEAU DE MUSSY	16 avril 1823.
HOREAU	16 avril 1823.
JACQUEMIN	16 juillet 1823.
LOISELEUR-DESLONCHAMPS	16 avril 1823.
MÉRAT	16 avril 1823.
MESTIVIER	16 juillet 1823.
MONTAIGU	27 décembre 1820.
PETIT	27 décembre 1820.
PINEL	27 décembre 1820.
SALMADE	16 avril 1823.
SÉDILLOT	27 décembre 1820.
TESSIER	27 décembre 1820.
THILLAYE	16 avril 1823.

TITULAIRES.

ADELON	6 février 1821.
ALARD	6 février 1821.
ALIBERT (le chevalier)	27 décembre 1820.
BALLY	6 février 1821.
BARTHÉLEMY (*)	13 novembre 1824.
BERTIN	27 décembre 1820.
BOURDOIS	27 décembre 1820.
BROUSSAIS	27 décembre 1820.
CHAUSSIER	27 décembre 1820.
CLOQUET (HIPP.)	6 février 1821.
COUTANCEAU	27 décembre 1820.
DELENS	6 février 1821.
DESGENETTES (le baron)	27 décembre 1820.

(*) En remplacement de M. DESPLAS.

Digitized by Google

MM.	Date des ordonnances de nominations.
DESMAREST	6 février 1821.
DÉSORMEAUX	6 février 1821.
DOUBLE	27 décembre 1820.
DUMÉRIL	27 décembre 1820.
DUPUY	6 février 1821.
ESQUIROL	27 décembre 1820.
FOUQUIER	27 décembre 1820.
GEOFFROY	27 décembre 1820.
GIRARD	27 décembre 1820.
GUERSENT	6 février 1821.
HUSSON	6 février 1821.
HUZARD	27 décembre 1820.
ITARD	6 février 1821.
JADELOT	6 février 1821.
KÉRAUDREN	6 février 1821.
LAENNEC (*)	6 avril 1823.
LANDRÉ BEAUVAIS	6 février 1821.
LERMINIER	6 février 1821.
LEROUX	27 décembre 1820.
LÉVEILLÉ	6 février 1821.
LOUYER VILLERMAY	6 février 1821.
LUCAS (le baron)	27 décembre 1820.
MAGENDIE	6 février 1821.
MARC	6 février 1821.
MOREAU de la Sarthe	6 février 1821.
ORFILA	27 décembre 1820.
PARISET	27 décembre 1820.
PORTAL (le baron)	27 décembre 1820.
RÉCAMIER	27 décembre 1820.
RENAULDIN	6 février 1821.
RULLIER	6 février 1821.

(*) En remplacement de M. Husard.

Digitized by Google

SECTION DE CHIRURGIE.

HONORAIRES.

MM.	Date des ordonnances de nominations.
BARBIER (le baron).....	27 décembre 1820.
DANYAU.....	16 juillet 1823.
DEGUISE père.....	16 avril 1823.
DUBOIS FOUCOU.....	16 avril 1823.
FORESTIER.....	16 avril 1823.
GALLÉE.....	16 avril 1823.
GARDIEN.....	16 juillet 1823.
GORSE.....	16 juillet 1823.
GRATEREAU.....	16 avril 1823.
GUERBOIS.....	16 juillet 1823.
LACOURNÈRE.....	16 avril 1823.
MAYGRIER (*).....	10 octobre 1825.
MARET.....	16 avril 1823.
PELLETAN père (chevalier).....	27 décembre 1820.
PINEL GRANDCHAMPS.....	16 avril 1823.
RENOULT.....	16 avril 1823.
SUE.....	16 avril 1823.
VERGÈS.....	16 avril 1823.

TITULAIRES.

BEAUCHÊNE.....	6 février 1821.
BOUGON.....	27 décembre 1820.
BOYER (le baron).....	27 décembre 1820.
BRESCHET.....	6 février 1821.
CLOQUET (Jules).....	6 février 1821.

(*) En remplacement de M. Valentin.

Digitized by Google

MM.	Date des ordonnances de nominations.
CULLÉRIER	6 février 1821.
DEMOURS	6 février 1821.
DENEUX	27 décembre 1820.
DISTEL	27 décembre 1820.
DUBOIS (le baron)	27 décembre 1820.
DUPUYTREN (le baron)	27 décembre 1820.
DUVAL	6 février 1821.
ÉVRAT	27 décembre 1820.
HÉDEL-HOFER	6 février 1821.
LALLEMENT	27 décembre 1820.
LARREY (le baron)	27 décembre 1820.
LISFRANC	6 février 1821.
MARJOLIN	27 décembre 1820.
MOREAU	6 février 1821.
MURAT	6 février 1821.
RIBES	6 février 1821.
RICHERAND (le chevalier)	27 décembre 1820.
ROUX	27 décembre 1820.
YVAN (le baron)	27 décembre 1820.

SECTION DE PHARMACIE.

HONORAIRES.

MM.	Date des ordonnances de nominations.
BOUDET oncle	27 décembre 1820.
BOUILLON-LAGRANGE	27 décembre 1820.
BOURRIAT	27 décembre 1820.
CADET DEVAUX	27 décembre 1820.
DIZÉ	16 juillet 1823.

Digitized by Google

MM.	Date des ordonnances de nominations.
GUIART	16 avril 1823.
LODIBERT (*)	24 août 1825.
MARTIN	16 avril 1823.
MITOUART	16 juillet 1823.
MORINGLANE	16 juillet 1823.

TITULAIRES.

BOUDET neveu	6 février 1821.
BOULLAY	27 décembre 1820.
CAVENTOU	6 février 1821.
CLARION	6 février 1821.
DEROSNE	6 février 1821.
DEYEUX	27 décembre 1820.
FABRE	27 décembre 1820.
HENRY	27 décembre 1820.
LAUBERT	6 février 1821.
LAUGIER	27 décembre 1820.
PELLETIER	27 décembre 1820.
PLANCHE	27 décembre 1820.
ROBIQUET	27 décembre 1820.
VAUQUELIN (le chevalier)	27 décembre 1820.
VIREY (**)	16 avril 1825.

ASSOCIÉS.

ASSOCIÉS LIBRES.

ARAGO	16 avril 1823.
BLAINVILLE	16 avril 1823.
BOSC	16 avril 1823.

(*) En remplacement de M. Chaumard.

(**) En remplacement de M. Cadet.

Digitized by Google

MM.	Date des ordonnances de nominations.
BRONGNIART	16 avril 1823.
CAPELLE (le baron)	16 avril 1823.
CHABROL DE VOLVIC (le comte)	16 avril 1823.
CHAPTAL (le comte)	27 décembre 1820.
CHEVREUL	16 avril 1823.
CORBIÈRE (le comte)	16 avril 1823.
CUVIER (le baron)	27 décembre 1820.
DARCET	16 avril 1823.
DEGÉRANDO (le baron)	16 avril 1823.
DELESSERT (le baron)	16 avril 1823.
DESFONTAINES	27 décembre 1820.
DULONG	16 avril 1823.
FOURIER (le baron)	16 avril 1823.
GAY-LUSSAC	27 décembre 1820.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE	27 décembre 1820.
HÉLY-D'OYSSEL (le baron)	27 décembre 1820.
HÉRICART DE THURY (le vicomte) (*)	3 novembre 1825.
JOMARD	16 avril 1823.
LABILLARDIÈRE	16 avril 1823.
LAFON LADÉBAT	16 avril 1823.
PÉLIGOT	16 avril 1823.
POUQUEVILLE	16 avril 1823.
RAMOND (le baron)	27 décembre 1820.
RÉMUSAT (Abel)	16 avril 1823.
THENARD (le baron)	27 décembre 1820.

ASSOCIÉS ORDINAIRES RÉSIDENS.

BAFFOS	16 avril 1823.
BARRUEL	16 avril 1823.
BIETT	16 avril 1823.
CHARDEL	16 avril 1823.
CHOMEL	16 avril 1823.
CULLÉRIER neveu	16 avril 1823.

(*) En remplacement de M. Thouin.

Digitized by Google

MM.	Date des ordonnances de nominations.
DEROSNE (Charles)	16 avril 1823.
DUBOIS (Paul)	16 avril 1823.
EDWARDS	16 avril 1823.
FERRUS	16 avril 1823.
GASC	16 avril 1823.
HONORÉ	16 avril 1823.
LAGNEAU	16 avril 1823.
LAURENT	16 avril 1823.
MARGUERON	16 avril 1823.
NACQUART	16 avril 1823.
SERRES	16 avril 1823.

ASSOCIÉS ORDINAIRES NON-RÉSIDENS.

MM.	Date des ordonnances de nominations.	RÉSIDENCES.
BARBIER	27 décembre 1820.	A Amiens
BAUME	27 décembre 1820.	Montpellier.
BÉCLARD	23 octobre 1824.	Strasbourg.
BÉRARD	23 octobre 1824.	Montpellier.
BERARD (Frédéric)	23 octobre 1824.	*Idem.*
BERTIN	23 octobre 1824.	Rennes.
BERTRAND	27 décembre 1820.	Clermont.
BOIN	27 décembre 1820.	Bourges.
BOUCHET	27 décembre 1820.	Lyon.
BRACONNOT (Henry)	27 décembre 1820.	Nancy.
BRETONNEAU	23 octobre 1824.	Tours.
BROUSSONNET	27 décembre 1820.	Montpellier.
CAILLIOT	23 octobre 1824.	Strasbourg.
CHRESTIEN	27 décembre 1820.	Montpellier.
CRUVEILHIER	23 octobre 1821.	Limoges.
DELPECH	27 décembre 1820.	Montpellier.
DESÈZE	27 décembre 1820.	Bordeaux.

Digitized by Google

MM.	Date des ordonnances de nominations.	RÉSIDENCES.
DUMAS	23 octobre 1824.	A Alais.
DUTROCHET	23 octobre 1824.	Château-Regnaud.
FLAMAND	27 décembre 1820.	Strasbourg.
FLAUBERT	23 octobre 1824.	Rouen.
FLEURY	23 octobre 1824.	Toulon.
FLEURY	24 mars 1825.	Clermont.
FODÉRÉ	27 décembre 1820.	Strasbourg.
FOURÉ	27 décembre 1820.	Nantes.
FRÉMY	23 octobre 1824.	Versailles.
GAYRARD	27 décembre 1820.	Avignon.
GERBOIN	27 décembre 1820.	Strasbourg.
GODINE	23 octobre 1824.	Moret.
GOREY	23 octobre 1824.	Metz.
GRONIER	23 octobre 1824.	Lyon.
GUÉRIN	23 octobre 1824.	Bordeaux.
HECHT	27 décembre 1820.	Strasbourg.
LANOIX	27 décembre 1820.	Orléans.
LASSERVOLE	27 décembre 1820.	Sarlat.
LATOUR	23 octobre 1824.	Orléans.
LAUTH	23 octobre 1824.	Strasbourg.
LOBSTEIN	23 octobre 1824.	Strasbourg.
LORDAT	27 décembre 1820.	Montpellier.
MARCHAND	23 octobre 1824.	Metz.
MURAT	27 décembre 1820.	Cransac.
NESTLER	23 octobre 1824.	Strasbourg.
PAULET	27 décembre 1820.	Fontainebleau.
PROUST	27 décembre 1820.	Angers.
SERULLAS	23 octobre 1824.	Metz.
TARANGET	27 décembre 1820.	Douai.
THERRIN	23 octobre 1824.	Bourbon-les-bains.
TOURDES	27 décembre 1820.	Strasbourg.
VAIDY	23 octobre 1824.	Lille.
VALENTIN (Louis)	27 décembre 1820.	Nancy.
VIGAROUS	27 décembre 1820.	Montpellier.
VIGUERIE	27 décembre 1820.	Toulouse.
VIRENQUE	27 décembre 1820.	Montpellier.

Digitized by Google

ASSOCIÉS ÉTRANGERS.

MM.	Date des ordonnances de nominations.	RÉSIDENCES.
AUTENRIETH	6 janvier 1825.	A Tubingue.
BALENCHANA	6 janvier 1825.	Mexico.
BERZELIUS	6 janvier 1825.	Stockholm.
BLUMENBACH	6 janvier 1825.	Gottingue.
COLMAN	6 janvier 1825.	Londres.
COOPER (A.)	6 janvier 1825.	Londres.
DECANDOLLE	6 janvier 1825.	Genève.
GRAEFE	6 janvier 1825.	Berlin.
HUFELAND	6 janvier 1825.	Berlin.
HUMBOLDT Alex. (le baron de).	6 janvier 1825.	Berlin.
PHYSICK	6 janvier 1825.	Philadelphie.
ROLANDO	6 janvier 1825.	Turin.
SCARPA	6 janvier 1825.	Pavie.
SOEMMERRING	6 janvier 1825.	Francfort.
SPRENGEL	6 janvier 1825.	Halle.
TOMMASINI	6 janvier 1825.	Bologne.
TRAVERS	6 janvier 1825.	Londres.
VACCA BERLINGHIERI	6 janvier 1825.	Pise.
VOGEL	6 janvier 1825.	Munich.

ADJOINTS.

ADJOINTS RÉSIDENS DE LA SECTION DE MEDECINE.

MM.	Date des nominations.
ANDRAL fils	3 juin 1823.
BARON	22 avril 1823.
BOISSEAU	3 juin 1823.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.
BOULEY jeune	6 mai 1823.
BOURDON	1er février 1825.
BOUSQUET	30 novembre 1824.
BRICHETEAU	6 mai 1823.
BURDIN jeune	3 juin 1823.
CHANTOURELLE	31 janvier 1826.
COLLINEAU	3 novembre 1824.
DESPORTES	3 juin 1823.
DESTOUET	3 juin 1823.
ESPIAUD	3 juin 1823.
FALRET	3 juin 1823.
GEORGET	6 mai 1823.
GÉRARDIN	7 septembre 1824.
HAMEL	3 juin 1823.
HELLER	3 juin 1823.
JADIOUX	3 juin 1823.
JOURDAN	3 juin 1823.
KERGARADEC	3 juin 1823.
LONDE	5 juillet 1825.
LOUIS	6 septembre 1825.
MACARTAN	3 juin 1823.
MANRY	6 mai 1823.
MARTIN-SOLON	3 juin 1823.
MIQUEL	3 juin 1823.
OLLIVIER d'Angers	3 mai 1825.
PARENT-DU-CHATELET	6 juillet 1824.
PATISSIER	3 juin 1823.
PIORRY	3 juin 1823.
RAYER	3 juin 1823.
RICHARD	6 mai 1823.
ROCHE	5 avril 1825.
ROCHOUX	3 juin 1823.
ROSTAN	6 mai 1823.
SÉGALAS	3 juin 1823.
VILLENEUVE	6 mai 1823.
VILLERMÉ	3 juin 1823.

Digitized by Google

ADJOINTS RÉSIDENS DE LA SECTION DE CHIRURGIE.

MM.	Date des nominations.
AMUSSAT	3 mai 1825.
BARD	3 juin 1823.
BAUDELOCQUE	3 juin 1823.
BÉGIN	3 juin 1823.
DEVILLIERS	3 juin 1823.
ÉMERY	3 juin 1823.
GILBERT	3 mai 1825.
GIMELLE	1er juillet 1823.
HERVEY-DE-CHÉGOIN	3 juin 1823.
JOURDA	3 juin 1823.
LEBRETON	1er juillet 1823.
MAINGAULT	3 juin 1823.
OLIVIER	1er juillet 1823.
OUDET	3 juin 1823.
POIRSON	1er juillet 1823.
RÉVEILLÉ-PARISE	1er juillet 1823.

ADJOINTS RÉSIDENS DE LA SECTION DE PHARMACIE.

MM.	Date des nominations.
BONASTRE	6 juillet 1824.
BOUTRON-CHARLARD	17 août 1824.
BUSSY	6 juillet 1824.
CHÉREAU	4 février 1823.
CHEVALLIER	17 août 1824.
FÉE	4 février 1823.
GUIBOURT	4 février 1823.
HENRY fils	6 juillet 1824.
LABARRAQUE	4 février 1823.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.
LEMAIRE-LISANCOURT.....	4 février 1823.
PÉTROZ.....	4 février 1823.
ROBINET.....	18 octobre 1825.
SOUBEIRAN.....	18 octobre 1825.

ADJOINTS CORRESPONDANS DE LA SECTION DE MÉDECINE.

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
ACHARD-LAVORT.....	5 avril 1825.	Clermont.
ALLONEAU.....	5 avril 1815.	Thouars.
ARLOING.....	5 avril 1825.	Nevers.
AMALRIC.....	5 avril 1825.	Nismes.
AMESTIN.....	5 avril 1825.	Mézières.
ANGLADA.....	5 avril 1825.	Montpellier.
ANTOINE.....	5 avril 1825.	Dijon.
ARNAUD-MORILHAN.....	5 avril 1825.	Calais.
ASSELIN.....	5 avril 1825.	Caen.
ASSOLANT.....	5 avril 1825.	Chambon.
AUBERT.....	5 avril 1825.	Toulon.
AUDOUY.....	5 avril 1825.	Saint-Julia.
AUSSANT.....	5 avril 1825.	Rennes.
AUTHENAC.....	5 avril 1825.	Châteaudun.
AVISARD.....	5 avril 1825.	Moulins.
BARAILLON.....	5 avril 1825.	Chambon.
BARBUT.....	5 avril 1825.	Maude.
BARD père.....	5 avril 1825.	Beaune.
BARREY.....	5 avril 1825.	Besançon.
BARILLEAU.....	5 avril 1825.	Poitiers.
BASTARD.....	5 avril 1825.	Chalonnes.
BERLIOZ.....	5 avril 1825.	Côte-Saint-André.
BERTHOMÉ.....	5 avril 1825.	Argenteuil.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
BERTRAND	5 avril 1825.	Méry-sur-Seine.
BERTRAND	5 avril 1825.	Pont-du-Château.
BLACHIER	5 avril 1825.	Saint-Servan.
BLATIN	5 avril 1825.	Clermont.
BLAUD	5 avril 1825.	Beaucaire.
BONFILS père	5 avril 1825.	Nancy.
BOUCHARD	5 avril 1825.	Vire.
BOUCHER	5 avril 1825.	Bourbon-Vendée.
BOULAY	5 avril 1825.	Cognac.
BOULET	5 avril 1825.	Lille.
BOULLAND	5 avril 1825.	Sainte-Ménéhould.
BOULLON	5 avril 1825.	Abbeville.
BOURBIER	5 avril 1825.	Saint-Quentin.
BOURGEOIS	5 avril 1825.	Saint-Denis.
BOURGES	5 avril 1825.	Bordeaux.
BOUTEILLE	5 avril 1825.	Manosque.
BRACHET	5 avril 1825.	Lyon.
BROQUA	5 avril 1825.	Plaisance.
BROUARD	5 avril 1825.	Évreux.
BRUN	5 avril 1825.	Angoulême.
BUCQUET	5 avril 1825.	Laval.
CAILLIOT	5 avril 1825.	Mulhausen.
CALMAR-LAFAYETTE	5 avril 1825.	Au Puy.
CAMPSEGRET	5 avril 1825.	Périgueux.
CANDILLAC	5 avril 1825.	Bergerac.
CAPEL	5 avril 1825.	Au Sénégal.
CARILIAND	5 avril 1825.	Briançon.
CASSIGNOLES	5 avril 1825.	Nogent-le-Rotrou.
CAUVIÈRE	5 avril 1825.	Marseille.
CAYZERGUES	5 avril 1825.	Montpellier.
CHAMBERET	5 avril 1825.	Lille.
CHAMPION	5 avril 1825.	Bar-le-duc.
CHANDRA	5 avril 1825.	Belesme.
CHAPEL	5 avril 1825.	Saint-Malo.
CHARPENTIER	5 avril 1825.	Guérigny.
CHARPENTIER	5 avril 1825.	Valenciennes.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
CHATARD	5 avril 1825.	Hennebon.
CHAUFFARD	5 avril 1825.	Avignon.
CHEVREUL	5 avril 1625.	Angers.
CIRCAUD	5 avril 1825.	Laclayette.
COLIN	5 avril 1825.	Nogent-sur-Seine.
CORTAMBERT	5 avril 1825.	Mâcon.
COSME	5 avril 1825.	Chartres.
COURBON-PÉRUSEL	5 avril 1825.	Carhaix.
CUCHET	5 avril 1825.	Montelimart.
DASSIEU	5 avril 1825.	Barèges.
DAGOREAU	5 avril 1825.	Saint-Calais.
DAN-DE-LAVAUTERIE	5 avril 1825.	Caen.
DEHAUSSY-ROBÉCOURT	5 avril 1825.	Péronne.
DELABIGNE-VILLENEUVE	5 avril 1825.	Rennes.
DELPIT	5 avril 1825.	Barèges.
DELOLM-LALOUBIE	5 avril 1825.	Aurillac.
DEPASSE	5 avril 1825.	Guingamp.
DEMOUSSY	5 avril 1825.	Pompadour.
DERM	5 avril 1825.	Morlaix.
DESALLEURS père	5 avril 1825.	Rouen.
DESGRANGES	5 avril 1825.	Lyon.
DESPARANCHE	5 avril 1825.	Blois.
DROGUET	5 avril 1825.	Brest.
DUBERNARD	5 avril 1825.	Toulouse.
DUBOR	5 avril 1825.	Toulouse.
DUFAU	5 avril 1825.	Mont-de-Marsan.
DUFOUR (Léon)	5 avril 1825.	Saint-Séver.
DUGAS	5 avril 1825.	Marseille.
DUMÉRIL	5 avril 1825.	Valognes.
DURET	5 avril 1825.	Annonay.
DUTROUILH	5 avril 1825.	Bordeaux.
FARNAUD	5 avril 1825.	Embrun.
FAULCHIER	5 avril 1825.	Lorgnes.
FAURE	5 avril 1825.	Limoges.
FAYE	5 avril 1825.	Bourbon-Larchambault.
FERNAU	5 avril 1825.	Bourges.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
FERNAUD	5 avril 1825.	Gap.
FOULLIOY	5 avril 1825.	Lorient.
FOURNIER	5 avril 1825.	Grenoble.
GAILLARDOT	5 avril 1825.	Lunéville.
GALLOT	5 avril 1825.	Provins.
GANARD	5 avril 1825.	Pithiviers.
GARNIER	5 avril 1825.	Montargis.
GAULAY	5 avril 1825.	Saumur.
GENDRON	5 avril 1825.	Château-du-Loir.
GÉRARD	5 avril 1825.	Beauvais.
GÉRARDIN	5 avril 1825.	Calvi.
GILBERT-SAVIGNY	5 avril 1825.	Reims.
GINTRAC	5 avril 1825.	Bordeaux.
GODEFROY	5 avril 1825.	Rouen.
GONDINET	5 avril 1825.	Saint-Yrieix.
GOUJAUD BOMPLAND	5 avril 1825.	Larochelle.
GROGNOT	5 avril 1825.	Autun.
GUÉPIN	5 avril 1825.	Angers.
GUÉRIN	5 avril 1825.	Orange.
GULLEMEAU	5 avril 1825.	Niort.
GUYÉTANT	5 avril 1825.	Lons-le-Saulnier.
HALDAT	5 avril 1825.	Nancy.
HENNEQUIN	5 avril 1825.	Charleville.
HERNANDEZ (Raphael)	5 avril 1825.	Toulon.
HEURTAUD	5 avril 1825.	Issoudun.
HONORAT	5 avril 1825.	Digne.
HOUDAILLE	5 avril 1825.	Pouillie-en-Auxois.
HOUSSARD	5 avril 1825.	Avranches.
JALLON père	5 avril 1825.	Orléans.
JOFFRYON	5 avril 1825.	Fontenay.
JOULLIETTON	5 avril 1825.	Civray.
JOURDAIN	5 avril 1825.	Saint-Jean-Pied-de-Port.
JOYEUX	5 avril 1825.	Privas.
KIRWAN	5 avril 1825.	Arpajon.
LABBAT (Charles)	5 avril 1825.	Cauterets.
LABONNARDIÈRE père	5 avril 1825.	Crémieu.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
LABROUSSE	5 avril 1825.	St.-Denis (Colonie).
LACHESE	5 avril 1825.	Angers.
LAFFORE	5 avril 1825.	Agen.
LAFONT-GOUZY	5 avril 1825.	Toulouse.
LANTRAC	5 avril 1825.	Auch.
LASSIS	5 avril 1825.	Fontainebleau.
LOUSIER	5 avril 1825.	Vendôme.
LECHEVREL	5 avril 1825.	Hâvre.
LECLERC	5 avril 1825.	Tours.
LEFORT	5 avril 1825.	La Martinique.
LE GAL-LA-SALLE	5 avril 1825.	Saint-Brieux.
LE GLAY	5 avril 1825.	Cambray.
LEGRIS-DUVAL	5 avril 1825.	Brest.
LEHELLOCO	5 avril 1825.	Liancourt.
LEMAZURIER	5 avril 1825.	Versailles.
LEMERCHIER	5 avril 1825.	Amiens.
LEMERCIER	5 avril 1825.	Épernay.
LEMERCIER	5 avril 1825.	Mayenne.
LEPELLETIER	5 avril 1825.	Au Mans.
LEPRÉDOUX	5 avril 1825.	Rochefort.
LÉTU	5 avril 1825.	Mirepoix.
LEVIEIL DE LA MARSONNIÈRE	5 avril 1825.	Poitiers.
LEVIEZ	5 avril 1825.	Arras.
LOUSIER	5 avril 1825.	Vendôme.
MADIN	5 avril 1825.	Verdun.
MANOURY	5 avril 1825.	Vernon.
MARCHAN	5 avril 1825.	Besançon.
MARQUIS	5 avril 1825.	Rouen.
MARTEL	5 avril 1825.	Pontivy.
MARTEL	5 avril 1825.	Belley.
MARTIN aîné	5 avril 1825.	Saint-Rambert.
MASSOT aîné	5 avril 1825.	Perpignan.
MAZUYER	5 avril 1825.	Strasbourg.
MÈGE	5 avril 1825.	Valençay.
MEILHEURAT	5 avril 1825.	Chantelle.
MERCIER	5 avril 1825.	Château-Gonthier.
MERCIER	5 avril 1825.	Rochefort (Puy-de-Dôme.)

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
MISSA	5 avril 1825.	Soissons.
MOIGNON	5 avril 1825.	Châlons.
MOREAU	5 avril 1825.	Vitry-le-Français.
MORICHEAU-BEAUCHAMPS	5 avril 1825.	Poitiers.
MOUGEAT	5 avril 1825.	Brest.
MOUGEOT	5 avril 1825.	Bruyères.
MOURGUÉ	5 avril 1825.	Dieppe.
NAVIER	5 avril 1825.	Reims.
NEDEY	5 avril 1825.	Vesoul.
NOEL	5 avril 1825.	Cosne.
OBET	5 avril 1825.	Cherbourg.
OBOEUF	5 avril 1825.	Meudon.
OLIVRY	5 avril 1825.	Quimper.
OLOMBEL	5 avril 1825.	Castres.
ORYE	5 avril 1825.	Bourgueil.
PACOUD	5 avril 1825.	Bourg.
PALLOIS	5 avril 1825.	Nantes.
PARRA	5 avril 1825.	Lyon.
PARADIS	5 avril 1825.	Auxerre.
PELLICOT	5 avril 1825.	Toulon.
PEREZ	5 avril 1825.	Domfront.
PÉTIET	5 avril 1825.	Gray.
PICARD	5 avril 1825.	Louviers.
PIETTE	5 avril 1825.	Bagnolles.
PIGEOTTE	5 avril 1825.	Troyes.
POILROUX	5 avril 1825.	Castellanne.
POLINIÈRE	5 avril 1825.	Lyon.
PONTAS-DUMÉRIL	5 avril 1825.	Valognes.
PUGNET	5 avril 1825.	Altkirck.
PY	5 avril 1825.	Narbonne.
QUOY	5 avril 1825.	Rochefort.
RAFFENEAU-DELILE	5 avril 1825.	Montpellier.
RAMON	5 avril 1825.	Charenton.
RAMPONT	5 avril 1825.	Metz.
RANQUE	5 avril 1825.	Orléans.
RAVIN	5 avril 1825.	Saint-Valery.
RICHARD jeune	5 avril 1825.	Nantes.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
RIGOLLOT	5 avril 1825.	Amiens.
RIOBÉ	5 avril 1825.	Saint-Clément.
ROBERT	5 avril 1825.	Langres.
ROBINEAU	5 avril 1825.	Dinan.
ROCHARD	5 avril 1825.	Strasbourg.
ROGÉRY	5 avril 1825.	Saint-Géniez.
ROQUES	5 avril 1825.	Condom.
ROUSSET	5 avril 1825.	Sarreguemines.
ROUTHIER	5 avril 1825.	Amiens.
ROUX	5 avril 1825.	Strasbourg.
ROUXEL	5 avril 1825.	Boulogne.
SAUVETON	5 avril 1825.	Tarare.
SÉDILLOT fils	5 avril 1825.	Dijon.
SERRIÈRE	5 avril 1825.	Nancy.
SULTZER	5 avril 1825.	Strasbourg.
TERRIER	5 avril 1825.	Pau.
TESTAUD-MARCHAIN	5 avril 1825.	Châteauroux.
THIRIAT	5 avril 1825.	Épinal.
TRELUYER	5 avril 1825.	Nantes.
TROUVÉ	5 avril 1825.	Caen.
TUFFET	5 avril 1825.	Rochefort.
VALLOT	5 avril 1825.	Dijon.
VATABLE	5 avril 1825.	La Guadeloupe.
VIDAL père	5 avril 1825.	Bayonne.
VIGNÉ	5 avril 1825.	Rouen.
VINSON	5 avril 1825.	Sainte-Suzanne (Colonie).
VOILLEMIER	5 avril 1825.	Senlis.

Digitized by Google

ADJOINTS CORRESPONDANS DE LA SECTION DE CHIRURGIE

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
ABADIE	5 juillet 1825.	Sédan.
ADOUE	5 juillet 1825.	Toulouse.
AMELINE	5 juillet 1825.	Caen.
AUZOUY	5 juillet 1825.	Villefranche.
BARDOL	5 juillet 1825.	Antibes.
BARRIER	5 juillet 1825.	Vernoux.
BAUDRY	5 juillet 1825.	Chaumont-sur-Loire.
BEAUFILS	5 juillet 1825.	Saint-Flour.
BEHIER	5 juillet 1825.	Saint-Malo.
BELLEFIN	5 juillet 1825.	Au Hâvre.
BELNET	5 juillet 1825.	Tonnerre.
BELMAS	5 juillet 1825.	Strasbourg.
BERNARD fils	5 juillet 1825.	Moulins.
BEROT	5 juillet 1825.	Strasbourg.
BERTRAND	5 juillet 1825.	Embrun.
BILLARDET	5 juillet 1825.	Beaune.
BILLOT	5 juillet 1825.	Vesoul.
BINET	5 juillet 1825.	Château-Gonthier.
BLANCHE	5 juillet 1825.	Rouen.
BOÉ	5 juillet 1825.	Castel-Sarrazin.
BEUF	5 juillet 1825.	Riez.
BOIN	5 juillet 1825.	Rochefort.
BRETON	5 juillet 1825.	Grenoble.
BRIOT	5 juillet 1825.	Besançon.
CAGNION	5 juillet 1825.	Vitry-le-Français.
CARTIER	5 juillet 1825.	Lyon.
CATTIN-BEAUMARCHEF	5 juillet 1825.	Reims.
CAVIOL	5 juillet 1825.	Cahors.
CAYROCHE	5 juillet 1825.	Mende.
CAZÉJUS	5 juillet 1825.	Bordeaux.
CHARPENTIER	5 juillet 1825.	Boulogne.
CHEURET	5 juillet 1825.	Pontoise.
CHAUMAS	5 juillet 1825.	Metz.
CHRÉTIEN	5 juillet 1825.	Rocroy.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
CLÉMOT	5 juillet 1825.	Rochefort.
COCHARD	5 juillet 1825.	Nantes.
COFFINIÈRES	5 juillet 1825.	Castelnaudary.
COLLAS (Pierre)	5 juillet 1825.	Colmar.
COLLOT	5 juillet 1825.	Troyes.
COLOMBOT	5 juillet 1825.	Chaumont.
COLSON	5 juillet 1825.	Beauvais.
DAGORNE	5 juillet 1825.	Morlaix.
DARBEFEUILLE	5 juillet 1825.	Nantes.
DEGUISE fils	5 juillet 1825.	Charenton.
DELACOURT	5 juillet 1825.	Marseille.
DELAPORTE	5 juillet 1825.	Brest.
DELSERIÉS	5 juillet 1825.	Figeac.
DELYS	5 juillet 1825.	Tournon.
DENARP	5 juillet 1825.	Bourges.
DERANCÉ	5 juillet 1825.	Bayeux.
DESFFRAY	5 juillet 1825.	Blois.
DESPINEY	5 juillet 1825.	Bourg.
DEVAL	5 juillet 1825.	Riom.
DOMINEL	5 juillet 1825.	Caen.
DOUÉ	5 juillet 1825.	Tours.
DUBREUIL	5 juillet 1825.	Montpellier.
DUCASSE	5 juillet 1825.	Toulouse.
DUCONDUT	5 juillet 1825.	Montflanquin.
DUGÈS	5 juillet 1825.	Montpellier.
DUPLAN (oncle)	7 février 1826.	Tarbes.
DUPLAN	5 juillet 1825.	Tarbes.
DUPONT	5 juillet 1825.	Versailles.
DUPUIS	5 juillet 1825.	Niort.
DUQUÉNELLE	5 juillet 1825.	Reims.
DURET	5 juillet 1825.	Brest.
DUVAL	5 juillet 1825.	Rennes.
FABRE	5 juillet 1825.	Lille.
FALQUERO	5 juillet 1825.	Châteauroux.
FAYET	5 juillet 1825.	Bayonne.
FEILLET	5 juillet 1825.	Bayonne.
FONDRETON	5 juillet 1825.	Givet.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
FRISON	5 juillet 1825.	Digne.
GACIER	5 juillet 1825.	Ajaccio.
GANTHEY	5 juillet 1825.	Châlons.
GANDÉRAX	5 juillet 1825.	Bagnères.
GARNIER	5 juillet 1825.	Angers.
GAYMARD	5 juillet 1825.	Toulon.
GÉLIBERT	5 juillet 1825.	Angoulême.
GENDRON	5 juillet 1825.	Vendôme.
GIRAUD	5 juillet 1825.	Bastia.
GIRAUD-SAINT-ROME	5 juillet 1825.	Marseille.
GODELIER	5 juillet 1825.	Larochelle.
GOULLIARD	5 juillet 1825.	Évreux.
GOURAUD	5 juillet 1825.	Tours.
GUENIARD	5 juillet 1825.	Dijon.
GUIAUD	5 juillet 1825.	Marseille.
GUIGNARD	5 juillet 1825.	Poitiers.
HUBERT	5 juillet 1825.	Laval.
HUET	5 juillet 1825.	Au Hâvre.
JAMES (L.-M.)	5 juillet 1825.	Montbrison.
JANSON	5 juillet 1825.	Lyon.
JEUNET	5 juillet 1825.	Sirod par Champagnoles.
JOSLAIN	5 juillet 1825.	Bourbon-Vendée.
JOSSE	5 juillet 1825.	Amiens.
LAFON	5 juillet 1825.	Nantes.
LALANNE	5 juillet 1825.	Rochefort.
LALAURIE fils	5 juillet 1825.	Villeneuve-du-Lot.
LALLEMAND	5 juillet 1825.	Montpellier.
LANSEMANT	5 juillet 1825.	Metz.
LAROCHE	5 juillet 1825.	Angers.
LARREY oncle	5 juillet 1825.	Toulouse.
LAUDUN	5 juillet 1825.	Tarascon.
LAVÉDAN	5 juillet 1825.	Versailles.
LE BIDOIS fils	5 juillet 1825.	Caen.
LECUYER	5 juillet 1825.	Saint-Brieux.
LEGRAND	5 juillet 1825.	Toulon.
LEMAIRE	5 juillet 1825.	Bourges.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
LEMOLT	5 juillet 1825.	Bourbonne.
LÉONARD	5 juillet 1825.	Lille.
LESAGE	5 juillet 1825.	Argentan.
LESAUVAGE	5 juillet 1825.	Caen.
LESSERÉ	5 juillet 1825.	Auxerre.
LESTIBOUDOIS (Th.)	5 juillet 1825.	Lille.
LEUDET	5 juillet 1825.	Rouen.
LEVESQUE	5 juillet 1825.	Orléans.
MAHEUX	5 juillet 1825.	Évreux.
MARÉCHAL	5 juillet 1825.	Thionville.
MARCHAL	5 juillet 1825.	Strasbourg.
MARQUIS	5 juillet 1825.	Tonnerre.
MARTIN jeune	5 juillet 1825.	Lyon.
MASSOT jeune	5 juillet 1825.	Perpignan.
MAUGRA	5 juillet 1825.	Fontainebleau.
MAUNOURY	5 juillet 1825.	Chartres.
MEILHAC	5 juillet 1825.	Longwy.
MÉTRASSE	5 juillet 1825.	Chartres.
MIRAULT	5 juillet 1825.	Angers.
MONTAGUT	5 juillet 1825.	Exideuil.
MONTAIN	5 juillet 1825.	Lyon.
MOREAU	5 juillet 1825.	Bar-le-Duc.
MOREL	5 juillet 1825.	Colmar.
MORICHEAU-BEAUPRÉ	5 juillet 1825.	Calais.
MORLAND	5 juillet 1825.	Dijon.
MOUGEAT	5 juillet 1825.	Brest.
MOUGEOT	5 juillet 1825.	Chaumont.
MOULINIÉ	5 juillet 1825.	Bordeaux.
NAUDIN	5 juillet 1825.	Toulouse.
NOEL	5 juillet 1825.	Reims.
OUVRARD	5 juillet 1825.	Dijon.
OUVRARD	5 juillet 1825.	Angers.
PASCHAL	5 juillet 1825.	Brie-Comte-Robert.
PAMARD	5 juillet 1825.	Avignon.
PERRIER	5 juillet 1825.	Rennes.
PETIT (Ed.)	5 juillet 1825.	Corbeil.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
PIGON	5 juillet 1825.	Bourg.
PLANTADE	5 juillet 1825.	Azas.
PLEINDOUX	5 juillet 1825.	Nismes.
POURCHER-DUCROS	5 juillet 1825.	Clermont.
PRATBERNON	5 juillet 1825.	Vesoul.
RAPATEL	5 juillet 1825.	Rennes.
RAULT	5 juillet 1825.	Saint-Brieux.
REYNAUD	5 juillet 1825.	Toulon.
RIGAL	5 juillet 1825.	Gaillac.
RIGOLLOT	5 juillet 1825.	Saint-Etienne.
RISTELHUEBER	5 juillet 1825.	Strasbourg.
RIVIERE	5 juillet 1825.	La Martinique.
SALLION	5 juillet 1825.	Nantes.
SAMBIN	5 juillet 1825.	Mâcon.
SAMOISET	5 juillet 1825.	Pau.
SAUVANT	5 juillet 1825.	Avignon.
SEMEN	5 juillet 1825.	Chartres.
SENELLE	5 juillet 1825.	Nevers.
SERNIN	5 juillet 1825.	Narbonne.
SOUVILLE	5 juillet 1825.	Calais.
SPER	5 juillet 1825.	Toulon.
SUE	5 juillet 1825.	Orléans.
SILVY	5 juillet 1825.	Grenoble.
TALRICH	5 juillet 1825.	Perpignan.
TARBÈS	5 juillet 1825.	Toulouse.
THOMASSIN	5 juillet 1825.	Besançon.
THUILLIER	5 juillet 1825.	Amiens.
TRASTOUR	5 juillet 1825.	Toulon.
TISSEYRE	5 juillet 1825.	Châlons.
VALET	5 juillet 1825.	Orléans.
VALLÉ	5 juillet 1825.	Au Mans.
VANDERHAGEN fils	5 juillet 1825.	Lille.
VEILLET	5 juillet 1825.	Nancy.
VERNHES	5 juillet 1825.	Niort.
VIAL	5 juillet 1825.	Bordeaux.
VILLAUME	5 juillet 1825.	Metz.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
VIRICEL	5 juillet 1825.	Lyon.
ZINK	5 juillet 1825.	Montmédi.

ADJOINTS CORRESPONDANS DE LA SECTION DE PHARMACIE.

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
ACCARIE	6 septembre 1825.	Valence.
AUBERGIER	6 septembre 1825.	Clermont.
BACON jeune	6 septembre 1825.	Caen.
BERTRAND	6 septembre 1825.	Strasbourg.
BEZU	6 septembre 1825.	Bourbonne – les – Bains.
BOSSON	6 septembre 1825.	Mantes.
CAP	6 septembre 1825.	Lyon.
CAVENTOU père	6 septembre 1825.	Saint-Omer.
CHARPENTIER	6 septembre 1825.	Lille.
CHIROL	6 septembre 1825.	Marseille.
CLÉMANDOT	6 septembre 1825.	Arras.
COURDEMANCHE	6 septembre 1825.	Caen.
COUVERCHEL	6 septembre 1825.	Groslay.
DELARUE	6 septembre 1825.	Évreux.
DESAUX	6 septembre 1825.	Poitiers.
DESFOSSES	6 septembre 1825.	Besançon.
DESCHAMPS	6 septembre 1825.	Lyon.
DUBUC père	6 septembre 1825.	Rouen.
DULONG	6 septembre 1825.	Astafort.
DUPORTAL	5 septembre 1825.	Montpellier.
DUVAL (Eon)	6 septembre 1825.	Rennes.
FABULET	6 septembre 1825.	Metz.
FENEULLE	6 septembre 1825.	Cambrai.
FERRARY	6 septembre 1825.	Saint-Brieux.
FOUGERON	6 septembre 1825.	Orléans.

Digitized by Google

MM.	Date des nominations.	RÉSIDENCES.
FOURNIER	6 septembre 1825.	Nismes.
GAUDICHAUD	6 septembre 1825.	Toulon.
GERMAIN	6 septembre 1825.	Fécamp.
HOUTOU-LABILLARDIÈRE	6 septembre 1825.	Rouen.
JDT	6 septembre 1825.	Lyon.
JUDA	6 septembre 1825.	Metz.
LARTIGUE	6 septembre 1825.	Bordeaux.
LOZE	6 septembre 1825.	Bordeaux.
LHERMINIER	6 septembre 1825.	La Guadeloupe.
LESANT	6 septembre 1825.	Nantes.
LESSON aîné	6 septembre 1825.	Rochefort.
LIMOUZIN-LAMOTHE	6 septembre 1825.	Albi.
MAGNES-LAHENS	6 septembre 1825.	Toulouse.
MARGUERON jeune	6 septembre 1825.	Tours.
MÉRAT-GUILLOT	6 septembre 1825.	Auxerre.
MEYRAC	6 septembre 1825.	Dax.
MORIN	6 septembre 1825.	Rouen.
OPOIX	6 septembre 1825.	Provins.
PLAGNE	6 septembre 1825.	Brest.
POUTET	6 septembre 1825.	Marseille.
PRÉVEL	6 septembre 1825.	Nantes.
RÉJOU	6 septembre 1825.	Rochefort.
REYNARD	6 septembre 1825.	Amiens.
SALAIGNAC	6 septembre 1825.	Bayonne.
SAVES	6 septembre 1825.	Saint-Plancard.

Digitized by Google

MEMBRES DÉMISSIONNAIRES.

M. le duc DE LA ROCHEFOUCAULT.
M. OLLIVIER, adjoint résident.

MEMBRES DÉCÉDÉS.

MM.	Date du décès.	Lieux du décès.
ASSELIN, Honoraire.....	3 mars 1826.	Paris
AUMONT, Associé résident.....	20 juin 1825.	Paris.
BEAUCHÊNE père, Honoraire.....	24 décembre 1824.	Paris.
BÉCLARD, Titulaire.....	16 mars 1825.	Paris.
BETHOLLET (le comte), Associé libre.....	6 novembre 1822.	Paris.
BERTIN, Titulaire.....	15 août 1827.	Fougères.
BOURRU, Honoraire.....	20 septembre 1823.	Paris.
BRENET, Associé régnicole.....	3 mai 1824.	Dijon.
BRIOT, *Id*.....	29 décembre 1826.	Besançon.
CADET DE GASSICOURT, Titulaire.	21 novembre 1821.	Paris.
CADET DE VAUX, Honoraire.....		
CAMPSAGRET, associé régnicole....	novembre 1826.	Périgueux.
CAZALET.....	24 octobre 1825.	Bordeaux.
CHARLARD, Honoraire.....	2 octobre 1824.	Paris.
CHÉRADAME, Honoraire.....	24 août 1824.	Paris.
CORVISART (le baron), Honoraire.	18 septembre 1821.	Paris.
COZE, Associé régnicole.....		Strasbourg.
CULLERIER, Titulaire.....	2 janvier 1827.	
DESCHAMPS, Honoraire.....	8 décembre 1824.	Paris.
DESPLAS, Titulaire.....	9 mars 1823.	Paris.
DESTOUET.....	27 avril 1826.	Paris.
DUFOUR, Honoraire.....	18 octobre 1821.	Paris.
J.-P. FRANCK, Associé étranger...		Vienne.
FRÉBAULT, Adjoint correspondant.	12 novembre 1824.	Nevers.
GIRARD fils, Adjoint résident.....	22 octobre 1825.	Paris.
GORCY, associé régnicole.....	janvier 1827.	Metz.
GOUPIL père.....		Nemours.
HALLÉ (le chevalier), Titulaire....	11 février 1822.	Paris.
HOUZELOT, Adjoint correspondant.	19 novembre 1824.	Meaux.
LABBAT, Associé régnicole.....	15 décembre 1825.	Paris.

Digitized by Google

MM.	Date du décès.	Lieux du décès.
LACÉPÈDE (le comte de), Associé libre	6 octobre 1825.	Paris.
LAENNEC, Titulaire	13 août 1826.	Quimper.
LASSERVOLE, Associé régnicole	1826.	Sarlat.
LEJEUNE, Adjoint correspondant	11 septembre 1825.	Laon.
MAUGRAS, associé régnicole	3 octobre 1826.	Fontainebleau.
MOREAU DE LA SARTHE	13 juin 1826.	Paris.
PAULET	4 août 1826.	Fontainebleau.
PERCY (le baron), Honoraire	18 février 1825.	Paris.
PINEL, Honoraire	25 octobre 1826.	Paris.
RAMOND, Associé libre	14 mai 1827.	Paris.
REYDELLET, Associé régnicole		Marseille.
ROUZET, Adjoint résident	10 août 1824.	Paris.
ROYER-COLLARD, Titulaire	27 novembre 1825.	Paris.
THOUIN, Associé libre	27 octobre 1824.	Paris.
VACCA, Associé étranger	6 septembre 1826.	Pise.
VALENTIN, Honoraire		Paris.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL, DANS LA SÉANCE INAUGURALE,

Le 6 mai 1824.

Lorsqu'un peuple est tranquille possesseur de la terre qui le nourrit, lorsque la paix et la liberté lui permettent de développer ses facultés sans obstacles, bientôt les connaissances que se transmettent les générations, prennent, en passant de l'une à l'autre, une grandeur qui en fait varier indéfiniment le caractère et les destinées. Toute la science humaine, dans l'origine, n'excède pas la capacité d'un seul homme. Mais aiguillonnée par le besoin, fortifiée de l'expérience de chaque jour, et sans cesse engagée dans des voies nouvelles, par la succession des découvertes, cette science si simple et si bornée, s'accroît, s'étend, s'élève, et franchissant ses premières limites, se partage en plusieurs divisions, et semble par-là se multiplier elle-même; avec cette circonstance capitale, que chacune de ces divisions, se formant un domaine, un langage, et en quelque sorte des mœurs qui ne sont qu'à elle, subsiste de ce qui lui est propre, et devient comme étrangère à toutes les autres. Il en est de ces divisions dans les sciences, comme de ces nombreuses colonies qu'une même famille envoie peupler la terre, et qui, s'éloignant l'une de l'autre, à mesure qu'elles s'éloignent de leur patrie originelle, se perdent insensiblement de vue, et finissent par ne se plus connaître.

Et de même que l'isolement où se placent ces peuplades nouvelles, leur ôte l'appui qu'elles se prêteraient mutuellement : de même que cet état de dispersion peut retarder leur progrès, et perpétuer leur faiblesse; de même chaque partie de la science, séparée de tout le reste, et restreinte aux seuls phénomènes qui sont l'objet exclusif de

Digitized by Google

ses recherches, peut en ébaucher l'étude et en déterminer quelques lois ; mais faute des lumières qu'elle doit emprunter des autres sciences, il est des phénomènes qui lui échapperont ; il est des rapports qu'elle saisira mal ; et sa première œuvre restera souverainement imparfaite. Semblables à l'homme dont elles sont le plus noble apanage, les sciences ne s'enrichissent et ne se complètent que par des échanges réciproques ; elles ne vivent que d'une vie sociale et politique : ou plutôt, et pour rendre ma pensée plus sensible, il n'existe en réalité qu'une science ; c'est la science des forces qui nous environnent, et dont l'activité déploie sous nos yeux le magnifique spectacle de l'univers. Ces forces sont probablement peu diversifiées. Mais la multitude et la variété de leurs effets sont infinies : et de là il résulte, d'un côté, que cette multitude et cette variété même sont ce qui rend indispensables les divisions dans les sciences ; car il n'est point d'esprit assez vigoureux pour les embrasser toutes ; et de l'autre, que tant de merveilleux effets ne dépendant que d'un petit nombre de forces, et peut-être même d'une force unique, cette similitude de force ou de cause établit entre toutes les sciences une sorte d'identité fondamentale, qui rend les progrès de toutes nécessaires aux progrès d'une seule, et réciproquement.

Ainsi donc, pour cultiver les sciences, il faut les séparer ; pour les perfectionner, il faut les rapprocher et les unir ; et c'est le sentiment de cette dernière nécessité qui a conduit presque partout à instituer des Académies. Les premières sociétés de cette nature, en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre, ont été formées presque toutes par de simples particuliers, géomètres, physiciens, naturalistes, médecins, philosophes, que le seul intérêt des sciences attirait l'un vers l'autre. Mais bientôt charmés de la singularité autant que frappés de l'importance de leurs travaux, les gouvernemens prirent ces sociétés sous leur protection. Ils les adoptèrent ; ils en consolidèrent l'existence par des édits ; ils l'ennoblirent par des priviléges. Ils jugeaient avec raison que ces foyers de lumières étaient de nouvelles sources de gloire, de puissance, et de prospérité publiques. Il n'y a pas deux siècles que ces premiers exemples ont été donnés en Allemagne, en France, en Angleterre. Ils ont été suivis jusqu'à nos jours dans le reste

Digitized by Google

de l'Europe ; et non-seulement des Académies ont été érigées dans les capitales des empires, non-seulement elles se sont multipliées dans les principales villes de l'intérieur ; mais encore dans toutes les parties de la terre, où les Européens ont formé des établissemens fixes, ils y ont créé des sociétés savantes : persuadés qu'elles seraient les meilleurs auxiliaires de ces établissemens, et que les connaissances qu'elles allaient recueillir et répandre, seraient autant de moyens de conservation pour le présent, et d'agrandissement pour l'avenir.

Des voix se sont élevées, je le sais, contre les Académies. Peut-être, en effet, les Académies n'ont-elles pas produit tout le bien qu'elles promettaient. Peut-être ont-elles mis dans leurs travaux de la lenteur, de l'incohérence, des contradictions ; et du reste, lorsqu'on songe, à l'égard d'un homme individuel, à quel point ses idées sont mobiles, et ses volontés instables ; lorsqu'on songe avec quelle révolte il fléchit sous le joug des devoirs et de la discipline ; on conçoit à plus forte raison quelles difficultés présente une corporation nombreuse, où entrent tant d'élémens, sinon hétérogènes, du moins très-diversifiés ; où les goûts, les penchans, les humeurs, les caractères ne sont en contact que pour être en opposition ; où les prétentions sont incompatibles avec la bonne harmonie ; où les desseins particuliers prévalent sur les desseins généraux ; où l'esprit d'indépendance étouffe l'esprit de communauté, et rend impraticable tout plan régulier, tout système raisonné de travail. Ces grandes entreprises scientifiques qui ne peuvent être tentées que par des Académies, mais où la gloire et le blâme étant le partage de tous, ne le sont plus de personne, au lieu d'exciter ce concours d'efforts d'où le succès dépend, n'inspirent que tiédeur, mollesse, indifférence : d'où il suit que, négligeant ce qu'elles seules pourraient exécuter, et ne faisant que ce qui se ferait sans elles, les Académies manqueraient de but spécial, et ne seraient plus au milieu des nations qu'un luxe onéreux et stérile. Telles sont les remarques depuis long-temps proposées contre les Académies. Quelque plausibles qu'elles soient, en apparence, elles ne doivent pas nous fermer les yeux sur les bienfaits des sociétés savantes. Ces bienfaits inaperçus, pour la plupart, n'en sont pas moins réels. Toutes les affaires humaines sont liées entre elles par des rapports si intimes et si compliqués ; elles

Digitized by Google

influent l'une sur l'autre par tant d'intermédiaires inévitables, que de cette foule d'inventions et d'industries qui font fleurir les états, peut-être n'en est-il pas une seule, éclatante ou obscure, qui ne doive sa perfection à cet heureux commerce de connaissances qui est le propre des Académies. Parcourez cette suite d'arts qui donnent à l'homme l'empire de la terre ; suivez l'enchaînement de leurs progrès ; c'est dans les corps savans que vous en trouverez le premier germe : c'est par la secrète impulsion de ces corps que quelques peuples modernes se sont élevés si rapidement à ce haut degré de splendeur où nous les voyons. La noblesse des occupations académiques, l'honneur d'y participer, et d'attacher son nom à des découvertes ; les charmes de l'étude, l'attrait des vérités nouvelles; ce sentiment de dignité que ne profane aucun mélange d'orgueil, et qui parle si vivement à quiconque sert si utilement ses semblables; tous ces motifs allument dans les esprits une émulation salutaire; le savoir étant plus respecté, l'amour du savoir se répand de plus en plus et pénètre dans les dernières ramifications du corps social; les mœurs se polissent et s'épurent en même temps que les intelligences s'éclairent : bientôt les hommes apprennent à ne recevoir que ce qui est vrai, à n'aimer que ce qui est juste ; et lorsque les hommes en sont à ce point de n'attacher leur estime et leur affection qu'aux seuls objets dignes de les occuper, que manque-t-il encore, pour que la raison publique soit formée ? Que dirai-je de ces appels faits par les Académies aux génies de toutes les nations, pour l'éclaircissement des questions les plus épineuses, pour la solution des problêmes les plus importans et les plus élevés? Que dirai-je de ces solennités où l'écrivain, le savant, le philosophe vient recevoir la couronne due à ses talens victorieux? Heureux combats où l'athlète qui succombe peut s'honorer de sa défaite! Palme sans tache, qu'environnent d'autres palmes plus humbles, mais qui attestent du moins avec la première quels efforts ont été faits pour les obtenir, et combien d'idées imparfaites jusque-là peuvent entrer désormais dans le système général des connaissances! D'un autre côté, les moindres phénomènes de la nature donnant quelquefois lieu à des interprétations discordantes, et les débats qu'ils suscitent étant du ressort des Académies, le pour et le contre est mis dans la balance par l'équité

Digitized by Google

de ces tribunaux; et presque toujours les jugemens qu'ils prononcent, consacrent le triomphe de la vérité sur l'erreur; non que l'infaillibilité soit l'apanage des Académies, car Dieu seul est infaillible; mais c'est un résultat donné par l'expérience depuis près de deux siècles, que si la vérité a été quelquefois méconnue par les sociétés savantes, en revanche, l'erreur n'y a jamais été autorisée; jamais l'esprit de mensonge ne s'y est armé pour la défendre; au contraire, les illusions, les chimères, les vaines hypothèses y ont toujours trouvé des écueils où elles se sont brisées : ou bien, si quelques fragiles théories y ont été admises et protégées, c'est que tous les faits n'étant pas connus, elles se prêtaient merveilleusement à l'explication de ceux qui l'étaient, et qu'ainsi, sans être vraies, elles avaient toutes les apparences de la vérité. Lorsque des faits nouveaux en ont démontré le vide et l'insuffisance, sur-le-champ ces fausses théories ont été sacrifiées à des théories meilleures, c'est-à-dire plus conformes à l'ensemble des faits; et cependant, toujours proposées avec réserve, comme des théories conditionnelles, dont le crédit ne doit subsister qu'autant que les faits connus actuellement ne seront point démentis par les faits ultérieurs. Ce qui vient d'être dit sur les théories, qui expliquent la liaison des faits, doit s'entendre des principes généraux qui n'en sont que l'expression la plus courte; qui par conséquent sont des résultats de compte, et ne peuvent être considérés comme irrévocables que lorsque tous les faits seront connus. Or, le seront-ils jamais? Et la source qui les produit n'est-elle pas inépuisable? Il suivrait de là que, sauf les vérités qui reposent sur des rapports de grandeur, vérités dont la nature ne saurait changer, parce qu'elle est simple; vérités par conséquent immuables, éternelles, et dont le nombre seulement peut varier; toutes les autres parties de nos connaissances reposant sur des élémens très-compliqués, tous embarrassés les uns dans les autres, tous agissant les uns sur les autres, et s'imprimant réciproquement et sans cesse mille et mille modifications qu'il est impossible de saisir, toutes ces connaissances, dis-je, étant de leur nature, dans un état de progression qui ne s'arrête point, et faisant toujours des acquisitions nouvelles, sont par cela même dans une fluctuation qui ne s'arrêtera jamais; prenant tantôt telle face et tantôt telle autre, et contraintes,

Digitized by Google

sinon de changer, du moins de modifier de siècle en siècle, de restreindre ou d'étendre leurs théories et leurs principes. Dans cette marche à la fois vacillante et soutenue, le service le plus important que les sciences puissent recevoir, c'est d'être resserrées entre des limites d'oscillation si étroites, qu'elles soient ramenées constamment, je ne dis pas à la vérité, mais aux probabilités les plus fortes, et qu'il n'en coûte à la faiblesse de l'esprit humain que les écarts qui tiennent aux faits eux-mêmes, et que l'attention la plus minutieuse ne saurait lui épargner. Or, si je ne me trompe, ce service essentiel, les sciences en Europe l'ont reçu des Académies. Dès leur première origine, les Académies ont enseigné, par leur exemple, à porter dans l'investigation des faits naturels, une précision, une rigueur qui, loin de soustraire à la raison aucun des matériaux qu'elle doit coordonner systématiquement, les lui livre au contraire dans leur totalité, mais dégagés de tout alliage, et, pour ainsi dire, avec ce caractère de pureté, qui en constitue toute la valeur. Telle a été l'excellence de cette méthode, promulguée primitivement par le génie de Descartes, que, selon la remarque d'un philosophe allemand, elle a fait naître parmi nous plus de vérités en deux siècles que n'en a possédé le genre humain, durant les quarante siècles qu'embrasse l'histoire de la philosophie. Voilà ce qui établit, en faveur de nos Académies, une supériorité manifeste, non-seulement sur ces vains simulacres d'Académies dont on a fait tant d'honneur à la Chine, mais encore sur les écoles de celui de tous les peuples de l'antiquité qui a eu le plus d'esprit, de sensibilité et de lumières; je veux dire sur les écoles de la Grèce: écoles plus illustrées par la brillante imagination que par la raison sévère de leurs fondateurs; écoles plutôt rivales qu'émules l'une de l'autre; où l'envie de se singulariser l'emportait sur l'amour du vrai; où l'on se piquait plus de deviner que d'étudier la nature, et qui, faute d'avoir au milieu d'elles cette espèce de magistrature qu'exercent parmi nous les Académies, et manquant ainsi de règle ou de mesure commune, ou, si l'on veut, de modérateur et d'arbitre, n'ont jamais su concilier leurs différends, ni mettre un terme à leurs dissensions: d'où il est résulté qu'au lieu de faire régner dans l'empire des sciences cette paix qui naît de l'uniformité de doctrine, et que pro-

Digitized by Google

duit l'assentiment à des vérités reconnues et avouées de tous, elles n'y ont laissé que des scandales et une confusion pire que l'ignorance. C'est dans les arts de sentiment et d'imagination, dans l'éloquence, la poésie, la sculpture, l'architecture, que les Grecs ont effacé tous les autres peuples. Qu'ils jouissent de cette gloire; elle est méritée, et puisse-t-elle revivre de nos jours, plus éclatante que jamais! Peut-être encore ont-ils excellé dans l'art de la guerre, dans la morale et dans quelques parties de la politique; et bien qu'ils aient de très-bonne heure exploité des mines, travaillé les métaux, cultivé le commerce et pratiqué cette foule d'industries premières qui font la vie des sociétés; bien qu'ils aient eu plus tard un Démocrite et un Pythagore, un Archimède et un Aristote; un Aristote, le plus vaste génie peut-être qui ait jamais existé; c'est une incontestable vérité, relativement aux sciences naturelles, qu'ils les ont plus retardées par leurs hypothèses que servies par leurs découvertes. J'en excepterai toutefois (et négliger cette exception serait un sacrilége), j'en excepterai la médecine, laquelle, semblable à la Minerve qui s'élance toute armée du cerveau de Jupiter, est sortie, en quelque sorte, toute vivante, de la pensée d'un seul homme; et si vous cherchez la raison d'un tel prodige, vous la trouverez, d'une part, dans cette longue suite d'histoires médicales, recueillies à l'ombre des autels par une seule et même famille; de l'autre, dans l'admirable esprit qui, durant des siècles, a présidé à ce grand travail pour en exclure toute vue arbitraire, toute supposition gratuite, toute idée d'emprunt; et pour y tout ramener à l'observation scrupuleuse, à l'expression naturelle, à la peinture vive et ingénue des faits. Ces traditions de famille, ces trésors d'une expérience pure, chaste, vierge, accumulée par le temps, devinrent l'héritage d'Hippocrate; et sous les auspices de ses ancêtres, je veux dire éclairé de leur génie, au milieu de tant de richesses, il sut en former le plus noble édifice intellectuel dont, jusqu'à ce moment peut-être, ait à se glorifier le genre humain. Comparez maintenant ces paisibles travaux d'une seule famille avec les travaux d'une Académie; vous jugerez qu'ils en sont la plus parfaite image: et s'il était possible un jour d'établir dans le monde, entre les sociétés savantes, ces intimes rapports qui naissent de la consanguinité; s'il était

Digitized by Google

possible d'en obtenir la même conformité de vues, la même unanimité de sentimens, ce concert, cette continuité de volontés et d'efforts qui ont immortalisé une simple famille d'une petite île du globe, à quel point de savoir, de puissance et de félicité ne serait pas promue notre espèce! Un tel vœu, je le sens, ne se réalisera jamais; et cependant, il est dans les choses humaines de si étonnantes vicissitudes, qu'elles rendent possible ce qui manquait même de vraisemblance. N'oublions pas que l'Encyclopédie, œuvre défectueuse, mais gigantesque, s'est achevée sous nos yeux à travers mille obstacles, et que par l'étendue de sa correspondance, un simple praticien, Jean Schenck, s'était fait le centre de toute la médecine de son temps. Ce que de simples individus ont fait, des corporations, quelles qu'elles soient, le peuvent faire; et du reste, quelles que soient les chances de l'avenir, il est doux de penser que plus ces échanges de lumières, plus ces liens de paix et de vérité seraient multipliés entre les nations, plus elles verraient briller au milieu d'elles, pour leur bonheur, ce noble attribut de l'humanité, ce rayon de la divinité même, cet égide qui les protégerait à jamais contre la tyrannie, contre les superstitions avilissantes et les préjugés dangereux : je veux dire, la raison : cette raison ferme et sage, guide et sœur de la vertu, laquelle n'enseigne à l'homme à connaître les lois de la nature que pour qu'il sache accomplir les volontés de son auteur.

Tels sont, Messieurs, si je ne m'abuse, tels sont les avantages que les Gouvernemens et les Nations peuvent se promettre des Académies pour l'amélioration des destinées publiques; et si abandonnant sur ce point les idées générales pour rentrer dans le sujet qui nous est propre, si, dis-je, à l'égard des sciences médicales, je me trouvais dans la nécessité de justifier mes paroles par des exemples, je puiserais ces exemples dans notre histoire : je citerais celui de l'Académie royale de Chirurgie, et celui de la Société royale de Médecine. A l'époque où la première de ces deux corporations fut établie, il y aura tout à l'heure un siècle, la chirurgie française était déjà la première chirurgie du monde. A la vérité, sous le règne de Louis XIII et même sous celui de Louis XIV, malgré la protection de tant de rois leurs prédécesseurs, et l'éclat qu'elle venait de recevoir des mains d'Ambroise

Digitized by Google

Paré, et de quelques-uns de ses élèves, la chirurgie, par une alliance honteuse mais volontaire, était tombée dans l'abaissement; elle avait presque mérité le mépris que lui portaient les contemporains; et cependant, soit que l'élan donné par le génie ne se fût point arrêté, soit que cette heureuse souplesse d'organisation qui nous caractérise, accélère nos progrès en toutes choses, ceux que fit alors la chirurgie française furent si grands, si rapides, et si bien connus des nations voisines, que, pour emprunter les paroles du plus élégant de nos écrivains, « on venait à Paris des bouts de l'Europe, pour toutes les cures et pour » toutes les opérations qui demandaient une dextérité non commune. » L'art, toutefois, n'était point encore ce qu'il pouvait être, et ce fut pour affermir ses premiers progrès, par des progrès ultérieurs, que l'Académie fut instituée. Elle a compté soixante ans d'existence, et n'a légué, pour ce temps, à la postérité qu'un assez petit nombre d'écrits. Mais quelle sagesse! quelle profondeur! et quelle maturité! S'il était possible, Messieurs, que cette collection vous fût inconnue, et que sortant tout-à-coup des ruines où elle fut ensevelie, l'Académie vînt se présenter à vous, ses mémoires à la main, pour les soumettre à votre jugement, vous auriez hâte de prononcer, comme vous l'avez fait sans doute, et comme l'a fait tout le monde savant, que jamais peut-être rien de plus achevé n'est sorti de la main des hommes. Ce que l'ouvrage si renommé de Pascal a été pour la langue française, ces mémoires le sont pour la chirurgie; non que toute la science y soit épuisée, car le temps produit plus que l'homme ne peut connaître: mais ce qui est l'âme d'une science quelconque, ce qui la crée, ce qui la fait vivre, y est déposé; je veux dire, la méthode; cet art de choisir et de rapprocher les faits, de les comparer entre eux, de les balancer, ou plutôt de les féconder, de les vivifier les uns par les autres, et d'en faire sortir des résultats vrais, solides, immuables par leur vérité même; en un mot, ce ne sont plus des faits, c'est la science; et c'est par-là que les mémoires de l'Académie royale de Chirurgie mériteront toujours l'insigne honneur de servir de modèle aux travaux académiques. Cet honneur serait partagé par la Société royale de Médecine, si, dans le choix des écrits qu'elle a rendus publics, elle eût mis plus de réserve et de sévérité; mais engagée dans une carrière plus vaste

Digitized by Google

et presque sans limites, elle réunissait de toutes parts des matériaux plus nombreux et surtout plus disparates; et soit qu'elle eût quelque raison de composer avec l'amour-propre des écrivains, et de flatter leur empressement à paraître, soit que les sujets que traite la médecine proprement dite, ne comportent pas le même degré de justesse et de précision; ce qu'on ne saurait nier, c'est que dans la collection volumineuse qu'a formée la Société royale pendant sa courte existence, on chercherait inutilement ce travail de comparaison qui conduit à des résultats, et permet de poser des principes. Il semblerait que le but unique de la Société royale était d'amasser pour l'avenir; et supposé qu'en effet ses recherches sur les principaux objets qu'elle avait embrassés, tels que les constitutions, les épidémies, les endémies, les épizooties, les topographies médicales, etc.; supposé, dis-je, que ses recherches sur ces grands objets eussent été continuées jusqu'à nos jours, quelle abondante moisson de faits! et pour vous, Messieurs, quel champ serait maintenant ouvert à votre ingénieuse industrie, pour reprendre ces faits dans leur totalité, pour les séparer ou les unir d'après leurs différences ou leurs convenances naturelles, pour rapprocher les faits similaires, pour les éclairer les uns par les autres, déterminer ce qu'ils ont de commun ou de particulier, de constant ou d'éventuel, et de toutes ces opérations de votre esprit, déduire enfin des vérités nouvelles et peut-être inattendues! Ainsi, pour marcher l'égale des sociétés les plus célèbres, il n'a manqué à celle-là que d'exister plus long-temps. Quelle que soit, du reste, la place que l'on veuille assigner aux travaux qu'elle nous a laissés, ce qu'on ne lui contestera jamais, c'est l'élévation de ses vues, la grandeur de ses desseins, l'activité dont elle a donné l'exemple; c'est d'avoir développé celle des médecins dans toutes les provinces; c'est d'avoir échauffé leur zèle en portant leur attention sur tous les objets d'utilité publique; c'est d'avoir marqué un but à leurs efforts, et bien mérité d'eux, en multipliant pour eux les moyens de bien mériter des autres: heureuse société qui pour fondateur et pour organe eut un de ces rares esprits à qui rien de ce qui est humain n'est étranger; grand anatomiste, grand professeur et grand écrivain; modèle d'éloquence et de politesse autant que de savoir; qui célébra Buffon, comme Buffon avait célébré Aristote et

Digitized by Google

Pline : enfin un de ces hommes également favorisés de la nature et de la fortune, mais qui n'employa les dons de l'une et de l'autre, qui ne fit servir ses talens et son crédit que pour illustrer sa compagnie aux yeux des nations, et pour lui assurer la plus noble indépendance, en lui conciliant l'auguste appui du trône et les suffrages du meilleur des rois.

Maintenant, Messieurs, tout homme impartial comprendra, ce me semble, pourquoi l'Académie royale de Chirurgie, pourquoi la Société royale de Médecine ont laissé, l'une et l'autre, des traces si profondes dans le souvenir des hommes. C'est qu'elles ont fait l'une et l'autre l'ornement et la gloire de la France. Cette gloire fondée sur d'éminens services était sans doute un gage de sécurité ; mais le temps arriva où ces services furent méconnus, où cette gloire fut importune et devint criminelle ; temps d'opprobre et de calamité, où le talent, où le génie, où la vertu qui ailleurs protègent les hommes et les rendent sacrés, les livrèrent parmi nous à l'insulte, à la persécution, à l'ignominie, que dis-je ? à la cruauté des bourreaux, aux horreurs du dernier supplice. Comment les mains sacriléges qui profanaient tout, qui brisaient tout, qui renversaient tout dans la fange et dans le sang, comment ces mains forcenées auraient-elles respecté ces deux monumens, l'un de la munificence de Louis XV, l'autre de l'humanité de Louis XVI ? Dans les fureurs de nos discordes, l'Académie et la Société royale furent donc anéanties. Un même souffle de mort les frappa l'une et l'autre, en même temps qu'il frappait toutes les sociétés savantes et littéraires, et qu'en détruisant jusqu'à l'enseignement même, il tarissait toutes les sources du savoir. Ainsi périrent avec nos Rois les plus nobles ouvrages de leurs mains créatrices ; et bien que depuis cette sinistre époque, un ciel plus doux ait lui pour les muses, bien que les sciences aient été ranimées parmi nous, pour en achever la restauration, pour réparer la perte que n'avaient point réparées tant d'autorités transitoires, il a fallu qu'après un néant de trente années, un Roi de France vint retirer de ses ruines le double édifice élevé par les royales mains d'un frère et d'un aïeul. A sa voix paternelle, les ruines ont disparu. De froides et tristes décombres ont fait place à une Académie royale de Médecine. La sagesse du Roi a voulu faire entrer dans cette nouvelle institution toutes les illustrations médicales.

Digitized by Google

Il les a recherchées avec soin dans toutes les parties de son royaume; et c'est sur vous, Messieurs, que sont tombés plus spécialement les choix du souverain. C'est vous que l'auguste fondateur de la liberté parmi nous, veut associer à ses projets de bien public; c'est vous qu'il appelle à la seule entreprise qui puisse flatter vos cœurs par les endroits les plus sensibles. Il s'agit de reprendre et de continuer de glorieux travaux: il s'agit de tenter sur la nature de nouvelles conquêtes en faveur de vos semblables, et de reculer pour toutes les parties du grand art que vous cultivez les limites que leur avaient posées les âges antérieurs. Telle est, Messieurs, la mission sainte que vous a déléguée la volonté du monarque. Conduit moins par l'esprit d'imitation que par cet esprit de perfectionnement dont il a imprimé le caractère sur tout ce qui sort de ses mains, il a jugé que, pour l'accomplissement de ses vues et des vôtres, il devait donner à l'Académie une organisation particulière. Considérez en effet sur quel plan votre compagnie a été conçue. Non-seulement la médecine et la chirurgie y sont réunies, comme deux moitiés d'un même tout, que l'on ne peut diviser sans faire violence à la nature des choses, sans aller contre l'objet même de votre institution, qui est l'échange et la fusion des connaissances; mais encore, pour que le fond de ces connaissances mises en commun eût toute la richesse et toute la variété qu'il doit avoir, et pour que les vérités générales que vous en saurez déduire puissent se prêter aux applications les plus étendues, le Roi a voulu que dans vos assemblées, la médecine et la chirurgie civile, la médecine et la chirurgie militaire, la médecine et la chirurgie navale eussent des représentans et des interprètes. Or, ces représentans naturels, qui sont-ils, Messieurs? tous les hommes qui se sont acquis une juste renommée, soit par de longs services publics dans les hôpitaux, sur les vaisseaux de l'état, dans les camps ou sur les champs de bataille; soit par une sage expérience tirée d'une longue pratique particulière; soit enfin par des talens long-temps éprouvés dans les chaires des écoles. Ne soyez point offensés de ce langage, Messieurs, car pourquoi ne parlerai-je pas de vous à vous-mêmes, comme la vérité me l'ordonne? Et pourquoi votre modestie imposerait-elle silence à l'équité? Parmi ces hommes d'élite, le Roi a heureusement placé ces habiles

Digitized by Google

investigateurs de la nature, qui, par l'habitude de l'interroger, ont enfin surpris quelques-uns de ses secrets, et qui, par leurs écrits et leurs découvertes, ont enrichi les branches premières de la médecine et de la chirurgie. Que suit-il de là, Messieurs? c'est que de cette multitude infinie de faits, d'accidens, de cas pratiques, que l'étude de l'homme, que la médecine, que la chirurgie rencontrent à chaque pas dans toutes les situations et dans tous les rangs de la société, il n'en est pas un seul, de quelque importance, qui ne puisse devenir la propriété de l'Académie; c'est que, pareille à l'Argus de la fable, elle a partout des yeux chargés d'observer pour elle; c'est qu'elle a partout des ministres empressés de recueillir en sa faveur le tribut intellectuel qui sera l'aliment de ses travaux. Que si, dans la constitution qu'il vous a donnée, le Prince se fût arrêté à ces premières dispositions, s'il eût mis ce terme à votre zèle, et tout réduit dans vos occupations à la seule médecine humaine, le rôle qui resterait à l'Académie la placerait encore plus haut que ne l'eussent fait, il y a cent ans, les plans suivis alors par Chirac et par Lapeyronie; deux hommes supérieurs qui, frappés de ce qu'avait d'absurde et de révoltant la séparation de la médecine et de la chirurgie, tentèrent, il est vrai, de les unir; mais qui, traversés par le stupide préjugé du temps, sacrifièrent à la plus honteuse des nécessités, en maintenant la séparation dans leurs projets. S'ils eussent réussi, dès ce moment peut-être, le divorce entre les deux sciences eût été consommé pour toujours. Mais tandis que l'un vécut assez pour voir exécuter ses desseins, la mort suspendit ceux de l'autre; et c'est seulement après un siècle révolu, qu'au milieu de vous, Messieurs, Chirac et Lapeyronie viennent se donner la main, sous les auspices du Roi de France. Alliance trop tardive sans doute, mais alliance légitime, qui a donné plus d'étendue aux vues de la chirurgie, et plus de justesse à celles de la médecine; alliance déjà consolidée par le succès dans l'enseignement, et désormais indissoluble, parce qu'elle est consacrée par deux autorités souveraines, la raison publique et la volonté du Roi.

Ce bienfait n'est pas le seul. Un préjugé non moins barbare, ou si l'on veut, une fausse et puérile délicatesse avait séparé jusqu'à présent la médecine des animaux domestiques d'avec la médecine de

Digitized by Google

l'homme; et cependant, aux yeux de quiconque sait penser, ces animaux, créatures moins parfaites que le maître dont elles portent le joug, mais pétries du même limon, composées des mêmes élémens, et munies d'organes semblables, sont encore mues par les mêmes besoins, et assujetties aux mêmes influences extérieures. Les animaux, toutefois, sont plus mal défendus contre ces influences, parce qu'ils ont des facultés plus bornées, et que par l'inévitable effet de leur attitude naturelle, ils sont plus sensiblement affectés par les émanations du sol, et surtout par les qualités des eaux et de la nourriture; et de là vient qu'ils reçoivent plus profondément l'empreinte non-seulement du climat, mais encore des moindres localités. Tout agit donc sur eux, tout les modifie, tout les altère; et si dans cette foule de changemens qu'ils subissent, il en est qui les perfectionnent, en revanche, il arrive souvent que par une simple mutation de lieu, par un déplacement de province à province, à plus forte raison, d'une partie du monde à l'autre, l'animal le mieux constitué se détériore. En même temps qu'il perd de son intelligence et de sa docilité, sa taille se déforme, sa physionomie se dégrade, ses chairs n'ont plus la même consistance; son poil se grossit, se resserre, se décolore; sa force tombe; sa voix s'éteint; et sa faculté fécondante s'anéantit, comme si d'invisibles mains l'avaient mutilé. De si étranges altérations ne se bornent pas au seul dehors des animaux; elles pénètrent aussi dans l'intérieur, ou plutôt c'est de cet intérieur même qu'elles sont parties: elles y sont nées de la dépravation des viscères, et de la corruption des sucs nourriciers. C'est donc ainsi que les seules influences naturelles, celles des airs, des eaux et des lieux, développent dans les animaux des maladies non moins variées que ne le sont et ces mêmes influences, et les aptitudes qui dérivent de l'organisation. Que dirai-je des maladies que causent aux animaux domestiques les rudes travaux qu'on leur fait supporter à l'agriculture, à la guerre, dans l'intérieur des villes, pour vaincre des résistances, déplacer des masses, braver le fer, le feu, la fatigue, la faim, la soif, tous les excès du froid et de la chaleur? Que dirai-je même des traitemens barbares que ne leur épargne pas toujours la dureté de l'homme? Tant de maux énoncés d'une manière générale ne disent presque rien à l'esprit; mais pour peu qu'on entre dans les dé-

Digitized by Google

tails, l'imagination s'étonne du nombre et du caractère des lésions dont il s'agit ; et supposé qu'en les rapprochant des infirmités humaines, on se proposât de déterminer lequel de ces deux partis serait le plus avantageux, ou d'entrer dans la médecine des animaux par celle de l'homme, ou d'entrer dans la médecine de l'homme par celle des animaux, peut-être que la question resterait indécise ; à moins pourtant que l'animal ayant une organisation moins compliquée, un régime plus uniforme, et des passions moins turbulentes, il n'ait aussi plus de simplicité dans la composition et la marche de ses maladies ; et qu'ainsi dans la nécessité d'éclairer l'une par l'autre la médecine des animaux et la médecine humaine, l'ordre des idées ne prescrivît de commencer par la première. Car enfin, Messieurs, d'un autre côté, si dans les maladies communes à l'homme et aux animaux, il en est que jusqu'à présent les remèdes n'ont pu vaincre, telles que l'épilepsie, la phthisie, le cancer, etc. ; s'il est surtout de ces maladies qui passent des animaux à l'homme, telles que la rage ; et si dans les méthodes suivies pour les guérir toutes les possibilités ne sont pas épuisées, s'il reste encore des recherches à faire, n'est-il pas rationel de les tenter d'abord sur les animaux, c'est-à-dire, sur des êtres d'un ordre inférieur ? Leur intérêt peut-il ici balancer les intérêts de l'homme ? Et dans la préférence qu'il se donne sur eux, l'homme n'use-t-il pas ici de son droit plus encore que de son pouvoir ? Ajouterai-je, Messieurs, que dans cette médecine des animaux, la nécessité de traiter des malades, qui, muets pour nous, ne peuvent rien nous apprendre ni sur la conscience qu'ils ont de leurs propres douleurs, ni sur les antécédens qui ont préparé la maladie, cette nécessité de raisonner et d'agir uniquement sur la foi des sens, doit éveiller de bonne heure le talent de l'observation, aiguiser et perfectionner cette sagacité de conjecture qui est le premier art du médecin ! Ajouterai-je enfin, que dans les grandes nations telles que la nôtre, la chair des animaux domestiques entre pour une quantité considérable dans la masse des alimens journaliers ? et que si les légères altérations dont cette chair est susceptible, sont le plus souvent indifférentes, en revanche, elle en contracte quelquefois de si formidables qu'elle est convertie en poison : poison si actif que le simple attouchement en peut être mortel,

Digitized by Google

et que même déguisée par les apprêts et les assaisonnemens, cette chair n'est pas moins dangereuse que celle de certains poissons redoutés des navigateurs. Le lait même, dans les cas dont je parle, le lait, cette liqueur si balsamique et si douce, devient un breuvage de mort, comme il le devient même dans le sein d'une mère, par une maladie toute morale, par un ébranlement nerveux, par un transport de colère. Aussi, Messieurs, pour ne pas sortir de notre sujet, quelles merveilles l'étude des maladies dans les animaux ne met-elle pas au grand jour, sur cette espèce de solidarité d'affections, que l'auteur de toutes choses a établie non-seulement entre les différentes parties, solides et liquides, d'un même être, mais encore entre les classes différentes de l'animalité; puisqu'il suffit de transporter dans celle-ci un peu de la substance de celle-là, pour imprimer dans la première les mêmes traits empoisonnés qui ont déjà frappé la seconde? Or, dans ces grandes masses de peuples dont les animaux apprivoisés sont les premiers auxiliaires, et les soutiens indispensables, si l'homme n'a pu les soumettre à ses caprices ni les faire servir à ses besoins, sans s'associer aux maux qui les menacent, sans se livrer aux fléaux qui les détruisent; s'il dépend d'eux encore plus qu'ils ne dépendent de lui, n'est-ce pas son existence même qu'il protège, en protégeant la leur? Mais comment pourrait-il les protéger, sans les connaître? Et comment pourrait-il les connaître, sans les étudier? sans les suivre dans tous les accidens dont leur vie est traversée?

Je ferai voir dans un moment quel inappréciable avantage l'Académie peut tirer de son alliance avec la médecine vétérinaire pour le perfectionnement de la partie la plus attrayante et la plus délicate des sciences médicales, je veux dire, la physiologie; mais la physiologie elle-même, mais la médecine des animaux, et à plus forte raison celle de l'homme, malgré l'appui qu'elles se prêteraient mutuellement, ne dépasseraient pas le terme où elles sont arrivées, ou ne marcheraient au-delà qu'avec lenteur et difficulté, si on leur ôtait les secours de l'histoire naturelle, de la botanique, de la physique et de la chimie; sciences qui presque toutes sont nées de la médecine; qui ne tirent leur principale importance que de leur rapport avec la conservation de l'homme, c'est-à-dire, avec la médecine elle-même; qui, par con-

Digitized by Google

séquent, n'en sauraient être séparées, et doivent toujours s'identifier avec elle. Voilà pourquoi la volonté du Prince a non-seulement donné pour associés à l'Académie des hommes qui font aujourd'hui l'honneur de la France, de grands naturalistes, de grands physiciens, des créateurs et des promoteurs de cette chimie moderne, si supérieure à l'ancienne; mais encore il a jugé que pour achever votre organisation, il devait attacher à la section de médecine et à la section de chirurgie, une troisième section qui est le complément nécessaire des deux autres; je veux parler de la section de pharmacie : non que cette troisième section de l'Académie ait uniquement pour objet les progrès de la pharmacie proprement dite, laquelle, à ne consulter que l'étymologie, ne serait que l'art très-borné de recueillir et de préparer des médicamens. Non : l'horizon qu'elle embrasse est infiniment plus étendu. Elle n'en exclut aucune des substances connues de la nature : elle assemble autour d'elle toutes les productions des trois règnes; et à la faveur de l'analyse, elle entre comme par enchantement dans l'intérieur des corps; elle en sépare les principes; elle en désunit les molécules; elle en dissout les élémens; elle leur donne un nouvel ordre, de nouveaux liens, de nouvelles apparences, de nouvelles propriétés, et de ces heureuses métamorphoses, elle fait sortir enfin des êtres mieux appropriés à vos besoins; ou plutôt, Messieurs, sous le modeste nom de *pharmacie*, c'est la chimie elle-même dont le Roi a voulu faire une partie essentielle de votre institution; c'est elle qui vous apporte les merveilles de son art pour en faire les instrumens du vôtre, et mettre ainsi à la disposition de la médecine toutes les ressources et toutes les puissances de la nature.

J'entends dire, il est vrai, que dans le traitement des maladies qu'elle peut traiter en effet, dans celles, par exemple, où le matériel de l'organisation n'est pas trop profondément détérioré; où les symptômes gardent entre eux un certain équilibre; où les mouvemens intérieurs sont réglés et soutenus, la médecine peut suffire à son œuvre avec une très-petite quantité de substances; que dans les cas de cette nature, tout étant trouvé, et les remèdes et la méthode, il ne reste plus rien à faire à l'esprit d'innovation; tandis que, dans les maladies plus graves, plus difficiles, plus opiniâtres, où le tissu des organes est

Digitized by Google

relâché, changé, dénaturé; où les mouvemens intérieurs sont engourdis, incohérens, précipités; où les désordres nerveux portent le trouble dans toutes les fonctions; la médecine, déjà surchargée d'une foule de médicamens superflus, ou trompeurs, ne doit pas faire fond sur les vaines promesses de la chimie pharmaceutique; d'où il suivrait que, dans tous les cas, les plus précieuses inventions de cette partie de la science seraient désormais ou inutiles, ou suspectes. Voilà ce que j'entends dire, Messieurs. Est-ce à moi de vous faire sentir tout ce que ce langage a de faux et d'outré? Quoi donc! parce qu'on ne peut tout admettre, faudra-t-il tout rejeter? En n'est-il pas quelque moyen terme plus conforme à la raison? En accordant ce qu'on ne peut nier, savoir : qu'il est une infinité de maladies qui s'évanouissent d'elles-mêmes, ou par des remèdes très-simples, ou par quelques modifications de régime, ou par un changement de climats, ou de saisons, ou par la seule révolution des âges, qu'en conclure? si ce n'est apparemment que pour consommer la guérison, les liquides et les solides, le sang et les organes ont pris d'eux-mêmes, et par des causes si légères, un tour de composition plus vivace, une sorte d'assiette plus ferme et plus résistante. Et comme il s'agit ici d'une suite d'états intérieurs fort distincts tout ensemble et fort obscurs, si jamais la médecine a des yeux pour en discerner les nuances, les degrés, les proportions, c'est de la chimie qu'elle aura reçu ce bienfait: de la chimie, qui par l'admirable finesse de ses procédés, en est venu à ce point d'isoler les odeurs et les saveurs des corps, pour les transporter de l'un à l'autre; de même qu'elle sait arracher du sein des végétaux l'énergie qui leur est propre, afin de la rendre plus maniable et plus sûre, en la concentrant sous un très-petit volume; de cette chimie enfin, qui, dans les substances animales, et surtout dans celle du sang, saisit chaque jour de nouveaux élémens de composition. Or, ces élémens eux-mêmes ont-ils en nous une fixité que n'a rien de ce qui nous constitue? Les seuls alimens ne les font-ils pas varier, au contraire, et varier d'une manière indéfinie en nombre, en proportion, en intensité, en nature intime? Ces variations sont-elles donc indifférentes? Ne sont-elles pas des principes de maladies? Ne sont-elles pas des principes de santé? Si l'usage du maïs a diminué le nombre des apoplexies, par

Digitized by Google

exemple, ce nombre ne peut-il s'augmenter par l'usage d'un autre aliment? Et s'il était vrai que quelques plantes ou quelques fruits apportés des Indes par le commerce eussent diminué parmi nous les maladies de la peau, des maladies de cette espèce ne sont-elles pas engendrées pour ainsi dire à vue d'œil, par l'abus que l'on fait ailleurs d'une racine de poivrier? Quant à ces cachexies rebelles, à ces maladies dont le caractère indomptable s'est joué jusqu'ici de toutes les armes de la médecine, est-il décidé qu'elles sont invulnérables? Faut-il reculer devant elles? et déclarer qu'aucun agent ne peut les atteindre, et qu'elles seront à jamais la limite et l'écueil de l'art de corriger ce que l'homme a de matériel? Malheur à qui désespère ainsi de l'avenir, et trahit, par cette faiblesse, les intérêts du genre humain! Si la maladie qui a, dit-on, passé les mers pour se répandre en Europe, et de l'Europe dans le reste du monde, si ce fléau nous apportait aujourd'hui pour la première fois toutes les horreurs qui l'ont signalé, à l'aspect de nos systèmes envahis et de nos organes en dissolution, la médecine interdite et glacée fuirait-elle devant le monstre, et n'oserait-elle lui disputer la victoire? elle, que quelques atômes d'un seul métallique ont rendue si aisément triomphante! Quel prodige qu'une substance si étrangère à la nôtre, et dont le poids n'égale pas la deux millionième partie de notre propre poids, introduise chaque jour dans l'ensemble des organes vivans des changemens si profonds et si rapides! Quel juste objet d'étonnement! et quand un tel miracle existe, pourquoi la nature nous en refuserait-elle d'équivalens dans une infinité d'autres cachexies?

Au reste, Messieurs, pour ne point anticiper sur l'avenir et ne rien présumer de chimérique sur les services que la chimie peut rendre ultérieurement à la médecine en général, il est des services plus immédiats et non moins essentiels que l'Académie attend de sa troisième section. Remettez en effet dans votre esprit que l'ordonnance qui vous institue, vous érige en une sorte de conseil, placé, comme une pensée subsidiaire, auprès du gouvernement, et chargé de répondre aux questions que le gouvernement juge à propos de vous adresser sur des objets d'un grand intérêt public; par exemple, sur la composition des eaux minérales de France, ainsi que sur la composition et les ef-

Digitized by Google

fets présumés des remèdes secrets. L'analyse des eaux minérales faite avec plus de rigueur et de précision qu'on ne l'a pu faire jusqu'ici, ouvrira sans doute à la médecine de nouvelles ressources contre les maladies, en même temps qu'elle donnera des idées plus positives sur cette espèce de richesses, trop peu connues peut-être, que l'heureuse terre de France tient de la nature. Quant aux remèdes secrets, Messieurs, la déférence du gouvernement qui vous en établit juges souverains est un hommage solennel rendu à la profondeur de vos lumières, à la sévérité de vos principes, à l'élévation de vos sentimens. Dans l'exercice de ce droit dont vous investit le Monarque, vous devenez les tuteurs des familles. Votre noble désintéressement, votre inflexible justice élèvent autour d'elles un rempart contre les séductions meurtrières de l'imposture et de la cupidité. Si quelquefois une conception heureuse, une combinaison habile obtient de vous un encouragement ou un éloge, c'est la plus scrupuleuse conscience qui vous l'aura dicté; car, dépositaires d'une partie de la sûreté publique, jamais on ne vous verra mettre dans la balance le vil intérêt d'un homme et la vie de tous; jamais on ne vous verra, par de lâches complaisances, dégrader la dignité d'une si sainte magistrature, et l'inaltérable équité de vos décisions sera tout à la fois la terreur du mensonge, la sécurité des citoyens, la gloire de l'Académie, et le juste orgueil d'un gouvernement protecteur des hommes.

Un objet non moins important vous appelle, Messieurs, et c'est particulièrement ici que votre troisième section vous est nécessaire, puisqu'elle vous offre tous les secours de la physique et de la chimie. Le travail est l'âme des sociétés. Celui qui attache l'homme à la culture de la terre est assurément le mieux approprié à notre nature. Une constitution robuste, une santé vigoureuse, une raison ferme et nette, et des passions modérées en sont les heureux fruits. Je suppose que les lois sont modérées elles-mêmes, et qu'elles laissent à l'agriculteur qui se livre à tant de peines l'aisance et même la richesse qui en est le prix légitime; car, lorsqu'il est gouverné par des lois de fer, ou par une administration tyrannique et inappliquée; lorsqu'il est dépouillé par des tributs excessifs, et privé de moyens d'échanges, par la difficulté des communications, ne pouvant suffire à sa tâche, il s'exténue de fa-

Digitized by Google

tigues; il languit de douleur et de faim avec sa famille; la misère, la malpropreté, le désespoir, les maladies le consument et le tuent : il meurt, laissant après lui une postérité destinée à s'éteindre, ou à perpétuer la même infortune. Ici, Messieurs, la santé se détruit, parce qu'entre la perte et la réparation, entre le travail et la récompense, toute proportion est rompue; et s'il arrive que la médecine intervienne dans de semblables cas, c'est moins par ses secours que par ses conseils qu'elle peut être utile : elle ne peut qu'implorer en faveur du malheureux la pitié du riche, les dons de l'autorité, la sollicitude du législateur : et voilà comment, par la vertu et la raison, la médecine peut concourir à l'amélioration sociale, en concourant à la perfection des lois. Ce n'est pas tout. Lorsque la fécondité de la terre en multiplie les produits, le commerce vient, l'industrie s'éveille, et un second travail fondateur des villes y réunit des masses d'hommes quelquefois prodigieuses, qu'il accumule par groupes dans des lieux étroits, où il leur distribue les matières que leurs mains doivent pétrir, fondre, changer, façonner. Les terres, les métaux, les dépouilles de la nature végétale et de la nature animée, rassemblées à profusion dans les grandes villes, dont elles vont remplir les ateliers, y subissent, à l'aide de l'eau, de l'air et du feu, mille et mille transformations diverses; mais tandis que par les mouvemens qu'il exécute, et par les agens qu'il emploie, l'homme fait ressentir en quelque sorte à tant de substances l'impression de ses propres idées, elles lui font ressentir à leur tour l'impression de leurs propres qualités; et ce qu'elles lui transmettent ainsi d'elles-mêmes, devient en lui le principe d'une infinité de maladies extraordinaires, bizarres, effrayantes, qu'aggravent encore trop souvent les déréglemens de l'intempérance, ou les souffrances de la privation. Telle est, Messieurs, vous le savez, telle est l'origine des maladies connues sous le nom de *maladies des artisans*. Ces maladies n'ont point échappé à la sagacité des médecins. D'habiles écrivains, depuis Ramazzini jusqu'à nos jours, les ont étudiées et décrites; et cependant, j'ose avancer qu'une matière de cette importance n'a encore été qu'effleurée. L'essentiel, ce me semble, a été omis. On n'a pas cherché s'il était possible de prévenir des maux qu'il n'est pas toujours possible de guérir. Ce n'est donc point assez de noter les inconvéniens

Digitized by Google

d'une industrie, d'une substance, d'une vapeur, d'un mouvement, d'un repos, d'un séjour, d'une trop grande accumulation d'hommes; il s'agirait de trouver les moyens de réduire ou de supprimer cette accumulation, d'améliorer ce séjour, de détourner cette vapeur, de rompre ce repos, de changer ce mode de mouvement, d'attitude, de compression; il s'agirait enfin de pénétrer dans les procédés intérieurs d'une industrie, et de saisir, dans la série qui les compose, celui où le danger commence : car c'est là, passez-moi l'expression, c'est là que se trouve le siége primitif de la maladie; c'est l'industrie elle-même qu'il faut traiter; c'est le procédé vicieux qu'il faut rectifier et faire disparaître. Ne m'accusez pas, Messieurs, de m'abuser par de vaines spéculations. Je suis justifié par des faits. Le travail de la boyauderie, autrefois si infect, ne l'est plus. Le travail des monnaies, et celui des dorures, autrefois si pernicieux, ont cessé de l'être; et des centaines d'ouvrier qui languissaient dans les hôpitaux de Paris, ne quittent plus leurs ateliers; d'où économie pour eux, pour leurs familles, pour l'administration des hospices. Dans la préparation de la céruse, on faisait entrer précédemment une manipulation tout-à-fait superflue et la seule qui fût dangereuse; elle est supprimée par une ordonnance; et qui peut dire combien d'utiles ouvriers devront la vie à cet acte conservateur, émané de l'autorité royale? Si des perfectionnemens analogues étaient portés dans tous les arts mécaniques, dans ceux du moins qui en sont susceptibles, bientôt l'industrie prendrait parmi nous une face toute nouvelle. Pareille à ces terres inondées et qui, délivrées de leurs eaux corrompues, prennent un aspect plus riant et se couvrent de riches moissons, l'industrie assainie, pour ainsi dire, serait tout à la fois mieux cultivée et plus productive; tandis qu'avertie et charmée des soins dont elle serait l'objet, la classe laborieuse et pauvre, comme on l'a vu en Ecosse, concevrait quelque sentiment de la dignité humaine; prendrait des mœurs plus douces, plus flexibles, plus sociales; exclurait par degrés de ses habitudes les vices honteux qui la dégradent; mettrait un discernement plus suivi dans le choix de ses alimens; contracterait sans doute l'amour de la propreté, de cette propreté qui peut-être suffirait toute seule à détruire les hideuses maladies de la peau qui sont encore trop répandues

Digitized by Google

parmi nous, de même qu'elle a suffi pour faire disparaître du sein des Asturies la lèpre dégoûtante qui en affligeait les habitans. N'oublions pas que si la santé publique est le résultat d'une civilisation plus parfaite, elle en est encore le signe infaillible, et peut-être le signe unique; tandis qu'un peuple maladif est nécessairement un peuple qui a de mauvaises lois. N'oublions pas surtout que les encombremens d'hommes sont des foyers de maladies et de corruptions également redoutables, et que tout ce qui tend, dans l'état social, à disperser les hommes, pour les appliquer à différens travaux, les fait rentrer dans cet état naturel que nous représente l'agriculture; état si favorable à la conservation des individus, et par conséquent, à celle de l'espèce. A cet égard, l'invention des machines à vapeurs est peut-être un bienfait inappréciable comme elle est un des plus beaux monumens du génie de l'homme. Qui le dirait! qu'un peu de feu et d'eau ait une action si étendue sur ses destinées! Travail, aisance, propreté, dispersion, du moins jusqu'aux limites que prescrit la nécessité, quatre grands moyens de multiplier les produits; quatre grandes garanties de conservation publique; quatre grands médecins dans le monde. Sobriété, tempérance, raison, humanité, morale, vous vous associez de vous-mêmes à cette heureux cortége pour la félicité des peuples!

Comme vous le voyez, Messieurs, plus nous marchions dans l'examen des élémens dont se compose votre Académie, plus nous considérons quelles sont les lumières, ou, si vous l'aimez mieux, quels sont les moyens d'action que votre fondateur a rassemblés parmi vous, plus nous voyons ressortir les rapports multipliés, immédiats, nécessaires, qui rattachent votre institution aux principales branches de la puissance publique, à ce que présentent de plus grand et de plus sacré tous les intérêts humains. Ainsi l'union de la médecine et de la chimie, que je ne sépare point de la physique, prépare à la masse qui travaille un meilleur avenir; des moyens plus sûrs de conservation et de bonheur: mais la chimie elle-même, et la vétérinaire, dernière science que je n'ai considérée tout-à-l'heure que sous le rapport médical, la chimie et la vétérinaire ouvrent la source de toutes les richesses, en plaçant de concert dans les mains de l'agriculture les seuls

Digitized by Google

instrumens de sa prospérité : l'une, en lui apprenant à disposer avec plus d'art de la lumière, de la chaleur et des gaz; à varier le choix des semences, ainsi que le mélange et la préparation des terres, afin de les meubler de sucs végétaux à une plus grande profondeur; l'autre, en multipliant, en perfectionnant, en pénétrant de plus de vie et de force les animaux qui fournissent du travail pour fendre la terre, et des engrais pour la féconder; en même temps qu'ils donnent leur chair pour nous nourrir, leur toison pour nous habiller, leur peau, leurs armes, l'enveloppe de leurs pieds, et jusqu'à leurs os, jusqu'à leurs moindres fibres, pour alimenter nos manufactures, et se prêter à la multiplicité toujours croissante de nos besoins, de nos plaisirs, j'ai presque dit de nos fantaisies. Or, quelles que soient en ce genre toutes nos richesses, notre agriculture est encore très-loin de les trouver suffisantes : pour la satisfaire et pour satisfaire à d'autres nécessités publiques, tels que les divers services de la guerre, et spécialement celui de la cavalerie, pour lequel Louis XIV fut contraint de dépenser plus de cent millions qui passèrent dans la main des étrangers; pour toutes ces raisons, dis-je, il importe de multiplier parmi nous le cheval, le bœuf, le mouton, dernière créature faible et douce qui semble donner à la terre plus qu'elle n'en reçoit, et que la Suède a honorée du nom d'animal aux pieds d'or. Mais avant de les multiplier, il faut les conserver; et pour les conserver, il faut tarir les sources funestes de ces épizooties désastreuses qui ont déjà coûté tant de millions à la France et à toute l'Europe, et qui, en ôtant la vie aux animaux, ont menacé plus d'une fois celle des peuples; depuis l'antique peuple de l'Egypte et le peuple d'Israël, jusqu'à ceux de nos temps modernes, dans toutes les parties du monde; maladies formidables par leur fréquence, leur étendue, leur durée, la rapidité de leur course sur la terre et l'incompréhensible facilité qu'elles ont à passer d'une contrée à l'autre, d'un troupeau à l'autre, d'un animal à l'autre. Mais pour étouffer le mal dans son foyer même, autant du moins que le permet l'art, il s'agirait d'établir et de faire adopter en faveur des animaux un code d'hygiène où les règles à suivre pour le maintien de leur santé seraient formelles, et où le propriétaire, où le cultivateur puiserait probablement des leçons pour lui-même; car, témoin des heureux effets d'un

Digitized by Google

pâturage mieux préparé, d'une nourriture mieux choisie, et du séjour dans une étable, large, propre, aérée, peut-être s'aviserait-il enfin de mettre la ferme dans des conditions analogues, et d'éloigner de sa demeure ces amas d'ordures au milieu desquels il s'enterre avec sa famille : s'assimilant ainsi aux animaux les plus immondes ; respirant comme eux des émanations empoisonnées ; changeant, pour ainsi dire, en marais ses propres organes, et se dévouant ainsi, par avance, aux plus cruelles épidémies, et à une destruction prématurée. Voilà comment des familles entières sont effacées avant le temps du livre de vie. Quelle plaie pour les nations ! Tandis qu'en prêtant une oreille plus attentive à cet amour de soi qui nous parle toujours, en ouvrant les yeux à un peu de raison, tout fleurirait de richesse, de vigueur et de santé, les champs, les animaux et les hommes !

Mais quittons ces rapports qui lient si étroitement la médecine à l'économie publique, et portons la vue sur ceux qui la rattachent à la philosophie générale et à la législation. En rapprochant la médecine de l'histoire naturelle, on ne peut nier que, quel que soit le nombre des races et des variétés que présente l'espèce humaine dans les différens lieux qu'elle occupe sur la surface du globe, quel que soit le nombre des états divers que présente un seul et même peuple, un seul et même individu ; comme l'histoire naturelle, outre ces objets d'étude qui lui sont communs avec la médecine, en embrasse encore une infinité d'autres ; on ne peut nier, dis-je, que, relativement à l'immense variété des organisations, c'est-à-dire, des conditions matérielles susceptibles de vie et de sentiment, l'histoire naturelle ne donne à la médecine des idées plus étendues et plus élevées, ou si l'on veut, moins rétrécies, moins exclusives que celles que nous tirons seulement de l'organisation qui nous est propre. Mais, d'un autre côté, l'homme étant l'unique objet proposé à l'assidue contemplation de la médecine, la médecine pénètre aussi plus avant dans la nature de cet être par excellence. A travers ce qu'il a de tangible et de grossier, elle découvre et saisit la puissance qui l'anime, je veux dire, cette admirable, cette incompréhensible, cette divine propriété de sentiment de mouvement qui, diffuse dans tous les organes avec le sang et les nerfs, les dilate, les épanouit, les ouvre à son influence, les imprègne de l'énergie vitale ; et

Digitized by Google

qui, pour comble de merveille, reçoit à son tour, ou d'eux-mêmes, ou par leur intermédiaire, cette foule innombrable de modifications et de changemens, qui, perçus dans leur ensemble, donnent à l'homme la conscience de soi, ou le sentiment absolu de son existence; et qui, perçus d'une manière isolée et distincte, la seule qui permette de comparer, deviennent les matériaux de son intelligence, et lui donnent à la fois le sentiment de son être, et des êtres contemporains; êtres dont il dépend par ses besoins, comme ils dépendent de lui par ses facultés. Il suit de là que c'est à la seule médecine qu'il appartient de poser les bases de la philosophie de l'homme, en développant tous les mystères de son entendement; et par entendement, je n'entends pas seulement l'histoire de nos sensations et de nos idées, mais encore celle de nos sentimens et de nos volontés; volontés qui décident de nos actions, et par nos actions de nos destinées sur la terre: et comme cet ensemble intellectuel et moral n'est pas moins réel dans l'homme que la matière qui le compose; comme entre les états de cette matière et les états de l'entendement, il existe d'intimes corrélations, et une étroite dépendance, s'il existe aussi un art d'agir à la fois sur ces deux termes, ou ce qui est la même chose, d'agir à la fois sur l'âme et sur le corps, pour les perfectionner l'un par l'autre, cet art, comme l'a déclaré formellement le grand Descartes, cet art ne diffère point de la médecine, ou plutôt il en fait une partie essentielle: et c'est en le cultivant avec l'ardeur la plus vive et la plus soutenue, que la médecine peut se flatter d'obtenir deux grands avantages. Le premier, de donner des lois à l'éducation, dont l'excellence consiste surtout à régler la volonté, en purifiant les sources d'où elle émane; soit qu'il s'agisse de former au bien ces âmes neuves, et dirai-je ductiles, qui se façonnent d'elles-mêmes aux premières impressions de la sagesse; soit qu'il s'agisse d'y ramener des âmes déjà souillées par le crime, et avilies par l'opprobre des peines: car, Messieurs, l'homme qui a nui aux hommes et que la loi sépare des hommes, qu'est-il? un instrument social qui s'est faussé, qui s'est rompu, et que l'habile ouvrier jette dans le creuset pour le refondre et lui donner une trempe nouvelle, afin qu'il puisse servir une seconde fois. Or, Messieurs, cette éducation qui fait rentrer sous le joug des saintes lois le sacrilége qui les avait en-

Digitized by Google

freintes, cette éducation pratiquée, dit-on, avec tant de succès dans les prisons des États-Unis d'Amérique, est, je le dis avec douleur, presqu'absolument inconnue parmi nous. Ajouterai-je que le spectacle des prisons fait découvrir dans l'action de la loi des imperfections que la loi elle-même désavoue? Il ne suffit pas en effet de proportionner la peine au délit, il faudrait la proportionner encore à la sensibilité des organisations, pour ainsi dire : car il est telle peine très-légère qui, infligée à tel homme, le blesse au cœur et le tue; et la loi qui ne voulait que le ramener à lui-même, lui a donné la mort. Elle a fait le mal qu'elle punit. Quel est le remède? je ne sais; mais le mal existe : je l'ai vu. Le second avantage que promet à la médecine l'étude approfondie du physique et du moral, et de leur influence réciproque, serait de la faire parvenir un jour à traiter plus heureusement qu'elle ne l'a fait jusqu'ici, ces fatales aberrations de l'esprit, ces aliénations mentales, qui dégradent l'ouvrage le plus parfait de la création, en le faisant descendre au-dessous de la brute, et qui malheureusement semblent de nos jours se multiplier d'année en année chez presque tous les peuples de l'Europe occidentale; et s'il m'est permis d'insister un moment sur une matière de cette importance, vous concevrez, Messieurs, que l'aliénation étant un genre de maladie éminemment héréditaire, il suffirait d'une seule de ces tempêtes politiques qui remuent la société humaine jusque dans ses fondemens, et jettent le trouble, la terreur, la consternation, la rage dans les esprits, pour inculquer aux organisations ébranlées des traces déjà profondes d'égarement. Ces premières ébauches se transmettent avec la vie; elles creusent plus avant, pour ainsi dire; l'aliénation se forme; et d'un couple malade peut sortir une nombreuse postérité d'insensés; ainsi de suite, à l'infini. C'est par cette voie sans doute qu'un mal si déplorable se perpétue dans certaines familles, et qu'une sorte d'hypochondrie mélancolique et furieuse est stationnaire dans certaines peuplades du nord. Grande leçon pour les médecins, pour les gouvernemens et même pour chacun de nous en particulier; car s'il est démontré que nous faisons passer à nos successeurs nos infirmités de toute espèce avec notre sang; qu'en conclure, je vous prie, Messieurs? si ce n'est que nous devons travailler sans cesse à leur perfection, en travaillant

Digitized by Google

à la nôtre; et bannir du milieu de nous, par tous les moyens imaginables, les maux de l'esprit et du corps, afin de diminuer pour nos descendans, afin même de leur épargner, s'il se peut, le triste héritage de nos erreurs, de nos vices, de nos maladies et de nos infortunes. Voilà comment la médecine, que l'on accuse quelquefois si légèrement de faire oublier la morale, y ramène au contraire par des considérations dont elle seule connaît tout le poids et toute l'étendue : voilà comment, plus austère que la philosophie du Portique elle-même, elle nous impose des devoirs, qui, loin de se borner à un présent fugitif, embrassent au contraire toute l'immensité de l'avenir.

Enfin, Messieurs, il est un dernier objet sur lequel je dois appeler votre attention. Jetez les yeux sur l'ordonnance royale; vous y lirez qu'une des attributions de votre Académie est d'être consultée sur les différens cas de médecine légale. Ces paroles, Messieurs, ouvrent devant vous le sanctuaire des lois; elles vous placent auprès de la justice, aux pieds de son trône protecteur et redouté, entre la balance et le glaive; entre la sûreté sociale et la sûreté individuelle; entre l'innocence et l'absolution; l'iniquité et le châtiment; l'honneur et l'opprobre; la vie et la mort; mais aussi, tremblez! entre la vérité et l'erreur. C'est sur tant d'intérêts sacrés, mais c'est aussi dans cette alternative qui saisit le cœur d'épouvante, que la justice vous prend pour arbitres; vous êtes comme une intelligence qu'elle associe à la science, pour l'éclairer, pour la conduire dans le tortueux labyrinthe où le crime s'engage par une adresse perfide, mais où la vertu elle-même est quelquefois enveloppée par une fatalité déplorable; ministère auguste, mais terrible, où vous avez à vous défendre contre la prévention, la précipitation, les insinuations étrangères; contre les fausses convenances d'état et les ménagemens de profession; contre la pitié même que l'on ne refuse pas toujours à l'humiliation et à la douleur méritées; mais surtout contre les piéges quelquefois inaperçus que votre art lui-même tend à votre raison; art qui, interposé entre la justice et la nature, pour révéler à l'une les secrets de l'autre, s'expose, dans l'incertitude inséparable de tout savoir, à confondre les faits naturels avec les faits humains; à prendre conséquemment l'apparence pour la réalité, l'ombre pour le corps, ce qu'il imagine pour ce qui

Digitized by Google

est; transposant ainsi les choses, et épaississant les ténèbres qu'il fallait éclaircir. Ici donc, où est cette vive lumière, où est cette évidence éclatante que demande la justice? En revanche, Messieurs, quel bienfait pour elle et pour le monde, lorsque la rigoureuse perfection de vos connaissances parvient à épargner à vous des témérités si dangereuses, et à la justice, ces méprises cruelles qui teignent ses mains du sang innocent, et font retomber sur elle l'attentat qu'elle a cru venger! Eh! qui n'a gardé le souvenir de ces temps de superstition et de fanatisme, où une loi ignorante et barbare, armée pour punir un suicide, triste fruit de l'aliénation, frappait le père du coupable; punissant ainsi un malheur par un crime, et vengeant une fureur aveugle et digne de pitié par une fureur d'autant plus inhumaine qu'elle était raisonnée? Quel excès de calamité publique, lorsqu'une garantie est nécessaire contre la loi, c'est-à-dire, contre la garantie elle-même? et où trouver cette seconde garantie, plus sainte en quelque façon que la première, si ce n'est dans la raison des sages, si ce n'est dans la vôtre? Ce n'est donc pas seulement l'honneur, ce n'est pas seulement la vie des citoyens que l'ordonnance royale a placés sous votre tutèle; c'est la loi : c'est la justice elle-même. Est-il sous le ciel un plus noble partage? Et que faudrait-il de plus pour justifier aux yeux des hommes l'existence d'une institution si manifestement protectrice?

Mais il est temps, Messieurs, d'entrer dans l'exposition de vos travaux intérieurs : de ceux qui vous sont plus spécialement dévolus, et qui doivent être l'objet immédiat de vos efforts. En créant votre Académie, la première vue du Roi a été le perfectionnement des sciences médicales. L'ordonnance est formelle à cet égard, et porte cette marque de plus de la sagesse du monarque; c'est en effet cette vue régulatrice qui doit dominer toutes les autres; car vous n'excellerez dans les services qu'attend de vous la patrie, que dis-je? qu'attend de vous le genre humain, qu'autant que votre instrument, qui est la science, sera plus parfait. Pour marcher d'un pas ferme et sûr dans cette vaste carrière, il importe avant tout d'entamer ce grand faisceau de la science, de le diviser dans ses parties, et de constater l'état où se trouve actuellement chacune d'elles, afin d'en reconnaître les défectuosités et les vides, et d'apprendre du mal même ce qu'il serait à propos d'en-

Digitized by Google

treprendre pour y remédier. Or, la première partie qui se présente à vos regards, c'est l'anatomie; c'est la science des objets dont se compose notre organisation matérielle, considérée dans ses quatre périodes successives, lorsqu'elle se forme, lorsqu'elle est achevée, lorsqu'elle se dégrade par les tristes effets de l'âge et des maladies; et finalement, lorsqu'elle périt et se décompose; dernière période qui n'intéresse guère que la chimie. La première, au contraire, je veux dire la période de formation, est peut-être celle qui nous offre les plus étonnantes singularités. Chose merveilleuse! dans la série des évolutions qu'il subit, l'œuf humain semble passer par tous les degrés de l'échelle animale, depuis l'instant où la vie l'a pénétré, jusqu'au dernier développement qui le fait homme, et le place à la tête des animaux. On dirait que, destiné à leur commander, il en doit parcourir tous les rangs subalternes avant d'arriver au premier. Qui ne voit, d'un autre côté, que c'était par l'étude de cette suite d'états et de transformations qu'il était possible de surprendre les écarts qui emportent quelquefois la nature dans la fabrication de ses ouvrages; lorsqu'elle retranche ou surajoute; lorsqu'elle étend ou resserre; lorsqu'elle éloigne ou rapproche; lorsqu'elle transpose les organes dans tel sens ou tel autre; lorsqu'elle intervertit, change, trouble de mille manières l'ordre habituel, le plan primitif auquel elle assujettit ses créations; en un mot, lorsqu'au lieu de pétrir des êtres réguliers, ses mains pétrissent des êtres monstrueux et difformes: comme si le principe dont nous sommes animés, démentant la divinité de son origine, manquait de logique dans de simples combinaisons matérielles, comme il en manque trop souvent dans la combinaison de ses idées. Du reste, Messieurs, malgré les belles acquisitions qu'elle a faites, cette partie de l'anatomie n'a pas encore épuisé le champ qu'elle exploite; mais il est permis de croire que bientôt elle égalera cette autre partie qui considère l'organisation toute achevée, et qui est l'anatomie proprement dite.

Celle-ci, cultivée depuis plusieurs siècles en Europe, et plus particulièrement de nos jours, par les plus habiles hommes de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, a peut-être fait tous les progrès qu'elle peut faire; elle toucherait à la perfection si quelque chose d'hu-

Digitized by Google

main pouvait en approcher. Elle a non-seulement embrassé l'ensemble de nos systèmes ou de nos appareils, et déterminé la forme, la situation, les rapports, les usages de tous les organes dont ils se composent; mais encore elle a séparé les tissus simples et primordiaux de nos parties, objet si important pour la médecine; elle a décrit ces parties par groupes de situation, ou par régions distinctes, objet non moins important pour la chirurgie. Par d'ingénieuses préparations, et à la faveur de ses instrumens propres et de ceux qu'elle emprunte de l'optique, elle a rendu palpable ce qui échappait au toucher; visible ce qui échappait à l'œil; elle a donné de la couleur, du relief, de la consistance, une figure aux objets les plus déliés et les plus fins; à ceux que leur mollesse, leur ténuité, leur transparence eussent tenu pour toujours hors de la portée de nos sens. Cependant, tout n'est pas connu, parce que tout ne saurait l'être. Il existe dans la profondeur de nos organes, et au-delà de leurs propres limites, un espace où s'exécutent quelques-unes des plus rares merveilles de la vie; je veux dire, les phénomènes de l'absorption, de la nutrition et des sécrétions; trois ordres de phénomènes qui rentrent probablement l'un dans l'autre, pour n'en former qu'un seul, lequel consiste dans des attractions et des combinaisons moléculaires, sortes d'actions subites et délicates que les organes environnent et préparent, et dont ils sont même le résultat, mais qu'ils ne sauraient constituer. Enfin, à l'aide de l'analyse empruntée de la chimie, l'anatomie n'a point négligé l'étude des liquides, dont les uns pénètrent et baignent le tissu des solides, pour en entretenir la souplesse et l'énergie; et dont les autres sont séparés et reçus par les solides qui les promènent dans l'intérieur de l'organisation. Malheureusement il est dans les humeurs des conditions qu'elles tiennent de la vie, et que jamais sans doute l'art de l'homme ne pourra saisir: car, au moment où l'homme intervient, au moment où il porte la main sur l'objet qu'il veut connaître, cet objet meurt; ses liens intérieurs se rompent, son intime nature change; ce n'est plus qu'un cadavre, c'est-à-dire, le contraire de ce qu'il était. Sur ce point donc, l'anatomie n'examine que ce qu'elle peut examiner. S'il restait quelque chose à désirer d'elle, ce serait, d'une part, quelques détails sur les proportions réciproques de nos systèmes; sur la densité

Digitized by Google

comparée de nos parties; sur les variations quelquefois prodigieuses de volume et de poids que l'on remarque entre nos organes; sur la liaison de toutes ces choses avec les habitudes antérieures de régime, de travail, etc.: ce serait, de l'autre, quelques tableaux plus étendus et plus finis sur les différences que présente notre organisation, suivant les tempéramens, les âges, les professions, et même suivant des usages indifférens en apparence; car si, d'un côté, il est de ces différences originelles, héréditaires et permanentes, de province à province, de village à village, et même de famille à famille; différences qui font varier singulièrement les aptitudes individuelles pour telle ou telle espèce de travail, et cela dans l'homme aussi bien que dans les animaux; de l'autre, il est de ces difformités éventuelles que l'examen des jeunes conscrits a fait découvrir, et dont une sage autorité délivrerait aisément les populations, en leur faisant adopter un meilleur système de chaussure et d'habillement. Ne perdons pas de vue, Messieurs, que rien de ce qui touche l'homme n'est indifférent pour nous; et que c'est surtout dans notre économie que les grands événemens sont produits par de petites causes. Dans un mouvement aussi composé que l'est, par exemple, la marche, laquelle est pourtant si simple en apparence, un peu de gêne et de douleur ressentie par le pied, comme le dit Camper, fait courber l'épine et comprimer les viscères intérieurs; source presque inaperçue de cent maux divers; et pour nous en tenir aux seuls inconvéniens mécaniques dans le cas dont je parle, le pied se renverse à droite ou à gauche; il trébuche, il glisse; d'où entorse, ou chute; fracture de la rotule, ou des autres os; distension des ligamens, inflammation dangereuse, tumeur articulaire, suppuration, fièvre lente, consomption et mort: à plus forte raison, lorsque d'étroites cuirasses appliquées sur la poitrine sous le nom de *corsets*, resserrent les diamètres de cette cavité, refoulent les poumons sur eux-mêmes; les ferment en partie à l'air extérieur; diminuent l'oxigénation du sang, provoquent des ruptures de vaisseaux, enrayent la circulation, et pervertissent ainsi toutes les fonctions ultérieures, c'est-à-dire, toutes celles de la vie; car, comme elles sont disposées en cercle, en troubler une seule, c'est les troubler toutes. Quelle barbarie insensée! Sont-ce là les modèles que nous proposent ces gouvernemens anciens

Digitized by Google

si constamment appliqués à perfectionner leurs sujets comme on perfectionne les races parmi les animaux ? Outre certaines qualités de l'âme, telles que le courage guerrier, leurs soins avaient pour objet la force et la santé, deux qualités inséparables d'une juste proportion ou du moins d'une certaine harmonie entre nos organes, et par conséquent, inséparables de la vraie beauté. Leurs lois sur le mariage, l'éducation, le régime dans toutes ses parties, la gymnastique les faisaient parvenir à leur but; et si de semblables institutions qui ne respiraient que la guerre, et enchaînaient jusqu'à la volonté des citoyens, ne sont point compatibles avec nos lois civiles si favorables aux arts de la paix et à la liberté individuelle, du moins nous font-elles comprendre à quel point l'organisation de l'homme est flexible, et ce qu'on en peut faire à la faveur de certains arrangemens sociaux. Mais ces vues touchent à l'hygiène, et je ne dois point anticiper. Il me resterait à parler de cette partie de l'anatomie qui considère les altérations que les maladies forment et laissent après elles dans nos différens systèmes; mais cette partie se rattache par une connexité fort étroite à l'histoire des maladies elles-mêmes, et il en sera question dans un moment. Passons à la seconde branche des sciences médicales; je veux dire, à la physiologie.

Si l'anatomie considère les parties solides et liquides dont se compose tout ce que nous avons de matériel, la physiologie considère la force qui les pénètre, qui les anime et qui les meut, et je puis dire encore, qui forme nos organes, les développe, les épanouit dans les trois dimensions jusqu'à leur entier accroissement; et semble tenir en réserve d'admirables ressources pour réparer leurs pertes, comme si elle renfermait en elle-même d'inépuisables trésors d'organisation. La nature de cette force est à-peu-près inconnue. On suppose qu'elle tient à la présence, aux courans, à l'énergie, aux combinaisons instables et rapides des deux fluides imponderables qui produisent les phénomènes du magnétisme et de l'électricité. Mais quelque facilité que donne une pareille hypothèse pour expliquer nos mouvemens et même nos combinaisons intérieures, elle n'en donne point pour expliquer notre intelligence. On ne peut établir que la force dont il s'agit soit notre âme elle-même; car cette force croît et diminue; elle se retire, elle s'ac-

Digitized by Google

cumule, elle se concentre; en un mot, elle éprouve ces variations en plus et en moins qui n'affectent que la matière, et notre âme est immatérielle. D'un autre côté, cette force tombe, décline, s'épuise, meurt; et notre âme est immortelle. Ce qu'on ne peut nier du moins, c'est que cette force est l'agent immédiat, et peut-être l'agent unique de notre âme; et que c'est par l'intermédiaire d'un tel ministre que notre âme reçoit les impressions qui la modifient, et exécute les volontés qu'elle forme, qu'elle retient, qu'elle modère, ou qu'elle lance comme autant d'éclairs à travers nos muscles, pour en mettre en jeu l'activité. Cette force est donc un organe de sentiment et de mouvement. Elle réside dans le système nerveux avec lequel elle semble identifiée; elle y est nourrie par le sang artériel que lui envoie le cœur; et c'est de ce foyer de vie et d'action que, pareille à un astre central au milieu de son système, elle rayonne sur tout le reste des organes; et que par le moyen des cordons appelés *nerfs*, lesquels sont eux-mêmes excités dans leur trajet par le sang des artères, elle porte et distribue dans toutes les parties de notre être le sentiment et le mouvement qui les vivifient. C'est par là qu'elle préside à tous les actes, à toutes les fonctions de notre économie : car tout ce qui se passe en nous se rapporte à ces deux propriétés capitales; tout est sentiment ou mouvement. Ces deux propriétés n'en forment peut-être qu'une seule, laquelle aurait ainsi un double caractère; et c'est pour éclaircir ce singulier problème, déjà touché, sinon résolu par Hérophile et Galien, c'est pour découvrir jusqu'à quel point le sentiment et le mouvement sont dépendans ou détachés l'un de l'autre, que les plus habiles physiologistes de nos jours, en Angleterre, en Allemagne et en France, ont cherché s'il est des nerfs exclusivement affectés, ceux-ci au mouvement, ceux-là au sentiment; et s'il en est de mixtes, ou qui soient à la fois sensoriaux et moteurs. Les expériences ont donné des résultats conformes à ces trois combinaisons, et, en général, selon que les nerfs ont une racine simple ou double; mais les limites qui séparent ces combinaisons ne sont peut-être pas encore assez nettement déterminées; car, je l'ose dire, quelque chose que l'on fasse, il est comme impossible de comprendre et d'admettre que la sensibilité soit mise en jeu, sans qu'elle entraîne des mouvemens; et qu'un mouvement quelconque

Digitized by Google

soit décidé, sans qu'on y intéresse le sentiment. D'un autre côté, ces grands mouvemens de locomotion qui nous transportent d'un lieu dans un autre et font varier indéfiniment nos rapports de situation avec les objets extérieurs, ces grands mouvemens ont aussi leur principe dans le système nerveux; et comme nous avons le pouvoir de les exécuter d'une manière isolée, c'est-à-dire, celui-ci après celui-là, et réciproquement, ne doit-il pas s'ensuivre que les mouvemens des bras, par exemple, auront leur point de départ dans une partie nerveuse toute autre que celle d'où partira le mouvement des jambes, et réciproquement: tout de même pour le bras droit par rapport au bras gauche, ainsi de suite. Or, ces spéculations suggérées par des cas de paralysie où il y avait lésion de certaines portions du cerveau, ont conduit à faire des expériences qui ont conduit elles-mêmes aux plus étranges résultats. Muni de son cerveau et de son cervelet, un animal se tient en repos, s'il a la volonté d'y rester; mais ôtez-lui les hémisphères cérébraux, l'animal court en avant; ôtez-lui le cervelet, il se précipite en arrière. Il semblerait donc que le principe du mouvement progressif est dans le cervelet; que le principe du mouvement rétrograde est dans le cerveau; et que dans leur état d'intégrité naturelle, ces deux organes se contrebalancent et gardent entre eux un équilibre dont la facile rupture est réservée à la volonté de l'animal: pareils à ces plateaux que la plus légère impulsion fait monter ou descendre. Ce n'est pas tout. On a cherché de la place pour le mouvement; il en fallait bien aussi pour l'intelligence, laquelle est plutôt un résultat de sensibilité que de mouvement. Or, cette nouvelle place, où la prendre? si ce n'est dans le système nerveux? si ce n'est même dans le cerveau? car c'est par lui que nous pensons. Nous voici donc substituant un fait à un autre et changeant un foyer de mouvement en un foyer d'intelligence, et par conséquent de sensibilité: sorte de conversion qui s'étend jusqu'au cervelet lui-même; car il est des physiologistes qui, sur la foi de leurs expériences personnelles, ont ôté à cet organe tout principe de mouvement pour y placer la sensibilité la plus exquise. Enfin, qui ne connaît, au moins de nom, ces doctrines ennemies, dont l'une en faisant siéger dans le cerveau l'intelligence et les volontés raisonnées, relègue les passions, les impulsions instinctives et irréfléchies,

Digitized by Google

dans ce réseau de nerfs entre-coupé de ganglions, qui, ne sortant point des cavités intérieures, et enlacé autour des viscères qu'elles renferment, leur donne une vie presque indépendante des autres nerfs; et dont l'autre place et l'intelligence, et les volontés soit raisonnées, soit instinctives, et ce qui ne diffère pas de l'instinct, tous les penchans, toutes les impulsions, toutes les aptitudes, uniquement dans l'organe cérébral; jusqu'à désigner les localités de cet organe où tel talent, telle vertu, tel vice a pris domicile, ou plutôt droit de cité; tandis que le cervelet, siége de sensibilité pour les uns, et de mouvement pour les autres, devient ici, qui le dirait? l'organe promoteur de la reproduction! De tant de sentimens disparates, que conclure, Messieurs? si ce n'est que les actes du système nerveux sont prodigieusement compliqués; que, sauf quelques petites exceptions, les phénomènes du sentiment et ceux du mouvement sont encore intimement confondus pour nous; que pour séparer l'un de l'autre ces deux ordres de phénomènes, il faudrait à la physiologie des moyens d'analyse qu'elle n'a pas encore possédés : que, supposé cette première séparation faite, il resterait pour chaque ordre à démêler dans le système nerveux les conditions matérielles de tel sentiment ou de tel autre, de tel mouvement ou de tel autre : seconde difficulté plus effrayante encore que la première : que si, pour l'aplanir, on a recours à l'anatomie comparée, cette ressource ne nous dira rien, sinon pour les instrumens de sensations, tels que les yeux, les oreilles, etc., du moins pour les sentimens; car il nous est impossible de lire dans ceux des animaux, et de nous faire, par conséquent, un entendement comparé; et que, quant aux mouvemens, il ne suffirait pas de les voir croître constamment avec des parties déterminées du système nerveux, de manière à conclure sans erreur de telle partie à tel mouvement, et réciproquement, de tel mouvement ou de telle action à telle partie; il faudrait encore que cette coïncidence si difficile à constater ne fût jamais démentie ni par les expériences artificielles, ni par celles que fait la nature au moyen des maladies. Quel travail! que de temps! quelle patience, ou plutôt quelle audace! et qui osera jamais former une telle entreprise, si ce n'est vous, Messieurs, si ce n'est l'Académie; l'Académie qui ne meurt point, et qui vous impose le devoir de léguer à vos successeurs de

Digitized by Google

grands travaux et de grands exemples ; l'Académie qui compte dans son sein les plus habiles expérimentateurs, et les plus habiles professeurs d'une école justement célèbre, celle d'Alfort, qu'elle peut un jour rapprocher d'elle ; l'Académie qui peut se ménager dans cette école les facilités nécessaires pour multiplier sur les animaux les plus utiles expériences. Non qu'il s'agisse d'immoler à une vaine et cruelle curiosité des êtres sensibles comme nous : dans les animaux que je sacrifie, s'écriait Démocrite, je ne cherche qu'à connaître et contempler l'admirable sagesse du Créateur. Eh, Messieurs, quelle perte pour l'expérimentation ! Six mille chevaux périssent annuellement à Paris, soit par des lésions accidentelles, soit par des maladies réputées incurables. On les abat, sans fruit pour la science. Deux maux à la fois : leurs souffrances sont inévitables, et elles sont stériles ! Que de vérités ensevelies avec eux non-seulement sur la nature des accidens qui les tuent, sur les maladies propres aux espèces, et sur la durée moyenne de leur existence, mais encore sur les secrets les plus importans de notre économie ; soit qu'il s'agisse de ces actions nerveuses dont nous parlions tout-à-l'heure ; soit qu'il s'agisse des modifications que les agens extérieurs impriment à nos solides et à nos liquides, au sang et au reste des humeurs, dans la digestion, l'absorption, la respiration, les sécrétions et la nutrition ; toutes fonctions qui, à vrai dire, ne sont qu'une absorption transformée et d'autant plus difficile à pénétrer. Un seul vœu resterait à former peut-être ; c'est que, sans rien ôter à la liberté de leur génie, les physiologistes qui tenteront d'éclaircir de pareils mystères, songent à mettre dans leurs expériences plus de suite, d'enchaînement et d'ensemble, et que dans toutes les parties de l'Europe ils s'assujettissent à des plans convenus, et mieux concertés qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici.

De la connaissance des lois de l'économie vivante et saine, lois fixées par la physiologie, doit sortir l'hygiène privée et l'hygiène publique, deux branches des sciences médicales, qui nous ramènent à ces intérêts particuliers et sociaux que j'ai touchés précédemment. A cet égard, la médecine civile, militaire, navale, a mille fois senti quelles améliorations il s'agirait d'introduire dans une infinité de services publics ; dans les hôpitaux, dans les maisons destinées aux alié-

Digitized by Google

l'avenir, il s'élance dans les siècles passés, pour s'en approprier l'expérience. Ce génie, c'est vous, Messieurs; vous allez réaliser l'espérance et les plans du grand Boerhaave; vous allez reprendre la médecine dès ses fondemens, et depuis Hippocrate jusqu'à nos jours. Vous allez tirer de l'ombre où elle dort, cette énorme foule d'observations disséminées sans ordre dans des milliers d'excellens ouvrages. Vous réunirez sur chaque maladie les observations qui la concernent; vous les combinerez avec les vôtres; et après les avoir soigneusement comparées entre elles, vous consacrerez comme résultats irrévocables, et vous placerez au premier rang les points ou les faits à l'égard desquels tous les écrivains sont unanimes. Vous réserverez pour le second rang, et pour tous les autres rangs subalternes, les points à l'égard desquels ils s'accordent tous, moins un, moins deux, moins trois, moins quatre, ainsi de suite: jusqu'à ce que vous soyez descendus à ces points douteux, qui, faute d'un nombre suffisant de voix, manquent d'autorité et doivent être soumis à un examen ultérieur qui les fera rejeter ou admettre. Par ce mécanisme de pure arithmétique, déjà pratiqué par Hippocrate et par Boerhaave lui-même, vous construirez, à leur exemple, des aphorismes, des déterminations, des résultats de compte, car c'est tout un: résultats d'autant plus sûrs qu'ils seront tirés d'une quantité surabondante de faits, observés dans des lieux, dans des temps, et par des hommes très-divers, et qu'ils seront dégagés de tout ce qui n'est que fictif ou hypothétique. Si jamais ce grand travail se fait, et s'il se fait par vous, la médecine aura reçu de vous toute la certitude qu'elle peut avoir: et après avoir ainsi posé sur leurs bases naturelles toutes les vérités qu'elle comporte, vous ferez évanouir devant elles cette multitude importune de questions oiseuses qu'élèvent de loin en loin des esprits faux, bornés, exclusifs, passionnés pour des chimères; questions vides, sans substance, alimens de discordes éternelles, que l'on n'agite que pour s'aigrir et non pour s'éclairer. En revanche, Messieurs, vous jetterez une lumière vive et nouvelle sur le caractère des maladies, sur leur marche spontanée, sur leur durée et leurs phases, sur les voies de solution qu'elles affectent, sur la doctrine des crises et des métastases qui sont liées l'une à l'autre; sur les rapports de fréquence et de mortalité que présentent les mala-

Digitized by Google

dies avec les âges, les tempéramens, les travaux, les localités, les saisons; sur les affinités qui leur permet de s'associer, de coexister, de se suppléer, de s'imiter l'une l'autre, et de se convertir l'une en l'autre; sur les répulsions au contraire qui les portent à s'exclure, et en quelque façon, à se chasser mutuellement; sur le privilége qu'ont certaines maladies de ne paraître qu'une seule fois dans le même individu, tandis que certaines autres se remontrent de temps en temps, et sans cause perceptible, comme si elles tentaient de se changer en habitude: ainsi de suite, pour une infinité de problêmes importans qui trouveraient leur solution dans votre travail.

Du reste, cette revue générale des maladies serait incomplète, si elle n'embrassait les épidémies et les endémies; j'ajouterais les épizooties si je n'avais déjà touché cette matière, et si je n'étais pressé par le temps. L'histoire des épidémies fait une partie essentielle de l'histoire de l'espèce humaine. Ce qu'il importerait ici d'éclaircir avant tout, c'est la génération des causes productrices; et ces causes sont encore peu connues. Hippocrate et Sydenham ont fait voir qu'elles ne résidaient ni dans l'influence des lieux, ni dans les habitudes de régime, ni dans les conditions originelles de l'organisation. Ils les fesaient consister dans les secrètes et inexplicables altérations que contracte l'air extérieur; mais si l'on ne peut nier, d'un côté, que des épidémies cruelles ont quelquefois succédé à des inondations, à des tremblemens de terre, à des éruptions de volcans, toutes choses qui ont pu changer, au moins localement, la constitution de l'atmosphère, comme elles ont, à ce qu'il paraît, changé la température moyenne de quelques parties du globe; il faut avouer, de l'autre, que des causes de cette nature ne sont entrées pour rien, au moins en apparence, dans la formation d'un grand nombre d'épidémies meurtrières; et que, relativement à la part qu'a pu y prendre une secrète inclémence du ciel, les observations météorologiques faites jusqu'à présent, malgré la suite et la précision qu'y portent depuis quelques années les plus habiles physiciens, n'ont ni renversé ni confirmé cette supposition. La question reste donc encore indécise; et jusqu'à ce que des recherches ultérieures aient permis de la résoudre, on sera réduit, ce me semble, à l'égard des épidémies, à considérer un petit nombre de points d'ail-

Digitized by Google

leurs très-importans: sur leur succession; leurs retours à périodes fixes; leur marche sur la surface de la terre; sur leur caractère intrinsèque; sur leur danger selon les lieux et les personnes: comment sous des apparences similaires, elles cachent un génie très-différent; et l'inverse, comment sous des apparences très-différentes, elles cachent un génie similaire: point capital qui fait sentir quelles sont les difficultés du traitement; quelles sont les épidémies non transmissibles et comme isolées; quelles sont celles qui marchent sur les pas de l'homme, et franchissent avec lui les continens et les mers pour envahir et dévorer tout ce qui est humain; les hameaux, les bourgs, les villes, les cités opulentes: comme l'a fait la peste dans tous les siècles, et la variole, il y a mille ans; comme l'a fait plus récemment le double fléau venu d'Amérique; comme le fait sous nos yeux ce terrible choléra-morbus de l'Inde, qui, parti depuis peu d'années de l'embouchure du Gange, a promené sa fureur des Philippes et des Marianes à l'Ile de France, et vient de la porter jusqu'à l'embouchure du Volga, après l'avoir signalée dans la Perse, la Syrie et l'Asie-Mineure, et enlevé plus de six millions d'hommes: étranges migrations qui nous enseignent à quel point sont liées l'une à l'autre les destinées des peuples dans toutes les contrées de la terre, et quelle vigilance est imposée aux gouvernemens contre l'invasion de ces fléaux non moins destructeurs que la guerre!

A l'égard des endémies, ou des maladies qui sont affectées à certaines localités, comme elles sont produites et entretenues ici par des habitudes vicieuses, là par des alimens de mauvaise qualité; plus loin, par les émanations d'un sol marécageux; ailleurs enfin par des causes absolument inconnues, il est visible, pour les endémies propres à la France, qu'elles ne disparaîtront de ce pays si favorisé d'ailleurs que par le concours de la médecine et de l'administration. Pour les éclairer l'une et l'autre sur l'étendue et la qualité des causes, vous jugerez qu'il serait nécessaire de reprendre ce grand travail de Topographie dont notre Société royale a proposé de si beaux modèles. Ce travail conduirait, vous n'en doutez pas, à des découverses qui intéresseraient à la fois la médecine et toutes les branches de la prospérité publique. Quant aux endémies que les voyageurs ont rencontrées dans les différentes régions de la terre, peut-être vous semblera-t-il qu'une entre-

Digitized by Google

prise digne de l'Académie serait d'en écrire l'histoire, et de composer une géographie médicale; vaste sujet pour lequel l'Allemagne a déjà rassemblé des matériaux, et qui permettrait de peindre sous leurs vraies couleurs et les variétés de l'espèce humaine, et l'action si puissante des différens climats, soit sur les indigènes, soit sur les étrangers venus d'Europe; car les Européens sont les seuls peuples que leur génie entreprenant ait jetés sur tous les points du globe. Et qu'on ne regarde point de telles connaissances comme stériles; c'est par là qu'une nation voisine, soigneuse de la vie des hommes, comme d'une valeur qui produit toutes les autres, a compris qu'ayant à transporter des troupes d'Europe sous le ciel ardent de quelques-unes de ses colonies, elle devait les préparer par degrés à l'action de cet excès de chaleur et de lumière qui rend si dangereuses pour nous les régions équatoriales. Du reste, un jour viendra sans doute où agrandie par les bienfaits du Monarque, l'Académie, à l'exemple de Buffon et de Linné, et surtout à l'exemple de Freind et de son noble ami Richard Mead, l'Académie enverra dans toutes les parties du monde de jeunes élèves dignes d'elle et de la France, et qui, sur les pas d'un Tournefort et d'un Alexandre de Humboldt, iront interroger au milieu des nations les causes qui leur impriment de si sensibles différences, et conspirent à leur ruine ou à leur conservation.

Le traitement des maladies étant, comme tout le reste, une chose purement expérimentale, il ne s'agirait pour chaque maladie que de soumettre les traitemens divers dont elle a été l'objet, à ce même mécanisme de comparaisons dont je parlais tout-à-l'heure, afin de reconnaître quel est le traitement que consacre le plus grand nombre de succès; car c'est évidemment celui-là qu'il faudrait préférer. A l'égard des maladies incurables, ou de celles du moins qui l'ont été jusqu'à présent, peut-être est-il du devoir de l'Académie de tenter pour ces maladies de nouvelles expériences; mais des expériences faites avec de tels ménagemens, que tout y soit concilié, et l'intérêt de la médecine, et le respect dû au malheur. D'un autre côté, cette grande réforme que je propose de faire de toute la médecine peut tirer de l'oubli soit des remèdes, soit des méthodes tombées depuis long-temps en désuétude, mais efficaces contre des maladies même désespérées : en

Digitized by Google

même temps qu'elle peut mettre dans vos mains tous les matériaux nécessaires à la composition non-seulement d'une histoire de la médecine et de ses révolutions; mais encore d'une histoire des maladies elles-mêmes; histoire qui nous apprendrait avec exactitude quelles sont les maladies qui ont toujours persisté, et qui paraissent inhérentes à l'espèce humaine; quelles sont les maladies éteintes; quelles sont les maladies nouvelles; quelle en a été l'origine, les progrès, le caractère primitif; si ce caractère a changé avec les siècles; si le nombre total des maladies croît ou diminue; par quelles causes et dans quelles proportions; si telle maladie prenant une intensité plus grande, telle autre s'affaiblit et tend à s'effacer; si ce qui a été épargné par celle-ci ne l'est point par celle-là; de sorte qu'au lieu de varier en plus et en moins, la somme des maux resterait à-peu-près constamment la même : conclusion désespérante que des hommes supérieurs ont soutenue, mais que je crois démentie par les faits; car, après les grands vides que les épidémies laissent dans une population, souvent cette population se rétablit avec une extrême rapidité : non que la nourriture soit plus abondante, comme on l'a dit, mais parce que les organisations qui ont survécu ont été comme retrempées par la maladie : elles transmettent plus facilement cette flamme de la vie qu'elles n'ont pas perdue; elles la transmettent plus vive et plus féconde. On a fait la même remarque pour les animaux, après de grandes épizooties. Ce qu'on ne saurait nier du moins, c'est que, pendant des épidémies meurtrières, au milieu de la destruction générale, des complexions faibles et délicates prennent tout-à-coup une force et un développement extraordinaires; tant il y a de variété dans nos organisations, et tant, par cette variété même, la nature se ménage de ressources pour la perpétuité de ses ouvrages! Enfin, cette histoire des maladies nous dirait si parmi les maladies que l'on croit perdues, il en est qui se sont conservées, mais qui sont rares, qui se montrent de loin en loin, et qui, ayant été décrites par les médecins de l'antiquité, sont encore reconnues de nos jours, par d'habiles observateurs, comme l'a fait l'espagnol Casal dans les Asturies; comme l'a fait M. Dupuytren il y a quelques années dans l'Hôtel-Dieu de Paris; et de même que dans les Annales du genre humain, on voit une dynastie succéder à une autre, un peuple à

Digitized by Google

un autre, un empire à un autre; de même aussi l'on verrait, dans cette histoire des maladies, que tel siècle a été marqué par la prééminence des affections inflammatoires, tel autre par la prééminence des affections bilieuses ou muqueuses, et tel autre enfin par des affections nerveuses, ou des affections d'un caractère mixte : et comme ces grands changemens supposent des changemens corrélatifs qui se passent dans l'intérieur de nous-mêmes, et qui affectent à la fois de grandes masses d'hommes, ce sont ces derniers changemens, ce sont ces derniers états qui forment, si je ne me trompe, ce qu'on appelle constitutions médicales; constitutions plus ou moins permanentes, qui s'établissent, qui se décomposent, qui se succèdent, quelquefois sans dépouiller leurs apparences, et sans qu'il soit possible de dire encore si cette succession est assujettie à un ordre régulier, ou si elle est éventuelle et purement fortuite. L'art n'a conséquemment encore aucun moyen d'agir sur cette succession, pour la modifier dans des vues conservatrices. Les observations lui manquent sur ce point essentiel, comme Sydenham le remarquait avec douleur; mais ce que n'a point fait le passé, l'avenir le doit faire. C'est à vous, Messieurs, qu'est réservée une si belle initiative, et il suffira que l'Académie donne le premier exemple des recherches qu'il importerait de faire sur ce grand sujet, pour qu'elle laisse dans les fastes de la médecine un monument qui ne périra point.

Il est, Messieurs, un complément d'étude indispensable à la connaissance des maladies, c'est la recherche des altérations dont nos organes portent les tristes marques après la mort. Malgré les justes raisons que l'on a de croire que l'ancienne médecine, et spécialement l'école des Asclépiades, n'avait point négligé ce genre de travail, il est permis de le considérer comme tout moderne; et l'on ne peut nier que depuis environ deux siècles, et surtout dans ces dernières années, en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre, il n'ait pris un développement qui tient du prodige. Cette espèce d'anatomie (appelée anatomie pathologique) a, dans une infinité de cas, redressé le diagnostic, dissipé les illusions des hypothèses, et justifié le médecin, en mettant au jour des désordres qu'il ne pouvait apercevoir même des yeux de l'esprit. Elle a fait découvrir des particularités de lésions qui ont con-

Digitized by Google

duit aux inductions les plus heureuses pour le traitement de quelques maladies chirurgicales, et même pour celui de quelques autres maladies, telles que l'apoplexie, le croup, etc. Le même attrait qui engageait les physiologistes à s'occuper des fonctions si cachées et si complexes du système nerveux, a engagé les pathologistes à s'occuper des maladies de ce merveilleux organe; et d'excellens ouvrages viennent d'être publiés sur cette matière. Les diverses transformations de nos tissus, et la production de quelques tissus accidentels, sont encore des objets mieux connus qu'ils ne l'étaient; mais il faut l'avouer: quelles que soient les notions acquises à cet égard, elles n'ont rien appris encore ni sur l'origine de ces bizarres phénomènes, ni sur les signes qui la manifestent, ni sur les moyens de la prévenir ou d'en arrêter les progrès. Quant aux altérations que l'on rencontre après des maladies aiguës, après des fièvres qui ont été funestes, quelque apparence que présentent nos parties, il n'est pas toujours possible de passer avec sûreté de ce que les sens peuvent attester à ce que la raison peut conclure. La moindre erreur que l'on puisse commettre dans des cas semblables, c'est de confondre les effets avec les causes; et il est à craindre que cette méprise ne passe de l'esprit dans la pratique, et n'ait une influence malheureuse sur toute la suite des actions. Mais la même source qui produit le mal, produit aussi le remède; c'est à la science à multiplier les épreuves, à les rectifier l'une par l'autre, et à se former ainsi dans elle une garantie contre elle-même.

Je m'arrête ici, Messieurs: je me borne à cette faible esquisse sur les travaux réservés soit à l'Académie toute entière, soit à la première de ses trois sections. Je n'aurai point la témérité de vous entretenir des travaux réservés aux deux autres. C'est un soin que je laisse à des esprits plus éclairés, à des voix plus éloquentes. Elles vous apprendront, à l'égard de la chirurgie, quels perfectionnemens ont été portés depuis trente années dans cette science: quelle sage hardiesse préside aujourd'hui à l'application du feu; comment d'habiles mains ont fait disparaître, par de simples sutures, les divisions naturelles de la luette et du voile du palais; comment à une infirmité douloureuse de la dernière extrémité des intestins, maladie inconnue dans sa cause, incurable dans ses effets, une inspiration heureuse a substitué une incision linéaire,

Digitized by Google

c'est-à-dire, la maladie la plus légère et la plus facile à guérir: comment d'après les travaux de Scarpa, et l'expérience de deux membres de votre Académie, la dépression et le broiement sont préférés presque partout à l'extraction, dans l'opération de la cataracte; comment, dans toutes les fractures et spécialement dans celles du col du fémur, la position des membres qui relâche et détend les muscles, est depuis long-temps employée avec succès pour favoriser la consolidation; comment les méthodes d'amputation ont été améliorées par des procédés nouveaux et des modifications ingénieuses; comment ce qu'ont pu faire des projectiles lancés par la poudre à canon, la chirurgie l'a osé faire à son tour, en enlevant la mâchoire inférieure: sorte d'imitation où le copiste a été supérieur au modèle, autant qu'un art consommé peut l'emporter sur une puissance toute aveugle; comment, par un procédé complexe dans ses détails et simple dans son action, cet art a fait évanouir les inconvéniens et les dangers de l'infirmité dégoûtante qui succède quelquefois aux hernies étranglées; comment dans le traitement des anévrysmes, une seconde ligature est appliquée au-dessous de la tumeur pour en fermer les approches au sang des artères voisines; comment l'extraction du calcul par une voie insolite prépare sur ce point de doctrine une révolution comparable peut-être à celle que fit la taille latéralisée; et comment enfin, pénétrant dans des replis comme inaccessibles, et jusque dans la profondeur de nos cavités, des mains audacieuses sont allées saisir des troncs artériels, et pratiquer sur ces gros vaisseaux presque immédiatement émanés du cœur, des opérations qui ont été heureuses, mais dont la seule pensée eût glacé d'effroi vos prédécesseurs. Telles sont, Messieurs; si je ne me trompe, telles sont les principales conquêtes de la chirurgie. D'un autre côté, Messieurs, vous apprendrez avec quelle persévérance la chimie s'applique à séparer les élémens des corps; avec quel art merveilleux elle dégage une substance de la foule de celles qui la masquaient et la retenaient comme prisonnière; et avec quelle chaleur du bien public elle s'attache maintenant à poursuivre jusque dans les veines, jusque dans les chairs et les moindres liqueurs des animaux, les traces les plus fugitives des poisons les plus subtils: expériences délicates, pénibles, hérissées de difficultés, et pourtant d'un succès presque infaillible, où la loi puisera

Digitized by Google

tout-à-l'heure des moyens de conviction qui feront pâlir le crime et tourner contre lui ses propres attentats. Eh! quels services ne point attendre en effet, Messieurs, de vos lumières, de vos talens, de votre activité, de ce zèle ardent pour la science, qui, au milieu des embarras, et pour ainsi parler, au milieu du chaos d'une première formation, a pourtant fait naître au milieu de vous des productions du plus rare mérite : car ce n'est pas ma voix, c'est celle de la vérité même qui qualifie ainsi le beau travail que vous a présenté l'un de vous sur les épidémies, et quelques-uns des rapports qui vous ont été lus sur les remèdes secrets. Quels riches matériaux un petit nombre d'années a déjà réunis dans vos mains, lorsque vous étiez environnés de difficultés sans cesse renaissantes, et que votre existence même était à peine connue! De combien de trésors ces premiers trésors ne seront point augmentés, lorsque vos suffrages auront désigné à l'auguste choix du Monarque les auxiliaires que vous désirez attacher à vos travaux, et associer à votre gloire! Lorsque dans l'intérieur de la France, et dans le sein des nations étrangères, les hommes les plus laborieux et les plus éclairés s'empresseront d'ajouter encore à l'éclat de leur propre gloire, et à l'illustration de leur patrie même, en vous remettant le tribut de lumières que vous leur imposerez, et que vous leur payerez à votre tour, avec cette magnificence que la France porte partout avec elle! Heureuse confédération des pensées! notre alliance des esprits! gages immortels de paix, de savoir et de liberté, qui rapprochent les nations, et forment entre elles ces liens doux et sacrés de famille, que Dieu, père des hommes et source de toute intelligence et de toute vérité, remet aujourd'hui dans la main des rois, pour le repos et la félicité du genre humain!

Pour moi, Messieurs, que ma place plus que mon talent destine à l'insigne et dangereux honneur d'être votre organe auprès du public, puissé-je, dans les comptes annuels que je dois lui rendre de vos travaux, me montrer le digne interprète d'une si noble compagnie! Trop averti de mon peu de capacité par la grandeur de ma tâche, c'est en vous que je chercherai mes appuis; c'est sur vous que je fonde toutes les espérances que je ne puis fonder sur moi-même. Votre génie suppléera à la faiblesse du mien; c'est un droit que votre supériorité vous

Digitized by Google

donne, c'est un devoir que ma sincérité vous impose. Unissons-nous pour le bien. Marchons ensemble vers le but glorieux qui nous est proposé. Soyons les serviteurs de la science, pour être les protecteurs de nos semblables, et les défenseurs de tant d'intérêts sacrés qui nous sont remis: que dis-je! pour être les plus fermes soutiens de la morale et de la religion elle-même; car, Messieurs, ce sentiment qui abaisse notre faible intelligence sous la majesté de l'intelligence éternelle; ce sentiment qui nous avertit de la fragilité de notre vie, de l'avenir qui la suit, et du prix qui nous attend; ce sentiment qui nous humilie pour nous élever, comme il élevait les grandes âmes de Boerhaave et de Newton, ce sentiment peut-il se mieux former dans le cœur de l'homme que par la continuelle contemplation de cet abîme de merveilles rassemblées en nous-mêmes? Peut-il se mieux fortifier que par l'habitude de tout rapporter dans nos moindres actions à l'utilité des hommes? En effet, Messieurs, jetez les yeux autour de vous. Toutes les afflictions humaines vous environnent; tout le cœur de l'homme est devant vous, pour ainsi dire, saignant de mille blessures, déchiré de mille plaies cruelles. C'est vous qu'il appelle; c'est vous qu'il attend; vous êtes son unique espérance. Que de souffrances à soulager! que de consolations à répandre! que de larmes à tarir! que de vœux, d'attentes, d'espérances à combler! Muette de douleur, une famille est à vos pieds. Elle vous demande, pâle et tremblante, la vie de l'un des siens, d'un père, d'une mère, d'un enfant! Approchez, homme divin; dissipez ces ténèbres de mort: que les enchantemens de votre art renouent les fils à demi rompus d'une vie si précieuse, et que des torrens de joie succèdent aux angoisses cruelles qui remplissaient tous les cœurs! Quels gémissemens remplissent tes murs désolés, ville infortunée, Marseille! hier, noyée dans les délices et fière de ton opulence! aujourd'hui, plongée dans le deuil, dépouillée de tes richesses, et veuve de tes citoyens! Mais quel rayon divin perce la nuit qui te couvre? Qui te l'envoie? La religion et la médecine. Oui, Messieurs, votre existence toute entière est une existence de savoir et de bienfaits. Elle vous élève, si vous savez en être dignes, elle vous élève au-dessus des autres hommes; et c'est par là que les noms des créateurs de votre art ont été consacrés par des apothéoses.

Digitized by Google

Vérité, vertu, vous sans qui tout l'homme n'est rien sur la terre, vous qui imprimez sur cet être de néant les caractères de la divinité même, que l'Académie royale de Médecine soit votre sanctuaire ! c'est vous seules qui lui donnerez l'immortalité ! c'est vous seules qui la rendrez digne de notre glorieuse patrie, et des augustes Princes que la Providence nous a conservés.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

M. LE BARON CORVISART,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE LA SECTION DE MÉDECINE, LE 28 JUILLET 1824.

Jean Nicolas Corvisart naquit le 15 de février 1755, année remarquable dans l'histoire du monde, par le tremblement de terre de Lisbonne, et dans l'histoire de France, par les folles querelles de la magistrature et du clergé. La vivacité de ces querelles troublait l'état depuis quelques années; elles avaient fait exiler le Parlement de Paris; et cet exil partagé par le père de Corvisart, procureur au Parlement, l'avait contraint de s'éloigner de la capitale. Il s'était retiré à Dricourt, petit village près de Vouziers, dans l'ancienne Champagne, et compris aujourd'hui dans le département des Ardennes. C'est là que Jean Nicolas Corvisart reçut le jour. Bientôt l'instabilité des affaires, alors si commune en France, fit rappeler le Parlement, et le père de Corvisart revint à Paris avec toute sa famille. Il était riche, dit-on; mais il aimait passionnément les tableaux, et cette passion lui coûta sa fortune. Il envoya son fils à Vimille, village voisin de Boulogne-sur-mer, chez un oncle maternel, curé du lieu. Ce respectable ecclésiastique fut le premier maître de Corvisart. Il forma ses premiers sentimens et ses premières idées; il l'initia aux lettres françaises et latines. Une continuelle habitude avec les villageois, fit que le jeune élève apprit aussi quelques-unes de leurs chansons; des études plus sévères les lui firent oublier, et pendant plus de cinquante années,

Digitized by Google

elles furent comme entièrement effacées de son esprit. Cependant, après un si long temps, c'est-à-dire dans les derniers temps de sa vie, ces anciennes impressions se réveillèrent avec force. Corvisart se donna tout un jour le plaisir de chanter ces airs qu'il croyait perdus, et qu'il s'étonnait de retrouver; fait peu important sans doute, et peu digne de figurer ici, s'il ne servait à démontrer quelle est la singulière persistance de nos souvenirs, au milieu de ce torrent qui emporte et renouvelle sans cesse les parties matérielles de nous-mêmes.

A l'âge de douze ans, Corvisart fut reçu dans ce collége de Sainte-Barbe, d'où l'on a vu sortir tant de vertus et de lumières. Corvisart y acheva ses humanités. On se plaît à rechercher dans la vie des hommes célèbres les premiers traits de génie qui les révèlent à leurs contemporains. A cet égard, l'enfance de Corvisart fut toute négative; elle ne laissa point échapper de ces éclairs qui sont comme le présage d'un brillant avenir, et que l'avenir n'a que trop souvent démentis. Seulement, il se fit remarquer de très-bonne heure par deux qualités qui semblaient en lui n'en former qu'une, parce qu'en effet la seconde pouvait bien n'être que l'extension de la première : je veux dire une grande justesse dans les idées, et une grande dextérité dans les mouvemens; comme s'il eût été doublement logicien et que la même rectitude passât de son esprit dans ses organes. Plus tard, du reste, il eut pour maxime, que, quelqu'espérance qu'un homme donne de lui-même dans son jeune âge, on ne peut bien juger de son mérite intérieur et de sa capacité que lorsqu'il a vingt-cinq ans révolus : maxime que Corvisart avait tirée, si l'on veut, de son expérience personnelle, mais qu'autorisait merveilleusement la supériorité qu'il avait acquise et que rien ne semblait annoncer. Enfin arriva l'époque difficile où il fallut se décider pour une profession. Le souvenir de ses jeunes années passées dans l'heureuse paix des champs, l'invitait aux doux travaux de la culture; mais son père le destinait au barreau, et le retint dans son Étude. Corvisart sacrifia ses goûts à ses devoirs : il obéit, mais cette obéissance était un supplice qui bientôt devint insupportable. Une inquiétude qu'il ne pouvait maîtriser, et qui n'est que l'instinct du génie, le faisait soupirer après des travaux d'un autre genre, et le portait malgré lui vers une situation qu'il cherchait sans la connaître. Il

Digitized by Google

lui arrivait par momens de s'échapper de l'Étude, et d'aller à la découverte; ayant soin, pour couvrir ses courtes absences, ou pour se les faire pardonner, non-seulement de s'acquitter de son travail de chaque jour, mais encore d'en faire par anticipation, et de le laisser en dépôt sur son pupître. On conçoit que dans une ville telle que Paris, où mille portes sont ouvertes à l'amour du savoir, et où l'instruction est aussi diversifiée que les talens, Corvisart ne tarda pas à découvrir quelle était la nature du sien. Conduit, soit par le hasard, soit par une espèce de divination, à d'éloquentes leçons de médecine et de chirurgie, sur-le-champ son choix est fait et son parti pris : d'auditeur il devient disciple, et renonçant à l'espoir de suffire à tout, et de ne pas mériter des reproches qu'il ne veut pas encourir, ceux de son père et les siens, il rompt avec l'Étude, quitte la maison paternelle, et seul, sans appui, sans recommandation comme sans ressources, va chercher un asile dans le premier des hôpitaux de Paris, à l'Hôtel-Dieu. Il s'y ménage les moyens de vivre et d'étudier. Que fallait-il de plus ? On l'attache au service des salles; et par sa gaieté, ses saillies (car désormais le voilà dans son élément), par son adresse, son zèle, sa vigilance empressée, par la seule expression de sa physionomie vive, enjouée, pleine de feu, il devient le charme et la consolation des malades. Quelqu'idée que l'on se forme d'une pareille résolution, il est certain que l'homme qui la conçoit et l'exécute à cet âge, avec cette vigueur, et, le dirai-je ? avec cette probité, n'est point un homme ordinaire.

Paris s'honorait alors, malgré la faiblesse et l'imperfection de l'enseignement public, Paris s'honorait d'un petit nombre de professeurs dont le savoir et l'éloquence donnaient à l'anatomie, à la médecine, à la chirurgie, à quelques sciences accessoires, un éclat que ces sciences n'avaient nulle part dans le monde, à un égal degré : on voyait briller au milieu d'eux, Antoine Petit, Louis, Bucquet, Vicq-d'Azyr, Desault, Desbois de Rochefort, et ce vénérable Portal qui survit plein de gloire à son glorieux siècle, et dont l'activité semble encore sous nos yeux se ranimer par les années. Élève assidu de ces grands hommes, Corvisart cultivait avec la même ardeur toutes les parties de la médecine et de la chirurgie. Admis dans la familiarité de ses maîtres,

Digitized by Google

il devint leur ami et leur auxiliaire; il préparait pour eux les pièces qui servaient aux démonstrations. Ce fut dans une de ces préparations que Corvisart se fit au doigt une blessure, légère en apparence, mais qui lui eût coûté le bras et peut-être la vie, s'il ne se fût trouvé dans les habiles mains de Desault. On raconte que Corvisart suivait des yeux, sans s'émouvoir, les progrès du mal, et que, la montre à la main, il comptait de sang-froid le peu d'heures qui lui restaient à vivre; sorte de fermeté stoïque qui, dans Corvisart, n'était que celle de son imperturbable raison, et qui ne l'abandonna jamais.

Cependant le terme des études médicales et le temps des actes probatoires approchait pour Corvisart. Par une de ces contradictions étranges, que l'on ne rencontre que trop dans les institutions humaines, même chez les nations les plus éclairées, la Faculté, qui croyait faire assez de donner à ses élèves un enseignement borné, incomplet, sans suite, sans cohérence et comme mutilé, multipliait pour eux les épreuves, et y portait une rigueur excessive. Elle exigeait d'eux infiniment plus qu'ils n'avaient reçu : d'où nécessité pour eux de suppléer à tout par des cours particuliers. Encore les plus habiles professeurs n'entreprenaient-ils ces cours qu'avec l'agrément des professeurs titulaires ou privilégiés : agrément ou tacite, ou obtenu par cent formalités incommodes, et que le moindre caprice pouvait révoquer. Quoi qu'il en soit, les épreuves que subit Corvisart, furent pour lui autant d'occasions de faire admirer l'étendue de ses connaissances et la singulière solidité de son esprit. Aussi eut-il, quoique le plus jeune, le premier rang dans sa licence. D'un autre côté, bien qu'également versé dans la médecine et la chirurgie, et déjà capable de pratiquer indifféremment l'une et l'autre, il était dans l'obligation d'opter, et il se prononça pour la médecine; mû probablement par le pressentiment secret qu'en portant dans la médecine l'exactitude et la netteté des notions chirurgicales, il donnerait au diagnostic et au traitement des maladies intérieures un degré de précision et de sûreté que cette partie de l'art n'avait point reçu jusques-là. Dans la thèse qu'il soutint, en langue latine, il prit pour texte cette question : « Si la pléthore suffit » pour produire l'évacuation menstruelle. » L'affirmative ne pouvait entrer dans un esprit justement détaché des théories mécaniques; de

Digitized by Google

ces théories qu'il est impossible de bannir de la médecine, mais qui n'y doivent avoir qu'une autorité très-limitée, même pour les phénomènes de mouvement qu'elles veulent expliquer : car, en admettant, contre toute vraisemblance, que les ressorts qui nous composent tirent de leur propre fonds la force motrice dont ils sont pénétrés, du moins ne saurait-on nier, d'une part, que pour les fabriquer eux-mêmes, il fallait une force qui leur fût antérieure, et qui les a faits ce qu'ils sont; de l'autre, que leur force actuelle ayant pour objet deux fins principales, l'une immédiate, qui est la conservation individuelle; l'autre éloignée, qui est la perpétuité de notre espèce, l'emploi de cette force ne saurait être fortuit, ni les mouvemens qu'elle produit, éventuels et déréglés : d'où l'on peut voir que non-seulement le mécanisme de nos organes, ainsi que la force qui les vivifie et les met en jeu, mais encore les mouvemens que cette force fait naître, la succession, l'enchaînement, le concert de ces mouvemens admirables, l'appui mutuel qu'ils se prêtent, leur marche uniforme vers le but qui leur est marqué, dirai-je, leur subordination et leur discipline; tout est prévu, tout est prescrit dans nous-mêmes, tout y est assujetti à des lois dont le plan s'exécute en nous, mais a été conçu et fixé hors de nous, puisqu'il nous précède et que nous en sommes l'ouvrage et l'expression; à des lois qui échappent aux conceptions mécaniques, et dont il faut chercher l'archétype dans cette sagesse qui a tout fait et tout pondéré dans l'univers. Voilà ce que cache et ce que semble méconnaître le mécanisme grossier des écoles; voilà ce qu'a rendu sensible le spiritualisme de Stahl et de Bordeu; voilà ce qui frappait le sens droit et délicat de Corvisart, et ce qu'il a formellement établi dans sa thèse; dans cette thèse écrite d'ailleurs du style le plus correct et le plus élégant.

En 1782, Corvisart fut reçu docteur-régent de la Faculté. L'usage était de prononcer un discours de réception. Il composa le sien sur « les agrémens de l'étude de la médecine et les désagrémens de la « pratique. » Ce discours n'est point venu jusqu'à nous; mais le choix du sujet dit assez quelle était la situation de Corvisart, et quelle est celle de tout médecin qui sort des écoles, pour faire son entrée dans le monde, et réduire en acte ce qui n'a été jusques-là que préceptes,

Digitized by Google

exemple ou spéculation. Quel attrait, en effet, dans ces études qui embrassent tout l'homme; son organisation, ses développemens, ses besoins, ses facultés, les merveilles de son intelligence, les changemens, les altérations que lui impriment tous les agens de la nature, l'air, le climat, les alimens; les travaux qu'il supporte; les habitudes qu'il se fait; les passions qu'il se crée; les institutions et les lois qu'il se donne! car, par son action sur lui-même, l'homme devenant en quelque façon l'œuvre de ses propres mains, semble, par là, s'associer au pouvoir divin qui l'a formé. Quel inépuisable fonds de vérités toujours nouvelles! Et quelles vérités plus précieuses que celles qui apprennent à conserver? Conserver, n'est-ce pas créer perpétuellement? Et pour un cœur d'homme, est-il un plus digne objet de méditations et de recherches? Mais, lorsqu'à ces sublimités idéales succèdent les tristes réalités de ce monde, celles surtout que la médecine aspire à changer, la souffrance, la douleur et les maladies; lorsqu'il s'agit de transformer la science en art, et de lui faire produire ce qu'elle a promis; en un mot, lorsqu'il ne s'agit plus de raisonner, mais d'agir, et de conserver en effet, quel embarras! quelle incertitude! que de tâtonnemens! que la science tient mal sa parole! et qu'elle fait passer rapidement de la richesse à l'indigence, de la confiance au désespoir, et de l'orgueil à l'humiliation! Ce n'est pas tout: guérir une maladie, et gagner une bataille, sont deux événemens presque semblables, que l'ingratitude et l'envie travestissent l'un et l'autre, pour diminuer la victoire, ou pour en attribuer l'honneur à toute autre chose qu'au talent du général et du médecin. Puissance trop bornée de l'art; justice des hommes trop contentieuse et trop tardive; double source d'amertumes pour les médecins!

Corvisart s'en consolait par les enchantemens de l'étude, et les soins de l'enseignement. Antoine Petit avait fondé dans la Faculté plusieurs chaires, et spécialement une chaire d'anatomie, qu'il destinait au fils de l'un de ses amis. Corvisart occupait cette chaire en qualité d'adjoint. Au cours obligé d'anatomie, il joignait des cours de physiologie, d'opérations chirurgicales et d'accouchemens. On le fit médecin des pauvres de St. Sulpice. Il porta dans ses nouvelles fonctions l'exactitude rigoureuse qui formait le trait dominant de son ca-

Digitized by Google

ractère. Qui le dirait? au milieu d'une vie si utile et si laborieuse, Corvisart touchait, peu s'en faut, à un entier dénuement. Son traitement annuel n'excédait pas cent écus; et plus d'une fois il fut réduit à la dure nécessité de faire des emprunts. Il s'en ressouvenait plus tard; et lorsqu'il se vit au sein de l'opulence, environné de jeunes ambitieux plus épris peut-être de sa fortune et de son crédit, que touchés du rare mérite qui en était la source, il se plaisait à rappeler devant eux, et les anxiétés de sa longue misère, et les bienfaits qui l'avaient adoucie. Toutefois, une seule pensée l'occupait dans sa détresse, c'était de vivre pour connaître, et se perfectionner par l'expérience; mais l'expérience que donne la pratique particulière est toujours lente et bornée. Il en est des maladies comme des talens; diversifiées comme eux, et comme eux séparées par les lieux et les époques: de sorte que réunir des talens dans une académie, et des maladies dans un hôpital, c'est à la lettre y accumuler à souhait les dons, ou si l'on veut, les accidens de l'espace et du temps. Corvisart sentait tout le prix d'une pareille réunion: il désirait vivement que le soin d'un hôpital lui fût confié. Le hasard fit qu'une place de médecin fut vacante dans un établissement de ce genre qu'une dame célèbre avait fondé en 1778, du côté de Vaugirard. Corvisart se présenta chez cette dame et lui demanda la place dont elle seule pouvait disposer. La simplicité n'est pas toujours compagne de la bienfaisance: il paraît qu'entre les deux interlocuteurs les paroles furent vives et singulières; et ce qui prouverait que l'esprit de la dame se fourvoya dans le dialogue, c'est l'étrange condition qu'elle voulait imposer: elle exigeait que, pour traiter les malades de son hôpital, Corvisart prît perruque. Ce grotesque embellissement n'était point du goût de Corvisart; il ne soupçonnait pas qu'en s'affublant d'un ridicule, on se rendît plus habile; et comme l'*ultimatum* proposé ne souffrait point de restriction, il prit congé, rentra chez lui, et s'applaudissant d'avoir sauvé sa chevelure, se hâta d'écrire un billet fort poli, où toute négociation était rompue. Quelque poids qu'aient dans le monde les signes extérieurs, et particulièrement celui dont on voulait orner Corvisart, il ne faut pas que le respect qu'on leur porte dégénère en superstition.

Un dédommagement se préparait pour Corvisart. Hélas! il était loin

Digitized by Google

de le prévoir et surtout de le souhaiter! Un homme doué des qualités les plus rares, et que son heureux génie avait rendu grand praticien de très-bonne heure, Desbois de Rochefort, était alors médecin de l'hôpital de la Charité. Cet homme, dit M. le baron Desgenettes, cet homme saisissait d'un coup-d'œil le vrai caractère des maladies; il mesurait promptement et sûrement les ressources de la nature et celles de l'art. C'est lui, c'est Desbois de Rochefort qui, de son propre mouvement, a donné le premier exemple de ces leçons de clinique, aujourd'hui si multipliées dans la capitale. L'intimité la plus parfaite l'unissait à Desault; et pour peu que l'on se pénètre par le souvenir du caractère et du talent particulier de ces deux hommes, on concevra qu'avec son génie mixte en quelque sorte, et tenant à la fois de l'un et de l'autre, Corvisart devait leur appartenir. Une double sympathie l'avait depuis long-temps comme identifié avec eux; et il arriva ce qui ne pouvait arriver qu'à lui, c'est qu'en raison de sa double aptitude, Desbois et Desault cherchaient presque dans le même temps à l'attacher à leurs fonctions, sous le titre de suppléant ou d'adjoint. Ainsi placé entre deux cliniques, car Desault lui-même était fondateur d'une clinique chirurgicale (et l'on sait quel éclat elle a jeté dans toute l'Europe), Corvisart médecin donna la préférence à la clinique médicale, et seconda de tous ses efforts ceux que faisait Desbois pour en jeter les fondemens. Il avait pour témoin de son zèle en faveur des pauvres et en faveur de son maître et de son ami Desbois, le père Potentien, supérieur de l'hôpital de la Charité: homme d'un sens admirable, et à qui bientôt s'offrit l'occasion tout à la fois heureuse et funeste de faire reconnaître et récompenser les services de Corvisart. Une mort prématurée enleva Desbois de Rochefort. Ce grand professeur s'éteignit à la fleur de l'âge, laissant après lui, pour honorer sa mémoire, non-seulement les nombreux élèves qu'il avait formés, et qui portèrent son nom dans toute la France, mais encore un ouvrage précieux sur la matière médicale; précieux, ai-je dit, moins peut-être, ainsi que l'a remarqué M. Desgenettes, moins par les notions d'histoire naturelle et de chimie qu'il renferme, que par le grand nombre d'observations et de vues pratiques que l'auteur y a consignées. Dépositaire des manuscrits de Desbois, Corvisart

Digitized by Google

en publia la première édition en 1789, et pour mieux associer son nom à celui de son maître dans le souvenir de la postérité, il plaça à la tête de cette édition le touchant éloge qu'il lui avait consacré dix huit mois auparavant, dans une des séances publiques de la Faculté. Ce monument d'une piété en quelque sorte filiale, lui concilia tous les suffrages; et comme si la sainte protection d'un ami s'étendait au-delà du tombeau, ce fut à celle dont l'avait honoré son maître, ce fut à l'appui qu'elle lui donnait dans l'estime du père Potentien, estime dont ce vénérable et savant religieux faisait hautement profession; c'est à ce concours si honorable, que Corvisart dut l'heureux changement qui s'opéra dans sa situation. Dès 1788, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité. L'élève devint le successeur du maître; et la gloire du maître en reçut un nouveau lustre. Corvisart reprit et continua l'enseignement clinique; et dès ce moment, sa réputation jusques-là concentrée parmi ses confrères et parmi ses élèves, commença à se répandre au dehors : chaque jour, elle s'affermissait de plus en plus; et sept années après, en 1795, lorsque la première école de médecine fut créée, la chaire de clinique ayant été comprise dans l'ensemble de ce grand et bel établissement, Corvisart, désormais sans rivaux, fut confirmé dans sa place, sans obstacle et sans hésitation. Seulement, son titre, sanctionné par la loi, prit un caractère plus noble et plus digne de lui : et ce fut alors que par la nature de l'institution et par les talens du professeur, la France n'eut plus rien à envier à ceux des peuples voisins qui ont le mieux cultivé la médecine.

Par une de ces convenances qui sont quelquefois l'œuvre des événemens, et qui devraient toujours l'être de la sagesse, Corvisart faisait dans le même temps au Collége de France des leçons de pure théorie. Ce collége possède une chaire de médecine pratique dont le titulaire était absent. Corvisart le suppléa, et telle fut l'excellence des leçons qu'il y donnait, qu'en 1797, la chaire étant définitivement vacante, le titre lui en fut conféré, comme au seul homme à qui ce titre fût doublement acquis, et par le talent, et par la possession. Il résulta de cet arrangement fortuit la meilleure combinaison peut-être qu'il soit possible d'imaginer pour l'enseignement de la médecine pratique. Les élèves qui le matin assistaient à la clinique, se réunissaient

Digitized by Google

dans le jour au Collége de France ; et le même homme dont ils avaient reçu la leçon au lit des malades, leur développait plus sensiblement dans la chaire les motifs de sa conduite, et leur apprenait à comparer sa propre expérience qui était aussi la leur, avec l'expérience des grands maîtres; fortifiant ainsi les préceptes par les exemples, et les exemples par les préceptes. Certes, s'il est un moyen de faire concorder à jamais la pratique avec la théorie, et réciproquement, c'est de les épurer ainsi l'une par l'autre; et ce moyen, déjà si heureusement expérimenté par Corvisart, mériterait peut-être l'honneur de faire loi pour l'avenir.

Toutefois, les deux parties dont se composait un enseignement si nouveau, l'une, savoir, la partie pratique, uniquement tirée des cas variés qui se présentent, retient toujours quelque chose de leur incohérence ; l'autre, savoir, la partie théorique, suppose au contraire des rapports, une suite, un enchaînement, et cette harmonie d'où résulte un ensemble et un tout. Pour approprier ces deux parties l'une à l'autre et donner à ces leçons un ordre et une marche qui les rendissent plus claires et plus utiles, Corvisart en puisait le texte dans les Aphorismes de Stoll : ouvrage empreint à la fois du génie de son auteur et du génie de Boërhaave : ouvrage d'une pratique consommée, où tout brille, où tout excelle ; richesse de choses, économie de paroles, netteté de méthode, étendue, pénétration, profondeur ; et le dirai-je ? cet esprit de hardiesse et de réserve, qui sait trop pour ignorer le doute, et entremêle sagement des problêmes à des vérités ; ouvrage que Corvisart avait lu, relu, médité, et pour lequel il avait conçu une admiration d'autant plus vive qu'elle était plus réfléchie. C'est ce sentiment qui le porta, dans la force de l'âge et du talent, à faire de ces aphorismes une traduction française qui parut en 1797. Dans le texte original qu'il y joignit, un artifice fort simple permet de distinguer ce qui appartient à Boërhaave, ce qui appartient à Stoll ; et malgré l'apparente inutilité de ce départ, on aime à voir ce que le second écrivain a retranché, modifié, éclairci, respecté dans le premier : leçon muette qu'il faudrait appliquer à tout, et qui nous apprend que pour perfectionner en médecine, comme en politique, la première condition peut-être serait de conserver. Tel est le livre que Corvisart propo-

Digitized by Google

sait à ses auditeurs comme un guide à suivre ou comme un arbitre entre eux et lui; et du reste, si, maître de choisir entre tant d'autres ouvrages de pratique, il donnait à celui de Boërhaave et de Stoll une préférence si marquée, n'est-ce point parce qu'il sentait en lui-même quelque chose de cette puissance d'esprit qui les avait animés? N'est-ce pas lui, ne sont-ce pas ses vues élevées et fines tout ensemble qu'il retrouvait, qu'il appréciait, qu'il affectionnait en eux? Car, telle était la trempe de son esprit, qu'heureux intermédiaire entre Desbois de Rochefort et Desault, il eût pu l'être encore entre Boërhaave et Stoll, comme Stoll l'eût été lui-même entre Boërhaave et Sydenham.

La prédilection de Corvisart pour son auteur favori, donnait à ses leçons un caractère particulier. Ces leçons étaient vives, animées, spirituelles, étincelantes de clarté. Il ne s'y préparait jamais, précisément parce qu'il y était toujours préparé. Il portait habituellement dans lui-même un si riche fonds d'idées et de vues; son expérience personnelle était si étendue; il avait si bien réglé ses connaissances; elles s'appuyaient tellement l'une l'autre, qu'en rappeler une seule c'était les rappeler toutes; et l'on conçoit qu'un esprit si exact, si méthodique et si bien meublé, était toujours prêt à tout, et que son langage naturel était celui de l'improvisation; de cette improvisation qui est pour ainsi dire l'allure du génie, et qui, en lui laissant toutes ses forces, lui découvre souvent tout-à-coup, par le feu de la parole, des vérités qu'il n'avait point aperçues jusques-là. « Je veux en parlant me sentir » à l'aise, disait Corvisart; la contrainte d'une préparation me gêne; » elle éteint ma verve, elle m'ôte toute liberté. »

Cette liberté, du reste, il la portait plus encore dans la pensée que dans l'expression. Le commentateur de Stoll n'en était point l'esclave. Il expliquait, il développait, il approuvait; mais il corrigeait, il blâmait avec une franchise égale. Il faisait à l'égard de Stoll, ce que Stoll avait osé faire à l'égard de Boërhaave; et de l'indépendance de ses commentaires, ses élèves retiraient un fruit plus précieux encore que des connaissances médicales; ils apprenaient à penser par eux-mêmes.

Tel était Corvisart au Collége de France. Suivons-le dans l'hôpital de la Charité. En général, on n'admettait dans les salles de clinique,

Digitized by Google

pour les soumettre à l'observation, que les maladies les plus graves et les mieux caractérisées. La visite achevée (et Corvisart la faisait chaque jour avec le soin le plus minutieux), il se rendait, suivi de ses nombreux élèves, à l'amphithéâtre réservé aux démonstrations. Là, Corvisart prenait la parole; et avec cette facilité d'élocution toujours la même et toujours admirable, il attachait l'attention de ses auditeurs sur chacun des malades qu'il venait de visiter avec eux; il exposait avec ordre tous les signes que présentait la maladie : et non-seulement il prenait ces signes dans leurs sources nécessaires, je veux dire dans les lésions des fonctions, mais encore, tout ce que pouvait offrir de perceptible une foule de signes fugitifs; l'expression de la physionomie; un regard; un son de voix; les nuances les plus délicates de la couleur et de la température; les plus petits changemens dans le volume et la forme des parties; la plus petite altération dans le son des cavités; un cri, un geste, un mouvement, une attitude; les modifications les plus fugaces de la respiration et du pouls; le bruit le plus léger, les secousses, les tremblemens; toutes les inductions que l'art peut tirer de l'âge, du tempérament, du sexe, de la profession, de la demeure, des habitudes, des accidens antérieurs, et même des vices originels de l'organisation : comme il s'était enquis de tout, et qu'il avait tout saisi; il rappelait, comparait, appréciait, balançait tout, avec une justesse, une précision, une sûreté telles, que presque jamais il n'échouait dans l'établissement toujours si difficile du diagnostic : et ce premier point déterminé, la même sagacité le conduisait à déterminer tout le reste, et pour le prognostic et pour le traitement. Cependant, la maladie marchait : il en faisait suivre les progrès divers; il en indiquait les signes préparateurs; il en marquait la concordance, soit avec les remèdes mis en usage, soit avec le travail spontané de la nature, soit avec le caractère primitif du mal; et si enfin, la solution était funeste, ce que tant d'autres redouteraient pour leur justification, il le réclamait pour la sienne; il en appelait à la seule épreuve décisive, à l'ouverture. Avant d'y procéder, il reprenait l'histoire de la maladie; il en retraçait les phénomènes, il en faisait ressortir les traits principaux; et si la maladie avait été simple, il indiquait aisément, et les désordres intérieurs qui l'avaient produite,

Digitized by Google

et ceux qu'elle laissait après elle; mais si elle avait eu dans son cours une marche obscure et un caractère équivoque, il rattachait l'explication des phénomènes à une série d'hypothèses diverses dont il pesait les probabilités; et dans cette reproduction du tableau de la maladie, faisant quelquefois figurer des signes qu'avaient négligé les élèves, mais qui avaient frappé l'œil du maître et qui dans la question à résoudre faisaient pencher la balance plutôt en faveur de telle hypothèse qu'en faveur de telle autre, le maître se décidait enfin et prononçait son jugement. On ouvrait : et à chaque trait de l'instrument dans ces restes inanimés, une vérité en sortait qui confirmait ses paroles. Peindrai-je la joie des uns, la confusion des autres, l'étonnement de tous! Peindrai-je surtout la honte et le désespoir des malveillans et des envieux! Car.... je n'acheverai point, par respect pour notre faible nature, et par ménagement pour des hommes qui trouvent dans leur malignité même leur condamnation et leur châtiment.

Cette supériorité en quelque sorte surnaturelle que Corvisart avait acquise dans le diagnostic, il la devait non-seulement à la perfection de ses sens, mais encore à l'éducation qu'il leur avait donnée. Il faut qu'à cet égard, il se soit plus d'une fois consulté lui-même, et qu'il se soit toujours fait la même réponse : car un point sur lequel il affecte de revenir dans ses ouvrages, un point dont il ne cesse de relever, je ne dis pas les avantages, mais l'indispensable nécessité pour les médecins, c'est cette éducation du toucher, de l'odorat, de la vue, et surtout de l'ouie. Les travaux de quelques modernes, qui, formés à l'école de Corvisart, sont aujourd'hui l'honneur de la médecine française, les travaux de Corvisart lui-même, ont en effet démontré que la vue proprement dite ne transmettant à l'esprit que les phénomènes superficiels, ce sens trouve dans le secours de l'oreille un supplément qui non-seulement ajoute à son action, mais encore la surpasse infiniment, puisque secondée par le toucher, et même sans rien emprunter aux autres sens, l'oreille habilement exercée devient comme un œil qui, à travers les enveloppes extérieures, permet de lire dans les profondeurs de l'organisation. Ce trait seul peut nous apprendre ce qu'entendait Corvisart par l'éducation des sens; idée de laquelle il était préoccupé au point de la proposer aux écrivains, comme un sujet

Digitized by Google

fécond en développemens du plus haut intérêt. Ce sujet touche en effet aux mystères même de notre entendement : il conduirait à chercher jusqu'à quel point la justesse des combinaisons intellectuelles est subordonnée à celle des sensations, et réciproquement; il toucherait surtout à l'étroite dépendance où sont l'un à l'égard de l'autre l'ensemble de nos mouvemens et celui de nos sentimens : deux ordres de phénomènes tellement liés entre eux qu'il suffirait de nous familiariser profondément avec le premier, pour connaître, prévoir, changer, ou produire toutes les modifications que le second peut éprouver. Mais sans entrer plus avant dans l'idée fondamentale de Corvisart, je ferai remarquer seulement, qu'outre les prodiges de sagacité qui répandaient une sorte de merveilleux sur sa clinique, il en était venu à ce point, qu'en jetant les yeux sur un malade, en étudiant son attitude, en écoutant sa respiration et les seules inflexions de sa voix, il en recevait des impressions tout à la fois si nombreuses, si rapides et si sûres, qu'elles le faisaient arriver, d'un trait, à la connaissance, et comme au foyer du mal. Bien plus : au-delà d'une maladie apparente pour laquelle il était consulté, il lui est arrivé de démêler une autre maladie plus profonde, indépendante de la première, que le malade ignorait, et sur laquelle il ne songeait point à demander un avis. Tel fut le cas de ce malheureux qui se plaignait à lui d'une indisposition légère, et qui, atteint d'une affection grave du cœur, n'en avait aucun sentiment et n'en parlait pas. Corvisart la reconnut, et, l'homme retiré, il la signala à ses élèves et annonça la fin prochaine du malade : triste prédiction que l'infortuné vint réaliser peu de temps après à la clinique. Rappellerai-je un second trait non moins significatif peut-être, ou qui suppose du moins une grande fidélité dans les impressions et les souvenirs? Le hasard fait tomber les yeux de Corvisart sur un portrait : à l'instant, il s'écrie : « Si le peintre a été exact, l'original de » ce portrait est mort d'une maladie du cœur. » Corvisart avait deviné juste : l'homme était mort d'une maladie du cœur. N'est-ce pas là une ouverture faite par les yeux? On a vu dans les hôpitaux, des sœurs hospitalières et de simples infirmiers, se former, au seul aspect des malades, une idée juste de l'issue qu'aurait la maladie; mais il n'appartient qu'aux organisations privilégiées, il n'appartient qu'aux esprits du

Digitized by Google

premier ordre, de voir à cette profondeur, et de juger avec tant de vitesse et de sûreté.

Que manquait-il à la renommée de Corvisart? Au Collége de France, à l'école de clinique, l'affluence des auditeurs se précipitait chaque jour à ses leçons. Et ce qui sans doute en relevait le prix à ses propres yeux, c'est que son confrère, son ami, son adjoint, son successeur, mon vénérable maître, le maître de tout ce qui est aujourd'hui l'espoir de la médecine, J.-J. Leroux, les honorait de sa présence. Il venait s'y mettre au rang des élèves; et ce trait de déférence, ou plutôt cet hommage d'un ami rendu à son ami, ajoutait encore au juste respect qu'ils inspiraient l'un et l'autre. Enfin le grand monde n'ignorait plus Corvisart; et les succès qu'il obtint dans les rangs les plus élevés de la société, achevèrent de mettre à sa célébrité le sceau de l'approbation publique.

Cependant, au milieu de nous, et dans le tumulte de nos discordes, un homme parut, que la fortune prit dans l'obscurité, pour le mettre à la tête des armées; que la victoire porta jusqu'aux pieds du trône; et qui n'eut plus qu'un pas à faire pour consommer son élévation et sa ruine. Cet homme extraordinaire attirait à lui toutes les illustrations pour rehausser la sienne. Comme il honorait tout, il voulut honorer la médecine. Il appela près de lui Barthez et Corvisart; et unissant, en quelque sorte, des mêmes liens la théorie et la pratique, la gloire de Paris et celle de Montpellier, il les nomma l'un et l'autre médecins du gouvernement. Bientôt Corvisart devint celui du chef de l'état; et dès ce moment, tout change pour lui: des devoirs nouveaux, étendus, impérieux, l'éloignèrent insensiblement des écoles, et firent succéder aux paisibles travaux de l'enseignement la vie toujours orageuse que l'on mène dans les cours. Toutefois, au milieu des embarras qui l'environnaient, et dont sa raison ferme et nette tranchait souvent les difficultés, Corvisart sut se ménager quelques loisirs. Il en profita pour composer sur les maladies du cœur un traité dont la première édition fut publiée en 1806, et la seconde, en 1811. Il eut le juste soin d'attacher à l'une et à l'autre le nom de M. Horeau, son élève, son ami, son collaborateur. Et du reste, cet ouvrage étant de toutes les productions de Corvisart celle dont se servira la postérité pour lui mar-

Digitized by Google

quer sa place, et juger les éloges dont il a été l'objet, qu'il nous soit permis de nous y arrêter un instant.

Les maladies du cœur ne sont ni rares ni nouvelles. Nées avec l'homme, elles se sont multipliées avec lui; et si, dès que l'homme s'est occupé de lui-même, il eût osé se permettre d'ouvrir les corps qu'il osait brûler ou cacher dans la terre, les ouvertures eussent mis de très-bonne heure ces maladies en évidence. Dès la plus haute antiquité, néanmoins, par exemple en Egypte, avant qu'Alexandrie n'existât, elles ont été sinon connues du moins soupçonnées. Des traits indécis, des linéamens qui en ébauchent le dessin, sont jetés çà et là dans les premiers écrivains de la Grèce et de l'Italie. Galien a traité avec étendue des palpitations, et de la syncope par inflammation du cœur; du danger de cette inflammation pour les gladiateurs et les athlètes; de l'inflammation, des fausses membranes, de l'hydropisie, de l'endurcissement squirrheux du péricarde; il connaissait fort exactement les relations du cœur avec les artères, et quelques-uns des changemens que les altérations du premier de ces organes impriment aux battemens du pouls et à la respiration. Il décrit surtout une maladie, celle du médecin Antipater, laquelle, par ses phénomènes, sa marche, sa terminaison malheureuse, représente tous les effets d'un anévrysme du cœur et des gros vaisseaux. Il n'y manque que le nom. Arétée comprend les vices du cœur parmi les causes d'une respiration difficile. Cœlius Aurelianus traduit par maladie du cœur l'affection que ses prédécesseurs appelaient cardiaque. Enfin, comme on peut le voir dans la préface placée par l'illustre Testa à la tête de son grand traité sur le même sujet, malgré la confusion et l'obscure subtilité que l'on reproche si justement à la littérature des Arabes, on rencontre dans les écrivains de cette nation, une foule de notions de détail qui autorisent à croire que dans les écoles de Tolède et de Séville, les maladies du cœur et de ses dépendances avaient été singulièrement approfondies, spécialement par l'homme qui fut honoré du titre de sage, d'illustre, d'émule de Galien, par Avenzoar.

Chez les peuples de l'Europe moderne, depuis qu'ils ont reçu les lettres bannies de l'Orient par la conquête, depuis qu'ils ont établi des écoles, des facultés, des académies et des journaux, depuis sur-

Digitized by Google

tout qu'ils ont cultivé l'anatomie pathologique, il n'est presque point de maladie du cœur qui n'ait été observée. Les traités pratiques, les recueils des sociétés savantes, les compilations laborieuses et raisonnées de quelques écrivains, font foi de ce que j'avance à cet égard; et sans m'engager ici dans des recherches superflues, il me suffira de citer, parmi tant d'autres noms, ceux de Rivière, de Fernel, de Baillou, de Bartholin, de Wepfer, de Willis, de Bonnet, de Lancisi, de Haller, de Dehaen, de Storck, de Senac, de Lieutaud, de Portal, et surtout le nom de l'immortel Morgagni. Reprenez toutes les observations publiées par ces grands hommes, et voyez s'il est une des altérations essentielles du cœur, de ses parties, de ses annexes, qui n'y soient consignées; voyez, si, par une sorte d'expérience anticipée, le nombre et la singularité de ces altérations ne vous préparent point à celles qui n'ont pas encore été découvertes.

Cependant au milieu de tant de richesses, vous cherchez en vain ce qui pourrait seul les plier à votre usage. Les maladies du cœur peuvent exister une à une, et à des degrés différens; elles peuvent s'associer deux à deux, et former ainsi des milliers de combinaisons diverses. Chacun de ces états se manifeste par des signes propres; et comme alors l'action troublée du cœur peut troubler celle des poumons, du diaphragme, etc., à ces signes propres, peuvent aussi se joindre ceux d'une respiration lésée, etc.; de part et d'autre, quel excès de complication! et pour y porter le jour, que restait-il à faire? Il s'agissait de reprendre chaque maladie du cœur, d'en bien déterminer la nature, le lieu, le degré, la simplicité, les complications, l'influence sur les organes voisins, et de lui attacher invariablement la collection des signes qui la manifestent dans toutes ces modifications. Faute d'avoir établi cette corrélation rigoureuse entre chaque maladie, et ses signes propres, il est visible qu'on laissait tout dans le chaos, et que, privé d'un appui si nécessaire, on s'exposait dans la pratique à se méprendre sur les maladies du cœur, ou à les méconnaître complètement, ou à les confondre avec de tout autres maladies, et spécialement avec celles des organes respiratoires: sorte de confusion dont Corvisart n'avait rencontré que trop d'exemples, et dont peut-être lui-même ne s'était pas suffisamment défendu.

Digitized by Google

Une entreprise si difficile, Corvisart était seul en état de la tenter, et de la tenter avec succès. La preuve qu'il l'a pu, c'est qu'il l'a fait; et la preuve qu'il l'a fait, je la tire non des choses de son livre, qui sont de doctrine, de développemens, de préceptes, mais des observations qu'il y a renfermées. Ces observations, c'est lui qui, pour la presque totalité, les a faites ou qui les a fait faire sous ses yeux par ses meilleurs élèves. Chaque jour, on les lisait dans les leçons. Or, ici, tout était public. La lecture faite, et la rédaction fixée par le maître, venait l'ouverture; et, j'emprunte ici les paroles de M. le baron Dupuytren: « Nous l'avons vu assigner, avec une précision qui tenait » du prodige, la nature, le siége, et, à quelques lignes près, la me» sure des rétrécissemens des orifices du cœur, et des gros vaisseaux » qui en partent. »

Quoi donc! Corvisart était-il infaillible? Rassurez-vous: Corvisart s'est trompé, et il en convient; mais il s'est trompé si rarement et de si peu, que l'erreur même était admirable. Un jour, il annonce un liquide accumulé; on trouve une masse solide. Qu'importe? tout demeure dans l'observation; tout est intact, les signes, les raisonnemens, les conclusions; tout est ferme; tout reste, moins pour expliquer l'erreur que pour la justifier. Mais le traité de Corvisart est-il complet? Non sans doute: il est des choses qu'il n'a pu déterminer. Qui les déterminera? Il est des choses qu'il a prévues, qu'il a comme dérobées à l'avenir, et que l'avenir prépare. Quand seront-elles vérifiées? Par exemple, il n'ignorait pas qu'entre les mouvemens du cœur et la composition chimique du sang, il existe des corrélations constantes et prescrites par la nature; que les mouvemens de l'organe altérés, la composition du liquide l'était elle-même; et cela, des deux parts, dans des proportions infinies, que l'œil de l'homme ne peut saisir, que l'esprit de l'homme ne peut compter, que la parole de l'homme ne décrira jamais. Là, commence pour lui le domaine, dirai-je l'abîme sacré où rien de nous ne peut plus pénétrer. Et l'inverse: il ne saurait être indifférent que le sang ait telle ou telle composition, pour que l'organe moteur le lance avec tel degré de force ou avec tel autre: si la résistance est extrême, à quoi peut contribuer encore la quantité du liquide à mouvoir, le tissu du cœur, ou se relâche et s'amincit, ou

Digitized by Google

s'épaissit et se fortifie. Dans les deux cas, la composition du sang change, et nous rentrons dans le même cercle, et dans les mêmes obscurités. On, qui jamais se promettra de régler à souhait des élémens si variés et si mobiles: surtout s'il fait intervenir dans la question, les inégalités d'énergie que portent avec elles-mêmes les pièces de notre organisation; pièces le plus souvent dépareillées; les unes plus solides et plus vivaces, les autres plus faibles, plus fragiles, et d'une caducité toujours prochaine: d'où résulte un tout qui, pénétré d'une quantité fixe, originelle, héréditaire, immuable de vitalité, ne l'outrepassera jamais, et tombera au terme prescrit. Voilà, si je l'ai bien compris, voilà ce qui frappait Corvisart, ce qui lui faisait sentir si vivement les limites de son art, ce qu'il s'appliquait à lui-même; puisque vingt ans avant la maladie qui l'a tué, il l'avait prophétisée. Voilà pourquoi n'accordant à la médecine qu'un pouvoir malheureusement très-borné, il en accordait encore moins à la chimie. Il voulait que l'impuissance de l'art fléchît sous l'autorité de la nature; et lorsque, sondant les profondeurs de notre organisation, il rencontrait partout et sous tant de formes les traits de mortalité dont elle est empreinte, il s'arrêtait saisi de pitié, devant l'espèce humaine, et dans le désespoir d'en voir jamais changer la destinée, il semblait jeter sur elle le regard de la fatalité.

Je reprends mon sujet, et je termine par deux réflexions. Si, habitué dans la pratique à rencontrer si juste, Corvisart a pu se tromper, quel homme ne doit être en garde contre lui-même? et si des yeux si perspicaces et si exercés n'ont pas tout vu, qui peut se flatter de tout voir? De quelque prix que soient les ouvrages composés, depuis que le sien a paru, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, même celui de Kreysig, si estimé chez nos voisins, on peut, sans blesser les convenances, et surtout sans blesser la vérité, encore plus respectable qu'elles, on peut mettre en doute qu'ils le fassent jamais oublier. Qui lui ravira le mérite d'avoir ouvert de larges routes dans une contrée couverte de ténèbres, à travers les épines et les ronces? et ce mérite n'est-il pas incomparable?

Lorsque la question des prix décennaux fut agitée, son livre fut mis en parallèle avec un ouvrage qui, de même que le traité des maladies du cœur, fera un éternel honneur à l'école de Paris: je veux

Digitized by Google

parler de la Nosographie philosophique du modeste et savant Pinel. Arbitre entre les deux rivaux, le sage Hallé, qui tenait la balance et portait la parole, loua dignement l'un et l'autre, et ne prononça point. Son indécision venait de son intégrité. Placé entre ses deux amis, il songea que la postérité l'écoutait. Il ne décerna point la couronne ; mais ne la donner point, c'était la partager ; et du reste, lorsqu'il s'agit de comparer les productions du génie, pour préférer celle-ci à celle-là, où est la mesure commune ? et comment décider entre des valeurs qui n'ont rien de pondérable ni de matériel ?

Pour s'éclairer sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux, Corvisart avait fait usage d'une méthode découverte et publiée en Allemagne, vers l'année 1760. L'auteur de cette méthode, Avenbrugger, praticien de Vienne, homme plein de patience et de sagacité, s'était appliqué, pendant sept années, à l'étude des maladies de la poitrine. Le résultat de ses recherches était rédigé en style aphoristique, et formait une petite brochure de moins de cent pages. Ce livre parut en 1761 et en 1763. Il était excellent. On n'en parla point ou que très-peu. *Habent sua fata libelli.* En France surtout, il était presque complètement ignoré. Notre curiosité, vive et dédaigneuse tout ensemble, ne lit guères : surtout ce qui vient des étrangers : c'est un reproche qu'ils nous font, et qui est mérité. Corvisart partageait l'ignorance commune. La lecture de Stoll lui fit découvrir le petit traité d'Avenbrugger. C'était un livre fait pour lui ; il le lut avec admiration ; et désormais la méthode d'Avenbrugger, qui est la méthode de la percussion, fut une de celles qu'il pratiquait habituellement dans l'étude des maladies. Elle l'avait conduit si loin dans l'art du diagnostic, qui était le sien propre ; cet art était à ses yeux d'une telle importance, qu'il crut servir la médecine et l'humanité même en publiant, en 1808, une traduction française du traité d'Avenbrugger : traduction qu'il entreprit, moins pour faciliter l'intelligence du texte, que pour en faire ressortir l'excellence par les commentaires dont il l'accompagnait. Tout homme de bonne foi jugera ces commentaires d'un prix très-supérieur à celui de l'original. On y prend une idée fidèle de ceux que Corvisart faisait de vive voix au Collége de France, sur les aphorismes de Stoll : même richesse, même élévation, même origi-

Digitized by Google

nalité de vues, même variété, même critique, même profondeur, même indépendance, même liberté. Toutes les questions générales de médecine qu'il avait effleurées dans l'ouvrage sur les maladies du cœur; sur les altérations éventuelles ou fixes, physiques et chimiques de nos parties; sur l'inégale distribution des forces de la vie; sur les sympathies; sur les efforts spontanés de la nature; efforts heureux, malheureux, qu'il voudrait qu'on prît la peine de compter, pour en former la balance, et décider pour ou contre l'action ou l'expectation; sur les jours critiques, les métastases, la conversion des maladies, l'absorption des matières purulentes, les acrimonies diverses, et la génération des maladies organiques; toutes ces questions sont ici reprises, discutées, approfondies, et chemin faisant, Corvisart en touche quelques autres d'un intérêt plus immédiat peut-être et surtout plus piquantes: sur les querelles des solidistes et des humoristes; sur la succession des théories; sur leur stérilité dans la pratique; enfin, sur le danger des idées exclusives, et la vanité des innovations, lesquelles se réduisent à n'être souvent que des transpositions ou des abus de mots. Je m'arrête sur cet ouvrage. On voit que si le traité des maladies du cœur est éminemment un livre de pratique, le commentaire sur la méthode du praticien de Vienne est un livre de haute philosophie médicale. Dans le premier, l'écrivain manie avec légèreté les détails les plus fins et les plus délicats; il s'élance, dans le second, aux conceptions les plus hardies et les plus sublimes; esprit plein de souplesse et de force qui se joue également avec des extrémités si opposées, et qui, dans son vol, répand partout la lumière.

La maladie organique dont il s'était le plus occupé, après les maladies du cœur, est celle que l'on connaît sous le nom de squirrhe du pylore. Il avait rassemblé sur cette affection de nombreux matériaux qui sont perdus pour la science. A la vérité, dans les thèses qu'ils ont écrites sur ce sujet, quelques-uns de ses élèves ont inséré une certaine quantité de remarques et d'observations qui lui appartiennent; soit qu'il ait autorisé lui-même l'usage qu'ils en ont fait, soit par cette sorte d'infidélités, et, tranchons le mot, de larcins dont on lui a donné lieu de se plaindre plus d'une fois, et qui, du reste, ne l'ont point appauvri. Il ne comprenait pas qu'on le supposât l'ennemi

Digitized by Google

des nosographies. Il convenait sans peine que les séries de tableaux dont elles se composent facilitent les études médicales. Seulement il soutenait que les maladies ayant rarement ou la physionomie franche, ou le degré de simplicité qui permet de les ranger dans les cadres nosologiques, la connaissance de ces cadres servait peu pour la pratique. Trop averti de la courte portée de notre esprit en tout genre, il aimait à faire cette question : « Renonceriez-vous à ce que vous sa-» vez, pour apprendre ce que vous ne savez pas? » et il s'est trouvé des hommes assez contens d'eux-mêmes pour lui répondre par la négative. La médecine étant toute d'expérience, et d'une expérience si difficile et si longue, il est deux espèces d'hommes qu'il ne pouvait souffrir : d'une part ces intrépides *devineurs* de maladies, hautains, affirmatifs, tranchans, et qui, dans les cas les plus douteux, ne doutent jamais ; de l'autre, ces jeunes écrivains qui, dans l'âge de l'inexpérience et de l'imagination, fabriquent d'un trait de plume des traités complets, des encyclopédies médicales, et les jettent fièrement dans le monde qui les dédaigne et les oublie. Quel contraste avec la conduite si réservée de Corvisart? A quarante-deux ans, il n'est encore que traducteur ; à cinquante-un ans, il ose produire de son propre fonds; à cinquante-trois, il traduit et commente. A l'exemple des anciens philosophes, qui presque jamais ne quittaient les écoles avant quarante ans pour écrire, c'est à cet âge que le grand Boerhaave, l'illustre Stahl et tant d'autres, mettent au jour leurs premiers ouvrages. Héberden ne compose le sien qu'à soixante-douze ans; et Mead en avait soixante-dix-huit, lorsqu'il écrivit ces *præcepta* courts et substantiels si estimés de Zimmermann. Baglivi et Bichat, forment, je l'avoue, de glorieuses exceptions; mais c'est surtout ici que l'exception fortifie la règle; ici, dis-je, où il s'agit de médecine-pratique; et puissions-nous toucher à l'époque (car elle doit arriver), où la présomption qui porte à écrire prématurément sur une telle matière, élevera contre l'auteur un préjugé doublement salutaire, et pour les autres et pour lui-même!

Maintenant qu'était Corvisart dans le commerce de la vie? dans ses relations avec ses confrères et avec le monde? dans la familiarité avec ses amis? qu'était-il avec lui-même et dans l'intimité domes-

Digitized by Google

tique? le voici. Trop sincère avec lui-même pour faire sentir ses avantages, il était naturel et simple, peu affirmatif, respectant l'opinion d'autrui, ne renonçant point à la sienne, et, dans l'occasion, prenant son parti et le suivant avec fermeté. L'envie, la médisance, les basses passions de ceux qui n'ont qu'elles au défaut de mérite, il ne les comprenait pas, et si elles se montraient à lui, il les méprisait. Voilà ce qu'il était avec ses confrères; voilà ce qu'il était dans le monde; d'ailleurs, d'une probité rigoureuse, et d'une discrétion à toute épreuve : incapable de trahir le secret même d'un ennemi. Jamais homme ne fut plus fidèle à l'amitié. Il choisissait ses amis surtout parmi les hommes qu'il avait obligés, tant il croyait à la gratitude! à cette vertu, qu'il possédait au plus haut point; et soit qu'enfin il ouvrît quelquefois l'oreille à la secrète voix de sa supériorité, soit que se donnant tout à ses amis, il voulait qu'ils se donnassent tout à lui, la vérité, cette vérité dont le culte était sa religion, la vérité veut que je déclare ici qu'environné de ses amis, il se considérait comme un chef mis à leur tête, pour maintenir entre eux la discipline et l'union. Vice de cœur? non! mais effet nécessaire et peut-être caché d'une raison trop forte pour apercevoir et ménager de petites convenances et de petits égards. Cet homme, du reste, cet homme dont le monde avait une si fausse idée, que l'on a figuré comme un homme livré aux dissipations et aux emportemens de la joie, cet homme était d'un naturel morose et mélancolique. « Le Mesrour de Voltaire, disait-il, avait perdu l'œil qui » voit le mauvais côté des choses; je suis borgne comme lui, mais » c'est l'autre œil que j'ai perdu. » Cette complexion triste et nébuleuse le portait à dédaigner les hommes, à mépriser les louanges et les honneurs; mais par un retour de cet amour-propre dont la chair de l'homme est comme pétrie, les hommages des hommes, les louanges, les honneurs, il les recevait : il les recevait, moins pour s'enivrer d'un vain encens, que pour honorer sa place et appuyer son crédit; c'était une satisfaction, ce n'était plus un piége. Sans doute que l'ataraxie des philosophes n'a jamais été qu'une chimère. On conçoit qu'avec les dispositions chagrines de Corvisart, il ne se peut qu'un mouvement d'impatience et d'humeur (eh! qui peut s'en défendre!) ne lui ait quelquefois arraché des torts, et n'ait quelquefois

Digitized by Google

étouffé sa sensibilité; cette sensibilité contre les surprises de laquelle, d'ailleurs, la sévérité de sa raison le tenait en garde. Mais sa justice qui n'était encore que sa raison, ne tardait pas à se réveiller et à le ramener, dirai-je à sa bonté, dirai-je à sa rectitude naturelle? Aussi cet homme qui avait ressenti si long-temps les horreurs de l'indigence, n'hésitait point à soulager celle des autres; et, encore une fois, soit sensibilité, soit justice, il rendait les bienfaits qu'il avait reçus, et les rendait avec usure; mais sa bienfaisance était cachée; elle le serait encore, si nombre de quittances trouvées parmi ses papiers, n'en avaient révélé non-seulement le secret, mais encore toute l'étendue.

Quelle étrange opposition! Cet homme habituellement si peu expansif, cet homme naturellement si triste et si concentré, Corvisart, était passionné pour Virgile, pour Voltaire, pour Molière. Il savait par cœur presque tout Virgile; Virgile le plus pathétique et le plus harmonieux des poëtes; et pour se délasser de ses ennuis et de ses fatigues, il lisait presque journellement les deux autres. Peut-être avait-il puisé, dans le premier de ces deux écrivains, dans Voltaire, cette promptitude et cette agilité de l'esprit qui tourne si vivement autour des questions; cette subtilité qui les pénètre, les dénoue, et met à nu l'idée qui en est le fond; ce goût pour l'ironie; en un mot cette gymnastique prompte et souple que Corvisart portait dans la dispute, et qui, par des reparties piquantes, brusques, inattendues, lui donnait presque toujours l'avantage; habile toutefois à faire retraite, quand il ne l'avait pas. Quant à Molière, qui jugeait de si haut la médecine, outre ce premier trait de ressemblance qu'avait avec lui, Corvisart, il en eut encore un second fort singulier: le mélancolique Molière avait une gaîté intérieure qu'il jetait dans ses écrits: Corvisart, dans ses épanchemens familiers avec ses amis, laissait échapper la sienne par des explosions vives, soutenues, brillantes, pleines de verve, où son esprit jaillissant par éclairs, frappait et saisissait tout ensemble. Mais, au milieu de ces éclats, un visage nouveau venait-il à paraître? sur-le-champ, tout ce feu s'éteignait: Corvisart reprenait toute la gravité de son naturel et de sa profession. Défiance des hommes? Oui, sans doute: défiance et défiance légitime, moins de leur méchanceté peut-

Digitized by Google

être que de la légèreté de leurs jugemens, presque toujours faux et iniques, parce qu'ils sont précipités et superficiels.

Pour peindre des derniers traits le caractère de Corvisart, suivons-le sur un autre théâtre, dans ce palais, dans cette cour, où se pressent tant de respects, et tant d'obéissances. Quand il aurait eu moins de droiture et de fermeté naturelle, Corvisart eût bientôt compris que la faiblesse, une complaisance servile, et d'autres soins que ceux de ses devoirs, l'eussent mal soutenu dans sa place; et le sentiment de son intérêt l'eût conduit comme l'a fait celui de sa propre dignité. Libre avec le maître, mais de cette liberté qui impose le respect par celui qu'elle sait garder elle-même, il contestait avec lui, s'il était nécessaire, et cédait non au pouvoir, mais à la vérité. Lorsqu'il fallut organiser le service médical de la cour, Corvisart n'accorda rien à la faveur; il ne porta dans ce service que des caractères et des talens qu'il avait éprouvés; et, chose décisive dans cette question si délicate, les choix qu'il fit furent ratifiés par l'assentiment public. L'antipathie que le maître marquait contre des amis de Corvisart n'altéra jamais son attachement pour eux: il les défendait, au contraire; il s'appliquait à dissiper ces ombrages, et il y parvenait. Dans la pompe de cette cour, qui imposait par le faste, jamais sa convoitise ne fut émue, ni son désintéressement affaibli. Il ne voulait rien ni pour lui, ni pour les siens, aux dépens de l'équité. Un jour, et il était loin de s'y attendre, il reçut des mains de l'empereur le brevet d'une place à laquelle son frère était nommé: « Permettez, s'écria-t-il, que je refuse pour mon frère. La » place exige une capacité qu'il n'a pas. Je sais qu'il est pauvre, » mais c'est mon affaire. » Le ministre qui avait fait le travail était présent; Bonaparte se tourna vers lui, et lui dit ces paroles: « En con» naissez-vous beaucoup comme celui-là? »

Corvisart était assurément de ceux que la bonne fortune rend meilleurs. Bonaparte le sentait: il eut une occasion de s'expliquer sur Corvisart: « Honnête et habile homme, dit-il; » et il ajouta pour correctif: « seulement un peu brusque. » Brusque avec l'empereur? Qu'en conclure? C'est que dans cette cour si soumise et si craintive, et, pour parler avec plus de vérité, dans cet abîme de servitude, où presque personne ne conservait une ombre même de liberté, Cor-

Digitized by Google

visart avait gardé la sienne. Le jour qu'il fut premier médecin, il croyait l'avoir perdue, et il en soupirait de douleur.

En 1803, dès l'institution de la Légion d'honneur, Corvisart fut créé officier de cette légion; il fut ensuite créé baron, et commandeur de l'ordre de la Réunion. Admis en 1811 à l'Institut, il y communiqua un mémoire où il proposait pour sujet de prix cette question: *de sedibus et causis morborum per signa diagnostica investigatis, et per anatomen confirmatis.* Un Corvisart futur proposera pour complément ce second programme: *et de istius modi morbis ab exordio dignoscendis; et, vel statim tollendis, vel saltem in posterum cohibendis.* Au titre de membre de l'Académie des Sciences, il joignit ceux qui l'attachaient à la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Dans la plénitude de sa prospérité, comme il n'avait oublié ni ses amis, ni ses bienfaiteurs, il n'oubliait ni les écoles, ni les hôpitaux, berceaux de sa gloire et de sa fortune. Ses libéralités furent ressenties par la Faculté, par une société en faveur de laquelle il fonda un prix, par des physiologistes qui ne savaient où prendre de quoi continuer leurs expériences. Il fit élever une pierre monumentale à la mémoire de son ami Desault, à la mémoire de Bichat, de ce Bichat, enlevé de si bonne heure à la science, à la patrie, au genre humain. Sa vie était heureuse, parce qu'elle était plus que jamais utile et honorée. Mais, commencée dans les épreuves, c'est dans les épreuves qu'elle devait finir. Sa situation, celle de la France, celle de l'Europe, avaient été, comme sa vie elle-même, pesées dans les balances de ce jugement si parfait. Les chances de l'avenir étaient devant lui. Sa pénétration lui rendait présentes et la catastrophe de l'empire, et la catastrophe inévitable qui menaçait sa santé. En 1814, l'empire tomba. Une main fut tendue à Corvisart; Corvisart, en la bénissant, demeura fidèle à ses affections; et la générosité applaudit à cette pudeur de gratitude, et à une sincérité si rare. En 1815, Corvisart eut une première attaque d'apoplexie. Son esprit, assis, pour ainsi dire, sur les ruines de ce corps d'une construction primitive si solide, jugea que le mal n'en était que plus grand, et que ces ruines ne pouvaient se réparer. Pressé par l'importunité de ses amis, il tenta des remèdes, et fit des voyages; inutiles secours! Son esprit seul conserva jusqu'à la fin sa vigueur et

Digitized by Google

sa lumière; et le 18 de septembre 1821, la mort, qu'il appelait comme le dernier bien qu'il pût goûter en ce monde, termina lentement ses longues souffrances, et lui ouvrit les portes d'un monde meilleur. Il laisse pour héritier de sa fortune et de son nom, M. Scipion Corvisart, son neveu et son fils adoptif, dont la tendresse adoucit les amertumes de ses dernières années.

En 1820, lorsque le Roi de France créa l'Académie royale de Médecine, Corvisart fut nommé membre honoraire de la section de médecine, au nom de laquelle ma faible voix vient de rendre à sa mémoire ce tardif et douloureux hommage.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

M. LE Cte CADET DE GASSICOURT,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DE SECTION DE PHARMACIE, LE 26 MARS 1825.

Charles Louis Cadet de Gassicourt, naquit à Paris, le 23 janvier 1769, de Louis Claude Cadet de Gassicourt, et de Thérèse Françoise Boisselet. Son père, chimiste et pharmacien célèbre, était de l'Académie des Sciences, et de l'Académie Impériale des curieux de la nature. Depuis long-temps les diverses branches de l'art de guérir avaient été cultivées dans sa famille. C'était un patrimoine que le père léguait à ses enfans, comme dans la famille des Asclépiades. Sa mère était d'une beauté extrême; et par la ligne féminine, elle descendait d'Antoine Vallot, premier médecin de la reine Anne d'Autriche, et par la suite, premier médecin de Louis XIV. Elle était par conséquent l'alliée de son mari, avant d'être sa femme; car le père de Louis Claude Cadet était l'un des arrières-neveux de ce même Vallot, si décrié par Guy-Patin, qui ne lui pardonnait point d'avoir adopté le laudanum, l'émétique et le quinquina. Charles Louis Cadet de Gassicourt avait donc été formé en quelque façon dans le sein de la médecine; et s'il est vrai, comme le remarque La Mothe le Vayer, que chacun de nous en venant au monde rencontre des volontés toutes faites qui l'attendent, pour s'emparer de la sienne et la déterminer, on peut dire que l'amour des sciences était dans Cadet de Gassicourt un sentiment héréditaire qui coulait en lui avec le sang, et que sa

Digitized by Google

carrière était toute tracée dans les exemples et les traditions domestiques.

Il fit ses premières études au collége de Navarre, où il eut pour condisciples les deux princes de Saxe, Louis et Joseph ; l'abbé de Brienne, qui soutint thèse en hébreu, en syriaque, en samaritain; les deux frères André et Marie-Joseph Chénier, si égaux par le talent, et si divers par la destinée. Il fit ensuite sa rhétorique au collége Mazarin. Là il reçut les leçons de cet abbé Géoffroy, devenu depuis si fameux par son aversion pour les philosophes, et son ardente complaisance pour le despotisme. L'élève ne marcha point sur les traces du maître. A l'âge flexible où se trouvait alors Cadet de Gassicourt, il se fit dans ses idées une de ces révolutions qui se rattachent de plus près qu'on ne pense aux révolutions politiques, et qui tiennent, d'une part, à l'extrême diversité des esprits, et de l'autre à l'opposition, ou plutôt à l'espèce d'inimitié qui se rencontre quelquefois entre les préceptes de l'école, et ceux de la famille. A l'école, l'âme tendre et neuve de Gassicourt s'était ouverte toute entière aux sentimens religieux; elle s'en était vivement et profondément pénétrée; elle en était comme pétrie; et dans les élans de sa ferveur, il écrivait à son père que désormais il était revenu des illusions d'ici-bas (il n'avait pas encore douze ans), et que sa résolution était prise de s'enfermer dans une solitude, pour y sanctifier toute sa vie par les austérités de la pénitence. Son père sourit d'une résolution si ferme ; il n'en dit mot à son fils ; et se contenta de l'admettre à sa table, les jours où il recevait quelques-uns de ses confrères de l'Académie. Or, quels confrères? Lalande, d'Alembert, Condorcet, Fourcroy, Bailly, Vicq-d'Azyr; quels noms! quels hommes! quels talens! mais aussi quel redoutable fonds d'hérésies! et que leur dangereuse éloquence eut bientôt fait du néophyte un transfuge! non qu'il soit permis d'approuver une défection si prompte, et un changement si facile : qu'y retrouvons-nous en effet? que l'étrange instabilité de nos idées : et quel âge en est préservé? Seulement, pour peu que l'on veuille réfléchir à la versatilité de nos jugemens, aux causes qui la font naître, et la tournent en habitude; aux tristes effets qu'elle entraîne dans nos sentimens, nos volontés et nos actions; on finit toujours par souhaiter

Digitized by Google

que les différentes parties de notre éducation soient liées entre elles par une harmonie plus parfaite, et que nos pères, nos précepteurs, nos institutions, nos lois et le monde lui-même, mettent dans les leçons qu'ils nous donnent plus de concordance et d'uniformité. Que ne serions-nous pas, s'il ne fallait pas sans cesse désapprendre ?

Ses humanités achevées, Gassicourt dut prendre une profession. Il choisit la profession d'avocat ; mais à l'étude rebutante des lois, il associait une étude pleine de charmes, l'étude de l'histoire naturelle : et tandis qu'il suivait les heureuses inclinations qu'il avait reçues de la nature, en contribuant à fonder le Lycée, illustré depuis par le talent de Deparcieux, de Fourcroy, de La Harpe, et à créer une société de bienfaisance judiciaire, qui devait épargner du temps et des frais à ceux que leur malheur condamne au supplice de plaider, il composait sur différens points de ses études favorites des mémoires pleins d'intérêt, que Buffon lui-même honora de ses suffrages. Possesseur de quelques objets fort rares et fort recherchés, Gassicourt en fit hommage, partie à l'Académie, partie au Cabinet du Roi. Le peintre de la nature qui présidait alors à cette précieuse collection, voulut marquer sa gratitude au jeune Gassicourt; et qu'on me pardonne le récit que je vais faire : il serait indifférent, s'il ne touchait qu'un homme vulgaire ; mais il s'agit d'un écrivain du premier ordre, d'un de ces hommes qui font la gloire des nations, et qui par la richesse et la force de leur esprit, se forment jusques dans la postérité la plus reculée un empire qui ne finira point. La postérité jouit de leurs ouvrages. Les contemporains jouissent surtout de leurs faiblesses ; car ces faiblesses en les rapprochant de nous, semblent nous rapprocher de leur génie, ou du moins nous en dédommager. Un jour donc Buffon invita les deux Cadet, père et fils, à un léger repas du matin. Avec quelle émotion le jeune adepte franchit le seuil du sanctuaire ! Le dieu avait souffert toute la nuit, et se fit attendre quelque temps : mais enfin il parut : il parut dans cette magnificence de toilette et dans cette solennité d'attitude dont Hérault de Séchelles a fait une peinture si vive, et que Buffon semblait transporter, en écrivant, dans la pompe de ses paroles. Il était précédé d'un valet-de-chambre, et suivi de deux secrétaires, qui prirent place à deux tables différentes, l'une à droite et

Digitized by Google

l'autre à gauche. Il s'excusa de son retard avec politesse, et vint se fixer lui-même entre la table où l'on avait servi, et un petit bureau, où il se mit à continuer une lettre qu'il avait commencée. Tout en écrivant, tout en conversant avec ses convives, et prenant un peu de chocolat, il s'interrompait pour occuper les deux secrétaires, et dicter à celui-ci la description d'un animal rare et nouveau; à celui-là des considérations générales sur la minéralogie : passant ainsi de la composition à un entretien familier, et de l'entretien familier à la composition, avec une présence d'esprit, une liberté d'idées, une suite, un choix, un à-propos d'expressions, qui ne permettent pas de supposer que cette petite scène eût été préparée. L'était-elle cependant? Ce vaste et sublime génie aspirait-il à la petite vanité d'étonner un jeune homme par un artifice de théâtre, afin de lier désormais dans sa mémoire le nom de César à celui de Buffon? Gassicourt se l'est imaginé; mais l'en devons-nous croire? Quelle flexibilité ne prend point un esprit naturellement souple et fort, que la méditation porte rapidement sur des milliers de séries d'idées et de combinaisons diverses; qui se les rend familières par la répétition; qui s'identifie avec elles, et finit par les reproduire à souhait, et par s'élancer de l'une à l'autre, à des extrémités opposées, sans transition préliminaire, sans embarras et sans confusion! Si jamais entendement a été capable de se jouer ainsi avec ses propres richesses, c'était sans doute celui de Buffon; de l'auteur de tant d'écrits immortels; de ce génie étendu et élevé qui promenant ses regards contemplatifs sur les œuvres du créateur pour les peindre aux regards des autres hommes, se pénétrait de la beauté de ces divins modèles, et en traçait des tableaux pleins de chaleur et de sentiment, où tout, jusqu'au détail le plus minutieux et le plus aride, prend de la grâce et de la dignité, et où semblent respirer toute la grandeur et toute la majesté de la nature. Au milieu de tant de nobles conceptions, où trouver place pour des espiègleries d'enfant?

Cependant Gassicourt poursuivait avec ardeur sa principale étude. En 1787, il fut reçu avocat; et depuis 1787 jusqu'à 1800, c'est-à-dire pendant une période de treize années, dont plus de dix furent marquées par les sinistres événemens d'une révolution sans exemple, Gassicourt fut enveloppé dans les agitations et les périls qu'entraînait

avec soi ce grand phénomène politique. On le vit s'exercer tour à tour dans les fatigues du barreau, et dans des compositions littéraires de genres très-différens; et ce qui est d'un prix infiniment plus relevé sans doute aux yeux de tous les hommes, on le vit signaler plus d'une fois son humanité, son désintéressement et son courage par des actes pleins de noblesse et de générosité. Les infortunés surtout pouvaient disposer de lui comme d'un bien qui leur était propre. On se rappelle encore avec intérêt ce jeune couple dont l'amour, l'innocence et le malheur ont été célébrés par Marmontel. Annette et Lubin, ces deux orphelins de Bezons, protégés autrefois par M. de St. Florentin, achevaient tristement leur carrière, chargés d'enfans, et plongés dans les horreurs de la misère et des procès. Je ne sais quelle heureuse inspiration suggéra l'idée de remettre leurs affaires entre les mains de Cadet de Gassicourt. Gassicourt fut pour eux un second St. Florentin. Il retira leur vieillesse affligée des épines de la chicane; il améliora leur situation; pourvut aux pressantes nécessités de toute la famille; et grâce à l'exemple qu'il avait donné, les derniers jours de ces deux enfans de la nature, toujours épris l'un de l'autre malgré les glaces de l'âge, furent embellis par la bienfaisance publique, comme leur printemps l'avait été par la vivacité de leurs feux mutuels.

Des services plus importans, un dévouement plus méritoire devaient encore honorer le caractère de Gassicourt. Le parlement de Besançon avait condamné, d'abord à la peine capitale, et après révision, aux galères perpétuelles, un homme dont le crime apparent était le meurtre de sa sœur de complicité avec son frère, et dont le crime réel était de n'avoir point livré ce frère contumace, et qui seul était coupable. Après cinq ans de prison et trois ans de galères, ce malheureux, désormais sans fortune, sans famille, sans consolation, affaibli, exténué par des maladies cruelles, trouva enfin dans Gassicourt un défenseur dont le zèle et l'éloquence lui rendirent les deux seuls biens qui puissent donner quelque prix à la vie elle-même; je veux dire, l'honneur et la liberté! Ce triomphe de l'équité sur la justice obtenu en 1792, mit dans les mains de Gassicourt les moyens d'arracher plus tard une autre victime aux mêmes douleurs et à la même ignominie;

Digitized by Google

et si je ne parle point ici de l'aversion qu'il manifestait dès lors contre les charlatans, ni de la sentence qu'il fit porter contre l'un d'entre eux, on ne me pardonnerait pas de taire le généreux oubli qu'il montra de lui-même, dans ces jours de confusion, d'aveuglement et de fureur, où l'on ne gouvernait plus en France que par des assassinats, et où les sentimens les plus doux au cœur de l'homme, l'amitié, la gratitude, la piété filiale, l'ombre même d'un intérêt pour les siens persécutés, étaient punis du dernier supplice. Le 1^er^ septembre 1792, il apprend que son oncle M. Cadet de Chambine est dans les prisons; Gassicourt vole à la Commune, alors souveraine absolue; il prie, il presse, il conjure, et ses bourreaux amollis remettent leur proie dans ses mains. On connut par les horreurs du jour suivant à quel danger M. de Chambine échappait. Ce danger, Gassicourt l'encourut lui-même, en 1795, à l'époque où le corps politique le plus monstrueux qui fût jamais, entreprit de continuer, et peut-être de perpétuer son autorité par son autorité même. Gassicourt présidait alors l'une de ces nombreuses assemblées de citoyens, qui, justement révoltés d'une telle insolence après une si longue tyrannie, en appelèrent à la force, et tentèrent de briser le joug, les armes à la main. La victoire décida contre eux le 13 vendémiaire, ou 4 octobre; et les fauteurs d'une résistance si légitime furent envoyés après leur défaite devant des tribunaux. Gassicourt y fut condamné à mort; et comme il était caché dans une retraite impénétrable, il n'y eut qu'un vain simulacre d'exécution. Heureusement le sang versé jusques-là avait produit une sorte de satiété : non que l'humanité fût rentrée dans les âmes : on avait seulement changé de vice; la cruauté avait fait place à la corruption; et soit par une nouvelle façon de mépriser la vie des hommes, soit par le secret aveu qu'ils ne pouvaient plus l'ôter sans péril, les maîtres la disputaient, pour ainsi dire, avec moins d'âpreté. Aussi, après une proscription de treize mois, le jugement qui condamnait Gassicourt fut annulé, et on lui permit de rentrer dans sa famille et de reparaître dans le monde.

Rendu à la liberté et à lui-même, Gassicourt retrouva toute l'activité de son esprit, et reprit ses travaux littéraires et politiques. Il avait publié, dans le recueil *des soupers du jeudi*, quelques-unes de ces pièces

Digitized by Google

fugitives d'un tour enjoué et naturel, qui échappaient sans effort à la facilité de son talent : aimables et légères productions dont il a orné depuis beaucoup d'autres recueils. Dans cette même année 1795, où sa vie fut si fort compromise, il avait mis au théâtre un petit drame d'un genre tout nouveau, qui a fait depuis beaucoup d'imitateurs. Ce drame était *le Souper de Molière*. Gassicourt y fait figurer quelques-uns des premiers hommes de ce siècle, qui a été le premier de tous les siècles. Il les représente au moment où réunis dans la maison de Molière, à Auteuil, et troublés par les vapeurs du vin, et la chaleur des propos philosophiques, ils s'aigrissaient contre les maux de la vie, au point de n'y trouver de remède que de se jeter dans la Seine. Cette résolution bizarre allait, dit-on, s'exécuter ; le sage Molière était dans une pièce voisine : on l'avertit, il accourt : il en appelle, comme la femme de Macédoine, à Philippe à jeun : et le lendemain, en effet, nos philosophes furent, à leur réveil, un peu honteux, mais enfin charmés d'être encore vivans, et le plaisir fit supporter la honte. Quoi qu'il en soit de cette scène extravagante, pour oser la traiter au théâtre, et pour peindre ceux qui l'ont jouée sous leurs vraies couleurs, il fallait une grande hardiesse, et tout l'esprit qui devait la faire pardonner. Le suffrage du public apprit à Gassicourt qu'il n'avait pas trop présumé de lui-même. Ici la fable, ou si l'on veut, le conte était donné par l'histoire : l'auteur n'avait à y mettre du sien que les développemens et les mouvemens du dialogue ; mais dans d'autres compositions du même genre qui ne sont point sorties de son portefeuille, et spécialement dans une sorte de roman à compartimens épisodiques, dont l'intrigue et le nœud se forment à bord d'une corvette, entre des passagers qui se rendent d'Europe en Amérique, Gassicourt a prouvé qu'il était capable, non-seulement d'invention, mais encore de ces combinaisons suivies qu'enfante une tête dramatique. Peu de temps après le Souper de Molière, Gassicourt fit paraître une histoire des sociétés secrètes : ouvrage plein d'attrait pour la curiosité, et qui fut recherché surtout en Allemagne, où les imaginations sont plus éprises de tout ce qui est mystérieux, et où les sociétés de cette nature se sont multipliées plus que partout ailleurs. Gassicourt cherche quelle est l'origine de ces sociétés. Il remonte jusqu'aux initiations pratiquées par les prêtres

Digitized by Google

de l'Inde et de l'antique Egypte, adoptées par les Grecs, introduites dans les écoles des philosophes, et spécialement dans celle de Pythagore : il passe ensuite aux singulières institutions du vieux de la Montagne, à celle des Templiers, à la destruction de cet ordre si cruellement persécuté, aux vengeurs qui sont nés, dit-on, de sa cendre : à la franc-maçonnerie qu'ils ont chargée du soin de leurs querelles et qui les a laissées tomber dans l'oubli ; aux rose-croix, et finalement aux illuminés dont le fondateur, selon Gassicourt, ne fut qu'un servile imitateur d'Ignace de Loyola. Du reste, il faut l'avouer ; l'érudition que déploie Gassicourt dans son ouvrage, n'éclaircit en rien les questions qu'il veut résoudre. Réduit à tâtonner, en quelque sorte, dans ces obscurités historiques, au lieu de découvrir entre des sociétés si diverses une filiation qui les fasse dériver l'une de l'autre, il ne rencontre que des conjectures, dénuées de preuves, incohérentes, contradictoires, qui fatiguent sans instruire. En revanche, lorsqu'il s'agit d'apprécier l'utilité des sociétés secrètes, Gassicourt s'exprime sur ce point délicat en homme judicieux et modéré. A l'exception de la franc-maçonnerie qu'il traite avec beaucoup de ménagement et même avec une sorte d'affection, il fait voir par d'excellens argumens, et surtout par les résultats historiques, que toute association, religieuse ou séculière, qui se sépare de la grande société politique, et prend une discipline intérieure, un langage, un emblème, des symboles qui la singularisent, est mue nécessairement par un intérêt distinct, et bientôt ennemi de l'intérêt général. Fût-elle composée d'hommes choisis, et se proposât-elle d'assurer à la vertu l'empire de la terre, par cela seul qu'elle vit dans l'ombre, elle concevra des préventions, elle sera égarée par le mensonge, et ses œuvres finiront toujours par être des œuvres de ténèbres et d'iniquité. Comment une corporation qui s'estime exclusivement et se préfère à tout, ne serait-elle pas ambitieuse ? comment son ambition ne changerait-elle pas ses prétentions en droits, ses principes en dogmes, ses volontés et ses moindres caprices, en lois sacrées pour les autres hommes ? et marchant ainsi d'usurpations en usurpations, comment ne romprait-elle pas l'unité sociale ? Comment ne troublerait-elle pas la paix publique ? paix, unité, biens précieux, dont le maintien veut que tout soit fait au grand jour, afin

Digitized by Google

qu'il y ait pleine sécurité dans la grande famille! que le citoyen marche librement sans se croire entouré de piéges! et que la peur d'une autorité cachée ne puisse jamais distraire de l'amour du prince, ni balancer le poids de l'autorité légitime! Malheur aux nations qui souffrent dans leur sein des divisions si funestes! malheur aux Gouvernemens qui tendent la main à de si dangereux protecteurs, pour en recevoir un joug honteux : eux qui ne doivent porter que le noble joug de la loi, et ne tenir que d'elle toute leur indépendance! Telle est l'utile vérité que Gassicourt a consacrée dans son ouvrage, et qui suffirait seule pour en perpétuer la mémoire.

A côté de l'histoire des sociétés secrètes, je rangerai quelques autres productions littéraires de Gassicourt; telles que ses lettres sur l'ancienne Normandie, ouvrage écrit en vers et en prose, dans le goût de Chapelle et de Bachaumont, mais d'une poésie moins vive peut-être, et d'un ton plus négligé; telles que l'essai qu'il composa sur la vie privée de ce puissant orateur, dont le talent plein de véhémence et de fierté, renouvela parmi nous ces merveilles de la parole, que l'antiquité seule avait connues: je veux parler de Mirabeau, homme fougueux et passionné, mais qui avait de l'élévation et des entrailles, et qui touchant au dernier terme d'une carrière, dirai-je trop longue, dirai-je trop courte, et mesurant des yeux les ruines qu'il avait faites, et qui formaient sa pompe funèbre, soupirait avec douleur sur les tristes effets de son éloquence, et ne ressentait plus d'une gloire prête à s'évanouir que le remords et la honte de n'avoir que détruit, lui que la hardiesse de son génie appelait à édifier. Outre cet essai biographique, Gassicourt a laissé sur l'astronome Lalande des notes historiques où l'on remarque, entr'autres singularités, que Lalande, malgré l'éducation très-soignée qu'il avait reçue, n'apprit à connaître Racine que fort tard, et fort loin, hors de France. Ce fut en 1751, dans les jardins de Potsdam. Lalande s'y promenait avec Euler. Euler étonné sans doute de voir un Français qui ne savait de Racine que le nom, se mit à déclamer quelques-unes des plus belles scènes de Phèdre et d'Iphigénie. Quoiqu'un peu défigurée par l'accent tudesque du déclamateur, cette poésie divine transporta Lalande d'admiration. Sur-le-champ, il achète un Racine; il l'apprend par cœur; et dans tout le

Digitized by Google

cours de sa vie, lorsqu'il était avec ses amis, il se plaisait à réciter ces scènes ravissantes dont le charme lui avait été révélé par un mathématicien Suisse. Enfin au milieu d'une infinité de pièces détachées, de contes en prose, de dialogues et de lettres sur différens objets de littérature et de philosophie, Gassicourt a consigné dans ses manuscrits deux éloges d'un mérite très-distingué; l'un du savant et modeste Deparcieux, l'autre d'un pharmacien célèbre, Antoine Baumé, membre de l'ancienne Académie des Sciences, et associé de la nouvelle. Ces éloges furent composés lorsque le dernier siècle s'achevait; et bien que depuis cette époque Gassicourt ait publié des ouvrages purement littéraires, tels que l'histoire du voyage qu'il fit en Autriche pendant la campagne de 1809, il semblerait que les deux pièces précédentes terminent la vie d'homme de lettres que Gassicourt avait menée jusques-là; et qu'étant d'un genre mixte, elles forment une transition naturelle entre la première partie de son existence, et celle que le sort lui réservait pour l'avenir.

Nous touchons en effet au moment où la raison, la nécessité, l'esprit de famille vont ouvrir devant Gassicourt une carrière toute nouvelle, et l'attacher désormais au culte des sciences. Il eut, en 1800, la douleur de perdre son père; il n'eut à recueillir pour succession qu'une très-médiocre fortune, insuffisante pour sa mère et pour lui. Je me trompe. L'argent n'était ni la plus noble ni la plus utile partie de son héritage. Le savoir du père, ses talens reconnus, la juste renommée d'honneur et d'habileté qu'il s'était acquise, tel était le solide patrimoine qui se présentait au fils, et qu'il s'agissait de s'approprier. Gassicourt n'hésite point. Que ne peut un esprit préparé par les lettres? C'est une terre féconde où tout croît avec rapidité. En peu de mois Gassicourt soutint, non-seulement avec succès, mais encore avec gloire, les examens prescrits; et sur-le-champ, dans la maison de son père, devenue la sienne, tout se remet dans l'ordre accoutumé. On y retrouve, avec le même nom, les mêmes lumières, la même activité, le même zèle, la même attention scrupuleuse pour les ordonnances des médecins et les besoins des malades. Rien ne paraît changé, parce que rien ne l'est en effet pour le public. L'absence du père n'est plus aperçue, si ce n'est du fils lui-même; ou

Digitized by Google

plutôt on eût dit que sous les traits du fils, le père renaissait pour mériter encore une fois l'estime des hommes, et figurer de nouveau parmi les pharmaciens les plus honorés de la capitale.

La preuve que Gassicourt n'obtenait si rapidement une confiance si générale, que parce qu'il en était digne, et qu'à cet égard le public ne se laissait abuser ni par de vaines apparences, ni par la force de l'habitude, cette preuve, on peut la tirer moins encore du changement de domicile que des travaux publiés ultérieurement par Gassicourt. En 1803, il fit paraître un Dictionnaire de Chimie, en quatre volumes in-8°. Ce dictionnaire destiné à remplacer celui de Macquer que les progrès de la chimie avaient fait si promptement vieillir, a éprouvé le même sort par la même cause : il est aujourd'hui très-suranné; mais la justice que l'on a rendue à Macquer, on la doit à Gassicourt; et pour peu que l'on jette les yeux sur l'introduction qu'il a mise à la tête de son ouvrage, et sur le plan ou l'espèce d'itinéraire qu'il a tracé pour en diriger la lecture, on conviendra qu'il entendait à merveille la chimie de son temps, déjà si étendue et si riche; on jugera qu'à l'esprit de détail, il joignait cet esprit d'ensemble et de méthode qui coordonne tout en mettant chaque chose à sa place; et qu'enfin son style toujours pur, ne manque ni d'élégance, ni de facilité, ni d'harmonie. Bientôt après il composa sous le titre de Petite Pharmacie domestique, une sorte de manuel peu volumineux et d'autant plus utile aux personnes qui vivent à la campagne, au sein de l'opulence, mais environnées de malheureux qui les implorent dans leur détresse, et les mettent dans la nécessité de préparer et d'administrer des médicamens. Ce petit ouvrage, où le savoir va au secours de la bienfaisance, a eu plusieurs éditions, et chaque édition était un éloge. Le même succès a consacré le Formulaire magistral; recueil où Gassicourt réunit une suite de formules éprouvées dans un grand nombre de maladies épineuses; formules sorties des plus habiles mains et déposées dans celles de son père et dans les siennes. Former ce recueil était un travail sans mérite, s'il n'eût été fort utile; mais ce qui en rehausse le prix à l'égard de Gassicourt, ce sont les sages vues qu'il a développées dans la préface. Elle fut écrite à l'époque où les esprits, irrités contre la polypharmacie, la proscrivaient

Digitized by Google

sans restriction, et vantaient exclusivement l'emploi des médicamens simples. Gassicourt fit voir qu'en parlant avec toute la rigueur qu'exige l'expression de la vérité, la qualification de simple n'appartenait à aucune substance de la nature; que si l'on excepte les procédés moraux, l'action du geste ou de la parole, ainsi que l'action de la main et des instrumens dans les procédés opératoires, tout ce que la médecine emploie pour changer l'organisation est composé; qu'à cet égard, la différence n'est que du plus au moins; et que du reste, les médicamens doivent être appréciés non par leur simplicité, ou leur composition, mais par la nature et le degré de leur action sur nous-mêmes. Ce principe admis, et il est incontestable, Gassicourt montre que, malgré la diversité des organisations, chaque médicament a une action propre et spéciale; que cette action est inimitable à tout autre médicament; que par conséquent, il n'existe point de vrais succédanés, pas plus qu'il n'existe de synonymes entre les mots d'une langue; et que finalement, parmi ce grand nombre de modifications si diverses que nous imprime tout ce qui nous touche, il est telle modification que l'on ne peut obtenir que d'un mélange de beaucoup de substances hétérogènes, et telle autre, que d'une seule matière très-simple en apparence ou très-peu composée; d'où il tirait cette conclusion, que dans le procès intenté aux polypharmaques par leurs adversaires, l'art n'avait aucune raison de préférer ceux-ci à ceux-là; et qu'au lieu de proscrire l'une des deux méthodes opposées, on devait s'attacher à les perfectionner l'une et l'autre : conclusion pleine de sagesse, si je ne me trompe, et qui fait assez voir quelle était la justesse et la modération de son esprit.

Comme la flamme qui s'accroît par l'aliment qu'on lui donne, cet esprit, à mesure que Gassicourt multipliait ses relations, prenait plus de force et d'étendue. Tout en sacrifiant aux muses et aux lettres, dont l'amour ne s'éteint jamais dans les cœurs qui l'ont une fois senti, Gassicourt faisait dans son laboratoire des expériences sur une infinité de matières des trois règnes encore peu connues, quoique très-usuelles : le thé, le café, quelques tabacs du commerce, une espèce de manne observée sur un saule; le suc du papayer; la cire qui recouvre la graine du myrica de la Louisiane et de la Pensylvanie; arbre que la nature

Digitized by Google

a fait en quelque chose le rival de l'abeille; vingt autres objets qu'il serait superflu d'énumérer ont été examinés, maniés, dirai-je, pénétrés par lui. Est-il nécessaire d'ajouter à cette liste l'invention de quelques instrumens de physique et de pharmacie? les essais qu'il a tentés pour la coloration des bois indigènes? et les heureuses innovations qu'il a proposé de porter dans les procédés de quelques arts? C'est au milieu de tant de travaux divers, c'est avec ce fond si varié d'idées, de vues, de projets, qu'il écrivait presqu'en même temps pour les Annales de Chimie, pour le Bulletin de la Société d'encouragement, pour le Bulletin de Pharmacie, pour des collections faites dans des pays que les chances de la guerre avaient attachés à la France, et qu'elles en ont depuis séparés. Un prix avait été proposé pour qui trouverait le moyen le plus simple d'analyser les terres destinées à la culture, sans recourir aux finesses de la chimie, toujours trop compliquées pour être populaires. Gassicourt s'occupa de ce problême; et conduit par cette vue principale, déjà autorisée par la belle expérience de Van-Helmont, et par celles de Boyle, d'Eller et de Krafft, savoir, que toutes choses égales d'ailleurs, les terres ne peuvent servir à la végétation, qu'autant qu'elles sont pénétrées d'une quantité convenable d'humidité, il tenta des expériences propres à lui faire mesurer avec précision, et la quantité d'eau qu'attire à soi chaque terre, et la force qu'elle met à la retenir, et à la disputer à l'action de l'air et à l'action de la chaleur. Ce qu'il fit sur chaque terre en particulier, il le fit sur des mélanges de terres, prises deux à deux, trois à trois, et associées dans des proportions diverses. Ses expériences terminées, il en consigna les résultats dans les Annales des Arts et Manufactures, sous le titre de Recherches géoponiques; recherches que l'on peut répéter avec un peu de terre et d'eau et vérifier avec une balance et des poids. La simplicité de ces procédés les met donc à la portée des esprits les moins cultivés; et sous ce rapport, le problême posé serait résolu, si dans une question si complexe, et qui embrasse une infinité d'élémens divers, l'élément qu'ont éclairci les expériences, agissait indépendamment de tous les autres; mais il n'est point entr'eux d'action parfaitement isolée, et ici, comme dans l'économie vivante, tout est consentement et concours. Outre l'attraction des terres pour l'humi-

Digitized by Google

dité, leur friabilité, leur consistance, leur inclinaison vers le soleil, l'absence de la lumière directe, ou la facilité qu'elle trouve à les pénétrer, les degrés, l'égalité, les variations de la température, l'état électrique et les autres qualités de l'air, l'action des météores, les conditions primitives des germes, aussi variées peut-être que les tempéramens dans les animaux, les émanations et les sucs divers dont le sol est imprégné, enfin, les soins de la culture, et l'influence plus ou moins éloignée des lois, quelle foule de données dont il s'agirait de mesurer la valeur, ou propre ou comparée, avant de poser un résultat, et d'établir un principe! Que ces réflexions toutefois ne fassent point oublier l'exactitude et l'esprit que Gassicourt avait portés dans ses recherches. En toute chose, l'invention et la méthode sont d'un prix inestimable.

Une autre idée que Gassicourt a long-temps nourrie, et qu'il n'a fait connaître qu'en 1820, était la création d'un institut nomade ou voyageur; sorte de corporation scientifique mi-partie civile, mi-partie militaire, qui aurait à Paris un conseil suprême sous la surveillance et la direction des ministres, et qui, parcourant les départemens de la France, scruterait avec curiosité toutes les sources de nos richesses, toutes les branches de notre industrie, et de concert avec les autorités locales, dresserait des plans de réforme et d'amélioration; combattant partout les erreurs, les préjugés, les méthodes vicieuses; préparant partout des exploitations nouvelles; et surtout s'appliquant à familiariser avec la bèche et la charrue, des mains qui jusques-là n'ont porté que le glaive, et n'ont appris qu'à verser le sang des hommes. Les vues morales que développe à ce propos Gassicourt sont grandes et belles; et le projet dont elles sont le plus précieux ornement, a été presque réalisé en Egypte par l'armée qu'y fit passer la France, il y a près de trente ans. Cette armée, qu'était-elle en effet? qu'un grand institut voyageur qui, les armes à la main, allait reporter les sciences dans leur berceau primitif, et qui, sous un ciel toujours pur, et sur un sol inépuisable, eût présenté peut-être aux yeux des nations, si Dieu l'eût permis, le plus ravissant de tous les spectacles, celui de la force soumise à la sagesse. Mais en Egypte, l'armée française était souveraine; tout fléchissait devant elle; elle agissait et rien ne gênait la li-

Digitized by Google

berté de son action. En France, au contraire, où tout est pris, établi, distribué, possédé sous la garantie de la loi; où l'on sent à chaque pas la main de l'autorité qui l'exécute; où se pressent tant d'intérêts privés, publics, unis ou divisés, mais habitués dans leur lutte réciproque, à suivre des formes prescrites; l'institut nomade de Gassicourt, cette machine insolite, jetée tout à coup au travers des rouages administratifs, en arrêterait le jeu, sans pouvoir développer le sien. Elle rencontrerait partout des résistances, parce qu'elle éleverait partout des ombrages. Quel homme, en effet, verrait sans inquiétude faire le recensement de ses richesses, ou de ses procédés industriels? et ne traiterait d'abord le perquisiteur en émissaire du fisc, plutôt qu'en missionnaire de la raison? Mais quoi! n'est-il plus de bien à faire? et l'idée de l'institut nomade est-elle donc une idée stérile? Deux questions auxquelles on peut répondre, pour la première, que le bien, s'il en reste à faire, doit être fait par l'administration, laquelle n'en sera que plus respectable et plus sainte aux yeux des hommes; et pour la seconde, que l'institut nomade de Gassicourt, instrument parasite et déplacé, dans une nation toute constituée, serait peut-être excellent pour en constituer une : ce serait, si l'on veut, un excellent plan de colonisation; et ce mérite est trop rare pour n'en pas rappeler le souvenir, dans le cas, par exemple, où le gouvernement adopterait les vues de quelques écrivains philanthropes, et songerait à fonder en France des colonies intérieures; comme l'ont fait de simples particuliers en Ecosse et en Hollande, et comme la Russie le fait chaque jour pour elle-même, autant peut-être que les états unis d'Amérique.

Il est du reste une institution qui formée sous l'empire, et conservée par l'autorité légitime, a pour ainsi dire consacré son existence par ses services, et dont la création est due principalement au zèle éclairé de Gassicourt : je veux parler du conseil de salubrité, établi près de la Préfecture de police. Le premier magistrat qui fut honoré de cette préfecture, M. le comte Dubois, se trouvait à chaque instant forcé de statuer sur une infinité de questions administratives où il s'agissait de concilier les intérêts particuliers avec le premier de tous les intérêts publics, qui est la conservation. Sur la plupart de ces débats qu'elle n'avait pas prévus, la loi était muette; il fallait un autre guide. M. le

Digitized by Google

comte Dubois voulut suppléer à la loi par l'équité; mais l'équité toute seule ne suffisait; il fallait encore des lumières, et Gassicourt suggéra à M. le comte Dubois l'heureuse idée de former près de sa personne un conseil composé d'hommes recommandables à la fois par leur caractère, et par leur profond savoir dans l'hygiène et l'économie publique. La proposition fut agréée. Gassicourt fit partie du conseil; il en fut nommé secrétaire-rapporteur. Thouret, Parmentier, Déyeux, Huzard furent ses principaux collègues; et ce conseil fut dès le principe, environné d'une telle faveur, que choisi par l'autorité, on eût dit qu'il l'avait été par les citoyens. Ainsi placé entre eux et le magistrat, il devint l'arbitre, et l'arbitre toujours applaudi de ces petits différens qui se décident moins par un texte formel que par des considérations, je dirai presque par des nuances fugitives, délicates, éventuelles, qu'un jury seul peut apprécier avec justesse, mais qui échapperont toujours à la prévoyance du législateur. Ces détails, cependant, n'excluaient pas les questions d'un ordre plus élevé touchant la salubrité publique; et peut-être que par les mesures qu'il a fait adopter, le conseil a prévenu plus d'une fois de grandes calamités parmi nous. Mais n'insistons point sur un éloge que m'interdit la bienséance. Qu'il me soit seulement permis de faire remarquer à l'égard du conseil de salubrité, que les principales villes de France cherchent aujourd'hui à imiter en ce point la capitale; qu'elles se donnent des institutions formées sur le même modèle; et à l'égard de son secrétaire, Gassicourt, que jamais homme ne remplit les devoirs de sa place avec plus d'exactitude et une activité plus soutenue. Il a été pendant quinze années le moteur et comme l'âme de ce conseil qu'il aimait, comme il est naturel d'aimer une création qui nous honore. C'est assez dire à quel point il y a multiplié ses travaux; travaux presque uniquement connus de ses collègues, et de l'autorité qui les ordonnait; travaux qui seraient sans gloire, si nous étions sans justice et sans gratitude; mais qui, plus tard, eussent reçu de la main même de leur auteur tout l'éclat dont ils sont dignes, si une fin prématurée n'en eût arrêté les progrès, et empêché l'achèvement. Gassicourt, en effet, jeté, pour ainsi dire, dans tout le matériel de l'hygiène publique, ne négligeait rien de ce que sa situation lui permettait d'apercevoir.

Digitized by Google

Il a rassemblé sur toutes les parties d'une si vaste matière, les notes les plus positives et les documens les plus authentiques : et de ces résultats d'une expérience toute pratique, il préparait un édifice immense dont il n'a comme ébauché qu'un petit nombre de compartimens. Puissent les héritiers de Gassicourt voir dans ce précieux dépôt une espérance publique qu'ils ne doivent pas tromper! Puisse leur piété achever pour sa gloire un travail qui le charmait encore dans ses derniers momens, et dont la mort seule a pu détacher sa main défaillante! Si jamais ce grand ouvrage est publié, on n'y retrouvera pas sans intérêt les recherches que Gassicourt avait faites, non-seulement sur les difformités et les maladies, mais encore sur les qualités et les défauts, les vertus et les vices, en un mot sur les habitudes morales, inhérentes en apparence à certaines professions : recherches pleines d'originalité, dont il fit paraître un extrait dans les mémoires de la Société médicale d'Emulation, sous le titre de Statistique physiologique et morale. Supposez faite, et bien faite, une statistique de cette nature, quel champ s'ouvre devant une administration protectrice, pour découvrir dans les professions diverses, les causes du bien, et les causes du mal; pour étouffer celles-ci, et fortifier celles-là; pour affermir les bons dans la pureté de leurs penchans, et ramener, s'il se peut, les hommes dépravés à ce noble sentiment de la dignité humaine, qu'il suffirait peut-être de réchauffer dans les cœurs, pour délivrer notre espèce des plus hideuses plaies dont elle puisse être affligée, je veux dire, les crimes et les supplices. Songez à l'Ecosse, et ne désespérez jamais de la vertu des peuples.

Poursuivons. Gassicourt n'était pas seulement dans le conseil le plus assidu de ses membres, comme il en était le plus laborieux : il s'y distinguait encore par une haine vigoureuse contre la race sacrilége de ces imposteurs qui se jouent de la vie des hommes, et que l'on désigne sous la qualification assez mal déterminée de charlatans. Le charlatanisme en effet n'est souvent qu'un travers d'esprit qui nous porte à surfaire ou à exagérer notre crédit, nos richesses, notre pouvoir, notre naissance, nos talens, nos qualités, nos vertus; il n'est pas jusqu'à nos défauts et à nos vices, que notre sottise n'amplifie quelquefois pour en tirer vanité, et nous honorer de ce qui nous déshonore;

Digitized by Google

forfanterie presque toujours ridicule, parce qu'elle est inoffensive. Mais il est un charlatanisme dangereux et criminel : c'est celui dont les agens ne soutiennent leur vie qu'en l'arrachant à leurs semblables ; qui sous l'apparence d'un commerce légitime, tend des piéges à la crédulité, surprend la bonne foi des familles, et consomme sans remords, et comme de gaîté de cœur, sur le père, sur la mère, sur les enfans, le plus lâche et le plus noir des attentats, l'empoisonnement. Soit oubli, soit impuissance, la loi n'est point armée contre le monstre. On dirait qu'elle autorise ce qu'elle ne punit pas ; et cette impunité qui devrait rendre le charlatanisme plus odieux, en le rendant plus redoutable, est précisément ce qui en affaiblit l'horreur. Poussé lui-même par ce ménagement, le charlatan court à ses meurtres, le front levé ; persuadé qu'une industrie qu'on n'arrête pas, est une industrie que l'on respecte. Mais ce que la loi semble protéger par sa faiblesse, ce que le public alimente par la sienne, Gassicourt le poursuivait avec une ardeur infatigable. Non-seulement il écrivait contre le charlatanisme, soit dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, soit partout où l'occasion l'y invitait ; mais encore rencontrait-il un charlatan ? le surprenait-il dans son insidieux manège ? il rompait sur-le-champ tout ce maléfice, en le déférant à l'autorité, en le traînant devant les tribunaux. Après une première condamnation, il en provoquait, s'il le fallait, une seconde, une troisième, une quatrième, une cinquième : plus habile et plus opiniâtre dans son indignation, que le charlatan ne l'était dans ses ruses et dans sa perversité. Heureux zèle, s'il n'eût pas excédé un moment les justes limites, et s'il eût mesuré plus à propos les coups qu'il portait ! Mais qui peut se défendre de quelque emportement contre ce mélange de bassesse et d'improbité dont se compose le charlatanisme ! Des paroles vives échappèrent à Gassicourt : on les crut téméraires : la forme offensée prévalut sur le fond. Il en fut repris ; et cet échec, qui fut un triomphe pour la malignité, devint pour Gassicourt la source des plus cruelles amertumes. Il ne pouvait comprendre que son dévouement reçût une telle récompense ; car il se croyait puni pour avoir bien fait. Sa vivacité l'empêchait de voir que, même pour faire le bien, il faut de la réserve et de l'art ; et que se précipiter, c'est tout perdre. On abuse de tout, excepté de la

Digitized by Google

vertu, disait Aristote; c'est que dans la vertu, tout est convenance et proportion.

Cependant, que ce léger écart de Gassicourt ne donne point le change sur son vrai caractère. Quel homme fut plus sincère? et quel homme fut plus modéré? Sa franchise, tempérée par sa bonté, et inaltérable comme elle, n'alla jamais jusqu'à la rudesse, à plus forte raison jusqu'à la violence. Les plus dures vérités, s'il en dit jamais de telles, prenaient dans sa bouche l'accent de la douceur d'âme, et du désir d'obliger. Modeste et simple, avec quelle défiance de lui-même je l'ai vu soutenir son opinion lorsqu'elle était combattue! avec quel empressement et quelle soumission je l'ai vu sacrifier son avis à celui de ses collègues, quand il le croyait le meilleur! Jusqu'où n'a-t-il point porté la bienfaisance! et de quels soins délicats, de quelle pudeur il assaisonnait ses moindres bienfaits! Qui le sait mieux que moi, qui en ai été l'objet? et qu'il m'est doux aujourd'hui d'offrir à sa mémoire l'expression publique de mon éternelle gratitude, et de mêler un si juste hommage à ces paroles que je consacre devant vous à la vérité! J'insisterai sur cette qualité généreuse qui le distinguait éminemment, et qui me paraît la plus digne d'être proposée à l'imitation des hommes; car dans ce peu de jours qui leur sont départis, et que traversent tant de maux, les hommes ont encore plus besoin de vertus que de lumières. Est-il une douleur, est-il une infortune que Gassicourt ait connue sans la soulager, sans la secourir, sans lui tendre une main protectrice! Un jour il reçoit d'un jeune pharmacien le manuscrit d'un mémoire qui devait paraître dans le Journal de Pharmacie. En feuilletant ce manuscrit, Gassicourt trouve une lettre que l'auteur y avait laissée par inadvertance : cette lettre renfermait les plus tristes détails sur la situation du jeune homme; il s'était porté caution; on l'avait trompé; il était débiteur, et le rigoureux créancier le menaçait de la prison. Que fait Gassicourt? il fait prier le jeune homme de revenir, et lui remet en secret la somme qui devait l'acquitter. Le jeune homme touché au cœur, écrit un reçu et force Gassicourt à l'accepter. Peu de temps après il revient à son bienfaiteur, muni de la somme que portait le reçu et parle de rendre: « Rendre? lui dit Gassicourt, vous » ne me devez rien; voilà bien votre billet, mais il est déchiré, nous

Digitized by Google

» sommes quittes. » On me pardonnera de ranger ce trait à côté de celui que Gassicourt a consigné dans son article *honoraire* du Dictionnaire des Sciences médicales, et qu'il raconte avec cette complaisance d'une âme tendre, qui, en applaudissant à la bonté, s'applaudit à elle-même. Bouvart visitait un malade que des pertes inattendues livraient aux chagrins les plus déchirans. Ce grand praticien découvre sur-le-champ la cause du mal, et pour toute ordonnance, il laisse plié sur la table un bon de trente mille francs à toucher chez son notaire. Le don de Gassicourt était sans doute moins magnifique; mais la bonté se mesure-t-elle au poids? la richesse est-elle la bienfaisance? et souvent un mot, un regard, que dis-je? un silence même, n'est-il pas d'un prix supérieur à tous les trésors!

A cette noblesse de cœur, Gassicourt joignait une droiture inflexible et le désintéressement le plus parfait. Si sa bonté le disposait à l'indulgence, si sa modestie le portait à des concessions, sa probité, ce respect que tout homme bien né conçoit pour lui-même, le défendait contre ce qui eût senti la faiblesse, et l'empêchait de trahir jamais la justice et la vérité. Ce sentiment qui repousse de nous tout ce qui peut nous avilir, grandit aisément dans l'occasion, et la facilité se change alors en courage indomptable. Gassicourt donna des preuves de ce courage d'esprit et de cet oubli de son propre intérêt, dans une circonstance où il fallait défendre les intérêts d'un pupille, sinon contre la fraude, du moins contre les prétentions d'un homme tout puissant; homme d'un naturel ardent et impérieux, qui pouvait, d'un mot, trancher la question, et d'un geste, jeter Gassicourt dans le néant. Gassicourt tint tête, et la fermeté le fit respecter de la hauteur. Générosité des deux parts; fort bien: pourvu que l'on accorde que le plus difficile et le plus glorieux de cette affaire est du côté de Gassicourt. Sa correspondance privée porte partout le même caractère; et s'il était possible que le peu qui m'en a été confié le fût un jour au public, il en résulterait la conviction que, sur beaucoup de points essentiels de la vie humaine, Gassicourt a été l'un des meilleurs hommes qui aient jamais existé.

Quelques ombres cependant se forment sur ce tableau; et peut-être aurais-je pris soin d'en détourner vos regards, si, vues de plus près,

Digitized by Google

ces ombres elles-mêmes ne devaient tourner à sa louange. Qui le dirait ! l'impartialité dont se piquait Gassicourt, et qui n'était que sa droiture et sa justice habituelles, l'exposait à paraître versatile, contraire à lui-même, inconséquent. Il est, par exemple, tel de ses ouvrages où en parlant du même homme, Gassicourt profère successivement les qualifications les plus incohérentes; blâme et admire, admire et blâme, d'une page à l'autre, d'un paragraphe à l'autre, d'une ligne à l'autre : peint l'horreur des batailles, vante la gloire des batailles; et par ces contradictions mal ménagées, blesse également des deux côtés, et donne à sa composition cette marche oblique et inégale que fait prendre une sorte d'ivresse et de trouble d'esprit. Que le bien, que le mal soient jetés confusément devant nous par la nature, et surtout par l'homme : je l'accorde; mais si vous êtes historien, portez l'ordre dans cette confusion; pesez tout, réglez tout, mettez tout à sa place; et que par des sentiers cachés, votre raison conduise la mienne à des résultats solides, fixes, immuables. D'un autre côté, cet amour si vif du bien public dont Gassicourt était possédé et dont il a, pour ainsi dire, empreint tous ses écrits politiques, cette passion si noble et si belle, devenue en lui trop ardente, le rendait trop exigeant, trop inquiet, trop soupçonneux. Il voulait dans les affaires humaines une rigueur qu'elles ne comportent pas; et pour remédier à des maux légers ou chimériques, peut-être eût-il embrassé des maux réels et terribles; comme s'il existait un bien absolu ! comme si un bien de cette espèce était compatible avec notre nature ondoyante et fragile; comme si le bien n'était pas toujours relatif et graduel; comme si la première condition pour perfectionner, n'était pas de conserver; de même que la première condition pour conserver, c'est de perfectionner. Il oubliait que qui ne sait pas supporter les petits maux n'est pas digne des grands biens; il oubliait surtout, lui qui avait bravé la mort pour rétablir la dynastie légitime, il oubliait qu'en France l'auguste liberté est inséparable de l'auguste royauté; que ces deux divinités protectrices l'une de l'autre, n'ont parmi nous qu'un temple et qu'un autel; que leurs adorateurs doivent les embrasser et les confondre dans les mêmes hommages et le même culte; que détruire celle-ci, c'est détruire celle-là; que de temps immémorial nos rois sont les premiers

Digitized by Google

amis de leur peuple, autant et plus que ne l'a jamais été du sien l'aristocratie de l'Angleterre; qu'un pouvoir nouveau s'élevant au milieu de nous, est faible ou feint de l'être : demande de la force, ou l'usurpe, et devient nécessairement tyrannique; et qu'enfin une nation honorée des vertus de Louis XVI et de la sagesse de Louis XVIII doit tout espérer de leurs successeurs. Notre avenir est tout dans la bonté de nos princes, et il n'est point de véritable bonté, sans une raison souveraine. Que faut-il de plus? et quels gages plus solides et plus touchans de notre félicité?

C'est ainsi qu'avec tant de motifs de sécurité, et au milieu de tant d'élémens de bonheur, l'âme de Gassicourt était consumée de je ne sais quelle fièvre de perfection idéale dont le type n'était nulle part qu'en elle-même. Une obsession si constante et si vive, que j'appellerais presque une hypochondrie politique, et l'importun souvenir du revers dont j'ai parlé tout à l'heure, faisant ressentir à ses organes les plus fâcheuses impressions. Bientôt sa santé fut altérée; elle devint de plus en plus chancelante. Une tumeur d'une nature dangereuse se forma dans une partie essentielle du système digestif. La nutrition fut désormais languissante et imparfaite; des douleurs lancinantes ôtèrent le repos et le sommeil. Gassicourt cherchait dans le travail un remède ou plutôt une consolation, qui aggravait le mal; et les sources de la vie se tarissant par tant de causes à la fois, il s'éteignit le 21 novembre 1821, dans sa 53e année, c'est-à-dire à l'âge où l'esprit humain, plein de force et de maturité, imprime à ses productions un caractère de profondeur et d'éclat qu'elles n'auraient à aucune autre époque de la vie : réflexion bien propre à ajouter, s'il se peut, aux regrets que laisse après elle une perte si difficile à réparer.

Gassicourt avait une taille élevée, une physionomie noble et ouverte, un esprit enjoué, une conversation légère et pleine d'agrément. Il était membre correspondant des Académies royales de Madrid et de Turin; de la Société économique de Florence; de la Société de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie de Bruxelles; des deux Sociétés des sciences Physiques et d'Emulation de Liége; de la Société Pharmaceutique de Bavière. Il appartenait aux Sociétés savantes d'Orléans, de Lyon, d'Autun, de Strasbourg; à la Société Philotech-

Digitized by Google

nique, et à la Société libre de Pharmacie de Paris. Aux titres de pharmacien de la Société maternelle, et de pharmacien honoraire du corps des sapeurs pompiers, il joignait le titre de pharmacien ordinaire du chef de l'État. Ce chef qui en 1809 se l'attacha en cette qualité, lui fit faire la campagne d'Autriche, et pour prix de son zèle, de son humanité, de son courage, il lui conféra le titre de chevalier, sans lui accorder toutefois la croix de la Légion. Ce complément de justice et d'honneur, Gassicourt le reçut en 1815, des mains du roi de France. En 1812, il avait pris le grade de docteur-ès-sciences, et soutenu pour l'obtenir, deux thèses, l'une sur l'extinction de la chaux, l'autre sur l'étude simultanée des sciences. On aurait pu mettre sur celle-ci pour épigraphe : *de te fabula narratur*. Ce sujet, c'était lui-même : il donnait à la fois le précepte et l'exemple. Enfin en 1821, la section de pharmacie de l'Académie royale de Médecine l'appela dans son sein, et par un suffrage unanime, elle lui confia les fonctions de secrétaire. Elle ne pouvait mieux choisir pour sa gloire, et pour celle de Gassicourt.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

M. LE COMTE BERTHOLLET,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, LE 28 MARS 1826.

Claude-Louis Berthollet naquit au bourg de Talloire, à deux lieues d'Anneci, le 9 décembre 1748, d'une ancienne famille, originaire de France. Louis Berthollet, son père, était châtelain du lieu. Philiberte Donier, sa mère, était d'une famille noble de Savoie. Leur fils, dès l'âge le plus tendre, eut un goût décidé pour les études sérieuses. Il fut envoyé de bonne heure au collége d'Anneci; collége fondé, il y a quatre siècles, par un paysan du voisinage, qui, de berger, devint cardinal. Là, Berthollet suivit avec chaleur son penchant naturel, et ne voulut pour amis que quelques élèves aussi studieux que lui. Souvent il passait des nuits entières à s'instruire avec eux. Déjà ce jeune cœur savait goûter les seuls biens réels dont la vie de l'homme soit embellie, le plaisir d'aimer, et celui de connaître. Son seul délassement, les jours de vacance, était de suivre ses amis à la chasse; mais dans son bagage, il mettait furtivement un volume ou deux; et tandis que les autres se dispersaient dans les champs, emportés par leur ardeur, Berthollet, retenu par son talisman, s'arrêtait au pied d'un arbre, ou à l'ombre d'un rocher; et c'est là, qu'au re-

Digitized by Google

tour de leur course, ses amis le retrouvaient plongé dans la lecture ou la méditation. Sa philosophie terminée, Berthollet dut songer à prendre un état. Le barreau, l'administration, l'église, s'ouvraient devant lui, comme devant ses amis. Il pouvait s'y promettre, comme eux, des succès, des dignités, des postes brillans et lucratifs. Il fit alors ce qu'il avait fait à la chasse. L'amour des sciences prévalut, et Berthollet choisit la médecine. Il se rendit à l'université de Turin; il y prit ses degrés, et fut reçu docteur en 1770. Mais ce titre, en conférant le droit d'exercer, ne va pas toujours avec la capacité nécessaire; il la suppose, et ne la donne pas. La probité de Berthollet lui fesait vivement sentir que, si pour faire la médecine, il faut la savoir, en revanche, pour la savoir, il faut la faire; cercle vicieux, que, du reste, l'on rencontre partout; et, soit pour y échapper, en se perfectionnant par une expérience plus profonde, acquise sur un plus grand théâtre, et sous de plus habiles maîtres; soit par le secret espoir de mieux cultiver quelques-unes de ces sciences, qui, nées de la médecine, en sont les plus utiles auxiliaires, et qui avaient pour Berthollet un attrait invincible; il prit, à l'exemple des jeunes médecins, ses compatriotes, la résolution de se rendre à Paris; et il y était en effet dès l'année 1772.

Paris, à cette époque, était la ville de l'Europe, et peut-être du monde, la plus spirituelle et la plus polie. On l'avait appelée la nouvelle Athènes; et peut-être qu'en effet rien ne lui manquait de ce qui fesait la gloire et les agrémens de l'ancienne. Elle avait ses artistes, ses poëtes, ses écrivains, ses philosophes. Elle avait ses théâtres, ses lycées, ses académies, ses combats et ses couronnes littéraires. Elle avait dans le caractère et l'esprit de ses habitans, la même grâce, la même finesse, la même légèreté; et si elle le cédait par quelques-uns de ces avantages qui tiennent à la différence des gouvernemens, elle l'emportait du moins par la délicatesse et les raffinemens de cet art de vivre qui fesait de Paris le modèle de la nation française, et les délices des étrangers. Mais dans un séjour si dangereux et si plein de charmes, et quelque vive impression qu'en ressentît Berthollet, que lui importaient et les prodiges des arts, et les merveilles du luxe, et cette élégance de manières à laquelle répondait si peu la simplicité des

Digitized by Google

siennes? Nouvel Anacharsis, il ne venait dans Athènes que pour y fortifier son génie; et sauf le goût très-vif qui l'entraînait aux jeux du théâtre, et qu'il a conservé toute sa vie, quel autre commerce pouvait l'attirer que celui des savans? Une science qui, si l'on excepte les phénomènes du sentiment et de l'intelligence, embrasse tout, et s'applique à tout; qui, achevée complètement, serait la science de l'univers; mais qui bornée durant des siècles à un amas confus, à un mélange indigeste de faits mal vus, mal compris, mal interprétés, n'en avait tiré que des vues chimériques, et des prétentions extravagantes; stérile et pauvre au milieu de ses richesses; hérissée de termes barbares, et orgueilleuse de son obscurité; une science qui commençait depuis un siècle seulement à sortir du chaos, et avait reçu de Stahl comme un premier souffle de vie; cette science, devenue sous nos yeux, si belle, si étendue, et si sûre, touchait alors à la révolution finale qui devait en dissiper les ténèbres, en changer la face, porter une véritable organisation dans toutes ses parties intérieures, et y répandre comme dans une terre bien préparée, ces germes de fécondité qui la font fleurir et prospérer de nos jours. Les plus nobles esprits d'Angleterre, de Hollande, de Suède, de France, d'Allemagne, et même d'Italie, formaient une sainte ligue en faveur de ce grand œuvre. Un si bel exemple enflamma Berthollet de la même ardeur; et sans doute averti par son instinct que, dans ce grand concours d'efforts intellectuels, les siens le conduiraient à d'utiles découvertes, il se consacra sans réserve à la chimie; et il y fit des progrès si rapides, qu'en peu d'années, il devint non-seulement un émule digne de ses maîtres, mais encore un guide fait pour les conduire à son tour dans la recherche de la vérité.

Cependant Berthollet n'avait point de fortune, et il fallait vivre. Si la chimie devait pourvoir à la considération future, il fallait que la médecine pourvût aux nécessités présentes. A cet égard, tout était difficulté pour Berthollet: sa jeunesse, sa qualité d'étranger, la timidité de son caractère, la modestie de son extérieur, et jusqu'à cette élévation de principes qui ne lui eût jamais permis de former en faveur de ses intérêts aucune entreprise sur les intérêts d'autrui: sorte de scrupule dont s'embarrassent pourtant assez peu les rivalités de

Digitized by Google

professions. Heureusement, Paris possédait alors parmi ses plus célèbres médecins, l'un des derniers et des plus chers élèves de Boërhaave : homme qui avait hérité de la sagesse d'un si grand maître cette maxime que l'âge et l'expérience gravent dans l'esprit des praticiens, savoir : que l'on ne doit ajouter à la puissance de l'art qu'une foi très-modérée, et n'en user avec les malades qu'avec une extrême sobriété : homme, du reste, supérieur aux préjugés; propagateur des nouveautés utiles; qui, après avoir naturalisé l'inoculation en Hollande, l'avait portée à Genève, son pays natal, à Parme, et en France, dans une maison du sang royal. Cet homme était Tronchin, objet de la faveur publique, et de l'animosité de ses confrères. Une sorte de conformité le rapprochait de Berthollet. Ils étaient nés l'un et l'autre presque dans le même lieu; de familles également distinguées; dans un état de fortune également médiocre : le sang français coulait également dans leurs veines; on voyait des Berthollets aux pieds des Pyrénées; comme on avait vu des Tronchins dans la Provence, d'où les avaient bannis les déplorables guerres de religion. Enfin, ils parcouraient tous deux la même carrière; avec cette différence, que l'un n'avait plus rien à souhaiter, et que l'autre avait tout à faire. Soit dessein, soit hasard, Tronchin connut Berthollet, et le connaître, c'était l'aimer. Dès la première vue, Tronchin démêla sous les dehors simples et négligés, sous l'air franc et ouvert mais grave et réfléchi du jeune Savoisien, quelle était la candeur et l'honnêteté de sa belle âme, quelle était la vigueur et la sagacité de son esprit. Bientôt l'affection de Tronchin pour Berthollet devint une tendresse de père. Il appela sur lui les bontés dont l'honorait le duc d'Orléans. Ce prince, qui, par un goût héréditaire, aimait les sciences, et protégeait les savans, adopta Berthollet : il le fit agréer en qualité de médecin à la personne qui était l'objet de sa prédilection; et pour mettre le comble à tant de félicités, il lui donna un laboratoire, et un préparateur. Heureux les princes qui savent user ainsi des dons qu'ils tiennent de la Providence! Heureux les hommes qui, à l'exemple de Tronchin, tendent les mains au mérite naissant, et aplanissent devant lui les difficultés trop souvent suscitées par l'ignorance ou l'envie! Ce généreux exemple, Berthollet l'a imité depuis, pour des élèves qui l'imi-

Digitized by Google

teront à leur tour; et c'est ainsi que, pareil au don de Franklin, un premier bienfait peut se reproduire et se perpétuer.

Dans une situation si heureuse, Berthollet ne négligea rien de ce qui pouvait l'honorer aux yeux de ses bienfaiteurs. Il avait déjà publié dans le *Journal de Physique*, et lu à l'Académie des Sciences, plusieurs mémoires sur les acides tartareux et sulfureux, sur l'or fulminant et la décomposition de l'acide nitreux, sur la combinaison des huiles avec différentes substances, etc.; mémoires empreints de ce cachet de sagacité, de finesse et d'étendue qu'il savait déjà mettre à ses ouvrages. Cependant, pour exercer à Paris, tout médecin étranger devait, d'après les statuts de la Faculté, obtenir une seconde fois le doctorat, et l'obtenir en soutenant thèse. Berthollet, affranchi de cette formalité par son savoir, et surtout par le titre qui l'attachait à un prince du sang, ne voulut point profiter de son privilége. Il composa et soutint en 1779, une thèse sur un sujet qui tenait à ses deux sciences favorites. Elle avait pour titre : *de lacte animalium medicamentoso;* sujet d'une merveilleuse délicatesse, qui traité complètement, épuiserait les plus fines ressources de la chimie, et formerait par ses conséquences la plus parfaite histoire de nos fonctions intérieures : mais plus occupé de satisfaire à une convenance, que de résoudre un problème, Berthollet n'écrivit qu'une légère esquisse, où la matière est à peine effleurée. Il n'avait expérimenté que sur un trop petit nombre de chèvres, avec peu de substances, pendant peu de jours, et n'avait obtenu que des résultats peu concluans et presque négatifs. Il avait surtout cherché si le mercure administré en frictions, peut pénétrer dans le lait. Il fit l'essai sur l'une de ces chèvres. Le huitième jour, après avoir absorbé vingt-six gros d'onguent Napolitain, la chèvre était mourante; mais le lait qu'elle avait donné n'offrit pas un atôme de métal. Bergmann et Klaproth avaient tenté la même recherche, sans être plus heureux. Zeller et Autenrieth ont trouvé du mercure dans le sang d'un malade, mais ils en ont trouvé trop, pour n'être pas suspects. Dans ces derniers temps, le professeur Cantu de Turin, a confirmé ce qu'avait vu, il y a plus de soixante années, Lamourier, chirurgien de Montpellier : il a rencontré des globules très-atténués de mercure dans le liquide urinaire; mais il avait eu soin de

Digitized by Google

réunir jusqu'à soixante livres de ce liquide. Berthollet n'avait sans doute opéré que sur des quantités trop petites. Il est certain, d'un autre côté, que le lait d'une femme contracte par le mercure, des propriétés anti-vénériennes; et s'il était possible que le mercure capable de se manifester dans l'urine, ne le fût point de se manifester dans le lait, il s'en suivrait ce qui est assez prouvé d'ailleurs, savoir : que les médicamens agissent sur notre économie par des particules d'eux-mêmes qui n'ont rien de sensible ni de pondérable pour nous. Où doit s'arrêter la division de la matière? et qui peut dire à quel point l'excessive divisibilité d'un médicament peut en augmenter l'énergie?

Cependant, le rapide mouvement qui emportait la chimie vers la réforme, prenait chaque jour plus de profondeur et d'étendue. Des légions de faits tout nouveaux, dont la découverte des gaz avait, en quelque sorte, rompu les liens, sortaient de tous les coins de l'Europe, et formaient comme des flots successifs dont le bel édifice de Stahl était ébranlé jusque dans ses fondemens. Tel est toutefois l'ascendant que prend le génie sur le reste des hommes; il imprime à ses moindres productions un caractère qui les subjugue; et lorsqu'on le voit fouler aux pieds les idées reçues, même pour n'y substituer que des chimères, loin que cet exemple d'indépendance apprenne aux hommes à penser par eux-mêmes, ou seulement à douter, ils ne savent qu'admirer, se taire, et obéir, pour embrasser en aveugles des opinions nouvelles, quelles qu'elles soient. Les profondes spéculations du Périgourdin Jean Rey, sur la pesanteur de l'air et sur celle que prennent les métaux en se calcinant, ces sublimes idées, qui, alors comme de nos jours, eussent fondé la science, étaient tombées dans l'oubli. Soixante ans après qu'elles furent effacées de l'esprit des hommes, on sait avec quel applaudissement fut reçue l'idée toute contraire, je veux dire, l'hypothèse de ce phlogistique qui devint en quelque sorte le dieu de la chimie. Une fois admise, cette divinité fut l'objet d'un culte superstitieux. Chaque expérience était comme un sacrifice où elle avait la part principale; et lorsque le temps fut venu que cette idolâtrie devait tomber, les premiers coups qu'on osa lui porter parurent autant de sacriléges. Mais la foi qui reçoit un échec, touche bientôt à sa ruine. Plus les observations se multipliaient, plus

Digitized by Google

le phlogistique devenait incommode. Malgré les tempéramens que l'on imaginait pour le conserver, la force de sa destinée l'emportait : on ne savait plus qu'en faire ni où le mettre. Chassé d'une expérience, il se réfugiait dans une autre, d'où ne tardait point à le faire exclure l'importune gêne qu'il y causait. Enfin tous les yeux s'ouvrirent; on reconnut que ce qui cachait encore la vérité des faits était l'ombre qu'y jetait ce vain fantôme; et dépouillant désormais tout respect humain, on le bannit d'une science qui ne voulait plus d'illusions, et qui, pour s'élancer dans la carrière qu'elle s'était ouverte, sentait qu'elle devait rejeter tout bagage superflu. Étrange vicissitude! j'ai presque dit contradiction ! La chimie n'eût rien été sans la supposition du phlogistique, et c'est par cette supposition qu'elle eût cessé d'être. Grand exemple du danger et pourtant de la nécessité des hypothèses!

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que la chimie se trouva libre du seul obstacle qui en arrêtait les progrès. Cette espèce de rédemption fut presque l'ouvrage d'un seul homme; et le nom de cet homme prodigieux, vous l'avez sur les lèvres; c'est Lavoisier; Lavoisier, l'un des plus rares esprits qui aient jamais existé : aussi élevé, aussi étendu, aussi profond que Stahl, mais plus scrutateur, plus positif et plus rigoureux; qui ne pouvait souffrir les faux dehors, les probabilités, les à-peu-près; ni les suppositions, ni les peut-êtres; cherchant et portant partout la vive clarté qui était son élément naturel; habile à tourner autour des faits pour en découvrir les approches, et les entamer par tel ou tel point : multipliant les expériences, et les éclairant l'une par l'autre; comptant tout, pesant tout, parce que rien n'étant détruit dans les combinaisons, tout doit se retrouver dans les produits; et n'opérant jamais, sans avoir dans les mains ces instrumens qu'il interrogeait comme des génies familiers, et qui n'étaient que l'emblême du sien, je veux dire, la balance et la mesure. Aussi, dans l'investigation de tant de vérités toujours prêtes à échapper, savait-il, à travers tous les changemens d'apparence et de lieu, démêler et suivre la trace de celle-ci, ou de celle-là, pour la saisir à propos sous sa forme nouvelle, pour la mettre nettement au jour, et la faire servir à la démonstration des vérités concomitantes; car dans cette intelligence si souple et si lumineuse, toutes les vérités se tenaient par les liens

Digitized by Google

même de la nécessité. On a parlé de la pomme de Newton; on a parlé de l'impression singulière que fesait sur Bergmann, encore enfant, le spectacle de la combustion. Ce fut en contemplant le foyer où brûlaient quelques morceaux de bois, que Lavoisier conçut tout de suite et l'invraisemblance de la théorie de Stahl, et le vide de son hypothèse. Par quelles transitions passa-t-il d'un phénomène si ordinaire à une conclusion qui l'était si peu? Il est des esprits qui franchissent l'espace comme les dieux d'Homère. Quelques sentiers qu'aient suivi la pensée de Lavoisier, il est certain que dès 1777, sa tête portait tout l'ensemble de ces idées à la fois simples, grandes et neuves, dont s'est formée cette chimie qui, de concert avec l'économie politique, est appelée, si je ne me trompe, à changer la face de la terre et la destinée des nations : et de même que Lavoisier ne prétendait point nier ce qu'il devait à ses prédécesseurs et à ses contemporains, de même aussi l'équitable postérité qui a sitôt commencé pour lui, ne niera jamais que c'est lui seul, que c'est Lavoisier qui, s'emparant de quelques vérités éparses et les épurant par leur mélange avec la foule des siennes propres, a imprimé au tout qui en résultait ce sceau d'unité, ou si l'on veut, d'harmonie qui en garantit la valeur, et sans lequel une science ne saurait ni se produire ni subsister.

Toutefois, dans cette même année 1777, si glorieuse pour Lavoisier, malgré la beauté de ses vues et la solidité de ses preuves, malgré l'heureuse présomption qu'inspirait en sa faveur l'uniformité des résultats qu'il obtenait depuis 1772, malgré l'assentiment des géomètres et des physiciens du premier ordre qu'il associait à ses travaux et qu'il prenait pour arbitres, Lavoisier n'avait encore de partisan déclaré que lui-même ; et les hommes étaient pour lui plus difficiles à subjuguer que la nature. Cependant la précision et la netteté de ses expériences; leur nombre toujours croissant, et qui les rendait formidables ; l'autorité qu'elles tiraient du caractère de leur auteur, et du témoignage de ses amis ; enfin le poids que leur donnait une dialectique inépuisable autant que vigoureuse; toutes ces armes maniées habilement jetaient le trouble dans la phalange des phlogisticiens. Ils se sentaient déconcertés. Ils publiaient des opinions mitigées, où ils essayaient d'ajuster les erreurs anciennes aux vérités nouvelles;

Digitized by Google

trahissant ainsi leur faiblesse, et préparant leur défaite. Mais que ne peut l'entêtement, lors même qu'il n'est point soutenu par l'amour-propre, ou aigri par l'envie? Que ne peut une longue habitude et la dureté de conception qui en est la triste suite? Cette défaite ne fut consommée, comme la prise de Troie, qu'après dix années de siége et de combats; et Berthollet lui-même, Berthollet, l'ami, le confident, et presque l'égal de Lavoisier, par le nombre, l'exactitude, la nature de ses expériences, et qui plus est, par la presqu'identité des résultats, Berthollet combattit jusqu'à la dernière extrémité. En 1785, il parlait encore de phlogistique, tandis que depuis 1777, son adversaire n'en avait prononcé le nom qu'une fois, pour faire ressortir les contradictions de la chose et en rendre le néant plus manifeste; et cependant ce fut en 1785, année qu'illustra Berthollet par sa belle analyse de l'ammoniaque, ce fut cette même année que pressée par des argumens sans réplique, sa raison vaincue céda à la seule force qui pût la soumettre, je veux dire la force de l'évidence. Abjuration tardive, mais entière; mais franche et loyale; d'autant plus glorieuse pour Berthollet, que la résistance avait été plus longue et plus sincère; d'autant plus glorieuse pour Lavoisier, qu'elle n'était point un sacrifice de complaisance, mais un hommage de conviction rendu à la vérité seule: abjuration du reste qui faite entre les mains de Lavoisier, et devant toute l'Académie, eut, d'une part, toute la solennité, et de l'autre, toutes les conséquences qu'elle pouvait avoir. Si vous exceptez en effet un petit nombre de chimistes endurcis qui persistèrent dans leur paganisme, et sont morts dans l'impénitence, cette soumission entraîna toutes les autres. De qui ne devait pas triompher une doctrine qui triomphait de Berthollet?

Mais détruire n'était point créer; et la doctrine nouvelle, bien qu'elle pût s'écrier comme le philosophe: « Je porte tout avec moi, et » les principes, et les conséquences; et tout ce qui doit suffire à mes » développemens ultérieurs, » la doctrine nouvelle, pareille à une riche matière en fusion, était encore sans forme et sans ordre, si ce n'est dans l'entendement de ses fondateurs; et c'est cet ordre même qu'il s'agissait d'établir. Des faits nouveaux formaient des idées nouvelles; et ces idées, pour être transmises, et même pour devenir plus

Digitized by Google

exactes et plus complètes, exigeaient des signes qui fussent créés pour elles. L'invention de ces signes, abandonnée au caprice individuel, eût produit autant de dictionnaires qu'il se serait trouvé d'inventeurs; et dans une science où la complication des phénomènes rend la clarté si nécessaire, on eût vu se renouveler le miracle de la confusion des langues. Pour être d'un usage mutuel, ce qui est la fin de toute langue, celle de la chimie devait se composer désormais de termes nettement définis, et d'une acception invariable. Mais cette fixité de sens supposait entre les chimistes un pacte, un accord, une convention qui n'avait point encore été faite. Le premier qui comprit, à ce qu'il paraît, la nécessité d'un tel travail, était un magistrat qui à la connaissance des lois humaines, associait l'étude des lois de la nature; c'était Guyton de Morveau, avocat général au parlement de Bourgogne, et professeur de chimie aux écoles de Dijon. Il ouvrit sur ce sujet une correspondance avec Bergmann. Bergmann, comme on le voit dans les Mémoires de la Société d'Upsal, applaudit à une si utile entreprise; et en 1784, Buffon l'honora du suffrage le plus éclatant, puisqu'il en fit entrer une esquisse dans le troisième volume qu'il publia cette même année sur les minéraux. Jusques-là toutefois ce grand travail n'était qu'une ébauche; le poursuivre avant de connaître à fond les nouvelles découvertes n'eût pas été praticable. Vers la fin de 1786, M. de Morveau se rend à Paris; il court à Lavoisier; il court à Berthollet; il voit de ses yeux les expériences; il vérifie, constate, admire; il mêle ses acclamations à celles de Laplace, de Dionis, de Condorcet, de Coulomb, de Monge, de cent autres; et sur son projet favori de refondre le langage, il trouve Berthollet et Lavoisier dans les dispositions où il est lui-même. Sur-le-champ, ils y travaillent de concert. A ce triumvirat s'associe Fourcroy, esprit de feu, et professeur d'un talent si rare, que dépouillée de ses épines, et ornée de toutes les grâces de la parole, la chimie prend dans ses leçons tout le charme et tout l'éclat d'un sujet littéraire : d'où vint cet attrait si vif qu'elle eut tout-à-coup pour les gens du monde, et qui autoriserait à mettre en question si Fourcroy n'a pas autant servi la chimie par son éloquence que Berthollet et Lavoisier par leur génie. Comme il n'existe en chimie que des corps simples et des corps composés, ou, si l'on veut, des élé-

Digitized by Google

mens et des combinaisons, les réformateurs comprirent que pour représenter clairement dans le discours les êtres de ces deux divisions, ils devaient, à l'égard des élémens, les désigner par des termes simples comme eux; et à l'égard des combinaisons, les imiter par celles qu'ils feraient subir à ces mêmes termes : en sorte que de ces deux classes de combinaisons, celle des corps et celle des mots, la seconde fût exactement calquée sur la première, et en devînt ainsi l'expression fidèle, ou plutôt, la contre-épreuve et l'image. Or, en cela, ils réussirent avec un bonheur qui sembla prodigieux. Des finales changeantes, et de légères modifications dans leur structure intérieure, firent prendre aux nouveaux mots une sorte d'affinité artificielle, qui leur permettait de s'attirer, de s'unir, de se séparer, de se précipiter, en un mot, de se plier dans leurs évolutions à toutes celles des élémens eux-mêmes : et de cette façon, l'on eut deux chimies, l'une de choses, l'autre de mots; la réelle, et la nominale; toutes deux identiques l'une à l'autre; ou plutôt, on n'en eut qu'une seule; car la parole n'était que le fait lui-même qui, après avoir parlé aux yeux, parlait aux oreilles, et ne taisait à l'esprit que ce qu'il ne pouvait exprimer. Ce chef-d'œuvre de nomenclature fut terminé promptement. Dans les six premiers mois de 1787, Guyton qui l'avait conçu, Lavoisier, Berthollet, Fourcroy, qui l'avaient retouché, le portèrent à l'Académie des Sciences, et le livrèrent bientôt au public. On sait le reste. Il fut adopté par l'Europe entière; et peut-être que dans le monde savant, il fraya la route à la doctrine dont il était à la fois le précurseur et l'interprète. On fait volontiers des expériences si nettement exprimées; et après les avoir vues dans la nature, les retrouver dans le langage, c'est en quelque sorte les voir ou les faire une seconde fois.

Mais quelle œuvre humaine est parfaite? Le temps a découvert de grands défauts dans la nomenclature; et si figurer parmi ceux qui l'ont fondée est une gloire pour Berthollet, l'intérêt de cette gloire me prescrit de marquer de quelques traits les défauts dont je parle. Dans la désignation des substances simples, nouvellement découvertes, le congrès de nos chimistes suivit follement ce qu'avait proposé Bergmann, de préférer les noms empruntés de quelques propriétés essentielles; et c'est visiblement sur ce principe qu'ont été créés pour l'oxigène, l'hy-

Digitized by Google

drogène et l'azote, les noms qui les qualifient: mais, ainsi que le démontraient dès l'origine et Chaptal en France, et Aréjula en Espagne, créer de telles qualifications, n'était-ce pas consacrer comme absolues des propriétés qui ne sont jamais que corrélatives ou réciproques? n'était-ce pas dire à la fois trop et trop peu? n'était-ce pas anticiper sur l'expérience? décider ce qu'il fallait mettre en question? et se préparer pour l'avenir des erreurs ou des démentis? Qui ne sait aujourd'hui, par exemple, qu'en s'unissant à différentes bases, le générateur des acides ou l'oxigène, produit des acides, des alcalis, des neutres; déployant dans ces différens cas des propriétés opposées en apparence, mais ni plus ni moins essentielles l'une que l'autre. En second lieu, ne se forme-t-il d'acide que par l'intervention de l'oxigène? fausse vue qui porte à supposer cet élément là où il n'est pas: méprise qu'a redressée Berthollet lui-même, puisqu'il est le premier qui ait reconnu dans la combinaison de l'hydrogène et du soufre, les mêmes propriétés qu'aux acides; le premier qui ait prononcé que l'acide prussique ne contenait pas d'oxigène: tant la fermeté de sa raison le défendait contre le prestige de ses propres théories! Remarquons, toutefois, que ces vices sont encore plus des vices de logique que de nomenclature. Les idées étaient fausses; mais les signes étaient fabriqués avec art; et du reste, en faisant pour ces trois élémens ce qu'on a fait pour tous les autres; en y attachant des noms aussi peu significatifs que le sont les noms de soufre, d'or, d'argent, etc., lesquels représentent des êtres, sans représenter des propriétés, on eût évité ces inconvéniens dès l'origine; on les évite aujourd'hui, en usant de ces trois noms, sans tenir compte de ce que l'étymologie leur fait dire, et en maintenant ainsi l'intégrité d'une nomenclature que l'on ne peut plus altérer, et qui, malgré les justes reproches d'inconséquence et de précipitation qu'elle peut encourir, sera toujours considérée comme l'une des plus belles conceptions de l'esprit humain.

Durant le cours de ces glorieux travaux, la situation de Berthollet, déjà si heureuse, s'était encore améliorée. En 1780, la mort prématurée de l'éloquent Bucquet, l'ami de Lavoisier, et le plus zélé de ses collaborateurs, laissait une place vacante à l'Académie des Sciences. Cette place fut donnée à Berthollet, et l'on vient de voir à quel titre. Elle

Digitized by Google

lui était disputée par Fourcroy, et par d'autres compétiteurs pleins de mérite, qui, plus tard, sont devenus ses collègues. En 1784, Macquer mourut : Macquer, disciple élégant, sage et mesuré, d'un maître impétueux et véhément, de ce François Rouelle, aussi célèbre par sa fougue que par son génie; qui dans des leçons pleines de verve et d'originalité, gourmandait la paresse des esprits : jetait en tumulte et pêle-mêle les vérités et les paradoxes : relevait la hardiesse de ses idées par la rudesse de son langage, et prenait, en parlant de son art, l'enthousiasme et l'accent des prophètes : Macquer, nouveau Melanchton de ce nouveau Luther, et l'écrivain le plus châtié peut-être que la chimie ait eu jusqu'ici, Macquer laissait après lui deux places : l'une de professeur au jardin du roi ; l'autre de commissaire pour la direction des teintures. La première demandait un homme habile à manier la parole ; Berthollet ne fut point choisi ; ce fut Fourcroy. La seconde demandait un homme habile à manier les choses ; Fourcroy n'y fut point nommé ; ce fut Berthollet. Deux choix excellens : et voyez les suites. Des milliers d'auditeurs, français ou étrangers de toutes les nations, se pressaient chaque jour comme des flots autour de Fourcroy; ils sortaient de ses leçons, éblouis de son talent, et pénétrés de Lavoisier; puis, se répandant soit dans les villes de France, soit dans toutes les capitales du monde, ils s'y fesaient les apôtres de la nouvelle chimie. De son côté, Berthollet s'engageait sur l'art de préparer et d'appliquer les couleurs, dans les recherches les plus délicates d'une chimie consommée; et bientôt l'on en vit sortir des industries et des richesses toutes nouvelles. Quels résultats des deux parts! Les hommes, comme les mots, n'ont de prix qu'à leur place. Berthollet et Fourcroy étaient donc merveilleusement à la leur. Transposez-les. Quel contre-sens! quel grossier mécompte pour la France et l'Europe! Le duc d'Orléans avait sollicité pour Berthollet la place de professeur. Buffon qui tenait de la sienne le droit de nommer, résista au prince, et nomma Fourcroy. Le prince n'écoutait que son attachement. Buffon n'écouta que la justice. Fourcroy pourvu d'un côté, Berthollet le fut de l'autre; et cette justice eut ainsi le double effet que je viens de signaler.

Suivons maintenant Berthollet dans sa nouvelle carrière. L'art de la

Digitized by Google

teinture est un art tout chimique, et prodigieusement compliqué. A la singulière fantaisie de se teindre le corps, les hommes ont fait succéder celle de teindre leurs vêtemens; mais pour les teindre, il faut commencer par leur donner la seule couleur qui fasse paraître toutes les autres; il faut les blanchir; et c'est alors que les étoffes sont pour les couleurs, ce qu'est un entendement bien préparé pour les idées : de part et d'autre, il y a table rase. Toutefois, avant Berthollet, cette opération préliminaire était longue, difficile, embarrassante, et finalement dispendieuse. L'air, la lumière, et l'eau qui en étaient les agens, ne coûtent rien, il est vrai; mais ils exigeaient le concours de beaucoup de temps et d'espace; des mois entiers, et de vastes prairies, consacrées à ce travail, en élevaient singulièrement le prix. Que fallait-il pour changer un tel art? presque rien: l'incident le plus fortuit. Schéele découvre un gaz, et dans ce gaz, la propriété de détruire les couleurs végétales. Cette destruction consiste dans un dérangement et une soustraction légère entre les principes colorans; soustraction telle que ceux qui restent sont désormais accessibles à l'action des alcalis: première idée que forme ou que saisit Berthollet, et d'où part son esprit pour enrichir les arts d'un procédé neuf, expéditif, conservateur, et d'une efficacité plus complète. Par ce procédé, l'objet que l'on veut blanchir est plongé tour-à-tour dans une solution du gaz qui décompose la matière colorante, et dans une lessive alcaline qui détache cette matière et l'emporte: ou si quelques atômes de fer ajoutent leur rouille à la couleur originelle, quelques atômes d'acide sulfurique mêlés à l'eau, font évanouir cette nouvelle tache, et achèvent à peu de frais l'opération. A la faveur de ces immersions alternatives, et graduées à volonté, les fils et les tissus qu'on en forme, revêtent un blanc plus éclatant et plus solide. Leur texture intérieure est moins altérée; le nombre des manipulations est moins grand; leur durée totale incomparablement plus courte; et l'agriculture, tout-à-l'heure dépouillée par l'art, reprend sur lui les immenses terres qu'il avait usurpées, et qu'il condamnait à la stérilité. Que d'avantages dans un seul? et où peut conduire une petite remarque indifférente en apparence? Cette remarque a produit le bel art que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de blanchisserie berthollienne; art tellement spécial, et tellement po-

Digitized by Google

pulaire, qu'il a introduit dans le langage industriel des termes particuliers tirés du nom de son auteur. Imprimer son nom si avant dans la mémoire des hommes, et par des traits de cette nature, quel gage plus sûr et plus touchant d'immortalité! On sait du reste qu'on a fait servir à d'autres usages ce même gaz, ou le chlore. Traités par ce gaz, la toile déjà peinte, les estampes et les vieux livres que la poudre avait noircis, ont repris, dans les mains de M. le comte Chaptal, leur premier lustre et un air de jeunesse. La cire même blanchit par le chlore. Enfin, le papier formé des matériaux les plus communs, lorsque la pâte en a été travaillée et comme pétrie par le chlore, ainsi que M. Chaptal en a donné l'exemple, ce papier en reçoit un blanc plus vif, et une qualité supérieure.

Ce n'est pas tout. En interrogeant le chlore sans relâche, pour en pénétrer la nature, au milieu des expériences qui auraient dû la lui montrer, Berthollet ouvrit un vaste champ qu'ont si heureusement exploité depuis Chénevix, Gay-Lussac et Vauquelin. Il découvrit les chlorates: non qu'il ait jamais séparé l'acide chlorique d'avec ses différentes bases; cette séparation a été faite par Gay-Lussac: mais il soupçonna la présence d'un acide particulier dans ces nouveaux sels; et il en jugea ainsi par les singulières propriétés qui les distinguent, et que manifeste surtout le chlorate de potasse. Mêlé au soufre, au phosphore, au charbon, à toutes les matières combustibles, avec quelle énergie ce sel se décompose! Il brille, il tonne, il fulmine. Malheur aux imprudentes mains qui osent seulement le presser, le triturer, le percuter! A la vue de ces phénomènes, dont il a le premier développé la théorie, Berthollet conçut l'idée de fabriquer avec ce sel une nouvelle poudre à canon. Étrange dessein dans un esprit si paisible! On fait des essais à Essone. On allait se jouer avec la foudre. Au premier choc des pilons, le sel frappé réagit. Il éclate, brise, renverse: le moulin saute, et cinq victimes déchirées sont enterrées sous ses débris. Comment préparer une poudre qui porte avec soi de telles fureurs, et punit de mort un simple froissement!

Mais une substance plus redoutable encore devait sortir des mains de Berthollet: plus redoutable, puisque s'il est nécessaire de fouler vivement l'une contre l'autre les molécules du chlorate de potasse,

Digitized by Google

pour en déterminer l'explosion, il ne faut, à l'égard de la substance nouvelle, que l'effleurer légèrement. J'ai déjà parlé de l'analyse de l'ammoniaque faite par Berthollet en 1785. A la vérité, Schéele, Priestley, en traitant l'ammoniaque par les métaux oxidés et par l'étincelle électrique, et Bergmann, en étudiant les produits de l'or fulminant décomposé, avaient préparé et presque consommé cette analyse; mais en la faisant à son tour, Berthollet mit dans ses résultats une précision si rigoureuse, que presque rien n'y a été changé depuis. C'est par cette exactitude qu'il s'est comme approprié cette analyse; ou plutôt, c'est par ce motif qu'on l'a toujours rangée parmi ses découvertes. Berthollet du moins eut le mérite que personne ne partage avec lui, de déduire de cette connaissance, et la connaissance de la vraie nature des matières organisées, et la différence essentielle qui distingue sur ce point les animaux et les végétaux: grande vue qui éclaira une foule de phénomènes, et que les découvertes ultérieures ont restreinte et confirmée tout ensemble. Enfin, en traitant par l'ammoniaque de l'oxide d'argent précipité de l'acide nitrique par l'eau de chaux, il fit naître ce terrible argent fulminant, l'un des plus instables et des plus dangereux composés qu'ait jamais créés la chimie. Il est d'une susceptibilité, j'ai presque dit irritabilité telle, qu'il prévient même la provocation, et qu'il éclate et fulmine spontanément lorsqu'il est encore baigné par la liqueur. A quoi tiennent ces effets formidables? et si dans cette combinaison les élémens sont si impatiens des liens qui les retiennent, comment en supportent-ils un instant la contrainte?

En 1791, Berthollet fit paraître en deux volumes in-8° l'ensemble de ses recherches sur l'*Art de la Teinture*, dont les progrès lui étaient confiés. Cet art était l'objet des soins du Gouvernement depuis Colbert. Mais comme il tient à la physique très-délicate des molécules colorantes, à leurs rapports avec l'air et la lumière, à leurs affinités réciproques, à celles qu'elles ont pour les autres corps, etc., on conçoit qu'il n'a été possible de pénétrer dans cette multitude infinie d'actions et de réactions promptes, légères, fugitives, que depuis un demi-siècle. Les écrits de Dufay et de Hellot, d'ailleurs si estimés, ne suffisaient plus. Le commerce sollicitait de partout des lumières et

Digitized by Google

proposait des prix. Bergmann en 1776, dans un mémoire couronné par l'Académie des Sciences, avait ébauché la théorie générale d'un art si intéressant. Macquer s'en était long-temps occupé; mais au lieu du grand ouvrage qu'il avait promis, et dont les matériaux se sont perdus, selon toute apparence, on n'avait de lui que l'article teinture de son *Dictionnaire de Chimie*, et un ouvrage excellent, mais court, sur la teinture de la soie. Berthollet vint; et rejetant les conceptions mécaniques, qu'il ne croyait plus soutenables, et la chimérique influence du phlogistique dont Bergmann parlait encore, il rapporte les phénomènes de la teinture à leurs causes réelles; savoir: aux propriétés chimiques des parties colorantes; aux affinités qui les combinent avec les acides, les alcalis, les oxides métalliques, avec quelques terres et spécialement avec l'alumine. C'est par le jeu de ces affinités qu'il explique l'action des nombreux matériaux que l'on réunit dans les bains; c'est sur ce fondement solide qu'il établit la vraie théorie des mordans. Tout n'est pas dit sans doute sur l'art de teindre; les travaux de quelques modernes et les découvertes toutes récentes de M. Chevreul en font foi; mais depuis plus de trente ans le livre de Berthollet sert de guide aux travailleurs. Ils y ont appris à mieux raisonner leurs opérations: ils s'y sont formés avec moins de peine et de temps; et de toutes les économies, celle du temps est la première. Enfin l'art y a tellement profité, que selon la remarque de M. Cuvier, l'Inde qui autrefois nous envoyait ses couleurs avec orgueil, reçoit aujourd'hui les nôtres avec reconnaissance.

Nous touchons, Messieurs, vous le voyez, nous touchons à une époque sinistre. Plus dangereuses que le ferment qui avait remué la chimie de fond en comble pour la régénérer, une sourde inquiétude, une fatigue intérieure, des pensées de sédition et de révolte, mille passions ardentes, les unes généreuses mais déréglées, les autres haineuses, aveugles, implacables, tourmentaient le corps politique et en préparaient la dissolution. Recherchez dans vos souvenirs toutes les horreurs de ces temps de calamité. Vous n'y trouverez rien dont on ait à rougir pour la mémoire de Berthollet. Ce sage esprit détestait les innovations violentes et précipitées. Il aimait la liberté, mais cette liberté qui n'est que le pouvoir d'être juste, et qui, loin de mécon-

Digitized by Google

naître les lois, les établit au contraire pour limiter les droits réciproques, et imposer les devoirs dont ces droits sont la source et la mesure. Lorsque l'Europe eut tiré le glaive contre la France, les talens de Berthollet étaient un instrument de victoire. On lui demanda ses services; il ne les avait point offerts; il ne les refusa point. Monge et lui s'unirent pour tirer du néant des moyens de défense. On eût dit que leur génie couvrait comme une égide la surface de la patrie. Cette terre si aisément envahie par l'espérance des étrangers, semblait se transformer contre eux en salpêtre et en soufre; et le fer, et l'airain, devenus plus dociles et plus meurtriers, vomissaient une mort plus certaine et plus rapide. L'Europe frappée recula saisie de terreur et d'admiration, comme si Cadmus eût jeté devant elle ses dents redoutables. On a dit que dans le mystère de leur laboratoire, la chimie, comme une autre Euménide, avait dévoilé à Berthollet et à Monge d'horribles secrets de destruction; des secrets plus effrayans que tous les secrets connus jusqu'ici. Ces affreuses révélations, si elles sont vraies, ont été ensevelies avec eux. Hommes, ils ont eu de la pitié pour les hommes; ils ont sacrifié leur gloire à l'humanité; ils ont senti que leur génie devait à leurs contemporains et à la postérité de moins funestes présens.

Bientôt la destinée de Berthollet changea. Il était depuis 1792 attaché à l'administration des monnaies. En 1795 et 96, il eut des missions particulières : il parcourut une partie de la France et de l'Italie; de l'Italie qui vaincue par nos armes et prompte à fléchir notre courage, mettait à nos pieds ses monumens, et en fesait à la fois le prix de la paix et le gage de sa soumission. C'était pour les choisir et les recevoir au nom de la France, qu'était envoyé Berthollet. Il vit le chef de l'armée. Ce chef victorieux et déjà tout puissant fut charmé de tant de génie et de simplicité; et comme son instinct le portait à s'approprier tout ce qui peut ajouter au pouvoir de l'homme, il conçut l'idée de se faire initier à la chimie par un si grand maître : fantaisie qu'il satisfit à Paris quelques mois après, lorsque revenu dans la capitale, il pouvait dérober aux affaires de courts instans de loisir.

Mais dans cette tête vaste et inquiète un autre dessein se formait. Soit suggestion étrangère, soit inspiration spontanée, soit enfin pour

Digitized by Google

donner le change à des jalousies politiques dont il avait eu le pressentiment, Bonaparte, semblable à l'aigle qui marque de loin sa proie, Bonaparte avait les yeux sur l'orient; car, ainsi qu'il aimait à le répéter, « l'orient pour prendre une face nouvelle n'attend qu'un homme; » mais cet homme peut-il être un Européen? et pour remuer cette partie du monde, où cet homme cherchera-t-il son point d'appui? Quoi qu'il en soit, dans les plaines de l'Italie, au milieu de ses premiers triomphes, Bonaparte déroulait devant lui la carte de l'Egypte. Il attachait là sa pensée. Il considérait les conditions de cette contrée singulière; il en étudiait les rapports avec les contrées voisines et avec les anciens continens; et il concevait ce qu'un tel pays pourrait être dans la balance des nations, si, possédé, cultivé, défendu par un peuple habile et valeureux, il recouvrait son indépendance et sa fertilité première. Par quels sentiers s'égare la pensée de l'homme! On a dit qu'effrayés de la fortune et du caractère entreprenant de Louis XIV, les princes Allemands avait engagé Leibnitz à composer pour ce monarque un mémoire où le philosophe développait avec art tous les avantages qui résulteraient d'une colonie Française établie en Egypte : leurre pour occuper Louis XIV hors de l'Europe; mais vue de génie, qui réalisée dès ce temps-là, eût tout changé parmi les hommes. Qu'on en juge par le mouvement qu'impriment sous nos yeux à la marche des affaires les premiers essais que fait aujourd'hui l'Egypte en agriculture et en industrie! Les Indes l'avaient fait oublier; elle pourrait à son tour faire oublier les Indes, et redevenir ce que l'avait faite Alexandre, le centre des transactions commerciales. Du reste, relativement à la conquête de l'Egypte, quel qu'en ait été le premier instigateur, du Directoire ou de Bonaparte, il est certain qu'elle fut préparée de longue main, et que rien ne fut épargné pour le succès. On ignora long-temps le but de l'expédition. Berthollet fut mis dans le secret par Bonaparte. La grandeur du dessein, celle des moyens d'exécution, l'habileté si bien éprouvée du chef, la confiance qu'il inspirait et que fortifiait une juste admiration, le charme attaché aux souvenirs historiques, ce goût du merveilleux et des aventures dont ne se défendent presque jamais les têtes françaises, même les plus phlegmatiques, le bonheur de contempler de ses yeux le pays

Digitized by Google

d'Hermès, et le berceau de la chimie; dirai-je enfin la fatigue et le dégoût de nos discordes civiles; tout entraîna Berthollet; tout concourut à lui déguiser ce que le projet avait de romanesque et de prématuré; et comme il était chargé de choisir les savans les plus éclairés et les plus résolus, pour les engager dans l'expédition, il jeta les yeux sur ceux qu'il aimait le plus, et pour les enrôler, il lui suffisait de leur dire en empruntant déjà le style oriental : « Venez, je serai avec vous. »

Je ne vous peindrai point les prodiges opérés par cette petite nation française composée de soldats et de savans; de force et de sagesse : s'ouvrant par la force les villes, les citadelles, les campagnes du Delta, et de la longue vallée du Nil; formant par la sagesse, des instituts, des observatoires, des écoles d'agriculture et de dessin : dressant des machines, créant des industries inconnues à la barbarie des habitans; et instituant un système d'administration encore plus inconnu, puisqu'il avait pour principe la justice, et la modération qui en est inséparable. Au milieu de cette grande organisation, au milieu des périls qui en marquaient tous les instans, et dont sa tranquille fermeté ne fut jamais ébranlée, Berthollet, conduit par ses idées habituelles, s'attachait à l'examen des teintures tirées du pastel, du carthame et du henné; il étudiait par la combustion du phosphore, les qualités de l'air, et il y trouvait au Caire ce qu'on y trouve à Paris; il observait des formations d'ammoniaque dans des cas où l'on n'a nulle raison d'en soupçonner l'existence; et finalement emporté malgré le bruit des armes, comme Archimède à Syracuse, dans ces profondes régions du savoir où son génie aimait à pénétrer, il s'affermissait de plus en plus dans un grand et vaste système d'idées qu'avaient suscité dans son esprit ses derniers travaux en France, et dont le germe l'avait suivi au-delà des mers. Pour mûrir et développer ce germe, lui fallait-il, nouvel Hermès, l'influence de ce ciel de l'Egypte, si favorable à la chimie?

Vous devinez, Messieurs, que je veux parler de la théorie générale qu'il s'était faite sur les affinités. Pardonnez à ma hardiesse de s'essayer à reproduire ici tout le fond de cette théorie. Si j'ai bien compris sa pensée, Berthollet concevait dans les dernières molécules

Digitized by Google

de la matière qui nous environne, des forces toujours actives et toujours opposées, qui par leur équilibre établissent et font persévérer les corps dans l'état où ils se trouvent actuellement; et qui par leur mobile prééminence, troublent cet équilibre, et déterminent les changemens inévitables auxquels les corps sont assujettis. Ces forces diverses constituent les véritables élémens de l'action chimique; et puisque c'est de leur énergie réciproque que dépendent les compositions et les décompositions dont ce monde est le théâtre, il est visible que pour s'approprier ces forces, et les tourner à ses propres desseins, l'homme doit s'appliquer à les connaître individuellement, pour ainsi dire, et à mesurer leurs rapports mutuels, afin de découvrir dans la production des phénomènes, quelle est l'exacte part qu'y prend chacune d'elles; et de se servir de ces données que je suppose rigoureuses, pour appeler à volonté l'action de telle ou telle force, à la production de tel ou tel effet : théorême de l'ordre le plus élevé, dont la contemplation captivait le génie de Berthollet, depuis dix années. Qui l'eût prévu! C'est au milieu de sables arides, c'est dans un désert presqu'oublié des hommes, que de si hautes spéculations devaient trouver leur complément, et leur dernier terme. Au commencement de 1799, Berthollet accompagné d'Andréossy, va visiter à l'occident du Delta, une longue gorge, embarrassée de sables mobiles, mais creusée sur une roche poreuse de véritable craie. C'est là, c'est dans cette vallée dirigée du pied des Pyramides vers le golfe des Arabes, que sont en quelque sorte cachés au reste du monde les six lacs où chaque année d'immenses quantités de sel marin qu'y fait arriver une transsudation souterraine, se transforment en carbonate de soude. Par quel agent s'exécute une conversion si contraire aux lois alors admises des affinités électives? A la vue de ce démenti si formel et si grand, donné par la nature à ces prétendues lois, une foule de faits analogues se réveille dans le souvenir de Berthollet. Il se rappelle surtout ce qui le frappait en France, il y a peu d'années, pendant l'extraction du salpêtre, sur la force toujours croissante avec laquelle la terre chargée de ce sel le disputait à l'eau qui devait en effectuer la dissolution : et pesant avec soin toutes les circonstances du grand fait qui est actuellement sous ses yeux, il voit clairement alors que parmi les puis-

Digitized by Google

sances chimiques, il en est qui sont restées comme inconnues jusqu'ici, et dont le concours néanmoins pourrait dans une infinité de cas l'emporter sur toutes les autres. Par cette vue, sa théorie est achevée. Il compose, pour l'établir, des mémoires qu'il communique d'abord à l'Institut du Caire et qu'il a soin, à son retour à Paris, de communiquer à l'Institut de France. Enfin paraît, en 1803, son Essai de Statique chimique, ouvrage profondément médité, rempli de vues originales et neuves, dont quelques-unes peut-être ont un air de paradoxe; mais ouvrage qu'il est permis de considérer comme le testament chimique de Berthollet, où il a refondu ses mémoires, et exposé avec l'appareil de preuves que comporte un sujet si grave, sa théorie des affinités, ou, si l'on veut, sa philosophie sur une science qu'il avait cultivée trente ans avec tant d'ardeur et de succès. Le principe fondamental de cette philosophie est que toute substance qui tend à se combiner, agit à raison de son affinité et de sa quantité; principe d'où il suivrait que l'action chimique d'un corps serait égale au produit de son affinité par le nombre de ses parties : et que pour produire des effets égaux, il suffirait de suppléer au premier de ces deux élémens par le second, et au second par le premier. La mesure de la quantité se détermine aisément : celle de l'affinité, selon Richter et Berthollet, se trouve dans la capacité comparée de saturation; et ces deux mesures données, c'est de leur rapport composé que résulte pour un corps ce que Berthollet appelle la masse ou la valeur chimique de ce corps : d'où l'on voit, comme je l'insinuais tout à l'heure, que l'affinité la plus forte serait toujours vaincue par la plus faible, s'il était toujours possible que cette seconde affinité eût par la quantité ce qui lui manque par l'énergie; sorte de substitution qui donnerait à l'homme un empire presqu'absolu sur les combinaisons; car ne pouvant rien sur l'essence même de l'affinité, son pouvoir pour l'affaiblir ou l'accroître par la quantité serait le plus souvent sans limites. Cela posé, Berthollet fait voir comment deux puissances, par exemple, deux bases se disputant un acide, avec des attractions inégales, chacune d'elles s'en approprie une part proportionnelle à sa masse; et pour faire rentrer dans cette loi les apparentes anomalies qui la combattent, Berthollet fait voir, et fait voir le premier, à quel point une combi-

Digitized by Google

naison peut être modifiée, soit dans sa durée, soit dans ses résultats, par les conditions diverses, les unes physiques, les autres chimiques, où se trouvent actuellement les corps que l'on met en présence : et parmi ces conditions qu'il considère comme autant de forces réelles, il range la cohésion, l'aptitude à cristalliser qui en est un mode spécial, la pesanteur spécifique, l'élasticité, etc.; toutes considérations que l'on peut rattacher aux importantes questions de la distance, de la figure, et de la situation des molécules, et qui embrassent implicitement tout ce qu'on a dit sur l'influence du calorique, et sur celle de l'électricité.

En écrivant sa Statique, Berthollet se proposait de ramener les phénomènes de la chimie ou de l'attraction moléculaire à ceux de l'attraction universelle : idée grande du grand Newton, mais qui, selon toute apparence, manquera toujours d'une démonstration directe : car, dans l'attraction universelle, tout se réduisant à des variations de distance, de mouvement et de pression, c'est-à-dire, à des rapports purement mécaniques, il serait difficile, il l'eût été même pour Berthollet, de n'admettre en chimie que des rapports de cette nature, lui qui n'admettait rien de semblable, même dans l'action des substances colorantes. D'un autre côté, en accordant à la masse une influence aussi étendue, n'était-ce pas méconnaître dans les combinaisons les proportions si strictement définies auxquelles elles paraissent assujetties? N'était-ce pas du moins faire considérer comme éventuel ou contingent ce qui est, ou paraît être constant, fixe, invariable? Et comment concilier cette doctrine avec celle de Richter, de Dalton et de Berzelius? A moins que, jouant sur le fond de la question, on ne veuille soutenir que, même dans les proportions définies, la force qui dérive de la quantité, se manifeste encore plus clairement que partout ailleurs, puisque les combinaisons qui en résultent n'auraient jamais lieu, si les élémens qui les forment ne se présentaient avec telle quantité plutôt qu'avec telle autre, et qu'ainsi la doctrine de la masse se trouve confirmée par l'argument même qui l'attaque. A l'égard des élémens qu'une combinaison n'a point admis, parce qu'ils y auraient été superflus, s'ils restent sans action sur la combinaison formée, c'est que leur masse est trop affaiblie; fortifiez-la suffisamment

Digitized by Google

par une masse nouvelle, et la combinaison sera troublée; ou, ce qui est la même chose, une autre combinaison se formera. Enfin, s'il est vrai que les élémens se combinent entr'eux atome à atome, ou par groupes invariables d'atomes, la séparation d'un dernier atome, par exemple, d'acide carbonique d'avec une masse de chaux, d'hydrogène d'avec une masse de charbon, etc., se ferait aussi aisément que la séparation du premier atome; or, cela n'est pas; et la raison de cette différence, où la trouver, sinon dans l'excès de force que la quantité transmet dans de semblables cas à l'affinité? N'est-ce point par cette même transmission de force que 43,000 grains d'eau parviennent à dissoudre un seul grain de sulfate de baryte? N'est-ce point par des attractions de même nature, qu'une combinaison emporte toujours avec elle quelques élémens qui lui sont étrangers? et que de deux combinaisons simultanées et provoquées l'une par l'autre, celle-ci retient toujours quelque chose de celle-là, et réciproquement : comme deux voisins infidèles qui se font mutuellement des larcins; ou, si l'on veut, comme deux amis qui, en se quittant, se font des présens l'un à l'autre.

Je m'arrête ici, Messieurs. Quelle que soit la destinée d'une théorie qui n'est ni admise, ni détruite, qui a subsisté, pleine de vigueur, entre les applaudissemens et les contradictions, et qui, du reste, ne peut se soutenir, comme toutes les autres, que par l'autorité des faits, ce qu'on ne peut nier, c'est qu'elle porte avec elle un caractère de puissance et de profondeur qui doit à jamais la préserver de l'oubli. Elle a élevé le génie des chimistes; elle leur a découvert dans les phénomènes des forces qu'ils n'avaient pas nettement démêlées, et dont le repos, comme celui du ressort comprimé, n'est jamais qu'apparent. La chaleur que l'on a mise vingt ans à l'attaquer et à la défendre, montre assez quelle forte impression en ont reçue les esprits; et dans une époque d'indépendance, telle que celle où nous sommes, une impression de cette nature excite l'intelligence et ne l'asservit pas. Elle a tous les avantages d'une vue nouvelle sans en avoir le danger.

Mais il est temps de tourner les yeux vers d'autres objets. L'homme dont Berthollet avait partagé les périls était à la tête de l'état. Fidèle à ses attachemens, ou si l'on veut à sa politique, et soigneux de s'environner de tous les talens et de toutes les illustrations, Bonaparte, consul,

Digitized by Google

avait créé Berthollet sénateur; empereur, il le créa comte, grand-officier de la Légion-d'Honneur, grand'croix de l'ordre de la Réunion, et titulaire de la sénatorerie de Montpellier. Comblé de gloire, de fortune et d'honneurs, Berthollet ne perdit rien de sa simplicité. Sa modestie préféra la retraite à la cour; et ce qui le toucha le plus dans son élévation, ce fut l'éclat qu'en recevait la chimie; ce fut l'espoir que cette science, si utile aux nations, n'en aurait que plus d'attraits pour les jeunes talens qui se consacreraient à son culte. Nous verrons tout-à-l'heure ce qu'il fit pour que cet espoir ne fût pas chimérique. Dans les loisirs que lui laissaient ses nouveaux devoirs, il reprenait d'anciennes études demeurées imparfaites; il refesait des expériences sur le charbon; il constatait, d'un côté, l'énergie singulière avec laquelle le charbon retient l'hydrogène, et de l'autre, la facilité que met l'hydrogène à se combiner avec le charbon dans des proportions indéfinies; et comme le charbon en attirant fortement l'hydrogène n'altère point l'eau, et n'est point altéré par elle, Berthollet comprit que pour conserver pure l'eau que l'on embarque pour les navigateurs, il suffirait de convertir en charbon l'intérieur des tonneaux qui la reçoivent: idée simple et juste, qu'un amiral russe a suivie, et dont son équipage a eu lieu de se féliciter, pendant un long voyage d'exploration. Chose merveilleuse! qu'une idée conçue à Paris, sauve des hommes dans le détroit de Behring! Enfin, en 1809, Berthollet rendit compte des expériences qu'il avait faites avec Bérard, pour perfectionner l'analyse des substances organiques; expériences qui ont préparé les belles méthodes inventées par deux de ses plus illustres élèves. Ce sont là, je pense, ses derniers travaux; mais ce ne sont pas ses derniers bienfaits.

Reprenez maintenant, Messieurs, dans votre esprit, toute la suite d'une vie si laborieuse, vous serez frappés, ce me semble, parmi les grands traits qui la caractérisent, d'un trait qui domine sur tous les autres, et qui nous apprend quel était le vrai principe des actions de Berthollet. De grandes prospérités sont venues à lui; il n'y songeait pas; il ne songeait pas même à la gloire; il ne se proposait que la vérité, et dans la possession de la vérité, que l'utilité dont elle est la source. Tel est le dessein qui respire dans ses moindres ouvrages,

Digitized by Google

sans en excepter les premiers ; tel est le mouvement qui portait sans cesse Berthollet au-delà de ses expériences et de ses découvertes. Une vérité acquise était dans ses mains un remède précieux qu'il s'agissait d'appliquer à quelque nécessité particulière ou publique ; et son œil inquiet semblait chercher le mal pour le guérir ou le pallier. Bien faire était pour lui le point de repos. Une tendance si constante entraîne aisément avec elle toutes les facultés de l'esprit. C'est de là que le sien avait contracté l'habitude des patientes et profondes méditations. Penser long-temps et mûrement à une même chose, comme Newton, et ne la quitter que pleinement achevée ; voilà comment il a mis le sceau de la perfection à presque tout ce qu'il a fait : non qu'il ait échappé à la fatalité commune, il a eu ses erreurs ; il a eu ses préoccupations. Par sa fidélité outrée pour le phlogistique, il a plus honoré Stahl que lui-même ; et après avoir établi le premier deux vérités qui rentrent l'une dans l'autre, et que l'on prit dans le temps pour deux hérésies ; savoir : que l'hydrogène sulfuré était un véritable acide, et que l'oxigène n'était pas indispensable à l'acidification ; Berthollet toujours prévenu que le chlore contenait de l'oxigène, Berthollet a été comme fasciné par cette supposition. Il n'a pu reconnaître la nature de ce gaz : il en a mal compris l'action sur les oxides métalliques. Ne semblerait-il pas d'un autre côté qu'en chimie, comme en médecine, l'expérience elle-même a quelque chose d'insidieux ? Berthollet a fait passer des torrens d'hydrogène au travers du chlore, et les deux gaz sont restés muets ! Mais que sont ces légères ombres ! et dans ses remarques sur ses propres ouvrages, sur son Traité de la Teinture, et même sur sa Statique, avec quelle franchise il reconnaît qu'il s'est trompé ! Enfin, il faut l'avouer ; on eût dit que cet esprit si hardi et si profond n'avait point été poli par des études littéraires. Soit indifférence pour ce qu'on croit n'être que pur agrément, soit plutôt habitude d'apercevoir à la fois un grand nombre de choses et de rapports, sans prendre la peine de les coordonner, il est certain que dans ses écrits et dans ses discours, il négligeait cette économie, cette distribution d'idées qui portent la clarté, le mouvement, et la chaleur dans le style et la parole. L'essai qu'il fit aux écoles normales en qualité de professeur, montra seulement quelle vénération pro-

Digitized by Google

fonde il avait inspirée par ses découvertes. On les voyait rangées autour de lui, comme autant de victoires sur la nature; et ces nobles trophées donnaient au timide embarras de son langage une éloquence particulière : l'éloquence des choses si supérieure à celle des mots. N'en concluez pas que Berthollet fût insensible aux charmes des lettres. Loin de partager la barbarie de certains savans qui ne sont que savans, et dont la vue trop délicate s'offense d'une lumière un peu vive, il respectait toutes les productions de l'esprit humain. Archimède ne lui fesait point oublier Homère, ni Newton Shakspeare, ni Pascal Corneille ou Molière. Il savait que l'homme est un être sensible encore plus que raisonnable. Aussi touché des beautés de nos grands poètes que l'était son ami d'Alembert, il allait souvent respirer au théâtre ce parfum de poésie qu'Euripide ou Virgile y répand dans les vers de Racine; et dans l'Institut d'Egypte, il s'unissait à M. Fourier pour protéger la muse délaissée de l'un de nos plus excellens poètes.

S'il ne pouvait souffrir la vanité du savant qui se préfère à l'écrivain, il souffrait moins encore l'artifice, le mensonge, et tout ce manège de petites fraudes dont les savans, comme les autres hommes, se font des armes pour écarter des rivaux, et s'élever sur leurs ruines. Il détestait l'intrigue et le charlatanisme, au point que ses souvenirs à cet égard avaient quelquefois l'expression du ressentiment. On se rappelle les premières extravagances du magnétisme de Mesmer. Le duc d'Orléans avait prié Berthollet d'étudier de près le fond de cette thaumaturgie singulière; et Berthollet ne portait dans cet examen que sa droiture et sa bienveillance naturelles. Où ne va point se mêler parmi nous l'engouement et le fanatisme? Des hommes frivoles qui suivaient les cures magnétiques, se prirent d'enthousiasme pour tant de folies, et ne pardonnaient pas qu'on en fît la matière de quelques doutes. Cependant Berthollet en avait de grands et beaucoup : il s'en ouvrit librement avec l'un des adeptes, qui alla secrètement le dénoncer aux autres. Dans l'assemblée suivante, un des coryphées prit la parole. Il avertit, avec aigreur, que parmi les assistans s'étaient glissés des faux-frères et des traîtres. Tous les yeux se tournèrent vers Berthollet; et pour mieux inculquer la réprimande, on l'assaisonna d'un procédé que je pourrais appeler monstrueux. Le souvenir de cette violence le

Digitized by Google

blessait encore dans ses dernières années, et il en parlait souvent avec amertume à ses amis.

Ce que je viens de raconter serait incroyable, si l'esprit de cabale et d'intolérance n'étouffait toute modération; si la modération, la sagesse, la probité de Berthollet, si sa bonne foi moins connue permettaient de mettre le témoignage d'un tel homme en balance avec les aveuglemens du prosélytisme. Cette exacte probité de Berthollet donnait à ses moindres paroles toute la sanction de la vérité même; je pourrais dire, toute l'autorité d'un oracle. Aussi en devenant, sans le vouloir, l'oracle que Bonaparte consultait sur une infinité de cas douteux, il montrait ce que peut sur les hommes les plus défians une sincérité qui ne se dément jamais: et comme tant de nobles qualités se confondent toutes avec la justice, c'est cette justice souveraine, qui, avec l'indulgence et la bonté, lesquelles sont encore de la justice, formait l'essence même de Berthollet, et servait de règle invariable à sa conduite. Cette règle n'a jamais été fléchie ni par les séductions de l'amitié, ni par les menaces de la force, ni par la peur des tyrans. Berthollet sut défendre en Italie, contre les ruses de la convoitise, et les violences de la rapacité, les précieuses collections dont il était dépositaire; et sous ce terrible comité de salut public qui marchait dans le sang, des hommes encore fumans du meurtre de Lavoisier, chargèrent Berthollet d'analyser des eaux-de-vie qu'un fournisseur avait, disait-on, empoisonnées. Ce fournisseur était riche, on avait soif de ses dépouilles. Berthollet examine, et ne trouve dans l'eau-de-vie qu'un dépôt fortuit et innocent; résultat qu'il n'hésite point à consigner dans un rapport. Les tyrans irrités le font venir, et d'un accent féroce: « Es-tu sûr de ce que tu dis? — Très-sûr. — Ferais-tu sur toi » l'épreuve de cette eau-de-vie? » Berthollet, sans répondre, en avale une coupe. « Tu es bien hardi! — Moins que je ne l'étais en écrivant » mon rapport, » réplique Berthollet. N'est-il pas naturel que l'homme animé d'un tel courage ait encore eu le courage que l'on porte dans les batailles? Berthollet en Egypte partageait les fatigues, les dangers, la faim, la soif de l'armée comme le dernier soldat. Il remonte le Nil sur une barque où pleuvaient les balles des Mameloucks: il leste ses poches de pierres. « Que prétendez-vous faire? lui demanda-t-on. —

Digitized by Google

» Couler à fond plus vite, répondit-il, et n'être pas mutilé par ces » barbares. » Pendant un séjour au Caire, une révolte éclate. On lui assigne hors de la ville un poste à défendre, celui de l'Institut. La mort l'environne de partout. On propose de fuir. Berthollet résiste, et contient tout dans le devoir. Après des courses longues et répétées sur un sable et sous un ciel de feu, il assiste au siége de Saint-Jean-d'Acre, et reconnaît la peste. Annoncer ce fléau terrible était une témérité. Cependant il parle; il parle aussi franchement que le baron Larrey; on le blâme, on l'accuse d'imprudence et presque d'imposture. « Dans huit jours, s'écrie-t-il avec douleur, je serai trop vengé. » Il le fut en effet (1). On lève le siége; il rentre en Égypte avec les débris de l'armée. Il abandonne à des généraux blessés sa voiture de voyage, et franchit à pied vingt lieues de désert. J'ajoute que Monge et lui ne se quittaient jamais, et que leurs noms n'étaient pas plus séparés que leurs personnes; d'où il arrivait que ceux qui entendaient seulement parler d'eux, les identifiaient l'un avec l'autre, et se figuraient que Monge et Berthollet étaient un seul et même personnage; tandis que ceux qui les voyaient réellement, les enveloppaient dans le même respect et la même estime, et il faut bien le dire, quelquefois aussi dans les mêmes malédictions. Souvent en effet le soldat rebuté de tant de fatigues et de maux, les accusait d'avoir trompé leur général, et de l'avoir engagé dans les périls et les embarras de cette interminable conquête.

A tant de probité, de droiture, de courage, à cette bonté qui tempérait si heureusement ce que sa franchise avait de brusque ou de peu ménagé, Berthollet joignait le plus parfait désintéressement. Lorsqu'il eut créé l'art de blanchir qui porte son nom, il permit que cet art devînt la propriété de qui pouvait le faire prospérer. De partout s'élevaient des fabriques: on lui offrit des parts dans les bénéfices; il n'en voulut point. Des Anglais enrichis par cet art, lui envoyèrent des présens

(1) Ceci ne détruit en rien les services éminens rendus par M. le baron Desgenettes, médecin en chef, et dont le major-général, Alexandre Berthier, rendit un compte si avantageux au gouvernement d'alors.

Digitized by Google

magnifiques. Il n'accepta qu'un échantillon de toile blanchie par le procédé berthollien. Ce détachement absolu le laissait tout entier à l'unique passion qui le dominait : c'était la chimie. Il ne respirait que pour elle. C'est pour elle, c'est pour suivre ses progrès, c'est pour connaître, dirai-je, ses moindres fortunes, qu'il entretenait avec les savans de l'Europe la correspondance la plus active. Aussi, rien de nouveau n'arrivait en chimie chez les étrangers qu'il n'en fût instruit sur-le-champ. Un jour Cavendish lui fait passer son analyse de l'acide nitreux. Berthollet riposte courrier pour courrier par son analyse de l'ammoniaque. Heureuses les nations! heureuses l'Angleterre et la France, si elles ne s'étaient jamais envoyé que de tels présens! Tous les étrangers éclairés qui se rendaient à Paris, Berthollet les rassemblait chez lui, pour faire avec eux échange de lumières, et donner aux hommes l'exemple de ce commerce, le plus digne de les occuper, et qui est, après la vertu, le principe de tous les biens réels. Enfin, et c'est là, ce me semble, l'œuvre la plus méritoire de Berthollet, et la plus honorable pour son caractère et pour son génie, loin de craindre le talent dans les autres, il l'épiait, pour ainsi dire, à son aurore; il en recueillait les premières étincelles; il l'attirait à lui, l'encourageait, l'éclairait, le soutenait de ses conseils, et quelquefois de ses dons. C'est de là, c'est des jeunes talens appuyés et cultivés par lui que s'était formée cette société d'Arcueil, pleine d'ardeur et de savoir, à qui l'on doit des travaux où l'âge a été devancé par la sagesse. Telle était la famille toute scientifique que Berthollet s'était faite. Telle était la cour qu'il avait composée, non pour lui, mais pour la vérité. Et de quels hommes! Vous y figuriez, vous qui faites aujourd'hui la gloire de la France, l'ornement de l'Europe, l'espoir, et comme lui, le modèle de la postérité, Poisson, Biot, Gay-Lussac, Thenard, Dulong (que ne puis-je nommer avec tant d'autres et ce Malus, et ce Legallois, sitôt moissonnés par le travail!), hommes excellens, qui transmettrez à vos successeurs les trésors de savoir, et les exemples de justice et de bonté qu'il vous a laissés pour héritage. Environné de vos respects et de votre gratitude, Berthollet, comme Pythagore au milieu de ses élèves, contemplait en vous une colonie d'hommes éclairés et surtout d'hommes de bien qu'il préparait pour l'avenir. Il sentait qu'il

Digitized by Google

allait revivre en vous, et sans doute, il oubliait alors ce qu'il avait perdu. Je me trompe. Un cœur lui manquait parmi les vôtres : il le cherchait en vain de ses yeux paternels; et les empressemens même de votre piété lui rendaient ce vide plus sensible et plus douloureux. Sa vénérable physionomie, habituellement pleine de calme et de sérénité, prenait de moment en moment l'expression d'un chagrin cuisant et profond. Cette peine cruelle, si vivement partagée par son aimable compagne, n'était adoucie ni par la tendresse conjugale, ni par les soins de l'amitié, ni par les charmes de la science, ni par les faveurs deux fois répétées du plus sage des rois, ni même par le temps, qui éteint tout, et nos douleurs, et nos joies et nous-mêmes. Les progrès lents mais sûrs de ce mal caché pénétrèrent enfin jusqu'aux sources de la vie; et dans les ravages d'une affection charbonneuse que l'art ne put ni prévenir ni borner, Berthollet expira tranquillement, et le sourire de la bonté sur les lèvres, le 6 novembre 1822, à l'âge de soixante-quatorze ans. La veille, il avait reçu la visite d'un ami, de M. le comte Chaptal. M. Chaptal, seul avec lui, cherchait à le rassurer sur sa situation. « Je vous rend grâces, » répond tendrement Berthollet en lui prenant la main; mais votre » bonté s'abuse elle-même en voulant m'abuser. Je sens la mort qui » s'approche, et je la sens avec joie. Pourquoi la craindrai-je ? Je » n'ai jamais fait de mal, et j'emporte, à ma dernière heure, la con» solante idée que l'amitié qui nous attache l'un à l'autre depuis plus » de quarante années, et dont vous avez donné tant de preuves à » moi et aux miens, n'a jamais été troublée un seul instant. Qu'il est » donné à peu d'hommes de rendre d'eux-mêmes un pareil témoi» gnage ! Celui-là me suffit : je n'en veux point d'autres. » Telles furent les paroles de Berthollet. Quel éloge pour Chaptal ! Quel éloge pour Berthollet lui-même ! et qu'il ajoute à notre respect pour l'auteur de tant de précieuses découvertes ! Ses restes ont été déposés dans la commune d'Arcueil, sous les yeux de ceux dont sa bienfaisance soulageait chaque jour les infortunes. Des députations de la Chambre des Pairs et de l'Institut assistèrent à ses obsèques; et l'éloquente voix de ses élèves et de ses amis exprima sur sa tombe les regrets touchans dont ils étaient pénétrés. Les arts eux-mêmes ont

Digitized by Google

ressenti cette perte; et leur douleur a été marquée par un chef-d'œuvre. Les traits de Berthollet qu'un habile pinceau avait déposés sur la toile, le ciseau de M. Gayrard les a transportés pleins de vie sur le marbre; et c'est au talent de ce grand artiste et à la munificence de M. le ministre de l'intérieur, que l'Institut de France doit le magnifique buste de Berthollet qui fait aujourd'hui l'un des ornemens de sa bibliothèque. Un hommage public manquait à tant d'hommages; c'est celui de l'Académie royale de médecine qui avait l'honneur de compter Berthollet parmi ses associés libres. Puissent les paroles que l'on vient d'entendre ne paraître indignes ni de l'Académie, ni de l'illustre mémoire qu'elle se proposait d'honorer!

Digitized by Google

ÉLOGE

DE P. PINEL.

Philippe Pinel naquit, le 11 avril 1745, à Saint-Paul, village peu distant de la ville de Castres, et compris aujourd'hui dans le département du Tarn. Son père exerçait la médecine et la chirurgie. Sa mère était un modèle de piété. Ils avaient une nombreuse famille et une très-médiocre fortune. Ils envoyèrent d'abord leur fils au collége de Lavaur. C'est là que Pinel fit ses premières études; et comme on le destinait à l'église, il se rendit aux écoles de Toulouse. Il y suivit un cours de philosophie, sous un professeur qui le rendit fort habile dans les mathématiques. Il voulut s'attacher à la théologie, mais sa vocation l'appelait ailleurs. De l'aveu de son père, il quitta l'Université, s'affranchit de toute dépendance, en donnant des leçons de calcul et de philosophie, concourut pour les jeux floraux, et remporta la couronne; prit à ses frais tous ses degrés en médecine; fut pendant quelques années choisi pour suppléant par un de ses professeurs, et finalement, le 22 décembre 1773, après avoir subi glorieusement les épreuves nécessaires, il fut honoré du titre de docteur.

Pinel se trouvait alors dans sa vingt-neuvième année, et sa situation n'était pas brillante. Il avait perdu son père, et ne pouvait rien attendre de sa famille. Les légers profits de l'enseignement lui rendaient à peine le présent tolérable, et lui faisaient redouter l'avenir. L'espoir d'une meilleure destinée, et surtout le désir d'augmenter ses connaissances, lui firent entreprendre le voyage de Montpellier. Il s'y rendit en 1775. L'école de cette ville célèbre était alors dans toute sa gloire. Elle n'avait plus, à la vérité, ni Fizes ni Sauvages; mais

Digitized by Google

les lumières de Barthez, mais le savoir et l'éloquence de Lamure, de Leroi, de Venel, de Gouan, dans les chaires publiques; mais les talens de Vigaroux, de Chaptal, de Fouquet, dans la pratique particulière, jetaient sur Montpellier un éclat qui se réfléchissait sur l'Europe et éclipsait toutes les écoles du monde civilisé. A peine réfugié dans cette Cos nouvelle, Pinel y trouva un asile et des appuis. Il fut reçu dans la maison de M. Benezech, où il eut pour élève un jeune homme, qui depuis est devenu l'un des plus habiles officiers du génie. Les soins que Pinel donnait à cette éducation lui laissaient quelques loisirs. Il les employait à perfectionner ses connaissances médicales, à suivre des cours de chimie et d'histoire naturelle, à se fortifier dans les langues grecque et anglaise, à composer des thèses pour de jeunes étudians. Ces thèses, écrites avec élégance et correction, passaient pour des chefs-d'œuvre de latinité; aussi lui en demandait-on beaucoup; et ce qui prouve quelle était la sagesse et la modération de son esprit, presque toujours il prenait pour texte des questions d'hygiène; car, s'il est en médecine quelque ombre de certitude ou de probabilité, c'est assurément dans les questions de cette nature. Quant à ces hautes questions de philosophie médicale, qu'il devait traiter un jour avec tant de vigueur et de netteté, et qui ont un attrait si vif pour l'inexpérience et l'imagination, Pinel n'y touchait pas; soit que pour y porter l'œil du maître, il ne se sentît pas encore la maturité nécessaire; soit que l'esprit de système ne fût encore pour lui que l'esprit d'hypothèse, et que dans les arrangemens les plus méthodiques il vît toujours quelque chose d'arbitraire qui en balançait l'utilité : sorte de réserve d'autant plus digne d'éloges, que dans ces mêmes lieux, à un âge encore moins avancé, et dirai-je, avec un même fond d'études, Sauvages avait donné un grand exemple d'une heureuse audace, et que s'il appartenait à un homme de se faire son imitateur ou plutôt son émule, c'était à celui qui devait un jour réformer son plus bel ouvrage.

Du reste, pour mieux connaître quel tour avaient pris dès ce temps-là son caractère et ses idées, que l'on me permette de rapporter le fait suivant. Un jeune homme se trouvait alors à Montpellier; passionné pour l'étude; plein d'ardeur et de vues; impatient de produire; s'essayant sur tout; composant des vers, des comédies, des tragédies,

Digitized by Google

des traités de philosophie et de médecine; charmé par-dessus tout des beaux arrangemens d'idées; cherchant entre les siennes des rapports bien symétriques; substituant, s'il le fallait, aux rapports réels, des rapports imaginaires ou des hypothèses; en un mot, épris de ce qu'on appelle système, et n'adoptant rien qui n'offrît une exacte ordonnance. Frappé de ce luxe de facultés, et affligé de voir tant de richesses naturelles se consumer en conceptions chimériques, Pinel entreprit de faire revenir son jeune ami de cette sorte d'ivresse et d'enchantement. « Vous êtes malade, lui dit Pinel; mais pour vous guérir, je ne veux de « vous qu'une légère complaisance; c'est de lire avec moi chaque jour « quelques pages d'Hippocrate, de Montagne et de Plutarque. » La proposition fut acceptée. Le matin, les deux amis lisaient Hippocrate. Le soir était réservé pour Montagne et Plutarque; et ces lectures, faites sans suite, sans contrainte; suspendues par des repos; entremêlées de digressions, de remarques, de commentaires; ces lectures ainsi variées tiraient de cette variété même un charme qui les rendait d'autant plus solides et plus efficaces. Quelle que soit en effet la diversité de leurs tableaux, ces grands peintres de la nature humaine ont un caractère commun qui les distingue des autres écrivains. Dès que vous communiquez avec eux, vous sentez que leur raison s'empare de la vôtre. Ils l'élèvent, ils l'éclairent, ils la fortifient. Souvent, d'un trait, ils ouvrent devant elle un horizon immense, et la promenant, pour ainsi dire, sur cette infinie variété d'idées, de sentimens, de passions et d'infirmités dont se forme le frêle tissu de notre existence, ils vous familiarisent avec ce prodigieux entrelacement de combinaisons et de rapports qui, liant entre eux tant d'états si divers, se prêtent si mal aux arrangemens systématiques. Avec ces mâles génies, le jeune ami de Pinel, devenu son élève et le leur, apprit à se représenter les choses sous leur vraie forme, et dans leur vraie situation par rapport au tout. Ainsi ébranlée, sa passion changea d'objet. Elle se détacha des vains systèmes pour se concentrer dans l'intime observation des faits individuels; car les faits individuels sont les seules réalités de ce monde, et ces réalités sont les uniques fondemens de notre raison. Il n'est de principe que ceux qu'elles autorisent : hors d'elles, ces principes ne sont plus que des mots sans substance. Quel fruit tira de ces vérités l'ami de Pinel,

Digitized by Google

changé par de si grands maîtres ? La France l'a vu depuis briller par son savoir et son habileté dans les écoles, dans les académies, dans les postes les plus élevés de l'administration, à la tête d'un grand ministère. Ses écrits, ses services, lui ont mérité la plus glorieuse des récompenses. L'auguste fondateur de la Charte l'a promu au rang des nobles gardiens de nos libertés. Il siége à la Chambre des pairs : c'est M. le comte Chaptal.

Le même pays qui, dans le cours d'un siècle, avait produit Machiavel et Guichardin, Michel-Ange et Raphaël, l'Arioste et le Tasse, avait aussi donné le jour au grand Galilée, et fait naître de son école une génération de géomètres, qui après avoir porté le calcul dans la physique, à l'exemple de Descartes, essayèrent de le porter dans la médecine. Le plus heureux et le plus célèbre d'entr'eux fut Alphonse Borelli, dont l'écrit posthume sur le mouvement des animaux avait été composé pour Christine, reine de Suède ; livre plein de découvertes et de vues originales dans plus d'un genre. On sait qu'en expliquant l'action de ce double appareil de cordes et de leviers qui meut les animaux, Borelli a montré le premier, contre le sentiment des anciens, que, pour mettre en jeu ces organes et leur faire vaincre un très-léger obstacle, l'animal, et spécialement l'homme, dépense une force excessive et disproportionnée ; mais il fait voir aussi qu'à ce prix l'animal occupe moins d'espace, a plus d'élégance dans les formes, plus de légèreté dans sa masse, plus de fermeté dans les articulations, plus de vitesse dans les mouvemens ; et que par cette compensation merveilleuse, il a plus de prise sur les corps extérieurs, et n'en donne que le moins possible sur le sien : vérités admirables, qui seraient à elles seules tout un cours de théologie, et dont, ni les critiques, très-justes d'ailleurs, de Parent, de Varignon, de Hamberger, ni le travail de Perrault sur la mécanique animale, ni les observations de Vicq-d'Azyr, ni le traité de Barthés, publié de nos jours sur la même matière, ne raviront la gloire à Borelli. A l'exemple de Chirac et de tant d'autres, Pinel se passionna pour un si bel ouvrage. Il en fit une étude profonde, afin d'en appliquer plus directement les principes aux mouvemens que l'homme exécute. Ce travail important comprenait deux parties ; l'une relative aux mouvemens partiels des extré-

Digitized by Google

mités, l'autre aux mouvemens de totalité ou d'ensemble. La première, terminée dès 1777, fut communiquée par l'auteur à la société royale de Montpellier. La seconde, achevée seulement quelques années après, était réservée pour l'Académie des Sciences de Paris. Aucune des deux n'est devenue publique. Il est permis de croire que les articles de zoologie, d'anatomie comparée, et même de chirurgie, que Pinel publia plus tard dans des recueils périodiques, n'en sont que des fragmens, et que ce sont là malheureusement les seules parties de son travail sur le traité de Borelli qui soient venues jusqu'à nous.

Quelle que fût sa modestie et même sa timidité naturelle, et quelque raison qu'il eût de se plaire à Montpellier, cependant un secret sentiment de ses forces avertissait Pinel qu'il était digne de figurer sur un plus grand théâtre. Il avait les yeux tournés vers la capitale, et dans l'année 1778, il s'y rendit, accompagné d'un anglais à qui de grands talents ont fait depuis un grand nom dans la médecine. Comme les deux amis voyageaient sans passeports, on en prit ombrage dans je ne sais quel village où ils furent tenus au secret pendant quelques jours; incident qui dit assez quelle était la modestie de leur équipage. Arrivé à Paris, Pinel songea à se faire des moyens de vivre. Il avait heureusement pour lui la ressource qu'avait eue Boërhaave, la géométrie. On l'avait recommandé à un grand géomètre de la capitale, à M. Cousin, qui, frappé de son génie pour les mathématiques, s'empressa de lui chercher des élèves pour l'artillerie et le génie. Pinel n'en accepta que deux : le prix qu'il en recevait devant suffire au strict nécessaire, et lui laisser du temps pour des travaux d'un autre genre. Le hasard lui avait donné pour logement une très-petite chambre vis à vis de celle qu'occupait un jeune homme qui, comme lui, cultivait les sciences avec une ardeur infatigable; c'était M. Desfontaines, à qui ses voyages, ses écrits, ses leçons pleines de candeur, l'aimable douceur et l'honnêteté de son caractère, ont concilié le respect universel. M. Desfontaines et M. Pinel ne se connaissaient pas; mais ils se voyaient l'un l'autre, chaque jour, et à toute heure, appliqués à l'étude, et cette vue leur inspira l'un pour l'autre un penchant qui les rapprocha bientôt, et devint une de ces amitiés rares dont le temps fait comme une seconde vie nécessaire à la première. Cette

liaison en produisit d'autres. Pinel fit connaissance avec Roussel et Cabanis; Roussel, dont le pinceau tendre et délicat fit admirer ses esquisses, même après les tableaux sublimes ou plus travaillés de Rousseau et de Thomas : Cabanis, qui rapprochant les phénomènes de notre sensibilité intérieure et extérieure, et les suivant dans les effets de leur mutuelle influence, a jeté le premier les vrais fondemens de la philosophie humaine. Roussel et Cabanis faisaient partie de la société qui se réunissait chez madame Hélvétius. Pinel y fut admis sous leurs auspices. Il était reçu dans ces assemblées où régnait, avec une aimable liberté, cette fleur de politesse et d'esprit dont nous n'avons plus que le souvenir, et qui servait d'ornement à la raison. A mesure que ses relations s'étendaient, Pinel voyait se multiplier les occasions de mettre à profit toutes ses richesses intellectuelles. Il écrivait pour le journal de Paris des articles variés de médecine, de physique, de philosophie morale et d'économie. La Gazette de santé, lui fut confiée, et pendant plusieurs années, ce recueil a prospéré dans ses mains. On y remarquait surtout d'excellens morceaux d'hygiène qu'il y consignait de temps à autre; car l'hygiène était toujours son étude favorite. Dans la critique sur les ouvrages dont il rendait compte, il laissait percer parfois une pointe de malice qui prouvait qu'il aurait eu du succès dans la satyre, s'il n'eût été retenu par sa sagesse et sa bonté. De 1754 à 1779, on avait publié en treize volumes in-4° l'extrait de tous les recueils mis au jour par les corps savans de l'Europe, depuis l'époque de leur institution. Cet extrait général n'avait pas été continué, quoiqu'il méritât de l'être, et celui des transactions philosophiques en particulier s'arrêtait à l'année 1694. C'était une lacune qu'il importait de remplir. Un abrégé des transactions avait été publié en Angleterre. On entreprit de le traduire en France, et cette traduction parut de 1789 à 1791. Sur les quatorze volumes dont elle se compose, le laborieux Pinel en traduisit trois, le premier, sur la chimie; le second, sur l'anatomie et la physique animale; et le troisième sur la médecine et la chirurgie. Il concourut à la rédaction d'un quatrième volume sur la matière médicale et la pharmacie. On ne peut nier que dans le choix et l'arrangement des matériaux, l'auteur Anglais de ce recueil n'ait porté ni le discernement ni l'ordre nécessaires; il y a compris des répétitions, des superfluités, des mor-

Digitized by Google

ceaux très-étendus empruntés de nos propre livres; et cependant on est charmé de retrouver dans cet abrégé une foule d'articles pleins d'intérêt dont on nous pardonnera de citer les suivans. Le premier se rapporte aux expériences comparatives que l'on fit en 1721 et 1722, à Marseille et à Montpellier, avec de la bile prise, ici dans des sujets morts de maladies ordinaires, et là dans des sujets morts de la peste : bile injectée ensuite dans les veines de quelques animaux sains et vigoureux, et provoquant dans le premier cas, des accidens plus ou moins graves et même mortels, mais sans produire ni gangrène, ni bubon, ni rien de ce qui sert à caractériser la peste : et dans le second cas au contraire, développant avec rapidité tout ce qu'a de plus formidable une affection vraiment pestilentielle. Dans le second article, que, parmi beaucoup d'autres, Pinel a enrichi de notes, il s'agit d'une femme condamnée qui fut ouverte peu de temps après son exécution. Elle venait de concevoir; et l'observateur eut l'occasion de constater contre Buffon la justesse des vues que Valisniéri s'était faites sur le mécanisme de la génération. Un œuf dégagé de l'ovaire droit, mais encore retenu dans cet ovaire par un pédicule, et plongé du reste dans un flot d'une liqueur onctueuse et transparente, était embrassé par les digitations épanouies de la trompe, laquelle par son extrémité dilatée, fléchie, et déployé sur la surface de l'ovaire, adhérait fortement à cet organe. Un troisième article est relatif à cet étrange vice de conformation qui semble quelquefois réaliser la fable des Androgynes ou celle de Tirésias, et qui réunissant les rudimens des deux sexes, n'en constitue aucun. Ce vice observé dès la plus haute antiquité dans l'homme et dans les animaux, a toujours été un sujet de controverse. En 1786, Pinel avait eu sous les yeux un exemple de cette nature. Il l'a décrit dans le journal de physique et dans le recueil de la société d'émulation. Cet exemple n'est ni plus ni moins singulier que tous les exemples connus. Il n'apprend rien sur la question de l'hermaphodisme, ou de de la réunion des sexes : mais en considérant d'une vue élevée cette question, Pinel suppose que trop restreints dans leurs observations personnelles, les écrivains qui en ont traité ont pris trop aisément ce qu'ils voyaient pour les bornes de ce qui peut être : et balançant entre eux, sans les préférer l'un à l'autre, les témoignages les plus opposés

Digitized by Google

et les plus authentiques, depuis Aristote et Pline, jusqu'à Buffon et Haller, il reconnaît que le problème n'est pas encore résolu, et qu'il ne peut l'être que par l'avenir.

Cet esprit de réserve qui est souvent un esprit de hardiesse et de vérité, Pinel l'a porté dans l'examen d'un dernier fait non moins étonnant : je veux parler de l'ossification du cerveau, trouvée dans des bœufs dont quelques-uns avaient conservé toute leur vigueur. Le premier fait de cette nature fut donné par Bartholin, qui en écrivait sur la foi d'autrui, et ne savait trop qu'en croire. Le second l'a été en 1703, par Duverney, dans les mains de qui la pièce altérée fut remise. Valisniéri l'accusa de crédulité; bien qu'à Padoue, en 1670, un fait tout semblable eût été vu et vérifié par Malpighi. Mais telle est la destinée de tout fait insolite; on le traite d'abord comme un aventurier : il n'obtient de crédit que par la répétition, comme si ce que nous appelons notre raison n'était dans le fond qu'une habitude. Quoi qu'il en soit, d'autres cerveaux devenus consistans par une ossification si solide qu'elle leur donnait la dureté du marbre, ont été vus en Saxe et en Écosse par Pitschells et Simson. Le dernier que l'on vit à Paris fut montré par M. Baron en 1753, à l'Académie des Sciences. C'est ce cerveau, conservé par M. Deyeux, que Pinel examina, et sur lequel il écrivit en 1793, un mémoire terminé par ce dilemme plein de sens : » Ou bien ces masses pierreuses sont des cerveaux transformés, comme » le prouverait le réseau vasculaire dont elles conservent les ramifi- » cations; ou bien ce sont des tumeurs qui croissant lentement jusqu'à » remplir la cavité du crâne, n'ont pu manquer de comprimer outre » mesure l'organe cérébral; dans l'un et l'autre cas, il est incompré- » hensible que la vie ait pu se maintenir dans ces animaux, à plus » forte raison la santé. » Du reste, en quel état se trouvaient dans ces animaux les origines nerveuses? C'est ce qu'on n'a point étudié : oubli déplorable, selon Pinel, et, j'ose dire, aussi selon nous.

Cependant, toujours attiré par les merveilles de la mécanique animale, Pinel s'attachait surtout à développer celles du système osseux; de cette charpente qui, par sa forme, détermine la forme générale des animaux; qui, solide et mobile tout ensemble, fait admirablement servir l'une à l'autre ces deux propriétés contraires; augmente et mul-

Digitized by Google

tiplie sa force par ses courbures; reçoit, soutient, protége, fixe dans la situation la mieux ordonnée toute la société des organes; et mise en jeu par les ressorts dont elle est à la fois le réceptacle et l'appui, flechit diversement ses propres parties sur elles-mêmes, soit pour attacher l'animal au sol qui le porte, soit pour le promener avec légèreté d'un point a l'autre, soit enfin pour le lancer dans l'espace avec l'impétuosité et le feu de l'éclair. Ce spectacle ravissant, pour qui sait le contempler, avait fait découvrir à Pinel ce que n'avait pas aperçu Borelli; c'est que les forces que Borelli considérait comme perdues pour le mouvement, avaient pour effet nécessaire de mieux assujettir les articulations, de donner aux os qui les forment des points d'appui plus stables, et de rendre ainsi les mouvemens plus sûrs et plus energiques. D'un autre côté, en étudiant de plus près les articulations, Pinel s'était persuadé que les praticiens ne s'en rendent point le mécanisme assez familier, et que, faute d'en avoir l'image empreinte dans leur esprit, les plus habiles se méprennent trop souvent et sur la réalité des laxations, et sur les manœuvres propres à les réduire. Pour justifier ses vues à cet égard, Pinel composa sur diverses luxations des mémoires qui furent communiqués à l'Académie des Sciences en 1785 et 1786, et dont on retrouve aujourd'hui des extraits dans différens recueils périodiques. Ces extraits ne sont aujourd'hui que des monumens de sagacité, mais d'une sagacité plus géométrique que chirurgicale, et dont l'art a tiré peu de parti. Enfin, plus l'œil de Pinel plongeait dans la structure des animaux, plus son esprit se pénétrait de cette grande idée, savoir : « que dans l'être vivant, tout est lié par la plus étroite dépendance; ses besoins et ses facultés; ses organes et le liquide qui les forme et les entretient : tellement qu'entre le sang et le système nerveux; entre le sang et les muscles; entre le sang et les autres produits qu'il laisse échapper dans sa course; de même qu'entre le sang et l'aliment d'où il est tiré, et dont le choix est inspiré par le besoin; entre l'aliment et le suc destiné à le fondre et à le vivifier, ainsi de suite pour tout le reste, il existe des dispositions corrélatives, cachées, impénétrables, mais réelles, mais réciproques, ou faites exactement l'une pour l'autre; d'où résulte, pour chaque animal, l'harmonie de l'ensemble; et d'où l'on voit, pour conclusion finale, que

Digitized by Google

toutes ces choses se supposant mutuellement, il suffirait à des yeux exercés, s'ils pouvaient assez l'être, d'en découvrir une seule pour les apercevoir toutes. Mais, de tous ces élémens dont l'animal se compose, la plupart n'ont de relations qu'avec lui-même : et le seul qui le mette en contact avec le monde extérieur, le seul que l'on puisse toujours interroger, et qui, par la solidité de sa substance, et par la permanence de ses moindres formes, puisse toujours répondre sur les habitudes de l'être vivant, au moins dans certaines classes, c'est ce même système osseux, et dans ce système, c'est la partie qui le termine antérieurement; c'est l'appareil des deux os maxillaires; c'est la disposition de leurs dents, et celle de l'articulation qui les unit : articulation serrée ou lâche, selon que l'animal se nourrit de chair ou d'herbage; et du reste, modifiée de mille façons dans les quadrupèdes, par les variétés de configuration qu'affectent les parties qui concourent à la former, et qui, se combinant diversement, serviraient à distinguer les espèces. Telle est la vue principale dont Pinel s'appuie dans un mémoire où, après l'avoir proposée comme une méthode à suivre ou à tenter pour classer les quadrupèdes, il l'essaie avec une apparence de succès sur une assez grande quantité de ces animaux. Mais on ne tarde point à voir que, même sans sortir de cette classe, le fil qui le guide a trop peu de portée, et va tout à l'heure s'évanouir de ses mains : effort d'esprit louable, quoique stérile, auquel on a suppléé par ses combinaisons plus savantes, mais qui fit encore produire à Pinel trois articles intéressans, l'un sur la structure et la conformation de la tête de l'éléphant; l'autre sur la rétractilité des ongles dans les animaux carnassiers; et le troisième, sur les moyens de préparer les quadrupèdes et les oiseaux que l'on veut faire figurer dans les collections, en leur conservant la couleur, la forme, l'attitude, et en quelque sorte la physionomie qu'ils ont dans l'état vivant. Des travaux si variés sur un même objet acquirent à leur auteur une juste célébrité. On a dit que la chaire d'anatomie comparée étant devenue vacante au Jardin du Roi, Pinel fut désigné pour la remplir, en concurrence avec un homme qui, dès ce temps-là même, n'avait plus de rivaux. M. Cuvier fut nommé. Heureuse préférence, favorable à la gloire de Pinel lui-

Digitized by Google

même, et dont nous devons féliciter à la fois l'histoire naturelle et la médecine.

Ainsi partagé entre des occupations si diverses (car il écrivait pour l'encyclopédie méthodique; il donnait une traduction de Cullen, et une édition de Baglivi; il suivait la botanique sous son ami Desfontaines; la chimie sous le sage Darcet et l'éloquent Fourcroy), Pinel, satisfait du présent, plein de sécurité, ou si l'on veut, d'insouciance pour l'avenir, Pinel ne songeait point à se faire une clientelle; et bien qu'il suivît la pratique des hôpitaux, il se refusait aux occasions de voir et de traiter des malades. Cependant il eut en 1785, la douleur de perdre un jeune homme qu'il chérissait, et à qui des études opiniâtres et une sobriété excessive avaient ôté la raison. Cet infortuné, de retour dans sa famille, était devenu furieux. Un soir il s'échappa de la maison de son père pour se jeter dans des bois voisins, où il fut dévoré par des loups. Le jour suivant, on ne retrouva de lui que quelques lambeaux déchirés; et près d'eux, un exemplaire du Phédon tout couvert de sang. Pinel fut singulièrement frappé d'une si cruelle catastrophe. Il est probable que ce fut cet événement qui tourna ses idées vers l'étude d'un genre de maladie si bizarre, si effrayant, et si mal connu jusque-là. Vers ce temps en effet, une maison se forma pour le traitement des aliénés. Le premier malade qu'elle reçut y fut placé par Pinel; et c'est là, selon toute apparence, que Pinel fit le premier essai de ces innovations qui rendront à jamais son nom cher à la postérité. A la contrainte, aux tortures usitées presque partout ailleurs contre les fureurs, si dignes de pitié, qui caractérisent l'extrême folie, Pinel substitua des procédés où la justice était tempérée par la bonté. Il laissait aux malades paisibles toute la plénitude de leur liberte naturelle; il n'employait la répression que contre la violence dangereuse; mais il l'employait avec une telle mesure que l'équité du malade, loin de s'en offenser, y cédait comme d'elle-même; car, chose admirable, au milieu des plus grands tumultes de l'âme, jamais le sentiment de l'équité ne meurt. C'est une intelligence que le médecin doit toujours se ménager dans le cœur du malade, et qui tôt ou tard lui ouvrira la place.

Six années de succès avaient consacré cette méthode, encore plus

Digitized by Google

médicale qu'elle n'est humaine, lorsqu'en 1791, la Société royale de Médecine proposa un prix sur cette question : *indiquer les moyens les plus efficaces de traiter les malades dont l'esprit est devenu aliéné avant l'âge de vieillesse.* Pinel concourut. Son travail, mentionné dans la séance publique tenue le 28 août 1792, portait cette épigraphe empruntée de Celse : *Gerere se pro cujusque naturâ necessarium*; maxime profonde, applicable à toutes les maladies, mais surtout à l'aliénation. Pinel fut-il couronné? C'est ce que n'apprend point son manuscrit resté incomplet et comme mutilé; c'est ce que nous apprendraient les Mémoires de la Société royale, s'ils n'eussent été interrompus par les événemens politiques. Quoi qu'il en soit, Pinel en reçut bientôt un prix plus digne de lui; un prix qui tourna à la gloire de la science et à l'utilité des hommes. Thouret était membre de la Société royale. Il faisait partie de la commission qui avait examiné le Mémoire de Pinel, et il avait conçu une grande estime pour les talens et le caractère de l'auteur. Le mouvement des affaires porta Cousin, Thouret et Cabanis à la tête des hôpitaux. Malgré les réformes tentées sous le plus humain de tous les rois, les hôpitaux de la capitale étaient encore dans une barbarie déplorable. Celui qui présentait l'aspect le plus révoltant, était la maison de Bicêtre. Le vice, le crime, le malheur, les infirmités, les maladies les plus dégoûtantes et les plus disparates, tout y était confondu comme les services. Les bâtimens étaient inhabitables. Les hommes y croupissaient couverts de fange, dans des loges, toutes de pierre, étroites, froides, humides, privées d'air et de jour, et meublées seulement d'un lit de paille, que l'on renouvelait rarement, et qui bientôt devenait infect : repaires affreux où l'on se ferait scrupule de placer les plus vils animaux. Les aliénés que l'on jetait dans ces cloaques étaient à la merci de leurs infirmiers, et ces infirmiers étaient des malfaiteurs que l'on tirait de la prison. Les malheureux malades étaient chargés de chaînes et garottés comme des forçats. Ainsi livrés sans défense à la méchanceté de leurs gardiens, ils servaient de jouet à la raillerie insultante, ou à une brutalité d'autant plus aveugle, qu'elle était gratuite. L'injustice de ces cruels traitemens les transportait d'indignation; et le désespoir et la rage, achevant de troubler leur raison égarée,

Digitized by Google

leur arrachaient jour et nuit des cris et des hurlemens que rendait encore plus effrayans le bruit de leurs fers. Quelques-uns, plus patiens ou plus dissimulés, se montraient insensibles à tant d'outrages : mais ils ne cachaient leur ressentiment que pour le mieux satisfaire. Ils épiaient de l'œil les mouvemens que faisaient leurs bourreaux, et les surprenant dans une attitude embarrassante, ils les frappaient à coups de chaîne sur la tête ou l'épigastre, et les renversaient expirans à leurs pieds. Ainsi, férocité d'une part, meurtres de l'autre. Une fois dans cette voie criminelle, comment s'y arrêter jamais? et qu'attendre de ces réciprocités abominables pour l'amélioration des maladies mentales?

Les trois administrateurs gémissaient de ce mélange d'opprobre et d'infortune. Tous les trois étaient les amis de Pinel, et tous les trois jugèrent que Pinel était le seul homme de Paris, et même de France, qui fût en état de remédier à tant de maux. Ils le nommèrent médecin de l'hospice de Bicêtre. Il entra en fonction dans les derniers mois de 1792; et avec lui la pitié, les égards, les ménagemens, la bonté, la justice ; procédés ou plutôt vertus dont il avait reconnu le doux empire sur les furieux les plus forcenés. Tout changea de face, mais par des transitions insensibles, comme il convient pour qu'un grand changement ne soit pas dangereux, même lorsqu'il est favorable. Un homme se trouvait à Bicêtre, que son instinct avait en quelque sorte fait le précurseur de Pinel; homme peu cultivé, mais d'un sens droit, d'un tact fin, d'un cœur tendre et compatissant, malgré sa sévérité naturelle ; Pussin, qui, bravant les appréhensions et les clameurs, avait osé détacher les fers de quelques malades. Ce premier essai avait été heureux; le reste s'acheva sous la conduite éclairée de Pinel ; et n'étant plus défigurées par les traits d'exaspération, de colère, de crainte ou de terreur que leur imprimaient les mauvais traitemens, les maladies reprirent leur physionomie naturelle et permirent désormais à un si sage médecin de les observer avec ordre et d'en tracer des tableaux pleins de vérité. Après deux années de séjour, ou plutôt de bienfaits à Bicêtre, Pinel fut appelé à porter dans un second hôpital l'heureuse révolution qu'il avait opérée dans le premier. Je veux parler de la Salpêtrière, où régnaient les mêmes abus. On n'y recevait

Digitized by Google

que les folles qui avaient d'abord subi le traitement de l'Hôtel-Dieu ; traitement imparfait et banal qui rendait plus difficile et plus dangereux l'état des malades. Pour contenir leur fougue, on les accablait des mêmes rigueurs ; ou plutôt on les irritait par les mêmes violences. Enchaînées quelquefois toutes nues dans des loges presque souterraines, et pires que des cachots, elles avaient souvent les pieds rongés par les rats, ou gelés par le froid des hivers. Ainsi, blessées de toutes parts, leur cœur ulcéré ne respirait que vengeance ; et dans l'ivresse de haine qui les emportait, elles ne cherchaient, comme des bacchantes, qu'à déchirer leurs filles de service, ou à se déchirer entre elles. Qui le dirait ? mille obstacles s'élevèrent contre Pinel. Quoiqu'il eût pour lui l'expérience, la méthode qu'il voulait détruire s'autorisait pour se perpétuer du mal qu'elle faisait elle-même ; car c'est ainsi que raisonne la cruauté, dit Montesquieu. Mais enfin l'administration comprit que le traitement de l'aliénation veut, plus que tout autre, une grande unité dans les vues, de même qu'il veut une grande variété dans les moyens. On le retira de l'Hôtel-Dieu pour le remettre tout entier dans les mains de Pinel ; et désormais secondé par l'auxiliaire de son choix, le fidèle Pussin, Pinel écartant de lui, comme de vaines ombres, les résistances de l'habitude et les mensonges de l'intérêt, parvint à substituer l'ordre à la confusion, la règle aux caprices, et les saints devoirs de l'humanité aux honteux excès de la barbarie. Cet esprit de réforme s'est maintenu jusqu'au moment où je parle ; heureuse tradition conservée par M. Esquirol, et suivie par l'administration qui l'a étendue jusqu'aux moindres détails ; d'où il est arrivé qu'aujourd'hui la Salpêtrière a pris l'un des premiers rangs parmi les asiles consacrés au malheur.

Mais la science y a surtout profité. Les maladies mieux rangées y ont été, comme à Bicêtre, mieux observées, mieux connues, mieux décrites. Après plusieurs esquisses, communiquées à des Sociétés savantes, et comprises dans le recueil de la Société d'émulation, Pinel publia en 1801 les résultats de ses laborieuses études ; et ce premier travail, refondu et retouché par l'auteur, reparut en 1809, sous le titre suivant : *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*. Cet ouvrage, succédant à un autre ouvrage d'un ordre plus élevé, dont il

Digitized by Google

sera question tout à l'heure, mit, en quelque sorte, le sceau à la célébrité de Pinel. C'est qu'en effet cet écrit sur l'aliénation porte plus sensiblement le cachet de l'originalité. Pinel y pénètre plus profondément que ses prédécesseurs dans la nature intime de la manie aigue. Il apprend à la considérer comme un acte du principe vivant, qui doit changer l'organisation; acte que l'art peut retarder, troubler, pervertir, par une médication téméraire, mais dont on ne doit jamais que modérer l'énergie, afin que la manie prenne son développement naturel, et marche en liberté vers sa solution. Des contre-temps de remèdes, ou des obstacles spontanés, la précipitent trop souvent vers des issues malheureuses, qui, après en avoir déconcerté le plan primitif, tantôt la laissent reparaître sous la même apparence, tantôt la dénaturent et la perpétuent sous une apparence nouvelle et désormais immuable. A l'égard des formes diverses que revêt l'aliénation, Pinel les rapporte à quatre formes principales : manie, mélancolie, démence, idiotisme. Cette division est grande : elle comprend, sans contredit, les masses principales : mais elle ne suffit pas; et quelque clarté qu'elle porte dans l'étude d'une maladie si variée, il est aujourd'hui reconnu qu'un tel cadre ne saurait embrasser toutes les altérations, même simples, et, à plus forte raison, composées, auxquelles se prête avec une facilité si affligeante ce qu'il y a de moral et d'intellectuel dans nous-mêmes : je veux dire, nos sentimens, nos idées, nos volontés, et, ce qu'il n'est pas permis d'en distraire, nos mouvemens ou nos actions extérieurs; car tel est le fond sur lequel notre âme opère, et qui, dans l'aliénation, lui échappe ou lui résiste. Il y a plus : Pinel n'a pas porté l'analyse assez loin, puisqu'il a compris sous le même titre, la manie sans délire, qui est un état simple, et la manie avec délire qui est un état composé. Il est en effet des manies simples, ou, ce qui est la même chose, il est des aliénations de sentimens, il est des tristesses, des désespoirs, des fureurs, des rages spontanées, instinctives, irréfléchies, dégagées de toute vue de l'esprit, qui portent l'homme à se nuire, ou le poussent aveuglément au meurtre : il en est d'autres qui non-seulement n'intéressent pas les idées, mais sont encore aperçues, jugées, réprouvées par les idées, combattues par toutes les forces de l'intelligence; d'où vient ce phénomène de

Digitized by Google

la double volonté, si bien caractérisé par Saint-Paul, et si mal éclairci par les philosophes. D'un autre côté, il est des troubles de l'esprit, marqués seulement par un défaut de cohérence, soit entre les idées, soit entre les propositions. En d'autres termes, il est des démences, il est de véritables délires qui, n'étant liés à aucun état de fureur, au moins actuel, constituent par cela même, une altération simple de l'intelligence, un délire simple : d'où l'on voit que ces deux genres de lésions sont par eux-mêmes indépendans l'un de l'autre, et que, venant à coexister dans un malade, l'aliénation qui en résulte n'est plus une aliénation simple, mais une aliénation composée, et qu'ici, la manie avec délire est une combinaison de fureur et de démence. Il en est de même de ces aliénations affectives, de ces antipathies subites, de ces aversions dénaturées qui, dans le cœur d'une femme, prennent quelquefois la place de sa tendresse habituelle : impulsions affreuses, qui tantôt sont étouffées par la raison, tantôt renversent la raison elle-même, subjuguent tout l'entendement d'une mère, et lui mettent le couteau dans les mains contre ses propres enfans. N'est-il pas visible qu'ici le sentiment seul est dépravé? et que l'intelligence est vaincue, plutôt qu'altérée? Que devient ici la liberté morale? et combien il importe qu'en statuant sur des actions de cette nature, la loi sache discerner ce qu'elle doit plaindre et ce qu'elle doit punir! Je reprends, et j'ajoute qu'en traitant de la mélancolie, Pinel n'a pas toujours remonté, comme il l'aurait pu faire, aux causes des faux jugemens qui la caractérisent : faux jugemens suggérés si souvent à l'esprit, soit par les fausses perceptions des sens; soit par des sentimens de gêne intérieure qui ont toute l'imposture des hallucinations; genre d'impressions trompeuses, mais réelles, dont le principe, quelquefois si difficile à saisir, n'en est pas moins, dans certains cas, le principe originel de tous les troubles de l'entendement. Enfin, et c'est un très-léger tort, Pinel engage les médecins à se former au traitement de l'aliénation, par l'étude des facultés de l'esprit humain; et il les renvoie, pour cette étude, aux écrits des philosophes anciens et modernes qui se sont occupés d'un sujet si sublime : subordonnant à cet égard la médecine à la métaphysique : tandis qu'au contraire, pour sonder les abîmes de l'esprit, ce serait aux mé-

Digitized by Google

taphysiciens à se faire les disciples de la médecine. Instruits à une école si féconde et si nécessaire, ni Locke lui-même, quoiqu'il fût collègue de Sydenham, ni Condillac, ni leurs imitateurs, ne seraient tombés dans les étranges paradoxes qui déparent des ouvrages si glorieux d'ailleurs pour leurs nations et pour eux-mêmes. Notre entendement, j'ose le dire, notre entendement est exclusivement du patrimoine de la médecine. Hippocrate en a renfermé le premier toutes les merveilles dans deux maximes que ses successeurs auraient dû recueillir comme leur plus précieux héritage. Mais cet héritage, ils l'ont méconnu : ils en ont tellement dédaigné la culture, que cette partie si belle et si importante de leur science est encore plongée dans les ténèbres. Rien n'y est vu, rien n'y est mis à sa place; rien n'y est jugé dans ses rapports avec le tout : et de là vient, qu'outre une foule de connaissances qui n'ont d'appui réel que dans cette connaissance fondamentale et première, celle des maladies de l'esprit est encore si imparfaite, et qu'entre les termes qui les qualifient, règne encore, chez les différens écrivains, si peu de concordance et d'uniformité. Quoi qu'il en soit de ces remarques, le livre de Pinel sera toujours d'un prix infini, par les faits, la méthode, et les vues qu'il expose, par les leçons de morale que peuvent y puiser les pères, les mères, les instituteurs, chargés surtout de cultiver la raison des jeunes sujets qu'ils élèvent : car la raison est elle-même une source de sentimens élevés et sociaux, d'habitudes régulières et modérées; et la plus noble partie de nous-mêmes, notre âme, n'a pas de plus sûre garantie contre ses propres égaremens. Ajoutons-y cette vérité d'expérience que Pinel a si solidement établie; savoir : que pour l'aliéné, la bonté est le plus pénétrant des remèdes, et la justice, la plus auguste des autorités. Et cette double vertu, Pinel ne veut pas qu'on la borne seulement aux rapports journaliers et directs avec les malades; il veut encore que dans tout ce qui les environne, les touche, ou les intéresse, ils en sentent la présence, ils en entendent le langage. Aussi, de tout ce qui peut entrer dans un établissement formé pour eux, n'est-il rien que l'attentive humanité de Pinel n'ait indiqué dans son livre; rien qu'il n'enseigne à prévoir et à régler par avance. Ce livre serait à la fois le manuel des médecins et des administrateurs. Puisse sa tou-

Digitized by Google

chante sollicitude lui survivre! Puisse le bienfait dont il a donné l'exemple s'étendre et se perpétuer par ses conseils!

Il est temps de tourner les yeux vers l'époque la plus importante de la vie de Pinel. L'enseignement de la médecine était détruit comme tous les autres; et cependant jamais les calamités de la guerre n'avaient rendu les connaissances médicales plus nécessaires. Au milieu de la conflagration où s'étaient jetées la France et l'Europe armées l'une contre l'autre, trois écoles furent créées parmi nous, sur le plan le plus vaste qu'on ait jamais suivi dans aucun siècle, si ce n'est peut-être sous les Lagides, pour l'institut d'Alexandrie. Les hommes les plus éclairés furent choisis pour former l'école de Paris. Jamais école n'avait réuni, et ne réunira peut-être jamais une si grande variété de talens supérieurs. Ceux de Pinel ne furent point négligés. Il fut associé avec ses amis Thouret et Cabanis à cette élite de personnages éminens. On l'attacha d'abord à la chaire d'hygiène et de physique médicale. Il eut bientôt après la chaire de pathologie : et ce dernier choix fut pour sa modestie un double sujet d'inquiétude. Enseigner n'était pas une nouveauté pour lui; mais autre chose est de s'entretenir dans le tête-à-tête et familièrement de vérités géométriques, si étroitement liées qu'elles sont comme identiques l'une à l'autre, et qui se démontrent plus par des figures que par des paroles; autre chose est de traiter, devant une grande assemblée, un sujet complexe, dont le développement veut non-seulement un plan, une ordonnance, une distribution d'idées qui range chaque chose à sa place, mais encore une suite et comme un tissu d'expressions simples, élevées, lumineuses, toujours faciles et toujours variées, afin d'aiguillonner l'attention et de tenir sans cesse le sujet à la portée des esprits. Or, cet heureux don de la parole, Pinel ne l'avait pas, du moins pour le public dont la seule présence effarouchait sa timidité. En second lieu, peut-être n'avait-il jamais envisagé dans toute son étendue le sujet qu'il devait développer aux élèves. Quelle matière inépuisable! et dans le seul domaine des maladies intérieures, quelle multitude et quelle diversité d'objets! ou plutôt quel mélange et quelle confusion! S'engager dans ce dédale avec ses auditeurs, avant d'en avoir reconnu les sentiers, répugnait trop à la nature de son esprit; de cet esprit, qui ne

Digitized by Google

s'arrêtait qu'à la vue nette des choses et de l'ordre qu'elles peuvent recevoir. Pour trouver cet ordre si nécessaire, l'antiquité ne lui suffisait pas : elle lui disait à la fois trop et trop peu. Il ne pouvait adopter la triple division trop hypothétique de l'école de Galien, ou de celle de Thémison, si servilement imitée par nos solidistes. A la vérité, ce que Rhazès avait fait pour la variole, Morton pour la phthisie, Mangold pour les tumeurs, les ulcères, l'apoplexie : ce que Mangold avait conçu lui-même, et ce que Félix Plater et Hébenstreit avaient tenté pour l'ensemble des maladies, Sauvages l'avait fait pour cet ensemble, et son magnifique travail, retouché par des médecins de Montpellier, de Vienne et d'Upsal, avait excité le génie de Linnée, de Vogel, de Macbride, de Sagar, et de beaucoup d'autres, dans différentes parties de l'Europe; car les arrangemens systématiques se multipliaient, et on les avait crus impossibles. Mais ils ne se multipliaient que pour se contredire. Les principes en étaient incertains, les théories obscures, les matériaux mal choisis ou mal distribués. Suivre de tels guides, ou les concilier, était également impraticable. Pour sortir de cette difficulté pire que la première, Pinel comprit à la fin qu'il n'avait de ressource qu'en lui-même, et que, loin de s'asservir à autrui, il devait par ses propres lumières créer entre les maladies un système, un arrangement, un ordre qui fût le sien : ordre fondé sur des rapports plus constans et plus uniformes, où il aurait puisé pour ses leçons plus de rectitude, d'évidence et de fermeté; car on exprime toujours mieux les idées que l'on se fait que les idées qu'on emprunte. Telle fut l'origine de l'ouvrage qui répandit au loin la renommée de Pinel, et qui dans le cours de 1798 parut en deux volumes sous le titre de *Nosographie « philosophique*, ou *méthode de l'analyse appliquée à la médecine.* » Avant que j'ose m'expliquer sur cet ouvrage, que l'on me permette quelques remarques sur ce qu'on appelle nosologie et nosographie.

Le premier de ces deux termes signifie littéralement connaissance, et le second, description des maladies. Le premier marque donc le but, dont le second n'est que le moyen.

On ne connaît en effet qu'une maladie existe que par les apparences qu'elle manifeste, ou par les symptômes; mais les symptômes ne sont eux-mêmes que l'effet d'un état intérieur, ou d'une cause qui est le

Digitized by Google

fond réel et comme la substance de la maladie. De ces deux élémens de la maladie, ce qu'elle a d'apparent, et ce qu'elle a de réel, il est visible que le second est l'élément essentiel, et que, dans une nosologie digne de ce nom, les maladies seraient rapprochées et rangées d'après ce fonds de réalité, et non d'après les symptômes, qui ne sont jamais que subséquens, qui subsisteront tant que la réalité subsistera, et ne peuvent s'évanouir qu'avec elle.

A la vérité, si entre la réalité et l'apparence, si entre la cause et l'effet, la nature avait établi une relation constante et invariable, on pourrait toujours conclure de l'effet à la cause, et prendre indifféremment l'un ou l'autre pour principe de classification : mais dans une infinité de rencontres, cette permanence de relation n'existe pas : de sorte que, classer les maladies d'après la similitude des symptômes, c'est risquer de prendre l'ombre pour le corps, le masque pour la personne, c'est substituer l'accessoire au principal, et tout jeter dans la plus dangereuse confusion.

Telle est donc la déplorable condition de la médecine, qu'elle ne peut aller au réel des maladies que par les symptômes, et que les symptômes sont pour l'y conduire des guides trop peu fidèles : d'où l'on voit que, soit qu'elle les consulte, soit qu'elle les néglige, elle se trouve dans l'alternative, ou de se tromper sur les causes, ou de les ignorer complètement : et trop souvent, à ce compte, tout serait de hasard dans le traitement et la guérison.

Pour échapper à ces difficultés, l'art a fait tout ce qu'il pouvait faire : et c'est ici qu'il faut admirer les ressources d'esprit que Pinel a déployées dans sa Nosographie. Voici, ce me semble, sur quels principes il a raisonné.

Il est de la nature des maladies d'être simples ou compliquées. Mais les maladies compliquées ne peuvent être connues, que lorsque les maladies simples, dont elles se composent, sont connues elles-mêmes. De là, Pinel a conclu que les maladies devaient être prises d'abord individuellement, pour ainsi dire, et décrites dans leur plus grand état de simplicité. Pour les peindre dans cet état, il en a cherché les modèles, soit dans sa propre expérience, soit dans les observateurs les plus dignes de foi.

Digitized by Google

En second lieu, les maladiessimples ont des caractères invariables tirés de leurs symptômes, de leur siége, de leur type, de leur durée Ces caractères ont sans doute des valeurs très-différentes. Ceux que fournissent les symptômes, étant les caractères nécessaires, sont aussi les caractères régulateurs. Seuls, ils servent à former les classes; tandis qu'associés diversement aux caractères tirés ou du siége, ou du type, ou de la durée, ou de quelque circonstance éventuelle, telle que la présence d'un corps étranger dans l'économie, ils coucourent à former les ordres, les genres, les espèces, ainsi que leurs sous-divisions ou leurs annexes : de même que par les relations de chaque maladie avec sa cause, ou propre, ou commune, et par les diverses combinaisons des espèces, Pinel indique plutôt qu'il ne décrit et les complications, et les variétés ou de dégrés, ou de sympathie, que peuvent affecter ces espèces. De cet art si savant d'enchaîner les choses, est résulté l'ensemble nosologique le plus complet peut-être, le plus clair, et le plus harmonieusement ajusté qu'eût jusque-là possédé la littérature médicale.

Mais si Pinel n'a décrit dans sa Nosographie que les maladies simples, et n'a qu'effleuré les complications, ne s'ensuit-il pas que son ouvrage est uniquement composé de nosographies? Oui, sans doute. C'est qu'en effet, dans toute nosologie, il faut ou raisonner, ou peindre. Or, peindre est plus que raisonner; de sorte que le meilleur système en ce genre se réduit à n'être décidément qu'une galerie de tableaux ou de portraits de maladies que l'on rapproche et que l'on groupe, selon qu'ils s'appellent, en quelque sorte, par leur ressemblance, ou, si l'on veut, par un air de famille. Le principal, et peut-être l'unique mérite de ces tableaux, est une extrême fidélité; et ce mérite est précisément celui qui recommandera toujours le pinceau de Pinel; soit qu'il ait représenté les objets d'après nature; soit que pour ceux dont il n'avait pas les exemplaires sous les yeux, il en ait puisé le dessin et le coloris dans les observations les plus authentiques : sorte de choix où il était conduit par le goût le plus pur et le plus sévère, et par ce tact médical qui a quelque chose de la divination. A ce mérite si rare, Pinel en joint un autre, c'est que dans la longue série de ces tableaux, vous passez du premier au second, du second au troisième, ainsi de

Digitized by Google

suite, à travers les classes, les ordres, les genres, les espèces, par les transitions les mieux ménagées : point de contraste brusque; point de choc; point de confusion : tout est gradations, nuances, continuité; par conséquent, tout est lumière.

Ces justes remarques sur l'excellence de l'ensemble ne seront jamais infirmées ni par les critiques de détail (et on ne les a point épargnées), ni par les objections plus élevées, et en apparence plus solides, que l'on a voulu accréditer contre la Nosographie. Il en est une que je ne tairai point, parce que ceux qui l'ont faite l'ont crue capitale; et que donnée et reçue comme l'expression d'une découverte, elle a ébauché une de ces perturbations de pratique et de théorie qui ont si souvent affligé la médecine. On prétend donc que la classe des fièvres est superflue; que les fièvres rentrent dans les phlegmasies, et que Pinel en a méconnu la nature, en les considérant comme des affections essentielles. Idée nouvelle? Non. Le premier qui l'ait eue nettement, dit Baglivi, est un médecin de l'antiquité, Dioclès de Caryste, contemporain d'Antigone. Cette idée dormait depuis deux mille ans dans un oubli profond, lorsqu'un médecin militaire, Henri Screta, la fit revivre en Allemagne, il y a près d'un siècle et demi. Quesnay, Chirac, d'autres encore, l'ont eue parmi nous. On la reproduit aujourd'hui avec chaleur, et on la fonde sur l'analogie. De ce qu'une inflammation locale étant donnée, une fièvre succède, et de ce que la chose arrive ainsi une, deux, trois fois, on établit qu'elle arrive toujours : de sorte qu'étant autorisé à conclure de l'inflammation à la fièvre, on croit l'être de conclure de la fièvre à l'inflammation : conclusion beaucoup trop absolue des deux parts. L'inflammation peut exister sans fièvre; la fièvre peut exister sans inflammation. Elle n'existera point, il est vrai, sans cause; mais que cette cause soit toujours inflammatoire, et qu'au lieu d'être diffuse dans tout le matériel de l'économie, et d'agir à la fois sur tous les points sensibles de nous-mêmes, elle soit toujours concentrée dans un ou plusieurs foyers circonscrits et primitifs; c'est ce que dément cette même analogie que l'on ose invoquer; puisque s'appliquant à chercher dans le tissu des organes la cause des fièvres les plus meurtrières, souvent les plus grands observateurs, Morgagni lui-même, n'ont pu la découvrir, spécialement au début des grandes

Digitized by Google

épidémies pestilentielles. On se retranche, il est vrai, sur l'imperfection des recherches anatomiques; mais, jusqu'à ce que devenues plus délicates, elles soient aussi plus décisives, le respect pour l'analogie prescrit de tenir séparé ce qu'elle ne permet pas de confondre. Il y a plus. Les lésions intérieures et locales que l'ouverture met à découvert, sont très-souvent, non la cause, mais l'effet de l'acte fébrile; comme le prouve l'inflammation de la peau, dans la variole : inflammation qui, à la vérité, provoque une seconde fièvre, mais qui en termine une première, au lieu de l'exciter; comme le prouvent ces inflammations qu'allume un accès de fièvre intermittente, et qui disparaissent avec lui; comme le prouverait surtout le bubon pestilentiel qui survit quelquefois au malade, et continue de croître même après la mort; et de là sortirait peut-être une analogie tout autre, et non moins importante : c'est que les inflammations intérieures seraient dans certains cas des moyens de solution créés par l'acte fébrile; effets et non causes de cet acte, lequel dépendrait lui-même de ce quelque chose d'ultérieur et de mystérieux qu'Hippocrate appelait divin, et que notre faiblesse ne saisira jamais.

D'autres objections se présentent : les unes applicables à tous les arrangemens nosologiques, les autres, particulières à la nosographie; celle-ci, sur la nomenclature; celle-là, sur la distribution. Par exemple, n'est-ce pas faire violence à la nature des choses, que de ranger la variole parmi les phlegmasies cutanées? Cette phlegmasie est-elle donc la maladie elle-même? N'est-elle pas au contraire le dernier terme et l'effet d'une maladie antérieure et plus profonde? Les accidens nerveux de l'apoplexie ne sont-ils pas des accidens secondaires? La maladie réelle n'est-elle pas tout autre? Ou plutôt l'apoplexie n'est-elle pas une maladie mixte? Pourquoi la ranger ici plutôt que là? Objections plausibles. Mais quoi! déplacez la variole pour l'unir aux maladies contagieuses; et l'apoplexie, pour l'unir aux hémorrhagies : que gagnerez-vous à cette transposition? Ce nouvel arrangement sera fondé sur un rapport d'affinité, comme le premier l'était sur un rapport de lieu. Vous aurez donc mis un rapport à la place d'un autre, et voilà tout. Par ses rapports, une même chose appartiendrait à plusieurs lieux; par sa substance, elle n'en peut occuper qu'un seul, et

Digitized by Google

c'est un malheur inévitable dans tout arrangement, de ne montrer qu'un seul côté d'une chose, et de tenir cachés tous les autres. Or, si c'est là un malheur commun à tous les systèmes, pourquoi en tenir compte contre celui de Pinel? A l'égard de la nomenclature, elle est quelquefois instable : par exemple, au terme qui indique la classe un autre terme est joint pour indiquer l'ordre; et ce second terme est emprunté, tantôt d'un symptôme local, d'où viennent les qualifications de fièvre angio-ténique, de fièvre méningo-gastrique; tantôt d'un symptôme général et même universel, d'où vient la fièvre adynamique, la fièvre ataxique : à quoi l'on peut ajouter que ce dernier mot ayant peut-être un sens pour nous, n'en a point pour la nature. Enfin, la nomenclature est quelquefois erronée, en ce qu'elle exprime un jugement ou une idée fausse : telle est la qualification de fièvre adéno-nerveuse, substituée sans nécessité à la qualification de peste; car dans la peste, ainsi que l'a vu Larrey, le siége du bubon n'est point dans les ganglions lymphatiques de l'aine ou de l'aisselle, mais dans le tissu cellulaire qui les environne. D'où l'on peut conclure que pour désigner les maladies, les meilleurs termes seraient, comme les mots peste ou syphilis, ceux qui indiqueraient des états, sans réveiller aucune idée de cause ou de localité; de même qu'en chimie, les meilleurs termes sont ceux qui indiquent les êtres, sans indiquer les propriétés.

J'achève sur ce point: tout ce qu'on a dit pour et contre les nosologies, se réduit, ce me semble, à ces deux propositions; l'une favorable, l'autre contraire; la première, c'est qu'un ordre quelconque entre les maladies est une nécessité de notre esprit; car notre esprit unit ou sépare, malgré lui, les choses selon leur similitude ou leur différence. La seconde, c'est que tout ordre ou tout système ne reposant que sur un petit nombre de rapports, si les autres rapports n'en sont pas exclus, ils y sont du moins dans des rangs subalternes et trop éloignés de la pensée. L'effet d'un système sur l'esprit est donc de le régulariser, mais de le rétrécir : d'où il suit que dans une tête vraiment médicale, et déjà imbue d'un premier arrangement, et par conséquent des rapports qui en sont la base, tous les autres rapports, ou, si l'on veut, tous les autres principes d'arrangement, doivent coexister avec celui-là, comme

Digitized by Google

ils coexistent dans la nature, comme ils coexistaient dans l'entendement d'Hippocrate.

Du reste, la Nosographie n'avait point à son origine cette perfection d'ensemble, de détails et même de nomenclature qu'elle présente aujourd'hui. Les éditions de cet ouvrage se sont succédées rapidement, il est vrai; mais dans l'intervalle de l'un à l'autre, le sage Pinel mettait à profit les remarques qui lui étaient communiquées, et lorsqu'il les trouvait judicieuses, il les adoptait pour l'édition subséquente, avec une docilité qu'il tenait de sa modestie et de sa bonne foi. L'amélioration la plus sensible est celle qu'offrit la cinquième édition en 1813, amélioration proposée l'année précédente par M. Capuron, et déjà consignée dans la seconde édition de ses nouveaux élémens de médecine : traité écrit en latin par un homme qui, professant la doctrine de Pinel, était soigneux de la gloire du maître, au point de cacher aux élèves les légers défauts de l'ouvrage original, et d'y suppléer par quelques corrections. A mesure qu'elle se parait de ces heureux changemens, la Nosographie se répandait de plus en plus dans l'Europe et au-delà des mers; et pendant qu'on la traduisait presque partout, la première impression qu'elle avait produite en France devenait de jour en jour plus profonde; elle était vive surtout dans l'école de Paris. Semblables à des hommes qui plongés dans d'épaisses ténèbres, se précipitent, pour en sortir, vers une lumière soudaine, les élèves n'avaient plus d'autre guide pour leurs études; charmés de cette clarté qui semblait leur ouvrir les yeux; de cette simplicité qui les conduisait comme par la main vers les plus importantes vérités pratiques. Une foule d'élèves distingués, pleins d'admiration pour le livre, et de vénération pour l'auteur, vinrent lui demander ses leçons au lit des malades. Pinel céda à leur empressement. Il fit une clinique. Chaque maladie était étudiée sous leurs yeux, analysée, caractérisée par le maître. L'observation en était recueillie avec sincérité; et ce travail, après quelques années, produisit le nouvel ouvrage qui parut en 1802 sous le titre de Médecine clinique, ouvrage où les maladies s'étaient rangées comme d'elles-mêmes dans l'ordre prescrit par la Nosographie. Cette clinique était donc à la lettre la Nosographie mise en action. Elle prouvait que ce que Pinel avait dit, il le pouvait faire; et si cette exacte conformité entre

Digitized by Google

l'acte et le précepte n'était pas la meilleure apologie de l'un et de l'autre, on la trouverait, d'une part, dans l'appendice de la Nosographie sur l'art d'étudier et d'observer, et de l'autre, dans les excellentes remarques qui terminent le traité de clinique, touchant l'influence des localités, des saisons, du régime, et avant tout, du traitement sur les maladies. Quelles vues profondes sur la marche des fièvres aigues! sur celles des fièvres intermittentes! sur le danger de leur suppression prématurée! sur la juste mesure de la saignée, même dans les grandes inflammations intérieures : dans ces phlegmasies dont l'art doit sans doute modérer la véhémence, mais qu'il est tenu de respecter comme de véritables drames qui, pour se développer et se résoudre, sont assujétis à des lois que j'ose appeler divines, et qu'on ne viole point sans être sacrilége. Ces lois sont comme une poétique hors de laquelle le médecin n'est lui-même qu'une maladie de plus pour le malade. Pinel était depuis long-temps éclairé sur ce point par son expérience. En 1791, il avait vu des maladies aiguës de la poitrine s'embarrasser dans leur marche après des saignées, et se traîner péniblement et de rechute en rechute jusqu'à une convalescence équivoque : tandis que, préservées de ce dangereux secours, ces mêmes maladies allaient sans trouble et rapidement à la guérison. Lisez ce qu'il a écrit sur ce fait dans le journal de Fourcroy. Était-il donc exclusif? non sans doute : il était ce que sont les plus sensés; en cela, comme en tout, il voulait un juste tempérament. Qui douterait de la sagesse de Pinel dans la pratique, peut jeter les yeux, soit sur les articles du traitement dans la Nosographie, soit sur les courtes remarques de sa Clinique, et il rendra hommage au sens droit et profond de Pinel, à l'indépendance et à la fermeté de sa raison. Chose merveilleuse! Jeté tout d'un coup à Bicêtre en 1792, Pinel, de son propre aveu, interdit, troublé dans cette foule de malades, hésite, tâtonne, ne sait où se prendre : en 1800, il est maître, et grand maître. C'est que son esprit possédait l'instrument par excellence, l'analyse qui sépare les choses, afin de les unir par leurs rapports; et qu'y a-t-il dans notre entendement, sinon des choses et des rapports? Cet art de l'analyse, un jour Pinel en fait l'essai sur un genre de travail qui lui est étranger. Il visite une buanderie à Sèvres; il examine cette industrie qui lui est inconnue, il la trouve imparfaite, il la

Digitized by Google

corrige; on dirait qu'il la crée en se jouant. Supérieur dans les petites choses, cet art ne l'est pas moins dans les grandes; et c'est par lui que Pinel, que la malignité faisait regarder comme le plus inexpérimenté des praticiens, a obtenu le singulier honneur de réformer la pratique de ses contemporains. Il apprenait à voir, à étudier, à séparer les phénomènes, à les rapprocher, à les comparer, à les mesurer en quelque sorte, et finalement à conclure; mais à conclure par des inductions pleines de réserve, et à régler sur cet ensemble le choix et l'application des médicamens; médicamens qu'il voulait toujours simples, en petit nombre et d'un effet connu. En un mot, par ses leçons, par son exemple, il a fait ce que voulait faire Cabanis; il a ramené la médecine d'observation, la seule que dans ses divins ouvrages Hippocrate ait léguée à la postérité.

La multitude et la solidité de ses écrits, le nombre et les talens de ses élèves, le sentiment qui les attachait à sa personne et à sa doctrine, tout concourut à former au sein même de l'école de Paris ce que l'on appela dans le temps l'école de Pinel; par opposition avec l'école de la Charité, dont le chef ou plutôt le maître était Corvisart. Ni Corvisart ni Pinel ne songeaient à cette rivalité, indigne de leur noble caractère. Pinel ne souffrait pas qu'on osât devant lui murmurer une parole contre Corvisart. Corvisart réprimait de toute la hauteur de sa sévérité, l'ombre d'une insinuation contre Pinel : Pinel qu'il tint à l'honneur de placer parmi les médecins du chef de l'État. Mais ils étaient l'un et l'autre les idoles de leurs élèves ; l'un et l'autre, égaux peut-être par le génie ; avec cette différence, que dans Corvisart, l'instinct suppléait à l'étude; dans Pinel, l'étude à l'instinct : on voit dans l'un tout ce que peut la nature ; dans l'autre, tout ce que peut l'art : des deux côtés, sagacité presqu'égale. A l'aspect d'un cadavre, Corvisart s'écrie que le sujet est mort d'indigestion. A l'aspect d'un prétendu phthisique, Pinel juge que le mal est dans l'abdomen; tous deux ont raison; mais Corvisart devine; Pinel conclut; l'un conduit par ses sens; l'autre par ses inductions; tous deux touchent le but avec la même sûreté, et presque la même promptitude. Témoins des soudaines inspirations de Corvisart, et des subtiles révélations de Pinel, les deux partis faisaient éclater pour l'objet de leur culte une

Digitized by Google

ardeur également passionnée; et le public indécis, n'écoutant que son admiration, sans écouter leur enthousiasme, ne faisait pas pencher la balance. Le seul homme peut-être qui se montrât partial contre Pinel, c'était Pinel lui-même, qui, dans l'occasion, se plaisait à fléchir sous l'ascendant de Corvisart. C'est, qu'en effet, Corvisart avait dans le caractère un nerf qui le portait partout au premier rang. Lorsque plus tard, la question des prix décennaux fut agitée, les mêmes motifs ramenèrent la même rivalité. On oublia l'Anatomie du vénérable Portal, anatomie si estimée des connaisseurs, et si riche en observations et en faits pathologiques, on l'oublia pour ne mettre en parallèle que le Traité des maladies du cœur, et la Nosographie philosophique. On sait le reste, et celui qui prononce ces paroles a déjà eu l'honneur d'en entretenir l'Académie. Hallé était arbitre et n'osa décider; et peut-être que l'Académie elle-même, érigée en tribunal pour juger une cause si délicate, eût manifesté la même estime par la même retenue. Les productions de l'esprit ont sans doute des valeurs fort inégales; mais comment les mesurer? et si ce sont des hommes supérieurs que vous comparez entr'eux, comment sacrifier celui-ci à celui-là? Le talent est une chose sacrée; l'exclure ou l'avilir par des préférences est une profanation. J'en attesterais ici leur mémoire. Corvisart était trop généreux, Pinel trop modeste, et tous les deux trop justes, pour vouloir l'emporter l'un sur l'autre.

Du reste, on ne peut le nier, ils différaient l'un de l'autre par un point capital. Corvisart planait en quelque sorte sur la médecine : il en mesurait des yeux tout le domaine, et il le trouvait infini; puis, se ramenant sur nous-mêmes, il cherchait quels sont nos moyens de connaître, et il les voyait courts, faibles, incertains, bornés à de petites surfaces, et impuissans pour pénétrer les choses. Il gémissait de cette disproportion; il en concevait comme un désespoir. Pinel envisageait toutes ces mêmes difficultés sans en recevoir la même impression. Aguerri par l'analyse aux recherches épineuses, encouragé par les progrès de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle, trois sciences auxquelles il rapportait tout ce que nous avons de matériel, Pinel s'animait contre les obstacles. Selon lui, ces obstacles étaient moins dans la nature que dans l'homme; moins dans la faiblesse de

Digitized by Google

l'esprit que dans le mauvais emploi de ses forces. Il espérait tout des bonnes méthodes; et ce que sa persévérance en avait obtenu était un appât qui l'aiguillonnait pour l'avenir. Cette différence entre les deux maîtres est peut-être ce qui a formé le caractère des deux écoles; toutes deux également habiles; mais l'une avec plus de hardiesse l'autre avec plus de rectitude.

Parlerai-je des points subalternes qui les divisaient? Corvisart croyait peu à la simplicité des maladies; par conséquent, à la possibilité d'un bon arrangement nosologique. Est-ce que ce qui était simple aux yeux de Pinel eût été complexe aux yeux de Corvisart? Et dans ce cas, l'analyse de Corvisart allait-elle plus avant que l'analyse de Pinel? Quel homme peut aujourd'hui se placer entr'eux pour décider la question? En second lieu, Corvisart admettait ce que l'expérience ne lui permettait pas et ne permet à personne de rejeter : je veux parler de l'altération des liquides. Il était humoriste; il croyait aux cachexies : sans méconnaître toutefois la part que prend, soit à la production, soit surtout à la guérison des maladies, le jeu des solides et l'activité des forces dont ils sont pénétrés. Sa doctrine était donc de l'humorisme et du solidisme mitigés l'un par l'autre. Pinel, au contraire, était solidiste presque sans restriction : non qu'il voulût nier absolument la dépravation des humeurs; mais cette dépravation, selon lui, n'était jamais que secondaire et subordonnée au trouble des solides : car c'est ainsi qu'il s'en explique formellement dans son discours pour l'ouverture de l'École, vers la fin de 1803. Mais ce trouble des solides, d'où vient-il? De l'altération des propriétés vitales. Et cette altération, qui la cause? Question que Pinel laisse indécise. Il rejette les cachexies, comme autant d'états imaginaires; et dans sa Nosographie, il fait une classe pour les lésions organiques générales, telles que le scorbut : n'est-ce pas admettre sous un nom ce qu'on rejette sous un autre, et tomber dans une contradiction manifeste?

Il était donc des points où la logique de Pinel, d'ailleurs si solide, perdait en quelque façon l'équilibre, et ne le détournait d'un objet, que pour l'entraîner vers un objet équivalent. Il évitait le mot, sans éviter la chose. A ce reproche, il est permis de joindre celui d'avoir affecté dans ses ouvrages un style coupé, sans liaisons, sans cohérence, dé-

Digitized by Google

pourvu de grâce et de souplesse. Il voulait qu'à l'exemple de la botanique et de l'histoire naturelle, la médecine se fît un langage tout en substantifs, sans verbes, sans conjonctions. Il se flattait par-là d'atteindre à l'énergique concision des aphorismes; mais la concision n'exclut pas les liens communs de la parole; et, faute de ces liens nécessaires, la phrase de Pinel, sèche et maigre, a quelquefois un mouvement heurté qui la rend fatigante. Elle est aussi trop souvent interrogative. Ces continuelles apostrophes tiennent le lecteur incertain, si Pinel lui demande son sentiment pour le combattre, ou s'il expose le sien propre sous la forme d'un doute, ou d'une contre-vérité. De cette façon, la pensée de Pinel perd de sa clarté, et la clarté est la première qualité d'un écrivain. J'ai dit plus haut qu'en professant, Pinel disposait mal-aisément de ses idées; il les détachait péniblement et par efforts saccadés, comme pour en vaincre la cohérence, et les déprendre l'une de l'autre. Si les idées avaient quelque chose de matériel, et qu'il fût donné à l'homme de suivre leurs mouvemens dans le sanctuaire même de son intelligence; en d'autres termes, si les cerveaux étaient transparens et les idées seules visibles, quelle prodigieuse variété de merveilles n'aurions-nous pas sous les yeux! Surtout quelle diversité d'union, soit des idées entre elles, soit des idées avec les sentimens, soit enfin des idées avec les signes qui en sont comme l'ombre et la figure! L'habitude de penser avec des idées et non avec des signes, peut tenir les idées tellement serrées entre elles, et tellement séparées des signes, qu'elles se refuseront, pour ainsi dire, à la parole; à moins que les sentimens s'interposant entre les signes et les idées, ne leur servent de liens communs, et n'en facilitent ainsi l'expression. Il semble que ce soit là ce qui se passait dans l'esprit de Pinel. Pour s'énoncer avec quelque liberté sur un sujet, il fallait que son cœur y fût intéressé. Les personnes qui le consultaient sur leurs propres douleurs ou sur celles d'un père, d'une mère, d'un fils, d'un ami, sortaient de ses entretiens touchées de la douceur, de l'abondance, de la variété, de l'harmonie de ses paroles; sa bonté le rendait éloquent. Partout ailleurs, l'habitude ou la timidité l'enchaînait, et le rendait comme indigne de lui-même. Un jour, M. Desfontaines, l'é-

Digitized by Google

lève, le protégé de M. Lemonnier, premier médecin du Roi, lui présenta Pinel, dans l'espoir d'attirer sur son ami, pauvre et méconnu, une partie de l'intérêt dont lui-même était l'objet. L'entrevue fut longue. Pinel ne proféra pas un mot. Rebuté de tant de stérilité, M. Lemonnier plaignit seulement M. Desfontaines de l'illusion où il était sur un mérite si discret. Il y avait, dans l'ancienne Faculté, des chaires de docteur-régent, que l'on obtenait au concours. Après avoir échoué trois fois, Pinel concourut encore en 1784, et cette fois, avec une grande apparence de succès. Il avait pour antagoniste, un jeune docteur qui, ayant été gendarme, s'était dégoûté de sa profession, et qui, à l'époque où Pinel était encore à Montpellier, s'y était rendu pour se faire médecin. Le temps venu de soutenir sa Thèse, il eut recours à Pinel; et pensant qu'il parlerait plus à l'aise sur un sujet qu'il avait pratiqué, Pinel composa pour lui une Dissertation latine sur l'Équitation. Le jeune homme fut reçu avec applaudissement. Le hasard l'avait amené à Paris en 1784, et je ne sais quel démon, ennemi de Pinel, lui souffla l'envie de concourir. Quel contraste! D'un côté, une taille imposante, un grand fracas de voix, de l'assurance, des paroles à torrens; d'idées, peu ou point: de l'autre, une petite taille, une petite voix; de l'embarras, de la contrainte, beaucoup d'idées, point de paroles. La victoire pouvait-elle balancer? Le cavalier triompha, et Pinel fut rejeté dans son néant.

Et cependant, de cet engourdissement d'esprit sortaient parfois, comme autant d'éclairs, des réparties vives, promptes, pleines de sel. Un homme qui avait une juste célébrité, mais qu'une soif de petite renommée rendait extravagant, rencontre Pinel et lui dit : « Je prépare « une nouvelle édition de mon Dictionnaire des Athées; j'y réserve « cette fois pour vous un article dont vous serez content. » « Et moi, « réplique Pinel, je vais donner une nouvelle édition de mon Traité « sur la Folie; comptez que vous y serez mis à votre place, dans un « article que j'accommode tout exprès, et qui vous fera grand hon- « neur. » L'auteur du Dictionnaire ne songea plus à gratifier Pinel d'un brevet d'athée.

On a mal jugé de Pinel par son silence. On en jugerait mal aujour-

Digitized by Google

d'hui par la sévérité de sa méthode. Il avait le cœur ouvert à toutes les impressions tendres. Il aimait toujours cette poésie qu'il avait cultivée. Ce feu d'imagination qui ne brille que dans la jeunesse, s'échauffait encore dans les épanchemens de l'amitié, et le portait à des excès d'attendrissement. Que l'on soit ému par une infortune présente, rien de plus naturel, mais rien de plus ordinaire : le merveilleux de l'imagination est d'émouvoir sur des infortunes réelles, mais tellement éloignées, qu'elles ne sont plus que chimériques. Pinel était lié depuis long-temps avec le voyageur Savary, que les lettres ont perdu si jeune, et qui, après avoir parcouru l'Égypte et la Grèce, traduisit le Coran, et publia une Vie de Mahomet, si exacte et si bien pensée, qu'elle fit oublier ses premiers ouvrages. Un jour, Pinel et Savary se délassaient d'une longue course, en prenant un léger repas. En s'entretenant de ces rares génies qui ont immortalisé la Grèce, et l'ont faite la bienfaitrice des nations, ils s'arrêtèrent sur les talens et les malheurs de Sapho. « Quel style ! s'écriaient les deux amis : quelle poésie di-« vine ! quels traits de flamme ! quelle passion vive et profonde ! et « quel prix elle en a reçu ! Le mépris, le dédain, l'indifférence ! Bles-« ser un cœur si épris ! et avec tant de cruauté ! la sacrifier à une ri-« vale ! l'abreuver d'outrages ! la navrer de douleur ! la pousser vers le « rocher fatal ! la précipiter.. ! » Les deux amis n'achevaient pas ; ils sanglotaient ! ils étaient éperdus : ils étendaient leurs mains pour arracher la victime aux fureurs de la mer. Les pleureurs d'Homère que fait parler Carmontelle dans un de ses proverbes, n'expriment pas une pitié si déchirante.

Une âme si simple et si expansive pouvait-elle se fermer à la justice ? pouvait-elle se nourrir du fiel de l'intérêt, de la médisance et de l'envie ? Son temps, ses conseils, ses moindres vues sur les points douteux et mal éclaircis de la médecine, il les tenait à la disposition de tout homme laborieux et de bonne foi ; il encourageait il dirigeait Schwilgué dans ses efforts pour simplifier la matière médicale, et il lui en laissait tout l'honneur. Dans les articles qu'il écrivit pour le premier Dictionnaire de médecine, articles dont il serait superflu d'entretenir l'Académie, il aimait à joindre à son nom celui de ses élèves devenus

Digitized by Google

ses amis. Quelques traits épars de Selle l'ont pu conduire à classer les phlegmasies comme il l'a fait; mais ce qu'on ne saurait nier, c'est que Pinel a le premier donné le modèle de cette classification fondée sur le caractère des affections organiques. « Ce caractère étant varié, dit « très-bien M. Husson, dans sa notice sur Bichat, Pinel en a conclu « que la structure des parties membraneuses n'était pas identique. » Cette vue profonde, Pinel l'avait dès 1792, et lorsqu'elle se trouva confirmée en 1800, par le beau travail de Bichat sur les membranes, avec quelle effusion de cœur il applaudit à ce premier essai de génie! Pinel avait tiré la conclusion avant que Bichat n'eût donné les prémices; mais Pinel songeait-il à se prévaloir de cette priorité? il ne l'a rappelée, dans le Dictionnaire des sciences médicales, que parce qu'on s'appliquait à la faire tomber dans l'oubli.

Et ne pensez pas que ces paisibles vertus de Pinel, sa bonté, sa candeur, sa modestie, ce désintéressement si parfait, cette vive compassion pour le malheur dont il a donné tant de preuves, ne pensez pas que cette sage habitude de n'attaquer jamais, et de respecter les droits d'autrui pour faire respecter les siens, fût incompatible avec le courage. Ce courage de l'âme, si rare dans les discordes civiles, et si cruellement éprouvé par les nôtres, Pinel l'a déployé à Paris, à Bicêtre, en procurant une retraite à son ami Condorcet, déjà sous le glaive des meurtriers; en cachant parmi les malades de son hôpital des infortunés que leurs sentimens ou leurs vertus allaient conduire à l'échafaud. On sait quelle fut la triste fin de Condorcet. Par pudeur pour l'hospitalité, il s'échappa de l'asile où l'avait placé Pinel. Caché sous les vêtemens d'un pauvre manœuvre, après avoir erré dans les champs comme une vaine ombre, il alla frapper à des portes qu'on devait tenir entr'ouvertes, et qu'il trouva fermées. Une invisible main le repoussait du sein de ces hommes qu'il avait cru servir; et jugeant par là que son heure était venue, il prévint la férocité de ses bourreaux, et ne leur laissa que son cadavre. Pinel était alors souffrant et surveillé : il ignorait le dangereux parti qu'avait pris Condorcet; et quand il l'aurait su, que tenter pour le découvrir, pour le recevoir et le cacher? La génération présente n'entend rien aux calamités de ces temps déplorables. Puisse la sagesse

Digitized by Google

et la modération, puisse ce saint respect que chacun de nous doit porter à la dignité de l'homme, puisse ce noble sentiment, unique gage de liberté, préserver de tant de maux notre avenir et celui de nos descendans!

Pinel était membre de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut, médecin en chef de l'hospice de la Salpétrière, professeur de la première école et ensuite de la Faculté de médecine de Paris. Lorsque cette Faculté fut réformée en 1822, Pinel ne conserva que le titre de professeur honoraire; cette exclusion n'était point une disgrâce, il n'en murmura point : il demanda seulement si le sort de la médecine était assuré. L'auguste fondateur de notre Académie l'avait nommé parmi nos membres honoraires. S. A. R. Monseigneur le Dauphin vint en 1818 visiter l'hospice de la Salpétrière; le lendemain, M. Pinel reçut le grand cordon de l'ordre de Saint-Michel. M. Pinel était d'une petite taille, d'une physionomie vive, d'une humeur impatiente, d'une constitution singulièrement vigoureuse. Comme il était idolâtre du talent de Rousseau, on raconte qu'en 1778, étant allé avec M. Chaptal visiter la cendre de ce grand écrivain, il passa cinq jours et cinq nuits sans dormir, ne prenant de repos que pour prendre quelques alimens; et que de retour à Paris, loin de céder à la fatigue, il alla donner ses leçons, avec la même facilité qu'à l'ordinaire. En 1823, il eut une première attaque d'apoplexie. A peine en convalescence, bien que faible et chancelant, il voulut encore visiter les malades; mais bientôt il ne put vivre que pour la retraite. Enfin, malgré les soins éclairés de ses nombreux élèves, qui font aujourd'hui l'honneur de la médecine et qui se pressaient autour de son lit de mort, une dernière attaque l'enleva le 25 octobre 1826. Si sa perte a été ressentie par les sciences, elle l'a été surtout par sa famille, et, ce qui est la même chose, par cette foule d'infortunées dont il était le père et le consolateur. A la nouvelle de ce sinistre événement, ce ne fut qu'un cri de douleur dans la vaste enceinte de l'hôpital. Des députations de l'Institut, de l'Académie et de la Faculté ont assisté à ses obsèques. Au milieu de ce cortège solennel, que grossissaient des médecins des hôpitaux et des personnes de toutes les classes, on a vu des groupes de malades, et même des paralytiques,

Digitized by Google

se traîner jusqu'au lieu de sa sépulture. Quel honneur pour sa mémoire! les savans par leurs discours rendaient hommage à son génie, les pauvres par leur douleur rendaient hommage à sa vertu.

Pinel a été marié deux fois; il laisse une veuve respectable, dont les soins ont adouci les infirmités de ses dernières années, et deux fils assez heureux pour sentir que le nom qu'ils portent est la plus belle partie de leur héritage.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LA PROPOSITION D'INAUGURER LE BUSTE DE PINEL DANS LA SALLE DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS,

Dans notre séance du mois de novembre dernier, notre collègue Husson proposa à l'Académie d'inaugurer le buste de M. Pinel dans le sein de ses séances.

Cette proposition, accueillie à l'unanimité, fut renvoyée à l'examen d'une commission composée de MM. Leroux, Dubois, Bourdois de la Mothe, Husson et moi.

La commission n'a pas long-temps discuté; elle n'a eu qu'à écouter ses affections, pour conclure à l'acceptation de la proposition de M. Husson. Elle m'a chargé de vous soumettre l'arrêté suivant.

L'Académie royale de Médecine arrête que le buste de Philippe Pinel, membre honoraire de l'Académie royale des Sciences, et de presque toutes les Académies de l'Europe, médecin en chef de la Salpétrière, professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Paris, chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'Ordre de Saint-Michel, sera inauguré dans le lieu de ses séances.

Quelle image pourrait rappeler de plus beaux et de plus éclatans souvenirs? Quel savant eut plus d'élévation, plus d'étendue, plus de générosité dans les idées? Quel professeur eut plus de titres à l'admiration, à l'estime publique, et rendit plus de services à la science? Quel médecin fut plus utile à l'homme malade?

Digitized by Google

Nourri de la lecture des anciens, dont il avait fait des extraits considérables, M. Pinel ne répudia pas l'héritage de l'antiquité ; il l'agrandit des découvertes modernes. Il ranima le goût des bonnes études médicales, éteint par les orages politiques et donna aux esprits une impulsion et une direction qu'ils n'avaient jamais eues.

Persuadé que la médecine pratique existe par elle-même, qu'elle repose sur des faits qui lui sont propres, il appliqua à l'étude de la clinique cet esprit d'observation et de méthode qui a tant contribué au perfectionnement des sciences naturelles.

Les ouvrages de ce grand maître ont un caractère qu'on pourrait appeler spécifique.

M. Pinel ne présente pas la science comme parfaite, il se contente de tracer ses limites à l'époque où il écrit et d'indiquer le terme où elle peut arriver un jour.

Loin de se croire infaillible et d'imposer ses doctrines, il provoque souvent l'examen de ses principes et de sa méthode : il veut que chacun les soumette au creuset de l'observation et de l'expérience.

A chaque page il signale quelque lacune à remplir, quelque recherche importante à continuer ou à commencer, il propose des sujets à discuter, des doutes à dissiper, des questions à résoudre ; il abonde en apperçus nouveaux et reclame de nouvelles observations pour les éclaircir ou pour les confirmer, enfin à chaque page il offre des motifs d'étude à l'esprit d'investigation et de perfectionnement.

Aussi les ouvrages de M. Pinel ont-ils servi de texte, de point de départ à presque tous les travaux, à presque toutes les recherches, à presque tous les écrits qui honorent le plus la médecine de notre époque.

Bichat, ce génie si fécond et si facile, Bichat enlevé si jeune à la science et à notre admiration, dit hautement qu'il a puisé, dans la Nosographie philosophique, la première pensée du traité des membranes, et de l'anatomie générale. Bichat se place lui-même à la tête des élèves de Pinel. Schwilgué, Nysten, Esparon et tant d'autres furent aussi les disciples de la même école ; la plupart des médecins qui aujourd'hui brillent du plus grand éclat par leur travaux et par leur pratique n'ont-ils pas eu le même maître.

Digitized by Google

Que dirai-je de cet immortel traité de la manie, qui traduit dans toutes les langues, sert de manuel à tous ceux qui veulent connaître les maladies mentales et cultiver cette branche de la médecine?

Observateur ingénieux et profond, habile à saisir les rapports, M. Pinel voit à travers les troubles de la raison, la pensée, les affections des aliénés, il révèle ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'intelligence humaine.

Les descriptions des différentes espèces de folie sont si vraies, si animées, si riches d'expressions, qu'en les lisant, on voit l'aliéné sentir, penser, s'agiter, s'irriter; on le voit dans tous ses écarts dans tous ses égaremens; on devine les motifs de ses actions désordonnées, de ses aversions, de ses haines, de ses fureurs; les images les plus variées, les plus mobiles, les plus fugitives, ayant pris un corps sous le pinceau de ce grand maître.

Ses préceptes, pour le traitement des fous, sont empruntés à la plus haute sagesse, à la morale la plus douce et la plus consolante; avec quelle énergie cet ami de l'humanité s'élève contre les abus dont les aliénés étaient les victimes, avec qu'elle indignation il dévoile la barbarie des soins qu'on leur accordait, avec quelle force il fait connaître la coupable négligence à laquelle ils étaient livrés.

Aux préceptes, M. Pinel joint l'exemple, secondé de Pussin, auquel il se plait à rendre justice dans son traité de la manie; il brise les chaînes des fous de Bicêtre; il établit, d'abord dans cet hospice ensuite à la Salpêtrière, un système de traitement fondé sur l'ordre, la justice, la douceur, la bienveillance que consacrent bientôt des guérisons nombreuses et éclatantes.

La voix de M. Pinel retentit dans toute l'Europe et le sort déplorable des aliénés commença à s'améliorer dès-lors et dès-lors, seulement.

Je dois m'arrêter Messieurs, que vous dirais-je après l'éloge qu'a fait de ce grand homme l'éloquent secrétaire général de l'Académie? Que vous dirais-je de ses travaux, de ses écrits, de leur influence sur les progrès ultérieurs de la science, sur les théories, sur la pratique, sur le perfectionnement de la médecine?

Mais permettez à celui que M. Pinel appelait son élève et son ami, d'acquitter la dette de la reconnaissance en vous entretenant quelques

Digitized by Google

instans de ce qui rendait ce grand maître si respectable, si cher à ceux qui avaient le bonheur d'être admis dans son intimité.

Oui, Messieurs, Pinel fut le Lafontaine de la médecine. Même finesse d'observation, même facilité à saisir les rapports, même connaissance du cœur humain, même simplicité, même bonhomie, même désintéressement.

Distrait comme Lafontaine, M. Pinel dans une assemblée, même dans une réunion d'amis, paraissait absorbé dans ses réflexions, il fallait le retirer de cet état, pour obtenir son opinion; sa distraction ne le quittait pas toujours, même avec les personnes qui le consultaient.

Un officier supérieur fut pris à Vienne d'une affection nerveuse, Pierre Frank renvoya ce militaire en France, lui disant; (*Pinel vous guérira*). Cet officier, arrivé à Paris, va consulter celui vers lequel l'envoyait le plus grand praticien de l'Allemagne, lui rend compte de son état, insiste sur ses inquiétudes imaginaires; M. Pinel tâche de rassurer le malade, lui donne des conseils, et pour l'encourager, il lui rappelle l'exemple de Pascal. Notre malade, d'après cette citation, se croit condamné à vivre avec ses inquiétudes et se retire désespéré; à peine sorti et livré à ses réflexions, il se persuade qu'on l'a mal adressé et qu'il y a un autre Pinel digne de la célébrité dont ce nom jouit dans toute l'Europe: il s'informe et s'assure qu'il n'y a pas d'autre Pinel que celui qu'il a vu à la Salpêtrière, il fait une seconde visite. Cette fois, M. Pinel n'est point distrait et il inspire tant de confiance à cet officier, que celui-ci ne craint pas de lui raconter l'effroi que sa distraction lui a causé lors de sa première visite.

Comme Lafontaine, M. Pinel était d'une modestie qu'on prenait pour de la timidité. Lui seul méconnaissait son propre mérite, il ignorait toute l'étendue de sa réputation, il recevait avec une bienveillance touchante tous ceux qui s'adressaient à lui, il accueillait avec une bonté extrême les étudians, les jeunes médecins, il écoutait avec intérêt leurs observations, permettait qu'ils discutassent avec lui, ne s'offensait pas de leurs objections, les encourageait dans leurs travaux, les aidait de ses conseils, de sa recommandation, de sa bourse.

Visité par les médecins les plus célèbres de l'Europe, ce savant était toujours étonné des témoignages d'estime et d'admiration qu'on lui

Digitized by Google

donnait, il les recevait avec une sorte d'embarras, avec une entière abnégation de lui-même; jamais il ne parlait de ses travaux, et toujours il repoussait les éloges qu'on lui adressait, en sorte qu'en le quittant on ne savait trop ce qu'on devait le plus admirer en lui de son génie ou de sa modestie.

Combien de fois ne l'a-t-on pas entendu répondre à ceux qui lui parlaient du mérite de ses ouvrages, de l'éclat de sa réputation, de l'estime générale qu'on faisait de lui : « *Ce sont des circonstances heureuses, le bonheur,.... le hasard qui ont présidé à tout.* »

Son intérieur était aussi modeste que sa personne; plusieurs grands personnages étrangers, accoutumés au luxe de quelques médecins, ne pouvaient croire que cet homme si simple fût le grand Pinel qu'on venait consulter de tous les points de l'Europe.

Sa simplicité lui faisait craindre tout ce qui avait quelque éclat. En 1801, le roi d'Étrurie fit consulter le célèbre professeur de Paris. On lui adressa un mémoire qui laissait beaucoup à désirer. Un élève s'offrit pour aller en Italie, afin d'observer le malade, d'en conférer avec les médecins du prince et d'en rapporter un mémoire plus complet : cette proposition fut repoussée : *Cela ferait trop d'éclat*, dit le modeste Pinel, qui se contenta de demander de nouveaux documens avant d'envoyer son opinion et ses conseils.

Lorsqu'on choisit des médecins pour la maison impériale, un ministre puissant, ami et juste appréciateur de M. Pinel, lui annonça qu'il était inscrit sur la liste de présentation, pour la place de premier médecin.... *Non,... non*, s'écria-t-il, *je n'y entends rien, cela convient à Corvisart....!* Corvisart lui disputait avec honneur le sceptre de la médecine!

Ce savant si modeste ne courut jamais après les dignités, les honneurs : non qu'il les méprisât; mais une démarche lui eût trop coûté. Toutefois il ne faisait pas comme certains hommes qui, ne pouvant obtenir des distinctions, affectent un dedain, un mépris qui déguisent mal leur mécontentement.

En 1807, une place fut vacante à l'Institut. M. Pinel se mit sur les rangs. Il abandonna ses droits dès qu'il sut que M. Boyer se présentait. Lorsqu'il fut nommé à l'Académie des Sciences, il fallut aller le cher-

Digitized by Google

cher à la campagne. M. Desfontaines fut obligé de l'accompagner dans les visites d'usage, et encore n'en fit-il qu'un petit nombre.

M. Pinel fut toujours l'ennemi de l'intrigue, des coteries, des cabales. Il avait trop de noblesse dans le caractère, pour descendre à ces moyens, pour lesquels d'ailleurs ni la nature, ni l'éducation ne l'avaient formé. Il n'avait point cet extérieur, ces manières, ce ton positif et assuré, qui en imposent si souvent, il manquait de cette élocution abondante, facile et nombreuse qui séduit. Il ne dut son immense réputation qu'à son génie, qu'aux services importans rendus à la science, et à la pratique de la médecine.

Jamais sentiment pénible n'entra dans la belle âme de ce grand homme. Lorsque parut la première critique de la Nosographie, rédigée par un jeune médecin, un grand nombre d'élèves prirent la plume pour défendre les doctrines de leur maître qui était alors à l'apogée de sa gloire. M. Pinel s'opposa à toute réplique. *La critique est une chose très-bonne, il faut en profiter. C'est un jeune mélancolique*, se contentait-il de dire à ceux qui lui parlaient de cet opuscule qui fit beaucoup de bruit à cette époque. Je dois dire que l'auteur de cette critique a toujours professé pour le nosographe français la vénération la plus entière.

Plus tard, lorsque le chef d'une nouvelle théorie oubliant ce qu'il devait à l'auteur de la Nosographie, se permit des critiques peu mesurées contre son maître qui avait loué ses premiers travaux, M. Pinel ne s'irrita point; il ne s'affligea pas pour lui-même..... *Il se perd*, répétait-il, *il se perd....., j'en suis fâché.*

Ils connaissent bien mal la force du caractère de M. Pinel, ceux qui ont prétendu qu'il fut profondément affecté lorsque l'École de Médecine fut supprimée en 1822, et que sa santé en fut altérée. Loin qu'il échappât à M. Pinel une plainte, un murmure, un mécontentement personnel; il se contenta de dire en apprenant cette suppression; *Que deviendra l'enseignement?* On l'a souvent entendu défendre ceux qu'on accusait devant lui, d'avoir été les provocateurs de cette mesure. Au reste, il avait une telle délicatesse, que, ne pouvant depuis deux ans aller à l'École, il avait, plusieurs fois, exprimé la résolution de demander sa retraite, et il eût exécuté ce qu'il appelait un acte

Digitized by Google

de justice, sans les représentations de ses amis qui pensaient que ce savant professeur avait assez long-temps servi la Faculté dont il était un des plus beaux ornemens, pour qu'il lui fût permis de prendre quelque repos et de soigner sa santé, affaiblie par l'âge et par ses immenses travaux.

M. Pinel, désintéressé comme Lafontaine, négligea les moyens de fortune que lui présentaient son mérite et sa réputation. Il cultivait la science pour elle-même et dans l'espoir d'être utile; jamais il ne lui vint en pensée de la faire servir à sa fortune, même à son avancement. Le culte qu'il lui rendait était aussi pur que désintéressé. Non-seulement il ne recherchait pas les occasions de s'enrichir, mais il les fuyait. On l'a souvent entendu répéter qu'il serait fâché d'avoir une grande fortune. *Il n'y a*, ajoutait-il, *de bonheur que dans la médiocrité, parce qu'elle force au travail.* Loin d'aller au devant de la pratique, il s'y refusait; il résistait aux sollicitations de ceux qui réclamaient ses conseils. La pratique de l'hôpital, disait-il, est suffisante pour entretenir l'habitude de l'observation et pour faire l'application de mes principes.

Cet éloignement pour la pratique civile a fait croire à quelques médecins que M. Pinel était plus savant que praticien. On a donc oublié les succès qu'il eut dans son enseignement clinique, l'empressement, le zèle, l'enthousiasme de ses nombreux élèves pour suivre ses leçons au lit des malades. Qui ne se rappelle avec quelle sagacité, avec quel tact, il saisissait le caractère d'une maladie; avec quelle précision, avec quelle clarté il en analysait les symptômes! avec quelle sûreté il en annonçait le prognostic, avec quel succès il en prescrivait le traitement!

Ce grand praticien ordonnait peu de médicamens. Il comptait beaucoup sur les efforts de la nature; mais, lorsque le cas l'exigeait, il était aussi actif que tout autre. C'est donc une grande erreur de croire que M. Pinel n'était supérieur que dans la partie dogmatique de la médecine, il ne fut pas moins habile dans les applications de la science.

Un motif non moins respectable éloignait M. Pinel de la pratique. Doué d'une grande sensibilité, les insuccès l'affectaient profondément. Il donnait des soins à un aliéné; celui-ci était en pleine convalescence lorsqu'il retomba malade par l'incurie des personnes placées auprès

Digitized by Google

de lui. M. Pinel passa plus de six mois sans vouloir donner des soins à aucun aliéné, quoiqu'il fût sollicité de toute part.

Quoique M. Pinel eut peu de fortune, il fut toujours prêt à soulager les infortunés. Non-seulement il donna largement aux membres de sa nombreuse famille, même à ceux qui n'avaient pas toujours eu de bons procédés pour lui, mais encore jamais un malheureux n'invoqua en vain son assistance. La reconnaissance des habitans de la Salpétrière redira long-temps tous les bienfaits qu'il répandit sur les pauvres de cette maison.

La justice, le désintéressement, l'amour des sciences et de l'humanité réglaient toutes les actions de ce grand homme. M. Pinel fut d'une grande sévérité dans l'accomplissement de ses devoirs. Il fut parfait dans ses rapports avec ses confrères, loin de faire sentir sa supériorité, il était le plus affable de tous. Dans les consultations il parlait peu; il se contentait de donner son opinion en quelques mots, et laissait à ses confrères le soin de discuter sur la maladie.

Son extérieur était simple, sa tenue soignée, sans affectation; sa taille était petite; sa physionomie animée, très-mobile, avait un caractère de gravité que tempérait une grande douceur. Aussi avait-il bientôt acquis l'estime et la confiance de ceux qui avaient recours à ses lumières et à son expérience.

M. Pinel eut le génie d'un grand homme, et les vertus d'un homme de bien. Il fut une des grandes illustrations du siècle par ses écrits, par son enseignement et par ses qualités morales.

Lu en séance générale de l'Académie royale de médecine, le 6 novembre 1827.

ESQUIROL, *rapporteur*.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE BEAUCHÊNE.

Pierre-Edme Chauvot de Beauchène naquit en 1749 à Villefranche, petite ville de l'ancienne Champagne, près de Joigny. Son père, homme riche et considéré, faisait le commerce de bois. Bien qu'il eût une nombreuse famille, sa fortune lui permettait de ne rien négliger dans l'éducation de ses enfans. Pierre-Edme fut envoyé de bonne heure à Paris pour ses études. Il les fit au collége du Plessis. On s'y ressouvint long-temps des traits d'esprit et d'imagination qui lui échappaient sans cesse, et ce qui est infiniment préférable, de mille traits de conduite où respirait cette élévation d'âme et cette générosité de sentimens qui formèrent depuis ses habitudes morales, et tout le fond de son heureux caractère.

Ses études achevées, il se rendit de Paris à Montpellier, dans le dessein d'étudier la médecine. Aucune résolution n'entrait mieux dans les vues de sa famille. Un de ses aïeux avait été médecin de Louis XIV ; et ce titre, accordé par la confiance d'un roi (et quel roi !), avait attaché au nom de Beauchène une sorte de noblesse qui pouvait revivre et se perpétuer. Que ne promettaient point en effet à M. de Beauchène et les qualités de son esprit, et les leçons, et les exemples qu'il allait recevoir ! A cette époque, l'école de Montpellier n'avait point de rivale ; elle venait de perdre, il est vrai, l'homme qui, après Barbeyrac, l'avait le plus honorée ; Sauvages n'était plus. Mais Haguenot, mais Venel, mais Charles Leroy, Fouquet, Lamure, Barthez ajoutaient encore à cet état de gloire qui l'environnait depuis

Digitized by Google

près de six siècles. Quels talens! quelles lumières! et quel séjour plein d'attraits pour un jeune cœur avide de savoir! Toutefois, il faut l'avouer, l'heure de M. de Beauchêne n'était point venue. Il crut un moment que par complaisance pour les siens, il s'était trompé sur sa vocation; et, soit qu'il eût dans le sang quelqu'étincelle de cette ardeur guerrière qui nous distingue parmi les nations, soit que son imagination, assez vive pour être romanesque, lui peignît dans la profession des armes, un avancement plus rapide, ou des aventures plus brillantes, il prit parti dans la gendarmerie de Lunéville, et servit quelques années dans ce corps, en qualité de maréchal-des-logis. Mais c'est là qu'était la méprise. A peine eût-il essayé de cette vie d'automate, qu'il en prit en dégoût l'insipide uniformité; et cette même imagination qui l'avait fait tomber dans ce piége d'ennui, le ramenait avec d'autant plus de force aux charmes de l'étude et aux divins plaisirs de l'esprit. Il eut le malheur de perdre son père; et sa mère, lui ayant témoigné le désir de revoir son fils dans la carrière de la médecine, il se hâta d'y rentrer. Il prit ses degrés, fut reçu docteur, et acquit la charge de médecine de la maison de Monsieur, frère du Roi: prince qui, dans les épreuves de la bonne et de la mauvaise fortune, fut également supérieur à l'une et à l'autre; et qui, le front ceint de la couronne de ses pères, donna le premier de justes limites au souverain pouvoir, et identifia la majesté du trône avec la majesté des lois.

Le poste que M. de Beauchêne occupait mit bientôt ses talens en évidence. Une éloquence vive et naturelle, des manières engageantes, nobles, généreuses, lui attirèrent l'estime et l'affection de plusieurs personnages d'un rang très-élevé. Il fut l'ami de M. de Montesquiou et de M. de Montmorin. Monsieur lui-même le jugea comme il devait être jugé. Ce prince aimait l'esprit, parce qu'il en avait. Il s'était fait une petite cour d'hommes d'élite et de gens de lettres, qu'il réunissait à des heures choisies, pour jouir de leur entretien et de leurs productions; pour les éclairer de ses conseils, les récompenser de ses suffrages, les encourager de ses bienfaits. M. de Beauchêne fut admis avec eux dans la bienveillante familiarité du prince; et, distingué du prince, tout de suite il le fut des dames. Jeune, bienfait, rempli d'es-

Digitized by Google

prit, de politesse et de grâces; (de ces grâces de cette politesse que nous ne voyons plus), et finalement, honoré de la faveur du prince; que de raisons pour qu'il fût un grand médecin! Les dames le prirent pour le leur, et ne furent point trompées. Sa pratique fut heureuse. Il réussit à merveille dans ces maladies où le talent consiste moins à employer des remèdes qu'à y suppléer, par l'art délicat de divertir le mal et de donner le change à la douleur; dans ces maladies, triste fruit de l'oisiveté, que Tronchin guérissait par la distraction, l'exercice et le travail. Ces maladies étaient alors fort à la mode parmi les dames du grand monde. Les observations que M. de Beauchêne recueillit devinrent le texte d'un ouvrage, dont la seconde édition parut en 1783, sous le titre suivant: *De l'Influence des affections de l'âme dans les maladies nerveuses des femmes*. Sujet vaste et compliqué, lequel embrasse une infinité de maladies similaires en apparence, et en effet très-diverses, que les anciens désignaient sous le nom d'affections hystériques et hypocondriaques, que Lange, le premier, si je ne me trompe, qualifia de vapeurs, il y a près de 140 ans: les unes légères, superficielles, fugaces, presque chimériques; les autres, profondes, opiniâtres, terribles, mortelles, et toutes supposant, soit dans les fonctions, soit dans le matériel encore mal connu du système nerveux, autant d'altérations corrélatives. Le livre de M. de Beauchêne n'était qu'un essai sur une matière inépuisable; et comme on lui trouvait un style cavalier, on le traitait aussi fort cavalièrement. Mais s'il n'avait ni le ton didactique, ni la marche mesurée d'un ouvrage *ex professo*, en revanche, il n'en avait ni la sécheresse ni la pesanteur. M. de Beauchêne écrivait pour ses malades; il les préparait à la sévérité de ses conseils par l'agrément de ses paroles; et pour les guérir, ou si l'on veut, pour les corriger, il ne perd aucune occasion de mettre sous leurs yeux d'excellentes règles de conduite, et de peindre sous ses vraies couleurs tout le ridicule de cette sensibilité outrée, factice, extravagante, dont les femmes affectaient les dehors et les simagrées, comme elles se plâtraient le visage de rouge et de blanc; fausse vertu qui servait de masque à des milliers d'hypocrites. Parmi les exemples de cette fausse sensibilité que cite M. de Beauchêne qu'il me soit permis de rappeler celui de cet officier qui, gâté par la

Digitized by Google

fade galanterie du temps, tombait en langueur, et se prenait de belle passion, même pour les inconnues dont on lui vantait la beauté; et comme il n'est jamais inutile de remarquer les étranges contrastes que présente quelquefois notre espèce, je joindrai à ce fait celui d'un certain homme de guerre qui, intrépide et ferme sur un champ de bataille, et dans la chaleur du carnage, tremblait de peur et pâlissait à l'aspect d'un père capucin.

Vers la même époque, M. de Beauchêne, dont la réputation croissait de jour en jour, fut fait médecin de l'hôpital du Gros-Caillou. Dans quel lieu l'habileté d'un médecin peut-elle mieux paraître que dans un hôpital? M. de Beauchêne employa un moyen très-simple de prouver la sienne. Ayant fait faire, après un assez long temps, le relevé des malades qu'il avait perdus, il se trouva que, toutes choses égales d'ailleurs, le nombre en était de moitié moindre que sous ceux qui l'avaient précédé. Que contester à des chiffres? On passe des années à disputer sur le mérite d'un homme, d'une secte, d'une méthode; on écrit des volumes pour et contre. Le calcul est plus laconique. Il est prompt, sûr et froid comme la vérité. En médecine, aussi-bien qu'en presque tout, pour juger du prix des personnes et des choses, il ne faudrait qu'une opération d'arithmétique. Voilà tout le secret de cette excellence des nombres si vantée par Pythagore.

Tout prospérait à M. de Beauchêne, et il était dans la situation la plus florissante, lorsqu'avec la révolution, arriva la fin de toutes les prospérités. La ville de Paris le comprit au nombre de ses premiers électeurs; et ce choix, favorable à la cause royale, permit à M. de Beauchêne de combattre, au nom de ses commettans, les efforts de ces imprudentes mains qui allaient rompre le lien social et décharner toutes les tyrannies. Chaque jour, de tristes vérités étaient révélées à M. de Beauchêne par quelque nouvel attentat; mais plus le présent était périlleux et l'avenir sinistre, plus ce qu'il avait de sentiment et de raison l'affermissait dans sa résistance. Une chose qui honore le plus notre nation, c'est qu'en général elle est moins déterminée par ses intérêts que par ses affections. A cet égard, M. de Beauchêne était tout français. Il avait le plus parfait dévouement, et on le savait. Aussi le

Digitized by Google

prince, qui l'honorait de sa confiance, avait fréquemment avec lui de longs entretiens sur les affaires.

Cependant vint un moment difficile où cette confiance se démentit. Lorsque Monsieur forma le dessein de quitter la France, son premier mouvement fut de s'adresser à M. de Beauchêne pour obtenir un passe-port. « Mais (comme le prince l'a déclaré depuis) on n'osa pas : on jugea que le docteur était trop fin pour ne pas deviner tout et tout de suite. » Ce jugement, qui n'était point celui du prince, était un soupçon; et ce soupçon, une injure gratuite, et j'ose dire cruelle. Il est en effet deux sortes de finesses très-voisines, mais très-distinctes; l'une que l'on porte dans ses idées, c'est sagacité; l'autre dans ses actions, c'est prudence; mais prudence qui touche à ruse et à duplicité. De ces deux finesses, on a souvent l'une sans l'autre; la première sans la seconde; et tel était M. de Beauchêne. Il avait l'esprit très-délié; mais il avait une conduite franche et loyale, comme il convient à un cœur trop ouvert pour être dissimulé, et trop généreux pour ne pas se livrer sans réserve. Si donc la finesse est compatible avec la droiture, comment ne le serait-elle pas avec la fidélité? Et dans un homme qui, comme M. de Beauchêne, avait donné tant de preuves de ces qualités, l'une de l'âme, et l'autre de l'esprit, fallait-il donc honorer celle-ci aux dépens de celle-là?

Cette méprise toutefois, car ce n'était qu'une méprise, ne refroidit point le sentiment qui l'attachait à Monsieur. Lorsqu'il sut que ce prince était arrivé à Coblentz, il se hâta de s'y rendre, pour y porter de nouveaux respects, de nouveaux gages de son entier dévouement, et s'il se pouvait, quelques sages conseils; mais par ce qu'il entendit, par ce qu'il vit à Coblentz, il comprit bientôt que ses avis seraient inutiles, et que sa présence même allait devenir importune. Il revint à Paris, le cœur navré, et changeant de lieu, sans changer d'affections.

Cette échappée à Coblentz fut sans doute connue, et dans ces temps de haine, il en fallait souvent beaucoup moins pour attirer sur sa tête les persécutions et la mort. M. de Beauchêne sentit qu'il devait songer à sa propre sûreté. Il avait acquis dans le voisinage de Sens une propriété entourée de bois; il s'y réfugia avec sa famille. Là, par ses procédés généreux, il se fit la réputation qu'il cherchait à se faire, et qu'il

Digitized by Google

méritait. Jamais il ne tendit la main, jamais il ne souffrit qu'on voulût reconnaître les services qu'il rendait : trop heureux qu'on voulût bien les accepter ! trop heureux par ce désintéressement de se ménager des protections pour les siens et pour lui-même !

Bientôt cet asile de paix se peupla de proscrits. La sœur de M. de Montmorin, la généreuse madame de Beaumont, le mélancolique de Pange, le spirituel Salgues reçurent l'hospitalité de M. de Beauchêne. Ils vinrent respirer à l'ombre de ses bois, et goûter près de lui quelques momens de sécurité ! La sienne cependant fut troublée. On l'arracha du sein de sa famille et de ses amis; on le jetta dans une prison ; mais il n'y passa qu'un petit nombre de jours. Le cri du pauvre qu'il avait servi se fit entendre ; et en recouvrant sa liberté, M. de Beauchêne reçut le prix de la foi qu'il avait eue dans cette justice humaine qui ne meurt jamais et dont la flamme obscurcie par les troubles politiques, est toujours vivante, et brille par intervalles comme l'éclair dans une nuit d'orage.

Enfin, lorsque l'excès de nos maux en eut amené le terme, et que sorti des ruines du corps social, un nouveau pouvoir en eut ranimé les élémens, M. de Beauchêne rendu au monde, comme il l'avait été à sa famille, fut appelé par ses concitoyens à des fonctions publiques. Il fut choisi membre du conseil-général de la ville de Sens et l'un de ses députés à l'assemblée électorale. Plusieurs villes du département de l'Yonne le pressaient d'accepter la direction médicale de leurs hôpitaux. Environné de respects, et rassuré désormais sur l'existence de sa famille et sur la sienne, il pouvait ne pas quitter Sens, se concentrer dans des devoirs si doux à remplir et si honorables, et loin d'abandonner sa retraite, y achever en paix les jours qu'elle avait protégés. Heureux en effet qui, digne de vivre parmi les hommes, se tient sagement éloigné d'eux, et laisse couler ses jours innocens dans la double paix de la solitude et de sa conscience ! Mais ce tranquille bonheur n'était point fait pour l'activité de son âme. Un gouvernement neuf et plein de vigueur administrait la France. Des hommes que leurs services avaient élevés au premier rang étaient les amis de M. de Beauchêne et lui tendaient la main ; il revint avec transport dans la capitale. Ceux de ses compagnons d'infortune que le fer avait épargnés l'accueillirent

Digitized by Google

avec empressement et bientôt il eut une brillante et solide clientelle. Le premier Consul le fit entrer, dit-on, dans une première commission qui devait travailler à la propagation de la vaccine, et les émolumens attachés à cette place, M. Beauchêne ne les accepta que pour les distribuer aux pauvres. Par le crédit de M. de Montesquiou, il fut nommé médecin du Corps législatif, et par le choix de M. de Fontanes, il le fut de l'Ecole normale. Après la restauration, M. de Beauchêne fut placé dans une situation, sinon plus honorable, du moins plus paisible et plus heureuse. Le Roi se ressouvint de ses services (et les rois oublient quelquefois comme les particuliers); le Roi le nomma son premier médecin consultant, lui constitua une rente perpétuelle de trois mille livres, et pour marquer plus sensiblement l'affection dont il honorait sa personne, il lui donna ses entrées. Ce fut alors que commença pour M. de Beauchêne cette période de la vie où le médecin qui a bien mérité des hommes, peut se livrer au repos, comme à une juste récompense; et où revenu des illusions de ce monde, et mûri par une longue expérience, un esprit fait pour répandre la lumière, peut interroger ses souvenirs, et en tirer des résultats utiles à la postérité. Les premières études de M. de Beauchêne avaient eu pour objet l'influence du moral sur le physique, ses loisirs le ramenèrent à ce même moral vu sous un autre jour, et il écrivit ses pensées; il en forma un recueil de maximes détachées sur la politique, sur la religion, sur les rapports multipliés de la vie sociale; recueil où brillent à chaque page les traits d'une imagination féconde, originale et qui sait heureusement se tempérer elle-même: trop vive pour ne pas dépasser quelquefois les limites de la vérité; mais trop juste pour les méconnaître, et n'y pas rentrer aussitôt: et du reste, Messieurs, laissons aux esprits jaloux et bornés le triste soin de blâmer les médecins de ce qu'ils écrivent sur la morale. A qui peut-il convenir d'écrire sur la morale, si ce n'est à ceux qui ont étudié notre propre nature, et qui, malgré les obscurités qui l'enveloppent, doivent cependant la moins ignorer que la plupart des moralistes?

Telle a été, Messieurs, la vie fort simple quoique fort agitée d'un homme qui avait l'honneur de vous appartenir, et qui sentait vivement tout le prix d'un tel honneur. Lorsque sa santé le lui permettait, vous

Digitized by Google

savez avec quelle assiduité il assistait à vos séances, et avec quelle chaleur il défendait la dignité de l'Académie; mais cette santé périssait par degrés. M. de Beauchêne avait la pierre. Ses souffrances, d'abord lentes et sourdes, devinrent insupportables. Quels que fussent les secrets désirs des siens et les conseils de sa propre raison, l'exemple funeste de M. Hallé et de quelques autres, l'éloignait d'une opération dont les suites sont toujours redoutables; mais en croyant retarder sa perte, il la précipitait. Des inflammations de mauvaise nature envahirent la vessie et les intestins; des abcès multipliés se formèrent, et le 24 décembre 1825, il expira dans les bras de sa famille désolée, après avoir reçu les secours de la religion et les tendres soins de son ami Salgues et de M. le baron Dupuytren. J'ajoute qu'il fit éclater en mourant les inclinations généreuses qu'il avait suivies toute sa vie. Jamais il n'avait négligé de subvenir aux nécessités de ses amis; et comme si les pauvres eussent été ses amis de prédilection, il leur a laissé par son testament des legs considérables pour sa fortune. Voilà, Messieurs, ce que vous ne me pardonneriez point de passer sous silence; car dans ces solennités publiques où vous honorez la mémoire de ceux que vous avez perdus, il vous est plus doux encore de rendre hommage à leurs vertus qu'à leurs talens. L'accomplissement d'un si saint devoir est la seule chose qui puisse adoucir l'amertume de vos pertes : heureux du moins, dans celle-ci, de sentir que M. de Beauchêne est encore vivant au milieu de vous, puisque dans votre Section de chirurgie vous possédez le fils d'un père si digne de vos regrets.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE E. C. BOURRU.

Edme-Claude Bourru naquit à Paris le 27 mars 1741, de Claude Bourru et d'Anne-Susanne Dorez. Son père était maître en chirurgie. Il appartenait à une famille où le savoir et les mœurs étaient depuis trois siècles des qualités héréditaires. Le jeune Edme-Claude fit ses humanités dans l'un des meilleurs colléges qui fussent alors à Paris, celui du cardinal le Moine. Sa première éducation terminée, comme il se destinait à la médecine, il entra à l'Hôtel-Dieu et suivit les écoles; soignant ses malades et écoutant ses maîtres avec le même zèle; profitant avec le même succès et de l'expérience et des leçons; et tempérant la sévérité de ses études par la culture de la botanique et de la littérature, et même par celle de la musique; art plein de charme, dont il fit ses délassemens toute sa vie, à l'exemple de Boërrhaave.

A peine reçu docteur, il fut chargé de traiter les pauvres de plusieurs paroisses : fonction de charité, qu'il a continué de remplir, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, dans le quartier de la Sorbonne.

Il y avait dans la rue des Fossés-Saint-Victor un couvent de religieuses, que l'on appelle encore les dames Anglaises, et dont son père soignait la santé. Elles désiraient un médecin. Malgré son aversion pour tout assujétissement, M. Bourru consentit à être le leur, et, pour l'être plus convenablement pour elles et pour lui, il fit un voyage en Angleterre, afin d'étudier la langue et les sciences de cette célèbre contrée. Il apprit l'anglais à merveille, pénétra fort avant dans la médecine du pays, et revint se donner aux devoirs de son nouvel emploi.

A travers toutes les distractions et malgré la fatigue d'une pratique étendue, il trouvait du temps pour composer et pour traduire. En 1762,

Digitized by Google

il communiqua à l'Académie des Sciences une observation sur l'hydropisie du péricarde. Il donna dans les années suivantes la traduction en deux volumes des Mémoires d'une société de médecins de Londres : ces Mémoires faisaient suite aux essais de la société d'Édimbourg : puis la traduction de l'ouvrage de Gilchrist touchant l'utilité des voyages sur mer dans différentes maladies ; et finalement, la traduction du dernier volume que Smellie avait publié sur les accouchemens.

Il avait aussi publié pendant sa licence plusieurs Thèses qui dans le temps furent accueillies avec faveur ; une entr'autres sur l'organisation des cheveux qu'il assimile aux plantes ; Thèse que Valmont de Bomare cite avec éloge dans son dictionnaire : et une seconde sur cette question : si l'usage du vin peut être permis à ceux qui jouent du cor et du clairon ? La réponse est pour l'affirmative. Il est probable qu'avant d'être décidée par le droit, cette question l'avait été par le fait ; et que de temps immémorial, cette classe de musiciens, par une sorte de science infuse, avait anticipé sur l'affirmative de la Thèse.

M. Bourru écrivait pour la Bibliothèque historique du père Lelong, et pour le Journal économique. Il a consigné dans ces deux recueils trois articles excellens ; le premier sur le procès qui a divisé si longtemps les médecins et les chirurgiens de Paris ; car l'histoire des hommes est presqu'uniquement l'histoire de leurs folles querelles. Les deux autres ont pour objet l'aliénation, et la conduite qu'il est à propos de prescrire aux gardes malades.

En 1772, il donna, en un volume in-8°, l'ouvrage intitulé : l'Art de se traiter soi-même dans la maladie vénérienne ; livre qui eut les honneurs d'une contre-façon, et qui, publié par un homme moins sincère et moins désintéressé, eût fait croire qu'il était écrit pour que les malades eussent recours à l'auteur.

Vers le même temps parut son Traité sur l'usage des bains de mer ; et l'édition qu'il donna de la Médecine pratique, de M. le Camus : édition à la tête de laquelle il mit la notice historique qu'il avait composée sur ce médecin.

Cependant il donnait dans les écoles de la Faculté des leçons de chirurgie en langue française. Il enseignait la pharmacie ; et, chargé

Digitized by Google

pendant quatre années du soin de la bibliothèque, il la remit en ordre, et en fit un Catalogue exact. C'est ainsi que pour M. Bourru les travaux se succédaient avec les années; et que, par son activité, ses lumières, son expérience; par sa conduite pleine de tendresse avec les malheureux, de modestie et de simplicité avec ses confrères, il se conciliait l'estime universelle. En 1786, bien qu'il fût encore au nombre de ceux que l'on appelait jeunes docteurs, il fut nommé doyen de la Faculté de Médecine, et cette même année, il eut le bonheur d'obtenir pour compagne l'aimable fille de M. Ambroise Rousseau, célèbre avocat au Parlement, et précédemment lieutenant-général au baillage de Paris. De cette union sont nés plusieurs enfans. L'un d'eux reçut l'insigne honneur d'être présenté sur les fonts baptismaux par une députation de la Faculté, qui lui imposa le nom sacré d'Hippocrate: et pour perpétuer le souvenir de cette cérémonie, une médaille fut frappée, où la Faculté consacrait pour ainsi dire sa tendre vénération pour M. Bourru. Un second fils fut nommé Galien. Quel avenir de fortune et de gloire permettait une si belle adoption! Jamais présages plus heureux n'ont été plus trompeurs. Hélas! ce Galien, cet Hippocrate, ces enfans de la Faculté, ces idoles de leur père, ont été enlevés à la fleur de l'âge, et presque en même temps; l'un d'une maladie de consomption, l'autre d'un accident affreux. Jamais cœur d'homme ne fut plus cruellement éprouvé que celui de M. Bourru. De tous ses enfans, pas un seul ne lui restait dans les tristes jours, et pour ainsi parler, dans le désert de sa vieillesse.

Cependant un grand évènement se préparait. Élu doyen de la Faculté en 1786, et réélu à l'unanimité les années suivantes, il ne cessa de l'être que par la suppression de la Faculté, en septembre 1793. Témoin de nos dissensions civiles, M. Bourru n'y prit aucune part, si ce n'est pour approuver le bien et blâmer le mal avec une égale indépendance; mais cette indépendance même lui eût été funeste, s'il n'eût été protégé par le respect public, et j'ajouterai par la gratitude des pauvres qu'il avait obligés, et qui alors étaient tout-puissans. Nos discordes éteintes, ou du moins assoupies, il songea à relever l'édifice qu'elles avaient renversé. De concert avec plusieurs membres de l'ancienne Faculté, et avec quelques jeunes docteurs de la nouvelle école,

Digitized by Google

il créa une Académie dont les statuts et les réglemens étaient combinés avec toute la maturité de l'expérience. Or, bien que tout fût ici gage de durée, et la sagesse, je dirais même la nécessité de l'institution, et le caractère conciliant de son fondateur, et l'appui qu'elle recevait de l'autorité publique, cependant cette société ne tarda point à subir la destinée de toutes les autres. D'abord, unie, laborieuse, utile, considérée; ensuite remplie d'aigreurs, de défiances, d'animosités; à charge à ses propres membres; méprisée du public, et poussée finalement à sa dissolution. Entre des hommes qui ne s'estiment, ni ne se respectent, il n'est point en effet de travail, ni même de société possible; et lorsque des hommes engagés par devoir dans la recherche de la vérité, ont la maladresse d'ajouter aux difficultés de la nature celles que suscitent leurs divisions insensées, en un mot, lorsque l'homme n'est plus qu'un obstacle pour l'homme, tout est perdu. L'ignorance, ou ce qui est pire encore, l'erreur, voilà le partage honteux qui lui reste, et qu'il s'est fait lui-même.

Ces tracasseries, toutefois, n'arrêtaient M. Bourru, ni dans sa bienséance, ni dans son zèle accoutumé pour le bien. Toujours même empressement à soigner les pauvres, à secourir les malheureux, à défendre les opprimés. Les dames Anglaises, ces religieuses qu'il n'avait jamais abandonnées, avaient été dépouillées et presque chassées de leur propriété; spoliation d'autant plus criante, qu'elles n'étaient jamais sorties de France. M. Bourru et son ami le docteur Guillotin se liguèrent contre une telle iniquité; et appuyés du crédit de Corvisart, ils obtinrent de l'Empereur, en faveur de ces pauvres femmes, un décret de restitution. Elles rentrèrent dans leur asile, plus heureuses de le voir s'ouvrir devant elles par les mains de l'amitié que par celles de la justice.

Ces démarches où il s'agit de mouvoir beaucoup de ressorts, afin d'atteindre un but éloigné, M. Bourru n'en a fait dans toute sa vie que pour le légitime intérêt des autres, et jamais pour le sien. Sa simplicité naturelle, simplicité qu'il portait jusque dans sa pratique (car, en général, il faisait peu de remèdes), sa modestie, son désintéressement, l'amour de ses devoirs, éloignaient de son esprit toute idée de manége et d'intrigue. Il n'y entendait rien. Aussi, jamais il ne sollicita pour

Digitized by Google

lui-même. Lorsqu'il fut nommé membre de votre Académie, cet honneur, qu'il n'attendait pas, lui fut en quelque sorte décerné par sa propre renommée, comme l'avaient été ceux qu'il avait reçus jadis, et qui étaient venus à lui sans qu'il les cherchât; homme, du reste, tellement pénétré de la dignité de notre art, qu'il ne pouvait souffrir qu'on le soumît au tribut de la patente. Il avait écrit avec chaleur en 1790 et 1791, contre un impôt de cette nature; et appelé devant les tribunaux pour justifier sa résistance, il vainquit celle des juges, et fit triompher l'équité sur la loi. Enfin, le terme d'une vie si pleine et si utile approchait. Vers 1819, M. Bourru eut une premier attaque d'apoplexie qui lui ôta la mémoire et presque la parole. Il ne savait plus ni lire ni écrire; et on le vit, à l'âge de soixante-dix-huit ans, recommencer péniblement, et cependant avec succès, les études de sa première enfance; il réapprenait à connaître, à épeler, à prononcer, à former des lettres et des mots. Une lueur d'intelligence se ralluma, mais pour s'éteindre à jamais le 21 septembre 1823.

Digitized by Google

RAPPORT

DE LA COMMISSION CHARGÉE DE RÉDIGER UN PROJET D'INSTRUCTION

RELATIVEMENT AUX ÉPIDÉMIES (1).

EXPOSITION DES MOTIFS ET DU PLAN DE CE TRAVAIL.

MESSIEURS,

Le principal motif de la création de l'ancienne Société royale de Médecine fut l'étude des épidémies et des épizooties : les premières paroles prononcées dans le sein de cette illustre association eurent pour objet la connaissance de ces maladies.

Bientôt tous les membres de cette Société rivalisèrent de zèle; et peu après la plupart des médecins, tant des provinces que de l'étranger, s'empressèrent de répondre à l'appel qui leur fut fait. Leurs travaux sont devenus notre patrimoine, et leurs succès nous imposent la loi de les imiter. Nous trouvons dans leurs Mémoires la description de plusieurs épidémies, de plusieurs épizooties, que les noms de Haller, de Camper, de Vicq-d'Azyr, de Daubenton, de Cotte, de Lorry, de

(1) Membres de la commission : MM. Portal, Bourdois, Chaussier, Dalmas, Des Genettes, Duméril, Royer-Collard, Larrey, Huzard, Dupuy, Vauquelin et Double, rapporteur.

Digitized by Google

Reymond, de Doublet, de Geoffroy, de Jean-Roi, de Hallé, de Macquart, de Chabert, recommandent à la fois à nos méditations et à notre reconnaissance.

Appelée à remplacer cette ancienne institution dont la renommée a publié les services, l'Académie royale de Médecine a voulu, en succédant à ses travaux, succéder à son zèle et à ses efforts.

Au moment où de grandes épidémies semblent vouloir étendre leurs ravages sur plusieurs points de l'Europe, et lorsque ces terribles fléaux dominent tous les esprits, l'Académie a jugé convenable de rédiger et de publier des instructions contenant un plan de conduite uniforme, une méthode commune à suivre dans l'étude et la description de ces maladies.

L'Académie a pensé qu'il deviendrait avantageux de refaire sur un plan plus vaste ce qu'avait déjà exécuté l'ancienne Société royale de Médecine au moment de sa création. Elle a résolu de rédiger d'autres instructions sur les épidémies et sur les épizooties, dans la vue de mettre ces documens en harmonie avec l'état actuel de la science, en rapport avec les utiles directions imprimées à l'observation.

Elle a ainsi espéré d'attirer à elle, elle a voulu rassembler dans un centre commun les histoires de toutes les épidémies qui se présenteraient en France et dans l'étranger ; et afin que cet ensemble produisît des résultats plus lumineux, afin qu'il offrît une plus grande utilité d'application, l'Académie a cherché à communiquer un mouvement régulier à ces différens travaux.

Pour atteindre ce but, l'Académie a nommé dans son sein une commission composée de MM. Portal, Bourdois, Chaussier, Dalmas, Des Genettes, Duméril, Royer-Collard, Larrey, Huzard, Dupuy, Vauquelin et Double; commission qu'elle a spécialement chargée de lui soumettre promptement un projet d'instruction relative aux épidémies et aux épizooties.

Ce sont les résultats des méditations et des travaux de cette commission qui vous sont soumis.

Nous donnerons d'abord tous les détails de la marche que la commission a suivie dans ce travail ; nous ferons connaître l'esprit qu'elle a cru devoir y apporter ; nous en développerons le plan, nous en exposerons l'exécution.

Digitized by Google

Les membres de la commission ont d'abord repassé dans leur mémoire tous les auteurs, les classiques surtout, qui ont décrit des maladies épidémiques, depuis Hippocrate jusqu'à Baillou, et depuis Baillou jusqu'à nos jours. Ils ont cherché à rassembler et à préciser les diverses réflexions que suggère la méditation des nombreux historiens des maladies épidémiques.

A l'aide de ces modèles, et en tâchant de s'approprier leurs richesses, d'éviter leurs imperfections, de remplir leurs lacunes, la commission a arrêté un cadre général dans lequel sont venus se placer tout naturellement les résultats des méditations de chacun des membres. Par ce moyen, peut-être rien d'important, rien d'essentiel n'aura échappé à ses recherches.

Ce que la commission a d'abord fait à l'égard d'elle-même, elle a voulu le faire aussi à l'égard de l'Académie toute entière. Nous vous donnerons donc, Messieurs, communication du cadre adopté, et nous vous exposerons la manière dont nous avons essayé de le remplir. Chacun de MM. les Académiciens voudra bien y ajouter le fruit de ses réflexions.

Par ce moyen, nous aurons obtenu le résultat le plus désirable dans cette circonstance, un travail qui sera réellement l'ouvrage de l'Académie.

Le projet d'instruction se divise en six Sections distinctes.

SECTION I.

La commission a pensé que dans le projet d'instruction à publier il était convenable de débuter par quelques considérations générales sur l'importance de l'étude des épidémies et sur l'utilité de leurs descriptions.

La connaissance approfondie des épidémies qui ont précédé peut devenir d'un très-grand secours pour éclairer la route au milieu de toute l'obscurité d'une épidémie qui commence. On peut ainsi faire tourner au profit de la science et de la société le souvenir de ces grandes calamités de l'espèce humaine. Et, si sur le même point ou dans tout autre lieu, une maladie analogue vient à se représenter, on

Digitized by Google

aura acquis dans l'observation des malheurs passés quelques moyens d'échapper à des malheurs présens.

SECTION II.

Pour entreprendre avec avantage l'étude d'une épidémie, il est indispensable d'avoir recueilli, dans le pays même qui en est le théâtre, des connaissances de topographie, des notions de physique générale, des données d'hygiène à la fois publique et privée, dont les nombreux détails ont besoin d'être souvent rappelés à la mémoire pour que les observateurs n'en oublient aucun.

Ici la commission a dû se tenir soigneusement entre le double écueil ou de négliger des points essentiels, de laisser de côté des conseils importans; ou d'entrer dans d'inutiles détails, de signaler de minutieux aperçus.

L'Académie jugera jusqu'à quel point la commission est parvenue à surmonter ces difficultés.

Cette partie de l'histoire des épidémies est d'une immense utilité.

Depuis cinquante à soixante ans, les épidémies, en France surtout, sont incontestablement moins nombreuses et moins meurtrières. La médecine peut se glorifier d'avoir puissamment contribué à ces grandes améliorations, d'abord par les lumières acquises en thérapeutique, mais surtout par les rapides progrès qu'elle a fait faire à l'hygiène tant publique que privée.

L'élargissement des rues; la propreté des villes; l'assainissement des contrées, la meilleure distribution, le site plus salubre et la construction mieux soignée des maisons; les lieux de sépulture rigoureusement relégués hors de l'enceinte des habitations et dans des endroits convenables par rapport à la direction relative des vents, à la nature du sol, etc., ont concouru heureusement, avec les progrès de la civilisation et avec toutes les améliorations des diverses conditions de la société, à dissiper et à détruire un grand nombre de causes d'épidémies.

Dans cette partie de l'instruction, les médecins, et plus particulièrement les correspondans de l'Académie, trouveront peut-être un plan régulier et complet de topographie, qui pourra leur servir de guide

Digitized by Google

pour ce genre de travaux. L'Académie se hâtera sans doute de profiter de cette occasion pour conseiller et pour recommander très-expressément toutes les recherches topographiques, indépendamment même de l'étude des épidémies. L'Académie ne se bornera sûrement pas à provoquer ce genre d'observations; il est raisonnable de penser qu'elle en accueillera les fruits avec empressement et reconnaissance, et qu'elle en récompensera les résultats par tous les moyens qui seront à sa disposition. Il est désirable que l'on arrive bientôt à posséder la topographie médicale de toute la France. Ce travail préparera heureusement à la statistique générale du royaume, que l'économie politique réclame depuis long-temps, et à laquelle on travaille de nos jours avec autant de succès que d'activité.

C'est en vertu de semblables considérations que la Commission a cru devoir donner une extension plus grande à cette partie de son rapport.

SECTION III.

L'une des meilleures manières de commencer avec fruit l'étude directe des maladies populaires est sans contredit de recueillir avec soin un certain nombre d'observations isolées. Les récits d'épidémies les plus instructifs, ceux qui sont le plus célèbres dans les fastes de la médecine, en renferment tous.

Mais ces collections de faits isolés doivent être soumises à des règles déterminées que votre Commission s'est attachée à faire connaître; elles doivent embrasser des circonstances diverses qu'elle a eu à cœur de signaler.

SECTION IV.

Que serait, dans l'état actuel de la science, l'histoire générale d'une épidémie sans autopsies cadavériques? La Commission a cru devoir insister beaucoup sur l'importance des détails d'anatomie pathologique pour ce genre de travaux; et afin d'en rendre aux lecteurs la nécessité plus sensible, elle en a fait dans son rapport l'objet d'un article à part, la matière d'une section spéciale.

Les différentes circonstances dans lesquelles doivent être faites les ouvertures de cadavres; les nombreuses recherches qu'elles ont pour

Digitized by Google

objet; les obstacles que rencontrent de toutes parts ceux qui désirent s'y livrer; les précautions à garder quand on les entreprend, tels sont les principaux matériaux de cette section.

SECTION V.

La description générale de la maladie, l'histoire complète de l'épidémie suivra utilement la connaissance de ces premiers objets; elle complétera ces travaux préliminaires; elle en devra être en grande partie la nécessaire conséquence.

Toutefois cette section embrassera aussi une foule de détails que la Commission s'est fait un devoir de signaler à l'attention et de recommander aux soins des observateurs.

SECTION VI.

La Commission a terminé son travail par toutes les considérations relatives à la naissance des grandes et des petites épidémies, à leur développement, à leurs progrès, à leur mode de propagation et à la puissance de communication qui est propre à chacune d'elles.

Les temps d'épidémies sont des momens d'agitation et de désordre. Tout s'y fait avec précipitation, tout s'y passe dans une sorte de tumulte. C'est dans les jours de calme parfait qu'il faut se préparer à cette agitation inévitable, et se prémunir contre les inconvéniens qui pourraient en résulter.

Les médecins sont les sentinelles vigilantes constamment préposées à l'observation des épidémies.

Les instructions que vous répandrez à ce sujet deviendront un puissant moyen de reconnaître, de signaler, de conjurer et de combattre le fléau sur quelque point qu'il se présente.

En publiant ces instructions, vous aurez d'ailleurs authentiquement accepté la succession qui vous est déférée de l'ancienne Société royale de Médecine; vous serez honorablement entrés en possession de l'une des plus belles attributions octroyées à l'Académie par les ordonnances royales (1).

---

(1) Afin d'éviter des longueurs et des redites, la Commission déclare une fois pour

Digitized by Google

PROJET D'INSTRUCTION

RELATIVE A L'ÉTUDE ET A LA DESCRIPTION DES ÉPIDÉMIES ET DES ÉPIZOOTIES.

SECTION I.

Considérations générales sur l'utilité et sur l'importance de l'étude des épidémies.

Les épidémies sont, dans l'histoire médicale des peuples, les événemens importans, les accidens les plus remarquables. Il faut en perpétuer le souvenir, afin que les tristes leçons de ces étranges calamités ne soient pas entièrement perdues pour les générations qui suivent, afin que les médecins n'entrent pas tout neufs dans la pénible carrière de ce genre d'études.

Il est sans contredit d'un immense avantage que l'observateur ait acquis une connaissance anticipée des objets qui doivent passer sous ses yeux. Nous étudions avec beaucoup plus de fruit les phénomènes dont nous sommes avertis d'avance : ceux qui arrivent à l'improviste nous échappent souvent.

On se plaint de ce que les historiographes des temps modernes n'ont guère fait que les généalogies des rois et l'histoire particulière de leurs guerres, au lieu d'écrire l'histoire générale des peuples. On reprocherait certes avec non moins de raison aux historiens de la médecine de n'avoir presque donné que l'histoire privée des médecins et de leurs écrits, et d'avoir beaucoup trop négligé les hautes considérations relatives aux maladies populaires, à leurs caractères, à leur propagation, à leurs variations, à leurs causes et à leur traitement.

Sans doute on n'a pas accordé à cette partie des sciences médicales toute l'attention qu'elle mérite. L'étude des épidémies en général, et

---

toutes que les généralités qu'elle a exposées relativement aux épidémies, elle entend les appliquer aussi aux épizooties.

Digitized by Google

de chaque épidémie en particulier, n'a peut-être pas été assez cultivée. L'art trouve cependant au milieu de ces funestes désastres de puissans moyens de progrès, et les médecins y rencontrent d'éclatantes occasions de constater l'importance de leurs services.

Durant le cours d'une épidémie, les phénomènes de la maladie se répètent au point de lasser la courageuse application du plus intrépide observateur. Les faits se multiplient et se pressent sous les yeux du praticien; ils se reproduisent sous toutes les formes et dans les modifications infinies dont ils sont susceptibles. On peut revoir ce qu'on a mal vu; saisir le lendemain ce qui avait échappé la veille; et, en vérifiant de la sorte tous les faits, on est à même d'éclaircir plusieurs doutes, de dissiper beaucoup d'incertitudes.

Il n'en est pas ainsi dans les maladies sporadiques: là, les faits presque toujours fugitifs se laissent à peine remarquer. Ils ne reparaissent sous les mêmes conditions qu'à des distances à la fois infinies et imprévues, lorsque la mémoire a perdu le souvenir d'un grand nombre de circonstances dont le rapprochement offrirait de lumineux résultats. Il est difficile et long de retrouver ce qui a une fois échappé à l'observation; de vérifier ce qu'on n'a qu'entrevu; de confirmer ce qui est resté dans l'indécision ou dans le vague.

Les épidémies sont donc une grande école d'investigation: et qui sait si une étude plus approfondie et plus générale de ces épouvantables phénomènes de l'histoire pathologique de l'homme n'aura pas d'autres résultats pour la science?

A quelle longue suite d'observations n'a-t-on pas dû se livrer en astronomie, que de calculs n'a-t-il pas fallu faire, et combien de temps il s'est nécessairement écoulé avant que l'esprit humain soit arrivé à prédire les éclipses, à reconnaître le mouvement d'une comète et à déterminer l'époque de son retour?

Imitons la patience infatigable des physiciens observateurs: ils suivent avec constance les variations les plus légères de la boussole; ils marquent avec le plus grand soin les oscillations diurnes de la déclinaison de l'aiguille aimantée: et qui oserait limiter les résultats probables de leurs travaux?

Peut-être découvrira-t-on à l'avenir quelque coïncidence, ou même

Digitized by Google

quelque dépendance d'action entre les grandes épidémies qui affligent trop souvent l'espèce humaine, et les principaux phénomènes que présente l'histoire physique de la terre, ceux qui se passent dans la sphère d'action de notre planète.

Au demeurant, dans l'état actuel des connaissances, l'étude des épidémies est encore d'une haute et d'une puissante instruction, et l'histoire plus complète de ces maladies générales deviendra d'une immence utilité.

Ce n'est pas sans intérêt, ce n'est pas surtout sans profit, qu'on voit le médecin observateur d'une épidémie, en présence d'une maladie plus ou moins insolite, plus ou moins grave, employer tous ses moyens à la bien reconnaître afin de la mieux combattre.

On le suit avec attention dans tous les efforts qu'il fait pour saisir, au travers des nombreux obstacles qu'il rencontre, les caractères de la maladie qu'il observe. On le voit cherchant à démêler, au milieu des symptômes variés qui se présentent, la nature de la fonction ou des fonctions primitivement dérangées, et la nature de l'organe ou des organes essentiellement atteints. On s'applique avec lui à découvrir les causes de la maladie, son développement et ses progrès, à apprécier ses dangers, à fixer les méthodes curatives qui lui conviennent, à prévoir et à maîtriser ses terminaisons.

En méditant de la sorte chaque épidémie, en s'attachant en quelque manière à tous les pas de celui qui l'a observée et qui l'a décrite, on assiste pour ainsi dire à tous ses travaux, on répète toutes ses recherches, et l'on voit dans les divers problèmes qu'il a eus à résoudre, la sagacité qu'il y a apportée et la cause des succès qu'il a obtenus aussi bien que la cause des erreurs qu'il a pu commettre.

Les succès auxquels on applaudit, et qu'on se propose d'imiter; les erreurs qu'on déplore et qu'on tâchera d'éviter, tout est mis à profit par le lecteur judicieux, tout offre des leçons au praticien réfléchi.

Digitized by Google

SECTION II.

Topographies.

Des notions topographiques exactes et suffisamment détaillées doivent nécessairement précéder l'histoire de toute épidémie.

On commencera par déterminer la position géographique du pays, les degrés de longitude et de latitude entre lesquels il se trouve compris. On déterminera son élévation, son site, son étendue, la pente du terrain, ses aspects et ses expositions.

On fera connaître les montagnes qui se trouvent dans la contrée, et celles qui l'avoisinent; les vallées qui la traversent, et leur direction; les fleuves, les rivières, qui l'arrosent, et la ligne que suivent leurs courans; les sources qui s'y rencontrent, et la nature aussi bien que la profondeur de leurs eaux.

On fera connaître la nature des eaux qui servent à la boisson des hommes et des animaux, et l'on étudiera leur influence générale sur l'économie.

On dira quelle est la composition minéralogique de l'écorce de la terre, ce qui constitue la géognosie du pays; et l'on distinguera si le terrain se prête à une prompte absorption, à un facile écoulement des eaux, ou si les eaux pluviales et autres y restent habituellement stagnantes.

Si le pays fournit des eaux minérales, on en donnera l'analyse d'après l'état actuel des sciences chimiques et physiques; et l'on en désignera convenablement les propriétés médicinales, c'est-à-dire par des faits particuliers encore plus que par des aperçus généraux.

On indiquera les productions spontanées du sol, tirées des trois règnes; on dira les minéraux qui y gissent, les plantes qui y croissent, et les animaux de toutes les classes qui y vivent.

La considération des forêts est d'un haut intérêt dans la topographie d'un pays. Ces masses plus ou moins considérables de grands arbres apportent de notables modifications à l'état de l'atmosphère et à la météorologie.

Digitized by Google

Les contrées boisées sont plus froides que celles qui sont en culture. Les forêts empêchent la terre de recevoir les rayons du soleil; et l'on sait que les rayons de ce foyer de lumière, quelque concentrés qu'ils soient, ne transmettent directement à l'air qu'une chaleur très-faible; mais ils échauffent la surface de la terre, laquelle communique ensuite sa chaleur à l'atmosphère environnante.

Les bois concourent puissamment, et de plusieurs manières, à la salubrité générale. Ces influences varient selon que les forêts se trouvent situées en plaine ou sur des coteaux, suivant les aspects qu'elles gardent, l'étendue qu'elles présentent, etc.

Il sera avantageux de connaître si cette manière d'être du sol a subi des changemens remarquables depuis quelques années, et si les bois sont devenus plus communs ou plus rares.

On tiendra aussi compte des plantations en arbres fruitiers et en arbres d'agrément qui avoisinent et qui entourent les habitations. On parlera des promenades publiques et des jardins privés enclos dans l'intérieur des villes. L'autorité néglige peut-être trop ces deux dernières sources de la salubrité publique; peut-être la cupidité a-t-elle une latitude trop grande pour diminuer et pour détruire les plantations particulières qui existent dans les grandes cités, et qui sont cependant si salubres.

Si par de légitimes raisons de haute prévoyance et d'économie rurale les lois ont pu limiter les droits de propriété relativement aux bois et par rapport aux forêts, pourquoi des raisons non moins puissantes de salubrité publique n'auraient-elles pas de semblables effets sur les jardins et les parcs enceints dans les grandes villes? Plus les assemblages de maisons et de rues sont considérables, et plus il deviendrait nécessaire d'y multiplier les promenades et les jardins. Il est du devoir des médecins de signaler aux gouvernemens ces utiles améliorations.

On recueillera les observations météorologiques qui se rapportent au pays: ou, si l'on manque des nombreux détails qui les constituent, l'on en fera du moins connaître les principaux résultats.

Quelle est la température moyenne du pays aux grandes époques de l'année; quels sont les vents dominans à des hauteurs diverses, ceux qui soufflent habituellement, et ceux qui y sont insolites; quels

Digitized by Google

sont leurs effets généraux sur la végétation, sur les animaux et sur l'homme; quels sont les météores aériens, aqueux, lumineux ou ignés qu'on y observe le plus souvent? etc.

La science de la météorologie présente de grands avantages, mais elle offre aussi beaucoup de difficultés. L'atmosphère est comme un vaste laboratoire dans lequel les réactifs seraient toujours en présence, et les divers agens sans cesse en mouvement. Ce sont les grands changemens, les rapides altérations qui en résultent qui constituent la plupart des phénomènes météorologiques, et dont les plus importans à étudier pour le médecin sont les suivans :

1° La densité et la pesanteur de l'atmosphère, indiquées par le baromètre;

2° La température de l'air, que l'on mesure à l'aide du thermomètre;

3° Les vapeurs contenues dans l'air, calculées par les variations de l'hygromètre;

4° Les différens gaz qui s'y combinent accidentellement et dans des proportions diverses, et que l'on connaît par les divers eudiomètres;

5° Les phénomènes électriques qui sont tantôt la cause et tantôt l'effet de ces grands mouvemens, et sur lesquels les électromètres fourniraient de précieux documens s'ils étaient plus souvent observés;

6° Les agitations violentes imprimées sans cesse à la masse atmosphérique, et dont il est essentiel d'étudier les courans.

L'influence soit isolée soit combinée de ces divers agens sur l'économie vivante, tant en santé qu'en maladie, est incontestable, et ce genre d'études est généralement trop négligé par les médecins.

De toutes les propriétés de l'atmosphère, sa pesanteur, indiquée par le baromètre, est peut-être celle qui exerce une influence moins appréciable sur l'économie. Jusqu'à présent, du moins, les observations à cet égard ne nous ont donné que peu de résultats; et ces résultats ne portent que sur des différences très-considérables.

On sait que la densité des couches inférieures de l'atmosphère dépend de la pression exercée par les couches supérieures. Cette densité diminue par conséquent à mesure que l'on s'élève davantage. Aussi la respiration et la circulation ne sont pas absolument les mêmes dans

Digitized by Google

les circonstances diverses où l'air acquiert soit une grande rareté, comme dans les ascenions aérostatiques, soit une densité considérable, comme dans les mines, ou mieux encore dans les cloches des plongeurs. Ces deux fonctions de l'économie vivante varient sensiblement, dans les lieux bas et sur les montagnes très-élevées.

Après les fâcheux effets de toutes les grandes et les nombreuses variations atmosphériques, l'humidité est probablement la qualité la plus nuisible : *Magnæ siccitates assiduis imbribus sunt salubriores*, a dit le modèle des observateurs en médecine. C'est sans doute par la surabondance de l'humidité atmosphérique, par les conditions météorologiques sous l'action desquelles ils se forment encore plus que par quelque agent chimique, que les brouillards exercent leur action délétère. On évite sûrement les mauvais effets qu'ils produisent en s'élevant au dessus de la région de l'atmosphère qu'ils remplissent.

On sait que le typhus ne se manifeste guère que sous l'influence d'une basse température et de l'humidité, tandis qu'au contraire une température élevée, combinée également avec l'humidité, est une des conditions inséparables du développement de la fièvre jaune, qui n'a d'ailleurs probablement jamais existé qu'à une petite distance de la mer.

On a cherché à prouver l'influence de la combinaison de divers gaz avec l'air atmosphérique, et l'on s'est attaché à trouver là la cause d'un grand nombre d'accidens morbifiques. C'est surtout vers le gaz hydrogène carboné que se sont portés les soupçons. Dans quelques circonstances, il est vrai, ce gaz paraît se dégager des marais en quantités assez considérables : mais bientôt il n'est plus appréciable dans l'air ; et à une très-petite élévation de l'atmosphère qui plane sur ces marais, les expériences les plus délicates en saisissent à peine des atomes. MM. de Humboldt et Gay-Lussac ont vu que l'air en pouvait recéler au plus 0,003.

Nous citerons cependant ici les expériences de MM. Thénard et Dupuytren, relatives à l'examen comparatif du gaz hydrogène carboné tiré des substances minérales, et du même gaz dégagé des matières animales. En délayant l'un et l'autre de ces gaz dans l'eau, ils ont vu que le premier n'en a pas troublé la transparence, et s'est perdu peu à peu ; tandis que le second a troublé l'eau, et y a produit des flocons de na-

Digitized by Google

ture animale. Les flocons se sont précipités par le repos, et le liquide s'est purifié.

On n'a pas assez étudié en médecine les diverses influences des vents. Ce genre de météores, qui constitue les principaux mouvemens dont l'atmosphère est agitée, qui influe beaucoup sur sa température, sert aussi quelquefois de moyen de transport à certaines épidémies. Dans plusieurs circonstances on a cru voir que la marche des maladies populaires suivait la direction des vents. On l'a particulièrement observé pour les épidémies de petite vérole, de toutes les épidémies, celles qui ont été sans contredit le mieux étudiées, sans doute parce qu'elles se présentaient à l'observation beaucoup plus souvent que les autres.

Mais, indépendamment de ces influences indirectes en quelque sorte qu'exercent les vents, il est probable que ces grands phénomènes de météorologie, mieux étudiés, fourniraient aussi aux observateurs d'autres résultats.

A l'appui de cette opinion citons le fait de l'harmatan africain.

On appelle *harmatan* un vent qui souffle, trois ou quatre fois chaque saison, de l'intérieur de l'Afrique, vers l'océan Atlantique ; dans la partie de côte comprise entre le cap Vert (latit. 15° N.) et le cap Lopez (latit. 1° S.). L'harmatan se fait principalement sentir dans les mois de décembre, de janvier et de février. Sa direction est comprise entre l'E. S. E. et le N. N. E. Sa durée est ordinairement d'un ou de deux jours, quelquefois de cinq ou de six. Ce vent n'a qu'une force modérée.

Un brouillard d'une espèce particulière, et assez épais pour ne donner passage à midi qu'à quelques rayons rouges du soleil, s'élève toujours quand l'harmatan souffle. Les particules dont ce brouillard est formé se déposent sur le gazon, sur les feuilles des arbres et sur la peau des nègres, de telle sorte que tout paraît alors blanc. On ignore quelle est la nature de ces parties ; on sait seulement que le vent ne les entraîne sur l'Océan qu'à une petite distance des côtes. En mer, par exemple, le brouillard est déjà très-affaibli ; à trois lieues il n'en reste plus de traces, quoique l'harmatan s'y fasse encore sentir dans toute sa force.

L'extrême sécheresse de l'harmatan est un de ses caractères les plus

Digitized by Google

tranchés. Si ce vent a quelque durée; les branches des orangers, des citroniers, etc., se dessèchent et meurent; les reliures des livres (on ne doit pas en excepter ceux-là même qui sont renfermés dans des malles bien fermées, et recouverts de linge) se courbent comme si elles avaient été exposées à un grand feu. Les panneaux des portes et des fenêtres, les meubles dans les appartemens, craquent, et souvent se brisent. Les effets de ce vent sur le corps humain ne sont pas moins évidens. Les yeux, les narines, les lèvres, le palais, deviennent secs et douloureux. Si l'harmatan dure quatre ou cinq jours consécutifs, les mains et la face se pèlent. Pour prévenir cet accident, les *fantee*, ou naturels du pays, se frottent tout le corps avec de la graisse.

Après tout ce que nous venons de rapporter des fâcheux effets que produit l'harmatan sur les végétaux, on pourrait croire que ce vent doit être très-insalubre. C'est cependant tout l'opposé qu'on a observé. Les fièvres intermittentes, par exemple, sont radicalement guéries au premier souffle de l'harmatan. Les personnes que l'usage excessif qu'on fait de la saignée dans ces climats avait exténuées, recouvrent bientôt leurs forces. Les fièvres rémittentes épidémiques disparaissent aussi comme par enchantement: telle est enfin l'influence de ce vent, que pendant sa durée l'infection ne peut pas être communiquée, même par l'art. Voici le fait sur lequel se fonde cette assertion.

En 1770, il y avait à Whydah un bâtiment anglais, *l'Unity*, chargé de plus de trois cents nègres. La petite-vérole s'étant déclarée chez quelques-uns de ces esclaves, le propriétaire se décida à l'inoculer aux autres. Tous ceux chez lesquels on pratiqua l'opération avant le souffle de l'harmatan gagnèrent la maladie. *Soixante-neuf* furent inoculés le deuxième jour après que l'harmatan avait commencé à se faire sentir: aucun d'eux n'eut ni maladie ni éruption. Toutefois, quelques semaines après, à une époque où l'harmatan ne régnait plus, ces mêmes individus prirent la petite-vérole, les uns spontanément, les autres par une nouvelle inoculation. Ajoutons que pendant cette seconde éruption de la maladie l'harmatan ayant commencé à souffler, les soixante-neuf esclaves qui en étaient attaqués furent tous guéris.

Le pays que traverse l'harmatan avant d'atteindre la côte se compose, jusqu'à la distance de 420 milles, de plaines de verdure entière-

Digitized by Google

ment ouvertes et de quelques bois de peu d'étendue : on y trouve çà et là un petit nombre de rivières et de lacs peu considérables. (*Philos. trans.*, vol. 71, année 1781.)

Si les vents ont eu, dans plusieurs circonstances, une influence puissante sur la transmission des maladies, d'autres météores n'ont pas une moindre action. Aux Antilles et sur le continent d'Amérique, on a plusieurs fois observé que les violens orages, ces insolites perturbations de l'atmosphère, avaient pour résultat de suspendre ou même de faire cesser les ravages de la fièvre jaune.

Sera-t-il permis d'ajouter que, plusieurs fois, sur des vaisseaux où la fièvre jaune faisait de grands progrès, à la suite d'un combat soutenu par un feu d'artillerie bien nourri et long-temps continué, on a vu la maladie suspendre ses ravages ? C'est ce qui arriva sur le vaisseau *le Souverain*, commandé par M. de Glandèves, et sur le navire *le Warren*, dont M. Park a donné l'histoire en 1799.

Un coup d'œil général sur l'état de l'agriculture aura plus d'un avantage médical. On prendra ainsi d'avance une idée de la fertilité et de la richesse du sol, de l'industrie des habitans, de leur nourriture, etc.

Mais il faudra donner à ces dernières considérations de bien plus amples développemens. Les habitudes et les mœurs des habitans ; leurs principales et plus habituelles occupations ; leur subsistance accoutumée et toute mauvaise nourriture fortuitement nécessitée par quelques fâcheuses circonstances ; la nature de leurs vêtemens ; le site, la disposition et le mode de construction de leurs demeures ; le genre de vie des différentes classes de la société ; la population et l'étendue du terrain sur lequel elle se trouve ou disséminée ou entassée ; la statistique des hospices et des hôpitaux, celle des prisons et des maisons d'arrêt, leur administration et leur régime ; la quantité de pauvres, leur nature, leurs habitudes ; les moyens employés pour prévenir l'indigence et ceux que l'on met en usage pour la secourir ; les arts et métiers qui sont le plus en vogue dans le pays ; l'état approximatif des délits et des peines qui s'y commettent ; l'éducation physique et morale que reçoivent les enfans et les jeunes gens, ce qui embrasse les exercices du corps et de l'esprit, l'instruction religieuse, civile et scientifique ; le

Digitized by Google

nombre proportionnel des mariages et des naissances, avec la désignation des causes qui, à des époques et dans des circonstances différentes, y apportent de notables variations; la durée probable de la vie; toutes ces considérations ont avec l'état physique de l'homme des relations trop directes pour ne pas mériter une attention spéciale et des détails très-approfondis.

Les alimens et les boissons considérés dans leur quantité étrangement diminuée, ou dans leur qualité plus ou moins viciée, ont été plusieurs fois des causes incontestables d'épidémies meurtrières. Les époques marquées par de grandes disettes, les expéditions maritimes et les guerres dans les circonstances malheureuses qui en sont inséparables, en ont fourni trop de preuves. D'un autre côté c'est surtout par une surveillance non moins active qu'éclairée des alimens et des boissons, que des navigateurs célèbres sont parvenus à se garantir des maladies et de la mortalité qu'entraînent trop souvent les voyages de long cours. Cook, Parry et Krusenstern nous ont laissé à cet égard de grands exemples à suivre et de beaux modèles à imiter.

Bien que ces considérations diverses n'offrent pas au médecin le même genre d'intérêt, elles ont cependant toutes leur degré d'utilité; chacune d'elles servira plus ou moins à répandre quelque jour sur la nature et sur les causes des épidémies.

Les stagnations des eaux et les grandes décompositions qui en résultent deviennent toujours plus ou moins insalubres; mais ces stagnations sont probablement plus nuisibles lorsqu'elles se composent du concours simultané des eaux salées et des eaux douces, ainsi qu'on le voit à l'embouchure des fleuves ou des rivières dans la mer. C'est particulièrement sous de semblables influences que se développent les désastreuses épidémies de fièvres intermittentes et rémittentes malignes.

Du reste l'amalgame, le mélange des eaux des fleuves et des rivières avec les eaux de la mer, ne s'opère pas toujours et partout de la même manière. Tantôt les eaux de la mer passent au-dessus des eaux du fleuve, et la combinaison ne s'en fait qu'à de grandes distances; tantôt les deux courans cheminent plus ou moins long-temps à côté l'un de l'autre pour ne se confondre que plus tard; quelquefois les deux

Digitized by Google

espèces d'eaux se mêlent aussitôt qu'elles se rencontrent. Ces différences, qu'il faudra noter avec soin, ont peut-être quelque influence sur la salubrité des pays dans lesquels elles ont lieu. La manière dont les eaux douces des rivières se mêlent aux flots de l'Océan n'est-elle pas en effet un des nombreux élémens de la question des épidémies? Doit-on s'attendre à rencontrer les mêmes phénomènes sur la Dée, à Aberdeen, dont les eaux, soulevées tout d'une pièce par celles de la marée montante, coulent constamment vers la mer en formant une couche supérieure et distincte, entièrement séparée des eaux salées qu'elles recouvrent; et sur la Tamise, par exemple, dont les eaux, après avoir été portées jusqu'à une certaine distance de l'embouchure par la pente naturelle du courant, sont refoulées en sens contraire, à la marée montante, avec tous les corps étrangers qu'elles charrient?

Ces influences peuvent-elles être les mêmes de la part des rivières qui se mêlent à l'Océan, et de la part de celles dont l'embouchure est située dans une mer dépourvue de marée?

Dans ce travail de topographie on devra faire connaître la marche générale des saisons, et les caractères particuliers qu'elles ont offerts, soit avant l'épidémie, soit pendant sa durée. On sait que Sydenham, dans l'estimation des causes générales des épidémies, veut qu'on ait en grande considération les saisons qui ont précédé: c'est surtout à des causes de cette nature qu'il rapporte l'origine de ces maladies.

Toutefois les saisons, dont les caractères propres mais fortement tranchés, dont la durée extraordinairement prolongée, dont les nombreuses irrégularités ont tant de part dans les maladies populaires, n'en sont cependant pas l'unique cause, ni peut-être toujours le principal agent. La disette, la famine, les altérations diverses des productions agricoles destinées à la nourriture de l'homme, les alimens et les boissons de mauvaise nature et de qualités viciées, tous les malheurs inséparables de la guerre, les agitations intestines des peuples, sont autant de circonstances que les observateurs doivent soigneusement comprendre dans le calcul des causes générales des épidémies.

Les diverses émanations du sol et de ses nombreux accidens; les produits si difficilement appréciables qui se dégagent des différentes substances végétales ou animales en putréfaction, et ceux surtout qui

Digitized by Google

se dégagent des matières animales et végétales mélangées et abandonnées aux effets du travail particulier et lent d'une décomposition spontanée; les effluves qui se répandent dans l'air, et qui s'élèvent à des hauteurs variables de l'atmosphère, devront fixer l'attention des observateurs éclairés. Ces causes générales de maladies seront d'autant plus soigneusement examinées par les médecins, que la physique et la chimie nous offrent moins de moyens de les saisir, de les examiner, d'en déterminer la nature et d'en préciser l'action. Leur influence sur l'économie vivante est encore, dans l'état actuel des connaissances, le point par lequel on peut plus facilement les atteindre; et le médecin en est seul juge compétent.

A côté des influences nuisibles de tous ces agens on ne négligera pas d'indiquer les circonstances qui ont dû en atténuer ou en aggraver l'action.

Du reste, comme il est probable que la cause de chaque épidémie réside dans un type uniforme, dans une réunion constante de plusieurs de ces diverses conditions, combinées dans des quantités variables et poussées à des degrés divers d'intensité, il faut comprendre toutes ces données dans le calcul général des causes des épidémies, pour arriver à une juste appréciation des conditions inséparables de leur manifestation. En médecine, toutes les questions se présentent sous forme complexe. Les problèmes s'y montrent constamment composés d'élémens divers et non séparables. On n'en peut pas isoler les principes pour apprécier leur valeur spécifique; on n'en peut pas obtenir les parties une à une pour déterminer leur action respective : et ces éternelles difficultés, ces obstacles insurmontables, on n'en tient pas assez compte à l'art dans le monde savant.

SECTION III.

Observations particulières.

Après avoir rassemblé ces notions générales, après avoir réuni ces données préliminaires, si l'on veut débuter avec avantage dans l'étude d'une maladie populaire, si l'on tient à cœur de procéder avec méthode

Digitized by Google

dans cette importante carrière, il faut d'abord examiner l'épidémie dans les faits particuliers dont elle se compose.

Lors donc qu'on se trouve appelé à étudier une épidémie quelconque, on ne serait pas pardonnable de ne point recueillir une certaine quantité d'observations isolées. En toutes choses les faits sont les fondemens inébranlables de la science. Tous ceux qui ont approfondi les diverses branches de nos connaissances le savent assez : c'est dans les détails des observations particulières soigneusement colligées qu'ils aiment à retremper leurs connaissances : ce genre de lecture est pour eux de la plus attachante et de la plus solide instruction.

Une épidémie est véritablement un fait complexe ; il faut en embrasser toutes les parties, en étudier tous les élémens. Aussi est-ce surtout dans les collections d'observations particulières qu'on aime à épier la marche de la nature durant le cours de ces maladies. Là ce ne sont pas des rapprochemens plus ou moins forcés, des généralités plus ou moins obscures, des abstractions plus ou moins fortes, comme on le voit trop souvent dans les descriptions générales de ces maladies ; ce sont les individualités mêmes de l'épidémie que l'on fait passer sous les yeux des lecteurs et des juges avec toutes les circonstances qui les caractérisent.

Ces observations isolées, ces histoires particulières de maladies devront être empruntées aux conditions diverses de l'épidémie. Elles embrasseront les sexes, les âges, toutes les professions, toutes les classes de la société, tous les tempéramens que l'épidémie affecte, toutes les formes et toutes les complications qu'elle revêt, les périodes croissantes, stationnaires et décroissantes dont elle se compose, dans le louable but de considérer la maladie sous un plus grand nombre de points de vue.

Ces observations particulières devront être recueillies par plusieurs médecins, afin qu'un seul et même esprit n'ait pas présidé à leur rédaction. Un observateur isolé, qui a déjà saisi un fait sous tel ou tel point de vue, est naturellement disposé à le voir encore de la même manière. Au contraire, lorsqu'on est plusieurs observateurs ensemble, les phénomènes se trouvent examinés sous des faces variées. Cette sorte d'émulation, ce concours de lumières, soutiennent l'attention, multiplient les efforts, et garantissent des erreurs du jugement.

Digitized by Google

Ces faits particuliers destinés à servir de base à l'histoire de l'épidémie qu'on a sous les yeux, il sera fort important de les prendre simultanément parmi les malades de la ville, chez les malades des hôpitaux, des prisons, des maisons d'arrêt, des dépôts de mendicité, et en général dans tous les lieux plus ou moins sévèrement reclus. Par ce moyen, on aura une nouvelle donnée pour arriver à déterminer quelles sont les diverses conditions, quelles sont les différentes influences de l'épidémie régnante à l'égard de ces derniers lieux, où les individus, placés dans une sorte d'isolement, deviennent propres à répandre quelque jour sur plusieurs des grandes questions relatives à la maladie.

Dans la rédaction de ces observations isolées, on aura d'abord soin de faire connaître le physique du malade. On s'attachera à bien établir son signalement médical, si l'on peut s'exprimer de la sorte. Il faut, par tous les moyens imaginables, placer le lecteur en présence du malade lui-même; il faut mettre les médecins dans le cas d'exercer leur tact médical et d'en tirer avantage; il faut autant que possible leur conserver une aussi puissante ressource dans la médecine pratique. Quels désavantages n'éprouverait pas au lit des malades un médecin privé de la vue, auquel on rendrait d'ailleurs un compte très-fidèle de tous les symptômes et de tous les événemens liés à la maladie! Que de choses manqueraient au jugement du praticien, seulement parce qu'il n'aurait pas de ses propres yeux examiné le malade!

Il est important de présenter les symptômes des maladies dans le même ordre de succession suivant lequel ils se sont offerts. Il y aurait de grands inconvéniens sans doute à les grouper arbitrairement selon le genre particulier des systèmes anatomiques auxquels on voudrait les rapporter, à les classer suivant la nature des fonctions auxquelles on supposerait qu'ils se rattachent, etc. L'observateur au contraire n'aura d'autre prétention que celle d'écrire en quelque sorte sous la dictée de la nature. Son premier désir sera de faire passer sous les yeux du lecteur, et dans le même ordre qu'ils ont suivi pour leur développement, tous les phénomènes qui se sont offerts. Il emploiera à décrire avec exactitude la même méthode qu'il aura suivie pour observer avec soin. Par ce moyen, le

Digitized by Google

lecteur se mettra tellement à la place de l'observateur, qu'il croira lire lui-même dans le livre de la nature.

Quant au choix des faits particuliers, on s'attachera à en présenter un certain nombre qui aient été suivis de guérison, et aussi un certain nombre qui se soient terminés par la mort; à peu près dans les proportions de la mortalité générale de l'épidémie.

La série des faits suivis de guérison devra offrir les modifications diverses observées durant le cours de l'épidémie. Ainsi les solutions spontanées, les crises, leur marche et leur nature, l'efficacité des méthodes curatives reconnues plus généralement utiles, la durée totale de la maladie, la durée relative des diverses périodes morbides, la lenteur ou la rapidité des convalescences; toutes ces considérations doivent faire partie de ce tableau.

On devra aussi distinguer ces faits particuliers suivant le temps de la durée totale de l'épidémie auquel ils auront été recueillis. Il faudra donc présenter des observations particulières prises au début même de la maladie, d'autres observations empruntées à son temps moyen, c'est-à-dire à l'époque qui est ordinairement celle de la plus haute intensité des phénomènes, et d'autres aux momens voisins de la cessation ou de la fin de l'épidémie.

Des différences notables sous le rapport du nombre et de l'intensité des symptômes, relativement aux dangers variés de la maladie, et même eu égard à l'effet des médicamens et des méthodes curatives, ont été utilement notées à ces diverses époques. Rush a vu à Philadelphie, en 1793, que la fièvre jaune, dès le principe de l'épidémie, avait une marche plus rapide et plus variable qu'après cette époque, où elle devenait plus régulière. Gonzalès a également observé en 1800, à Cadix, que dans la seconde période de l'épidémie les terminaisons favorables par l'ictère étaient bien plus communes, et qu'alors aussi la maladie cédait bien plus facilement au quinquina.

Sydenham assure que dans la dysenterie qui régnait à Londres en 1669, les malades, au commencement de l'épidémie, furent attaqués d'une manière très-violente; les symptômes étaient même tout-à-fait différens de ceux qui se manifestèrent à des périodes plus avancées.

Digitized by Google

Alors la dysenterie débutait par des déjections copieuses, et l'on administrait l'opium dès les premiers jours avec avantage.

La dysenterie qui régnait à Nimègue en 1736, et dont Degner nous a laissé l'histoire, avait cela de remarquable que, quoique dangereuse dès le principe, elle offrait cependant des symptômes plus graves et des conséquences plus fâcheuses dans ses périodes plus avancées.

Durant le cours de l'épidémie catarrhale qui régnait à Paris en 1802 (l'an XI), et dont nous avons été tous témoins, la maladie était d'abord bénigne, autant dans ses symptômes que dans ses conséquences. Elle devint grave et souvent même funeste à une époque plus avancée. Vers la fin de l'épidémie, elle se montra de nouveau telle qu'elle avait paru d'abord.

SECTION IV.

Autopsies.

La série des faits arrivés à la terminaison fatale ne servira pas moins aux progrès de la science et à l'instruction particulière des médecins.

Ici se présente naturellement la considération des avantages qu'il y a à réunir dans les histoires générales des épidémies un nombre suffisant d'autopsies cadavériques.

Dans l'état actuel des connaissances médicales, lorsqu'on est chargé d'observer et de décrire une épidémie, on ne saurait se dispenser sans doute de chercher à constater par de suffisantes perquisitions d'anatomie pathologique le siége et la nature de la maladie qu'on observe.

Malheureusement le zèle des médecins à cet égard est trop souvent mis en défaut. Trop souvent, dans ces circonstances, leur philanthropie est traitée de cruauté; et tous les préjugés se réunissent, tous les pouvoirs semblent être ligués pour multiplier et grossir autour d'eux les obstacles, lorsqu'au contraire tous les intérêts sociaux devraient être d'accord pour encourager ces utiles recherches, pour faciliter ces lumineuses investigations.

Le médecin appelé à suivre la marche, à décrire les caractères et à combattre les effets d'une maladie populaire, emploiera donc tous ses efforts et tous ses soins à faire un grand nombre d'autopsies.

Après s'être convenablement livré à l'examen successif des grandes

Digitized by Google

cavités et des organes qu'elles renferment, il poussera plus loin ses recherches. La nature des divers tissus; l'état du tube intestinal soigneusement examiné sur tous ses points et dans ses deux faces; l'état interne et externe du canal rachidien suivi dans toute son étendue; l'état des vaisseaux sanguins, tant artériels que veineux, examinés principalement dans les lieux qui auront semblé le siége plus particulier de la maladie; l'état du système nerveux; tous ces points devront fixer l'attention de l'observateur.

Il y aura aussi beaucoup d'avantages à ce que ces recherches soient faites par plusieurs médecins. Les divers résultats de leurs observations vérifiées les unes par les autres pourront ainsi se servir réciproquement de confirmation et d'appui.

On s'attachera à pratiquer les ouvertures de cadavres sur des individus morts à des époques différentes de la maladie, sur ceux qui ont succombé rapidement et presque dès l'invasion; sur ceux qui étaient arrivés à la seconde ou à la troisième période; enfin sur ceux qui, ayant subi la durée totale de la maladie, semblent plutôt être frappés par la convalescence que par la maladie elle-meme.

Il ne sera pas moins utile de distinguer les autopsies faites dans les divers temps de l'épidémie en général; celles qui auront été pratiquées sur les cadavres des premiers individus atteints; celles qui auront été faites sur les personnes frappées plus avant dans le cours de l'épidémie; enfin les autopsies des individus tombés malades dans les derniers momens de la maladie régnante. Comme les épidémies ont généralement offert des intensités différentes dans leurs diverses époques, il sera important de vérifier ces résultats généraux de l'observation sur les autopsies cadavériques.

Dans la série des données fournies par l'anatomie pathologique, parmi les altérations d'organes, de tissus, etc., qu'elle montre, il en est de générales, et que l'on rencontre presque indistinctement sur tous les cadavres, quelle que soit d'ailleurs la nature de la maladie qui a précédé la mort : il y en a de communes à un grand nombre de circonstances pathologiques, et que l'on trouve par exemple chez tous les individus morts par suite de maladies fébriles, de maladies aiguës, ou bien sur tous les cadavres des personnes

Digitized by Google

ayant succombé à des affections chroniques : on en connaît enfin qui sont propres à tel ou tel genre de maladies, à telle ou telle lésion déterminée. On comprendra facilement combien il est essentiel que les médecins se tiennent instruits de toutes ces modifications, de toutes ces différences. Les observateurs et les historiens des épidémies ne sauraient trop s'attacher à bien saisir ces condition diverses des autopsies, à les noter et à les faire connaître.

Une précaution fort essentielle et souvent négligée dans les faits d'anatomie pathologique, c'est de réunir des renseignemens positifs sur les maladies antérieures à celle à laquelle l'individu a succombé. Souvent les lésions que l'autopsie découvre remontent plus haut dans l'histoire de la vie de l'individu; elles appartiennent à des maladies antérieures et plus ou moins anciennes. Ce sont là des distinctions qu'il faut établir avec soin, pour arriver à une juste appréciation des causes et des effets organiques de l'épidémie qu'on observe.

On notera soigneusement l'intervalle de temps qui se sera écoulé entre l'instant de la mort et l'heure à laquelle l'autopsie aura été faite. Et à cet égard, nous ne négligerons pas d'en faire la remarque, il est à propos, surtout dans le cours d'une épidémie, de ne pas trop se hâter de procéder aux ouvertures des cadavres. Si la prévoyante sagesse du législateur en a fait, relativement à la sûreté générale, la matière d'un règlement à part, les puissantes leçons de l'expérience sont là pour en faire, par rapport à l'hygiène, le sujet d'une recommandation expresse. Les autopsies ont bien moins de dangers, faites loin de l'époque de la mort des individus, et lorsque la chaleur animale, entièrement éteinte, ne fournit presque plus au dégagement des vapeurs qui pénètrent toutes les parties du corps, et qui s'évaporent de chacune d'elles avec des effets diversement nuisibles. Les bouchers ne contractent guère la maladie connue sous le nom de charbon que lorsqu'ils dépècent les bœufs peu de temps après les avoir tués.

Mais on devra, non moins soigneusement, éviter de retarder trop long-temps l'heure des autopsies. Il faut les faire avant que la décomposition putride n'atteigne les cadavres. Les miasmes qui s'échappent des substances animales en putréfaction sont les plus malfaisans de tous.

Digitized by Google

Il sera avantageux de pratiquer les ouvertures des corps hors de la chambre dans laquelle la maladie aura parcouru ses périodes. Il faudra aussi tâcher de les pratiquer en plein air, et dans une position telle que les courans atmosphériques entraînent hors de la direction des opérateurs et des assistans les diverses émanations inséparables de ces investigations.

Parlerons-nous ici des nombreuses précautions que l'hygiène conseille pour se présenter avec moins de dangers à la visite des malades, durant l'épidémie, et pour se livrer avec quelque sécurité à la pratique des opérations exigées pendant le cours de la maladie? La nature de l'épidémie, les circonstances, les localités et les dispositions individuelles, peuvent seules servir de conseil et de règle à cet égard. Nous dirons cependant que, comme influence morale, des précautions superflues ou vaines pourraient devenir funestes. Le médecin doit savoir braver quelques dangers quand il s'agit de la tranquillité d'une population entière ou du salut de toute une armée. Il faut que dans la société chaque individu sache trouver en lui-même le courage de son état; et le courage du médecin consiste à affronter les dangers de la contagion au milieu des épidémies, de même que le courage du soldat lui fait affronter la mort au milieu des combats. La médecine et la chirurgie, tant civiles que militaires, ont offert, de nos jours, de beaux modèles de cette utile et louable intrépidité.

SECTION V.

Histoire générale de la maladie.

L'ordre, cette naturelle filiation de toutes choses renfermées dans leurs justes limites, amène naturellement, à la suite des observations particulières des épidémies, le grand tableau, l'histoire générale de la maladie elle-même et de ses principales circonstances.

Ici on pourra choisir une méthode arbitraire, adopter un principe de son choix pour la distribution des symptômes dont se compose le diagnostic de la maladie.

Sans doute il y aurait quelques avantages à énumérer ces symptômes

Digitized by Google

suivant la série de leur manifestation, tels qu'ils se sont présentés à l'observateur, et à chercher ainsi, même dans cette sorte d'abstraction, à reproduire les individualités de l'épidémie. Mais comme cette marche aura déjà été rigoureusement suivie dans les collections des faits particuliers, on pourra s'en écarter ici. Elle ne sera d'ailleurs pas dépourvue d'utilité, la méthode qui consiste à ranger les symptômes et à les classer d'après la nature des fonctions auxquelles on croit qu'ils se rapportent, à les distribuer selon les organes aux lésions desquels on les attribue.

Cette seconde manière conduira naturellement à la connaissance des fonctions lésées les premières, dans le cours de l'épidémie, à la recherche de celles qui ne l'ont été que postérieurement ou consécutivement, à la distinction de celles dont l'altération est essentielle ou dont le dérangement n'est que secondaire. On pourra également arriver de la sorte à décider quelles fonctions ont été plus tôt rétablies dans les cas de guérison ; et ce sont là autant de points fort importans pour la connaissance de la nature et de la marche de l'épidémie.

On ne négligera pas de noter si dans le pays il y a eu antérieurement quelque épidémie analogue. En cas d'affirmative on fera connaître l'époque, la marche et les terminaisons de ces épidémies. On insistera particulièrement sur les détails des méthodes de traitement qu'on leur aura opposées avec avantage.

Les temps d'apparition des épidémies et leur retour à certaines époques fixeront avec avantage les méditations des médecins. Desportes observe que la fièvre jaune se montre à Saint-Domingue tous les quatorze ou quinze ans. M. de Humboldt rapporte que la fièvre jaune, endémique sur le continent d'Amérique, y devient épidémique à des époques déterminées. Ce savant voyageur atteste aussi que les épidémies de petite-vérole, dans ces contrées, s'y manifestent par des retours périodiques, à des distances de dix-sept ou de dix-huit ans; encore que, dans ces intervalles, il arrive souvent des vaisseaux qui débarquent impunément des individus atteints de cette maladie. Sydenham et Huxham avaient fait des remarques semblables pour des épidémies de petite-vérole, pour des épidémies de fièvres catarrhales, etc.

Il faudra préciser avec soin le nombre des individus frappés par l'é-

Digitized by Google

pidémie, et comparer ce nombre à la population générale de la sphère d'activité de la maladie. Dans le nombre total des malades on cherchera à faire la distinction des naturels du pays et des étrangers, des individus qui habitent la contrée depuis long-temps et de ceux qui ne s'y trouvent que depuis peu. La marche de l'épidémie par rapport aux âges, aux sexes, aux conditions, aux professions, aux quartiers, trouvera place parmi ces généralités.

On notera aussi avec attention quelles sont les méthodes de traitement qui ont le plus constamment réussi, celles à la suite desquelles les convalescences ont été plus faciles et plus promptes.

En rendant compte de cet ordre de faits, on devra signaler les méthodes funestes adoptées soit par les gens de l'art, soit par le peuple. On aura à calculer les différences qui se seront présentées, dans la mortalité, entre les malades qui auront été traités suivant telle méthode, et ceux que l'on aura dirigés selon telle autre. On établira la même comparaison entre les issues diverses qui auront eu lieu dans le cas où, par quelque cause que ce soit, la maladie aura été volontairement livrée à elle-même ou accidentellement abandonnée aux seules ressources de la nature, et les cas où la maladie aura été combattue par les secours de la médecine. Enfin on fera connaître les résultats de la mortalité relative parmi les individus des quatre âges, entre les personnes des deux sexes, chez les hommes qui exercent des professions différentes, dans les diverses classes de la société, sur les habitans des principaux quartiers, etc.

Dans cette détermination de la mortalité relative de l'épidémie on tiendra compte de la mortalité relative des temps ordinaires, laquelle varie, comme on sait, suivant une foule de circonstances. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, la mortalité est plus considérable dans les villes que dans les campagnes : elle est plus forte dans les contrées manufacturières que dans les pays agricoles. Sur différens points du globe elle augmente ou diminue, suivant telle ou telle autre saison : elle est moins forte dans les saisons régulières, elle l'est beaucoup plus aux époques de l'année marquées par de grandes variations atmosphériques, etc.

On observera les effets divers des méthodes de traitement à chacune des grandes époques de l'épidémie. Souvent le traitement, qui a été

Digitized by Google

efficace ou nuisible dans les premiers temps de la maladie, se montre salutaire à une autre époque. Les annales de la science en fournissent un grand nombre d'exemples.

On tiendra compte des différences offertes par la mortalité aux diverses époques de l'existence de l'épidémie.

Un individu en proie à la maladie qui règne, transféré loin du foyer où l'épidémie a pris naissance, acquiert-il pour lui-même des chances de guérison plus nombreuses que s'il était resté dans les lieux où le mal s'est développé ? Voilà encore une question qu'il sera utile de décider par les faits.

On cherchera à connaître l'état général de la santé des habitans avant l'invasion de la maladie populaire; on l'étudiera aussi après que le fléau se sera dissipé. Plusieurs faits portent à penser que les grandes épidémies laissent dans le pays qu'elles ont parcouru des impressions sur les constitutions, et comme des idiosyncrasies nouvelles, qu'il est fort essentiel au praticien de connaître. On attribue avec quelque fondement les maladies catarrhales qui ont régné si généralement pendant un grand nombre d'années, à l'épidémie catarrhale qui parcourut l'Europe il y a environ cinquante ans.

Il deviendra d'une haute importance et d'une grande utilité d'étudier l'état sanitaire général des différentes espèces d'animaux avant l'épidémie, pendant sa durée et après sa cessation.

On étendra avec avantage ce genre de recherches aux animaux qui planent sans cesse dans les airs, et qui se tiennent à des élévations plus ou moins grandes, en ayant soin de distinguer ceux qui sont fixes dans le pays et ceux qui n'y sont que passagers; à ceux qui rampent à la surface de la terre, et qui, par leur attitude et par leurs mœurs, portent le plus près du sol les organes de la respiration, de l'olfaction, de la déglutition, etc.; à ceux qui habitent constamment les rivières et les mers, et qui y restent à des profondeurs diverses et à des distances différentes du rivage.

Mais on étudiera surtout les maladies des animaux domestiques, et plus spécialement les maladies de ceux de ces animaux qui partagent avec l'homme les travaux de l'agriculture, et qui constituent une portion des richesses de l'économie rurale.

Digitized by Google

Ici les médecins et les vétérinaires auront facilement l'occasion de faire des expériences utiles relativement au mode de propagation de l'épidémie, à son traitement, etc.

Les plantes et les animaux ne partagent pas toujours les maladies de l'espèce humaine. Quelquefois cependant des altérations considérables dans les productions de la végétation et de l'agriculture, plus souvent encore de notables dérangemens dans l'état sanitaire des animaux, ont devancé, accompagné ou suivi de près les grandes épidémies. Le comte Morozzo a vu, sur les bords de certains amas d'eaux marécageuses, les feuilles des plantes recouvertes d'une poudre noire, qu'il présume être le produit du dégagement du gaz hydrogène carboné. Personne n'a oublié les pertes énormes sur lesquelles l'économie agricole eut à gémir jusque sous les murs de Paris et dans la capitale elle-même, pendant l'épidémie de typhus que les dernières armées européennes traînaient à leur suite.

SECTION VI.

Naissance et propagation de la maladie.

Dans toutes les affections populaires le mode de développement de la maladie et la manière dont elle se propage deviennent des points fort importans à éclairer. D'un côté les considérations puissantes de la santé et de la vie des hommes, de l'autre les intérêts élevés de leurs relations sociales, politiques et commerciales, réclament la plus sérieuse attention, exigent les efforts les plus soutenus, commandent la plus rigoureuse impartialité.

Il n'est pas aisé, nous devons le dire, d'arriver sur ce point à des résultats incontestables. Les questions de ce genre embrassent un si grand nombre de considérations diverses, qu'il est difficile de les envisager à la fois sous tous les points de vue qu'elles présentent, et de dissiper toutes les incertitudes qu'elles offrent.

On doit d'abord, dans toute maladie populaire, fixer exactement l'époque de son apparition, et chercher à préciser le moment de sa naissance.

Digitized by Google

On remontera jusqu'au premier individu atteint, et l'on s'assurera des circonstances sous l'influence desquelles la maladie l'aura frappé. On recueillera soigneusement tous les détails de sa maladie, et on aura soin de les environner de preuves de la plus grande authenticité.

On suivra ainsi les progrès du mal dans les personnes qui en auront été successivement attaquées, et dans les circonstances diverses de localités, de rapprochemens, de communications, etc., qui auront pu servir à la transmission de la maladie. On dressera en quelque sorte la carte géographique de l'épidémie; on tracera son itinéraire de manière à la suivre pas à pas depuis les premiers faits jusqu'aux derniers, et depuis ses plus légères impressions jusqu'à ses plus désastreux ravages.

Personne n'a jamais contesté que l'on ne pût contracter une maladie régnante toutes les fois que l'on se trouve placé sous l'influence plus ou moins immédiate des agens qui lui ont donné naissance, dans le domaine du foyer d'action qui lui est propre. Tout le monde convient aussi que, toutes choses égales d'ailleurs, le danger est d'autant plus grand que ce foyer jouit d'une activité plus forte, et que la sphère de son action est moins limitée.

Voilà donc un mode de transmission qui est avéré. Il suffit d'assister à une épidémie pour être exposé à ses fâcheuses influences; et l'on doit en être d'autant plus sûrement atteint que l'on y prend une part plus ou moins active. Les médecins surtout savent qu'ils y échappent difficilement, et la conscience de leurs devoirs est leur unique soutien.

Mais qu'arrive-t-il quand on est placé loin du foyer d'action de la maladie, hors de la sphère d'activité des élémens qui l'engendrent? Voilà précisément ce qu'il faut très-clairement déterminer dans toute maladie populaire.

1° Un individu atteint de la maladie qui règne, transporté hors de la sphère d'activité de cette maladie, peut-il la transmettre à d'autres personnes?

Dans le cas d'affirmative, quelles sont les circonstances qui favorisent cette transmission? Quelles sont au contraire celles qui la retardent ou qui l'empêchent?

2° Des objets ayant immédiatement servi aux malades atteints de l'épidémie, tels que couvertures, matelas, linges de corps et autres

Digitized by Google

analogues portés loin du foyer de l'épidémie, conservent-ils plus ou moins long-temps la faculté de transmettre la maladie aux personnes qui se serviraient de ces objets?

3° D'autres objets touchés et gardés par les malades, tels que bijoux, livres, papiers, etc., jouissent-ils de la fatale propriété de transporter la maladie loin de son foyer d'action et hors des circonstances capables de donner naissance à un nouveau foyer?

4° Des substances de diverse nature tant végétales qu'animales, des matières alimentaires, des marchandises et autres, ayant seulement séjourné plus ou moins de temps au milieu du foyer de l'épidémie, et sans avoir été immédiatement touchées par des malades, peuvent-elles transmettre au loin la maladie?

5° Des personnes qui auraient passé par le foyer de l'épidémie, et qui s'y seraient arrêtées, peuvent-elles, sans avoir été elles-mêmes atteintes, emporter des émanations de la maladie, et la transporter ainsi dans d'autres pays?

Pour obtenir une solution satisfaisante de ces diverses questions il faudrait pouvoir répéter entre autres les expériences suivantes, et noter fidèlement les résultats de ces audacieux essais.

A. Distribuer sur plusieurs points dont la salubrité antérieure et actuelle serait bien constatée, des individus frappés par l'épidémie et arrivés chacun à une période morbifique différente; étudier soigneusement les effets de ces hasardeuses entreprises.

B. Envoyer dans des lieux divers, mais salubres, là, des objets ayant immédiatement servi aux malades, tels que matelas, couvertures, vêtemens et autres; ici, des bijoux, des papiers et autres objets ayant été seulement touchés par les individus malades; ailleurs, des comestibles et autres marchandises conservées dans le lieu où règne la maladie, et sans que ces marchandises eussent aucunement servi aux usages divers des malades.

Les conséquences à déduire de ces essais seraient bien autrement lumineuses si les expériences pouvaient porter sur des objets placés sous ces diverses conditions, et dont les uns auraient été convenablement fumigés, tandis que d'autres ne l'auraient point été du tout.

C. Faire arriver de loin, au milieu de l'épidémie, des hommes jus-

Digitized by Google

que-là bien portans; les engager à y séjourner à diverses reprises, plusieurs heures de suite, mais en observant toutefois qu'ils prissent leurs repas, et qu'ils couchassent à une certaine distance du foyer de la maladie.

Dans un grand nombre de cas il serait difficile sans doute, et il deviendrait peut-être encore plus imprudent de faire directement de telles expériences. Aussi voulons-nous signaler les avantages qui en seraient le résultat, plutôt que nous n'en faisons la téméraire proposition. Ajoutons que l'on pourra suppléer à ces tentatives en mettant à profit les circonstances fortuites et les accidens heureux qui, nés durant le cours de l'épidémie, soit de généreux dévouemens, soit d'aventureux calculs, auraient fourni matière à des accidens analogues; et certes les occasions n'en sont pas rares. Pour que de semblables faits puissent être admis en témoignage il faut qu'ils se présentent avec une grande authenticité, et qu'ils soient appuyés de preuves convaincantes; il faut qu'ils aient été scrupuleusement examinés dans leur ensemble comme dans leurs détails; il faut surtout qu'ils soient complets et entourés des moindres circonstances qui leur appartiennent.

On s'attachera à déterminer comparativement la topographie médicale des lieux où la maladie a pris naissance, et la topographie des pays où elle s'est le plus facilement et le plus rapidement développée; enfin la topographie des contrées voisines que l'épidémie n'a pu atteindre. On cherchera à reconnaître les conditions et les causes de ces différences.

On dira si les occasions des grands rassemblemens, si les motifs des nombreuses réunions ont été des circonstances qui aient favorisé le développement et les progrès de la maladie; on dira comment l'épidémie s'est conduite entre les habitans de communes différentes, à la suite d'une foire, d'un marché, etc.; enfin l'on fera connaître la direction des chemins et la direction des rues que la maladie aura suivie dans sa propagation.

Y a-t-il une période de la maladie, une époque de l'épidémie, dans lesquelles la propagation soit plus facile, plus prompte? Quelles sont d'ailleurs les diverses circonstances générales qui contribuent à la communication du mal ou qui s'y opposent?

Digitized by Google

On déterminera si la puissance de transmission tient plus spécialement à des conditions atmosphériques, à des dispositions idiosyncrasiques, etc.; et aussi si cette puissance de transmission, quel qu'en soit le mode, suit les degrés divers de violence de l'épidémie; si elle s'exerce dans toutes les circonstances, ou seulement sous l'empire de certaines conditions.

Il n'est pas aisé, nous l'avons déjà dit, de décider bien positivement quel est le mode de propagation d'une épidémie donnée, aussi les médecins ne doivent-ils rien négliger pour surmonter tous les obstacles qui les environnent dans ces recherches.

Toutefois les difficultés sont bien autrement grandes quand il s'agit de déterminer à quels degrés et par quels moyens un genre donné de maladie est transmissible. Ainsi il serait bien plus difficile sans doute de résoudre la question pour la fièvre jaune en général que pour l'épidémie de Barcelonne en particulier. L'épidémie de Barcelonne ne constitue qu'un seul fait, quelque complexe qu'il soit; tandis que la fièvre jaune embrasse toutes les épidémies de cette nature qui ont régné à diverses époques.

Lorsqu'on voudra donc rechercher quelles ont été les propriétés transmissibles d'un genre particulier de maladie, on aura d'autres moyens à employer.

Pour arriver à la solution de ce grand problème, le procédé suivant paraît un des plus sûrs.

Prenons pour exemple la fièvre jaune; les circonstances nous y autorisent assez.

Il faudrait d'abord rassembler toutes les histoires d'épidémies de fièvre jaune qui ont été recueillies, depuis la première jusqu'à la dernière; c'est-à-dire depuis celle qui fut observée en 1687, à Olinde dans le Brésil, par le médecin portugais Ferreyra de Rosa, jusqu'à l'épidémie de Barcelonne, dont nous allons avoir plusieurs descriptions.

Il faudrait aussi réunir avec soin toutes les descriptions de chacune de ces épidémies, publiées par les divers médecins qui s'en sont occupés.

On devrait ensuite extraire loyalement de ces diverses descriptions

Digitized by Google

de chaque épidémie, d'un côté tous les faits à l'appui de l'importation de la maladie, et de l'autre tous les faits qui sont en faveur de son développement spontané. On emprunterait non moins soigneusement à chacun des historiens de ces différentes épidémies les faits propres à constater la contagion, ceux qui sont à l'appui du système de l'infection, et ceux qui semblent favorables à l'une et à l'autre de ces deux opinions à la fois.

On rangerait enfin sur des colonnes distinctes ces divers ordres de faits, pour les comparer ensemble, pour les opposer les uns aux autres, pour les soumettre à une juste et judicieuse critique, pour en déterminer la valeur spécifique; et pour proclamer ensuite les conclusions rigoureuses qui se seraient naturellement présentées.

L'étude comparée des grandes épidémies de typhus, dont nous avons de fidèles tableaux, et des épidémies de fièvre jaune, dont nous possédons des descriptions exactes, ne contribuerait pas peu à éclairer cette grande question. Prenez un certain nombre d'histoires générales d'épidémies de typhus, et autant d'épidémies de fièvre jaune; réunissez aussi, mais en bien plus grand nombre encore, des observations particulières, des faits isolés de fièvre jaune et de typhus; rapprochez ces deux ordres d'épidémies, ces deux ordres d'histoires particulières; comparez épidémie à épidémie, observation à observation, et opposez tous ces faits les uns aux autres. Répétez ces longs, ces pénibles procédés en les appliquant successivement à l'étude des principaux points de ces maladies, à leur naissance, à leur développement, à leur propagation, à leur transmission, à leur caractère, à leur marche, à leur traitement, à leur terminaison, à leur anatomie pathologique; et vous noterez fidèlement les résultats auxquels vous serez arrivés.

De sophistiques argumens, des raisonnemens insidieux, ne doivent plus entrer dans les débats de cette grande cause. Il ne s'agit point, pour éclairer la matière, de compter ni même de peser l'autorité des noms; ce n'est que d'après des faits bien constatés que l'on doit prononcer.

Digitized by Google

PREMIER COMPTE RENDU

DES TRAVAUX

DE LA SECTION DE MÉDECINE.

MESSIEURS,

Après l'inauguration solennelle de l'Académie, la section va, pour la première fois, présenter au public le récit historique de ses travaux.

Sans doute, depuis le jour de son installation, la Section a consumé bien du temps dans les lenteurs inséparables d'une organisation nouvelle. Toutefois, vous le prouverez, Messieurs, ce n'est pas en vain qu'on rapproche et qu'on réunit une aussi grande masse, une aussi grande variété de talens. Ce n'est point sans résultats que l'on fixe sur les questions, même les plus ardues, de la médecine, un nombre si considérable d'esprits supérieurs.

Plus je contemple votre institution, et plus elle me paraît grande. L'Académie se présente à mes yeux avec une immense puissance scientifique. Je porte les regards autour de moi, et en parcourant ainsi l'enceinte académique, j'inscris au bas de chaque nom le titre d'un ouvrage important, j'y puise le souvenir de quelque travail fructueux; j'y rencontre de grandes notabilités médicales.

Ce sont surtout les mémorables discussions de vos séances que je m'efforcerai de rappeler : agréables et doctes entretiens où, fier de l'instruction qu'on reçoit, bien plus que de celle que l'on communique, on s'estime heureux surtout d'être ensemble : les besoins de l'esprit et les plaisirs du cœur y trouvent également leur compte. En effet, les discussions académiques ont un caractère qui leur est propre.

Digitized by Google

Ce ne sont ni des dissertations, ni des disputes. On y raisonne sans argumenter; on y discute sans disserter. On n'approfondit pas les sujets comme on le ferait dans une leçon, de peur d'ennuyer : les questions arrivent sans qu'on y songe, on les traite sans y être préparé; la précision tient lieu d'élégance, la clarté supplée aux détails. Chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots : nul n'attaque avec aigreur celui d'autrui; nul ne défend trop opiniâtrement le sien. On discute pour s'éclairer; et l'on s'arrête toujours avant que la chaleur n'entraîne la dispute. Un peu de critique y trouve souvent sa place; j'entends parler de cette critique juste autant que raisonnable, où la courtoisie s'unit au savoir, qui distribue également et la louange et le blâme, et qui rend hommage aux vues utiles et aux vérités d'un ouvrage avec plus d'empressement qu'elle n'en détaille les défauts ou les erreurs. Ainsi l'on s'instruit, l'on s'éclaire réciproquement, et même les plus savans emportent de ces discussions des sujets dignes d'être médités ensuite au milieu des vivantes leçons de la pratique, ou dans le silence réfléchi du cabinet.

Les discussions académiques sont de véritables conférences sur des sujets que le hasard fait naître : et, comme le dit Montaigne, ce naïf, ce profond penseur, le plus fructueux exercice de notre esprit, c'est la conférence. L'étude de la nature est difficile et fatigante; la lecture des livres est languissante et faible, l'erreur se glisse facilement parmi les observations solitaires au milieu des pensées qui ne sont point communiquées. En conférant avec des âmes fortes, l'esprit s'élève et s'agrandit. Un rude jouteur, dit encore Montaigne, me presse les flancs et me pique de dextre et de gauche; ses idées provoquent les miennes et les font jaillir comme d'une source.

Toutes les questions que vous avez abordées dans vos Séances, je voudrais pouvoir les reproduire successivement, et, en les reprenant ainsi une à une, faire revivre les lumineuses discussions qu'elles ont provoquées, redire les faits nombreux dont vous avez à cette occasion enrichi l'art, augmenté vos propres connaissances.

Que ne puis-je faire revivre aussi l'urbanité qui préside à ces discussions, la bonne foi qui les dirige, l'amour de la vérité qui les anime, la clarté qui les caractérise.

Digitized by Google

L'une de vos premières pensées, dans vos réunions académiques, fut d'abord de travailler à polir la langue médicale.

Les langues, qui constituent l'agent le plus puissant de la civilisation, sont aussi les premiers et les principaux instrumens des sciences. Les mots entrent dans le raisonnement au même degré que les chiffres dans le calcul. Les premiers sont les signes destinés à représenter les idées, les autres sont les caractères qui doivent servir à marquer les nombres ; plus les mots ont acquis de netteté et de précision, plus le raisonnement devient facile et juste. Voyez l'influence qu'ont exercée sur les sciences mathématiques le passage des chiffres romains aux chiffres arabes, et plus tard l'introduction des méthodes algébriques. On travaille donc au perfectionnement des sciences en en perfectionnant le langage. Vous retireriez, Messieurs, de vos entretiens académiques, des avantages bien plus grands encore ; de plus vives lumières jailliraient de vos discussions, si les mots nous affectaient tous de la même manière, et s'ils ne prêtaient pas si souvent à l'incertitude et à l'équivoque. Peut être même que parmi les infidélités que vous reprochez chaque jour aux observateurs, il en est beaucoup qui tiennent à ce qu'ils ont mal exprimé les faits qu'ils avaient d'ailleurs bien vus.

Mais entrons plus directement dans notre sujet, et suivons la division naturellement établie dans l'ordre de vos attributions.

L'anatomie ouvre nécessairement cette vaste carrière. Car il faut le dire : ce n'est qu'au milieu des organes épars et des systèmes anatomiques isolés, au travers de tous les débris les plus repoussans de la mort, que le médecin pénètre avec quelque assurance dans la science sublime de la vie. C'est ainsi que l'enfant qui commence d'apprendre à lire aborde le discours décomposé dans ses moindres parties, réduit à ses derniers élémens, privé de sens et dépourvu de vie.

L'anatomie qui n'a d'autre étendue que le point imperceptible qu'occupe l'individu de l'espèce humaine dans l'immensité de la création, dont les travaux remontent cependant jusques au berceau des sciences, et que l'on a surtout si généralement et si opiniâtrément cultivée dans les deux derniers siècles, l'anatomie, dis-je, paraissait entièrement fermée à de nouvelles connaissances, elle semblait ne plus rien laisser à découvrir.

Digitized by Google

Mais tel est l'ascendant de vos inspirations, que même dans cette partie presque achevée de notre édifice, vous avez su provoquer des recherches et commander pour ainsi dire des découvertes.

Depuis long-temps la texture musculeuse de l'organe de la gestation était contestée; seulement parce qu'on n'avait pas pu la démontrer le scalpel à la main, et surtout parce qu'on ne pouvait pas déterminer positivement la direction des fibres, ou aperçues ou soupçonnées.

Il faut cependant en convenir, l'opinion qui considérait l'organe éducateur interne comme de nature musculeuse, était devenue à-peu-près générale, et à défaut de démonstrations directes, les médecins s'étaient contentés jusques-là de fortes présomptions ou d'indices puissans.

C'est ainsi qu'on avait pu baser cette opinion sur les preuves auxiliaires tirées des propriétés vitales de l'organe et notamment de la contractilité forte et vive, brusque et rapide, dont il jouit à l'instar de tous les muscles de la vie animale.

On avait également pu la défendre, cette opinion, par des raisons empruntées de la composition chimique de l'organe, lequel fournit à l'analyse de grandes proportions de fibrine, ainsi que l'ont fait voir les expériences exactes de l'infortuné et à jamais regrettable Schwilgué.

Enfin on avait pu l'appuyer cette opinion sur les fécondes analogies de l'anatomie comparée; l'existence des fibres musculaires sur quelques points de l'organe éducateur interne se montre en toute évidence chez les grands mammifères.

Déjà aussi l'anatomie humaine comptait plusieurs tentatives pour arriver à constater la structure musculeuse de l'organe de la gestation. Rhuisch, par exemple, avait signalé au fond de cet organe un plan de fibres musculaires qu'il a décrites comme un muscle nouveau auquel il assignait pour usage de faciliter la séparation de l'arrière faix, et qu'il avait appelé muscle utérin. Ce muscle a été décrit plus tard par plusieurs anatomistes sous la dénomination de muscle de Rhuisch. Admirable reconnaissance! ancien et digne usage qui a pour but d'éterniser dans les sciences les noms des hommes qui s'y sont distingués.

Weitbrecht avait découvert deux plans de fibres musculaires, sortant de l'orifice de chacune des trompes; il les décrivit comme deux

Digitized by Google

muscles particuliers qu'il nommait muscles orbiculaires. Jean Sue avait distingué sur chaque côté de l'organe même, en avant et en arrière, plusieurs points où les fibres s'entrelaçaient de manière à figurer à peu près les nodosités que l'on remarque dans les tissus ligneux. Il les présentait comme formant quatre muscles particuliers qu'il appelait muscles quadrijumeaux.

Madame Boivin, maîtresse sage-femme, animée par les encouragemens de la Section, a poussé la découverte beaucoup plus loin. Elle a marqué bien nettement dans le tissu de l'organe de la gestation quatre couches de fibres musculaires superposées, distinctes et faciles à séparer les unes des autres. Elle a successivement déterminé et décrit l'étendue, la force et la direction particulière de ces faisceaux fibreux à la face externe de l'utérus; elle trouve, sur le bord et de chaque côté de la ligne médiane, un ordre de fibres transversales formées en trois faisceaux distincts, dirigés un en avant et deux en arrière. Placés les uns sur les autres, ces trois faisceaux, après avoir contourné transversalement les angles arrondis de l'organe, après avoir fourni des fibres à ses parois antérieure et latérale, vont en s'isolant constituer successivement les cordons suspubiens, les trompes et les cordons des ovaires.

A la face interne, sur la ligne médiane, en avant et en arrière, se trouvent d'autres plans de fibres toutes verticales, qui s'étendent aussi de l'orifice interne de l'organe jusques à son fond. Arrivées là ces fibres se recourbent en divergeant, se dirigent du centre à la circonférence, s'entrecroisent et s'entrelacent pour former, autour des angles tubaires, ce double plan de fibres concentriques que certains anatomistes ont fait connaître sous la dénomination de muscle orbiculaire des trompes.

Enfin à la partie interne du col, madame Boivin signale particulièrement une sorte de raphé lequel se marque également sur les deux faces de ce conduit et sur la ligne médiane. De chaque côté du raphé naissent de nombreux replis disposés d'une manière régulière. Sur la face antérieure, ces replis, remarquables surtout par la régularité de leur disposition, forment là comme une feuille de palmier. A la face postérieure les fibres se présentent aussi sous forme de ramification; mais ici elles sont beaucoup moins régulières.

Charles Bell, en Angleterre, s'est livré à des recherches semblables.

Digitized by Google

Mais peu favorisé par les circonstances, il a poussé ses découvertes moins loin que madame Boivin ; en sorte qu'une partie des observations anatomiques de notre maîtresse sage-femme se trouvent heureusement confirmées par les travaux du célèbre anatomiste anglais, sans rien perdre de leur mérite ni de leur nouveauté.

A la suite des recherches anatomiques de madame Boivin, nous placerons assez naturellement un travail particulier de M. Breschet, membre titulaire de la Section de chirurgie, et qui a lu à la Section de médecine un Mémoire sur une nouvelle espèce de grossesse extra-utérine.

Les anatomistes et les physiologistes modernes reconnaissent généralement que le produit de la conception passe de l'ovaire dans la trompe avant que d'arriver à l'organe de la gestation, où l'ovule doit acquérir son entier développement.

D'un autre côté l'anatomie pathologique a démontré que, pour des causes qu'on n'a su ni soupçonner ni assigner, l'ovule peut pendant ce trajet être arrêté dans son passage, dévié de sa route, et constituer alors la grossesse extra-utérine.

On a distingué jusqu'à présent trois espèces de grossesses extra-utérines, selon les parties diverses sur lesquelles l'expérience a appris que l'embryon peut s'attacher pour y prendre un développement plus ou moins considérable. On a ainsi la grossesse abdominale, la grossesse de l'ovaire, et la grossesse de la trompe.

Le Mémoire dont nous avons l'honneur de vous entretenir prouve par la puissance des faits qu'il existe une quatrième espèce de grossesse extra-utérine. Il établit jusqu'à la dernière évidence que le produit de la fécondation peut se développer dans le tissu même, dans la propre substance de l'organe de la gestation; et alors le fœtus occupe un point dans l'épaisseur de l'organe tandis que la cavité reste vide.

Une observation nouvellement recueillie à Paris ; une autre publiée en France il y a peu d'années ; et trois cas analogues communiqués, le premier par le docteur Albert de Brême, le second par le professeur Schmitt de Vienne, le troisième par MM. Hédrich et Carus de Dresde, placent hors de toute contestation la proposition de M. Breschet, savoir, qu'il existe une quatrième espèce de grossesse extra-utérine, celle du tissu même de l'organe.

Digitized by Google

Condusi, par le beau travail de M. Breschet, sur le terrein de l'anatomie pathologique, nous ne le quitterons pas sans vous avoir offert un aperçu des riches collections que vous y avez faites.

Ici, Messieurs, nous aurons à obtenir grâce pour l'aridité des descriptions et pour la longueur des détails. Nous solliciterons de nouveau toute votre indulgence : nous vous demanderons un surcroît d'attention.

La médecine, comme les autres sciences naturelles, se compose essentiellement de faits recueillis avec discernement, rapprochés avec méthode, interprêtés avec fidélité : et de même que les faits constituent la principale base et la source éternelle de toutes nos connaissances, de même nos théories ne peuvent être considérées que comme de simples formules qui présentent les conclusions générales et qui sont l'expression sommaire du plus grand nombre possible d'observations particulières. C'est là ce qui fait que nous devons accueillir avec empressement et conserver avec soin toutes les observations isolées, surtout quand elles sont nouvelles, exactes et complètes : c'est aussi là ce qui multiplie au-delà de toute mesure les faits particuliers qui mériteraient d'entrer dans cette histoire.

Pressés cependant par le temps, nous ne signalerons que quelques-unes de ces observations parmi le très-grand nombre de celles qui ont rempli vos Séances.

Exposons d'abord dans la série de ces observations celles qui se rapportent au système nerveux cérébro-spinal, système à l'étude duquel vous vous êtes si particulièrement appliqués.

M. Andral fils vous a fait connaître une observation d'abcès au cerveau.

L'hémisphère droit qui en était le siége se trouvait creusé dans sa partie postérieure de manière à présenter une cavité de la dimension d'un œuf de poule tapissée par une fausse membrane analogue aux membranes muqueuses. L'arachnoïde de la surface supérieure des hémisphères cérébraux, surtout du côté gauche, était fortement injectée.

Ces diverses lésions avaient été indiquées pendant la vie avec une remarquable précision. Il se déclara d'abord des mouvemens convulsifs

Digitized by Google

du membre thoracique gauche. Ensuite survint la paralysie de ce même membre, tandis que l'extrémité abdominale de ce côté conservait toute l'intégrité de ses mouvemens. Plus tard l'inflammation de l'arachnoïde fut signalée par des mouvemens spasmodiques de l'une et de l'autre extrémité droite. Or ces divers accidens sont rigoureusement ceux que M. le professeur Lallemant de Monpellier a décrits dans ses Lettres sur les Maladies de l'encéphale.

Cette observation semble confirmer encore l'opinion de M. Serres, qui place le siége des mouvemens des membres thoraciques dans la partie postérieure des hémisphères cérébraux, et le siége des mouvemens des extrémités abdominales dans la partie antérieure de ces mêmes hémisphères. Ici en effet l'abcès s'était développé derrière la couche optique, et le membre thoracique seul était affecté.

M. Royer-Collard a recueilli un cas fort curieux de ramollissement de la partie antérieure de la moelle épinière.

L'individu qui était le sujet de cette observation se trouvait depuis long-temps dans un état d'aliénation mentale complète. Il avait la démarche fort chancelante et ses extrémités inférieures vacillaient sans cesse.

Au bout de quelques années les membres abdominaux s'affaiblirent de plus en plus, et bientôt ils ne purent exécuter aucun mouvement encore qu'ils conservassent toute leur sensibilité. Le malade succomba à la suite d'un dévoiement qui avait duré trois semaines.

A l'ouverture, on trouva la pie-mère de la face antérieure de la moelle, dense, bleuâtre et pointillée dans toute son étendue. Les corps olivaires et pyramidaux étaient ramollis et convertis en une sorte de pulpe grisâtre et diffluente. Cette altération se continuait dans toute la partie antérieure de la moelle épinière, et dans presque toute l'épaisseur des faisceaux fibreux qui la forment : de telle manière cependant que le ramollissement était moins considérable à mesure que l'on descendait vers la partie lombaire de la colonne vertébrale. En remontant vers l'encéphale, on pouvait suivre ce ramollissement à travers la commissure du cervelet, les cuisses du cerveau, les couches optiques, les corps striés et jusque sur quelques-unes des circonvolutions cérébrales, surtout vers la partie moyenne du lobe droit.

Digitized by Google

On a voulu se servir de ce fait pour défendre la théorie qui place la source exclusive des mouvemens dans la partie antérieure de la moelle épinière, et la source du sentiment dans sa partie postérieure.

M. Royer-Collard pense au contraire que son observation est plus propre à infirmer cette théorie qu'à lui servir de preuve: et en effet, pour que cette théorie trouvât ici une juste application et pour qu'elle y reçût à son tour une entière confirmation, il aurait fallu que le ramollissement de la moelle fût borné à la moitié inférieure de la colonne épinière: or c'est précisément dans la moitié supérieure que la lésion se marquait presque exclusivement; et cependant les extrémités supérieures avaient conservé jusqu'à la fin la liberté de leurs mouvemens. Deux ou trois observations semblables que M. Royer-Collard a recueillies depuis, et qu'il se propose de communiquer à la Section, jetteront un nouveau jour sur ce point encore obscur, et donneront, à ce qu'il pense, une nouvelle force aux doutes qu'il a déjà manifestés.

M. Royer-Collard déduit encore de son observation une autre conséquence qui paraît contredire l'opinion de MM. Foville et Pinel Grandchamp; opinion selon laquelle les couches optiques seraient le principe du mouvement des extrémités supérieures, et les corps striés le principe du mouvement des extrémités inférieures. Ici, en effet, et les couches optiques et les corps striés participaient à la fois au ramollissement; et cependant le mouvement était resté libre dans les extrémités inférieures.

Du reste on rencontre tous les jours dans la pratique des résultats d'anatomie pathologique qui contredisent ce rôle déterminé, ces fonctions particulières, ces influences spécifiques que l'on se hâte d'assigner à des parties distinctes du système nerveux cérébro-spinal, seulement d'après un plus ou moins grand nombre d'expériences faites sur les animaux vivans.

On trouve presque toujours ce qu'on cherche, on voit ce qu'on désire voir dans ces expériences, tellement variables d'ailleurs, quant à leurs résultats, qu'elles fournissent des conséquences différentes ou même opposées sur plusieurs espèces d'animaux, entre les mains des divers expérimentateurs, et aux époques variées où on les exécute. Les expériences d'aujourd'hui contredisent les expériences que l'on avait faites

Digitized by Google

hier : celles que l'on tentera demain renverseront à leur tour celles que l'on a exécutées aujourd'hui : et nos successeurs ne manqueront pas de nous accuser de légèreté ou d'inexactitude, de la même manière que nous reprochons à ceux qui nous ont devancés dans la carrière, ce que nous appelons l'imperfection de leurs méthodes et l'infériorité de leurs découvertes.

Les conclusions que l'on tire des expériences faites sur une espèce d'animaux, ne sont pas toujours rigoureuses pour les autres espèces : et les altérations que l'on produit sur un appareil anatomique, ou sur un organe isolé, changent considérablement le mode de sensibilité générale de l'animal. Il y a plus d'unité qu'on ne semble le penser aujourd'hui dans la vie de chaque individu ou même de chaque espèce ; or c'est surtout cette unité que l'on détruit dans ces expérimentations : et voyez la singularité de la méthode ; pour mieux étudier l'état normal, pour observer plus utilement l'état sain, on place l'animal dans une situation tout à fait contre nature, on le met dans des conditions pathologiques plus ou moins forcées.

Dans ces expériences ce n'est donc point l'harmonie de la santé qu'on observe ; ce n'est pas le langage de la nature qu'on écoute ; ce n'est pas l'expression de la vie qu'on entend ; le trouble de la victime, l'ébranlement des sens, le désordre introduit dans les fonctions ont tout bouleversé ; et pour me servir de l'expression sublime d'un de nos plus grands poëtes dans une circonstance dont l'application est ici assez juste :

« La torture interroge et la douleur répond. »

Disons-le enfin, la pratique de ces expériences, sur les animaux vivans, remonte très-haut dans l'histoire des sciences physiologiques.

A diverses époques de cette histoire, on a multiplié beaucoup ces expériences et on les a variées à l'infini.

Et cependant citerait-on un très-grand nombre de résultats scientifiques nés d'une pareille source, un très-grand nombre de principes stables qui en soient émanés ?

Mais poursuivons :

M. Honoré a recueilli une observation de cancer développé dans le canal rachidien.

Une femme âgée de cinquante-deux ans éprouvait depuis long-temps un engourdissement des extrémités inférieures avec des alternatives

Digitized by Google

de raideur, d'immobilité et de secousses convulsives. Au bout de quelques années, ces extrémités affectèrent un état permanent d'extension qu'on ne pouvait faire cesser que par la violence et en déterminant des douleurs considérables. Dans la dernière année de la maladie, l'extension fut peu à peu remplacée par la flexion; et celle-ci à son tour se trouva portée à un point tel que les talons restaient appliqués contre les fesses et les genoux appliqués contre la poitrine. Les facultés intellectuelles n'avaient jamais éprouvé aucun dérangement. La malade mourut.

A l'ouverture on trouva une tumeur cancéreuse située dans le canal vertébral, entre les deux feuillets de l'arachnoïde, à la hauteur de la dixième vertèbre dorsale. Dans toute la portion de la tumeur qui correspondait à la moelle, celle-ci était ramollie, diffluente et réduite en bouillie.

La médecine vétérinaire, si heureusement associée à vos travaux, a plus d'une fois justifié les avantages de cette association.

M. Barthélemy a fourni un exemple de ramollissement de la moelle épinière dans des circonstances dignes d'être notées :

La baye d'un chien enragé fut inoculée à un cheval. Celui-ci devint bientôt hydrophobe et succomba le 3e jour; on l'ouvrit, et l'on trouva dans toute l'étendue de la moelle épinière, la substance grise très-ramollie et de couleur de lie de vin. Les membranes qui enveloppent la moelle étaient aussi assez vivement injectées.

M. Dupuy a retrouvé le même ramollissement sur des vaches enragées. Les chiens ne lui ont jamais fourni d'exemple de pareille lésion.

Dans l'étendue de l'appareil circulatoire, nous citerons les observations suivantes.

Un exemple de la conservation du trou de Botal, chez l'adulte, recueilli par M. Fouquier.

Ce vice de conformation existait sur un individu déjà avancé en âge, et qui se trouvait atteint d'une hypertrophie du cœur. Le sujet n'avait offert aucun symptôme de la cyanose, ou maladie bleue que l'on a prétendu exister toutes les fois que le trou de Botal reste ouvert chez l'adulte.

Une observation de cancer au cœur donnée par M. Lerminier.

Digitized by Google

Encore que ce cancer occupât une grande portion des parois du ventricule droit du cœur, le malade n'avait fourni pendant la vie aucun signe de cette altération. Nul trouble de la circulation n'en avait annoncé l'existence. L'individu était mort à la suite d'une tout autre maladie.

Un cas de perforation du cœur observée par M. Ferrus.

Le ventricule droit du cœur contenait des caillots fibrineux superposés, tout-à-fait analogues par leurs propriétés physiques aux caillots qui remplissent le sac des anévrismes artériels. On ne pouvait pas douter d'après l'aspect que ces caillots n'eussent existé dans le cœur bien long-temps avant la mort.

La paroi du ventricule ne consistait plus que dans une lame mince et molle, laquelle semblait ne différer des caillots immédiatement en contact avec elle que par un léger degré d'organisation de plus. Du sang liquide était épanché dans le péricarde. Il avait probablement filtré, dit M. Ferrus, au travers des parois amincies et comme pulpeuses du ventricule.

Parmi les lésions observées sur les organes de l'appareil respiratoire, nous mentionnerons plusieurs faits de croup chez l'adulte communiqués par M. Louis.

Déjà quelques observations recueillies avec soin, discutées avec maturité, indiquaient l'existence de cette maladie dans l'âge adulte. M. Louis, par de nouveaux faits, est venu appuyer encore la solidité de cette assertion qui ne pourra plus aujourd'hui être contestée par personne.

Nous mentionnerons encore un fait de croup observé sur un jeune chien par M. Dupuy, professeur à Alfort.

Ce même vétérinaire vous a montré une masse de vers acéphalocystes trouvés dans les poumons d'un mouton. M. Dupuy pense que c'est à l'existence de ces vers dans les poumons que l'on doit certaines épizooties fort meurtrières. Il pense aussi que ces vers constituent une maladie héréditaire.

M. Andral fils vous a fait voir des vers acéphalocystes trouvés dans les veines pulmonaires. Nous ne connaissons pas d'exemple analogue dans les Annales de l'Anatomie pathologique.

Une nouvelle espèce d'acéphalocystes, *acéphalocystis racemosa*,

Digitized by Google

a été décrite par M. Hippolyte Cloquet. Ce sont ces masses de vésicules à parois diaphanes, disposées en grappes, remplies d'un liquide limpide et légèrement albumineux, que l'on rencontre si souvent dans l'organe de la gestation de la femme. C'est pour n'en avoir pas connu la véritable nature, que jusqu'à cette époque ces masses n'avaient pas été rangées parmi les Entozoaires. M. Cloquet a été appelé à étudier cette espèce d'acéphalocistes sur une pièce d'anatomie pathologique qu'il avait été chargé d'examiner de concert avec M. Désormeaux, et qui avait été envoyée à l'Académie par M. le docteur Picard de Louviers.

L'appareil digestif, considéré sous le rapport de l'anatomie pathologique, a plusieurs fois occupé vos fécondes méditations. Vous avez entendu avec intérêt un Mémoire sur le ramollissement de la membrane muqueuse de l'estomac, par M. Louis.

Cette lésion, indiquée seulement jusque là par quelques auteurs, a été examinée dans de plus grands détails, étudiée avec beaucoup plus de soin par ce médecin.

La membrane muqueuse de l'estomac ramollie devient tantôt blanche et tantôt rouge. C'est le ramollissement blanc qui a surtout occupé M. Louis. Dans ce cas, la membrane, en même temps qu'elle se ramollit, s'amincit aussi, au point d'égaler à peine l'épaisseur d'une toile d'araignée. Elle ressemble alors à une pulpe que l'on fait disparaître par le plus léger grattage. Dans bien des circonstances, le ramollissement et l'amincissement deviennent tels, que la membrane muqueuse se détruit en entier sur une assez grande étendue. M. Louis vous a communiqué quelques faits dans lesquels la moitié de l'estomac se trouvait ainsi privée de membrane muqueuse.

Les symptômes de cette maladie sont en général ceux d'une gastrite chronique : et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que plusieurs des individus chez lesquels on a trouvé des destructions si considérables de la membrane muqueuse de l'estomac, ont pu cependant vivre, manger et digérer assez bien.

Dans un travail fort étendu, où, à côté de laborieuses recherches, vous avez reconnu une candeur extrême, M. Andral fils a profondément étudié les lésions du tube digestif, ses différentes inflammations et leurs diverses conséquences.

Digitized by Google

Fondé sur les faits nombreux qu'il a observés, et en donnant presque toujours à ces faits la juste interprétation que la nature indique, M. Andral admet trois degrés bien marqués dans l'inflammation gastro-intestinale. Il trace les caractères qui signalent chacun de ces degrés, et il fait connaître aussi les symptômes à l'aide desquels on peut distinguer l'état véritablement inflammatoire qui atteint ces organes des congestions sanguines et des simples injections dont ils sont si fréquemment le siége.

Dans l'étude approfondie des lésions du tube digestif, notre jeune et infatigable observateur a été conduit à admettre l'existence des diarrhées atoniques, véritables flux passifs qui veulent être combattus par des toniques appropriés.

M. Rullier vous a présenté des tumeurs fongueuses implantées à la surface interne de l'estomac. Formées aux dépens de la membrane muqueuse : ces tumeurs étaient particulièrement remarquables par leur nombre. M. Rullier en a compté quatre-vingt qui avaient, terme moyen, le volume d'une noisette.

M. Honoré vous a communiqué l'histoire d'une jeune dame qui mourut à l'âge de vingt ans dans le dernier degré du marasme, chez laquelle le canal cystique n'existait pas. Le foie contenait une multitude de petits kystes remplis d'un liquide d'apparence bilieuse. La vésicule, dont la membrane interne était couleur de lait, se trouvait remplie par un liquide incolore, et qui n'avait aucune analogie avec la bile, ainsi que cela fut démontré par l'analyse chimique qu'en fit M. Boudet. Il suivrait alors de cette observation, que la vésicule n'aurait aucune part à la coloration de la bile.

M. Olliviers d'Angers a rencontré un exemple d'atrophie totale de la vésicule du fiel. On ne trouva à la place de ce viscère que du tissu cellulaire.

A l'occasion de ce fait, M. Nacquart a rapporté l'observation d'un individu qui avait eu dans la région correspondante à l'hypocondre droit, une tumeur formée avec la vésicule du fiel, ainsi que l'attestèrent la nature du liquide et les calculs qui en sortirent. La tumeur disparut, et une guérison à peu près complète en fut l'issue.

Quelque temps après, l'individu ayant succombé à une autre série d'accidens, on ne trouva à l'ouverture aucune trace de la vésicule du

Digitized by Google

fiel. La place qu'elle occupe était remplie par ces masses fibrineuses, productions ordinaires des inflammations.

Les lésions de l'appareil musculaire qui vous ont occupé sont surtout relatives aux transformations du tissu.

M. Guersent vous a fait connaître un exemple de la dégénération, dite graisseuse, des muscles.

Un enfant atteint, depuis 3 ans, d'une forte contracture du membre abdominal, fut tout à coup saisi de croup et mourut.

On l'ouvrit. La moelle épinière, ainsi que les nerfs qui en partent ou qui s'y rendent, étaient dans l'état naturel. Le muscle grand fessier, du côté contracturé privé de sa couleur rouge, était d'un jaune de cire, mais on y retrouvait facilement la forme et la direction ordinaire des fibres; en sorte qu'il était impossible de confondre le tissu qui le formait avec le tissu adipeux qui en remplissait les interstices. Ce muscle n'était donc pas transformé en graisse. Seulement la fibrine base du tissu musculaire se trouvait entièrement dépouillée de sa matière colorante rouge; ce qui confirme l'opinion de M. Béclard qui assure que les prétendues transformations graisseuses des muscles ne sont qu'une décoloration et une atrophie de leur tissu avec accumulation de graisse entre les fascicules des fibres.

M. de Humbold et M. Chevreul sont arrivés par d'autres voies à de semblables conclusions. A l'aide de savantes analyses chimiques ils ont pleinement confirmé les résultats des recherches de l'anatomie pathologique.

M. Rayer a porté ses méditations sur les ossifications morbides des divers tissus. Il a été conduit à les considérer toutes comme une terminaison spéciale de l'inflammation. C'est aussi à un travail inflammatoire dont il a indiqué le mode, qu'il attribue l'ossification des artères chez les vieillards.

L'anatomie est à la pathologie ce que la géographie est à l'histoire. La géographie constitue un grand moyen d'éclaircissement pour les faits historiques, et l'anatomie offre un auxiliaire puissant pour la vérification des faits cliniques. Mais il est aussi d'autres moyens pour s'élever à la science des maladies, et ces divers moyens, dont l'ensemble forme la pathologie générale, vous les avez sondés avec le même soin.

Digitized by Google

En tête de vos travaux de pathologie générale plaçons les épidémies et les épizooties.

Les épidémies, qui sont dans l'histoire médicale des peuples, les événemens principaux, les accidens les plus remarquables, deviennent aussi, pour la clinique, une source féconde d'investigations. L'art trouve, au milieu de ces désastres, de puissans moyens de progrès, et les médecins y rencontrent d'éclatantes occasions de constater l'importance de leurs services.

Durant le cours d'une épidémie les phénomènes de la maladie se répètent au point de lasser la courageuse application du plus intrépide observateur. Les faits se multiplient et se pressent sous les yeux du médecin; ils se reproduisent sous toutes les formes et dans les modifications infinies dont ils sont susceptibles. On peut revoir ce qu'on a mal vu; saisir le lendemain ce qui avait échappé la veille; et en vérifiant de la sorte tous les faits, on arrive à éclaircir plusieurs doutes, à dissiper beaucoup d'incertitudes.

Il n'en est pas ainsi dans les maladies sporadiques. Là les faits, presque toujours fugitifs, se laissent à peine remarquer; ils ne reparaissent sous les mêmes conditions qu'à des distances infinies et imprévues, lorsque l'esprit a perdu le souvenir d'un grand nombre de circonstances dont le rapprochement offrirait de lumineux résultats. Il est difficile et long de retrouver ce qui a une fois échappé à l'observation, de vérifier ce qu'on n'a qu'entrevu, de confirmer ce qui est resté dans l'indécision et dans le vague.

L'étude des épidémies répandra donc de grandes lumières sur la pathologie: et qui sait si des méditations plus approfondies et plus générales de ces épouvantables phénomènes n'auront pas encore d'autres avantages pour la science? A quelle longue suite d'observations n'a-t-on pas dû se livrer en astronomie avant d'arriver à prédire les éclipses, à calculer le mouvement d'une comète, à déterminer l'époque de son retour.

Imitons la patience infatigable des physiciens observateurs. Ils suivent avec constance les variations les plus légères de la boussole; ils marquent avec le plus grand soin les oscillations diurnes de la déclinaison de l'aiguille aimantée; et qui oserait limiter les résultats possibles de leurs travaux?

Digitized by Google

Peut-être découvrirons-nous un jour quelque coïncidence ou même quelque dépendance d'action entre les grandes épidémies qui affligent trop souvent l'espèce humaine, et les principaux phénomènes que présente l'histoire physique de la terre, ceux qui se passent dans la sphère d'action de notre planète.

Des notions de statistique médicale et de topographie doivent nécessairement précéder l'étude des épidémies : ce sont là des préliminaires indispensables et que vous n'avez pas négligés.

Vous devez à M. Villermé de savantes considérations sur les naissances et sur la mortalité dans la ville de Paris. Ces considérations vous ont été communiquées à l'occasion des précieuses recherches de statistique sur le département de la Seine, publiées par l'ordre du magistrat éclairé, par les soins de l'administrateur vigilant chargé de ce département.

M. Villermé a voulu assigner les rapports des nombres de naissances et de morts avec les hivers rigoureux, avec les disettes, avec l'insalubrité des logemens, avec les grands événemens politiques, avec les mœurs, avec l'industrie, en un mot, avec l'état entier de la civilisation considérée dans ses grandes relations avec la médecine.

L'auteur est arrivé aux résultats suivans : La mortalité générale annuelle est actuellement, dans Paris, d'un habitant sur 32 et $\frac{6}{10}$. Au 17^e siècle, la mortalité était d'un sur 25 à 26. Au quatorzième siècle, la mortalité a été d'un sur 16 à 17.

Autrefois le nombre des morts l'emportait considérablement sur le nombre des naissances. Aujourd'hui c'est le nombre des naissances qui est supérieur : on compte une naissance annuelle sur 29 à 30 habitans.

De nos jours, c'est ordinairement au printemps qu'a lieu le maximum de la mortalité. Avant les travaux d'assainissement qui se poursuivent chaque jour avec une nouvelle activité, avant les progrès qu'a fait récemment l'hygiène publique, il y a environ 80 ans, le maximum de la mortalité était fixé aux mois d'août et de septembre, surtout lors des étés brûlans.

On compte plus de garçons mort-nés que de filles : et en général la mortalité, qui moissonne les premiers dans une proportion plus forte, porte principalement sur les trois premiers mois qui suivent la naissance.

Digitized by Google

Le mois de juin offre le maximum des conceptions et le maximum des naissances. Les mois de mars et d'avril sont ceux qui présentent le plus grand nombre de naissances : viennent ensuite les mois de février et de janvier.

La classe aisée et la classe indigente donnent des résultats bien différens dans l'appréciation de la mortalité relative. L'assemblée entendra aujourd'hui, de M. Villermé lui-même, les savans développemens de cette proposition.

Les quartiers les plus riches de la capitale comptent une naissance annuelle sur 41 habitans. Les quartiers pauvres comptent une naissance sur 29 à 31 habitans : encore dans cette proportion dernière ne sont pas comprises les naissances qui ont lieu dans les hôpitaux.

Il n'y a cependant pas plus d'enfans, de 0 d'âge à 5 ans, dans les premiers quartiers que dans les derniers, d'où l'on doit conclure que si la classe indigente produit plus d'enfans elle les conserve moins.

Sur 100 enfans abandonnés 60 périssent la première année. C'est la misère bien plus que la débauche ; c'est surtout l'amélioration chaque jour croissante du sort de ces enfans confiés à la paternelle sollicitude de l'Administration des hospices et des hôpitaux qui augmente si prodigieusement le nombre des enfans trouvés. Ces derniers résultats sont parfaitement d'accord avec ceux publiés, depuis la lecture du travail de M. Villermé par M. Benoiston de Châteauneuf, dans ses belles considérations sur les enfans trouvés des principaux états de l'Europe. Ces deux observateurs sont arrivés aux mêmes résultats en suivant des méthodes différentes.

Les disettes diminuent considérablement le nombre des naissances, dont les variations sont soumises du reste, selon M. Villermé, aux variations générales de la loi de mortalité.

La fécondité des mariages va toujours diminuant depuis un siècle : c'est aux froids calculs de la fortune, c'est aux prévoyances extrêmes suscitées par le goût du luxe ou par l'amour de l'aisance qu'il faut sans doute en attribuer la cause.

Notre laborieux confrère a passé en revue, année par année, depuis 1680, d'une part les grands événemens politiques moraux ou physiques, et d'autre part les effets que la population de Paris a éprou-

Digitized by Google

vés de ces diverses influences. Dans cette partie de son travail il est arrivé à cette conclusion générale : chaque fois que le peuple souffre, qu'elles qu'en soient les causes, le nombre des morts augmente, celui des naissances diminue et la durée moyenne de la vie devient plus courte. Au contraire, toutes les fois que le peuple est heureux le nombre des décès diminue, celui des naissances augmente et la durée moyenne de la vie s'accroît.

Dans le nombre des notions préliminaires que l'étude des épidémies exige, la science des topagraphies vous a aussi sérieusement occupés.

Dans cette science composée, la météorologie tient un rang distingué. Son influence ne saurait être contestée. Depuis long-temps cependant on accumule les observations météorologiques et l'on reste surpris de la stérilité des secours qu'elles ont fournis à la science. On désespérerait presque de son utilité présumable, si l'on ne considérait que cette partie importante de l'astronomie a été peu méthodiquement abordée. C'est ainsi qu'on ne l'a guère étudiée jusqu'à présent que dans les climats où les variations atmosphériques sont très-nombreuses, très-fortes et très-rapides, quand au contraire on aurait dû commencer par la suivre sous les latitudes où les saisons, plus constantes et plus durables, rendent leurs influences plus sensibles. Ainsi, dès le principe, au lieu d'envisager le problème dans ses élémens les plus simples, on est arrivé de suite à ses plus grandes difficultés, à ses infinies complications.

Quand on entre dans la question par des voies plus simples on parvient à d'autres résultats. Qui n'a pas remarqué dans certaines maladies, qui n'a pas observé sur soi l'influence des temps orageux? L'air est lourd, dit alors le peuple; et il a énergiquement énoncé une sensation véritable sous les expressions d'une erreur matérielle.

Les animaux vivans, le système nerveux de l'homme, ont une plus grande susceptibilité d'impression que les instrumens de physique même les plus sensibles. Cette assertion qui était un des dogmes des médecins vitalistes, et que l'on retrouve, par exemple, à chaque instant au bout de la plume abstraite de Barthez, est aujourd'hui professée par nos plus grands physiciens qui l'ont démontrée à l'aide d'expériences

Digitized by Google

conclusantes. C'est ainsi, par exemple, que la lumière particulière émanée de la lune, qui n'exerce aucune action appréciable sur les corps les plus sensibles à la lumière en général, qui n'altère pas les couleurs les plus délicates, qui ne décompose pas la muriate d'argent etc., agit cependant bien sensiblement sur les yeux, et produit sur la pupille une contraction incontestable.

Rien dans la météorologie n'est plus douteux en apparence que l'influence médicale des vents, ces étonnantes agitations, ces courans plus ou moins violens imprimés sans cesse aux masses atmosphériques. Reproduisons ici un fait curieux qui vous a été rapporté sur ce sujet. Il s'agit de l'harmatan africain.

On appelle harmatan un vent qui souffle trois ou quatre fois chaque saison, de l'intérieur de l'Afrique vers l'Océan atlantique, dans la partie de côté comprise entre le cap Vert (Latit. 15° N.) et le cap Lopez (Latit. 1° S.).

L'harmatan se fait principalement sentir dans les mois de décembre, de janvier et de février. Sa direction est entre l'est sud-est et le nord nord-est. Ce vent, qui n'a qu'une force modérée, dure ordinairement d'un à deux jours et quelquefois de cinq à six.

Un brouillard, d'une espèce particulière, et assez épais pour ne donner passage, à midi, qu'à quelques rayons rouges de soleil, s'élève toujours lorsque l'harmatan souffle. Les particules dont ce brouillard est formé se déposent sur le gazon, sur les feuilles des arbres et sur la peau des nègres, de telle sorte, qu'alors tout paraît blanc. On ignore quelle est la nature de ces parties: on sait seulement que le vent ne les entraîne sur l'Océan qu'à une petite distance des côtes. En mer, par exemple, le brouillard est déjà très-affaibli, et à trois lieues il n'en reste plus de traces, quoique l'harmatan s'y fasse encore sentir dans toute sa force.

L'extrême sécheresse de l'harmatan est un de ses caractères les plus tranchés. Si ce vent a quelque durée, les branches des orangers, des citronniers se dessèchent et meurent; les reliures des livres, sans en excepter même ceux qui sont contenus dans des malles bien fermées, se courbent comme si on les avait exposées à un grand feu. Les panneaux

Digitized by Google

des portes et des fenêtres, les meubles dans les appartemens, craquent et souvent se brisent.

Les effets de ce vent sur le corps humain ne sont pas moins évidens. Les yeux, les narines, le lèvres, le palais deviennent secs et douloureux. Si l'harmatan dure quatre ou cinq jours consécutifs, les mains et la face se pèlent. Pour prévenir cet accident les habitans du pays se frottent tout le corps avec de la graisse.

Après tout ce que nous venons de rapporter des fâcheux effets que produit l'harmatan, on pourrait croire que ce vent doit être très-insalubre. C'est cependant tout l'opposé qu'on a observé; les fièvres intermittentes, par exemple, sont radicalement guéries au premier souffle de l'harmatan. Les malades exténués par l'usage excessif que l'on fait de la saignée, dans ces climats, recouvrent bientôt leurs forces. Les fièvres rémittentes épidémiques disparaissent aussi comme par enchantement: et telle est l'influence de ce vent que pendant sa durée l'infection ne paraît pas pouvoir être communiquée même par l'art. Voici le fait sur lequel on fonde cette assertion.

En 1770 il y avait, à Whydale, un bâtiment anglais, l'Unity, chargé de plus de 300 nègres. La petite vérole s'étant déclarée chez quelques-uns de ces esclaves, le propriétaire se décida à l'inoculer aux autres. Tous ceux chez lesquels on pratiqua l'opération, avant le souffle de l'harmatan, gagnèrent la maladie. Soixante-neuf furent inoculés le deuxième jour après que l'harmatan avait commencé à se faire sentir; aucun d'eux n'eut ni maladie, ni éruption; toutefois, quelques semaines après, à une époque où l'harmatan ne règnait plus, ces mêmes individus prirent la petite vérole, les uns spontanément, les autres par une nouvelle inoculation. Ajoutons aussi que, pendant cette seconde éruption de la maladie, l'harmatan ayant commencé à souffler, les 69 esclaves qui en étaient attaqués guérirent tous.

Dans cette partie de vos attributions, les topographies, vous avez à produire d'autres travaux: et, par exemple, les recherches de M. Parent du Châtelet sur la rivière de Bièvre. L'auteur a parcouru attentivement cette rivière depuis son origine jusqu'à son embouchure. Il a fait connaître les précieux avantages qu'elle offre à l'hygiène, à l'agri-

Digitized by Google

culture, à l'industrie; et il a cherché par des vues ingénieuses à multiplier ses points d'utilité. Il a signalé aussi les inconvéniens nombreux qui en résultent pour la santé des riverains, pour les établissemens publics, pour les manufactures, et son esprit inventif lui a presque toujours suggéré d'heureux moyens de remédier aux effets fâcheux qui en résultent.

M. Parent du Châtelet a ainsi heureusement complétté un travail de feu notre collègue Hallé sur le même sujet : travail dont l'ancienne Société Royale de Médecine avait fait un juste éloge.

L'hygiène publique, cette branche importante des sciences médicales, qui est à la prospérité des nations ce que l'hygiène privée est à la conservation des individus, à l'aide de laquelle la médecine se rattache si honorablement aux sciences politiques et morales, l'hygiène, dis-je, fut toujours l'objet de prédilection dans les méditations de M. Hallé. Des connaissances approfondies en physique et en chimie le rendaient apte plus qu'un autre à cet ordre de travaux.

Sans avoir laissé d'ouvrage fini sur ce sujet qui est immense, M. Hallé avait cependant indiqué ses vues qui sont toujours vastes. On peut dire que, le premier, il a fait de l'hygiène une science nouvelle, une science distincte. Il est vrai qu'il n'en avait pour ainsi dire rédigé que la table des matières; mais les sommaires, ses livres, les titres seuls de ses chapitres prouvent sous combien de rapports nouveaux il avait envisagé l'hygiène, et sous combien d'aspects, inaperçus jusques là, tant d'objets s'y présentaient pour la première fois rapprochés les uns des autres, éclairés les uns par les autres. Ces courtes notices, ces simples titres de chapitres, sont pour ainsi dire autant de flambeaux qu'on n'a pas encore allumés, mais qui, multipliés, distribués et groupés sur les marbres des appartemens, annoncent l'illumination qui doit avoir lieu dans l'enceinte du palais.

Je m'arrête : bientôt Hallé sera dignement loué dans cette Séance par le secrétaire particulier de la Section, M. Hippolyte Cloquet, qui était, il y a peu d'années encore, l'un des élèves les plus distingués de cet illustre maître. Vous verrez ainsi le vertueux et le savant Hallé assister encore une fois à nos Séances académiques. Pour cette dernière fois malheureusement, il sera l'objet et le motif de la réunion, après en avoir été si souvent l'ornement et l'éclat.

Digitized by Google

La topographie de Paris si fréquemment abordée, quelquefois même traitée avec avantage, au moins en quelques-uns des points nombreux qu'elle embrasse, a été étudiée de nouveau par M. Lachaise qui a porté d'autres matériaux sur le terrein de cet immense édifice dont nous n'avons encore que le plan et le projet.

Vous avez reçu de M. Colombot, médecin à Chaumont, une topographie médicale des prisons de cette ville. Vous avez loué les nombreux détails scientifiques de ce travail, et vous avez approuvé les plans et les projets d'amélioration qu'il renferme.

A la suite de ces préliminaires indispensables arrivons à présent aux épidémies elles-mêmes.

Dans cette partie de ses attributions la Section a débuté par un de ces traits rares qui honorent l'humanité entière, et qui consacrent ou qui réalisent la généreuse pensée de la famille européenne.

C'est du sein de la Section, c'est sur sa désignation que partirent pour Barcelonne ces médecins intrépides dont on ne sait encore ce qu'il faut admirer davantage, ou de la courageuse résolution qui les fit arriver au milieu des désastres de l'épidémie, ou de la constance inébranlable qui les y fit rester durant le cours de cette fatale catastrophe. Ils ont payé au fléau un douloureux tribut! Comme si la providence, par ce coup qui a retenti amèrement dans vos cœurs, eût voulu constater envers les plus incrédules la réalité des dangers que nous médecins français avaient bravés sur cette terre de deuil.

Telle est dans ces circonstances difficiles la conduite de l'homme de l'art. Lorsque la multitude se dispute, se presse et se foule pour quitter ces lieux de péril et de malheur, de désolation et de mort, le médecin au contraire accourt des lointaines régions affronter des dangers qu'il a calculés. Exemple sublime de tout ce que l'amour de l'art peut faire germer de vertus dans les cœurs qu'il enflamme.

Après avoir loué dans vos savans missionnaires cette fermeté d'âme dont toutes les muses se sont emparées pour la transmettre à la postérité, l'Europe savante a pu jouir enfin des travaux de nos collègues. Elle a jugé le succès après avoir célébré l'entreprise; et dans l'impartialité de sa justice elle a su tenir compte des immenses difficultés attachées à la connaissance et au traitement d'une maladie, qui, par l'inconcevable

Digitized by Google

rapidité de sa marche, semble échapper même à l'œil qui la suit; et qui, par la meurtrière promptitude de ses effets, évite les armes destinées à la combattre. Dans ce travail le sulfate de quinine a été signalé comme un moyen propre à remplir quelques-unes des indications dominantes attachées à la fièvre jaune : double découverte pour la science, autre bienfait pour la nature humaine et dont toute la gloire appartient à votre Académie.

Abordons ici la célèbre question de la contagion; pour parler une fois d'une matière que vous avez si souvent agitée.

Isolée de toutes les considérations accessoires qui ont pu surcharger ou obscurcir la question, la contagion de la fièvre jaune a fini par être à vos yeux un problème composé dont la solution ne pouvait pas être absolue. En méditant l'histoire complète des nombreuses épidémies de fièvre jaune dont les archives de l'art nous ont conservé le récit, voici les rigoureuses conclusions auxquelles vous avez pu arriver.

Vous avez reconnu d'une part des épidémies dans lesquelles la non contagion est incontestablement démontrée, et des circonstances où le développement spontané de la maladie a été manifeste. D'autre part vous avez trouvé quelques épidémies dans lesquelles la contagion de la maladie vous a paru évidente, quoique l'importation fût bien moins facilement démontrée. Il est cependant juste d'ajouter que les preuves négatives de la contagion et de l'importation de la maladie, quand elles existent, n'entraînent pas le même degré de conviction que les preuves affirmatives.

Du reste, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas contagion, le danger de la communication de la maladie pour les médecins reste à peu près le même, et leur courageux dévoûment conserve toute sa valeur. Dans l'un comme dans l'autre cas ils se trouvent placés, soit sous la funeste influence de la contagion directe, soit au milieu du foyer d'infection dont la sphère d'activité, transportable ou non, transmissible ou non d'un lieu dans un autre, s'étend et s'applique toujours nécessairement à tous les individus prédisposés qui vivent au milieu de l'épidémie. Cette réflexion est plus importante qu'on ne le pense, dans la célèbre controverse de la contagion.

M. Rayer vous a communiqué l'histoire de l'épidémie de suette mili-

Digitized by Google

taire qui a régné en 1821 dans les départemens de l'Oise et de Seine et Oise. Dans ce travail rien n'est oublié pour présenter la maladie sous son véritable jour, rien n'a été négligé pour la combattre (1).

MM. Bourdois et Lemercier vous ont entretenus de l'épidémie qui s'est manifestée en 1821 a l'École royale de Saint-Cyr et dans la commune de ce nom. Il a suffi d'enlever les malades à l'action des agens physiques au milieu desquels l'épidémie s'était déclarée pour la faire bientôt cesser: il a suffi d'exécuter les plans d'assainissement proposés par les médecins pour s'opposer au retour de la maladie.

M. Mège vous a soumis une histoire de fièvres intermittentes épidémiques observées à Valençay en Berry.

M. Lemercier, médecin à Mayenne, vous a adressé le récit détaillé d'une épidémie de fièvres dangereuses qui a régné sur un des points du département de la Mayenne.

Souvent des discussions suivies sur cette partie de la pathologie générale ont animé vos Séances. Vous avez reçu des départemens un grand nombre d'autres histoires d'épidémies. Vous avez eu à louer la plupart des travaux; quelques-uns cependant vous ont paru ou inexacts ou incomplets.

Dans l'intention de les voir à l'avenir s'élever tous à un plus haut degré de perfection, afin qu'ils réunissent l'ensemble des données que la science exige, vous avez fait composer et rédiger, par une Commission spéciale, une instruction relative aux épidémies et aux épizooties.

Ce travail qui va faire partie du prochain volume des publications académiques, sera en outre distribué à tous les médecins du royaume.

En plusieurs occasions, et sous plus d'un rapport, vous vous êtes utilement occupés de ces maladies contristantes qui attaquent l'homme dans les facultés dont il s'énorgueillit le plus, qui détruisent ou qui

---

(1) Histoire de l'Épidémie de suette miliaire qui a régné en 1821 dans les départemens de l'Oise et Seine-et-Oise, précédée d'un Aperçu sur la statistique et l'état sanitaire du département de l'Oise, et suivie d'un Tableau comparatif des épidémies analogues, etc.; par P. Rayer, médecin de l'hôpital Saint-Antoine. Paris, 1822. In-8°.

Digitized by Google

faussent la raison et l'intelligence : la raison, cet instrument flexible et souple au point de s'accommoder à toutes les manières de voir ; l'intelligence d'où jaillissent à la fois, et les productions les plus sublimes de l'esprit humain, et ses plus grandes folies.

M. Esquirol vous a fait part de ses observations relativement à l'influence que l'épilepsie exerce sur les fonctions du cerveau et conséquemment sur l'intelligence.

Ces observations portent particulièrement sur une population de 385 femmes épileptiques réunies à la Salpétrière. Parmi ces 385 épileptiques, 269, c'est-à-dire, les $\frac{4}{7}$ environ, sont dans un état d'aliénation mentale plus ou moins forte.

Il est constant en général qu'un grand nombre d'épileptiques éprouvent des hallucinations avant l'accès. Presque tous se trouvent, après l'attaque, dans un état de démence plus ou moins fort, plus ou moins durable.

Chez quelques enfans épileptiques la raison ne se développe jamais ; chez d'autres elle se perd de bonne heure. La perte de la raison est plus lente lorsque l'épilepsie éclate après la puberté et surtout quand elle ne se manifeste que dans l'âge consistant. Chaque accès épileptique affaiblit plus ou moins l'intelligence : toutefois l'histoire des hommes célèbres nous conserve d'illustres exceptions à cette proposition générale.

Les progrès vers la démence sont plus à craindre lorsque les accès se rapprochent ; la raison se conserve plus long-temps quand les accès s'éloignent. Cette tendance vers la démence se trouve singulièrement favorisée par les vertiges épileptiques. Cet ordre de vertiges ruine l'intelligence plus vite que les accès épileptiques eux-mêmes ; encore que ces vertiges n'aient qu'une durée à peine commensurable.

Dans la solennité de ce jour, M. Esquirol vous dira lui-même si l'on a raison d'avancer que les aliénations mentales sont plus fréquentes à présent qu'autrefois. Il vous fera connaître comment ces maladies se développent aux différentes époques de la vie des peuples, sous l'influence de diverses causes déterminantes ; ce qui expliquera les assertions que vous avez entendues dans une de vos séances sur le nombre des aliénations mentales produites par les travaux excessifs de l'esprit.

Digitized by Google

On ne saurait contester les efforts que fait la jeunesse d'aujourd'hui pour arriver à cette supériorité de talent que chacun ambitionne, de toutes les supériorités la plus désirable sans doute après la supériorité de vertu. Avertissement salutaire, et qu'il vous appartient surtout de donner aux parens que ce désir effréné de supériorité gagne chaque jour davantage.

Le docteur Marochetti, médecin opérant à l'hôpital Gallitzine de Saint-Pétersbourg, membre de la Société médico-physique de la même ville, a publié en 1821 un travail relatif à l'hydrophobie.

Fondé sur quarante à quarante-cinq observations particulières, il est conduit à conclure que la rage a son siége dans les canaux sécréteurs des glandes sublinguales, où elle se manifeste par deux petites tumeurs de volume inégal, et qui se développent sur ce point, du troisième au neuvième jour de l'infection rabifique. L'ouverture et la cautérisation de ces tumeurs sont, selon le docteur italien qui a recueilli ses observations en Ukraine, un moyen sûr de guérison, c'est-à-dire, que le développement de la maladie n'a pas lieu.

A côté de ce résultat d'observation, qui mérite d'être examiné surtout à cause des réticences qu'on y note, nous placerons le fait communiqué par M. Villermé.

Une femme ayant été mordue à la lèvre supérieure par un chien enragé, la plaie, convenablement pansée, fut bientôt cicatrisée. Le huitième jour il parut sur le côté gauche de la langue une pustule transparente de forme lenticulaire, semblable aux pustules que M. Marochetti dit avoir observées dans ces circonstances. Le neuvième jour cette pustule avait disparu; mais elle fut bientôt remplacée par une autre qui ne dura également que vingt-quatre heures. Les dixième et onzième jours il survint encore plusieurs pustules. Cette femme n'a présenté aucun symptôme d'hydrophobie.

M. le docteur Magistel, au milieu de la scène déchirante dont il a été le témoin à l'occasion des ravages affreux causés par un loup enragé dans l'arrondissement de Saintes, a constaté l'existence des tumeurs sublinguales signalées en Ukraine; il les a aussi cautérisées avec avantage; mais il a cautérisé en même-temps les plaies résultant des morsures de l'animal enragé, tandis que dans les observations du docteur Marochetti on ne voit pas ce que devenaient ces plaies.

Digitized by Google

Tout récemment M. le professeur Dupuy a observé ces tumeurs lenticulaires sur la langue d'un chien enragé.

M. Itard a lu à la Section un Mémoire sur quelques phlegmasies cérébrales présentées comme causes de fièvres intermittentes pernicieuses.

Deux observations : une tirée de la pratique de M. Itard, d'autre, extraite de l'ouvrage de Comparetti, ont servi à établir cette espèce de fièvre pernicieuse cérébrale par inflammation consécutive ou propagée.

Des faits encore plus décisifs, sous ce rapport qu'ils se trouvent appuyés des preuves nécroscopiques, et qu'ils ont été empruntés à des auteurs qui ne les ont ni recueillis ni présentés sous ce point de vue, ont été rapportés par M. Itard comme propres à établir avec plus d'évidence cette cause possible de l'intermittence pernicieuse, et à démontrer en même temps que l'inflammation du cerveau et de ses membranes, dont cette fièvre devient l'expression, peut être essentielle, primitive, ou même traumatique.

Ainsi, d'après les faits rapportés par M. Itard, et d'après les conséquences qu'il en tire, une inflammation, soit aiguë, soit chronique de l'encéphale, pourrait ne se manifester que par une réaction fébrile, d'abord intermittente, mais à la fin continue. Il fait remarquer ce changement de la fièvre intermittente en continue comme une preuve que le type fébrile sert bien moins à établir le caractère de la maladie qu'à marquer le degré d'intensité de la phlegmasie qui la produit.

Dans les observations de M. Itard le quinquina a eu un effet constamment heureux, bien que la fièvre fût symptômatique et le produit évident d'une violente inflammation.

M. Renauldin a rapporté un fait curieux de fièvre intermittente pernicieuse péripneumonique guérie par le sulfate de quinine.

M. Barras a soumis à la Section l'histoire d'une fièvre quotidienne pernicieuse, pénitonique au premier accès, et pleurétique aux suivans, qui a promptement cédé à l'action du sulfate de quinine.

A l'occasion de cette observation vous avez reconnu qu'il n'était pas rare en médecine clinique de voir ainsi, dans le cours d'une seule et même maladie, le siége présumé de la lésion changer de place, et paraître affecter successivement différens organes; l'indication principale de la thérapeutique restant toujours la même.

Digitized by Google

C'est aussi à l'occasion de ce fait qu'on a soumis à votre jugement quelques réflexions sur les fièvres intermittentes pernicieuses ; permettez-moi d'y arrêter un instant votre attention.

Les fièvres intermittentes pernicieuses présentent sans contredit une des questions les plus lucides de la médecine pratique. Elles constituent une des circonstances où les ressources de l'art se montrent avec plus d'avantage. Tout n'est pas fait cependant sur ce point de clinique ; plusieurs problèmes restent encore à résoudre, et c'est surtout en les signalant à vos méditations qu'ils pourront être éclaircis un jour. « Dans les académies les sciences sont liées avec les siècles à venir. On doit s'y occuper de ce qui reste à faire. »

Les réflexions que nous cherchons à rappeler portent sur deux questions principales : la première a rapport au diagnostic des fièvres intermittentes pernicieuses ; la seconde est relative à la thérapeutique de ces maladies.

Qu'on interroge avec confiance et candeur les propres sensations des praticiens les plus habiles et les plus exercés : chacun d'eux, appelé à observer et à combattre quelques cas de fièvre intermittente avec prédominance d'un symptôme spécial, n'a-t-il pas d'abord craint d'avoir affaire à une intermittente pernicieuse ? et la maladie ayant ensuite cédé facilement au quinquina, n'est-il pas resté avec de grandes incertitudes sur la justesse de son diagnostic ?

Ce pénible embarras éprouvé au lit des malades ne l'a-t-on pas retrouvé également à la lecture des cas de fièvres intermittentes pernicieuses publiées par les observateurs les plus recommandables ? Plusieurs de ces prétendues fièvres pernicieuses n'ont-elles pas semblé de simples fièvres intermittentes dans lesquelles un symptôme prenait sur les autres un notable ascendant.

Il est hors de doute en médecine clinique que le même symptôme peut se présenter comme prédominant, et dans les fièvres intermittentes simples, et dans les intermittentes ou rémittentes pernicieuses. Il suffit d'analyser successivement tous les cas de fièvres intermittentes décorées du titre de pernicieuses, pour arriver, par ce sévère examen, à en réduire singulièrement le nombre. A l'aide d'une telle méthode on finit par n'admettre comme appartenant à cet ordre de maladies que les faits dans lesquels l'observation a pu réunir un certain nombre

Digitized by Google

de conditions assignées, et qui servent à caractériser ce genre de fièvres.

Ces conditions sont les suivantes :

Premièrement, prédominance grave d'un symptôme sur tous les autres.

Deuxièmement, continuation de ce symptôme pernicieux après l'accès, quoique à des degrés différens, mais toujours bien moindres que durant le paroxysme.

Troisièmement, tendance de la fièvre à la continuité.

Quatrièmement, irrégularité des périodes paroxistiques.

Cinquièmement, prostration des forces telle, que rien ne saurait en rendre raison, et qui n'est d'ailleurs en rapport avec aucune des circonstances de la maladie.

Sixièmement, profonde et prompte altération de la face.

Septièmement, syncopes fréquentes.

Huitièmement, augmentation rapide de la gravité des symptômes et de l'intensité de la fièvre.

Neuvièmement, faiblesse extrême du pouls, surtout après l'accès.

Dixièmement, malaise général inexprimable, et que le malade éprouve plus particulièrement dans le temps de la rémission.

Onzièmement, sédiment briqueté des urines.

Douzièmement, rémission subite des symptômes, et alors terminaison accélérée de la maladie, ou par la guérison sous l'influence salutaire du spécifique administré dans les conditions favorables, ou par la mort dans les cas contraires.

Si l'on passe ensuite à l'examen du traitement de ces maladies, on trouve que le danger qu'elles présentent tient tout entier aux deux circonstances suivantes :

1° L'accès qu'il faut prévenir avant qu'il ne revienne ;

2° L'accès qu'il faut faire cesser pendant qu'il existe.

Pour empêcher le retour des accès pernicieux qu'il est urgent de prévenir, l'humanité n'a presque rien à désirer, et l'art a peu de choses à découvrir. Nous possédons pour remplir cette indication le quinquina, spécifique assuré, dont l'emploi est devenu bien plus facile et plus efficace encore par la découverte de la quinine. Mais il n'en est pas ainsi quant à la durée et à l'importance de l'accès lui-même dont

Digitized by Google

les dangers sont tels que le malade succombe le plus souvent à la gravité des symptômes qui le constituent, et sans qu'on ait eu le temps de recourir au spécifique pour s'opposer au retour du paroxysme qui doit suivre.

Cette seconde partie, la thérapeutique de l'accès lui-même, est bien moins avancée. Vous avez constaté la possibilité d'employer le sulfate de quinine durant l'accès, et plusieurs observations adressées à la Section sont venues confirmer ces premières données de l'expérience.

On avait été conduit à proscrire le quinquina en substance pendant l'accès, à cause de l'excitation de tout le système, essentiellement liée au paroxysme, et le quinquina en substance augmentait encore ces accidens, sans compter qu'il était irrésistiblement repoussé par l'estomac. Or, le sulfate de quinine n'a aucun de ces inconvéniens, et de plus il combat avec avantage l'état nerveux qui se joint si souvent aux accès pernicieux, et qui font si fréquemment l'élément principal du symptôme prédominant.

D'un autre côté un grand nombre de faits prouvent que, pendant l'accès, le symptôme pernicieux veut être différemment combattu suivant les modes qu'il affecte et la nature qu'il présente.

Si le symptôme pernicieux a pour caractères des mouvemens vicieux ou excessifs du sang vers le cerveau, les révulsifs et les dérivatifs puissans, les saignées générales ou locales pendant l'accès, en diminuent l'intensité et en abrégent la durée.

Lorsque le spasme et l'irritation se portent sur la poitrine pour constituer le symptôme pernicieux, le musc donné à haute dose devient d'une utilité très-grande. Hufeland en a retiré d'immenses avantages.

Morton et Barthez ont indiqué dans l'opium administré à fortes doses un moyen sûr de diminuer ou de faire cesser le danger attaché à l'accès pernicieux toutes les fois que le symptôme prédominant tire son origine d'un état spasmodique.

Quand le symptôme pernicieux porte les caractères d'une inflammation, soit générale soit locale, on a recours avec avantage aux saignées pratiquées durant l'accès ainsi qu'on l'apprend de la pratique de Sarcone, de Sénac et de Cazimir.

Enfin, dans les fièvres intermittentes pernicieuses dont le symptôme grave se rapporte à un état de faiblesse extrême, il faut pendant l'accès

Digitized by Google

recourir aux toniques. Ceux dont l'expérience a proclamé l'efficacité dans ces sortes de cas sont le vin chaud sucré, l'éther, le camphre, le sulfate de quinine surtout.

Laissons aux sciences auxiliaires le soin d'annoncer, dans la solennité qui leur est réservée, comment la chimie parvint à découvrir dans quelques végétaux le principe d'activité qu'ils renferment; par quels procédés ingénieux elle est arrivée à dissocier ce principe des autres élémens de composition; d'après quels calculs elle a été conduite à soupçonner l'existence de ce même principe dans plusieurs substances, après l'avoir retiré de certaines.

Contentons-nous de proclamer aujourd'hui les avantages et les vertus du principe actif des quinquina dont la découverte appartient si justement à l'Académie, autant par les hommes auxquels la science doit ce nouveau, ce précieux médicament, que par l'époque à laquelle il a été connu. Ce double travail de chimie et de thérapeutique marquera d'une manière honorable dans les fastes de l'art la naissance de l'Académie. Il signalera glorieusement ses premiers pas dans la carrière des services rendus à la société : car tel est l'avantage de vos méditations, que chaque découverte dans les sciences médicales est aussi un bienfait envers l'humanité.

Un autre médicament de ce genre, une nouvelle base salifiable organique retirée de l'opium, la morphine, est devenu le sujet de vos travaux. Mais ici au lieu d'un principe actif la chimie en a trouvé deux. Il fallait donc rechercher comparativement leurs propriétés réciproques, il fallait aussi comparer leurs propriétés à celles de l'opium lui-même.

Notre confrère Bally a entrepris de résoudre ces diverses questions, à l'aide d'un très-grand nombre de faits recueillis dans les salles de la Pitié confiées à son zèle et à ses talens.

La morphine n'a besoin d'aucune combinaison acide pour exercer son action sur l'économie : pure elle agit avec autant d'efficacité qu'à l'état où d'acétate où de sulfate. Seulement il paraît que sous l'une de ces combinaisons le médicament se décompose avec facilité; la morphine semble admettre des degrés divers de saturation.

C'est le plus ordinairement à l'état de sulfate que M. Bally administre ce médicament; il recommande d'ailleurs la plus grande prudence dans

Digitized by Google

l'agmentation des doses de cet agent, l'un de ceux que l'on peut le moins essayer à de très-hautes doses.

Il est douteux que la morphine jouisse de toutes les propriétés de l'opium, et que l'opium à son tour agisse de la même manière que la morphine.

La morphine ne produit ni soif ni sécheresse de la bouche : et même lorsqu'elle agit comme poison elle ne rougit pas la langue. Les symptômes d'apparence inflammatoire qu'elle détermine n'ont pas d'autre durée que le temps pendant lequel la morphine exerce son action.

Donnée d'abord à la dose d'un demi grain ou d'un grain, elle produit le vomissement; et ce vomissement dure plusieurs jours quand il a lieu par une action trop forte, à la suite d'une dose de 2 à 3 grains par exemple.

La morphine entraîne presque toujours la constipation. Elle ne provoque jamais la sueur. Il est très-probable qu'elle favorise les congestions sanguines du cerveau et les hemorragies cérébrales.

Un prurit considérable à la peau, et une irritation marquée de l'appareil urinaire, chez l'homme seulement, sont encore des effets constans de la morphine employée à haute dose ou long-temps continuée: circonstances qui n'avaient pas encore été notées et dont la médecine légale pourra tirer un grand fruit.

La morphine ne produit jamais l'asphyxie : mais elle donne naissance à un obscurcissement de la vue et à la contraction des pupilles ; à moins qu'une affection organique, ou une maladie d'une nature particulière, n'affaiblissent son action habituelle.

L'effet narcotique de la morphine est incontestable. Ici cependant le narcotisme paisible est rare ; presque toujours il a lieu avec agitation ; à moins que le médicament n'ait été préparé depuis long-temps.

Considéré sous le rapport de la toxicologie, l'acétate de morphine est devenu plusieurs fois l'objet de vos conférences. Vous avez entendu, sur cette matière, les détails et les résultats des expériences de MM. Magendie, Orfila, Dupuy, Barthélemy, Ségalas, et vous avez dû vous livrer à l'espoir consolant de pouvoir constater l'existence de ce poison à la suite des cas de mort qu'il aura occasionnée. De plus long détails sur ce sujet nous sont interdits, ils appartiennent nécessairement aux trois Sections réunies en assemblée générale.

Digitized by Google

Nous ne renverrons pas plus loin un autre point de toxicologie entièrement nouveau que M. Olivier, d'Angers, a porté à votre examen: c'est l'action vénéneuse du *Tanguin* de Madagascar de la famille des Apocynées

De tous les poisons narcotico-acres celui-ci est le seul, jusqu'à présent, dans lequel on ait pu isoler d'une manière bien tranchée le principe et l'effet narcotique du principe et de l'effet irritant auxquels ces substances doivent et leurs qualifications et leurs propriétés.

L'action exaltée des propriétés vitales du système nerveux joue un grand rôle dans les maladies, souvent comme cause, plus souvent encore comme effet. Plusieurs phlegmasies, tant aiguës que chroniques, beaucoup de surexcitations locales et un grand nombre de lésions organiques se développent et existent ensuite plus ou moins long-temps sous l'influence de cet élément pathologique. Cette grande indication médicale n'a pas échappé à vos investigations.

Peu satisfaits de l'action des narcotiques qui calment, il est vrai, assez généralement les irritations du système nerveux, mais qui déterminent des congestions cérébrales souvent fâcheuses, vous avez étudié avec un nouveau soin les effets de l'acide hydrocyanique que quelques observations semblaient indiquer comme propre à remplir l'indication générale à laquelle vous vous étiez attachés. Mais ce médicament s'est montré, sous vos yeux, infidèle, inexact. Il jouit d'une volatilité extrême, et sa vapeur et d'une densité faible; aussi est-il d'une grande mobilité dans sa composition et se rencontre-t-il très-variable dans ses effets.

Pour remédier à ces inconvéniens on a essayé le cyanure de potassium dont la composition rigoureuse présente une combinaison assez stable et par conséquent peu passible d'altération.

Le cyanure de potassium est un agent puissant de sédation pour le système nerveux. Son action paraît s'exercer sur la moelle épinière et non point sur le cerveau. Il est certain du moins qu'il ne produit jamais de congestion cérébrale ni aucun des symptômes généraux du narcotisme.

Il calme aussi, d'une manière bien sensible et même promptement, les mouvemens de la circulation.

Aussi a-t-on employé le cyanure de potassium avec des avantages bien marqués dans un grand nombre d'irritations locales et particulière-

Digitized by Google

ment dès le principe de ces irritations : pour calmer et pour détruire les palpitations purement nerveuses, et pour diminuer celles qui dépendent d'une lésion organique, même celles qui sont produites par l'hypertrophie de l'organe. On l'a donné encore avec succès contre les suffocations nerveuses et contre la toux, contre les sueurs et le dévoiement des phthisiques, spécialement durant la première période de ces cruels accidens.

Pour employer le cyanure de potassium, on le dissout dans une petite quantité d'eau à l'instant même de le faire prendre au malade, ou bien on l'administre en substance enveloppé dans du pain à chanter. On le donne à la dose d'un tiers de grain, d'un demi-grain ou d'un grain soir et matin. A l'hôpital de la Charité, où M. Andral fils l'a administré souvent sous les yeux exercés de M. Lerminier, on l'a porté jusqu'à quatre grains par jour.

De nombreuses observations prouvent que si l'on veut élever trop rapidement les doses de ce remède il en résulte des mouvemens convulsifs des extrémités inférieures, des vomissemens, et un peu plus tard un affaissement remarquable. Tout annonce enfin, dans cette préparation, un médicament énergique et dont le génie médical pourra tirer un grand parti.

N'oublions pas de le dire : quelques faits paraissent prouver que, préparé depuis long-temps, et peu soigneusement conservé, le cyanure n'a plus la même énergie d'action ; ce qui semblerait indiquer que cette combinaison du cyanogène avec le potassium se décompose facilement, sans doute par l'action de l'humidité.

En terminant cet article consignons ici deux observations de M. Itard sur le développement spontané de l'acide hydrocyanique dans les évacuations alvines. Le premier fait a été fourni par un hypocondriaque ; le second par une dame sujette à de vives et à de fréquentes irritations de l'appareil hépato-intestinal.

Déjà l'acide hydrocyanique combiné avec le fer a été signalé dans plusieurs sécrétions chez l'homme et chez les animaux ; mais on n'avait point encore trouvé cet acide à l'état libre dans l'économie vivante.

De nouveaux faits analogues vérifiés par toute la rigueur des expériences chimiques, ajouteraient encore aux difficultés et aux incertitudes qui s'attachent à quelques cas de la médecine légale, cette partie im-

Digitized by Google

portante des sciences médicales qui lie vos fonctions aux fonctions les plus sacrées du législateur et du magistrat.

Depuis long-temps l'huile volatile de térébenthine avait été indiquée comme un moyen propre à combattre les affections rhumatismales. Vers le milieu du dernier siècle les médecins allemands et les médecins anglais en avaient fait un assez fréquent usage. Koeler, dans la Bibliothèque chirurgicale de Richter, annonce l'avoir heureusement donnée à l'intérieur à la dose d'une once par jour. On la conseille aussi en friction.

L'appréciation thérapeutique de ce médicament est devenue l'objet de plusieurs de vos discussions.

M. Laroche vous a adressé un recueil de faits relatifs aux propriétés de l'huile de térébenthine; il l'a administrée à la dose d'un gros dans une once de sirop. Chez plusieurs malades la guérison a été prompte et complète; la récidive a eu lieu chez quelques-uns; tous ont éprouvé du soulagement. Quelquefois une sueur abondante à précédé la névralgie; dans d'autres circonstances il s'est manifesté une légère dyspnée et quelques mouvemens d'épigastralgie.

M. Sédillot, dans le rapport détaillé qu'il a fait de ce travail, annonce avoir donné l'huile de térébenthine dans quelques cas de névralgie rhumatismale et en avoir retiré du succès. M. Léveillé assure qu'il l'a tentée plusieurs fois sans aucun résultat. M. Aumont rapporte qu'il a vu l'huile de térébenthine, même à dose assez faible, déterminer une inflammation considérable des voies urinaires, accidens déjà notés en thérapeutique. MM. Duméril et Marc pensent qu'administrée à une dose élevée l'huile de térébenthine n'est point absorbée et qu'elle détermine seulement une irritation plus ou moins vive des vois digestives: donnée au contraire à dose plus faible, elle est absorbée et elle produit alors différens effets selon les cas où on l'emploie et suivant les susceptibilités individuelles. C'est aussi là l'opinion de M. Barbier d'Amiens.

M. Husson a communiqué plusieurs cas de névralgie sciatique dans lesquels il a donné avec avantage la térébenthine en substance. Il la prescrit, à la fois, en friction sur la partie douloureuse et à l'intérieur à la dose d'un gros mêlé à une once de sirop.

En total il a été reconnu que l'huile de térébenthine provoque une stimulation marquée de tout le tube digestif; qu'elle produit souvent une excitation forte de l'appareil des voies urinaires, et une action

Digitized by Google

particulière sur le système nerveux, laquelle retentit d'ailleurs comme d'une manière spécifique sur la partie malade.

C'est dans ces résultats de l'observation clinique qu'il faudra puiser les indications et les contre-indications de cette substance. On l'adoptera dans tous les cas d'atonie générale du système ; on devra l'éviter au contraire lorsqu'on aura à craindre une sur-excitation quelconque, et plus particulièrement une irritation des voies urinaires.

Dans le domaine de la thérapeutique citons encore deux ou trois faits qui vous ont été communiqués relativement à l'emploi de l'émétique poussé à très-haute dose contre les phlegmasies aiguës du tissu pulmonaire.

Cette pratique, que M. Laennec a le premier adoptée en France, et qu'il a empruntée de la doctrine du contre-simulus du docteur Razori de Milan, vous n'avez voulu ni la consacrer ni la proscrire. Effrayés d'abord par l'action immédiate de ce moyen violent, votre pensée en a embrassé encore les conséquences pour l'avenir, et vous avez suspendu toute espèce de jugement.

Vous n'avez pas oublié que l'École de Stoll obtenait les mêmes effets avec le même moyen administré à des doses bien moindres. Le *Ratio medendi* du professeur de Vienne contient plusieurs centaines d'observations de péripneumonies et de pleurésies guéries très-promptement et très-sûrement par l'émétique donné à la dose de deux ou trois grains, et réitéré cependant en quelques circonstances jusqu'à trois fois dans le cours de la même maladie.

Vous avez vérifié vous-mêmes ces observations dont l'authenticité repose sur leur nombre autant que sur les circonstances au milieu desquelles on les a recueillies, puisqu'elles servaient de base aux leçons cliniques du praticien de Vienne, toujours suivies par un très-grand nombre d'élèves. Vous les avez vues confirmées aussi pendant long-temps à la clinique de Corvisart, à cette époque de la Faculté de médecine de Paris où deux génies de trempe différente se partageaient, sans se les disputer, la domination des intelligences médicales et l'empire des doctrines cliniques; époque mémorable où l'enseignement de la médecine dans la Capitale offrait aux observateurs un caractère tout particulier, et présentait même aux esprits faits une source féconde de grandes instructions.

Digitized by Google

Au moment où la révolution éclata en France, il n'y avait plus, on peut le dire, d'enseignement médical à Paris : et lorsque la chirurgie française faisait des progrès étonnans, tandis qu'elle imposait ses doctrines à toute l'Europe, la médecine, considérée comme école, moins féconde en talens, moins fertile en travaux, restait inconnue au dehors, et n'avait au dedans qu'un médiocre lustre.

C'est au milieu de ces circonstances que s'éleva l'École de Santé de Paris : et c'est peu après que l'on vit naître les écoles particulières de la Charité et de la Salpétrière, auxquelles la médecine française a tant d'obligations et pour lesquelles elle se fait gloire de professer une éternelle reconnaissance. Corvisart et Pinel ont eu le mérite de rallumer le flambeau de la science dans la capitale, d'inspirer l'enthousiasme des études médicales et de leur imprimer une direction meilleure : l'un par la délicatesse de son tact, la finesse de son esprit et la rectitude de son jugement; l'autre par l'étendue et la solidité de ses connaissances, l'activité et la mobilité de ses facultés, la candeur et la pureté de son âme.

La philosophie, alors dominante, de Condillac, régnait sur l'une et l'autre école. Dans toutes les deux, l'observation était l'instrument principal de toutes les connaissances, la source la plus féconde de tous les progrès.

Mais l'une se distinguait par une entière abnégation des systèmes, par un éloignement marqué pour toutes les abstractions. L'éducation médicale des sens était son unique but, et la fixation des indications curatives son véritable esprit. Stoll avait choisi Sydenham pour modèle et pour maître; Corvisart voulut à son tour devenir l'élève et l'imitateur de l'école de Stoll : aussi vous ne l'avez pas oublié, c'étaient surtout les principes et les préceptes de ces deux médecins célèbres, de Sydenham et de Stoll, que l'on retrouvait dans les leçons de Corvisart, et ce sont aussi ces mêmes principes et ces mêmes préceptes fécondés par une grande et par une heureuse pratique qui se reproduisent dans tous ses ouvrages.

Mais je laisse à l'éloquence de votre secrétaire perpétuel le soin de parler plus longuement de Corvisart; il saura mieux que personne vous le présenter dans toute la pompe de ses dignités scientifiques.

L'école de la Salpétrière, de son côté, après avoir étudié les objets

Digitized by Google

individuels, s'attachait surtout à les systématiser. Partant de cette idée, fausse sans doute, que la médecine n'est qu'une branche de l'histoire naturelle, elle ne cherchait dans les maladies que des analogies, que des rapprochemens. La description graphique des symptômes était la méthode exclusive de cette école, et les classifications systématiques constituaient son unique but.

Corvisart et Pinel étaient alors dans la médecine ce qu'avaient été quelques années auparavant Buffon et Linnée dans l'histoire naturelle: Buffon considérait les objets isolément et s'attachait à les revêtir des plus brillantes couleurs sans les rapprocher entre eux, sans chercher la chaîne qui pourrait leur servir de lien. Au contraire le savant naturaliste d'Upsal réalisait le projet d'une révolution générale dans l'étude de la nature. Après avoir groupé les êtres au-dessous du créateur auquel il les rapportait tous, il inventa une langue pour les décrire et des méthodes pour les classer.

C'est certainement Cullen, parmi les médecins, que M. Pinel s'est proposé pour modèle: on le voit sans cesse louer avec complaisance, peut-être même avec excès, ce qu'il a pris du professeur d'Édimbourg, l'esprit d'ordre et de méthode dans la distribution des maladies et la concision unie à la fidélité dans les descriptions. C'est aux doctrines de Cullen, formé lui-même à l'école de Boerhaave, que M. Pinel avait emprunté le germe de cette dichotomie aride à laquelle il a involontairement donné naissance et par laquelle il a été plus tard si amèrement et si injustement traité; dichotomie que l'imagination enfante et que la nature repousse, que la paresse accrédite et que l'expérience condamne.

Vous ne manquerez pas de le remarquer, Messieurs, la liaison entre les différentes parties de nos sciences médicales est si intime et si forte qu'elle nous entraîne sans cesse de l'une dans l'autre; tout est séparé dans nos classifications arbitraires, tout se lie, tout se tient dans les opérations de la nature.

Ici, nous nous trouvons transportés comme malgré nous au milieu de l'arêne sans cesse agitée et souvent périlleuse des doctrines et des systêmes. Au reste pourquoi nous détournerions-nous de notre route? pourquoi reculerions-nous devant cette difficulté, lorsque pour éviter l'écueil nous n'avons qu'à faire le récit de votre sage conduite dans

Digitized by Google

ces circonstances : témoins assidus du combat, ou plutôt, juges attentifs de la lutte, vous vous y êtes quelquefois engagés vous-mêmes pour mieux l'apprécier; et en rendant toujours justice à la vigueur de la plupart des athlètes, vous avez cru devoir vous tenir constamment entre l'aveuglement de la routine et le fanatisme des innovations.

Si l'esprit contentieux des hommes n'avait pas le funeste don de tout changer en altercations et en querelles, rien ne serait plus capable d'étendre et d'affermir les idées que le spectacle de ces joûtes scientifiques où des hommes distingués remettent chaque jour en question tout ce qu'on avait cru jugé jusqu'alors. Ce n'est pas sans intérêt, ce n'est pas sans instruction, qu'on les voit aborder tous les sujets, agiter toutes les matières, remonter à l'origine de toutes les causes pour tout ébranler, tout renverser, tout détruire. Dans l'histoire des sciences l'époque de leurs plus grands progrès fut presque toujours celle des systêmes les plus célèbres. Ces systèmes ont en effet l'avantage de réveiller l'activité dans toutes les âmes, en exaltant l'ardeur des adversaires et en provoquant le zèle des défenseurs. Alors les objets sont soumis à une discussion plus vive; discussion dans laquelle l'esprit de secte, toujours si difficile sur les preuves du parti contraire, oblige à multiplier les travaux de l'un et de l'autre côté. Alors aussi chaque combattant, après avoir épuisé ses premières armes, cherche encore à s'en procurer d'une trempe plus forte : et forcés qu'ils se voient tous de s'appuyer principalement sur les faits, les observations sont soumises à un examen plus rigoureux; on en réunit un plus grand nombre, on en recueille de plus complètes, et de là une continuelle émulation de recherches qui tourne toujours au profit de la science.

Mais les systêmes ne sont pas seulement utiles par le spectacle animé de la lutte au milieu de laquelle ils s'établissent; et pour en profiter, il n'est pas toujours nécessaire d'en être le contemporain ou le témoin. L'histoire de ces illustres efforts de l'esprit humain a aussi son degré d'instruction. Ce n'est jamais sans avantage que l'on médite sur ces combinaisons hardies dont le nombre et la variété n'étonnent pas moins que la facilité et la rapidité avec lesquelles on les voit se succéder dans l'histoire de la science. La contemplation de ces déplacemens réciproques des idées et des opinions, outre tout ce qu'elle offre de philosophique, présente toujours quelque conquête à faire. Il

Digitized by Google

n'y a presque point de système dont l'origine ou la base n'ait été, soit une vérité à établir, soit une erreur à détruire. L'abusive extension de la pensé primitive constitue seule l'excès; et sur cette route une première exagération, toujours fort dangereuse, ne tarde pas à être suivie de beaucoup d'autres qui sont bien plus funestes.

Il y a certainement plusieurs manières de chercher la vérité. Une seule voie ne peut suffire pour conduire à la connaissance des grands secrets de la nature. Toutes ces méthodes vous les concevez; aucune de ces voies ne vous est inconnue. Chacune d'elles compte dans votre sein des partisans plus ou moins ardens, des sectateurs plus ou moins chauds. Les académies ne sauraient exister sans dissidences scientifiques : toujours on y vit briller différentes doctrines. Toutes les sectes doivent y avoir accès; toutes les opinions veulent y être représentées. C'est là qu'examinées les unes à côté des autres, opposées les unes aux autres, jugées les unes par les autres, elles laissent jaillir la vérité qui ne peut manquer de surgir tôt ou tard. Les masses ne se placent guères, et surtout elles ne restent jamais long-temps sous l'empire d'un homme ni sous le joug d'une opinion.

Avec d'aussi louables inspirations, n'ayant d'autre but que la recherche de la vérité, d'autre guide que l'ambition d'être utile, comment n'arriveriez-vous pas aux plus sublimes résultats. Au milieu des cinq à six systèmes différens qui agitent et qui se partagent en ce moment l'Europe médicale, comment ne vous élèveriez-vous pas aux justes conclusions qui en découlent si naturellement pour tous les bons esprits? On peut sans risque faire le prophète, en annonçant que l'éclectisme médical constituera le caractère particulier de votre époque; qu'il sera l'esprit dominant de la médecine, d'abord en France et bientôt après dans toute l'Europe. Ce seront là vos titres de gloire; ce seront là vos droits acquis à la reconnaissance des peuples et à l'attention protectrice du trône; de ce trône à la splendeur tutélaire duquel votre sage institution devra son agrandissement comme elle lui doit son existence. De telle sorte qu'après avoir donné la paix et la liberté aux nations, l'ineffable bonté de notre souverain, qui s'étend à tout et qui embrasse tout, aura aussi rendu à de meilleures, à de plus hautes destinées la médecine française, si anciennement accoutumée d'ailleurs aux bienfaits de nos rois.

Digitized by Google

C'est ainsi que sous la généreuse protection des Lagides, ces antiques bienfaiteurs du genre humain, on vit l'illustre association du Musée assurer définitivement la domination de l'éclectisme philosophique, ce majestueux édifice de notre entendement; ce monument impérissable de la raison humaine, élevé peu auparavant sur les ruines des rivalités célèbres du Portique, de l'académie du Lycée, et parmi les débris des nombreuses divisions survenues entre les philosophes de chacune de ces écoles de la Grèce.

Le mérite qui distingua éminemment les savans d'Alexandrie et qui fait de leurs travaux une époque mémorable pour l'histoire de l'esprit humain, consiste dans les étonnans et dans les rapides progrès que leur durent les sciences positives : grande leçon pour nous, Messieurs, et dans laquelle vous puiserez les raisons et les moyens de vous affermir davantage dans la route que vous vous êtes tracée.

Sous le règne éclairé des Lagides on vit aussi les mœurs se perfectionner et la civilisation avancer à grand pas. Nouvelle inspiration à écouter, autre impulsion à suivre : car telle est l'heureuse influence que la médecine exerce, telles sont les salutaires directions qu'elle imprime, qu'elle se montre également active pour inspirer le bien, également efficace pour empêcher le mal.

L'étude de la médecine est sans contredit une des méditations les plus morales auxquelles l'esprit humain puisse se livrer. Ici l'homme travaille sans cesse autour de son existence. Les notions les plus sûres de la raison s'y confondent toujours avec les plus sublimes émotions de la vertu. On y apprend à vivre en combattant incessamment pour les intérêts les plus chers de l'humanité; on y apprend à souffrir en s'efforçant continuellement de soulager les douleurs amères de ses semblables; on y apprend à mourir en luttant chaque jour avec persistance contre les élémens puissans de l'inévitable destruction de l'homme. Le spectacle des misères humaines nous met plus avant dans le cœur l'humanité la première de toutes les vertus. Le tableau vivant des fâcheux ou des funestes effets des passions que l'on a constamment sous les yeux, n'est-il pas le moyen le plus sûr de nous en garentir? Les utiles services que l'on rend à chaque instant à ses semblables ne sont-ils pas la raison la plus puissante de nous attacher à eux. Le vieillard de Cos l'avait vivement senti et l'avait énergiquement exprimé : *Où se trouve*

Digitized by Google

le véritable amour de l'art, là se trouve aussi le véritable amour des hommes.

Ce sont, Messieurs, des considérations d'un ordre aussi relevé; ce sont ces grandes pensées qui impriment à notre profession le caractère qui la distingue. C'est en la voyant de cette hauteur que, rendue à sa noble destination, exercée avec toute la plénitude de sa dignité, elle constituera dans l'ordre social une sorte de magistrature et qu'elle deviendra pour ceux qui la cultivent une véritable illustration.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE ET LES PROGRÈS

DES SCIENCES PHARMACEUTIQUES,

OU

NATURELLES ET CHIMIQUES, JUSQU'AUX TEMPS ACTUELS.

PAR J. J. VIREY,

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN PHARMACIEN, SECRÉTAIRE DE LA SECTION DE PHARMACIE.

(Première Séance publique de la Section de Pharmacie, mars 1825.)

MESSIEURS,

En apparaissant pour la première fois parmi les dignités académiques, la section de pharmacie, dont je suis en ce jour l'interprète, sent le besoin de légitimer et ses droits et ses titres dans les sciences, devant l'élite des hommes éminens et habiles de la médecine et de la chirurgie, comme en présence de toutes les personnes éclairées de l'époque actuelle.

Digitized by Google

Ils sont arrivés enfin ces temps où les découvertes de la chimie et de l'histoire naturelle, affranchissant l'art pharmaceutique d'une tutelle humiliante, l'élèvent au rang des états les plus recommandables de la société; les progrès de cet art qui suivirent toujours les phases de la médecine étant ainsi ceux des plus nobles connaissances, deviennent dignes de fixer l'attention. Ils nous retracent, avec les erreurs et les inventions de l'intelligence, les destinées morales de notre espèce à travers les siècles et les vicissitudes politiques des nations. Ce sera toujours un spectacle magnifique de voir grandir et fleurir l'arbre des sciences dans la race humaine.

Toutefois, nous n'invoquerons, dans l'antiquité, ni le fabuleux Hermès Trismégiste, ni Isis et Osiris, divinités égyptiennes, ou plutôt astres bienfaisans, comme Apollon et Esculape chez les Grecs, pour demander une origine sacrée à notre art : il nous suffira de faits tout humains. Dans l'enfance des sociétés, le sauvage guidé, comme le simple animal, par l'instinct de sa conservation, devenait lui seul son médecin, son chirurgien, son pharmacien. Il en est encore ainsi parmi les peuplades barbares, ou si quelqu'un se voue à l'art de guérir, il en exerce seul les trois branches en même temps. Le divin Hippocrate préparait les médicamens qu'il prescrivait et les apportait avec lui dans ses voyages, comme les anciens héros de la Grèce, les Achille, les Machaon, savaient panser les blessures et y appliquer des herbes salutaires : le plus grand génie philosophique de l'antiquité, Aristote, avait exercé l'art pharmaceutique dans sa jeunesse, et son disciple Théophraste traite de quelques-unes de ses parties dans ses œuvres; enfin au centre des splendeurs de la puissance romaine, Galien tenait une officine à Rome. Des rois illustres, Salomon, Mithridate, Agrippa, inventèrent des compositions; et plusieurs monarques de la Perse et de la Chine se sont honorés de préparer leurs formules médicamenteuses, comme celles du roi Sapor et de l'empereur Chin-nong encore révérées dans l'Orient et l'Asie.

Mais sans tirer aucune gloire de ces titres antiques de noblesse pharmaceutique, nous leur préférerons les découvertes modernes, véritables leviers de l'esprit humain, qui ont tant élevé le monde civilisé; désormais instrumens les plus puissans du bonheur et de la politesse des nations.

Digitized by Google

En effet, on peut observer dans quelles épaisses ténèbres gisaient les connaissances exactes, même par les écrits d'une stérile abondance de Dioscoride, de Pline le naturaliste, ou ceux de Scribonius Largus, de Philon, de Moschion, de Nicander, et ultérieurement d'Aëtius, de Paul d'Égine, pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne; nous traversons rapidement ces arides déserts des sciences. Dans l'horrible confusion de l'histoire naturelle privée de toute méthode, dans l'absence de toute chimie, quel chaos monstrueux de drogues entassées, comme il en reste des monumens dans les grand électuaires, tels que la *thériaque* ou le *mithridate*! comment comprendre ce qui se passe au sein obscur de ces mélanges en fermentation et dans leur combinaisons particulières? S'ils ont conservé leur vieille renommée, c'est parce que l'usage en avait fait longuement apprécier les propriétés médicales.

D'ailleurs, des médecins occupés de toutes les branches de l'art auraient-ils su perfectionner alors, je ne dis pas la pharmacie, mais la médecine et la chirurgie, parmi tant d'études si compliquées et dont chacune n'a pas trop d'un homme tout entier? En toutes choses, la perfection des produits ne peut résulter que de la division du travail, et de l'application spéciale de l'esprit, pour faire convenger tous les rayons de sa lumière sur un seul objet: c'est ainsi qu'un génie laborieux l'analyse, l'approfondit jusque dans ses détails microscopiques. Les études générales ne conviennent qu'à ces esprits supérieurs dont les vues vastes et comme télescopiques embrassent les rapports éloignés, les loix universelles; mais c'est l'œuvre d'une époque plus voisine de la maturité des sciences, c'est lorsque leurs moindres rameaux ont déjà porté des fruits.

Jusqu'au XII^e^ siècle, les trois branches de l'art de guérir restèrent ainsi confondues: il y avait des *médecins officinaux*, selon l'expression usitée; les sciences médicales languissaient étouffées sous le poids de l'ignorance universelle, pendant la nuit du moyen âge: déplorable léthargie du genre humain, sorte d'hiver âpre qui tenait, pour ainsi dire, captives sous la glace de la servitude féodale les intelligences, comme les corps étaient courbés vers la glèbe; joug avilissant enfin pour tout élan généreux de l'âme, pour toute pensée qui n'émanait pas d'Aristote et de ses commentateurs scholastiques; il était défendu de

Digitized by Google

savoir plus d'anatomie que Galien, et de connaître celle de l'homme, attendu que ce médecin n'avait disséqué que des singes.

Aussi les Arabes, doublement asservis à la loi despotique du Coran et aux théories médicales des Grecs, dont ils ne furent que les superstitieux copistes, ne firent point fructifier ces sciences : toutefois, sortis des fécondes régions de l'Orient où un ardent soleil fait éclore tant de parfums, de médicamens et de poisons, ils introduisirent, par leurs irruptions en Occident, ces productions d'une terre fertile; les croisades en multiplièrent l'usage dans toute l'Europe. Alors brillaient des pharmacologistes recommandables, Sérapion, Mésué, Avicenne. Les Califes Abassides et Fathimites, à l'époque des rapides conquêtes des Sarrazins, s'étaient montrés jaloux de s'illustrer aussi par la splendeur littéraire; ils avaient fait traduire les plus beaux ouvrages de médecine et de philosophie des grecs, comme on le voit par les écrits de Rhasis, d'Averrhoës, d'Hali-Abbas, d'Avenzoar, etc. Plusieurs de ces savans florissaient dans les universités de Cordoue et d'autres lieux d'Espagne : de là tirèrent leur antique célébrité les écoles de Salerne, de Montpellier et de diverses contrées du midi de l'Europe.

C'est encore à la même nation que remontent les premières lueurs des travaux chimiques : Géber enseigna, dit-on, l'art de distiller, et nos termes *alambic*, *alcool*, *alcali*, *etc*, sont arabes. Toutefois la pharmacie conserva son caractère galénique, c'est à dire de simples mixtions à la manière de Galien et de ses successeurs; les connaissances chimiques des anciens Egyptiens avaient péri avec le mystérieux sacerdorce qui en conservait le dépôt, comme la bibliothèque d'Alexandrie avait disparu dans les flammes allumées par le fanatique Omar.

Ainsi s'enfonçaient dans les abîmes de la barbarie les tristes années du moyen âge. En vain Charlemagne, plus grand que son siècle, avait érigé l'université de Paris et protégé les savans; il n'était pas jour encore dans les esprits, et après lui tout retombe dans une nuit épaisse. A peine quelques solitaires, seules lampes veilleuses alors des sciences, charment les longs ennuis du cloître par des études médicales ou littéraires; ils retiennent l'art de copier des recettes, de transcrire de vieilles légendes; c'est presque à eux seuls que nous devons la conservation des livres de l'antiquité; aussi les moines exerçaient quelque-

Digitized by Google

fois alors la médecine et préparaient des médicamens. C'est surtout par un hazard inattendu, père des plus éclatantes découvertes, que l'on doit à l'un d'eux, soit Roger Baccon, soit Berthold Schwartz, la poudre à canon, merveilleux hazard qui fit jaillir de l'obscur laboratoire d'un cordelier apothicaire cette explosion foudroyante par laquelle le monde s'est vu bouleversé, le puissant égalé par le faible, l'art sanguinaire des Alexandre et des César a été transformé, découverte capitale enfin, puisqu'elle donna à l'Européen la force de dompter aujourd'hui les deux hémisphères.

Parvenues au XV^e^ siècle, les nations de l'Europe avaient en effet grandi et l'aurore des sciences se levait sur l'horizon social; des républiques commerçantes en Italie s'enrichissaient du monopole des productions de l'Inde; les rochers de la Suisse devenus indépendans, la ligue des villes Anséatiques libres s'étendant vers le nord, les communes affranchies dans nos propres contrées par Louis VI et par d'autres princes, l'Espagne reconquise sur les Maures, tout annonçait le prochain réveil de l'esprit humain trop long-temps assoupi. Deux événemens surtout y contribuent: d'abord la prise de Constantinople par les Ottomans rejette les débris de la science des Grecs dans cette Italie ébranlée par les longues querelles du sacerdoce et de l'empire, mais opulente de son industrie. Ces précieuses ruines du génie d'Athènes se relèvent bientôt sur ce sol fertile. La seconde cause est surtout la découverte contemporaine de l'imprimerie, de cette ingénieuse manufacture de la pensée, si l'on peut le dire, qui devenue à la portée de tous les esprits et de toutes les fortunes, fait bientôt étinceler en tous les climats le feu des intelligences et en multiplie les rayons; vers la même époque, les commotions religieuses soulèvent la liberté des consciences avec ces études profondes qui fermentèrent de toutes parts dans les âmes par la réformation de Luther et de Calvin.

Alors l'Europe se lève forte et grande: la voilà qui se précipite sur l'univers; la boussole trace à Christophe Colomb la route d'un nouveau monde; le géant des tempêtes australes est bravé par Vasco de Gama voguant aux mers de l'Inde; les flots de l'Océan se voient de toutes parts sillonnés par de hardis argonautes s'élançant à toutes les conquêtes du pouvoir et du savoir humain; bientôt l'histoire naturelle enfante de nouveaux prodiges à chaque pas fait en de nouvelles contrées. Les

Digitized by Google

acclamations des peuples saluent le retour de ces conquérans audacieux de l'Amérique et de l'Asie qui, domptant de vastes empires, en rapportent, avec des esclaves et des richesses inouies, mille végétaux et animaux plus précieux encore; ils doubleront un jour les subsistances des peuples, ils multiplieront les nœuds pacifiques du commerce, de la science, de l'industrie entre les divers membres de la race humaine.

Car si notre espèce s'élève à de hautes destinées sur ce globe, elle semble en même temps puiser dans les deux sources du bien et du mal autant de nouvelles misères que nous nous approprions de nouvelles jouissances; nous obtenons sans doute de nouveaux remèdes, mais nous recevons de nouvelles maladies, et par une compensation inévitable, notre sphère s'élargit également en tous sens dans ces échanges.

Désormais, au faîte de toutes ces acquisitions, nous allons voir fleurir, avec les sciences, l'art pharmaceutique sans interruption, et porter ces fruits heureux que n'avaient recueillis jamais ni le siècle brillant de Périclès, ni même celui d'Auguste, malgré la formidable puissance de l'empire romain; et ce sont ces mêmes Cimbres, ces Gaulois, ces Teutons si barbares qui, maintenant, ont saisi le sceptre du savoir, lequel est encore celui de l'univers.

Dans l'immensité des faits, nous ne choisirons que ceux des sciences dont notre art est essentiellement constitué : il n'y avait guère de chimie, ou même d'alchimie alors que dans les laboratoires de pharmacie, comme il n'était guère de naturalistes qui n'exerçassent cet art ou la médecine. Ainsi le même Conrad Gessner qui reconnut le premier les vrais fondemens de la botanique, dans les organes de la fructification, publia les premières formules secrètes, au temps des anciennes pharmacopées de Montagnana, de Valerius Cordus et de Jacques Sylvius. Dès l'an 1484, Charles VIII avait établi, en une communauté distincte des autres branches, la pharmacie; ainsi l'art quoique imparfait, était fondé, et bientôt Paracelse, génie plus fougueux qu'éclairé, vint hâter la chûte du Galénisme en introduisant les préparations chimiques en médecine, avec les expériences des Rose-croix, ou des philosophes, par le feu, sur les métaux, en Allemagne; comme en toutes choses, moins on savait, plus on imaginait.

Quels que fussent les travaux des alchimistes pendant le cours des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, depuis Vanhelmont jusqu'à Lémery et Glauber, les

Digitized by Google

sciences se débattaient encore contre l'obsession des préjugés antiques et ces nouvelles chimères; les découvertes devenaient autant d'arcanes dont chacun se réservait la possession lucrative. Cependant, au milieu de l'enthousiasme des métallurgistes éblouis du feu de leurs fourneaux, dans la recherche de la chrysopée, la chimie grandissait; Raymond Lulle, Isaac le hollandais, préparent des acides minéraux, Arnauld de Villeneuve distille les alcools, Van Helmont recueille plusieurs gaz, Corneille Drebbel invente le thermomètre et Jean Rey entrevoit le rôle de l'oxygène dans l'oxidation des métaux; Sylvius de la Boë et Glauber étudient la fermentation, Kunckel fait du phosphore, Mynsicht de l'émétique, Dippel, du bleu de Prusse, et l'on doit compter encore Glaser, Tachenius, Crollius, Ludovic, Poterius, Libavius, Starkey, Charas, Lemort, Duchesne ou Quercetan, parmi beaucoup d'autres qui firent prospérer l'art à cette époque.

Alors s'ouvrit, dès la fin du XVII^e^ siècle, une carrière plus large, plus favorable encore aux succès de la chimie; quoique soumise par l'illustre Stahl à la théorie du *phlogistique*, dans les corps combustibles, cette hypothèse en régularisa la marche, en souleva les plus difficiles barrières. De même les savans Traités de Boerhaave sur les quatre élémens, les ingénieuses expériences de Robert Boyle en Angleterre, étendaient le domaine des explorations; et Fréderic Hoffmann, indépendamment des liqueurs éthérées qu'il apprit à préparer, tenta les premières analyses des eaux minérales. Toutefois les essais de décomposition des végétaux et des animaux restèrent infructueux, parce que Boulduc, Geoffroy, Bourdelin, n'employaient que le procédé désorganisateur de l'analyse à feu nu; ces corps résous en leurs élémens constitutifs, ne présentent plus alors, soit l'aliment, soit le poison, que les mêmes résultats.

Avant de pénétrer dans nos temps modernes, nous prions qu'on se représente cet état de la société, ou mieux, de l'indigence de nos ancêtres; époque d'innocence, a-t-on dit, mais plutôt d'étouffement et d'ignorance, privée d'arts, entravée dans le commerce et l'industrie, comprimée, asservie dans la plupart de ses institutions, emprisonnée enfin par les barrières des rangs dans leur sphère étroite, infranchissable; tandis que des particuliers aujourd'hui déploient la fortune et la puissance des

Digitized by Google

princes de cet ancien âge. Tel était cet état dans lequel on ne connaissait ni l'usage habituel du sucre, ni l'emploi de la pomme de terre, du café, du thé, du cacao, de la vanille, du tabac, et à peine le coton et la soie; où les manufacturiers ne possédaient ni indigo, ni cochenille, ni rocou, ni la plupart des bois de teinture; où les pharmacies ignoraient le quinquina, l'ipécacuanha, la salsepareille et une foule de médicamens héroïques. Eh bien! toutes ces innocentes victoires sur la nature, loin de coûter du sang et des larmes, sont les dons heureux des sciences modernes : pourquoi ne citerions-nous pas avec vénération les noms des naturalistes auxquels l'antiquité, plus reconnaissante que nous, eût élevé des autels, les Clusius, Acosta, Belon, Monardès, Garcias ab Orto, Pison, Lobel, Marcgrave, Rheede, Rumphius, Commelin, le savant Wedel, les pharmaciens Pomet, Petiver, Plukenet, et une foule d'autres; Hans Sloane, président de la société royale de Londres, Séba établissant un admirable cabinet d'histoire naturelle à Amsterdam; tous consacrant leur fortune, leur vie à d'importantes découvertes; les deux Bauhin honorant la Suisse, comme Plumier et Feuillée, Tournefort et Vaillant enrichissaient la France de leurs travaux immenses. L'Europe n'a-t-elle pas vu sa population s'accroître avec surabondance par la découverte des plantes alimentaires du Nouveau Monde, le maïs, la patate, la pomme de terre et mille autres productions propagées par des pharmacologistes, des médecins naturalistes (Valentini, Hernandez, Cornutus, Prosper Alpin, Daléchamp, Magnol, Kœmpfer), jaloux d'obtenir dans toutes les contrées, au péril de leurs jours, ces magnifiques élémens de prospérité et de bonheur? Les parfums exquis des Indes, l'ambre et le musc, les résines balsamiques de l'Arabie, les épices que mûrit le soleil étincelant de la Torride, le ginseng si estimé du Chinois, le sagou des palmiers, les pimens du nègre de Guinée, le santal odorant du Siamois, le salep des Persans, l'ananas, les baumes du Pérou et de Tolu du sauvage américain ne sont-ils pas répandus aujourd'hui dans nos villes de civilisation et de luxe? C'est encore la chimie pharmaceutique qui sut purifier le suc délicieux de la canne, ceux de l'érable ou de la betterave, fabriquer l'indigo, la cassave, le tapioca, préparer ces huiles aromatiques, ces extraits précieux de tant de végétaux exotiques. Qu'un pharmacien éclairé s'enfonce parmi des

Digitized by Google

solitudes sauvages, mais riches d'une nature inculte, bientôt, sous ses mains industrieuses, les productions les plus ignorées se transforment en trésors; ainsi Aublet recueille chez les Galibis de la Guyane mille végétaux utiles, et grave son nom célèbre dans les fastes de la botanique.

L'invention des méthodes en Histoire naturelle, cet apanage du XVIII^e^ siècle, accéléra surtout les progrès de l'art, à cette époque de la vie des sciences, où l'esprit humain déjà nourri de l'expérience des travaux précédens, atteignit pour ainsi dire son âge viril et toute la vigueur de ses facultés : telle est l'importance d'une méthode que, distribuant l'immensité des objets dans la mémoire la plus ingrate, sous quelques signes généraux, tels que des formules algébriques, elle fait retrouver sans peine chaque chose parmi sa classe; elle éloigne les disparates; les analogues rapprochés par une heureuse harmonie offrent ces comparaisons fécondes d'où jaillisent des vérités neuves et qui en multiplient les fruits. Avant que Tournefort eût fondé des genres de plantes et ébauché des classes naturelles, on comprenait à peine les rapports des végétaux entre eux; mais lorsque Linné, dans ses fragmens d'une méthode naturelle, puis Adanson et Bernard de Jussieu, eurent élaboré successivement leurs familles végétales, la pharmacologie aperçut bientôt que les espèces d'un même genre et les genres d'un même ordre jouissaient, à quelques modifications près, de propriétés en quelque sorte fraternelles, surtout dans les parties similaires de chaque végétal; enfin, à l'époque où M. Laurent de Jussieu confiait à la postérité et au monde savant ses Familles des plantes (dans ses *Genera plantarum*), Murray traçait les vraies bases de la matière médicale, en suivant l'ordre constant des analogies.

Certes, si l'on a pu contester au XVIII^e^ siècle ses droits à la prééminence littéraire, qui oserait mettre en doute sa haute supériorité dans toutes les sciences, en cet âge qui a vu mourir les Newton, les Leibnitz, et naître les Linné, les Haller, les Buffon avec ce cortège de savans, illustres destinés à sonder les ténébreux abîmes dont la nature nous enveloppa de toutes parts. Oui, notre espèce, pendant cette période, s'est élancée, par les triomphes de ces génies, par de là même les barrières que l'esprit humain n'avait jamais tenté de franchir; toutes les sciences y sont venues recueillir, comme dans un nouveau monde

Digitized by Google

intellectuel, des trésors inespérés; les connaissances naturelles, ou physiques et chimiques, en ont obtenu surtout un accroissement prodigieux. Les études journalières du pharmacien l'incorporent pour ainsi dire avec celles-ci par un perpétuel contact; les productions les plus rares de la nature, les agens les plus redoutables sont confiés à ses mains: quelle responsabilité terrible entre celles de l'ignorance! Mais plutôt quelles délices on éprouve par le spectacle de ces merveilles, et combien d'industrieux pharmaciens recueillent de jouissances parmi les investigations savantes de leurs laboratoires, lorsqu'il jaillit de leurs vaisseaux un phénomène inconnu qui les dédommage de longs sacrifices. Lors même que les sciences chimiques n'étaient guère perfectionnées, nous pourrions déjà citer une multitude d'hommes habiles qui surent atteindre dans leur carrière la couronne immortelle du talent; les Homberg, les Geoffroy, Hellot, Malouin en France; les Margraff, les Teichmeyer, Neumann, Cartheuser et Juncker en Allemagne; les Shaw, les Quincy, les Lewis en Angleterre, etc.

De toutes parts alors on sentait la nécessité de régulariser, par des *codex*, des dispensaires, la préparation des médicamens, afin que la médecine débarrassée de tant de recettes absurdes, comptât sur des compositions perfectionnées et uniformes; la pharmacopée parisienne avait été réglée dès le XVII^e^ siècle, mais elle ne fut réformée que vers le milieu du XVIII^e^.

Durant cette période de législation première pour notre art, on vit apparaître également celles de Londres, de Vienne, de Berlin, d'Édimbourg, de Wurtemberg, de Ratisbonne, de Nuremberg, de Prague et une foule d'autres plus ou moins recommandables. Plusieurs ne portaient point, toutefois, l'empreinte exacte des connaissances de l'époque de leur publication, et le midi de l'Europe s'est montré moins avancé que le nord dans ce concours général de l'art; Paris et Londres ont conservé leur supériorité jusqu'à nos temps modernes.

On doit fixer enfin vers la seconde moitié du XVIII^e^ siècle l'époque de cet essor qui a si rapidement élevé notre art au faîte avec les autres branches de la médecine, et c'est encore la France qui eut l'honneur de communiquer l'impulsion; qui de nous n'a pas présens à la mémoire les glorieux titres de Baumé, des deux Rouelle, de Macquer,

Digitized by Google

de Bucquet, de Bayen, de Cadet l'ancien, de Bertrand Pelletier, de Darcet père, de Venel, de Spielmann et de plusieurs autres qui portèrent le flambeau dans le gothique édifice du galénisme? Quoique trop fidèle à ses vieilles admirations pour la théorie du phlogistique, Baumé n'en sera pas moins estimé toujours comme l'un des plus exacts réformateurs de la pharmacie, expérimentateur industrieux, autant que Rouelle aîné apportait de sagacité et de chaleur entraînante dans ses recherches; alors Macquer voyait déjà poindre l'aurore de la nouvelle chimie, le sévère Bayen préludait aux éclatantes découvertes de Lavoisier, et Bucquet nous donnait Fourcroy.

Qu'il soit permis, à plusieurs d'entre vous, Messieurs, de s'énorgueillir d'avoir contribué à ce prodigieux renouvellement des sciences chimiques par lequel la France s'est si noblement illustrée dans ces derniers temps; nous ne ferons injure ni au savant Bergmann, ni à l'ingénieux Scheèle, astres polaires, pour ainsi dire, dont la Suède se glorifie à juste titre. Nous n'ignorons ni les heureuses explorations de Black et de Priestley sur les gaz, ni les découvertes de Cavendish, tous préparèrent sans doute les voies; mais quel homme instruit en Europe et même dans toutes les contrées du monde civilisé n'a pas entendu retentir les noms célèbres des fondateurs, de Lavoisier, de Berthollet, de Monge, de Laplace, de Guyton-Morveau, de Fourcroy ou de ceux qui s'élancent au même rang dans l'époque actuelle, de MM. Vauquelin, Chaptal, Gay-Lussac et Thénard, Ampère, Dulong, Chevreul, et tant d'autres enfin qui se pressent dans cette brillante carrière? Là, une découverte devient le germe fécond de mille autres; l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, la France se disputent la palme entre les Davy, les Wollaston, les Berzélius et nos chimistes du premier ordre; chaque mois voit éclore des faits nouveaux et nous apprend quelque victoire scientifique de cette phalange d'hommes éminens qui décorent notre siècle.

Et parce que toute les connaissances humaines, associées en faisceau par les académies, se communiquent un élan mutuel, les sciences naturelles se sont également débordées dans toutes les régions pour en recueillir les trésors avec une ardeur impétueuse et s'en disputer la conquête, pendant cette effervescence orageuse qui signala l'origine du XIX^e^ siècle. Qui croirait qu'au sein même de cette

Digitized by Google

tempête politique, ébranlant de ses convulsions les deux mondes, l'intelligence humaine fût dans l'enfantement laborieux de toutes ces inventions dont s'embellit la civilisation moderne? En minéralogie, la mort de Werner et de Haüy laisse deux écoles nombreuses et rivales de savoir, s'enfoncer dans les entrailles ténébreuses du globe pour en arracher de pénibles secrets; en botanique, les heureux disciples de la méthode naturelle vont, sur les pas de Jussieu, de Desfontaines, recueillir les fleurs et les fruits dont la terre se couronne chaque année; ils décorent nos jardins, ils fertilisent nos campagnes de ces productions fructifiantes qui deviennent la seconde providence du genre humain. Enfin, la zoologie a vu ses grandes lois développées par les travaux de Cuvier, de Lamarck et de quelques autres hommes d'un génie aussi hardi que profond; déjà leurs écrits ont fixé les regards de l'Europe comme ils fixeront ceux de la postérité.

C'est donc à ce foyer éclatant que la pharmacie moderne s'est éclairée à Paris principalement, avec le concours de l'école et de la société des pharmaciens, et qu'elle a mérité l'honneur de former une troisième Section dans cette académie. Sœur émule, mais non rivale de la médecine et de la chirurgie, elle espère les égaler en ardeur pour les sciences, en amour pour la vérité, en efforts de zèle pour en reculer les limites; avant de constituer une branche de l'Académie, chacun de ses membres s'était honoré dans sa carrière suivant sa position et ses moyens.

Nous sera-t-il permis de retracer ici l'esquisse rapide de leurs travaux sans flatter ni blesser aucun amour-propre? Nous eussions aimé nous parer de toutes les illustrations antécédentes et pouvoir associer au nom respecté de Deyeux, celui non moins vénérable de Parmentier, ajouter à leurs belles expériences sur le lait, sur le sang, celles sur les végétaux nourrissans, sur le maïs, la pomme de terre, le sirop de raisins qui rendirent de si éminens services dans nos temps douloureux de disette et discorde. Nous ne séparerons point dans notre pensée la mémoire de Fourcroy, du nom de l'héritier de sa gloire, de son successeur en chimie; les ingénieuses découvertes de M. Vauquelin composeraient seules un livre, la chimie animale lui doit ses plus profondes découvertes, soit dans la connaissance des calculs urinaires, soit pour la

Digitized by Google

composition de plusieurs humeurs animales; soit pour l'analyse de divers tissus organiques. Émule de Klaproth et de Vauquelin, M. Laugier a mérité, par ses analyses savantes des minéraux et d'autres substances, la louange non suspecte de Berzélius; l'examen chimique d'une foule de produits végétaux commencé en Allemagne, par Bucholz, Hermbstœdt, Westrumb, Meissner, Trommsdorff, s'est rapidement élevé, de nos jours, à un degré qu'on n'espérait pas d'atteindre; la séparation des principes immédiats indécomposés a conduit à des découvertes inattendues d'une telle importance, entre les mains de plusieurs de nos confrères, que la médecine a changé par elles de moyens thérapeutiques : ainsi la morphine de l'opium, entrevue par MM. Derosne et Séguin, a été isolée par Sertuerner, lorsque M. Derosne en séparait déjà la narcotine, et M. Robiquet qui s'est honoré par de belles analyses végétales et animales, a constaté, par des expériences délicates, la nature alcaline et les sels de morphine, agent terrible ou salutaire, plus encore que l'opium; M. Boullay reconnaissait alors la présence d'un alcali organique dans la coque du Levant, et plus tard dans les violettes; mais dans ce genre de conquêtes, personne n'a poussé plus loin ses recherches que MM. Pelletier et Caventou, noms unis par l'amitié comme par la même célébrité. Leurs beaux travaux sur la strychnine, la brucine, l'émétine, la vératrine et principalement les brillants résultats de leur analyse des quinquinas, sont tellement usités aujourd'hui, après les savantes observations dues à M. Laubert, sur ces précieuses écorces, qu'on envoie de la quinine aux contrées d'où nous vient le quinquina. Ainsi les nations incultes nous fournissent les matières brutes, et nous leur rendons l'œuvre de la science et du talent (1).

Nous aimerions ainsi parcourir la série des services rendus par chacun des membres de cette section; nous retracerions les titres nombreux de

(1) La convenance interdisait à l'auteur de ce discours le droit de citer ses propres travaux. Toutefois ceux-ci ayant été, soit consignés dans son *Traité de pharmacie*, et son *Histoire naturelle des médicamens*, soit publiés périodiquement dans le *Journal de pharmacie*, ou même réunis à d'autres ouvrages d'histoire naturelle et de médecine, on s'abstiendra d'en présenter ici la notice.

Digitized by Google

M. Bouillon Lagrange et ceux de M. Vogel en chimie; ceux de M. Cadet Gassicourt (réservés en cette solennité à une plume accoutumée aux triomphes littéraires), nous rappeleraient quelques écrits estimables de Morelot, son maître, et nous donnerions un souvenir à Curaudau; les profondes recherches de M. Proust, sur les oxides métalliques, sur la fermentation, et celles non moins curieuses de M. Braconnot formant du sucre avec des chiffons; les travaux de M. Henry sur des eaux minérales et sur diverses substances végétales, telles que le guy, plante sacrée de nos anciens Druides; les observations exactes et laborieuses de M. Robiquet sur les arômes, sur l'acide hydrocyanique; les mémoires intéressans de botanique par MM. Guiart et Clarion, pourraient entretenir cette assemblée, et nous exposerions encore, soit les vues toujours philantropiques de M. Cadet de Vaux, soit ces curieux larcins faits à l'antique empire des Pharaons, dans ses embaumemens et ses arts, par M. Boudet oncle; mais il nous suffira de passer en revue les principaux travaux de la Section depuis l'institution de cette Académie.

Dès les premiers temps, on l'a vue occupée de l'analyse d'une foule de remèdes secrets, car elle a regardé comme l'un de ses devoirs austères et son attribution la plus respectable, de combattre le charlatanisme, ce honteux ulcère de l'art médical. Dans ce genre de travaux, la coopération de M. Boudet jeune n'a pas été sans utilité spéciale; M. Henry a présenté le mode des préparations d'iode; les recherches de M. Vauquelin ont confirmé la présence de l'urée dans le sang des animaux privés de leurs reins, et l'absence du sucre dans celui des diabétiques; M. Planche a extrait du soufre des plantes qui en paraissaient le plus exemptes; M. Bonastre, qui a présenté une série d'expériences sur les résines, a remarqué la phosphorescence et la cristallisation de quelques sous-résines; M. Vauquelin a vu le fer dissous dans des eaux minérales par l'hydrogène sulfuré, et M. Pelletier a donné une savante analyse du poivre après M. Œrstedt; M. Chevallier a constaté le dégagement de l'ammoniaque libre dans quelques plantes en végétation; de curieuses espèces de cryptogames qui croissent sur les écorces officinales ont été décrites et figurées par M. Fée, et un grand travail sur les ipécacuanha et d'autres plantes vomitives a été entrepris avec succès par M. Lemaire Lisancourt. Nous devons citer aussi bono-

Digitized by Google

rablement les recherches de M. Guibourt sur la matière médicale; les analyses par M. Laugier de produits volcaniques et de pierres météoriques; celles du lilas par MM. Robinet et Pétroz; celles de M. Henri fils sur le tanguin, semence vénéneuse d'une plante apocynée de Madagascar, celles de MM. Pelletier et Caventou sur les poisons upas; les expériences de M. Bussy sur l'acide sulfureux anhydre; celles de M. Boutron sur la civette et sur le ricin; les essais de M. Mitouart sur la racine du grenadier, et une multitude de travaux particuliers dont nous abrégeons à regret la simple indication, car ils ne sont ni moins ingénieux, ni moins importans que les autres pour l'avancement de l'art.

Le chimiste, occupé des grands principes de la science, fonde souvent de brillantes théories, quelquefois d'illustres erreurs; le pharmacien, fidèle à la vérité dans ses expériences journalières, voit de plus près les faits sous toutes leurs faces, et sa longue pratique lui dévoile presque toujours des résultats importans : nous citerons pour exemple l'emploi du chlorure de chaux ou celui de soude, puissant moyen de désinfection reconnu par M. Labarraque; il anéantit sur le champ les miasmes les plus funestes des matières animales en putréfaction.

C'est ainsi que les sciences pharmaceutiques sèment leurs bienfaits dans la vie sociale; elles déposent leurs germes féconds dans une foule d'arts inférieurs pour en fertiliser les applications les plus salutaires à l'hygiène publique. Qui n'a point appris par elles les moyens de conservation des substances alimentaires, pour traverser les mers et la zone torride sans altération, soit par la méthode d'Appert, soit par divers condimens? Qui ne sait que nos fabriques de produits chimiques, rendant les étrangers tributaires et rivaux jaloux de notre industrie sont élevées par des pharmaciens habiles et concourent à multiplier les richesses de l'état? Les huiles, les savons améliorés dans le midi de la France, les vins et les eaux-de-vie mieux préparés d'après les conseils de M. Chaptal, s'exportent dans toutes les régions du globe; le blanchissage, l'extraction de la soude, du sel marin, celle des acides minéraux, les teintures, les parfums, les liqueurs, les usages multipliés du sucre, une foule innombrable d'objets enfin, constituent autant d'arts particuliers qui tous puisent aux sources pharmaceutiques : enfans ingrats, trop souvent ils dépouillent leur mère de tout ce qu'ils peuvent lui enlever.

Digitized by Google

C'est à l'aide de ces arts dépendans de la pharmacie, ou perfectionnés chaque jour par elle, que les états déploient les talens, l'habileté de leurs concitoyens, et parviennent à dominer en industrie, en opulence, en savoir, les autres empires; cette maxime politique ne fut ignorée ni de Louis-le-Grand, ni de Colbert, et la France saura la consacrer comme son plus précieux patrimoine; nous nous glorifions de contribuer à l'étendre parmi tant de nations émules dans la grande voie de la civilisation, et de rendre ainsi par nos travaux un juste hommage au Gouvernement qui, le premier, nous admit à participer à la noblesse des titres Académiques.

Il est manifeste que toutes les sciences, et la pharmacie qui se nourrit de la même sève, obtiennent une progression ascendante de notre temps; la fermentation des intelligences gagne toutes les régions policées du globe, et nous pouvons dire plutôt que Virgile : *Magnus ab integro sœclorum nascitur ordo.* Les communications par la presse périodique électrisent perpétuellement les esprits; la lumière reflétée sans cesse entre Paris, Londres, Édimbourg, Berlin et tant d'autres foyers, en Allemagne, en Italie, fait rejaillir ses rayons jusqu'aux confins du Nouveau-Monde. Mille journaux scientifiques se croisent sur toutes les routes, et dans le vaste réseau de leurs correspondances, parsèment en tous lieux le savoir, les procédés ingénieux qui s'accroissent, s'agrandissent, se réchauffent par la voix infatigable de la renommée.

Au milieu de cette lutte ardente, de ces combats si honorables de tous les talens, la France a toujours brillé dans les premiers rangs; déchoirait-elle aujourd'hui de sa splendeur et dans l'estime des peuples contemporains qui nous contemplent? Non, Messieurs, j'en atteste votre zèle pour notre art et votre amour de la vraie gloire : nous ne manquerons point à nos destinées; j'en atteste surtout cette jeunesse enflammée des doctes leçons de ses maîtres, et qui se presse sur les bancs des sciences en attendant qu'elle nous remplace dignement dans la carrière sociale; que devenue riche de nos travaux et des siens, elle nous surpasse un jour; qu'elle se montre l'honneur de l'humanité et porte à ses dernières limites l'art qui s'y consacre, qu'elle obtienne enfin le bonheur et la gloire, dernières espérances des belles âmes, et nos vœux seront accomplis.

Noble France, nouvelle Athènes de l'Europe, dont la langue et les

Digitized by Google

mœurs polies sont devenues les arbitres et les modèles de l'univers social, nation heureuse qui régnez par l'empire du génie dans les sciences, par le charme de l'esprit dans les lettres, par un goût si délicat dans les beaux arts, oui, vous marcherez toujours à la tête de la civilisation Européenne, vous porterez la gloire de votre pays parmi tous les peuples de la terre. C'est à nous, Messieurs, de ne pas laisser pâlir l'éclat de cette renommée qui nous inspirait un si juste orgueil de notre supériorité dès le grand siècle de Louis XIV. Les augustes successeurs de ce monarque se montreront toujours fiers daccroître la splendeur d'un si magnifique héritage.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

SECTION DE MÉDECINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

LE MUTISME PRODUIT PAR LA LÉSION DES FONCTIONS INTELLECTUELLES,

LU A LA 1re SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

Par M. ITARD, Membre titulaire, et Médecin de l'Institution royale des Sourds-Muets.

La parole est une fonction à part. Dans toutes les autres, qui sont, comme celle-ci, du domaine de la vie relative, l'intelligence commande, l'organe exécute, et l'acte volontaire est consommé.

Des lois plus compliquées, des conditions plus nombreuses président à l'exercice de la parole, par la raison que ce n'est pas seulement une fonction, mais encore un art d'imitation. D'où il suit que l'homme a besoin du commerce de ses semblables pour lui communiquer cet art, du concours d'un autre organe, de l'organe auditif, pour lui en faire entendre les premières leçons, de la faculté d'imiter pour lui en faciliter les répétitions, et du degré d'intelligence accordé à son espèce pour le lui faire comprendre et lui en fournir les matériaux, qui sont les idées.

Voilà pourquoi la parole, comme expression raisonnée de la pensée, est interdite aux animaux, même à ceux dont l'organisation physique se rapproche le plus de la nôtre, tels que les quadrumanes.

Digitized by Google

De là aussi procède le mutisme auquel le manque d'idées condamne les idiots. Mais, de même que ceux-ci ne sont pas tous muets, de même les muets par lésion des facultés mentales ne sont pas toujours et nécessairement des idiots. Si du dernier degré de l'idiotisme, établi sur l'oblitération des facultés intellectuelles, on descend au premier, qui consiste dans une légère asthénie de ces mêmes facultés, on trouve une intelligence lourde, peu étendue, mais enfin perfectible. Il peut même se faire, et la perfectibilité est alors encore moins douteuse, que l'entendement ne soit lésé que dans l'une ou quelques-unes de ses fonctions, telles que l'attention, la mémoire, l'imitation.

Dans l'un comme dans l'autre de ces deux modes de lésion intellectuelle, l'individu qui en est atteint peut être privé plus ou moins complètement de l'exercice de la parole. C'est précisément de cette espèce de mutisme et de la lésion mentale qui le produit et le complique que j'aurai l'honneur d'entretenir quelques instans cette illustre assemblée. Pour ne pas fatiguer son attention par les détails d'une subdivision minutieuse, je confondrai dans la même description ces deux états, général ou partiel, de débilité mentale qui rend muets les individus dont le sort va nous occuper. Je dois prévenir aussi que le tableau que je vais en offrir a été composé seulement d'après ceux d'entre eux qui ont été soumis à mes observations ou à mes soins, vers cette époque du jeune âge qui s'étend depuis la deuxième enfance jusqu'à la révolution complète de la puberté.

Une prolongation des habitudes et de l'incapacité de l'enfance, une mobilité étourdissante qui semble soustraire leurs sens, et particulièrement celui de l'audition, à l'action des agens extérieurs, l'impossibilité d'exprimer le petit nombre de leurs

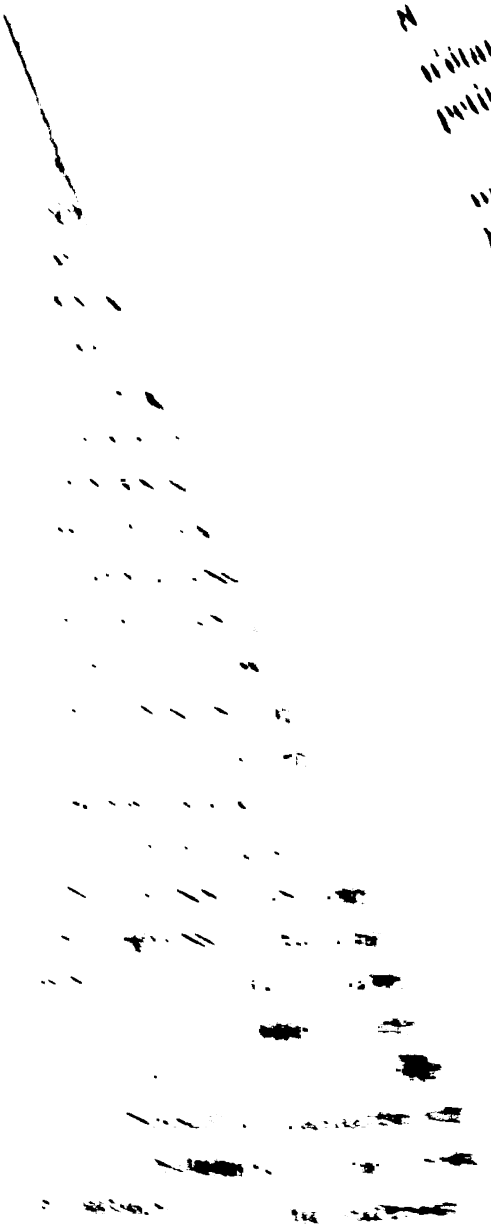
Digitized by Google

idées autrement que par des signes naturels ou quelques mots tronqués, imparfaitement articulés, sans suite et sans liaison; une aversion insurmontable pour toute espèce de travail mécanique, pour tout procédé d'instruction; une attention superficielle et fugitive qui se dépense toute entière par les yeux; enfin une intelligence dont toutes les opérations se trouvent concentrées dans le cercle des besoins physiques et des amusemens de l'enfance; tels sont les traits les plus généraux et les plus saillans sous lesquels se présente l'état intellectuel de ces sortes de muets.

Comme conséquence de cette impuissance d'attention, ou comme lésion concomitante, quelquefois même isolément, se fait remarquer une lésion assez singulière de la mémoire, en ce que, bien que grave et profonde, cette lésion n'est jamais générale. En effet, tandis que la mémoire se montre inhabile à recevoir ou à conserver un grand nombre d'impressions, beaucoup d'autres peuvent s'y graver fidèlement, comme les souvenirs des lieux, des choses, d'un châtiment, d'une récompense ou de quelque événement dont la vue a été vivement frappée. C'est en effet par ce sens que s'opèrent dans le cerveau les sensations que la mémoire y conserve de préférence, au lieu que les impressions dont le sens auditif est la voie n'y laissent qu'une trace superficielle et fugitive.

J'ai eu pendant quelque temps sous les yeux une jeune fille qui était privée de la parole uniquement par suite de cette amnésie partielle. Elle avait une telle difficulté à garder le souvenir des mots qu'elle entendait *très-distinctement* prononcer, qu'il lui était impossible d'en apprendre plus d'une douzaine dans un mois, tandis qu'elle retenait avec une grande facilité le sens et l'orthographe de ces mêmes mots si, au lieu de les lui faire entendre, on les lui donnait deux ou trois fois à écrire.

Digitized by Google



et qu'enfin, sous le rapport de leurs besoins, de leurs
eurs passions, ils nous offrent encore, à l'âge de dix,
ze ans, tous les caractères de la première enfance.
les principaux traits sous lesquels nos premières
ou les récits de leurs parens, nous présentent ces
ets. Il s'agit alors de soumettre leur état à un
pprofondi, afin de décider s'ils sont ou ne sont
s de développement.

cer en toute sûreté sur ce point, il ne faut rien
ieurs jours de nouvelles observations et d'é-
lles qui servent à éclairer mon jugement.

ien assuré que notre jeune muet n'est point
e à reconnaître l'étendue de son intelligence
relations établies entre lui et ses parens.
as désespérer de lui, qu'il connaisse assez
signe naturel des choses destinées à son
ner quand on les lui demande, et les de-
rsqu'il en éprouve le besoin ou le désir.

reuve faite à son avantage est loin de
bilité; mais elle suffit pour l'infirmer si
t négatif. Tels sont les cas où l'enfant,
le signes, ne sait manifester sa volonté
bjets que par des pleurs ou des mou-
bien encore par un simple langage
der comme l'expression la plus brute
prouve l'usage qu'en font les idiots,
nos animaux domestiques.

ps s'il est capable de cette opération
ui, manifestée par le *oui* et le *non*,
met à même d'accepter ou de re-
et d'exprimer ainsi, avec la plus

Digitized by Google

J'ai quelque raison de croire que le jeune muet sur lequel le docteur Amic fit insérer une notice dans le dernier volume du *nouveau Journal de Médecine*, est privé de la parole par la même cause. Car l'auteur de cette curieuse observation nous le présente doué d'une audition parfaite, de beaucoup d'intelligence, et d'une mémoire qu'il assure être fort bonne sous beaucoup de rapports. Je donne actuellement mes soins à un jeune muet doué des plus heureuses qualités de l'esprit, et qu'on pourrait ranger dans la même catégorie, sans une légère dureté de l'ouïe qui, jointe à son peu de mémoire pour les sons verbaux, complique davantage la nature de sa mutité.

En général cette difficulté ou cette inaptitude de la mémoire à retenir les perceptions acoustiques n'est pas la même pour tous les sons de la voix humaine. Les sons modulés, par exemple, la trouvent plus impressionnable que les sons parlés. J'ai vu quelques-uns de ces muets retenir des airs avec une grande facilité et les frédonner avec beaucoup de justesse. J'ai été consulté il n'y a pas long-temps pour une jeune fille qui ne rendait que des sons inintelligibles quand elle voulait parler, et qui chantait, d'une manière très-juste et très-distincte, une chanson languedocienne.

L'on s'explique aisément cette différence. La musique, en raison de ses tons variés et modulés, doit faire sur le cerveau une impression beaucoup plus forte, et conséquemment bien plus durable, que la parole, qui va mourir dans l'oreille comme un vain bruit quand elle n'est pas comprise. Or, elle ne peut l'être *dans l'enfance* si elle n'est point réciproquement échangée, c'est-à-dire, entendue et parlée. Aussi les plus intelligens d'entre ces muets, qui paraissent parfaitement bien comprendre les paroles qu'on leur adresse pour les corriger, les flatter, les

Digitized by Google

encourager ou leur ordonner quelque action bien simple, se montrent-ils tout-à-fait désorientés si, en leur parlant, on a l'attention de n'accompagner les petites phrases qu'on leur adresse d'aucun mouvement de la physionomie, d'aucun geste, et surtout d'aucun regard dirigé vers l'objet dont on parle.

On m'amena il y a deux ans, de la Belgique, un jeune muet, âgé d'environ douze ans, dont le mutisme étonnait d'autant plus ses parens, qu'ils étaient persuadés que leur enfant, doué d'une physionomie très-spirituelle et d'une audition parfaite, comprenait tout ce qu'on lui disait. Une expérience bien simple les tira à leur grand regret de cette profonde illusion. Je priai sa mère de s'asseoir les bras croisés, le dos tourné à la cheminée, et de demander à son fils un verre et une carafe qui y étaient placés. Jamais cet ordre, prononcé bien distinctement, en termes des plus simples, et répété plusieurs fois, ne put être compris. Au ton de la voix l'enfant parut deviner qu'on lui demandait quelque chose; il revint à plusieurs reprises consulter les yeux de sa mère, qui, parfaitement immobiles d'après nos conventions, ne purent le tirer d'embarras. Enfin, pour lui faire comprendre la phrase impérative, il fallut en quelque sorte la dépecer, et la dépouiller du verbe, en disant à plusieurs reprises : *cheminée, verre, carafe.*

J'ai pourtant vu quelques-uns de ces enfans dont la mémoire était un peu moins dépourvue des signes représentatifs de nos idées. Ils joignaient à la connaissance des noms substantifs affectés à la désignation des objets matériels, et des adjectifs exprimant les qualités les plus sensibles de ces mêmes objets, celle d'un petit nombre de verbes représentant des actions également visibles. Mais, outre que ces signes n'étaient pas compris dans toutes leurs acceptions, ils recevaient encore une application bien plus bornée de la part de ceux de ces enfans qui,

Digitized by Google

n'étant pas complètement muets, les employaient dans leurs petites phrases uniformes et tronquées.

A cette faiblesse de la perception, de l'attention, de la mémoire, se joignent, comme conséquence inévitable, la faiblesse et l'impuissance de la faculté imitative. De là viennent la gaucherie, la maladresse et tout cet aspect d'une sauvage étrangeté qui se font remarquer chez presque tous ces muets. De là vient leur peu d'aptitude à partager les amusemens de leurs jeunes camarades, à répondre aux soins ingénieux dans lesquels s'exerce sans s'épuiser la patience d'un père ou d'une mère, pour apprendre à leur malheureux enfant à former quelques lettres, à se livrer à quelque travail utile, ou à contracter du moins les usages de la société. Il faut faire une grande place à cette même cause parmi celles que j'ai déjà signalées comme propres à produire et à entretenir le mutisme; car la parole, comme l'on sait, procède de l'imitation; et c'est sans contredit un de ses actes les plus étonnans et les plus difficiles, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de répéter une foule de petits mouvemens, la plupart invisibles, dont un seul de nos sens perçoit seulement le résultat.

Cette faiblesse ou discordance qu'on remarque dans les facultés intellectuelles de ces enfans, se représente nécessairement dans leurs facultés affectives. Je ne m'arrêterai point à suivre celles-ci dans leurs opérations, et à démontrer, par les bornes étroites qui les circonscrivent, combien est fausse cette opinion de quelques moralistes qui ont cru qu'il n'y a rien de commun entre l'esprit et le sentiment. Il me suffira de dire que ces enfans, étudiés sous ce nouveau point de vue, se montrent peu aimans, plus caressans qu'affectueux, violens et mobiles dans le petit nombre de leurs volontés, ne connaissant, pour les satisfaire, ni obstacles, ni convenances morales, ni droit de

Digitized by Google

propriété, et qu'enfin, sous le rapport de leurs besoins, de leurs goûts, de leurs passions, ils nous offrent encore, à l'âge de dix, douze, quinze ans, tous les caractères de la première enfance.

Tels sont les principaux traits sous lesquels nos premières observations ou les récits de leurs parens, nous présentent ces sortes de muets. Il s'agit alors de soumettre leur état à un examen plus approfondi, afin de décider s'ils sont ou ne sont pas susceptibles de développement.

Pour prononcer en toute sûreté sur ce point, il ne faut rien moins que plusieurs jours de nouvelles observations et d'épreuves. Voici celles qui servent à éclairer mon jugement.

Après m'être bien assuré que notre jeune muet n'est point sourd, je m'étudie à reconnaître l'étendue de son intelligence par l'étendue des relations établies entre lui et ses parens. J'exige, pour ne pas désespérer de lui, qu'il connaisse assez bien le nom ou le signe naturel des choses destinées à son usage, pour les donner quand on les lui demande, et les demander à son tour lorsqu'il en éprouve le besoin ou le désir.

Cette première épreuve faite à son avantage est loin de prouver cette perfectibilité; mais elle suffit pour l'infirmer si elle produit un résultat négatif. Tels sont les cas où l'enfant, dépourvu de parole et de signes, ne sait manifester sa volonté au sujet de ces mêmes objets que par des pleurs ou des mouvemens d'impatience, ou bien encore par un simple langage d'action qu'on peut regarder comme l'expression la plus brute de la volonté, ainsi que le prouve l'usage qu'en font les idiots, et quelques-uns même de nos animaux domestiques.

Je m'assure en même temps s'il est capable de cette opération de l'intelligence humaine qui, manifestée par le *oui* et le *non*, soit oral soit mimique, le met à même d'accepter ou de refuser, d'affirmer ou de nier, et d'exprimer ainsi, avec la plus

Digitized by Google

grande facilité, une foule de jugemens tant simples que composés.

Cette condition est des plus importantes. Celle qui suit n'est pas moins de rigueur. J'exige que, dans les essais auxquels je le soumets à plusieurs reprises pour juger de son aptitude à comprendre et à imiter, il ne se montre pas toujours le même dans ces épreuves, qu'il manifeste quelques dispositions à saisir les corrections qu'on lui indique, à rectifier ce qu'il a d'abord mal exécuté, et qu'il ait enfin l'idée du mieux faire.

On ne saurait trop répéter et varier ces épreuves analytiques des diverses facultés de l'entendement, se gardant bien toutefois d'admettre comme présages de perfectibilité quelques actes d'une intelligence purement locale. Je ne crains pas d'appeler ainsi celles que l'enfant ne manifeste qu'à l'occasion de ses besoins les plus impérieux ou de ses amusemens préférés. Il sera parvenu, par exemple, à prendre part à certains jeux de son âge, à en saisir les règles, les conditions et le but, sans que l'attention, la mémoire, la faculté de comparer, d'imiter, de comprendre et de juger, développées dans cet amusement, soient de nature à se prêter à une application plus sérieuse ou plus générale. C'est pour y avoir été trompé une fois que j'en fais ici l'observation.

Lorsque ces épreuves ont donné des résultats encourageans, et amené la manifestation d'une intelligence qui ne manque ni d'étendue ni de flexibilité, on peut regarder notre muet comme susceptible de recouvrer la parole et de se développer par l'éducation. Mais il faut que cette éducation soit appropriée à la condition spéciale dans laquelle il se trouve placé par son mutisme, autant que par la lésion mentale qui le produit et l'entretient.

Dans la crainte de dépasser les bornes que j'ai dû donner à

Digitized by Google

l'étendue de ce Mémoire, je n'entrerai point dans les détails de cette méthode particulière d'éducation. Je me contenterai d'en présenter sommairement la partie la plus importante, qui comprend les procédés à mettre en usage pour éveiller le besoin et la faculté de parler. Toutefois, quelque concision que je me propose d'apporter à cet exposé, je n'y procéderai point sans demander grâce à mes auditeurs pour l'aridité et la minutieuse importance des matières dont je vais les entretenir, et qui sont, je le sens bien, dépourvues de ce vif intérêt attaché aux sujets traités ordinairement dans cette enceinte.

Quand on considère la facilité merveilleuse avec laquelle un tout jeune enfant saisit et retient la valeur métaphysique de quelques sons fugitifs, et les reproduit à son tour pour exprimer les premières combinaisons de ses idées, on sent tout ce qu'un pareil résultat prouve d'activité dans l'intelligence humaine, et l'on prévoit tout ce qu'il faudra de travail, de patience et de méthode pour en obtenir forcément le même résultat. Dès-lors on se trouve conduit à faire une application pratique de l'idée que j'ai émise au début de ce Mémoire, à démontrer la parole comme un art d'imitation, dont il faudra, comme dans tous les autres, décomposer les élémens pour les enseigner d'abord séparément, puis assemblés un à un, deux à deux, trois à trois, dans cet état de combinaison enfin qui représente la phrase complète. Voici la marche qu'il faut suivre pour parvenir à ce but. Dans une salle spécialement consacrée à ces sortes d'exercices, on exposera tous les objets portatifs dont notre jeune muet connaît déjà ou les signes manuels ou les noms parlés. Dans le premier cas, on fera le signe en même temps qu'on prononcera le nom de chacune de ces choses. En les désignant ainsi, on se les fera successivement apporter, s'abstenant d'employer aucun verbe à cette demande. On aura

Digitized by Google

soin de choisir, pour ces premières désignations verbales, des objets dont les noms soient très-courts, composés de voyelles sonores, telles que l'*o* et l'*a*, et de syllabes à articulations visibles, comme les labiales et les dentales.

Au bout de quelques jours, on supprimera le signe manuel, pour n'employer que le signe verbal, que je suppose retenu déjà par la mémoire. Dès-lors, l'enfant se trouvera amené au point où fort souvent, d'après ma seconde supposition, il pouvait se trouver spontanément parvenu, c'est-à-dire qu'il saura distinguer les noms vocaux de quelques objets sensibles; il ne s'agira plus alors que d'étendre cette première acquisition au moyen du même procédé.

Après avoir ainsi pourvu la mémoire d'un grand nombre de noms substantifs, on passera à l'étude des adjectifs. On y procédera en groupant autour de chacun des objets déjà connus un nombre double, triple ou quadruple de ces mêmes objets, selon les différentes modifications de forme, de couleur, de pesanteur, de volume que doivent exprimer ces premiers adjectifs. On aura donc à faire connaître et à demander *le grand couteau, le petit couteau, le livre vert, rouge, jaune; la tasse cassée, la tasse raccommodée.* Ces deux derniers adjectifs, qui sont à proprement parler des participes, formeront une transition naturelle à l'étude des verbes.

Les premiers qu'on fera entendre seront des verbes neutres, *comme marcher, courir, parler.* Passant ensuite à ceux qu'on a nommés actifs, on leur donnera pour régime les substantifs déjà connus, associés bientôt après avec les adjectifs précédemment appris. Dans l'usage qu'on fera des verbes, on se bornera à les énoncer à l'infinitif. Ce temps, qui a l'avantage de s'appliquer indistinctement à toutes les époques et à toutes les conditions de l'action, sans en préciser aucune, se trouve, par

Digitized by Google

cette raison, plus approprié au peu de développement de l'intelligence, comme on le voit par l'usage préféré et à-peu-près exclusif qu'en font les peuples peu civilisés, et particulièrement les nègres de nos colonies.

La marche que j'ai suivie jusqu'à présent se trouve assez indiquée, sans qu'il soit besoin de dire comment, après les verbes, et toujours sous la forme du commandement, je fais entrer dans de nouvelles phrases impératives, adressées à notre muet, quelques-uns des adverbes et des prépositions dont l'usage est le plus indispensable.

Quand on a ainsi à sa possession les principaux élémens du langage, on peut, avec le petit nombre de mots acquis par la mémoire, mais diversement combinés, faire entendre et comprendre une foule de petites phrases assez compliquées, telles que celle-ci : *placer doucement la montre sur la petite table derrière l'écritoire.*

Une fois arrivés à ce point, laissant provisoirement de côté, comme parasites ou superflues, la conjonction et l'interjection, il ne nous reste plus que les pronoms à faire connaître à notre muet, pour qu'il ait une idée générale de tous les élémens de la phrase, appelés *parties du discours.*

Ces sortes de mots, qui ne sont plus, comme les autres, des signes d'idées, mais des signes de noms, l'arrêteront longtemps, à cause de cette difficulté embarrassante, qui se complique de deux autres non moins insignes : l'une d'être différens quand ils expriment la même chose ; l'autre, d'être les mêmes quand ils représentent des choses différentes. Ainsi, ce que je demande à cet enfant sous le nom de *mon* chapeau, et qu'il sera obligé, lui, d'appeler *ton* chapeau ou *son* chapeau, selon qu'il s'adressera à moi ou à une autre personne, n'est qu'une seule et même chose. D'un autre côté, si lui, cette autre

Digitized by Google

personne et moi, nous avons à parler chacun de *notre* chapeau, nous nous servirons tous les trois du pronom possessif *mon*, pour exprimer trois identités différentes.

Voilà pourquoi le langage des enfans est pendant long-temps dépourvu de pronoms, et voilà surtout ce qui explique une autre observation plus directement tirée du sujet qui nous occupe : c'est que le petit nombre de ces muets qui parviennent à recouvrer spontanément la parole, à une époque plus ou moins retardée, n'acquièrent que très-difficilement l'idée des pronoms, et font entendre, sous ce rapport-là, un langage très-défectueux. En voici deux exemples très-remarquables.

Le premier nous est fourni par un enfant qui avait atteint sa quatorzième année à l'époque où on me le fit connaître, et qui, à l'âge de huit ans, perdant tout-à-coup son indomptable mobilité, devenu calme, attentif, obéissant, avait commencé à écouter et à parler. Il exprimait assez nettement ses idées, qui, du reste, n'étaient pas beaucoup au-dessus de celles d'un enfant de cinq ou six ans. Ses phrases étaient extrêmement courtes, simples, mais surchargées d'une foule de répétitions oiseuses, nécessitées par l'absence totale des pronoms.

Voici quelques-unes de celles que je notai : *Lucien* (c'était son nom) *ne veut pas lire. Lucien ne veut pas que le Monsieur regarde dans l'oreille de Lucien. Papa a acheté un joli cheval pour monter sur le cheval de papa.*

Une demoiselle, qui avait dix-huit ans quand elle me fut présentée, fait le sujet de ma deuxième observation. La révolution de la puberté, en éveillant en elle de nouveaux sentimens et le besoin de les communiquer, avait rapidement développé son intelligence et les fonctions de l'organe de la parole, qui, jusque là, avait été confuse et très-bornée. Néanmoins, son langage offrait encore beaucoup de lenteur et d'embarras;

Digitized by Google

on l'eût pris pour celui d'une personne étrangère, s'exprimant péniblement dans un idiôme qu'elle connaissait à peine. Ce qui produisait surtout ses redites et ses hésitations, c'était l'emploi incertain des pronoms possessifs qu'elle plaçait souvent à contre-sens. Par exemple, en parlant de son mouchoir, de sa bourse, de ses gants, elle manquait rarement de dire : *ton* mouchoir, *ta* bourse, *tes* gants. Ses parens appelaient ces méprises un défaut de prononciation. J'eus beaucoup de peine à leur démontrer que c'était la répétition routinière de ces mêmes pronoms, tels qu'on les employait en lui parlant des choses qui lui appartenaient. Je reviens actuellement à mon sujet, dont cette digression m'a sans doute un peu trop écarté.

Jusqu'à présent je n'ai dirigé contre le mutisme qui nous occupe que des moyens purement métaphysiques. Je me suis contenté de favoriser l'acquisition de quelques idées simples, et de confier à la mémoire leurs signes représentatifs, sans m'occuper d'en provoquer la répétition. Peut-être s'en étonnera-t-on, si l'on perd un instant de vue l'influence nécessaire que les fonctions de l'esprit exercent sur les organes vocaux. Telle est cependant cette influence que rarement notre muet arrive à ce point de développement où nous venons de le laisser, sans avoir commencé à parler.

Il est possible néanmoins que le mutisme persiste. Comme on ne peut plus alors en accuser ni l'attention, ni la mémoire, ni la compréhension, il faut en chercher la cause dans l'inaction des facultés imitatives, et en provoquer l'exercice pour en obtenir la parole. Voici comment l'on s'y prendra.

L'on observera l'enfant avec soin, et l'on s'attachera à remarquer quelles sont celles de ses actions déjà apprises par l'imitation qu'il exécute avec le moins de répugnance et de maladresse. On cherchera alors à les compliquer, à les rendre de

Digitized by Google

plus en plus longues et difficiles, en lui montrant toutefois par quelles manœuvres on peut lever ces difficultés et exécuter ces nouvelles combinaisons.

Passant ensuite à des actes d'une imitation plus délicate, on pourra l'amener à tracer des caractères alphabétiques, ou mieux encore à copier quelques dessins linéaires des plus simples, comme ceux d'une clef, d'un couteau, d'une montre.

Ces exercices d'une imitation manuelle le conduiront sans peine à ceux de l'imitation orale, surtout si l'on a le soin de choisir pour ces premières répétitions le jeu apparent des organes de la voix et de la parole. On l'exercera donc à imiter tous les mouvemens visibles des lèvres et de la langue, ainsi que l'action de souffler, de tirer des sons d'un sifflet, et de pousser des cris. De ce point, c'est-à-dire, de la facilité d'émettre volontairement des sons à celle de les modifier par une articulation visible, il n'y a qu'un pas qui est bientôt franchi.

Il peut se faire cependant qu'on n'obtienne aucun succès marqué de ces méthodiques provocations adressées à l'instinct de l'imitation : alors il ne reste plus qu'un dernier expédient à tenter : c'est de faire un appel exclusif à celui des sens qui est spécialement chargé de diriger l'imitation vocale, au sens auditif; c'est de refouler vers celui-ci toute la sensibilité de relation, toutes les forces de l'attention, qui jusqu'alors se dépensaient entièrement par les yeux, et de condamner ceux-ci à l'inaction, en les environnant des ténèbres les plus profondes.

Deux moyens bien simples se présentent pour priver notre muet de la lumière. Le premier, qui consiste à l'enfermer dans une chambre entièrement soustraite à la clarté du jour, est fort incommode pour les parens, et pour tous ceux qui, chargés de le soigner et de lui parler, se trouvent ainsi condamnés à la même privation. Le second moyen de l'aveugler est de lui cou-

Digitized by Google

vrir la moitié supérieure de la figure d'une espèce de demi-masque, sans ouverture pour les yeux, fait de fer-blanc battu, et doublé d'une peau douce et épaisse. On le maintient solidement en place au moyen de fortes courroies, qui, après avoir embrassé la tête en différens sens, reviennent s'appliquer sur le masque, pour y être solidement fixées par des vis.

Cette seconde méthode a l'inconvénient de jeter notre pauvre muet dans une sombre tristesse, mêlée de transports de colère et de rage; mais cet état violent est de peu de durée. Au bout de cinq ou six jours, si le fâcheux appareil a résisté aux aveugles efforts tentés par des mains furieuses, si surtout il n'a pas été momentanément et furtivement détaché par quelque main compatissante, le calme et la résignation succèdent à la colère et à la tristesse. Alors on voit notre aveugle-muet se distraire par ce qu'il entend, et prendre un intérêt tout nouveau aux bruits et aux sons qui frappent son oreille maintenant très-attentive. La lenteur et les tâtonnemens qu'il est obligé de mettre dans toutes ses actions font évanouir sa fougueuse mobilité. Bientôt enfin l'impossibilité où il se trouve de manifester ses besoins et ses volontés par des signes manuels ou par le langage d'action, le font recourir à la parole.

Trois tentatives de ce genre, dirigées contre un mutisme opiniâtre, ne suffisent point pour m'autoriser à en déduire des conséquences générales.

Je dirai seulement que sur deux de ces muets, le résultat fut, au bout de quatre et de six mois, aussi heureux et aussi complet que j'en avais conçu et donné l'espérance. Le troisième ne retira de cet aveuglement artificiel d'autre avantage que de retenir et de répéter quelques mots isolés, et de comprendre beaucoup mieux ceux qu'on lui adressait. Mais ce résultat, à-peu-près négatif, ne doit pas être mis en ligne de compte, par la

Digitized by Google

raison que cet enfant, complètement idiot, ne m'avait point paru, lors même que je donnai le conseil de soumettre son mutisme à cette épreuve, devoir retirer un grand avantage de l'acquisition de la parole. J'avais eu plus d'une fois l'occasion de me convaincre que l'exercice de cette noble faculté, sans diminuer sensiblement l'idiotisme, ne servait qu'à ajouter à son affligeante manifestation. Il en fut ainsi chez cet enfant.

Les deux autres, et tous ceux qui réunissaient les conditions de perfectibilité que j'ai indiquées plus haut, ont non-seulement recouvré la parole, mais trouvé encore dans l'exercice de cette fonction un puissant moyen de développement intellectuel. C'est d'après des observations que j'ai recueillies sur eux dans l'espace de vingt années, que j'ai composé ce Mémoire. J'y ai fait entrer cependant quelques-unes de celles que m'ont offertes dans ce laps de temps plusieurs autres individus atteints de la même infirmité, et que, par différentes raisons, je n'ai pu soumettre au même traitement. J'ai tenu compte également du petit nombre de ces muets qui ont recouvré la parole, soit spontanément, soit à l'aide des soins inspirés par la tendresse maternelle. La totalité de ces individus ainsi venus à ma connaissance peut s'élever à quarante, parmi lesquels dix-huit ont reçu mes soins et mes conseils. J'en ai déjà dit le résultat.

Mais parmi ces résultats heureux, il en est un, Messieurs, qui n'était ni dans mes vœux ni dans mes espérances, celui de faire du récit de ces observations le sujet d'une communication si honorable pour moi. Puissé-je l'avoir rendu digne de votre attention, je n'ose dire de vos suffrages. Toutefois, en les souhaitant vivement, je cède bien moins à un sentiment de vanité, qu'au désir de voir mes faibles travaux, ainsi recommandés, porter des consolations et l'espérance dans le sein des familles qu'afflige cette espèce d'infortune.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR QUELQUES PHLEGMASIES CÉRÉBRALES

PRÉSENTÉES COMME CAUSE DE FIÈVRES INTERMITTENTES PERNICIEUSES,

Par M. ITARD, Membre titulaire.

D'après la direction actuelle de nos recherches médicales vers l'étiologie des fièvres dites essentielles, j'ai pensé que l'Académie ne recevrait pas sans intérêt communication de quelques observations propres à jeter du jour sur la cause prochaine, jusqu'à présent très-peu connue, des fièvres intermittentes pernicieuses.

Depuis long-temps il est reconnu que, dans la plupart des cas, les fièvres intermittentes rebelles et très-sujettes à récidiver, reconnaissent pour cause quelque inflammation chronique, et particulièrement celle qui, sous la dénomination vague d'*obstruction* ou d'*empâtement*, attaque quelques-uns des viscères abdominaux. Il est peu de praticiens attentifs qui n'aient vu aussi des phlegmasies latentes de la plèvre ou du poumon, avant de prendre le caractère patent de la phthisie pulmonaire, se cacher sous le masque d'une fièvre intermittente plus ou moins régulièrement périodique.

Chose plus remarquable encore, on a vu des inflammations d'organes fort secondaires, celle de l'urètre, par exemple, excitées par un stimulus morbide, comme dans la gonorrhée, ou par une application thérapeutique, comme celle des bou-

Digitized by Google

gies cautérisantes; on a vu, dis-je, ces inflammations provoquer de violens accès de fièvre intermittente (1).

D'après ce petit nombre de faits, et ceux surtout dont se composent nos découvertes récentes sur les causes organiques des fièvres continues, on a de fortes raisons de croire que les intermittentes, qui ne diffèrent de celles-ci que par une modification peu importante, celle du type, reconnaissent également pour cause prochaine une phlegmasie aiguë ou chronique de quelque organe important. Le cerveau et ses membranes seraient-ils le siége de cette phlegmasie dans les intermittentes pernicieuses, particulièrement dans celles de ces fièvres dont le caractère réside dans un dérangement grave des fonctions cérébrales, comme dans la soporeuse, la délirante, la convulsive, la céphalalgique, etc.? Telle est l'idée qu'en a conçue le judicieux auteur d'une nouvelle Pyrétologie (2), mais qu'il n'a pu toutefois établir sur des faits bien péremptoires. Les monographies que des auteurs célèbres ont consacrées à cette grave maladie ne contiennent qu'une seule observation de nature à éclairer ce point important de la doctrine des fièvres. Cette observation, rapportée par Comparetti, forme la 16e de son recueil (3).

Bien que la fièvre qui en fait le sujet n'ait pas offert constamment le caractère de l'intermittente pernicieuse, l'évidence de la cause qui l'a provoquée et entretenue, les nombreux

---

(1) A. Petit, *Mémoire sur la Rétention d'urine par le rétrécissement de l'urètre, et sur la Cautérisation de ce conduit excréteur avec la pierre infernale.* Paris, 1818.

(2) *Pyrétologie physiologique*, par F.-G. Boisseau. *Paris*, 1823.

(3) *Riscontri medici delle febbri larvate periodiche perniciose*, di Andrea Comparetti. *Padova*, 1795.

Digitized by Google

traits de ressemblance qu'elle présente avec celle dont j'ai à tracer l'histoire, m'autorisent à la reproduire dans ce Mémoire. Je la débarrasserai toutefois d'une foule de détails et de répétitions qui seraient ici sans intérêt.

1re Observ. Un homme âgé de trente-quatre ans, après de grandes fatigues de corps et d'esprit, est atteint, à Venise, dans l'été de 1771, d'une fièvre tierce qui se reproduit à la même époque les deux années suivantes, traitée et dissipée par les purgatifs et le quinquina.

Au printemps de 1774, la fièvre reparaît avec le type de double-tierce, et le caractère d'intermittente pernicieuse céphalalgique. Dans le long cours et les fréquentes récidives de cette fièvre, plusieurs médecins appelés mettent successivement en usage et sans autre résultat que d'aggraver la maladie, des saignées du bras, du cou, du pied, des applications de sangsues au fondement, des ventouses à l'occiput. Le quinquina à haute dose réussit beaucoup mieux d'abord, quoique son effet se borne à suspendre les accès pour quelques jours, ou tout au plus pour quelques semaines. Au bout de ce temps, les accès reparaissent, peu réguliers, à la vérité, souvent avec le caractère de simple redoublement, mais toujours accompagnés des mêmes symptômes, qui vont s'aggravant, et qui sont : une céphalalgie violente qui arrache des cris de douleur au malade, plus vive encore du côté droit de la tête, où elle occupe profondément le conduit auditif, d'où elle se propage jusqu'à la région sous-maxillaire voisine, qui est parsemée de quelques *tubercules ;* de la surdité avec bourdonnement de l'oreille du même côté ; un sentiment de constriction douloureuse à la nuque ; de la prostration ; un affaiblissement dans tous les sens ; l'hébétude des facultés mentales, enfin l'impossibilité de supporter, sans augmentation du malaise, les plus légers bruits comme la

Digitized by Google

lumière la plus faible. Dans un des plus violens accès survenus au mois d'octobre, il se joint à ces symptômes une longue syncope suivie d'assoupissement, de convulsions avec roideur tétanique. Après un amendement passager, obtenu de nouveau par le quinquina à haute dose, la fièvre reparaît avec la plupart de ces accidens cérébraux. La douleur de tête est portée au plus au point d'intensité, et l'auteur remarque qu'elle est hors de toute proportion avec la fièvre. Le malade se plaint d'un sentiment de distension douloureuse dans les membranes du cerveau, de plénitude dans toute la tête, et d'une sensibilité du péricrâne qui dégénère en douleur par le moindre toucher. A la lésion déjà mentionnée de l'ouïe se joint celle de la vision : la lumière de la chandelle paraît au malade entourée d'une zone bleuâtre, et la pupille éprouve des oscillations, ou, pour rendre plus littéralement l'observation de Comparetti, *un mouvement variable par le même degré de lumière.* L'otalgie redouble pendant les accès et se fait sentir comme une douleur vive, rongeante du méat auditif. On était alors au mois de mai; la maladie durait depuis le printemps précédent. Et cependant, selon l'importante observation faite par Comparetti, la nutrition n'avait pas éprouvé une lésion proportionnée à la longueur et à la gravité de la maladie. Enfin on examine le conduit auditif et l'on voit qu'il s'en écoule une matière purulente blanchâtre non fétide. On découvre profondément une petite tumeur blanche terminée par un point noir à son sommet. Dès ce moment et sans l'aide d'aucun autre remède, la fièvre décroît progressivement, et cette fois la convalescence fut complète, aidée peut-être par l'exercice, des distractions puisées dans la bonne société et le retour du malade à Vérone, sa patrie.

Dans les corollaires dont l'auteur, selon la méthode qu'il a

Digitized by Google

adoptée pour son ouvrage, accompagne cette observation, il envisage ce cas comme une double-tierce dégénérée en sub-continue maligne, se cachant, ajoute-t-il, sous le masque d'une affection locale de la tête. *Vestendo la larva d'un affettione locale del capo.* On pensera sans doute que, pour assigner à cette maladie son véritable caractère, il faut retourner complètement cette phrase de notre auteur italien, et dire que c'était une lésion de la tête cachée sous le masque d'une fièvre.

Mais avant de développer nos idées sur le siége et les conséquences de cette lésion cérébrale, rapprochons de suite l'observation de Comparetti, pour mieux les éclairer l'une par l'autre, de celle que j'ai recueillie moi-même et qui a été l'occasion de ce travail.

2e Obs. Un magistrat de la ville de Dijon, âgé de trente ans, ayant le teint vivement coloré, beaucoup d'embonpoint et toute l'apparence extérieure d'une robuste et brillante santé, vint, il y a environ deux mois à Paris, pour me consulter sur une otorrhée qui affectait l'une et l'autre oreille. Cet écoulement était accompagné d'une surdité assez prononcée du côté gauche, presque complète du côté droit, et de bourdonnemens continuels. Il se plaignait encore d'être fort sujet aux vertiges, aux éblouissemens, à des tremblemens et soubresauts des membres, d'avoir la tête toujours embarrassée, souvent fort douloureuse; de devenir de jour en jour plus nerveux, plus irritable, et tellement que la moindre contrariété, le plus léger contre-temps, suffisaient pour jeter dans un trouble extraordinaire toutes les fonctions du corps et de l'esprit.

L'examen que je fis, à la lumière du soleil, de toutes les parties visibles de l'organe auditif, me laissa voir ce qu'on rencontre presque toujours dans ces sortes de cas, la membrane

qui revêt le conduit de l'oreille, rouge, boursoufflée, baignée d'une matière puriforme; celle du tympan remplacée ou recouverte par des fongosités traversées par des capillaires artériels, qu'indiquaient visiblement le soulèvement et l'affaissement alternatifs de ces carnosités. L'air fortement expiré et accumulé dans la cavité gutturale, la bouche et les narines étant closes, s'échappait avec un léger sifflement de l'oreille droite; ce qui annonçait l'ouverture ou la destruction de sa membrane tympanique. Le même phénomène n'avait pas lieu dans l'autre conduit, soit qu'il fût encore pourvu de cette cloison, soit, ce qui me parut le plus probable, qu'il se trouvât complètement bouché par ces végétations morbides qu'on y voyait également.

Cette otorrhée me parut des plus graves et de l'espèce de celles que j'ai nommées *cérébrales* (1). J'en doutai encore moins quand le consultant m'eut raconté ce qui suit. L'écoulement datait de sa plus tendre enfance, et s'était établi à la suite de violentes otites fréquemment renouvelées. Vers l'âge de la puberté, la maladie cessa d'offrir un caractère purement local, et s'accompagna de ces accidens ou phénomènes nerveux déjà mentionnés et provoqués évidemment par la souffrance de l'encéphale. Ce trouble général se manifesta encore davantage par plusieurs atteintes de fièvre. Le malade avait dix-sept ans quand il fut attaqué de la première : c'était en 1813. La fièvre fut continue, accompagnée d'une céphalalgie des plus violentes, de délire, d'une sécheresse extrême de la langue et des lèvres, d'un enchifrènement extraordinaire, et vers le huitième jour de la maladie, de l'excrétion d'une matière jaunâtre fort abondante, que le malade rendait en se mouchant et en crachant. La maladie, considérée comme bilieuse par un médecin de Bar,

(1) *Traité des Maladies de l'Oreille et de l'Audition.* Paris, 1821.

Digitized by Google

où se trouvait alors le malade, fut traitée par des évacuans et céda complètement vers le dix-huitième jour. Environ trois semaines après, quand le rétablissement paraissait à-peu-près complet, il se déclara un violent accès de fièvre avec frisson très-vif, céphalalgie atroce, impossibilité de supporter la lumière, convulsion et délire. Dans ce délire, le malade conservait le sentiment de son existence, par les hurlemens qu'il s'entendait pousser. L'accès ne dura que quatre heures; mais le médecin, effrayé de son intensité et de sa réapparition le lendemain à la même heure et avec les mêmes symptômes, se hâta de traiter cette fièvre intermittente comme une pernicieuse, en administrant à haute dose l'écorce du Pérou. Il se déclara un troisième accès; mais le quatrième, qui eut lieu avec un notable amendement, fut le dernier. Pendant ce temps, il ne survint aucun changement notable dans la maladie de l'oreille, au moins du côté du méat extérieur.

Trois mois après, cette même fièvre intermittente reparut avec les mêmes symptômes et l'expuition de cette même matière verdâtre que le malade avait rendue dans le cours de la première fièvre, et qu'il croit, sans en être bien sûr, avoir également crachée dans la première atteinte de l'intermittente pernicieuse.

A l'époque de cette troisième maladie, ce jeune homme se trouvait à Paris, où il réclama les soins de M. Fizeau. Notre honorable confrère regarda aussi cette fièvre comme une intermittente pernicieuse, et la dissipa également au bout de quatre ou cinq accès par le quinquina à forte dose.

En 1814, quatrième récidive de la fièvre avec le type quotidien, comme dans les deux précédentes, et de même accompagnée d'une violente céphalalgie, d'une douleur profonde et lancinante au-dessus de l'œil droit, de délire plaintif, d'agitation convulsive, de l'exacerbation du mal de tête par l'action pas-

Digitized by Google

sagère de la plus faible lumière, et de l'expuition de cette sécrétion morbide qui s'écoulait évidemment par la trompe d'Eustache. Depuis cette époque, huit ans s'écoulèrent sans nouveaux accidens, et sans autres symptômes remarquables du côté de l'oreille, qu'une sorte de périodicité dans la récrudescence de l'inflammation chronique dont cet organe est le siége. Deux fois par an et à des intervalles à-peu-près égaux, il se développait dans l'oreille droite une douleur vive et profonde, qui se propageait dans la région sus-orbitaire du même côté, et ne se calmait que lorsque, au bout de quatre, cinq ou six jours, le conduit auditif venait à fluer plus abondamment. A la suite d'un de ces redoublemens d'otorrhée, l'écoulement ayant été brusquement arrêté par l'action d'un air froid, la fièvre se déclara pour la cinquième fois, mais comme lors de la première invasion, avec le type continu et les mêmes symptômes, quoique plus intenses. La sensibilité de la rétine était exaltée à un tel point que, quoiqu'on eût fermé avec soin les volets et tiré tous les rideaux du lit, le malade était obligé de se tourner du côté de la ruelle pour soustraire ses yeux à une faible lueur du jour, que lui seul avait la faculté d'apercevoir. La fièvre, traitée par les évacuans et le quinquina en substance, se dissipa avant la fin du troisième septénaire. Ce fut peu de mois après que ce magistrat réclama mes conseils. Je ne pouvais en donner que de fort impuissans, et cette raison m'empêche de les reproduire ici. Il suffit seulement, pour le but que je me suis proposé dans ce Mémoire, d'avoir montré par le simple exposé des faits, que les cinq attaques de fièvre, deux fois continue et trois fois intermittente, mais toujours avec délire, céphalalgie, mouvemens convulsifs, ont été le produit d'une inflammation qui, de l'oreille interne, s'est propagée, ou par sympathie ou par continuité de partie, aux méninges et peut-être à la masse encéphalique.

Digitized by Google

Cette lésion consécutive de l'encéphale dans l'otorrhée a lieu de deux manières qu'il est important de distinguer. Tantôt l'inflammation est le résultat d'une vive récrudescence de l'otorrhée, et alors l'encéphalite ou l'arachnoïdite produite par le travail qui n'est qu'une propagation de la phlegmasie de l'oreille, se dissipe complètement, pourvu toutefois que sa durée ou son intensité n'ait pas été trop considérable. Tantôt l'inflammation chronique de l'oreille interne mine le rocher au moyen de la carie, et se propage peu à peu jusqu'à la portion de la dure-mère qui le tapisse. Cette membrane noircit, se détache de l'os et suppure; l'arachnoïde, si elle n'a pas été la première affectée, se phlogose à son tour, et bientôt la portion de la masse encéphalique subjacente prend part à ce travail morbide. Ici, comme l'on voit, la maladie du cerveau est chronique, et sujette, comme telle, à des récrudescences plus ou moins fréquentes. Du reste elle s'établit et s'aggrave d'une manière si lente, si peu sensible, que les fonctions vitales, et particulièrement celles de la nutrition, n'éprouvent aucun dérangement notable, comme on l'a vu dans les deux observations précédentes; et c'est cette inflammation, ou reproduite ou exaspérée, qui provoque la fièvre. Cette fièvre symptomatique se manifeste tantôt par accès irréguliers, qui reparaissent après des intervalles plus ou moins longs, tantôt avec le type continu, tantôt sous la forme d'une intermittente périodique, comme dans les deux cas précédens, et toujours accompagnée d'une céphalalgie violente, plus prononcée dans une partie de la tête, de délire, de mouvemens convulsifs, d'assoupissement, d'une vive sensibilité de la rétine, et enfin de la plupart des symptômes sur lesquels on a établi le caractère de la fièvre ataxique ou adynamique, soit continue soit intermittente. Je conviens toutefois que, pour admettre une phlegmasie cérébrale comme cause déterminante de ces

Digitized by Google

sortes de fièvres, et particulièrement de cette espèce d'intermittente pernicieuse dont j'ai donné deux exemples, il me resterait à prouver que ces lésions des fonctions cérébrales, qui en faisaient les principaux caractères et tout le danger, n'étaient pas le résultat d'une irritation sympathique, produite sur le cerveau par l'oreille malade, ou par quelqu'autre organe également enflammé. Pour combattre victorieusement cette dernière opinion, il faudrait pouvoir appuyer la première sur des exemples de fièvres intermittentes ataxiques produites par des encéphalites bien caractérisées, et démontrées telles par la preuve qui est actuellement de rigueur, l'autopsie cadavérique. Grâces aux progrès toujours croissans de l'anatomie pathologique et de la médecine d'investigation, il m'est possible de fournir cette preuve, et je la tire des quatre observations suivantes, qu'il me suffira de rapporter fort sommairement.

3e Obs. A la suite d'un violent coup reçu à la tête, et après quatre jours d'une santé parfaite en apparence, un homme éprouve le soir un violent accès de fièvre avec céphalalgie, frisson, délire alternant avec l'assoupissement, coloration de la face, et douleur très-vive dans le cou. Ces symptômes disparaissent le lendemain matin, et pendant toute la journée le malade raisonne bien et mange de bon appétit. Huit accès semblables se succèdent, toujours séparés par une apyrexie complète. Mais après le neuvième les accidens persistent, et le malade meurt dans le côma.

A l'ouverture du cadavre, on trouva les méninges enflammées, recouvertes d'une exsudation puriforme; la substance du cerveau, dans la partie correspondante à la plaie, brune et liquéfiée; la troisième vertèbre dorsale fracturée, et la membrane de la moelle épinière légèrement phlogosée en cet endroit.

Cette observation est tirée de la thèse de M. Lemaire sur les

Digitized by Google

principaux effets de la percussion à la tête. (*Paris*, an XI.) La suivante est extraite de la dissertation de M. Deslandes.

4e Obs. Après une céphalalgie et quelques symptômes gastriques qui durent pendant quelques jours, une femme est prise d'une fièvre intermittente tierce, qui se présente avec ces caractères : violente douleur de tête occupant l'occiput et les côtés du cou, frissons, vomissemens spontanés très-abondans, suivis d'une vive chaleur.... A ces symptômes se joignent, dans les six derniers accès, rougeur de la face, assoupissement, dureté du pouls, douleur très-vive dans les membres abdominaux. Après douze accès, la fièvre devient continue et s'accompagne de délire, d'assoupissement, d'une céphalalgie atroce, surtout aux tempes, de vives douleurs au cou, dans les bras et dans les jambes, de sécheresse de la langue et des lèvres, de petitesse du pouls, de strabisme, etc. La malade meurt au 29e jour de sa maladie, après cinq jours de fièvre continue.

Notre honorable confrère M. Récamier, dans les salles duquel était couchée la malade, avait combattu la céphalalgie, qui était le symptôme dominant des accès, par plusieurs applications de sangsues au cou. Le quinquina, prescrit en injections, avait été rejeté, et, en lavement, avait paru aggraver les accidens. A la suite d'un vomitif, il s'était déclaré une violente épigastralgie, qui n'avait cédé qu'aux sangsues. Trois saignées avaient été pratiquées aussi avec apparence de succès.

A l'ouverture du cadavre, on trouva l'arachnoïde qui tapisse la protubérance annulaire, le cervelet, la moelle allongée et la moelle rachidienne, opaque et très-épaissie, une quantité considérable de pus entre cette membrane et la pie-mère, les circonvolutions cérébrales aplaties, un épanchement séroso-purulent dans les ventricules latéraux, ainsi que dans le quatrième, et l'arachnoïde qui les tapisse également épaissie.

Digitized by Google

5e Obs. Un adulte fort et bien constitué, éprouve quatre accès d'une fièvre quotidienne, dont les principaux symptômes sont, d'abord et avant l'invasion de la fièvre, une céphalalgie intolérable, et pendant l'accès, délire, rougeur très-vive de la face, agitation, pouls dur, petit et fréquent, fermeture des yeux, rétrécissement extrême des pupilles, soubresauts des tendons, haleine très-fétide. Dans l'après-midi, disparition de tous les symptômes, à l'exception d'un léger reste de mal de tête. Bien-être jusqu'au lendemain matin.

Le quatrième accès emporte le malade. L'ouverture cadavérique laisse voir l'arachnoïde très-rouge, épaissie, plus adhérente que de coutume aux circonvolutions du cerveau, et la muqueuse du colon et des intestins grêles vivement colorée en rouge.

6e Obs. Un maçon robuste et bien constitué, est pris subitement d'un accès de fièvre avec céphalalgie frontale très-intense, tremblemens, frissons suivis de chaleur et paralysie des membres. L'accès se termine au bout de douze heures, et le malade passe la journée du lendemain dans une apyrexie complète. Le troisième jour, la fièvre reparaît, mais plus intense, suivie de surdité, de mouvemens convulsifs, de délire, de resserrement des pupilles, et d'un tremblement général de tous les membres. Trois autres accès, pareillement marqués en tierce, ont lieu, également séparés par une apyrexie complète. On essaie quelques prises de quinquina, qui sont rejetées par le vomissement. Le malade meurt au cinquième accès.

On trouve toute l'arachnoïde épaissie, infiltrée, ainsi que le tissu cellulaire subjacent, d'une sérosité purulente qui remplissait aussi les ventricules; le cervelet mollasse; le cerveau plus dense à l'extérieur que dans l'état naturel, et contenant dans son lobe moyen droit un foyer purulent.

Digitized by Google

Ces deux dernières observations sont extraites du riche recueil de faits publiés sur l'inflammation de l'arachnoïde, par MM. Parent Duchâtelet et Martinet. Cet ouvrage m'en offrait encore deux autres fort analogues et non moins concluantes. J'ai cru devoir borner là mes emprunts et mes preuves. J'ai cru que, bien qu'en petit nombre, les faits rapportés dans ce Mémoire suffisaient pour démontrer qu'une inflammation aiguë ou chronique des méninges ou de l'encéphale peut ne se manifester que par des symptômes intermittens, et que la fièvre connue sous le nom d'*intermittente ataxique* n'est dans certains cas, qui se multiplieront beaucoup sans doute par l'observation, qu'une fièvre symptomatique excitée par cette phlegmasie du cerveau. Remarquons aussi le changement de l'intermittente en continue à mesure que la maladie s'aggrave et touche à sa fatale terminaison, comme une preuve que le type de la fièvre sert bien moins à établir son caractère ou sa nature, qu'à marquer le degré d'intensité de la lésion locale qui la produit. Enfin n'oublions pas de noter également, comme un fait précieux de thérapeutique, que dans les différentes attaques de fièvre intermittente pernicieuse qui ont assailli le malade qui fait le sujet de mon observation, le quinquina donné à haute dose a eu un effet extrêmement heureux, bien que cette fièvre fût symptomatique et provoquée évidemment par une inflammation.

Digitized by Google

MÉMOIRE

Lu dans la séance publique de l'Académie royale de Médecine, le 23 juillet 1824.

PAR M. ESQUIROL, MEMBRE TITULAIRE.

Existe-t-il de nos jours un plus grand nombre de fous qu'il n'en existait il y a quarante ans?

Question moins indifférente qu'elle ne le paraît d'abord, s'il est vrai que sa solution puisse éclairer l'opinion publique, et fixer les idées sur un point aussi important de l'histoire des infirmités de l'esprit humain.

Il est incontestable que l'accroissement de la population, que les vices, que les excès inséparables des progrès de la civilisation ont fait augmenter le nombre des insensés; mais cette augmentation est lente et progressive : elle serait restée inaperçue comme celle des autres maladies, si plusieurs circonstances ne l'eussent rendue apparente.

Il est vrai que dans un même pays, dans une même ville, le nombre des fous, le caractère des folies, varient suivant des causes accidentelles faciles à apprécier, comme il est encore vrai que les proportions ordinaires se rétablissent bientôt. Mais je ne veux parler ici que de cette effrayante augmentation du nombre des aliénés qui menace la France comme d'une calamité propre au temps présent.

Je ferai observer que cette crainte n'est pas nouvelle, qu'elle

Digitized by Google

fut d'abord partielle, que les médecins commencèrent à jeter l'alarme, et que les administrations contribuèrent plus tard à la rendre générale.

Les plaintes sur l'augmentation du nombre des insensés éclatèrent en Angleterre dès l'année 1788, époque de la maladie de Georges III. Heberden, en 1801, démontra le peu de fondement qu'avaient ces plaintes, et dissipa les inquiétudes qui s'étaient alors manifestées chez nos voisins, comme elles cherchent à s'accréditer aujourd'hui parmi nous. Les craintes se renouvelèrent en 1812 et 1813, lorsque le parlement britannique ordonna qu'il serait fait dans les trois royaumes une enquête sur le sort des aliénés; le docteur Burrows, dans un ouvrage imprimé en 1821, a cherché à rassurer les esprits par d'excellens raisonnemens, appuyés des relevés faits par le docteur Willan; il résulte de ces relevés, que depuis 1801 jusqu'à 1819 inclusivement, le nombre des insensés dans la ville de Londres n'est augmenté que de cinq individus.

Langermann, qui avait fait une étude particulière des maladies mentales, imprimait, en 1797, que le nombre des aliénés augmentait en Allemagne, et pour preuve de cette assertion, il disait que dans les maisons de correction et dans les hospices de Waldheim et de Torgow, les places ne suffisaient plus pour les insensés qu'on y présentait, quoique, dans l'espace de vingt-cinq ans, depuis 1772 à 1797, on eût porté ces places de 308 à 630; mais à cette époque, Langermann avait acquis une grande réputation, et Reil, son disciple, préparait la publication de son bel ouvrage sur le traitement psychique de la folie.

Depuis vingt-sept ans, je n'ai cessé d'entendre cette question : *y a-t-il plus de fous qu'autrefois?* Il y a dix ans que j'ai essayé d'y répondre dans le Dictionnaire des Sciences médicales.

Digitized by Google

Je l'ai observée rare
vingt ans. J'ai noté
rapprocher d'autre
cause a pu prédisp
huit à trente et un
les aliénés de cet à
époque comme à
frayeur qui se rép
présence des troup
depuis long-temps

L'indifférence e
qu'on n'y observ
religieux ou par l
circonstances dif
quelques monom
ont été peu no
disparu.

Si l'éducation
pas moins vrai q
de ces vices sig
l'homme à tous

---

précipite entre son
avant d'arriver jus
mois après, Madam
stitution nerveuse,
elle se marie, elle
des chagrins dome
pendant son délir
nomie exprime l
fureur, afin de
nées, cette mala
se présentent de

rarement et sur des sujets âgés de quatorze à
noté ces faits quoique peu nombreux, afin de les
autres faits analogues. Les individus que cette
disposer à la folie sont aujourd'hui âgés de vingt-
t un ans : cependant on ne voit point que, parmi
cet âge, il y en ait dont la maladie remonte à cette
ne à sa cause première. En 1814 et 1815, la
e répandit en tous lieux par l'approche et par la
troupes étrangères, produisit quelques folies, mais
emps il n'en reste plus de trace.
nce en matière de religion est telle en France,
bserve point de folies provoquées par le fanatisme
par la mysticité; et si depuis vingt-ans, dans trois
s différentes, inutiles à rapporter, il s'est montré
nomanies produites par l'exaltation religieuse, elles
1 nombreuses, et même elles ont presque aussitôt

ation a perdu sous beaucoup de rapports, il n'en est
vrai que l'éducation de l'enfance n'est plus entachée
es signalés par Mallebranche, vices qui exposent
1 tous les égaremens de l'imagination effrayée dès le

---

tre son mari et les assassins, en disant avec force, vous me tuerez
ver jusqu'à lui. Tant d'héroïsme désarma ces forcenés. Quelques
Madame..... accoucha d'une fille. Celle-ci naquit faible, d'une con-
rveuse, et fut sujette dès l'enfance à des terreurs paniques. Néanmoins
ie, elle est mère de plusieurs enfans qui la fatiguent, elle éprouve
1s domestiques et devient maniaque. Cette infortunée voit sans cesse,
n délire, des armes, des assassins, du sang répandu; sa physio-
prime la terreur la plus forte; toujours elle est prête à des actes de
fin de repousser les meurtriers et les assassins. Après plusieurs an-
te malade tombe dans la démence : les images de sang et de meurtre
tent de temp en temps à son esprit.

Digitized by Google

Quel royaume
chaînement de to
mière invasion
1817, que le n
même année, le
mettre à feu Luz
de Médecine de
sur les établisse
lades en Espagn
nistratives des h
aucune des ré
fin de cette a
du nombre de
niquai les rés
Médecine, cl
sensés renfer
M. le doct
tention partic
de ces contré
de l'augment
en Italie, à l'
ne s'était occ
Dans le v
par M. le d
glige point
existant da
des homme
aurait-il n

(1) A la
Madrid, Cad

Digitized by Google

ıe a été plus horriblement tourmenté par le dé-
toutes les passions que l'Espagne depuis la pre-
des Français, et cependant s'apercevait-on, en
nombre des aliénés eût augmenté? Dans cette
le docteur Hurtado voulut bien se charger de re-
ızuriaga, sécretaire perpétuel de l'Académie royale
e Madrid, une série de questions que j'avais rédigée
semens des aliénés, et sur le personnel de ces ma-
gne. Luzuriaga adressa ma note aux juntes admi-
hôpitaux des principales villes du royaume, et dans
éponses dont je possède les originaux datés de la
année 1817, on ne se plaint de l'augmentation
les fous en Espagne. Au reste, lorsque je commu-
ésumés de ces réponses à la Société de l'Ecole de
chaque membre fut surpris du petit nombre d'in-
rmés dans les hôpitaux de ce pays (1).
:teur Anceaume, en 1818, visitait l'Italie, dans l'in-
iculière de faire des recherches sur l'état des aliénés
rées. Ce médecin n'entendit nulle part se plaindre
ntation du nombre de ces malades. Nulle part encore
l'exception d'Aversa dans le royaume de Naples, on
ccupé d'améliorer le sort de ces infortunés.
voyage médical en Italie, fait pendant l'année 1820,
docteur Valentin, cet infatigable observateur ne né-
t les aliénés; il fait connaître le nombre total des fous
ans l'hôpital de chaque ville; il tient note du nombre
nes insensés comparé à celui des femmes. M. Valentin
manqué de signaler l'augmentation du nombre des

fin de 1817, il n'y avait que 509 aliénés dans les hospices de
adix, Valence, Tolède, Barcelone, Tarragone, Sarragon, Cordoue.

Digitized by Google

Ce n'est donc
tale, modifiées
soudre la questi
anglais ont attri
qui nous sont é
explications *qu*
France; tandis q
n'ont exercé auc

Cependant le
pitaux s'encombr
de ce surcroît
Quelle est donc
n'est-elle qu'app
poser les faits.

Lorsqu'un p
cins de l'Europ
nérale; cette n
médecins; *tous*
craignaient plus
fait place à l'effr
pisies cérébrale
parce qu'on les
vantage. Il en a
que le célèbre
à la Charité.

L'auteur d'u
et muets (177
question : Po
muets qu'il n'e
vient-il au m
naissait aupara

Digitized by Google

ıc pas dans l'étude des causes de l'aliénation men-
par les circonstances, qu'il faut chercher à ré-
stion qui nous occupe. En effet, les médecins
ribué cette augmentation chez eux à des causes
étrangères. Les Allemands ont eu recours à des
ui ne sont applicables ni à l'Angleterre ni à la
s que chez nous on accuse des circonstances qui
ucune action ni en Angleterre ni en Allemagne.
le nombre des aliénés augmente partout; les hô-
mbrent; les administrations charitables s'alarment
ıit de population et de la dépense qu'il nécessite.
onc la cause de cette augmentation? est-elle réelle?
'apparente? Vous allez en juger : il me suffira d'ex-
ts.
n prix fut solennellement proposé à tous les méde-
ırope, le *croup* fut l'objet d'une préoccupation gé-
te maladie fut le sujet des recherches de tous les
tous les enfans mouraient du croup; les mères ne
plus pour eux que le croup. La terreur du croup a
ı l'effroi que causent les inflammations et les hydro-
ébrales. Ces maladies semblent s'être multipliées,
ın les a mieux étudiées, et parce qu'on en parle da-
l en avait été de même des maladies du cœur pendant
lèbre Corvisart faisait ses savantes leçons de clinique
ité.
ur d'un ouvrage qui a pour titre, *Institution des sourds*
(1776), commence le chapitre premier par cette
: Pourquoi voit-on aujourd'hui plus de sourds et
u'il n'en avait paru jusqu'à présent? Depuis trente ans,
au monde plus d'enfans sourds et muets qu'il n'en
auparavant? La ville de Paris en renferme un grand

Digitized by Google

progrès. Elle ab
elle chercha d
varia suivant le
appréciés, et l
secours de l'h
cie, les médec
les moyens mo
souvent mise e
et qui est plus
ment.

M. Pinel, da
moires qu'il a
avantages des

M. le marq
hospices et hô
sultats suivan
la Salpêtrière
jusqu'au 1er
ont été admis
ris, c'est-à-dire

Un membr
Paris, qu'on
cins, dans u
les hospices
qu'à 1821,
sortis guéris
Si M. l'admi
ces deux ho
épileptiques
portion des
admissions.

Digitized by Google

ndonna le traitement exclusif adopté jusque là;
nouvelles méthodes thérapeutiques; elle les
causes mieux connues, les symptômes mieux
marche de ces maladies mieux étudiée. Aux
ɟiène, aux remèdes fournis par la pharma-
s aujourd'hui associent et substituent souvent
ux, sorte de médecine impraticable autrefois,
usage de nos jours, même dans les hôpitaux,
conde en succès qu'on ne pense générale-

son Traité de la Manie, et dans divers mé-
ıbliés depuis, a prouvé par les faits tous les
ıcipes qu'il avait proclamés.
de Pastoret, dans le Rapport sur l'état des
ux de Paris, imprimé en 1816, donne les ré-
traitement des aliénés dans les hospices de
de Bicêtre. Depuis le 1^er^ janvier 1804
ier 1814, 3,943 insensés des deux sexes
ces deux hospices; il en est sorti 2,149 gué-
s de la moitié.
la Commission des hospices et hôpitaux de
ut accuser de partialité en faveur des méde-
mé général des admissions des insensés dans
Salpêtrière et de Bicêtre, depuis 1801 jus-
que 4,968 insensés des deux sexes sont
deux maisons, sur 12,592 individus admis.
eur eût défalqué des individus reçus dans
comme aliénés en traitement, les idiots, les
ieillards tombés en démence sénile, la pro-
ns eût dépassé de beaucoup la moitié des
sultats, auxquels je pourrais en ajouter de

Digitized by Google

d'espérance et de consolation. Plusieurs médecins réunis soit entr'eux, soit dans les sociétés médicales, parlent du même malade, tandis que dans les temps passés un seul à peine l'aurait-il vu! Enfin les aliénés, soustraits à la plus redoutable des infirmités humaines, ne sont-ils pas dans le monde l'objet d'un intérêt tout particulier, que réveille le souvenir de la maladie à laquelle ils ont échappé? Ne sont-ils pas autant de témoins qui attestent les progrès de la médecine, lors même qu'ils ne parlent pas de ses succès.

C'est là, sans doute, une des premières causes qui font qu'on ne cesse de répéter que le nombre des fous est prodigieusement augmenté et qu'il augmente tous les jours. Les maux de la révolution, l'exaltation des passions, l'exagération de quelques idées semblent fortifier cette opinion, qui s'étend, se propage et s'accrédite.

L'heureuse impulsion en faveur des aliénés, donnée par M. Pinel, se fit d'abord sentir à Paris. L'Administration seconda les vues et le zèle de ce célèbre médecin. Les habitations, le régime, le service, les moyens de traitement s'améliorèrent. De la province, et même de l'étranger, les aliénés affluèrent à Paris, à tel point, qu'en 1792 il n'y avait que 1,009 aliénés dans cette ville, et on en comptait déjà 2,000 en 1816. La Salpêtrière et Bicêtre n'en renfermaient que 560 en 1801; et treize ans après, il en existait plus de 1800 dans ces hospices. Jusque là il n'entrait à la Salpêtrière et à Bicêtre que le très-petit nombre d'indigens furieux, non guéris à l'Hôtel-Dieu; l'horreur qu'inspiraient ces deux maisons en éloignait tous les autres. Et depuis on a recours à la ruse pour s'y faire admettre.

Cette salutaire réforme s'étendit jusqu'aux grandes villes de France; on y améliora le sort des aliénés, et ces malades y parurent plus nombreux.

Digitized by Google

En 1817, le Ministre de l'intérieur donna une attention particulière à cet objet. Une commission fut créée pour améliorer l'existence des aliénés; des instructions furent envoyées dans tous les départemens; des ordres furent donnés pour retirer ces infortunés des prisons dans lesquelles ils étaient confondus avec les malfaiteurs, quelquefois même avec les criminels, et toujours dans un état plus déplorable que celui de ces ennemis de la société. L'Administration des hôpitaux et des hospices renvoya dans leurs départemens les aliénés qui n'étaient pas domiciliés à Paris, et qui contribuaient à l'encombrement des hospices de la capitale. Les administrations départementales, ne sachant où loger ces malades, s'aperçurent qu'elles manquaient d'habitations pour eux, ou que celles qui existaient étaient insuffisantes. Elles réclamèrent des moyens pour s'agrandir; dans presque tous les départemens, on fit des dépenses plus ou moins considérables, plus ou moins bien entendues; et dans plusieurs on fit des constructions nouvelles. Partout les aliénés furent mis au régime des pauvres malades ou valides. Des médecins furent chargés de les visiter; enfin les soins qu'on prit de ces infortunés abandonnés jusqu'alors à la plus ignorante et à la plus barbare surveillance, l'intérêt et les soins qu'on leur porta, les fit entrer dans les hospices en grand nombre. Dès-lors on crut que leur nombre augmentait réellement; mais on ne réfléchit point que, ne redoutant plus pour eux ni les prisons ni les hôpitaux, leurs parens agirent en province comme on avait fait à Paris. Ils confièrent leurs malades à la charité publique, avec la certitude d'un meilleur sort, et l'espérance d'un meilleur avenir.

Au reste, il était arrivé à Paris et il arrive en province ce qui aura toujours lieu lorsqu'on perfectionnera les institutions; les hommes se portent là où ils espèrent être mieux, soit pendant

Digitized by Google

la santé, soit pendant la maladie. Nous avons vu s'accomplir pour les aliénés ce qu'on a observé toutes les fois qu'on a amélioré quelque branche des secours publics. Le nombre des enfans abandonnés est vraiment déplorable; il augmente d'une manière désespérante, parce que les pères et les mères redoutent moins de les exposer. La conscience des mères est d'autant plus apaisée, que les administrations charitables sont plus soigneuses des jours de leurs enfans; elles les abandonnent avec moins de remords. Cette observation a été faite depuis longtemps par les hommes occupés des moyens de diminuer le nombre des enfans trouvés.

Si l'Hôtel-Dieu, dit Bailly, parlant au nom de l'Académie française, n'était plus un lieu d'effroi pour les pauvres, qui n'y viennent qu'avec la plus profonde répugnance, on verrait augmenter le nombre des malades qui s'y font porter.

Nous ne nous dissimulons pas, disent les lettres patentes du 22 avril 1781, données par l'infortuné Louis XVI, qui ordonnait de grandes améliorations dans l'Hôtel-Dieu de Paris, que le nombre des malades pourra augmenter à mesure qu'on ne sera plus repoussé de ces lieux par le sentiment des maux qu'on y craint.

Mais si cette amélioration du matériel était la cause de l'augmentation du nombre des aliénés dans les hospices, pourquoi, pourra-t-on dire, les indigens malades n'encombrent-ils point les hôpitaux de Paris, si admirables par les heureux changemens qu'ils ont subis depuis quelques années? parce que les secours à domicile sont beaucoup plus considérables et mieux administrés; parce qu'on n'admet plus dans les hôpitaux des valides qui occupaient les lits des malades; parce qu'on n'y admet plus que les indigens qui ont véritablement besoin des secours de la médecine ou de la chirurgie, et qu'autant qu'il y

Digitized by Google

la physionomie de
On n'y rencontrai
monomaniaques
plus de la moitié
lysés ou en dém
Je viens d'ind
des aliénés dans
cette augmentati
les départemens
qu'on a disposé
les a mieux soi
de les traiter.
A Bordeaux
maison spécial
médecin y fait
dès-lors, plu
Tant que l
renfermés da
Lyon, il n'y a
ravant ; mais
cité ont fait
quaille ; ils
venables, p
les aliénés o
En 1810
seille que
qu'en 174
cale de cet
A Toul
férés dans
sœurs de l

de ces hospices est-elle entièrement changée.
ait autrefois que des maniaques furieux, ou des
plus dangereux encore, tandis qu'aujourd'hui,
é de la population se compose d'infirmes para-
ience sénile, et de mélancoliques inoffensifs.
diquer les causes de l'augmentation du nombre
s les hospices de Paris et de fixer l'époque de
tion; nous allons voir qu'il en a été de même dans
is. Les aliénés n'ont paru s'y multiplier que lors-
pour eux des locaux plus convenables, lorsqu'on
oignés, et lorsque des médecins ont été chargés

, en 1807, on a commencé la construction d'une
le d'aliénés; cet établissement est bien tenu; un
des visites régulières : les aliénés y sont devenus,
s nombreux.
les aliénés ont été entassés dans l'Hôtel-Dieu ou
ans les souterrains de l'hospice de la Charité à
avait pas un seul insensé de plus qu'un siècle aupa-
s depuis 1811, les administrateurs de cette vaste
transporter ces infortunés à la maison dite l'*Anti-*
ont élevé des constructions nouvelles et plus con-
particulièrement dans le quartier des femmes : aussi
ont-ils abondé dans cet établissement.
, je n'ai trouvé dans l'hôpital des insensés de Mar-
quatre-vingt-dix-neuf individus, un de moins
9, lorsque Raymond rédigeait la topographie médi-
tte ville.
ouse, les aliénés habitaient des cachots; on les a trans-
s le dépôt de mendicité depuis l'année 1819. Des
la Charité soignent ces infortunés avec autant de zèle

Digitized by Google

tions pour ces mal
dans lesquels les
que depuis que l'
Je pourrais appel
decins du Nord q

En Bavière, la
n'y a que 202 alié
Dans le Wirtem
individus, il y a
de Swisalten. Da
rien fait en fave
population de 1,2
les deux établi
Mais aussi dep
acquis une gra
sés; et ce méd
puisées en Fran
vernement.

De tout ce q
des établissemer
ne prouve pas
augmenté, que
son de cette au

2°. Que les
ment ceux de
veiller l'intérêt
que le nombre

3°. Que les
les hospices de
plus grand nor

Digitized by Google

naladess. S'il y a quelques Etats d'Allemagne
es aliénés paraissent plus nombreux, ce n'est
l'on s'en occupe d'une manière toute spéciale.
ler pour preuve le témoignage de plusieurs mé-
que j'ai interrogés sur cette importante question.
la population est de trois millions d'habitans; il
iénés dans les quatre établissemens du royaume.
mberg, dont la population est de 1,400,000
a 87 insensés dans un seul établissement près
Dans ces deux royaumes, on n'a encore presque
veur de ces malades; tandis qu'en Saxe, sur une
1,200,000 habitans, on compte 549 aliénés dans
blissemens de Sonnenstein et de Waldeheim.
lepuis long-temps, en Bavière, M. Biennitz a
grande réputation pour le traitement des insen-
médecin, qui se félicite des instructions qu'il a
France, a été puissamment secondé par son gou-

ce qui précède je conclus 1°. que l'encombrement
emens publics en France, particulièrement à Paris,
pas plus que le nombre des aliénés est réellement
que l'appréciation des causes de la folie ne donne rai-
e augmentation.

les travaux, les écrits des médecins, particulière-
de M. Pinel, ont puissamment contribué à ré-
térêt pour les aliénés, et par conséquent à faire croire
mbre de ces malades était augmenté.

e les améliorations de tout genre introduites dans
es destinés à recevoir ces infortunés, en y attirant un
d nombre d'individus, ont accrédité cette croyance.

Digitized by Google

SUR LA M

DANS LA CLA

PAR L.-R

Y a-t-il des diff
des personnes q
Tel est le pro
porte à la fois,
nomie politique
les gouverneme
plès citoyens, d
Les uns ont
considérable qu
palement dans
auxquelles obli
et, parmi ces d
font, au contrai
du luxe, des p
citent ou qu'ell
Chacun croi
s'en étonner,
rale, ont négl
que l'on a indi

Digitized by Google

MÉMOIRE

MORTALITÉ EN FRANCE,

LASSE AISÉE ET DANS LA CLASSE INDIGENTE,

.-R. VILLERMÉ, Membre-adjoint résidant.

---

lifférences entre la mortalité des pauvres et celle qui vivent dans l'aisance?

roblême qui va nous occuper : sa solution im- s, et au plus haut degré, à la morale, à l'éco- que et à la médecine. Les administrations locales, mens des états, les chefs des nations, les sim- , doivent également s'y intéresser.

nt dit : Partout la mortalité des pauvres est plus que celle des riches ou des gens aisés, princi- ans les villes populeuses, à cause des privations oblige la misère. D'autres ont nié cette assertion; es derniers, il y en a qui soutiennent que les richesses ntraire, mourir prématurément, à cause de l'oisiveté, les passions, et des excès de tout genre qu'elles ex- qu'elles entraînent.

croit son sentiment fondé; mais, et l'on a droit de ier, presque tous, se bornant à une proposition géné- négligé de l'établir sur des preuves, ou bien celles a indiquées ne sont pas, à beaucoup près, suffisantes.

Digitized by Google

On trouve les rés

ARRONDISSEMENS MUNICIPAUX.	POPULATION (a).
1er.	50,065
12e.	69,971

C'est-à-dire, la
nicipal étant 50,0
domicile seuleme
dissement, de 7
En 1818, po
le douzième, de
En 1819, pou
le douzième, de
En 1820, pou
1,633;
En 1821, p
de 1,805.
Donc, dura

(a) Les populat
fournies par le re
lation de tous les
diminuées de cell
mens militaires
Rech. statist. su

Digitized by Google

résultats suivans :

	MORTS A DOMICILE SEULEMENT				
	en 1817.	en 1818.	en 1819.	en 1820.	en 1821.
5	758	787	904	863	985
71	1,492	1,679	1,601	1,633	1,805

, la population du premier arrondissement mu-
o,065 et celle du douzième 69,971, les morts *à*
ment ont été, en 1817, pour le premier arron-
e 758 personnes, et pour le douzième, de 1,492 ;
pour le premier arrondissement, de 787, et pour
, de 1,679 ;
pour le premier arrondissement, de 904, et pour
, de 1,601 ;
, pour le premier, de 863, et pour le douzième, de

, pour le premier, de 985, et pour le douzième,

durant la même période de cinq années, il y a eu

---

opulations indiquées dans ce tableau sont les populations totales
r le recensement de 1817, augmentées de la portion de la popu-
us les hôpitaux civils qui appartient à chaque arrondissement, et
de celles des hôpitaux, des hospices, des prisons, et des établisse-
aires qui se trouvent dans la circonscription de chacun. (Voir
ist. sur Paris, tom. 1^er^, tableau n° 41.)

Digitized by Google

(non dans les hosp
tion analogue) étai
pour le premier arr
bitans, et pour les
Marceau, du Jardi
sent le douzième,
donné d'habitans, (
7 pour le douzième

Ajoutons encore
reconnu la mortali
deux arrondissem
pices et hôpitaux
a été au nombre t
ou environ comm

(*a*) Ce *sont là les*
tom. 1^er^, *tableau* n°

(*b*) Je suppose av
et hospices qu'il faut
chaque arrondissemer
qu'il y fournit, et, e
mis dans les hospic
défaut de renseigner
dissentent qui conc
1°. Durant les a
moyenne annuelle a
A domicile, de 1
Et dans les hospi
ont eu lieu dans le
cherches statistiq
extra muros de S
tom. 1^er^, tableaux
Par conséquent

Digitized by Google

ospices, où ils doivent être dans une propor-
taient, à l'époque du recensement de 1817,
arrondissement municipal, de 1 sur 348 ha-
es quartiers réunis de Saint-Jacques, de Saint-
din du Roi et de l'Observatoire, qui compo-
e, de 1 sur 99; c'est-à-dire, sur un nombre
s, de 2 pour le premier arrondissement, et de
ème (*a*).

ore que durant les cinq années dont nous avons
talité à domicile, le nombre des habitans de ces
emens réunis, qui sont morts dans tous les hos-
ux civils de Paris (non les hôpitaux militaires),
re total des décès à domicile comme 43 est à 67,
mme 64 est à 100 (*b*); et que si, par des calculs

à les deux extrêmes. Voy. *Recherches statistiques sur Paris*, au n° 41.

ose avec assez de vraisemblance que les décès dans les hôpitaux il faut rapporter aux habitans de la ville de Paris, sont, pour issement municipal, dans la proportion des malades et infirmes , et, en outre, que la proportion des vieillards ou infirmes ad- ospices doit être estimée, pour chacun des arrondissemens, à eignemens positifs, par le nombre des habitans de chaque arron- i concourent à former la population totale des hôpitaux. Or, t les années 1817, 1818, 1819, 1820 et 1821, la mortalité uelle a été pour tout Paris, savoir :

e, de 13,320;

s hospices et hôpitaux *civils* réunis, en comprenant les décès qui dans les hospices de Bicêtre et de la Rochefoucault, que les *Re- atistiques sur Paris* énumèrent parmi ceux de l'arrondissement s de Sceaux, de 8,593. (Voy. *Recherches statistiques sur Paris*, ableaux n^os^ 18 et 30; et tom. II^e^, tabl. n^os^ 28, 38 et 48.)

séquent, le nombre des décès dans les seuls hospices et hôpitaux

Digitized by Google

Mais s'il est vra
annuelle de 1 sur
de 1 sur 24 $\frac{11}{100}$ da
tions de fortune,
tres faits semblable

Ne pouvant sép
de même que nous
rondissemens mur
quartier, rue à ru
que nous venons d

Prenons le neuv
tranche, comme
hôpitaux, les pris

Comparons d'a

---

il faut procéder pou
des deux arrondissen
effective de leurs hab
mortalité à domicile,
divisons ces $\frac{43}{67}$ en 9 p
domicile du premier a

Or, la mortalité t
dont il s'agit est 2,5
est 178, ou à très-pe

Ce dernier nomb
arrondissement, don
multiplié par 7 on a
totaux avec la popul
qu'elle vient d'être i

Rien ne prouve
goureusement ceux
probables, car le
peut guère s'éloign
tion qui existe ent

Digitized by Google

rai que cette différence entre une mortalité
r 41 $\frac{20}{100}$ individus dans un arrondissement, et
dans l'autre, soit déterminée par les condi-
, Paris doit offrir malheureusement bien d'au-
ples. Nous allons en chercher.

éparer tous les gens aisés de tous les pauvres,
ous avons comparé les premier et douzième ar-
nunicipaux, nous allons comparer quartier à
rue, et nous verrons si la grande différence
ns de reconnaître surgit également.

neuvième arrondissement municipal, dont je re-
ne je l'ai fait pour les premier et douzième, les
prisons et les établissemens militaires.

d'abord deux quartiers. Choisissons, par exemple,

---

pour arriver à l'évaluation assez approchée pour chacun
lissemens municipaux qui nous occupent, de la mortalité
s habitans. Réunissons les deux moyennes annuelles de la
icile, cherchons les $\frac{43}{67}$ du nombre total qu'elles donnent, et
en 9 parties égales, dont 2 seront ajoutées à la mortalité à
mier arrondissement, et 7 à celle du douzième.

alité totale annuelle à domicile des deux arrondissemens réunis
st 2,501, et les $\frac{43}{67}$ de ce nombre sont 1,605, dont le neuvième
rès-peu près.

nombre étant doublé et additionné avec 859 pour le premier
t, donne 1,215; et pour le douzième 2,888, lorsqu'après l'avoir
7 on additionne le produit avec 1,642. Le rapport de ces deux
population des arrondissemens est la mortalité effective telle
l'être indiquée.

ouve cependant que les résultats trouvés par le calcul soient ri-
t ceux que nous voudrions avoir : ce sont néanmoins les plus
ar le nombre des morts dans les hôpitaux et les hospices ne
'éloigner, pour chacun des deux arrondissemens, de la propor-
ste entre les malades.

Digitized by Google

Ces n
donnent
cès, et
dire i
de l'Ar
Je n'

---

dit, pour
Saint-Louis
ville, et qu
Avec ces
la mortalité
pitaux de Pa
Pour l'ile
Pour le qu
Ces deux p
taux indiqués
On doit be
décès dans les
une seule année
mité des applicat
mens sont à-peu
peut consulter au
ville, et dans les
(a) J'ai surtout
Louis, parce qu'il
la population occu
celui où les condit
tage des mêmes cond
définitive, après celle
de ses habitans morts
personne ne mettra e
des habitans, j'aurais
1 décès annuel sur 3
sa mortalité à domicile
mois 3,251, et sa mor

ramenés par le calcul à la moyenne annuelle,
peu près, pour l'île Saint-Louis, 125 $\frac{1}{2}$ dé-
quartier plus pauvre de l'Arsenal, 291; c'est-
habitans de l'île, et 1 sur 38 $\frac{36}{100}$ du quartier

mprendre dans ce calcul les pauvres morts dans

---

on ait fait de pareilles recherches, douze habitans de l'île
uatre-vingt-quinze, sont morts dans les hôpitaux de cette
-trois du quartier de l'Arsenal sur trois cent vingt-six.
es, que je suppose, faute d'autres renseignemens, présenter
elle *probable* des habitans des deux quartiers dans les hô-
nous arrivons aux résultats suivans :
t-Louis, 12 décès × 14 ans et 8 mois = 176 décès.
ier de l'Arsenal, 43 décès × 14 ans et 8 mois = 630 $\frac{2}{3}$.
duits ajoutés à la mortalité à domicile donnent les deux to-
1,844 et 4,268.
ucoup regretter de n'avoir de renseignemens concernant les
hôpitaux des habitans de chaque quartier de Paris, que pour
e. Cette circonstance peut faire élever des doutes sur la légiti-
cations; mais d'un autre côté les rapports entre les arrondisse-
peu-près les mêmes, et sur l'état ou tableau manuscrit qu'on
au Bureau central des admissions dans les hôpitaux de cette
les *Recherches statistiques* qui ont été faites dix ans plus tard.
tout choisi le quartier de l'Arsenal pour l'opposer à l'île Saint-
qu'il est, après celle-ci, celui du neuvième arrondissement où
occupe proportionnellement la plus grande étendue de terrain;
conditions d'espace, d'air et de lumière se rapprochent davan-
mes conditions dans l'île Saint-Louis, et où la mortalité a été en
après celle de l'île, la moins forte, à cause du nombre assez petit
ans morts dans les hôpitaux. Si j'avais choisi l'île de la Cité, que
e mettra en parallèle avec l'île Saint-Louis pour l'aisance générale
as, j'aurais trouvé, en procédant toujours de la même manière,
nuel sur 31 $\frac{1}{3}$ habitans ou à-peu-près; car sa population est 11,606,
té à domicile pendant la période calculée de quatorze ans et huit
1, et sa mortalité dans les hôpitaux 2,314.

Digitized by Google

habitans du douziè
puisque la moyenn
rondissement dont
de 1 sur 32 $\frac{68}{100}$.

Il m'est tout-à-fai
bitans de la rue de l
et hospices ; *mais l*
quais de l'île Saint-
considérable, si nou
la mortalité pour les
à ce que la populati
peu de vieillards (*a*)
partie, d'ouvriers
chambre chez les lo
vont toujours mouri

Quelle ne doit do
qui *moissonne les m*

(*a*) Il y avait, à l'époqu
de population, soixante-
dans la rue de la Mortelle
Saint-Louis. (Voyez *les ét*
ture du département). L
soixante-dix ans est, à l
plus de 56 sur *1,576*. (Vo
tableau n° 8.)

(*b*) Les renseignemens
ouvriers, dont *aucun* ne f
si différens, si opposés, qu
de la population de la rue
sance de me donner, d'ap
1817, ne les distingue po
âges, qu'il y en avait peu

Digitized by Google

zième arrondissement, considérés en masse,
nne annuelle des décès à domicile dans l'ar-
nt il s'agit est de 1 individu sur 42 $\frac{63}{100}$, au lieu

ı-fait impossible de connaître le nombre des ha-
de la Mortellerie qui meurent dans les hôpitaux
ıais la différence entre eux et les habitans des
Saint-Louis paraît devoir être encore bien plus
si nous avons égard à l'accroissement énorme de
ur les pauvres par les décès dans les hôpitaux, et
)pulation de la rue de la Mortellerie n'a que très-
rds (*a*), et se compose en outre, en très-grande
ıvriers qui n'ayant pour tout domicile qu'une
:z les logeurs qu'ils partagent entre dix ou vingt,
s mourir dans les hôpitaux (*b*).
: doit donc pas être, se demande-t-on, la mortalité
ıne les malheureux habitans, tous ou presque tous

---

ait, à l'époque du recensement de 1817, malgré la différence
ı, soixante-seize personnes âgées de plus de soixante-dix ans
le la Mortellerie, et jusqu'à soixante-huit sur les quais de l'île
(Voyez *les états de population* des rues, qui sont à la Préfec-
)artement). Le nombre moyen des individus âgés de plus de
t ans est, à Paris, de 142 au moins sur 4,267 habitans, et au
sur 1,576. (Voyez *Recherches statistiques sur Paris*, tom. 1^er^,
8.)

renseignemens que j'ai eus sur le nombre très-variable de ces
dont *aucun* ne figure sur les feuilles de mortalité à domicile, sont
s, si opposés, que je ne puis me former une idée à ce sujet. L'état
ulation de la rue de la Mortellerie, que M. Villot a eu la complai-
me donner, d'après celui qui a servi au dénombrement général de
e les distingue point, et je suis porté à croire, par les rapports des
l'il y en avait peu lors du recensement.

Digitized by Google

Dans le

Un résult
mens d'après
imposées, c'
gent très-sen
seule excepti
dans l'ordre

Voir le t

Mais si la
le triste co
hommes,
doivent se
misère est
infirmités
qui ne do
ou mal te

On me
hôpitaux :

Digitized by Google

MENS.	LOCATIONS NON IMPOSÉES, ou familles pauvres.	DÉCÈS A DOMICILE.
2e	0,07	1 sur 62 habitans.
3e	0,11	60
1er	0,11	58
4e	0,15	58
11e	0,19	51
6e	0,21	54
5e	0,22	53
7e	0,22	52
10e	0,23	50
9e	0,31	44
8e	0,32	43
12e	0,38	43

t bien remarquable de cet ordre des arrondisse- l'accroissement du nombre de leurs locations non est-à-dire des familles pauvres, c'est qu'ils se ran- siblement aussi à la suite l'un de l'autre, à une ion près fournie par le onzième arrondissement, suivant lequel s'accroît la mortalité.

ableau n° 1 de ce Mémoire.

pauvreté, si l'indigence et tous les maux qui en sont rtége, dévorent réellement une très-grande partie des les différences sur lesquelles j'appelle l'attention retrouver partout, et d'autant plus marquées que la plus grande. Il n'y a pas jusqu'aux asiles ouverts aux et aux souffrances, et jusqu'aux lieux de détention, ivent en présenter des degrés, suivant qu'ils sont bien nus.

pardonnera si je ne m'arrête point sur les hospices et c'est un sujet que je veux examiner ailleurs. Mais il

sur moins d
qui a lieu p
tion est dé
renfermés
gabondage
de 661, hor
annuelleme
on hésite à l

(a) Les enfa
compris ceux
totale de la pr
cin de la mais
(b) Je suppo
de 1815, qui
définitive moi
année-là des c

La lecture
j'annonce rela
dans le Monite
nie ces résultats
du mouvement
dans lequel on
moyenne, mais
ont figuré da
comme durant
Force à la Co
que dans l'artic
ou trois. Les fa
même ordre qu

Quant à l'au
culs, comme e
ma réponse, d

Je veux bie
Société royale
de ces asiles,

Digitized by Google

, elle est encore beaucoup au-dessous de celle
les détenus les plus pauvres, dont la constitu-
ée par de longues misères, et qui se trouvent
la maison de répression de mendicité et de va-
lie à Saint-Denis. Sur une population moyenne
s, femmes et quelques enfans (*a*), on a compté
terme moyen, pour les quatre mêmes années,
oire, jusqu'à 194 décès, c'est-à-dire 1 sur $3\frac{45}{100}$ (*b*).

âgés de moins de dix ans ne forment presque jamais, y
i sont à la mamelle, plus d'un vingtième de la population
n. (*Renseignemens communiqués* par M. Haguette, méde-
)

:, dans le rapport que je viens d'établir, que la population
: m'est connue que pour le premier semestre, n'a pas été en
forte que celle des trois années suivantes. En retranchant cette
:uls, on trouverait 192 $\frac{2}{3}$ décès annuels. (*Voy.* le tableau n° 2.)
: ce Mémoire ayant donné quelque publicité aux résultats que
ivement aux prisons du département de la Seine, il a paru
ur du 13 décembre dernier (1824) un article dans lequel on
s en m'opposant, pour les prisons dont il s'agit, un tableau
t de leur population pendant les onze premiers mois de 1824,
n établit la proportion des décès, non d'après la population
is *par le rapport des décès au nombre total des individus qui*
ans les prisons, quelque courte qu'ait été leur détention; et
it onze mois beaucoup de prisonniers passent de la Grande-
onciergerie, et de la Conciergerie à Bicêtre, etc., il en résulte
rticle en question chacun de ces individus est compté pour deux
s faits qu'on m'objecte ne sont donc ni du même temps ni du
que ceux que je rapporte.

l'authenticité des renseignemens qui ont servi de bases à mes cal-
ne elle n'est plus mise en doute dans la réplique qui a été faite à
, deux jours après l'attaque, je suis dispensé de la justifier.

bien dire, toutefois, qu'en 1819, à l'époque où l'on fondait la
ale des prisons, et où le Gouvernement faisait, pour l'amélioration
les, un appel au zèle de tous les citoyens, il m'a été remis, dans

Digitized by Google

coup perdu
firmes du d
où leur mo
moins une

Je ne qu
sans dire q
dérablemen
ou diminue
Ceux qui o
preuve dan
notes qui l'a

NOMS DE
Grande-F
Madelonn
Concierger
Petite-Forc
Sainte-Péla
Bicêtre (f
Saint-Laza
Dépôt de S

Voir, à l
établir celui-

(*a*) *Grande-*
sont tous ceux

Digitized by Google

coup perdu de leur intensité pour eux, les vieillards et les infirmes du dépôt de Saint-Denis sont envoyés à Villers-Coterets, où leur mortalité annuelle devient tout-à-coup comme 1 est à 6, moins une très-petite fraction.

Je ne quitterai point les prisons du département de la Seine sans dire que dans chacune d'elles la mortalité s'éloigne considérablement de la proportion moyenne générale. Elle augmente ou diminue avec l'état de misère de la plupart des détenus. Ceux qui ont visité ces prisons avec attention en trouveront la preuve dans le tableau suivant, et les autres dans de courtes notes qui l'accompagnent.

NOMS DES PRISONS.	POPULATION MOYENNE.	DECÈS ANNUELS.	PROPORTION DES DÉCÈS.
Grande-Force (*a*).	395	9	1 sur 40 $\frac{89}{100}$
Madelonnettes (*b*).	267	7	38 $\frac{3}{100}$
Conciergerie (*c*).	98	3	32 $\frac{6}{100}$
Petite-Force (*d*).	426	16	26 $\frac{63}{100}$
Sainte-Pélagie (*e*).	535	22	24 $\frac{29}{100}$
Bicêtre (*f*).	775	41 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{75}{100}$
Saint-Lazare (*g*).	743	41 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{93}{100}$
Dépôt de St-Denis (*h*).	661	194	3 $\frac{45}{100}$
	3,900	333 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{69}{100}$

Voir, à la fin de ce Mémoire, le tableau n° 2, qui a servi à établir celui-ci.

(*a*) *Grande-Force.* Prison d'hommes prévenus de toutes sortes de délits, où sont tous ceux que l'on a arrêtés depuis peu de temps, et, en outre, des con-

Digitized by Google

A l'exception du dépôt de mendicité établi à Saint-Denis, on ne compte dans la population de toutes ces prisons qu'un petit nombre de personnes âgées de plus de soixante ans, et pas un seul enfant en très-bas âge. Les élémens de leurs populations sont donc tels que la mortalité y est beaucoup plus forte qu'elle ne le paraît d'abord. En effet, si l'on fait abstraction du dépôt de Saint-Denis, elle est, terme moyen, par chaque année, de 1 sur 23 environ; et d'après la loi de la mortalité en France établie par M. Duvillard, ce n'est pas avant l'âge de soixante ans accomplis jusqu'à celui de soixante-un ans qu'un vingt-troisième des vivans meurt dans le cours d'une année entière. Or, si, en faisant toujours abstraction du dépôt de Saint-Denis, l'on additionnait ensemble les âges de tous les prisonniers, et l'on en divisait en-

---

damnés à une courte détention qui ont obtenu de ne point être tranférés à Sainte-Pélagie. Ces derniers ont tous de la fortune. La plupart des autres détenus ont plus ou moins d'argent, et ne se contentent point des vivres ni du coucher de la maison, qui est d'ailleurs, par ses logemens et par la grandeur de ses cours, la moins mauvaise des prisons d'hommes du département de la Seine.

(*b*) *Madelonnettes.* Cette prison est la Grande-Force des femmes. Elle renferme encore toutes celles qui sont condamnées à des peines correctionnelles dont la durée varie entre plusieurs jours et cinq ans. Elle renferme de plus quelques femmes détenues pour dettes et quelques jeunes filles dites à la *correction paternelle.* C'est, des trois prisons de femmes, celle où il y a le moins de misère, et elle est en même temps la plus propre de toutes.

(*c*) *Conciergerie.* Prison d'accusés des deux sexes traduits devant le Tribunal d'assises, venant de la Grande-Force ou des Madelonnettes. Ils sont tous dans l'attente d'un jugement prochain qui va les absoudre, ou bien les condamner à une peine dont le *minimum* est cinq années d'emprisonnement. Ces détenus sont en général plus pauvres, plus dénués d'argent que ceux des deux prisons précédentes.

(*d*) *Petite-Force.* Prison de misérables prostituées atteintes de maladies contagieuses, ou qui ont enfreint les réglemens de police, ou bien qui n'ont pu

Digitized by Google

éral par le nombre des individus, afin de
noyen, on trouverait *peut-être* que cet âge
te ans ou ne l'excède que de peu. Donc, si
point erronée, et si la loi de la mortalité
M. Duvillard n'est point fausse, la justice,
l'un, lui ôte, terme moyen, *durant tout le*
nement, lors même qu'il n'est que prévenu
lans nos meilleures prisons, et sans qu'elle
, les chances d'environ 20 années de vie !
n aux méditations des hommes éclairés, et
tiennent des lois le pouvoir de priver un
, ou bien d'abréger sa détention lorsqu'il

---

u pain et payer à l'avance leur espèce de patente

tte prison est beaucoup trop petite pour tous ceux
, 1°. des condamnés à un emprisonnement plus ou
ies détenus pour dettes dans la proportion ordinaire
et des garçons dits à la *correction paternelle*, dans
vingt-cinquième.
auvaise prison d'hommes. Elle renferme des con-
s qui n'ont pu obtenir de rester à *Sainte-Pélagie*,
aux forcés, en attendant qu'ils soient envoyés au
sont presque tous dans un état de grand dénuement.
le Bicêtre des femmes; mais sa distribution, ses
local la rendent moins mauvaise que Bicêtre. Ce-
n peu plus forte que dans cette dernière prison.
ue l'on aperçoit en jetant un coup-d'œil sur le
lité est aussi plus forte aux Madelonnettes qu'à la

éter ici ce que j'ai dit un peu plus haut relative-

s prisons du département de la Seine ne sont ri-
'aux seules années 1815, 1816, 1817 et 1818.

Digitized by Google

Il semble que nous pouvons, dès à présent, conclure de l'accord des faits, qui se confirment, se prouvent tous les uns par les autres, que la mortalité des pauvres est excessive, du moins dans Paris. Mais si je ne me trompe sur la cause de ce résultat, loin d'être particulier à cette capitale et aux très-grandes villes, il doit être général, même universel. Voyons si nous le retrouvons encore en opérant sur des populations bien plus nombreuses que celles que nous avons passées en revue.

Prenons nos exemples dans les départemens de la France, et afin que la différence dans les résultats soit plus marquée, ne prenons que les extrêmes. Sans doute, on ne manquera point de me demander, et je me hâte de prévenir cette question, comment et sur quoi j'établis la richesse comparative des départemens; car on ne peut s'attendre à ce que j'aie pour cela des données aussi certaines que sur les arrondissemens de Paris.

Les bases de ma classification des départemens parmi les plus riches ou bien parmi les plus pauvres, sont : 1°. le revenu territorial moyen par hectare de terre et par tête d'habitans; 2°. la contribution personnelle et mobilière moyenne par tête d'habitans; 3°. la division de la richesse; 4°. enfin, la notoriété et des documens particuliers. Cette partie de mon travail a été presque toute calculée par M. Villot, d'après l'ouvrage de M. Chaptal sur l'Industrie française, d'après le budget de 1820, et d'après la dernière loi qui fixe la population en France. Je ne dois point oublier de dire ici que la contribution personnelle et mobilière qui représente les deux richesses foncière et industrielle, mais la richesse industrielle surtout, ayant un *maximum* peu élevé, sert mieux que l'impôt foncier à estimer l'aisance ou la misère générale; car, plus elle est forte dans un département, plus il y a de gens qui la paient, et moins conséquemment il y a de pauvres.

Digitized by Google

La division de la richesse territoriale entre un grand nombre de personnes, ou au contraire sa concentration en peu de mains, est plus difficile à estimer. On peut toutefois, pour la plupart des départemens, la connaître jusqu'à un certain point, à l'aide du rapport fait à la fin de 1817 par le Commissaire royal du Cadastre. Ce rapport indique, *par approximation*, pour les cantons qui étaient alors cadastrés, le nombre des propriétaires du sol. Mais comme il ne donne de résultats que pour un peu moins du sixième de la superficie totale de la France, et, terme moyen, pour la même fraction de chaque département, il faut beaucoup de réserve dans l'application de ces résultats; les faits qu'il constate ne doivent faire admettre comme certaine que la tendance de l'espèce de relation qui existe entre l'aisance générale, d'une part, et, d'autre part, la division de la propriété foncière.

Reste la notoriété et les documens qui m'ont été communiqués. Je dirai seulement, quant à ces derniers, que je les dois à des personnes qui connaissent bien les localités, et que, d'ailleurs, je n'y ai eu égard que pour deux ou trois départemens, sur lesquels les autres renseignemens semblaient se contredire (*a*).

Ajoutons que la question que je me suis proposée ne pouvant être résolue par des résultats individuels, mais seulement par des résultats de masses, j'ai dû ne considérer ici, comme départemens riches, que ceux où la portion de revenu qui reviendrait à chaque habitant, si elle était la même pour tous, serait assez considérable.

(*a*) Des personnes me reprocheront peut-être de n'avoir guère tenu compte ici que des renseignemens officiels ou qui en ont le caractère. Ma réponse est que l'autorité doit, mieux que moi, connaître le véritable état des choses. On ne pourra du moins m'accuser de caprice dans ma classification, ni d'avoir adopté une base trop favorable à mes idées.

Digitized by Google

Faisons, dans l'examen et la comparaison de toutes les données qui m'ont servi à évaluer la richesse relative des départemens, abstraction de ceux qui, pour la mortalité, ne peuvent servir d'exemples, à cause d'émigrations ou d'immigrations continuelles, de marais insalubres, d'un climat particulier, d'un grand éparpillement, ou, au contraire, d'une grande densité de la population, en un mot de toute circonstance quelconque, autre que la misère et l'aisance, destructive ou bien conservatrice des hommes et commune à une grande partie des habitans. Puis, prenons, d'une part, les départemens fertiles, bien cultivés, abondans en toutes choses nécessaires aux besoins de la vie, où les produits du sol appartiennent, pour ainsi parler, avec ceux de l'industrie, au plus grand nombre possible des citoyens, et où les moyens de subsistance sont aisés à se procurer: tels sont ceux du Calvados, de la Côte-d'Or, de l'Eure, d'Eure-et-Loir, de la Gironde, d'Indre-et-Loire, de la Loire-Inférieure, de Lot-et-Garonne, de Maine-et-Loire, de la Manche, de l'Orne, du Pas-de-Calais, de la Sarthe, des Deux-Sèvres. Et, d'autre part, prenons les départemens des Hautes-Alpes, du Cher, de la Corrèze, des Côtes-du-Nord, du Finistère, d'Isle-et-Vilaine, de l'Indre, des Landes, de la Loire, de la Haute-Loire, de la Lozère, du Morbihan, de la Nièvre, de la Haute-Vienne. Ceux-là sont des départemens riches, ceux-ci des départemens pauvres.

Voir les tableaux n^os 3 et 4.

D'après le mouvement de leurs populations pendant cinq années, depuis 1817 jusqu'à 1822 (mouvement qui a été fourni par le Ministère de l'Intérieur et que nous devons croire en général exact (*a*), la mortalité moyenne annuelle serait, pour

(*a*) Il est publié chaque année dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*. *Voir* les Annuaires pour 1821, 1822, 1823 et 1824.

Digitized by Google

les premiers départemens, de 1 individu sur plus de 43, quelquefois sur 48, et même plus de 50; et pour les seconds, de 1 sur 38, quelquefois 33, et même sur moins de 30. Ou, en réunissant ensemble tous les résultats des départemens d'une même catégorie, pour en prendre le terme moyen, la mortalité annuelle est, pour les départemens riches, de 1 habitant sur 46 $\frac{31}{100}$, et pour les pauvres de 1 sur 33 $\frac{72}{100}$, ou sur moins de 34. La position géographique des uns et des autres prouve que cette position n'est qu'un élément bien faible de pareils résultats, si même elle y a une part réelle.

Voir les tableaux nos 5 *et* 6.

Ainsi donc, soit que nous considérions de grandes populations, soit des petites, soit des populations agglomérées, soit des populations dispersées, la même vérité se montre également. Désormais incontestable pour nous, nous la verrons toujours *criante* si je puis ainsi parler, quels que soient les temps, les lieux, les conditions où nous la chercherons.

Je m'arrête... Mais avant de terminer je dois dire, et toujours prouver par des chiffres, que les maladies paraissent être plus souvent mortelles chez les pauvres que chez les gens aisés, et cela d'autant plus que la pauvreté ou la misère est plus grande.

Ainsi, il résulte d'un tableau dressé dans les bureaux de l'Administration des hôpitaux de Paris, qu'en 1807, seule année pour laquelle on ait fait un pareil travail, sur 1,617 couturières reçues dans les hôpitaux de cette ville, on a compté 190 décès, c'est-à-dire, 1 sur 8 $\frac{51}{100}$ malades; que sur 807 ouvriers cordonniers, il y en a eu 108, ou 1 sur 7 $\frac{47}{100}$; et que sur 1,277 allumeurs, marchands d'allumettes dans les rues, cardeurs, coupeuses de poils, décrotteurs, écrivains en échoppe, gagne-

Digitized by Google

meill
a été
F

L'i
seuls,
rables;
avons v
Les c
1°. Q
moyenn
pauvreté
2°. Qu
par senti
sure de l
les grande
il ne meurt
où l'on est l
les départem
1 individu
bitans du do
3°. Que si
dont les seuls
toute, de 1 st
quelle s'ouvre

(a) Et cependa
âge, beaucoup plu
maintenant si, po
plus ou moins mor

Digitized by Google

x des troisièmes. La mortalité de ces malades

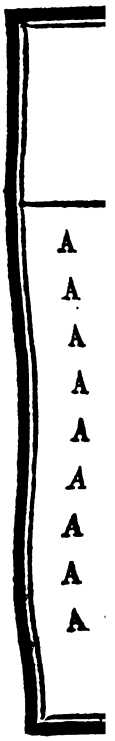
urs, de.....	9, c'est-à-dire de	1 sur	7 $\frac{2}{100}$
gnons maçons, de..	89	1	6 $\frac{61}{100}$
vres (*a*), de.....	39	1	5 $\frac{27}{100}$

se déduirait de ces derniers faits s'ils étaient
s appuyée sur des nombres assez considé-
e ces faits coïncident avec tous ceux que nous
cquièrent de la valeur.
de tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici, sont :
alité en France, et par conséquent la durée
, est très-différente dans l'aisance et dans la

rence, que plusieurs ont admise beaucoup plus
d'après des faits, et de l'étendue, de la me-
n n'avait aucune idée, est telle que, pour
tions du territoire français prises en masse,
ue année ordinaire, terme moyen, de celles
énéralement à l'aise et heureux (comme dans
Calvados, de l'Orne, et de la Sarthe) que
tandis qu'il en meurt 1 sur 24 $\frac{21}{100}$ des ha-
arrondissement municipal de Paris.
cette capitale, la mortalité d'une population
à domicile sont de 1 sur 42 $\frac{61}{100}$ est, somme
$\frac{21}{100}$, une population plus pauvre, pour la-
c la même facilité les hôpitaux et les hos-

manœuvres étant des jeunes gens, ils ont, par leur
nées de vie à espérer que les autres. Resterait à savoir
âge, les maladies qui les conduisent à l'hôpital sont
que celles des adultes.

La com
seul de to
voir que
jour, ces
nent aux
dans les



Vo
moire.
Do

(*a*) I
M. Du
bliée, 1
devoir
faveur

Digitized by Google

on de ces tableaux, la réunion, la fusion en un
x des départemens d'une même catégorie, fait
» personnes que nous supposons nées le même
: vivre aux divers âges, selon qu'elles appartien-
:emens riches ou bien aux départemens pauvres,
tions suivantes, savoir :

	Dans les départemens riches.	Dans les départemens pauvres.	Selon la loi de la mortalité en France, établie par M. Duvillard.
1.....	2,031	2,242	2,325
1s.....	3,091	3,474	4,013
ns.....	3,760	4,406	4,489
ns.....	4,241	4,895	4,978
ıns.....	5,438	6,226	6,306
ans.....	6,873	7,804	7,864
ans.....	9,303	9,620	9,653
ans.....	9,918	9,947	9,962
ans.....	9,999	9,999	9,998 (a)

s tableaux nos 7 et 8, qui sont à la fin de ce Mé-

l est mort :

pprochement que j'ai fait ici de la loi de la mortalité établie par
rd ne prouve point que cette loi fût fausse lorsque son auteur l'a pu-
qu'elle n'est plus applicable à la mortalité actuelle en France. Je crois
e explication, que la fin de mon travail développera tout-à-fait, en
recherches dont on cite l'exactitude.

Digitized by Google

vées si nou
auxquels n
population
qu'ils sont
rences très
La con
des pauv
sur les pe
lièrement
D'un or
derniers f
leur tour
mutuelle
mêmes v
Je po
voir que
dénués d
est telle
mais teni
il en péri
de la pre
vantable
heureu
pice des
M. Benc
tâche :
tions su
rope ,
preuves
je vien

ns pu y joindre la proportion des divers âges
t tous ceux qui appartiennent aux familles des
lus généralement pauvres de Paris; mais tels
aits présentent entre leurs extrêmes des diffé-
dérables.

à en tirer est que l'excédant de la mortalité
te sur tous les âges, plus sur les vieillards que
s dans la vigueur de l'âge, mais plus particu-
e sur les très-jeunes enfans.

ifférent de ceux que j'ai d'abord rapportés, ces
s confirment donc pleinement, tout comme à
sont confirmés. Les uns et les autres justifient
les mêmes conséquences, et conduisent aux

encore, pour appuyer tout ce qui précède, faire
ortalité qui moissonne les plus pauvres, les plus
e les enfans, c'est-à-dire les enfans abandonnés,
malgré le zèle ardent de la charité, qui ne peut ja-
u du lait, des soins et de la surveillance d'une mère,
e ceux de Paris, jusqu'à 60 sur 100 dans le cours
re année qui suit leur naissance; et que tout épou-
soit cette mortalité, c'est là le résultat *le moins mal*
on ait pu jusqu'ici obtenir par l'établissement de l'hos-
fans-Trouvés de cette capitale. Mais tout récemment
n de Châteauneuf a rendu inutile cette partie de ma
, dans un ouvrage important intitulé : *Considéra-*
s enfans trouvés dans les principaux états de l'Eu-
li la vérité de cette dernière assertion sur des
ui sont plus ou moins confirmatives de tout ce que
e dire.

Digitized by Google

que leurs oc
y sont soust
tassés davan
scurs, somb
diatement a
froid, de l'h
fection de l'
vail, etc., co
Pour résum
choses nécessa
un mot par to
placent, que l
misère l'abrèg
Puissent les
mieux apprécie
voyance et les
la misère! Puis
la sollicitude de
d'adoucir leur c
intérêts, et mett
les hôpitaux et
au-dessus des se
d'une charité tro
dans son motif,
qui doivent préve
Sous un Gouve
des citoyens, on
dis-je! sous le n
plus que sous le
par des nombre
En 1781, la m

Digitized by Google

ations habituelles y sont moins salubres, qu'ils
à l'influence salutaire de l'air libre, et qu'en-
dans des logemens bas, privés du soleil, ob-
où l'air n'est point renouvelé, ou bien imme-
essous des toits, rien ne les y préserve, soit du
idité, soit d'une chaleur étouffante, ni de l'in-
qu'eux, leurs vivres, les matières de leur tra-
ompent sans cesse.

er : c'est par la possession ou la privation des
ires à la vie, par le bien-être ou le mal-être, en
utes les circonstances dans lesquelles elles nous
l'aisance de fortune conserve notre vie, et que la
e.

s faits, les considérations que l'on vient de lire, faire
ier le sort des pauvres, faire naître parmi eux la pré-
s habitudes de conduite qui peuvent les sortir de
uissent ces faits attirer davantage sur eux l'attention,
des gouvernemens, qui ont toujours les moyens
ur condition et de les éclairer sur leurs véritables
mettre dans l'estime publique, au même rang que
et les hospices, et, par conséquent, beaucoup
es secours inefficaces ou même tout-à-fait illusoires
té trop souvent aussi mal entendue que respectable
notif, toutes les institutions, tous les établissemens
t prévenir l'indigence !

Gouvernement qui s'occupe de fonder le bonheur
ns, on doit tout attendre pour les pauvres..... Que
us le nôtre, il a déjà été fait pour eux beaucoup
sous les gouvernemens antérieurs; et c'est encore
nombres que je veux le prouver.

31, la mortalité moyenne annuelle était, pour tout le

Digitized by Google

veiller plus c
à sa libre cir
domaine de
associations c
rant, soit in
cessaires à la
en un mot,
que chez no
part, le passag
et la tendance
prodige de réd
qu'elle était, à
plus satisfaisa
dont je viens
qu'ils remplac

---

en 1817 et 1818,
telle qu'il *résulte du*
s'écarter beaucoup de
pulation de la France
En partant de ces
En 1817, ...
En 1818, ...
En 1819, ...
En 1820, ...
Et en 1821, ...
Ou bien, en pr
des cinq année
Si j'ajoute que la p
sur les décès de 400,3
augmenter de plus d'u
en conclure que la m
forte que je ne l'*établis*

Digitized by Google

n ne l'avait fait jusqu'ici à la pureté de l'air,
ıtion dans les maisons, à tout ce qui est du
gième publique; en encourageant et aidant les
ecours mutuels entre les ouvriers; en procu-
:diatement, soit médiatement, les choses né-
: à un bien plus grand nombre de personnes;
ı diminuant ou faisant disparaître la misère,
ı le Gouvernement, d'une part, et, d'autre
: d'un état de guerre à celui de paix, l'esprit
: du siècle, ont opéré en quelques années le
ıire la mortalité, de un individu sur 30 environ
. 1 sur 40, ou à très-peu près. Des résultats encore
ıns nous sont promis à mesure que les moyens
de parler s'étendront à de nouveaux lieux, et
ceront, surtout dans beaucoup de campagnes,

18, et en 1819, 1820 et 1821, de 30,451,187, c'est-à-dire
lle du recensement général de 1820 : cette supposition ne peut
ıup de la vérité, et elle diminue plutôt qu'elle n'exagère la po-
France;

le ces données, nous trouvons que la mortalité a été,

7, ... de 1 sur 39 $\frac{35}{100}$;
8, ... de 1 sur 38 $\frac{93}{100}$;
19, ... de 1 sur 38 $\frac{64}{100}$;
20, ... de 1 sur 39 $\frac{51}{100}$;
1821, ... de 1 sur 40 $\frac{54}{100}$,

en, en prenant le terme moyen
cinq années, ... de 1 sur 39 $\frac{31}{100}$.

e que la population s'est accrue en 1820 et 1821 d'un excédant
s de 400,371 naissances, et que la population de la France n'a pu
de plus d'un million dans l'intervalle de 1817 à 1820, on devra
e que la mortalité moyenne est même, en réalité, un peu moins
e ne l'établis.

Digitized by Google

(N° I^er.)

TABLEAU indicatif pour chaque arrondissement municipal de Paris, 1°. du Rapport des Locations non imposées aux Locations imposées (1); *2°. et des Décès à domicile.*

ARRONDISSEMENS.	LOCATIONS Rapportées à 100 pour chaque arrondissement, et division de ce total en			POPULATION D'APRÈS LE RECENSEMENT de 1817 (2).	DÉCÈS A DOMICILE Pendant 1817, 1818, 1819 1820 et 1821 (3).
	LOCATIONS NON IMPOSÉES, ou locations au-dessous	LOCATIONS IMPOSÉES			
		A la contribution personnelle	A LA PATENTE		

SUI

ARRONDISSEMENS.	LOCATIONS NON IMPOSÉES, ou locations au-dessous de 150 fr.	LOCATIONS IMPOSÉES (ou total en ... ou)			POPULATION D'APRÈS LE RECENSEMENT de 1817 (2).	DÉCÈS A DOMICILE Pendant 1817, 1818, 1819 1820 et 1821 (3).	
		A la contribution personnelle seulement.	A LA PATENTE De 20 fr. jusqu'à 30 inclusivement.	A LA PATENTE De 30 fr. à 300.		Nombre moyen annuel.	1 sur..... habitans
1er.....	0,11	0,49	0,05	0,35	50,065	859	58 (4)
2e.....	0,07	0,40	0,06	0,47	65,352	1,049	62
3e.....	0,11	0,38	0,07	0,44	42,769	713	60
4e.....	0,15	0,23	0,13	0,49	46,964	806	58
5e.....	0,22	0,28	0,14	0,36	55,545	1,046	53
6e.....	0,21	0,20	0,14	0,45	72,227	1,346	54
7e.....	0,22	0,29	0,14	0,35	55,421	1,074	52
8e.....	0,32	0,25	0,12	0,31	61,095	1,425	43
9e.....	0,31	0,26	0,13	0,30	41,513	953	44
10e.....	0,23	0,46	0,07	0,24	70,486	1,419	50
11e.....	0,19	0,39	0,10	0,32	50,651	985	51
12e.....	0,38	0,19	0,14	0,29	69,971	1,642	43 (5)
	0,18	0,34	0,10	0,38	682,059	13,317	51
	Arrondissemens non désignés.....				26		
	Population totale.....				682,085		

(1) Extrait du 2e vol. des *Rech. statist. sur la ville de Paris*, tableau no 102.

(2) Dans la population attribuée ici à chaque arrondissement n'est pas comprise celle des hospices, des prisons, et des établissemens militaires, soit hôpitaux, soit prisons, soit casernes, qui ne donnent point de décès à domicile. Voir *Rech. statist. sur la ville de Paris*, t. 1er, tableau no 41.

(3) Cette partie du présent tableau a été calculée par M. Villot, qui se propose de l'insérer dans le 3e vol. des *Rech. stat. sur la ville de Paris et le département de la Seine.*

(4 et 5) Le premier examen suffit pour faire voir que M. Villot et moi sommes parfaitement d'accord sur la mortalité à domicile des habitans des 1er et 12e arrondissemens; car M. Villot n'ayant point exprimé les fractions, a nécessairement augmenté ou diminué le chiffre lorsqu'ils les a trouvées au-dessus ou au-dessous de $\frac{1}{100}$.

Digitized by Google

(N° III.)

ÉVALUATION, par M. Villot, de la Richesse moyenne dans les départemens riches.

DÉPARTEMENS.	POPULATION de 1820 (1).	SUPERFICIE en hectares (2).	RICHESSE TERRITORIALE.			RICHESSE INDUSTRIELLE ET MOBILIÈRE.		QUOTITÉ DE TERRE par tête d'habitans (6).	QUOTITÉ approchée de l'app. par chaque propriétaire du sol (7).	RAPPORT approché de la quotité moyenne de terre pour chaque propriétaire, à la quotité de terre par tête d'habitans : celle-ci étant
			REVENU moyen de l'hectare (3)	REVENU TERRITORIAL EN 1820 (4).		CONTRIB. PERSONN. ET MOBIL. (5).				
				TOTAUX.	Par tête d'habitans	TOTAUX.	Par tête d'habitans			

SUR

...EMENS.	de 1820 (1).	en HECTARES (2).	REVENU moyen de l'hectare (3)	REVENU TERRITORIAL EN 1820 (4). TOTAUX.	Par tête d'habitans.	ET MOBILIÈRE. CONTRIB. PERSONN. ET MOBIL. (5). TOTAUX.	Par tête d'habitans.	QUOTITÉ DE TERRE par tête d'habitans (6).	QUOTITÉ approchée de terre par chaque propriétaire, à la quotité de terre par tête d'habitans, celle-ci étant 100.	RAPPORT approché de la quotité moyenne de terre pour chaque propriétaire à la quotité de terre par tête d'habitans, celle-ci étant 100.
			francs.	fr.	fr.	fr.	fr.	hectares.	hect.	
Calvados.....	492,613	557,663	55 38	35,503,000	72 07	906,494	1 84	1 13	2 39	211
Côtes-d'Or.....	358,148	871,087	24 60	26,757,000	74 71	533,250	1 49	2 43	5 92	244
Eure.....	416,178	581,102	40 43	29,741,000	71 46	575,100	1 38	1 40	3 55	254
Eure-et-Loir.....	264,448	602.752	31 01	19,419,000	73 43	481,800	1 82	2 28	3 87	174
Gironde.....	522,041	1,024,927	31 72	39,907,000	76 21	1,020,150	1 95	1 96	4 67	238
Loire-Inférieure..	433,815	609,708	23 89	18,904,000	43 58	683,850	1 57	1 41	2 52	179
Lot-et-Garonne..	330,121	479,657	34 60	20,913,000	63 44	438,049	1 33	1 45	3 80	262
Maine-et-Loire...	442,859	723,008	28 61	23,979 000	54 15	496,155	1 12	1 63	2 47	151
Manche.....	594,196	602,981	40 59	31,813,000	53 54	686,355	1 15	1 01	2 40	219
Orne.....	422,884	561,053	29 22	22,096,000	52 25	461,018	1 09	1 33	4 12	310
Pas-de Calais.....	626 584	669,924	45 43	32,305.000	51 56	633,000	1 01	1 07	1 98	185
Sarthe.....	428,432	639,553	28 16	19,596,000	45 74	444,980	1 05	1 49	6 14	412
Sèvres (deux)....	279,845	585,273	23 87	13,849,000	49 49	295,621	1 05	2 09	6 67	319
(V. *à la pag.* 88 *la suite de ce tableau*).			33 43		60 13		1 35	1 59	3 88	244

(1) Extrait de la loi qui fixe cette population.
(2) Tirée du Rapport fait à la fin de 1817, par le Commissaire royal du Cadastre.
(3. Extrait de l'ouvrage intitulé : *de l'Industrie française*, par M. le comte Chaptal (tom. 1^er^, pag. 209 et suiv.).
(4) Etabli d'après le Budget de 1820, et la loi citée.
(5) *Id.* Etat *E* du Budget.
(6) Elle est calculée d'après la loi qui fixe la population, et d'après le Rapport du Commissaire royal du Cadastre.
Avec un peu d'attention, on reconnaîtra tout de suite que la quotité de terre par tête d'habitans ne cadre point avec le revenu territorial basé sur le produit de l'hectare. Ce défaut d'accord vient des sources différentes auxquelles on a eu recours, et se trouve suffisamment expliqué par les notes ci-jointes, nos 3 et 4.
(7) *Voy.* le Rapport sur les opérations du Cadastre.

Digitized by Google

(N° IV.)

ÉVALUATION, par M. Villot, de la Richesse moyenne dans les départemens pauvres.

DÉPARTEMENS.	POPULATION de 1820 (1).	SUPERFICIE en HECTARES (2).	RICHESSE TERRITORIALE.		RICHESSE INDUSTRIELLE ET MOBILIÈRE.	QUOTITÉ DE TERRE par tête d'habitans(6)	QUOTITÉ approchée de terre par chaque propriétaire du sol	RAPPORT approché de la quotité moyenne de terre par chaque propriétaire, à la quotité de
			REVENU moyen de l'hectare(3).	REVENU TERRITORIAL EN 1820 (4).	CONTRIBUTION PERSONNELLE ET MOBILIÈRE (5).			

DÉPARTEMENS.	DE 1820 (1).	DE CE	REVENU moyen de l'hectare (3).	EN 1820 (4). TOTAL.	EN 1820 (4). Par tête d'habitans.	CONTRIBUTION PERSONNELLE ET MOBILIÈRE (5). TOTAL.	CONTRIBUTION PERSONNELLE ET MOBILIÈRE (5). Par tête d'habitans.	DE TERRE par tête d'habitans (6).	DE TERRE que reparcha que propriétaire, a la quatité de terre (7).	chaque pro- prietaire, a la quatité de terre par tête d'habi- tans, celle- ci étant 100.
		HECTARES (2).	francs.	fr.	fr.	fr.	fr.	hectares.	hect	
Hautes-Alpes	121,418	545,293	6 20	5,234,000	43 11	60,225	0 49	4 49	11 67	260
Cher	239,561	713,347	12 74	9,985,000	41 68	197,550	0 82	2 98	1 69	057
Corrèze	273,418	575,600	12 69	7,715,000	28 22	161,774	0 63	2 10	5 83	277
Côtes-du-Nord	552,424	744,074	22 68	19,258,000	34 86	362,400	0 66	1 35	4 45	330
Finistère	483,095	693,384	19 78	15,328,000	31 80	527,700	1 09	1 44	8 96	622
Ille-et-Vilaine	533,207	635,599	26 40	19,477,000	36 53	493,950	0 92	1 19	2 79	234
Indre	230,373	701,661	12 22	9,914,000	43 19	214,200	0 93	3 05	5 06	166
Landes	256,311	909,289	6 25	7,537,000	29 41	143,400	0 56	3 55	9 78	276
Loire	343,524	462,236	24 90	14,368,000	41 83	439,350	1 28	1 35	9 03	669
Loire (Haute)	276,830	495,784	18 59	10,409 000	37 60	174,900	0 63	1 79	2 95	165
Lozère	133,934	509,478	10 91	5,904,000	44 08	77,550	0 58	3 80	11 03	290
Morbihan	416,224	712,587	20 00	14,741,000	35 42	411,150	0 98	1 71	3 91	229
Nièvre	257,990	662,106	16 85	12,050,000	46 70	265,350	1 03	2 57	5 08	197
Vienne (Haute)	272,350	572,952	12 85	8,189,000	30 07	201,075	0 74	2 10	10 51	500
			15 93		37 46		0 81	2 39	6 62	305
(Voir, *à la page* 90, *la suite de ce tableau*).				En ne comprenant point le département du Cher				2 35	7 00	324

(1) (2) (3) (4) (5) (6) (7) Voir, dans le tableau nº 3, l'explication des renvois.

De la comparaison de ce tableau avec le précédent, on peut conclure qu'un haut revenu de la terre, une forte contribution personnelle et mobilière, et la grande division de la propriété, même foncière (je prie de faire attention à ce dernier point), s'observent *communément* dans nos départemens où règne le plus l'aisance générale, tandis que dans nos départemens les plus pauvres on remarque *communément* le contraire.

La contribution personnelle et mobilière se trouve seule, ici, indiquée exactement. Mais l'exactitude dans l'évaluation absolue importe moins à notre sujet qu'une juste proportion dans l'évaluation relative.

Digitized by Google

(N° V.)

MORTALITÉ dans les départemens riches de la France, pendant les années 1817, 1818, 1819, 1820 *et* 1821 (1).

NOMS DES DÉPARTEMENS.	POPULATION de 1817 ou des années immédiatement antérieures.	DÉCÈS moyens annuels des années 1817 et 1818.	RAPPORT avec la population attribuée à 1817.	POPULATION de 1820.	DÉCÈS moyens annuels des années 1819, 1820 et	RAPPORT avec la population de 1820.	MORTALITÉ moyenne annuelle pour les cinq annés	OBSERVATIONS.

Calvados	505,420	9,055 1/2	1 sur 55 81/100	492,613	10,413 1/3	1 sur 47 30/100	1 sur 50 70/100	
Côte-d'Or	355,436	7,536 »	47 93/100	358,148	8,616 2/3	41 156/109	43 88/100	
Eure	421,481	8,651 1/2	48 73/100	416,178	10,242 2/3	40 63/100	43 87/100	
Eure-et-Loir	265,996	5,677 1/2	47 9/100	264,448	6,436 »	41 3/100	43 46/100	
Gironde	514,462	10,584 1/2	48 59/100	522,041	12,724 2/3	41 2/100	44 5/10	
Loire-Inférieure	407,827	8,428 1/2	48 38/100	433,815	10,018 1/3	43 30/100	45 29/100	
Lot-et-Garonne	326,127	6,829 »	47 76/100	330,121	7,183 »	45 96/100	46 68/100	
Maine-et-Loire	404,489	8,696 1/2	46 48/100	442,859	9,974 1/3	44 40/100	45 93/100	
Manche	581,489	10,938 »	53 12/100	594,196	13,043 2/3	45 52/100	48 68/100	
Orne	425,920	7,771 1/2	54 17/100	422,884	8,735 2/3	48 29/100	50 70/100	
Pas-de-Calais	570,338	13,595 1/3	41 95/300	626,584	13,624 2/3	45 99/100	44 31/100	
Sarthe	410,380	7,365 1/2	55 70/100	428,432	9,051 2/3	47 29/100	50 65/100	
Deux-Sèvres	254,105	4,837 1/2	52 53/100	279,845	6,157 2/3	45 45/100	48 38/100	
	5,443,410	109,967		5,612,164	126,222 1/3			
Population moyenne des cinq années.	5,544,662 40/100	Décès moyens annuels des cinq années.		119,720 20/100	Moyenne générale de la mortalité.	1 sur 46 21/100		

(1) Voir les *Annuaires pour* 1821, 1822, 1823 et 1824.

Ne sont point compris dans ce tableau les départemens riches où des marais, certaines occupations habituelles d'une grande partie des habitans, etc., augmentent considérablement la mortalité

Voir, pour les départemens du Nord, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Seine-Inférieure, etc., le tableau n° 3.

NOTA. On voit par ce tableau que la population de 1820 est plus forte que celle qui est attribuée à 1817. Il résulte de cette différence que, dans le rapport de la mortalité avec la population, la mortalité de 1817 et 1818 doit être évaluée ici un peu au-dessus de la réalité. Mais aussi il y a toujours des individus qui périssent, soit dans les forêts, soit dans les fleuves, la mer, soit dans les îles, etc., sans que jamais leurs décès se trouvent inscrits sur les registres de l'état civil. Cette circonstance contribue en général à l'excès des naissances sur les décès dans les tableaux qu'on en a dressés, et ne doit jamais être perdue de vue, principalement lorsqu'il s'agit de certains pays.

Digitized by Google

(N° VII.)

Dépenses par Arrondissement en 1821, dans les départemens riches.

Digitized by Google

Calvados.....	1,623	2,274	2,756	3,210	4,635	6,142	9,067	9,910	10,003	10,003
Côte-d'Or.....	2,213	2,897	3,159	3,449	4,232	5,187	6,993	7,453	7,478	7,478
Eure.....	2,658	3,581	4,226	4,560	5,644	6,898	9,222	9,837	9,918	9,918
Eure-et-Loir.....	1,636	2,270	2,625	2,847	3,512	4,277	5,740	5,993	6,015	6,015
Gironde.....	2,459	4,056	4,932	5,618	7,097	9,036	12,132	12,869	13,018	13,018
Loire-Inférieure...	1,517	2,663	3,723	4,269	5,298	6,839	8,898	9,391	9,487	9,487
Lot-et-Garonne...	1,108	1,987	2,421	2,744	3,560	4,567	5,904	6,896	7,019	7,022
Maine-et-Loire ...	1,685	2,742	3,318	3,813	4,968	6,476	8,848	9,268	9,322	9,324
Manche.....	2,252	3,459	4,614	5,311	7,012	8,887	11,944	12,686	12,827	12,832
Orne.....	1,520	2,318	2,883	3,363	4,434	5,881	8,381	8,949	9,010	9,011
Pas-de-Calais.....	3,082	4,895	5,840	6,467	8,199	9,859	13,009	13,793	13,876	13,878
Sarthe.....	2,211	3,201	3,695	4,117	5,180	6,479	8,707	9,111	9,154	9,154
Deux-Sèvres.....	1,034	1,703	2,091	2,431	3,150	4,062	5,590	5,903	5,931	5,932
	24,998	38,146	46,273	52,199	66,921	84,590	114,495	122,059	123,058	123,072
Sur 10,000.....	2,031	3,091	3,760	4,241	5,438	6,873	9,303	9,918	9,999	10,000

Digitized by Google

MÉMOIRE

M. Benoiston décès à domicil nicipaux de la des données sur de Paris, a lui-

DÉCÈS à domic

ANNÉES.	DÉCÈS A DOMICIL de tous les âg ensemble (1).
1817	758
1818	787
1819	904
1820	863
1821	985
1822	1,135
1823	1,145
1824	1,097
	7,674

(1) Ceux des prisons, des ca

PPLÉMENT

AU

R LA MORTALITÉ EN FRANCE.

---

de Châteauneuf ayant relevé avec soin les des premier et douzième arrondissemens mu- apitale et de trois de leurs rues, afin d'avoir la mortalité de l'enfance dans ces quartiers même dressé les tableaux suivans :

cile des enfans dans le 1er arrondissement municipal de Paris.

ÉS FICILE les âges able (1).	De 0 d'âge à 1 an.	De 1 an à 3 ans.	De 3 ans à 5 ans.	De 5 ans à 10 ans.	DÉCÈS TOTAUX des enfans.
758	130	86	19	31	266
787	132	114	29	22	297
904	169	119	23	40	351
863	143	64	29	21	257
985	184	174	42	44	444
1,135	177	139	57	50	423
1,145	177	126	46	42	391
1,097	183	142	25	48	398
7,674	1,295	964	270	298	2,827
	0,17				0,37

prison, des casernes, des hôpitaux et des hospices ont été retranchés.

Digitized by Google

ANNÉES.	
1817	
1818	
1819	
1820	
1821	
1822	
1823	

De parcils

résume.

1°. Les décès
des décès total
dans le douzièm
dans les deux r
Roule, où les h
et surtout plus
du premier arro
Mouffetard, qui

2°. Les décès
ont fait les 0,37
ment, les 0,50 d
Roule et du faub
Mouffetard.

3°. Enfin, pour

Digitized by Google

les enfans dans la rue Mouffetard, qui fait tie du 12e arrondissement.

de 0 d'âge à 1 an.	de 1 an à 3 ans.	de 3 ans à 5 ans.	de 5 ans à 10 ans.	DÉCÈS totaux DES ENFANS.
49	20	7	7	83
58	30	10	7	105
54	29	10	5	98
60	27	12	5	104
61	45	13	3	122
64	42	8	9	123
60	28	11	4	103
406	221	71	40	738
0,32 1/2				0,59

oivent être rapportés sans réflexions. Je les

uis zéro d'âge jusqu'à un an ont fait les 0,17
dans le premier arrondissement de Paris;
où les habitans sont plus pauvres, les 0,25;
réunies du faubourg Saint-Honoré et du
tans sont en général encore plus à leur aise
andement logés que la masse des habitans
lissement, les 0,14; et les 0,32 dans la rue
t une de celles où il y a le plus de pauvres.
s enfans morts entre la naissance et dix ans
es décès totaux dans le premier arrondisse-
ns le douzième, les 0,32 dans les rues du
urg Saint-Honoré, et les 0,59 dans la rue

les dix premières années de la vie, la propor-

DE

MES
quin
les fi
sels
nier
colli
des
en
prie
sta
viv
cir
fac
—
ph

Digitized by Google

ERVATIONS

SUR

FFETS THÉRAPEUTIQUES

PHINE OU NARCÉINE (1),

V. BALLY, Membre titulaire.

e la découverte des bases salifiables des quin-
ai à l'Académie quelques vues pratiques sur
ittentes de diverse nature et sur l'emploi des
de cinchonine. Mes observations sur ce der-
ncontrèrent avec celles de nos honorables
et Chomel; elles démontrèrent que l'alkali
'était pas moins efficace que l'écorce réduite
ıçais même que cet alkali devait jouir de pro-
énergiques. Comme il constituait la seule sub-
nteuse, les organes en devaient ressentir plus
nergiquement l'action, puisque la quinine et la
t plus immédiatement en contact avec les sur-
ıucun corps inerte n'en paralysait les effets.

il, j'appellerai toujours indifféremment *narcéine* ou *mor-*
nmédiat de l'opium qui en constitue la base salifiable.

Digitized by Google

cherche des élémens
les plantes tant médi
s'est plus particulièrem
la médecine. L'art de g
plus saines, plus arrêté
de la physiologie et de
nos jours, marchera leu
heureuses espérances su
j'avoue que je ne puis c
sion de ma reconnaissan
révolution qui s'est opé
ciera au juste l'action de
cun des élémens qui le
exemple qui nous condu
jet, nous ne connaîtron
avoir étudié séparément
et notamment celles de
ainsi du simple au comp
verse.

Découverte. Encore que
verte de la morphine ait é
auteur. Chacun s'accordai
célèbre chimiste de Eimb
illustre Vauquelin éleva s

En 1804, M. Séguin ava
de ses analyses, desquelles
l'opium 1°. une matière cr
principe inconnu (morphin
propriétés particulières (aci

(1) *Annales de Chimie*, 18

qui composent les végétaux, et surtout
icinales qu'alimentaires. Ainsi la chimie
ment encore identifiée avec les travaux de
guérir devra aux savans analystes des idées
tées ; et la science des médicamens, rivale
le l'anatomie pathologique, si avancées de
leur égale. Il est permis de fonder les plus
s sur la connaissance des principes actifs ; et
is contenir mon enthousiasme ni l'expres-
ssance, lorsque je réfléchis à cette grande
opérée tout récemment. Par elle on appré-
n des végétaux, puisqu'on pourra juger cha-
ui les constituent. Et pour me servir d'un
onduira naturellement à examiner notre su-
trons bien les propriétés de l'opium qu'après
nent celles de tous ses matériaux immédiats,
es de la narcéine. La médecine procédera
composé, au lieu de suivre la marche in-

ore que ce soit de nos jours que la décou-
ne ait été faite, on n'est pas bien fixé sur son
cordait néanmoins à nommer M. Sertuerner,
Eimbeck, dans le Hanovre, lorsque notre
éleva sa voix en faveur de M. Séguin (1).
uin avait communiqué à l'Institut le résultat
squelles il résultait qu'il avait découvert dans
ıtière cristalline qu'il considérait comme un
morphine); 2°. un acide nouveau qui jouit de
ères (acide méconique); 3°. un principe amer,

---

himie, 1818, t. IX.

par un
poursuiv
Alors se
tes et d
d'une n
l'opium
possède
tallise e
la base e
en prism
avec les
médicale
sels à ba

Il rés
tendre d
qui ait
mérite i
l'avoir fa
de ses p

Mais t
il portait
le sel de
conique
connues
ni de m
l'acide n
avec la
conteste

D'une
autre ch
tion. Il

Digitized by Google

le dont on ne saurait trop le louer, n'avait repris,
ses expériences et ne les avait fait connaître en 1816.
ement son nouvel écrit fixa les regards et des chimis-
médecins. M. Sertuerner y signalait de nouveau et
nière spéciale l'existence d'un principe actif dans
uquel il assigna le nom de *morphine;* principe qui
grand nombre des propriétés des alkalis, qui cris-
yramides tronquées, incolores, transparentes, dont
n carré ou un rectangle, et qu'on rencontre aussi
à base trapézoïde; principe qui s'associe facilement
les sans être dénaturé ou sans perdre ses propriétés
t qui a tant d'affinité pour eux qu'il peut former des
ouble, comme, par exemple, avec l'acétate de cuivre.
au reste, de ces faits, qu'il ne m'appartient pas d'é-
ntage, que si M. Sertuerner n'est pas le premier
lé le principe actif de l'opium, il a au moins le
testable de l'avoir en quelque sorte exhumé, de
ieux connaître, et d'avoir apprécié quelques-unes
étés.

que ce savant appelait l'attention sur cet alkali,
housiasme de la découverte jusqu'à ne voir dans
erosne que la morphine combinée avec l'acide mé-
M. Robiquet, dont l'exactitude et l'habileté sont
jamais pu trouver un atome d'acide méconique
e dans la narcotine; et M. Robinet assure que
que ne se trouve jamais à l'état de combinaison
e ou morphine, opinion que plusieurs chimistes
ore.

part, M. Derosne voulait que la morphine ne fût
la narcotine, dont elle n'était qu'une modifica-
ait que son sel cristallisable passait à l'état de

Digitized by Google

peu de c
cristallin
l'alcool à
selon la
mière o
d'être p
sulfuriq
M. H
qui lui
d'eau fr
ves. Apr
on en p
cinée, d
tandis
donna
Le li
et son d
morphin
cipite e
d'opium
Quan
sur ce r
l'opium
4 grains
Avan
Robiqu
résultat

(1) Ce
cédé de
l'opinion

1,

Digitized by Google

te matière unie à la narcéine. Ce sédiment cendré, lavé à l'eau froide seulement, et traité de suite par 4 ou 36°, et quelques grammes de charbon animal, antité sur laquelle on opère, donnera, par une pre- ation, de la morphine incolore, qui n'aura pas besoin fiée de nouveau à l'alcool, ni dissoute dans l'acide

t ayant pris 1 kilogramme d'opium du commerce it très-pur, le fit macérer dans suffisante quantité , et épuisa la matière par des digestions successi- que le liquide eut été convenablement concentré, a moitié, qui, traitée par 6 gros de magnésie cal- a pour produit 7 gros et 1 scrupule de morphine; l'autre moitié, précipitée par l'ammoniaque, en s $\frac{1}{2}$ parfaitement lavée et desséchée.

e restant, traité ensuite par la magnésie caustique, par l'alcool bouillant, ne fournit pas un atôme de où M. Hottot dut conclure que l'ammoniaque pré- alité la morphine contenue dans la dissolution

le morphine contenues dans l'opium. J'ai calculé avantageux que si 16 onces fournissent 8 gros $\frac{1}{2}$, en contenir 38 grains $\frac{1}{4}$ par once, ou environ gros, ce qui fait un peu plus d'un 16e.

ette manière d'opérer fût publiée, MM. Henri et nt bien voulu me communiquer verbalement les urs recherches sur le maximum des produits de

---

I. Thenard, dans son édition de 1824, a conservé le pro- uet. Une semblable autorité doit rendre très-réservé sur formera à cet égard.

Digitized by Google

blier cett
du princi
A l'aveni
quinquin
possible
tinssent
portion

De n
mention
qu'il exi
nique; :
chouc, (
la résin
male; g
de sable
talline,

On é
pharmac
découve
river d
vans ac
avait dé
de natu
et préci
même
bullitic
quanti

(1) T

. Peyre ne se soit pas assuré de la présence
ıenteux ou de la base salifiable organique.
sans quinine ou sans cinchonine point de
rcéine point d'opium. Toutefois, il serait
'ots de nos départemens méridionaux con-
ncipe actif, et même une plus grande pro-
llisable de Derosne.

ıtériaux immédiats de l'opium.

eavans travaux, parmi lesquels on doit
ɔlement ceux de M. Robiquet, démontrent
pium, 1°. un sel avec excès d'acide méco-
ère extractive; 3°. du mucilage; 4°. du caout-
ɔinet nie l'existence; 5°. de la fécule; 6°. de
huile fixe; 8°. une substance végéto-ani-
s de fibres végétales; 10°. quelquefois un peu
s cailloux; 11°. une matière blanche et cris-
12°. enfin, la morphine (1).
ɔint d'analyse, lorsque M. Robinet, jeune
ıérite distingué, vint enrichir la science par la
veaux faits. Son idée fondamentale paraît dé-
dont nous devons la connaissance à deux sa-
, MM. Vauquelin et Gay-Lussac. Le premier
: si on ajoute un sel à la solution d'un autre sel
te, une partie de celui-ci pourra être séparée
ue la dissolution du premier s'effectuera. En
stre Guy-Lussac faisait voir que le degré d'é-
ılution saline saturée ne dépendait pas de la
ısoute, mais de l'affinité de ces sels pour l'eau.

---

v, pag. 248, édit. 1824.

Digitized by Google

bien cor
trouver
C'est lu
ce chim
chaux ;
Le *n*
avait déj
pour *l'ol*
ses propr
plus , M.
reté : tout
narcéine
Le sel
cristallise
réunissan
mamelon
saveur est
priétés sur
sait *sur la*
le tableau,
M. Thenar

C
A
H
O

(1) M. Robi
(2) A peine
doutes sur l'ex
ce n'est autre c

Digitized by Google

.vaux de MM. Sertuerner et Robiquet, ne se
i à la morphine, mais bien à la chaux.
ıe, d'après M. Robinet, un autre sel que
naître sous le nom de *méconiate acide de*
:enu, et d'une dureté sablonneuse (1).
celui qui se trouve associé à la morphine,
par M. Robiquet, et le procédé qu'on emploie
core celui qu'avait indiqué ce savant. Mais
été bien analysées que par son émule. De
ut l'avoir dans un plus grand état de pu-
vantage dépend de ce qu'il obtient le sel de
le tout produit étranger (2).

s'il existe à l'état indiqué par l'auteur,
ité; il forme des aiguilles soyeuses, qui se
ın centre commun, donnent naissance à des
de pointes. Ces cristaux sont blancs; leur
ment amère. Je signalerai plus loin ses pro-
nie animale. Il me reste à indiquer ce qu'on
ition de la narcéine ou morphine. En voici
'on le trouve dans la dernière édition de

.....	72,02
.....	5,53
ıe.....	7,01
.....	14,84

it d'abord pensé que c'était un sel à base de soude.
oire de M. Robinet était-il publié qu'on élevait déjà des
le l'acide codéique. M. Robiquet croit fermement que
ıe de l'acide hydro-chlorique.

Digitized by Google

précipitée par
l'acide sulfuri
par un bout,
acétique.

Dissous da
se colorer en
velle quantité
couleur jaune-r

Ces caractère
cristaux étaient
pesait trois grain
encore, par la co
que, la présence
comme elle étai
pu être isolée.

2°. Chat qui a
Estomac. M. La
d'eau distillée, pen
rée ensuite, on a tra
tie redissous.

La solution alco
l'évaporation un ext

---

(1) L'illustre professeur
tères chimiques qui peuven
autres, dit que la morphine
doses, avec l'acide nitrique
tandis que les autres bases de
dro-chlorate de protoxide d'é
un précipité d'un brun sale,
Leurs acétates sont très-differ
cristallise bien.

Digitized by Google

oniaque en flocons blancs. Traités par
centré dans un petit tube de verre fermé
dégagé une odeur bien prononcée d'acide

e nitrique faible, celui-ci n'a pas tardé à
qui s'est foncé, par l'addition d'une nou-
, jusqu'à l'orangé, et a manifesté une belle
tre de sang (1).
nis décident d'une manière certaine que ces
acétate de morphine. La quantité obtenue
ans l'eau-mère de ces cristaux on découvrait
tion orangée qu'y déterminait l'acide nitri-
une petite quantité de ce même sel. Mais
barrassée d'une matière animale, elle n'a

t succombé à l'administration de 12 grains.
saigne fit bouillir ce viscère dans dix onces
lant dix minutes. La liqueur filtrée, évapo-
ité le résidu par l'alcool, lequel s'est en par-

olique, légèrement jaunâtre, a fourni par
trait de même couleur, un peu plus foncé,

---

ur Thenard, en indiquant (p. 722, t. III) les carac-
vent servir à distinguer les bases végétales les unes des
ine et la brucine, mises en contact, même à très-petites
rique concentré, prennent une belle couleur rouge;
ses deviennent jaunes ou sont à peine altérées. Mais l'hy-
de d'étain produit dans la dissolution rouge de morphine
sale, et donne à celle de brucine une teinte violette.
-différens: celui de brucine est incristallisable, l'autre

9. Trente g
cheval : une
laisse découv
10. Cinq j
avec la préca
tion. L'*acide*
sang, une tei
11. L'urine
morphine n'a l
ce sel.

Conclusions. l
est possible, dar
miner par les mo
gétal; 2°. que c'
primitivement p
sa présence; 3°.
peu de temps apr
contiennent des q
faits pour le déco

On peut espérer
de nouvelles certit
qu'on sera tenté de
la morphine a la pro
les sels de fer peroxidé
dans une solution d'hy
en bleu, se dissout, et a
cipitation d'une certain
atomes de narcéine, m

Digitized by Google

ente grains sont injectés dans la veine jugulaire d'un
une livre de sang, tirée cinq quarts d'heure après, ne
couvrir aucune trace du sel.

nq jours s'étant écoulés, on répéta la même expérience,
précaution de retirer le sang dix minutes après l'injec-
ide nitrique manifesta, dans l'extrait alcoolique du
e teinte jaune-orangée.

urine de deux animaux empoisonnés par l'acétate de
n'a laissé découvrir aucun indice de la présence de

sions. Il résulte des observations précédentes : 1°. qu'il
e, dans beaucoup de ces empoisonnemens, de déter-
les moyens chimiques des traces sensibles du poison vé-
que c'est toujours dans les viscères où le poison a été
ent porté qu'on peut retrouver les restes qui attestent
; 3°. que les matières rendues par le vomissement,
ps après l'injection du poison dans l'estomac, en
des quantités pondérables ; 4°. que tous les efforts
e découvrir dans le sang ont été infructueux.

---

espérer que les travaux de M. Robinet ajouteront
certitudes, de nouveaux moyens aux analyses
té de faire à l'avenir. Il a en effet démontré que
a la propriété de former une couleur bleue avec
peroxidé. Ainsi, de la narcéine en poudre, divisée
ion d'hydro-chlorate de fer très-étendue, la colore
out, et au bout de quelques jours détermine la pré-
certaine quantité d'oxide de fer jaune. Quelques
éine, mouillés avec une goutte de dissolution de

Digitized by Google

Alston
de con
accrois
mait le
Brown
encore
Sydenh
il y a u
l'incerti
plus opp
grand, p
grand; p
de trente
a établi
ne doit ê
tiques : l'
au dévelo
savant pro
sance méd
non plus

Si la nar
l'opium, o
sa base sa
grandes di
d'exercer u
elle modère
lieu de rév
somme.

(1) *Fragme*
(2) *Traité él*

Digitized by Google

t soutenu le contraire. Haller semble avoir eu pour but
er tant d'opinions divergentes, en disant que l'opium
: l'énergie musculaire et vasculaire, tandis qu'il cal-
stème nerveux. Naguère, dans son langage d'inspiré,
criait : *Opium me herclè non sedat.* Plus récemment
obert-Thomas de Salisbury a dit, en opposition avec
, que les opiacés deviennent nuisibles si dans la variole
vive excitation. Si l'on consulte Samuel Hanhemann,
le augmente, car il semble avoir constaté les effets les
's sur l'appareil vasculaire. Pouls lent, fort, prompt,
is faible que dans l'état naturel, plus dur et plus
ls diminué de quatorze pulsations, pouls augmenté
tc. (1). Notre estimable collègue le professeur Orfila
deux théorèmes : *L'opium employé à fortes doses*
rangé ni parmi les excitans, ni parmi les narco-
ium employé à petites doses paraît borner son action
ement des symptômes de la stupéfaction. Enfin, le
sseur d'Amiens, M. Barbier, reconnaît que la puis-
ale de ce suc n'est pas excitante, qu'elle n'est pas
bilitante, mais bien perturbatrice (2).
ine était le seul principe actif et médicamenteux de
si l'opium avec tous ses élémens agissait comme
able organique, le problème offrirait de moins
ultés. En effet, nous verrons bientôt que, loin
excitation appréciable sur le cœur et les artères,
elle qu'ils possèdent : nous verrons aussi qu'au
ler les forces musculaires, elle en diminue la

---

de Viribus medicamentorum positivis. 1805.
ent. de Mat. méd., t II, pag. 680, 2e édit.

Digitized by Google

ment mi
je n'emp
un demi-
usage fu
liques, d
rante - h
symptôme
indistincte
confirme ch
dans toutes
de vertus se
nus, la morp
moins que la
pour se disso

Cette déco
dicament sera
sans difficultés
cétate de morph
perfection qu'ell
après l'avoir ache
chaleur très-douc
voir ainsi dessécl
car, pendant la d
faisait une évapor
délicatesse d'opéra
l'acide sulfurique. I
dernier cas et avec
l'acétate de morphin

J'ai débouché que
dernière substance,
cevoir, ce qui prouv

Digitized by Google

;e. Cependant, soit timidité, soit prudence,
quement que des doses doubles, c'est-à-dire,
et matin. Bientôt tous ceux qui en faisaient
nentés de nausées, de vomissemens, de co-
é d'uriner, de vertiges et de prurit. En qua-
, j'appris, par la résurrection de nombreux
je m'étais trompé. Depuis lors j'ai employé
s deux espèces, et tout m'a confirmé, tout me
our, qu'aux mêmes doses, dans tous les cas et
nditions égales, ces diverses espèces jouissent
les; et cependant, des alkalis végétaux con-
paraît être le moins soluble; elle l'est même
ychnine, qui exige 6,000 parties d'eau froide
e.

rte aura ce résultat, que la préparation du mé-
us aisée et plus fidèle. Ce n'était peut-être pas
qu'on établissait les proportions exactes de l'a-
ine. Cette combinaison, pour recevoir toute la
le exige, est d'une délicatesse extrême. Il fallait,
nevée, dessécher l'acétate de morphine à une
ice, égale mais soutenue; et peut-être, après l'a-
chée, était-il utile d'y ajouter un peu d'acide :
a dessiccation, l'odorat témoignait bien qu'il se
poration qu'on avait besoin de remplacer. Cette
pération est moins sensible lorsque l'on combine
que. La cristallisation se fait parfaitement dans ce
avec des élémens plus fixes, lorsqu'au contraire
orphine se réduit en poussière.

hé quelquefois un flacon qui contenait de cette
tance, et l'acide acétique se faisait de suite aper-
ui prouve qu'il y a une déperdition continuelle.

Digitized by Google

Toutefois, l
doivent poi
Partant
céine et se
tinctes, je
grain deux
moindre au
C'est même
ville, où la
stances le co
les augmente
matin et soir,
souvent même
uns d'eux. La
énergiques don
tement les quan
qu'on avait pu a
peu à son impress
de sécurité.

Action de la M
d'entrer en matière
tance, il convient de
collection d'observati
de nos jours, pour ap
faites dans un grand h
ont eu lieu sur sept à
et je les continue encor
une série de faits histo
il pu être ? J'avoue que
connaître les maladies
appuyer mes proposition

Digitized by Google

de comparaison, bien que secondaires, ne
gligés.

ette proposition fondamentale que la nar-
des propriétés fort voisines, fort peu dis-
ivais également à la dose d'un quart de
jour aux hommes; à une dose de moitié
s, et mieux encore à un seizième de grain.
e dernière manière qu'il faut procéder en
ité organique est plus grande. Si les circon-
lent, on s'arrête à ces quantités: sinon, on
es trois ou quatre jours d'un quart de grain,
yant l'attention d'en bien étudier les effets,
s'arrêter à propos pour prévenir quelques-
rphine est, à coup sûr, une des substances
est le moins possible d'augmenter promp-
és. J'ai cru cependant apercevoir que lors-
eindre trois grains, l'estomac s'habituait un
ion, et qu'alors on pouvait marcher avec plus

lorphine et de ses sels sur les organes. Avant
ère sur des questions d'une si haute impor-
de dire pourquoi je n'ai point rapporté une
vations détaillées, ainsi que cela se pratique
ur appuyer les raisonnemens. Ces recherches,
and hôpital, n'ont jamais été secrètes; elles
ept à huit cents malades, peut-être sur mille,
e encore. Aurais-je pu agrandir ce Mémoire par
ts historiques? Et de quelle utilité cela aurait-
oue que si j'avais eu pour but principal de faire
aladies que guérit la morphine, il aurait fallu
opositions par les preuves convenues; mais, à

Digitized by Google

d'être surveillé que le
vomissement va surve
ce rapport, une actio
jours la bouche ou y

Ainsi donc, il sem
mise à l'influence de l
tenir que les *inflamma*
impression pour *cause*
tend peu en profondeu

A ce sujet, l'observa
d'environ cinquante an
des douleurs rhumatisn
les sels de morphine, c
de sept quarts donnés cl
encore que cinq quarts
tume à la bouche, *puis*
semens violens et vert
pendit le médicament; c
quatre jours, accompagn
et de dureté du pouls. I
que je nommais un *pouls*
l'épigastre. Mais malgré
tomac, malgré les vomis
cétate de cuivre, la rouge
aucun point; elle fut, au c
et blafarde.

L'Appétit. Il est assez d
si perturbateur ne trouble
tout ne diminue point l'ap
stant. Tous les malades d
convenablement, lorsque d'

Digitized by Google

e point de départ est l'estomac, et que le
enir, si on ne s'arrête. La belladone a, sous
on plus directe, car elle sèche presque tou-
y produit de l'empâtement.
mblerait que cette cavité n'est point sou-
e la morphine : de sorte qu'on pourrait sou-
nations de l'estomac qui reconnaissent son
use sont d'une nature particulière qui s'é-
deur et se limite parfaitement.
ervation fournie par la femme Hilaire, âgée
e ans, trouvera ici sa place. Tourmentée par
atismales, elle fut soumise au traitement par
ne, dont elle atteignit successivement la dose
nés chaque jour en deux fois. Elle n'en prenait
uarts lorsqu'elle commença à avoir de l'amer-
, puis quelques nausées. Bientôt des vomis-
t verts se manifestèrent. Trop tard on sus-
nent; car les déjections par le haut durèrent
ompagnées d'angoisses cruelles, de plénitude
pouls. Long-temps cette femme conserva ce
un *pouls de fer* et une grande sensibilité à
malgré cette inflammation probable de l'es-
es vomissemens toujours verts comme de l'a-
, la rougeur de la langue ne se manifesta dans
e fut, au contraire, constamment molle, large

est assez difficile de croire qu'un médicament
ne trouble point les fonctions digestives et sur-
le point l'appétit : c'est néanmoins un fait con-
s malades demandent à manger, tous digèrent
nt, lorsque d'autres circonstances n'intervertissent

Digitized by Google

de ce genre dont j'ai
la marche de l'affec
entra en convalescen
vomissemens.

Avec l'attention d'a
trois ou quatre jours,
sordres. *Il est plus sag*
d'un quart. *Et il ne sera*
un quart de grain une
une prompte révolte d
qu'on est arrivé à la do
donnés en deux fois,
sées et parfois des dou
et plus fréquemment c
Cet effet a presque touj
tion de la substance. *Al*
devenir trop énergique,
quantités, ou même, dan
rement.

On pourra s'assurer que
morphine pour cause se
être vives, n'en sont pas
comme disent les malad
passent et se reproduisent
parle ici seulement des fa
trite bien déterminée.

Il importe aussi de se so
tent des différences notabl
les divers modes de mala
que des personnes peuvent
graduellement, de grandes

Digitized by Google

é depuis témoin. Malgré ce contre-temps,
on ne fut point troublée, et ce malade
e peu de jours après la cessation des

ıgmenter prudemment les doses tous les
on prévient facilement de semblables dé-
e d'accroître d'un huitième de grain que
ait pas possible, par exemple, d'établir par
e progression chaque jour sans décider
de l'estomac. C'est communément lors-
dose d'un grain et demi à deux grains,
s, que se manifestent quelques nau-
ıuleurs à l'épigastre, plus promptement
chez les femmes que chez les hommes.
ujours lieu quelques instans après l'inges-
Alors, pour paralyser une action qui va
e, il faut s'empresser de diminuer les
dans certains cas, de les supprimer entiè-

que les gastralgies qui reconnaissent la
se réduisent à des sensations qui, pour
pas moins très-circonscrites. Ce sont,
alades, des points très-peu étendus qui
isent avec rapidité. On pense bien que je
les faits où il n'y a point encore de gas-

se souvenir que les idiosyncrasies appor-
ıotables, ainsi que les âges, les sexes et
maladie. Mais je veux surtout rappeler
ıvent en prendre impunément, et toujours
andes quantités. Toutefois, après un cer-

Digitized by Google

soupçonne sans avoir
sens en aient été nett
Dégagement de ga
sont tourmentés par u
plus spécialement par
noncent. *Il est facile d*
de la perturbation *imp*
aussi les avant-coureu
sont des vomissemens.
ménagement que *l'on*
phine.

Au reste, je ne me sc
phine provoque cette m
qui peut faire que le mal
riture, comme on le *rem*
la belladone (1).

Action sur le tube intes
intestins on *a reconnu* qu
d'abord le symptôme *domi*
médicament fort précieux
inflammatoire et ulcéreux
Contre cette affection, on p
en lavemens : le premier p
a beaucoup d'efficacité dan
défier d'une action trop pro
degré de susceptibilité, de s
lité des malades. J'ai recueil
grain d'acétate de morphine

(1) Il ne faut jamais perdre de v
tration des médicamens graduée ave

Digitized by Google

pu la vérifier, ou mieux, sans que mes
ment frappés.

:. On observera souvent que les malades
n dégagement de gaz fort abondant. C'est
des éructations fréquentes qu'ils s'an-
de considérer ces gaz comme une suite
primée aux fonctions digestives. Ce sont
ırs des nausées, comme les nausées le
s. Leur présence est donc un indice du
ı doit mettre dans l'emploi de la mor-

: souviens pas d'avoir observé que la mor-
: modification dans le goût, modification
malade se plaigne d'un sentiment de pour-
emarque par l'usage de la jusquiame et de

intestinal. Dans les effets produits sur les
ıu quelques variations. La constipation est
dominant, ce qui rend la morphine un
:ieux dans certaines diarrhées où le génie
:éreux n'est que peu ou point prononcé.
, on peut l'administrer soit en pilules, soit
nier procédé est le plus certain; le second
té dans quelques cas. Cependant il faut se
op prompte, et mesurer les quantités sur le
té, de sensibilité, peut-être aussi de débi-
ı recueilli quelques faits où un seul demi-
ɔrphine a jeté dans un déplorable état de

:rdre de vue que je ne parle ici que de l'adminis-
raduée avec lenteur et méthode.

Digitized by Google

tites doses, produi
provoque quelques
la belladone facilit
contraire.

Coliques. Une a
se passe pas sans q
jeu : aussi *observe*
sont point fixes qu
ascendant, le transv
testin à la fois ; mais
aux environs de l'or
l'intestin grêle est le
Quoi qu'il en soit,
durée ; elles cessent
toutefois en augmen
inflammation produit
bien superficielle. Q
fait usage de narcéine
membrane muqueuse
en avaient pris de trop

Vermifuge. Je com
les observations que j'
sommes sur la science
besoin d'être étudiés de
silence quelques faits q
de narcéine sont doués
quarantaine d'années ép
leurs fixes à l'épigastre,
nergie sous la plus légè
de quelques vomissemens
crus tourmenté d'une affe

Digitized by Google

ıtôt du resserrement, et qui à la longue
ıles évacuations. La jusquiame, l'aconit,
les déjections alvines bien plus que l'état

n si constante sur le tube intestinal ne
la sensibilité ne soit souvent mise en
on d'assez fréquentes coliques. Elles ne
: au siége : tantôt elles occupent le colon
rse ou le descendant, tantôt tout cet in-
e plus souvent les douleurs ont leur siége
bilic, ce qui permet de conjecturer que
remier siége de la médication stimulante.
es douleurs intestinales sont de peu de
même si on continue le médicament, sans
er les doses; d'où j'ai conclu que s'il y a
, elle doit être ou bien circonscrite, ou
uelques nécropsies de sujets qui avaient
ne m'ont rien révélé de son action sur la
e intestinale, probablement parce qu'ils
p petites doses.
mmunique avec une fatigante minutie
j'ai recueillies. Mais on sait où nous en
ıce des médicamens, et si leurs effets ont
de nouveau. Je ne passerai donc pas sous
s qui sembleraient démontrer que les sels
ıés de vertus vermifuges. Un homme d'une
s éprouvait depuis trente mois des dou-
re, lesquelles se réveillaient avec assez d'é-
légère pression. Elles étaient accompagnées
mens, de perte d'appétit, de marasme. Je le
e affection cancéreuse que j'essayai de com-

Digitized by Google

vent des difficultés
une rétention si cor
courir à la sonde.
appellent *arrêtés*.
quatre et même
tout - à – coup pou
alterne *ainsi avec*
vidée.

Ceux que ce sing
poussent les urines
santé ; ce qui prouv
point frappées de pa
tunique musculeuse.
mais comme il n'y a
je dirai que l'*obstacl*
ou de la prostate. Un
mier, un état d'orga
assez bien raison de ce

Je ne tairai pas néa
cet acte, n'agir plus
pressent l'abdomen ave
qu'un de ceux enfin q
d'acétate de morphine
ganique ancienne, la v
s'étendait jusqu'à la rég
contre mon premier sent
et la paralysie du corps
flement morbide de la p

Il n'existe probablem
tous ces cas, les malade
mes qui la signalent or

riner. Cette gêne, s'élève quelquefois à
ete, que sur quatre sujets il a fallu re-
mmunément les malades sont ce qu'ils
font des efforts pendant deux, trois,
ze minutes; les urines partent enfin
e suspendre de nouveau, et l'émission
rétention jusqu'à ce que la vessie soit

er embarras tourmente prétendent qu'ils
ec autant de force que dans l'état de
ait que les puissances émissives ne sont
lysie : la morphine épargnerait dès-lors la
Je pourrais énoncer ce fait et m'arrêter là ;
il inconvénient à hasarder une conjecture,
pourrait bien partir du col de la vessie
surexcitation ou une contraction du pre-
sme insolite dans la seconde, rendraient
e phénomène.
anmoins qu'il en est qui semblent, dans
s qu'avec les muscles abdominaux, qui
vec leurs mains pour faciliter l'évacuation;
que j'avais traités par d'assez fortes doses
e, étant mort des suites d'une lésion or-
. vessie fut trouvée tellement dilatée qu'elle
région épigastrique. Ici donc on pourrait,
sentiment, soutenir les trois hypothèses,
rps, et la contraction du col, et le gon-
la prostate.
lement point d'inflammation de vessie dans
lades ne se plaignant d'aucun des symptô-
t ordinairement. C'est seulement dans un

Digitized by Google

morphine, il n'est pa
symptôme s'effectuent
reprise de chaque nouv
dant toute la journée,
voquent de nouveau.

Il en résulte que l'in
néral peu de durée. La
genre de médication, l
l'obscurcissement de la
nouveau en augmentant
alterner avec l'état norm
jours sans apparence de

La narcéine ne susp
femmes. Si j'ai insisté s
qu'il se présente une s
morphine sur la femm
été possible de faire naît
L'absence de la prostate
la différence? Le col de
par le pouvoir d'une forc
gescence qui s'effectue
gêné par un corps gland
plus large, est-il moins
tère momentanément le
chez l'homme, s'injecte,
canal? C'est un fait de
soumets l'explication aux
rité veut cependant que
sont plaint d'un sentime
mande, âgée de vingt-cin
sur les muscles de l'omo

Digitized by Google

rare de constater que les retours du
de nouveau quelques minutes après la
elle dose. Alors l'émission reste libre pen-
jusqu'à ce que les pilules du soir la pro-

influence sur l'appareil urinaire a en gé-
a vessie est même déjà accoutumée à ce
lorsque des vertiges, des éblouissemens,
a vue continuent encore. Persiste-t-on de
nt les quantités, alors on voit l'ischurie
mal, qui, lui-même, peut durer plusieurs
de rétentions nouvelles.

spend pas l'émission des urines chez les
sur ce qui se passe chez l'homme, c'est
singularité frappante dans l'action de la
me. En effet, chez celle-ci il n'a jamais
naître l'ischurie ni aucun de ses symptômes.
tate dans le sexe féminin expliquerait-elle
l de la vessie peut-il se gonfler librement
force expansive ou d'une espèce de tur-
tue de l'intérieur à l'extérieur sans être
glanduleux ? Le canal étant plus court et
oins susceptible d'une constriction qui obli-
nt le passage ? Ou bien est-ce la glande qui,
ecte, augmente de volume et comprime le
t de physiologie et de pathologie dont je
n aux méditations des observateurs. La vé-
t que j'avoue que deux ou trois femmes se
entiment de chaleur en urinant. Une Alle-
ngt-cinq ans, atteinte d'un rhumatisme fixé
l'omoplate et sur le deltoïde, éprouva pen-

Digitized by Google

le plus grand nombre
tion des urines sont à
rellement aussi une au
voquée par la morphir
mation bien positive,
urinaires, les produits
troubles, ou d'une cou

Action sur les appareils

Lorsqu'on étudie les
on est tout surpris de v
exercent des influences
ganes, tandis que d'aut
leur domaine. Cette vé
l'emploi du principe act
voir indéfinissable, sem
qui circonscrivent les o
mes, cette action, si elle
gative, tandis que ses effe
l'abdomen et la tête.

---

(1) Je ne passerai point sou
montrera combien la séméioti
Tous les auteurs, voyant le
dans la variole, se sont répétés
sédimenteuses, jumenteuses, e
plus claires. Et dans cette cruelle
l'hôpital de la Pitié, où nous av
riolés à la fois, il n'y a eu pend
ait vu des urines qui ne fussent
où elles étaient sanguinolentes.

Digitized by Google

des faits, les signes déduits de l'inspec-
-peu-près illusoires. Il se présente natu-
ıtre conséquence: c'est que l'ischurie pro-
ıe n'est point accompagnée d'une inflam-
puisque, dans ce dernier état des voies
de la sécrétion sont communément ou
ıuleur orangée très-foncée (1).

ils de la circulation et de la respiration.

es propriétés des médicamens énergiques,
ɜ voir comment quelques-uns d'entre eux
ɜes constantes sur certains appareils d'or-
ıutres systèmes semblent placés hors de
vérité est singulièrement frappante dans
actif de l'opium, dont l'action, par un pou-
emble s'arrêter tout-à-coup sur les limites
ɜs organes du thorax, ou, en d'autres ter-
elle a lieu, n'est en quelque sorte que né-
s effets ostensibles atteignent de préférence

---

t sous silence une observation bien singulière qui dé-
ıéiotique est encore peu avancée.
ant le trouble immense des fonctions et des sécrétions
épétés à l'envi et ont dit que les urines étaient épaisses,
ıses, etc. Or, il n'est point de maladies où elles soient
cruelle épidémie qui vient tout récemment d'encombrer
ıous avons eu jusqu'à quatre-vingt-dix et même cent va-
ı pendant quatre mois que trois verres dans lesquels on
ussent pas limpides. J'excepte les faits, rares d'ailleurs,
ılentes. (*Note de la fin du mois de septembre* 1825.)

Digitized by Google

La morphine n'est point excitante pour l'appareil vasculaire. Nous avons dit que beaucoup de praticiens avaient attribué à l'opium la propriété de réveiller, d'augmenter la circulation. Peut-être l'assemblage de tous ses matériaux lui imprime-t-il des vertus toutes particulières. Mais nous affirmerons que la narcéine n'a rien d'excitant pour le système artériel. Son usage n'en augmente jamais l'activité, et on peut admettre comme une chose démontrée qu'il ne rend les pulsations ni plus nombreuses, ni plus fortes, ni plus dures. Fort souvent même les battemens perdent en nombre et en dureté; d'où je me crois autorisé à conclure que si cette substance, administrée lentement et sagement, opère sur le cœur ou sur le système artériel, c'est plutôt comme sédative que comme excitante.

C'est peut-être ici l'occasion de faire observer que dans les empoisonnemens, lorsque, par de grandes doses, l'action des principaux organes, notamment celle de l'estomac et du cerveau, est intervertie, le trouble devient général et la circulation participe à l'état de désordre. Telle est sans doute la source de la divergence des opinions parmi les praticiens, que les uns ont considéré les fonctions dans l'état de perturbation produit par les empoisonnemens, tandis que d'autres ont apprécié les mêmes fonctions pendant l'effet lent et successif des médicamens.

D'autre part, on peut avancer avec quelque fondement que l'influence relative de la narcéine sur le système vasculaire de certains organes diffère essentiellement de celle qui est exercée sur le cœur et les gros troncs artériels, puisqu'elle produit des effets particuliers, énergiques et assez constans sur le cerveau et sur la vessie. Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien observer que je ne suis nullement en contradiction avec moi-même, et que je raconte seulement les nuances qui se sont présentées à mes recherches.

Digitized by Google

Rarement les malades qui en ont fait usage ont eu plus de soixante-quinze à quatre-vingts pulsations. Chez la plupart d'entre eux on en comptait un moins grand nombre. Plusieurs même n'en ont eu que cinquante pendant la durée de la médication. Mais dans bien des cas cette lenteur de la circulation a pu dépendre autant de la nature du mal, de l'idiosyncrasie, que du traitement. Voici au surplus quelques exemples :

Jean-Marie Foriet, âgé de quarante-six ans, atteint d'une érosion à la table externe du coronal, au-dessus de l'arcade surcillière droite, érosion compliquée d'un vomissement mensuel périodique, avait le pouls vif, fréquent, serré. Le rhythme fut ramené à l'état normal lorsque le malade put prendre deux ou trois grains d'acétate de morphine.

Le capitaine Fournier, déjà cité, avait le pouls fréquent lorsqu'il commença les pilules; peu à peu il perdit un certain nombre de pulsations, et il conserva même la lenteur acquise lorsque de plus fortes doses déterminèrent de graves accidens.

Un Allemand, âgé de soixante-quatre ans, portait un œdème à la jambe gauche avec induration du tissu cellulaire, accompagnée de douleurs très-vives. Il prit long-temps deux grains d'acétate, et jamais les pulsations artérielles ne s'élevèrent au-dessus de soixante-dix.

Pierre Archo, âgé de soixante ans, souffrait d'une névralgie fémoro-poplitée. Le pouls conserva de la lenteur et moins de soixante-dix pulsations pendant l'usage des pilules, dont je lui donnais habituellement trois grains chaque jour.

Honoré Thiery, âgé de vingt-neuf ans, avait un ramollissement du rachis avec tuméfaction considérable aux lombes. Le pouls fut assez constamment irrégulier; mais il resta lent, rare, sous l'influence de dix grains d'acétate pris chaque jour. Quatorze grains d'extrait aqueux d'opium, substitués tout-à-coup

Digitized by Google

à la morphine, n'augmentèrent ni le nombre des pulsations ni la dureté de l'artère. Un mélange de six grains d'acétate de morphine et d'autant d'extrait aqueux, en deux doses, ne produisit aucun changement, bien que j'en fisse continuer l'usage pendant plusieurs jours pour apprécier la différence.

Chez Claude Péchiné, âgé de cinquante-un an, atteint de palpitations incommodes, avec un pouls aussi inégal que fréquent, nous ne pûmes jamais régulariser les fonctions de l'appareil vasculaire, même au moyen de deux grains employés avec constance pendant trente-huit jours. Sur la fin cependant, le pouls était plus petit, et les palpitations semblaient modérées.

Pendant la lecture de ce Mémoire, je donnais des soins au nommé Coulon, atteint de diabète sucré. Le pouls était vif, fréquent, dur. Cet état de l'artère résista long-temps, et il n'éprouva des modifications en moins qu'à une époque où Coulon commença à prendre quatre grains.

J'ai recueilli plusieurs centaines de faits de ce genre ; mais les histoires particulières qui fournissent de semblables résultats sont si nombreuses, elles peuvent se présenter si fréquemment à l'observation, qu'il semble superflu de les multiplier. J'ai dit, il est vrai, qu'une femme eut le pouls très-dur et très-fréquent. Or, la morphine avait occasioné une gastrite des plus intenses, gastrite à laquelle il semble juste d'attribuer cette variation momentanée ; tandis que chez les autres qui ont éprouvé des vomissemens et une irritation vive, laquelle n'était point encore l'inflammation, le pouls a conservé sa fréquence normale au milieu du plus grand désordre.

Au reste, il est remarquable que presque tous ceux dont j'ai recueilli ou fait recueillir les observations ont été notés ainsi qu'il suit : *pouls dans l'état normal ou au-dessous du type physiologique.*

Digitized by Google

Toutefois, il faut noter que les sujets dont la dureté et la fréquence du pouls tiennent à une lésion organique, telle qu'un anévrysme, une hypertrophie du cœur, ou bien à une artérite, une péricardite, etc., n'éprouvent aucun effet appréciable dans la diminution de la dureté et de la fréquence des pulsations (1).

Il y a bien parfois quelque analogie entre ces effets et ceux de l'opium, ainsi que le démontrent un certain nombre de faits bien observés.

L'ouvrière en cheveux, âgée de vingt-cinq ans, citée par M. Alibert (p. 481, t. II), eut le pouls petit et lent. La religieuse qui mourut d'un empoisonnement l'avait lent. Il rapporte aussi une histoire communiquée par M. Leroux, d'une dame qui avala un gros d'opium, et dont le pouls fut d'abord petit, presqu'insensible, ensuite large, plein et lent (p. 483).

La narcéine ne provoque pas les hémorrhoïdes. Si la narcéine détermine un effort hémorrhagique sur certains organes, comme la vessie et le cerveau, ce que je ne considère point comme démontré, une expérience, fondée sur des faits nombreux, m'a appris qu'elle ne provoquait pas l'apparition des hémorrhoïdes. Un seul de mes malades s'est plaint de cette incommodité, à laquelle d'ailleurs il était sujet. Son mode d'agir sur les intestins pour produire la constipation a donc quelque chose de particulier, indépendant, jusqu'à un certain point, de l'appareil veineux.

Elle n'est point emménagogue. Aucun fait ne m'a prouvé qu'elle fût emménagogue, et cependant je l'ai administrée à un

(1) Depuis cette lecture, M. le docteur Vassal a constaté les mêmes effets sur l'appareil de la circulation *Considérations médico-chimiques sur l'acétate de morphine.*

Digitized by Google

assez grand nombre de femmes de différens âges. Ainsi, bien qu'elle puisse réveiller une sensation de prurit sur les organes sexuels, elle n'a point d'action sur le système vasculaire de l'utérus.

Elle ne provoque ni les hémorrhagies nasales, ni les hémoptysies. Administrée dans des bronchites, dans des phthisies pulmonaires et laryngées, la morphine n'a jamais provoqué l'hémoptysie ni la coloration des crachats en rouge. Deux faits isolés peuvent démentir cette assertion ou rendre au moins circonspect sur son admission; mais les sujets avaient une disposition fort prononcée à l'hémoptysie, et il serait imprudent d'accuser une substance médicamenteuse, qui probablement n'avait en rien contribué à l'apparition du symptôme. J'ai donné pendant long-temps deux onces de sirop de morphine dans des loochs à un vieillard affligé de catarrhe. L'inutilité du médicament me força à l'abandonner; il ne produisit même pas, sous cette forme, les effets des pilules d'un quart de grain; jamais aussi les crachats ne furent colorés. Et ne pensera-t-on pas d'ailleurs que si les dispositions hémorrhagiques étaient sous l'influence de la morphine, elles auraient été mises en jeu un très-grand nombre de fois chez cette immense quantité de malades à qui je l'ai administrée d'une manière suivie? Elles auraient produit des explosions formidables chez ceux qui en prenaient habituellement de douze à quinze grains.

Quant aux épistaxis, aux hématémèses et aux flux de sang intestinaux, je n'en observai jamais qu'on dût lui attribuer; peut-être n'en pourrait-on dire autant de l'opium: c'est ce que l'expérience et des observations bien étudiées enseigneront un jour. J'ai conservé long-temps dans mes salles un homme d'une trentaine d'années qui, couvert de pustules syphilitiques, avait

Digitized by Google

aussi de fortes douleurs ostéocopes. Comme il perdait chaque jour quelques gouttes de sang qui s'échappaient du nez, je fus dupe de cette prétendue hémorrhagie, et je la mis sur le compte de la morphine. On ne tarda pas à découvrir que cette apparence de *stillicidium* avait sa source dans une pustule ulcéreuse placée sur la cloison des fosses nasales et que le malade déchirait fréquemment. Cet homme dut sa guérison radicale à l'usage de la liqueur de Van-Swiéten, aidée des bains et de l'acétate de morphine.

Ne calme point la toux d'une manière satisfaisante. Par la raison que cette substance n'agit point sur le thorax ou n'y agit que d'une manière peu sensible, on obtient rarement d'elle quelques effets calmans sur les toux opiniâtres : si on a cru lui reconnaître parfois cette propriété, c'est d'une manière aussi peu positive que peu durable, et le lendemain détruit toutes les espérances de la veille. Je puis citer entre autres exemples le nommé Trésane, âgé de trente ans, horriblement fatigué par une toux férine, et qui ne put être calmée par un usage de l'acétate de morphine prolongé pendant quarante-six jours. Il semblait seulement dormir un peu mieux.

Ne provoque point la sueur. Il est une sécrétion intimement liée à deux grands ordres de fonctions, la respiration et la circulation, et qui n'augmente jamais par l'usage de la narcéine ou de ses sels : je veux parler de la sueur. Cette vérité, fondée sur l'observation, fortifie encore ce qui a été avancé, savoir, que la circulation est loin d'être accélérée. Ainsi, l'on peut affirmer qu'à moins de circonstances particulières capables d'exciter la sueur, circonstances indépendantes de la médication, on ne verra jamais ce genre d'excrétion provoquée par son emploi. Telle n'était pas l'idée que nous avions de l'opium, car on avait réduit en théorème *qu'il diminuait toutes les sécrétions*

excepté celle de la sueur. Desbois de Rochefort (1) s'exprimait ainsi : « Dans la plupart des maladies éruptives, *l'opium est utile parce que, quoiqu'il suspende les autres évacuations, il porte cependant beaucoup à la peau, etc.* »

Schwilgué avait adopté cette opinion lorsqu'il disait : *le sommiel occasioné par l'opium est souvent précédé et accompagné de l'accélération du pouls, de l'augmentation de la chaleur générale et d'une menace de congestion sanguine vers la tête. Cet hypnotique supprime d'ailleurs la plupart des sécrétions et des exhalations, excepté la transpiration* (2).

Je me plais à répéter qu'aucun de ceux que j'ai soumis à l'action de la base salifiable de l'opium n'a eu des sueurs qu'on dût lui attribuer. J'ai même traité un phthisique tourmenté et inquiété horriblement par cette excrétion. Vainement on lui opposa le quinquina et le sulfate de quinine. Après trois jours de l'usage de l'acétate de morphine, on vit ce symptôme se modérer; mais cet effet inattendu ne fut pas de longue durée.

Son influence est nulle sur la production de la chaleur. Si la sueur n'est pas augmentée par la narcéine, le phénomène de la chaleur doit également se soustraire à son pouvoir : c'est, je pense, une conséquence rigoureuse que confirme d'ailleurs l'observation. En effet, quelle que soit la quantité que j'en aie vu prendre, aucun signe sensible n'a mis en évidence un surcroît de chaleur ni locale ni générale.

La respiration n'éprouve aucun trouble. J'ai également étudié avec toute l'attention dont je suis susceptible les variations qui se rapportent à un autre ordre de fonctions liées aux

(1) Tom. II, p. 152. *Paris* 1817.

(2) *Traité de Matière médicale*, t. II, p. 27.

Digitized by Google

précédentes : je veux parler de la respiration. Jamais elle n'éprouve de trouble, d'accélération, d'inégalité, de gêne; en un mot, elle conserve constamment son état normal ou primitif. La première idée qui se présente est d'employer un moyen si puissant contre les orthopnées, contre les dyspnées de tout genre. Mais ces maladies, qui dépendent si souvent de lésions organiques, éprouvent peu d'amendement par l'emploi de la morphine. J'ai conçu quelquefois des espérances qui ne se sont jamais réalisées. Cependant, si on pouvait admettre et bien préciser l'asthme nerveux ou convulsif, il se pourrait que, sagement administrée, la morphine, par son action positive sur tout le système sensitif, agît avec efficacité, bien que d'une manière secondaire, sur l'appareil de la respiration.

Ainsi donc, la circulation, considérée dans le cœur et les artères; la respiration avec ses produits, la chaleur et la sueur, toutes les fonctions dont le point de départ est la poitrine, ne reconnaissent que faiblement le pouvoir de ce principe immédiat de l'opium. Et il doit être au moins admis en principe que s'il a une action sur cette capacité, elle est toute sédative.

Toutefois, je ne passerai pas sous silence l'histoire d'un nommé Bellot, âgé de trente-deux ans, atteint d'hémiplégie à gauche. Il eut, à la suite de l'emploi de la strychnine, puis de la morphine, la respiration entre-coupée. Il ne pouvait articuler et achever les mots. La suppression de la morphine fit cesser l'accident. C'est la seule fois que ce phénomène se soit présenté à nous.

La face ne se colore point. On peut ajouter à tout ce qui précède que bien que les yeux acquièrent du brillant, la face ne se colore point et ne contracte aucune chaleur. Je n'ai connu qu'un Polonais qui, traité pour des douleurs aux genoux, prit et conserva un visage assez coloré. Il se plaignit aussi pendant plusieurs jours d'une commotion électrique qui, disait-il, par-

Digitized by Google

tait de la région précordiale pour s'étendre sur le côté gauche, et notamment vers l'extrémité pelvienne.

Ne produit pas l'asphyxie. Il résulterait de ces idées, dont la concordance est parfaite, que la morphine ne peut provoquer l'asphyxie. Je répète que je l'ai donnée dans bien des cas, à bien des gens et à des quantités bien variables, et que jamais aucun symptôme qui eût quelque rapport, soit à la stase du sang dans les poumons, soit à la paralysie de l'action respiratoire, ne s'est manifesté. J'insiste sur cette proposition parce que j'ai vu soutenir le contraire.

Prurit. J'ai entendu dire à un médecin de beaucoup de mérite, et dont je fais le plus grand cas, qu'il n'avait point observé de démangeaison lorsqu'il administrait les sels de morphine. Ma thèse est bien différente; car toutes mes recherches démontrent, je pourrais dire sans exception, qu'une irritation d'une nature particulière est appelée sur la peau et qu'elle y produit un prurit souvent insupportable. Cependant on a vu, dans ce qui précède, que cette irritation n'accroît ni la chaleur, ni la rougeur, ni la sueur, et n'occasione aucun gonflement. Comment se fait-il donc que la morphine agisse si énergiquement sur la peau dans un autre sens? Je l'ignore, mais c'est un fait constant qu'il est indispensable de recueillir comme médication, et dans les intérêts de la médecine légale.

Parfois le prurit se promène sur toutes les surfaces cutanées; plus souvent il est partiel. Dans ce dernier cas, il se prononce davantage à la face, au cou, aux lombes. J'ai constaté, dans trois circonstances, qu'il s'étendait sur les organes sexuels des femmes, et dans l'autre sexe, qu'il affectait spécialement le pénis et le gland.

Une petite fille âgée de sept ans avait une carie à une côte; et comme elle était tourmentée par des douleurs aiguës, on lui

Digitized by Google

donna, dans l'espace de huit heures, un quart de grain d'acétate de morphine dans une potion appropriée. Incessamment une vive irritation se fixa à la vulve, et l'enfant, contre son habitude, y portait constamment les mains pour y exercer des frottemens rapides. Cet effet ne put cesser que par la suppression totale du médicament. Ce fait a été recueilli par M. le docteur Florian Lemaistre.

Une femme âgée de quarante-cinq ans éprouva un prurit insupportable à la partie inférieure de l'abdomen, sur le pubis et à la vulve, ne prenant encore qu'un grain du médicament. Ce symptôme disparut peu à peu, même avec l'augmentation des quantités.

L'irritation, ainsi limitée à certains organes, est loin de se présenter avec constance, et quelles qu'aient été mes recherches à ce sujet, j'ai rarement obtenu des réponses satisfaisantes des femmes soumises à ce traitement. Il suffit seulement d'être averti qu'un semblable phénomène peut se présenter à l'observation. Il ne vous aura pas échappé, Messieurs, que, sous le rapport des effets sur les appareils génital et urinaire, la morphine a quelque analogie avec l'action des cantharides.

Vous voyez que le prurit peut atteindre, mais rarement, les membranes muqueuses, puisqu'il se fait sentir à la vulve et au gland. J'ai aussi recueilli quelques faits analogues de démangeaison fort désagréable dans l'intérieur du nez et des paupières. Un jeune homme atteint de rhumatisme l'éprouva dans les fosses nasales à un degré tellement insupportable que l'agitation la plus grande en fut produite.

Éruption. Chez certains sujets le prurit est accompagné d'une éruption de petits boutons coniques peu saillans, tantôt rouges, tantôt sans couleur tranchée. Les malades les aperçoivent bien mieux par le tact, le frottement, que les médecins par la vue :

Digitized by Google

cependant ils sont quelquefois très-visibles. Ces boutons ne paraissent avoir aucun rapport avec ceux que laissent si souvent sous l'épiderme les sueurs abondantes et qu'on nomme *sudamina*. Cette éruption artificielle, de même que le prurit, ne semble pas arriver plus tôt dans une maladie que dans une autre.

Toutefois, je voulus profiter de cette action sur la peau contre une des maladies les plus redoutables qui affligent l'espèce humaine, et que le génie de l'immortel Jenner a rendue si rare de nos jours : on voit que je veux parler de la variole. Il m'avait semblé que la plus redoutable des varioles confluentes, après celle qui s'accompagne de pétéchies, d'hématurie ou de gangrène, était caractérisée surtout par une espèce de feuille de papier grisâtre qui s'appliquait comme un masque, sans élévation, sur la figure. Ce n'était qu'un détachement d'épiderme et non un soulèvement. La morphine, me disais-je, donnant elle-même occasion au développement des boutons, pourrait bien favoriser la formation des phlegmons, ou, pour m'exprimer plus dogmatiquement, des pustules inflammatoires. Vaine espérance! Tous les adultes ayant le masque de papier grisâtre périrent! Il y a encore dans cette affreuse maladie un inconnu mystérieux que nos manières mécaniques et matérielles de concevoir les choses nous empêchent de dévoiler (1).

Encore qu'on soit certain de produire à volonté la démangeaison en continuant le médicament et en l'augmentant peu à peu, elle se manifeste rarement dans les premiers jours de l'administration. Je crois néanmoins que si on en donnait tout-à-coup une forte dose, capable de produire des accidens formidables, on pourrait noter le prurit comme un des phénomènes, ainsi

(1) J'ai, depuis que ce Mémoire est écrit, employé pour le même objet, et toujours dans les vues de découvrir un moyen de guérison, le cyanure de potassium. Point de succès.

Digitized by Google

que je l'ai observé dans quelques empoisonnemens produits par l'opium. C'est ce qui me faisait dire au savant professeur Orfila que le prurit devait être indiqué, dans un Traité de médecine légale, comme propre à faire reconnaître l'empoisonnement par la morphine, bien entendu qu'on s'aiderait de tous les autres documens.

En faisant attention à l'âge et aux idiosyncrasies, on trouvera de singulières différences; elles seront également très-remarquables dans les sexes où l'effet sur la peau s'annonce avec une promptitude extrême. Une jeune femme, atteinte d'une hypertrophie du cœur, eut, dès l'administration d'un demi-grain, un prurit si insupportable des bras et du tronc que, pendant une nuit, elle ne put dormir un seul instant, et qu'elle crut être couverte d'insectes. Je trouvai le lendemain un fort petit nombre de boutons blanchâtres et peu élevés sur les bras.

Il ne m'a pas été possible d'obtenir des effets semblables par la narcotine, donnée à des doses effrayantes pour ceux qui lui supposent quelques vertus. J'excepte seulement une femme qui avait une névralgie coxo-fémorale, et qui se plaignit d'un peu de démangeaison, après avoir pris cette préparation pendant plusieurs jours.

Et cependant, l'opium seul réveille souvent cette sensation, quelle que soit la préparation employée. Louis Herné, âgé de soixante-un ans, avait un catarrhe pulmonaire ou bronchite chronique, compliqué de rhumatisme à la jambe droite; il se plaignit d'une démangeaison très-vive sur le tronc et les bras, après avoir fait, pendant trois jours, usage d'un julep béchique avec addition de douze gouttes de laudanum de Sydenham. Un autre malade, à-peu-près dans le même état et dans des circonstances analogues, a éprouvé ce symptôme par l'emploi d'un grain d'extrait aqueux d'opium et du même

Digitized by Google

julep, continués peu long-temps. Il se passe peu de jours que je ne recueille des faits analogues dans les salles de l'hôpital.

De toutes les observations qui précèdent, il semblerait juste de tirer cette conséquence que ces trois substances occupent dans la production du prurit une échelle ainsi graduée : la narcotine, l'opium, la morphine. On en conclura aussi que si dans l'opium réside un principe immédiat ayant la vertu de provoquer plus spécialement la démangeaison, ce principe doit être la morphine. Peut-être enfin pourrait-on croire qu'il reste un peu de morphine dans la narcotine, puisqu'il faut une si grande quantité de celle-ci pour obtenir ce même résultat.

Les extraits d'aconit, de *rhus radicans* (1), donnés à vingt et quarante grains fort rapidement et à beaucoup de malades, ceux de belladone et de jusquiame à fortes doses, ne m'ont presque jamais présenté ce phénomène. C'est tout au plus si j'ai recueilli deux ou trois faits où l'on pût soupçonner le prurit.

Au reste, la durée du prurit est dans tous les cas si peu prolongée que, si l'on cesse l'usage du médicament, les traces en sont bientôt effacées; souvent même le symptôme disparaît bien que la morphine soit continuée et que la dose en soit augmentée; il se renouvelle ensuite pour disparaître de nouveau, et ainsi alternativement.

Éternuement. Il ne paraît pas que la morphine provoque l'éternuement, mon attention sur ce phénomène n'ayant été réveillée que par un fort petit nombre de faits. Je n'en parle que pour faire ressortir cette propriété dont l'acide hydro-cyanique

(1) Jusqu'ici ces deux extraits me paraissent jouir de bien faibles propriétés.

Digitized by Google

semble jouir. Avec quelques gouttes de l'acide prussique médicinal prises dans des juleps qu'on donnera par gorgées, on peut, à volonté, faire éternuer plusieurs fois dans les vingt-quatre heures. Plus de trente histoires particulières m'ont mis sur la voie de cette observation. On attribuera sans doute ce phénomène à la volatilisation rapide du poison, et dans ce sens il agirait sur la membrane qui revêt les fosses nasales : cela peut être; mais l'éternuement arrive maintes fois dans les intervalles des prises, ce qui permettrait de croire qu'il y a aussi quelque chose de sympathique.

Action sur l'Encéphale et ses dépendances.

Si la morphine épargne la respiration, le cœur et le système artériel; si, loin d'accélérer la circulation, cette fonction paraît presque toujours conserver son état normal, ou s'abaisser au-dessous du type physiologique, comment se fait-il que cette substance produise tant de phénomènes cérébraux? comment ai-je pu admettre qu'elle avait le pouvoir de favoriser l'apoplexie, et par conséquent les hémorrhagies cérébrales? comment peut-on supposer qu'elle provoque l'excitation de l'encéphale? Je vais répondre par des faits.

Marchand Jean, âgé de soixante ans, né à Metz, imprimeur, nous parut d'une constitution pléthorique et sanguine. Il était d'une taille moyenne, avait la tête grosse, la face habituellement rouge, les yeux bleus et saillans, les lèvres épaisses, les traits bien prononcés, le cou fort court. Frappé subitement d'apoplexie en 1809, il eut une hémiplégie du côté gauche. Le mouvement commença à se rétablir deux mois après, et il ne resta plus qu'un peu de gêne dans la progression. Cependant le bras s'atrophia, il y eut contracture, et l'avant-bras fut fléchi

Digitized by Google

sur le bras. En 1821, la faculté de se mouvoir diminua, et comme la gêne allait toujours en croissant, le malade entra à l'hôpital le 13 mai 1823. Il ne pouvait se soutenir sur la jambe gauche, et la contracture du bras me parut fort prononcée. Marchand n'avait point perdu l'usage de la raison; mais on apercevait une grande lenteur dans les opérations de l'intelligence. Il parlait fort peu, articulait assez mal, et se tenait toujours couché sur le côté gauche.

Après quelques saignées, qui ne produisirent aucun effet sensible, je résolus de faire prendre des bains tièdes, pendant lesquels on posait de la glace sur la tête. En même temps le malade fut mis à l'usage de l'acétate de morphine, un quart de grain soir et matin. Marchand était arrivé à sept quarts, lorsque des symptômes fâcheux signalèrent les mauvais effets de cette administration. L'insomnie, la céphalalgie, le délire, le désir de fuir, les efforts pour s'échapper de son lit, malgré les obstacles, annoncèrent un danger pressant. Il fallut se hâter de recourir à la saignée et de suspendre les moyens employés précédemment. Le lendemain tous les symptômes nouveaux avaient disparu. Ce dernier résultat montrait assez que la médication produite était la cause des accidens.

Douze jours après le retour du calme, Marchand était dans la situation suivante : facultés intellectuelles rétablies comme avant la dernière crise; sommeil paisible; langue belle, se dirigeant à gauche; appétit; défécation facile; point de toux ni de gêne dans la respiration; pouls souple et régulier ; difficulté du mouvement dans les membres de gauche, sensibilité au même degré qu'à droite.

Je voulus, après avoir bien établi l'état du malade, essayer encore d'améliorer sa position; mais il restait à déterminer quelle était l'espèce de moyen qui avait d'abord si mal réussi; et

Digitized by Google

comme je l'attribuais à la glace, je ne donnai plus que l'acétate de narcéine, en débutant par un quart de grain soir et matin, dose qui ne fut pas augmentée. Dès le troisième jour, le pouls devint dur, plein, élevé; la langue se sécha; l'agitation et le délire durèrent toute la nuit. Après deux saignées, il y eut un délire furieux, et la perte totale de connaissance se manifesta le cinquième jour. La poitrine s'embarrassa; le malade perdit la faculté d'expectorer, la salive coula involontairement; la face était décolorée, les paupières demi-fermées, les yeux tournés en haut, la bouche entr'ouverte, la langue sèche et rose. La chaleur revint à son état normal, le pouls fut fréquent; le décubitus eut lieu sur le dos, avec un peu d'inclinaison à gauche; le malade poussa des cris par intervalle. Enfin le 10 juin, sixième jour de la reprise de la narcéine, et le troisième depuis son interruption, le malade s'éteignit.

Nécropsie faite vingt-six heures après la mort.

Aspect extérieur. La couleur de la peau n'offrait rien de particulier, l'extrémité thoracique gauche, à demi fléchie, paraissait d'un tiers moins forte que la droite; les membres pelviens, également allongés, étaient de même volume; les organes sexuels dans l'état de laxité.

Tête. L'enlèvement du crâne ne fut pas suivi d'écoulement de sang ni de sérosité; les vaisseaux des méninges ne laissèrent voir aucune trace d'injection; sous l'arachnoïde cérébrale se trouvait une assez grande abondance de sérosité albumineuse, et cependant cette membrane (ainsi qu'il arrive souvent et peut-être toujours) n'avait point de rougeur, on n'apercevait même pas d'opacité. Vers la partie latérale et moyenne de l'hémisphère droit, une des circonvolutions du cerveau parut fortement déprimée;

Digitized by Google

elle formait un enfoncement rempli par un liquide très-limpide. Une grande quantité de ce même liquide enveloppait la queue de la moelle allongée, vers le trou occipital.

Un épanchement sanguin, logé dans la partie postérieure de l'hémisphère gauche, aurait pu nous étonner, si nous ne l'avions pas jugé récent (1). Le fluide s'était infiltré dans trois des circonvolutions, et donnait à la substance vasculaire ou grise une couleur rouge, ponctuée en noir par de très-petits caillots. Toute cette partie, ainsi pénétrée de sang, avait éprouvé un grand ramollissement, et se détachait des faisceaux de la substance fibreuse avec une facilité telle qu'on aurait pu croire que ces deux substances, étrangères l'une à l'autre, n'avaient jamais eu de connexions entr'elles. Tout ce qui avoisinait l'altération conservait la densité normale (2).

La couche optique gauche était persillée, comme du vieux fromage, par plusieurs foyers fort petits, vides et sans altération de couleur. Ils avaient sans doute été le siége d'anciens épanchemens, lesquels, formés successivement et par gouttelettes, n'avaient pu déterminer la paralysie du côté droit, mais avaient probablement occasioné des céphalalgies opiniâtres et de nombreux symptômes cérébraux.

---

(1). L'ancienne paralysie, étant du côté gauche, ne pouvait être que l'effet d'une lésion du côté droit.

(2) Ce fait intéresse l'opinion des anatomistes qui ont soutenu que la substance grise n'est en rapport avec la fibreuse que par juxta-position. Sans léser la substance blanche, *Ruisch* a séparé chez un enfant tout le tissu cortical. *Reil* avait dit (*Archiv. fur die physiolog.*, t. VIII, p. 394) : « Toute la substance corticale n'est qu'appliquée à la surface de la médullaire; elle s'en sépare net, et n'a par conséquent point de connexions immédiates avec elle. »

On serait tenté de croire que le fait de Ruisch a inspiré à M. Gall l'idée du déplissement du cerveau, si cet anatomiste n'assurait que la possibilité de cette opération lui fut démontrée lorsqu'il fit la nécropsie d'un hydrocéphale.

Digitized by Google

A la partie postérieure et supérieure du corps strié droit, vers la réunion du tiers postérieur avec le tiers moyen de la couche optique, on découvrit une dépression qui répondait à un foyer principal, pouvant contenir une forte fève de haricot. Il était vide et non coloré par cette nuance jaunâtre qu'on apercevait ordinairement; une pseudo-membrane fort mince, transparente, albuginée, et résistant à la traction, tapissait tout l'intérieur. Ce fut à cette altération que j'attribuai l'ancienne apoplexie dont Marchand avait été atteint quatre ans auparavant. Et comme un semblable état pathologique, source ancienne d'une hémiplégie complète, n'était ni profond ni étendu, je supposai que le foyer s'était rétréci lors de la cicatrisation. Il me sembla voir encore qu'un des faisceaux de la matière blanche avait été rompu lors de l'effort hémorrhagique, ce qui explique pourquoi cette hémiplégie, comme la plupart des autres, fut incurable. Dans mon opinion, en effet, la compression et la rupture produisent également la paralysie; mais la simple compression permet d'espérer la cure radicale par la résorption, tandis que la rupture détruit toute espérance. La sensibilité, au contraire, ayant de nombreux agens pour remplacer ceux dont elle est privée par des accidens, se rétablit presque toujours en passant par d'autres fibres pour reconstituer la communication. Mais je reviens à mon sujet.

L'hémorrhagie du côté gauche étant fort récente, peut donc être attribuée à l'action de la morphine sur l'encéphale. Mais comme cette infiltration sanguine n'était ni assez considérable, ni assez bien placée pour produire l'apoplexie, nous n'avons point observé la résolution des membres du côté droit, puisque le malade s'en servait pour essayer de s'échapper du lit. L'analogie permettait de croire que si Marchand avait survécu à ce dernier accident, la partie de l'encéphale totalement ramollie, en quel-

Digitized by Google

que sorte détachée de la substance blanche, se serait détruite, aurait été résorbée, et aurait formé une de ces vastes excavations ulcéreuses qu'on rencontre assez souvent à la surface des cerveaux malades. Cette résorption aurait bien pu être suivie de cicatrice, bien que cette espèce de terminaison soit plus rare et d'une formation plus difficile dans la substance grise que dans la fibreuse.

J'ai cru apercevoir deux infiltrations sanguines bien distinctes dans le foyer récent. L'une était d'un rouge plus vif, plus clair; l'autre d'une teinte plus noire, contenant de petits caillots : ce qui expliquerait assez bien les deux hémorrhagies survenues à deux époques différentes lors de l'administration pernicieuse des médicamens.

Les artères du cerveau restaient, pour la plupart, béantes après la section, et présentaient beaucoup de points cartilagineux.

Thorax. Rien. *Abdomen.* L'estomac avait une couleur d'un bleu d'ardoise très-prononcée vers la petite courbure. Tous les autres viscères étaient sains.

Un fait de cette nature, tout remarquable qu'il est, veut être étayé par un grand nombre d'autres, et je vais en relater quelques-uns d'une manière sommaire.

Boyer, âgé de trente-six ans, hémiplégique du côté droit, après l'avoir été du côté gauche deux ans auparavant, commençait à recouvrer la motilité d'une manière aussi sensible que rapide, quand il fut mis à l'usage de la morphine. Il était arrivé progressivement à la dose de trois grains, lorsque je m'aperçus qu'avec les vertiges et la pesanteur de tête, la gêne des mouvemens augmentait du côté paralysé, tandis que des douleurs assez vives se développaient du côté opposé. Averti pas ces symptômes, je supprimai le médicament.

Je l'ai administré à quatre reprises différentes à Antoine Léger,

Digitized by Google

qui avait une contracture à droite, avec tremblement des membres et gêne dans la prononciation. Chaque fois que j'ai élevé les doses, l'embarras de la langue s'est accru, la contracture s'est prononcée davantage, ainsi que les tremblemens convulsifs.

Je pourrais citer beaucoup d'autres faits analogues qui tous ont eu le même résultat : cette surcharge dès-lors m'a paru inutile.

Il est néanmoins juste de dire que la morphine, donnée à assez hautes doses à des paralytiques, n'a exercé sur eux aucune influence cérébrale apparente; mais on conçoit que si on avait insisté, soit en augmentant les quantités, soit en continuant long-temps, on aurait infailliblement déterminé de nouvelles apoplexies.

De même que pour faire de la bonne anatomie il faut qu'elle soit comparée, de même la matière médicale et la thérapeutique doivent toujours l'être. C'est une révolution qu'il importe d'introduire dans cette dernière science, qui a tant besoin d'être envisagée sous un nouveau jour.

Je vais donc raconter une histoire qui me paraît fort intéressante et bien propre d'ailleurs à mettre en garde contre l'emploi de certains médicamens.

Action de la belladone et de la jusquiame sur l'encéphale. Fortier, âgé de vingt-quatre ans, garçon voiturier, était entré, le 22 de novembre, pour une phthisie pulmonaire peu avancée, et qui ressemblait à toutes les autres. Il serait donc superflu de décrire sa situation. Il toussait au reste assez fréquemment, et crachait abondamment.

Le 15 janvier, ayant assuré que, depuis plusieurs jours, il avait une douleur au dos, je le mis à l'usage d'un grain d'extrait de belladone, préparé sous la machine pneumatique. Trois jours après, le 18, il en prenait un grain et demi. La pupille dilatée et des nausées annoncèrent que la belladone agissait énergiquement.

Digitized by Google

Les urines étaient orange-foncée; il y eut un vomissement et quatre déjections alvines. Le 4ᵉ jour, céphalalgie frontale : alors suppression de la belladone, qui fut remplacée par deux grains et demi d'extrait de jusquiame. Le 5ᵉ, céphalalgie, mal de gorge, urines foncées, pouls normal. Ce même état ayant persisté jusqu'au 9ᵉ jour, on diminua la jusquiame; il n'en prit plus qu'un grain. Le 10ᵉ, la céphalalgie était devenue intolérable; je supprimai définitivement l'extrait : le pouls était lent et rare malgré la douleur, les urines claires et faciles. On observa que depuis le grand symptôme cérébral, le malade toussait et crachait moins; le 14ᵉ, quatre jours après la suppression, le mal de front diminue sensiblement : il était éteint le 17ᵉ, 3 février; mais alors Fortier se plaignit de voir les objets doubles; il conservait toute l'intégrité de ses facultés intellectuelles. Le 5 février, 19ᵉ, il se disait mieux, paraissait fort calme, dormait assez bien; les crachats étaient opaques et consistans; le malade avait peu d'appétit. Enfin, le 20ᵉ jour, à dater de l'époque où il commença l'usage des extraits, Fortier, après quelques rêvasseries, expira à notre grand étonnement, et d'une manière assez calme.

Il ne fallait pas négliger cette occasion de rechercher la cause de la mort, et celle surtout de la diplopie. Quelques exemples m'avaient déjà laissé soupçonner qu'elle dépendait dans bien des cas de l'affection du *chiasmos*. On procéda en conséquence à la nécropsie, trente-huit heures après le décès.

Le corps avait peu maigri; le cerveau était peu consistant et faiblement injecté. L'arachnoïde de la base du cerveau avait pris de l'opacité dans presque tous ses points; fort opaque et fort épaissie sur l'entre-croisement des nerfs optiques, elle était là infiltrée d'un liquide séro-albumineux. Cette disposition fut bien suffisante pour expliquer la céphalalgie sus-orbitaire et la

Digitized by Google

diplopie. Il n'y avait absolument rien de remarquable dans le reste du cerveau.

Le poumon droit adhérait au sommet, et n'offrait point de lésion organique ; le gauche, dans le lobe supérieur, avait une petite caverne remplie de sanie bien différente de la matière expectorée. Une autre petite caverne, contenant de la matière puriforme blanche, se voyait au centre du lobe inférieur. Les bronches communiquaient librement avec toutes les excavations. Les poumons étaient, en général, flétris, et semés de granulations miliaires.

Vers sa grosse tubérosité, l'estomac présentait une grande ecchymose avec injection même dans le tissu sous-muqueux.

Rien de notable dans toutes les autres parties.

Il paraît évident que le sujet est mort des suites d'une arachnoïdite de la base du cerveau.

Ainsi, ce qu'ont avancé quelques praticiens sur l'efficacité des extraits de jusquiame et de belladone, administrés dans la phthisie pulmonaire, pourrait bien être dénué de fondement. Il y a plus, chez certains sujets très-susceptibles, l'emploi de ces substances, même à fort petites doses, ne serait peut-être pas sans danger. Quant à la diplopie, il me paraît incontestable qu'elle doit être attribuée à l'affection de la commissure des nerfs optiques.

Narcotisme. Si le mot *narcotique* n'a d'autre acception que son étymologie ; si par νάρκη on ne connaît d'autre idée que celle de l'assoupissement, la morphine n'est pas narcotique. Mais si l'on veut admettre qu'avec l'assoupissement peuvent se présenter des phénomènes d'excitation, tels que des vertiges, des rêves effrayans, l'apparition d'étincelles, l'obscurcissement de la vue, quelques tintemens d'oreilles, des commotions brusques avec sensation de bruit dans la tête, nul doute qu'elle ne soit narcotique. Dans une autre hypothèse, ce médicament donné

Digitized by Google

forcer avec vio
sommeil. Cet
du magnétism
Plusieurs v
tour d'eux, le
Jean-Marie F
une sorte d'iv
de grains. Il v
en arrière d'u
longue, Foriet
dicament, qui
est vrai qu'alo
pluvieuse.
Il est des
l'ordre naturel
pas en arrière;
se diriger en li
beaucoup chan
solides, s'ils ve
comme de lour
caractérisé.
C'est plus s
vertiges fatigue
étant *couchés*.
noncé un symp
je veux parler d
commotions qu
rière en avant,
A cette occa
nalogie avec le
donné à l'agace

Digitized by Google

ence à marcher alors qu'il était enseveli dans le
omme eût été un sujet précieux pour les rêveries

ient les murs, les lits, les meubles tourner au-
plancher s'élever, le plafond s'abaisser en cadence.
riet, déjà cité, ressentit pendant plusieurs jours
resse, bien qu'il ne prît encore que sept quarts
oyait le sol venir à lui, et il faisait sa progression
ne manière forcée. Après une interruption assez
et fut de nouveau soumis à l'usage du même mé-
i, porté à trois grains, n'agissait plus de même. Il
ors la saison était devenue et plus humide et plus

personnes qui marchent d'abord en avant dans
el de la progression, et qui font ensuite quelques
e; d'autres vont en biais ou de flanc, ne pouvant
ligne droite, au moins pendant quelques minutes;
ancellent et sont obligés de s'appuyer sur des corps
veulent se déplacer; certains tombent tout-à-coup
ourdes masses; tous accusent un état d'ivresse bien

is spécialement dans la position verticale que les
iguent les malades, bien que certains les éprouvent
hés. Ceux-ci, mais en petit nombre, nous ont dé-
ymptôme qui leur est inconnu lorsqu'ils sont debout:
rler des tressaillemens, ou mieux encore de certaines
ns qui soulèvent et portent brusquement la tête d'ar-
ant, ou les bras de bas en haut.

occasion, j'insisterai sur un phénomène qui a de l'a-
vec les précédens, et qui semble comme eux subor-
'agacement spécial du système nerveux : c'est un sen-

Digitized by Google

pour obtenir
long - temps,
très - variées,
stance.

Délire. Ch
tous paraisse
l'encéphale, l'
énormes, n'a p
dans les facult
présenté que d
dans la nature
Marchand dép
du tissu vascu
du médicamen

Lésions de
exaltation de
fait ne démont
ou que tout l'a
à moins qu'on
sique et moral,
pourraient dire
fait que les mal
tilité perd de
faiblesse.

Quant aux l
douleurs épigast
triques dont il

---

avait des rapports
somnolence avec d
elle croyait tomber

ces singuliers effets, il faut avoir employé un grand nombre de sujets, à des doses surtout très-élevées, cette énergique sub-

trange, au milieu de tous ces désordres, qui ɛpendre d'une action spécifique et vive sur ıte de narcéine, donné même à des doses ɔqué ni le délire ni la plus légère altération ıntellectuelles. Le délire ne s'est réellement les cas où il trouvait nécessairement sa source a maladie. Ainsi le transport phrénétique de ıit de l'infiltration sanguine dans une partie du cerveau, et non de l'action permanente

nsibilité. On aurait pu soupçonner aussi une nsibilité, soit générale, soit locale. Aucun u'elle ait été viciée dans une grande étendue, eil nerveux ait reçu de profondes atteintes, onsidère ainsi l'état d'engourdissement phy- et de l'assoupissement, et, comme d'autres la compression du cerveau. Cette torpeur ont de la peine à se soutenir, que la mo- énergie, d'où ils pensent qu'ils ont de la

ıs locales, on les a notées dans quelques es, intestinales, dans ces commotions élec- question, et dans les céphalalgies.

éables; bientôt la malade tombait dans un état de asseries continuelles; elle avait des hallucinations; l. (Tom. II, p. 669.)

Digitized by Google

teur. Mais dans
qui peuvent s
garder d'envis
Le jeune h
cétate destinés
tractées penda
La même ol
sept quarts de
Jean-Marie l
plus se passer
un état permar
plus de deux c
fate.
Antoine Lég
fois à l'usage d
matin et soir,
angoisse inexpr
vert et très-liqu
resserrèrent viv
heures, tous les
le vomissement,
qu'il semblait c
extérieur conse
concentrique a
la précédente. I
dilata excessive
traction acciden
que le 3e jour,
phénomène sub
Mathieu, âgé
droit. Il prena

Digitized by Google

e nombre, j'ai eu occasion de recueillir des faits
vir à éclairer une question qu'il faut bien se
r d'une manière absolue.

ıme qui, par erreur, avala trois grains d'a-
l'un de ses voisins, conserva les pupilles con-
la durée des symptômes accidentels.

rvation fut faite sur la femme Hilaire, à qui
ain donnèrent une violente gastrite.

riet, qui, sur la fin de ses jours, ne pouvait
e narcéine, conserva l'ouverture de l'iris dans
nt de contraction très - prononcée. J'évalue à
ıts grains ce qu'il a pris en acétate et en sul-

, à l'époque où il fut soumis pour la quatrième
ette substance, en prenait cinq quarts de grain
rsque, le 6 décembre, je le trouvai dans une
ıable qui fut calmée par un vomissement très-
le. Ce jour-là et le lendemain, les pupilles se
nent, et restèrent ainsi pendant quarante-huit
ıccidens ayant disparu. Quelques minutes après
'observai que l'iris était diversement coloré, et
mposé de deux cercles bien distincts. Le plus
a sa couleur bleue très-prononcée. Le cercle
it pris une teinte gris pâle qui tranchait avec
y eut aussi cela de curieux, que la prunelle se
ent pendant les deux jours qui suivirent la con-
ılle. Or, ceux qui n'auraient examiné ce sujet
uraient pu supposer que la dilatation était un
donné à l'effet médicamenteux.

e dix-sept ans, avait une hydarthrose au genou
un grain et demi d'acétate lorsqu'il éprouva,

Digitized by Google

Coulon, âg
teint d'un dial
nourriture en
on lui donnai
cepte de Roll
Le hasard l'a
je fis analyse
chef de la Pit
de talent, fit d
once. J'établis
et après cet e
médicamens. I
mais sans bea
entière de pa
Entre autres
agrandie à un
blait entièrem
à connaître qu
désespérâmes l
analogue aux
vaincue qu'à l'é
grains; mais
les quantités,
avoir deux ligr
Il est remarqu
huit grains ne
vessie, preuve
quant à certai
je ne puis pas
stance. L'élarg
dans la quantit

Digitized by Google

ingt-neuf ans, était depuis sept mois at-
aité précédemment à l'Hôtel-Dieu avec une
nt animale, et surtout avec le lard, dont
livres par jour, méthode conforme au pré-
légoût fut si grand qu'il ne put y résister.
dans mon service. Là, avant de le traiter,
urines par M. Soubeiran, pharmacien en
te analyse, faite avec autant de soin que
rir vingt-deux grains de sucre de raisin par
te soigneusement la statistique des organes,
, je soumis Coulon à l'usage de quelques
gime fut emprunté aux substances animales,
p de sévérité; je laissai même la portion
car le malade avait un appétit dévorant.
mènes, je vis què l'ouverture de l'iris était
t tellement excessif que cette cloison sem-
ffacée. C'était une belle occasion de chercher
pouvait être l'influence de la morphine. Nous
-temps d'arriver à un résultat satisfaisant et
ervations précédentes. La résistance ne fut
que où nous pûmes atteindre la dose de quatre
ce moment, et à mesure qu'on augmentait
it l'iris s'élargir lentement, et il pouvait déjà
orsque le malade prenait six grains d'acétate.
aussi que chez Coulon l'usage journalier de
duisit aucun effet sensible sur le col de la
velle que certains états morbides neutralisent,
rganes, les propriétés des médicamens. Mais
sous silence l'effet salutaire de cette sub-
ement de l'iris fut le signal de la diminution
les urines, et Coulon n'en rendait déjà plus que

Digitized by Google

même que le chien
que chose de carac
. A une heure, c
manda des secour
vant : le malade é
flement, la tête p
partiel, les paupiè
en haut.; *les pupil*
devaient avoir à p
de la face et des
météorisé et point
le choc du cœur v
quent ; la chaleur
à-fait normale.

A-peu-près tout
sens de l'opisthot
par un tremblem
souplesse des mem
n'interrompaient p
persévéra au moin

Aucune trace
peau ; les organes

Fort souvent M
veiller, et *se grat*
extrême violence e
cevoir qu'à modér
un stimulus assez
forcés et automa
qu'il présente un
phine, et qu'il d

En écartant les

Digitized by Google

ıien, tant les premiers symptômes avaient quel-
ıractéristique.

, de nouveaux accidens s'étant déclarés, on de-
urs, et à trois heures, je constatai l'état sui-
: était plongé dans un coma profond, sans ron-
portée en arrière, comme dans l'opisthotonos
ières fortement fermées et les yeux renversés
illes se montraient tellement resserrées, qu'elles
peine une demi-ligne de diamètre; les muscles
s mâchoires contractés; l'estomac soulevé ou
t sensible, même à la pression; le ventre dur,
violent, le pouls raide, grand, plein et fré-
r modérée, la respiration tranquille et tout-

ɜs les demi-heures, une convulsion dans le
nos se faisait apercevoir; elle était terminée
ıt auquel succédait un calme profond avec
bres. Ces alternatives d'agitation et de repos
ɔint un sommeil comateux, ni la mutité, qui
pendant huit heures.

ırticulière ne se laissait apercevoir sur la
xuels restèrent dans l'état de laxité.

M..... se soulevait brusquement sans se ré-
tantôt la face, tantôt la poitrine avec une
ıe rapidité qu'on avait autant de peine à con-
ce qui prouve que le *prurit* agissait comme
ıergique pour provoquer des mouvemens
ıes; phénomène assez remarquable parce
ıalogie directe avec un effet de la mor-
l de la présence de celle-ci dans l'opium.
hoires avec difficulté, on parvint à mettre

Digitized by Google

la tête semblait cor
M. M....., qui avait
à l'assoupissement
core contractées,
lèvre inférieure la
commissure droite
brane muqueuse é
une assez forte du
sure ou à l'action s
humide, point rou
ni sensation doulo
sait; l'appétit se r
reux; il y eut de l
avec chaleur, exha
fut moins fréquen
ni oppression, ni
ment de faiblesse
une nouvelle saign
dès ce moment la

État des pupilles
les empoisonneme
toujours jugé utile
la difficulté. Cepe
gnées par M. le p
rapeutique (1), on
sonnes. Une fille
tées après avoir
religieuse qui, d'u
entrait beaucoup

(1) Tom. II, pag. 2

Digitized by Google

conserver un peu de faiblesse et d'étonnement : uit bien dormi la nuit, n'eut plus de propension nt. Les yeux étaient brillans, les pupilles en- mais à un moindre degré que la veille : la uissait voir un gonflement considérable vers la e. Là, dans l'étendue de six lignes, la mem- était excoriée, et la partie tuméfiée présentait ureté, effet qui peut être attribué à une mor- sympathique du poison. La langue resta belle, ge; il n'y eut ce jour-là ni soif, ni nausées, ureuse à l'épigastre, même lorsqu'on le pres- manifesta; le ventre parut dur, non doulou- constipation; d'abondantes urines, rendues laient une puanteur insupportable. Le pouls , moins dur que la veille; il n'y eut ni toux, anglots; la chaleur était normale; un senti- t de brisement se faisait sentir. Ce jour-là, e fut pratiquée, par simple précaution, et uérison fut complète.

Dans les empoisonnemens par l'opium. Dans par l'opium, les observateurs n'ont pas noter l'état des pupilles, ce qui augmente nt, sur trois histoires particulières consi- sseur Alibert dans ses Élémens de Thé- signalé l'étendue de l'iris chez deux per- vingt-cinq ans avait les pupilles contrac- une dose considérable d'opium. La ul trait, avala un julep entier dans lequel danum, les eut également fort rétrécies.

pupilles étaie
avait de l'agi
quence dans
d'acétate de n
de patience n

Le 20, la

Le 25, la me
de la manière
efforts; il comi
quement, ne
Fournier pous
gastre pour fa
faisait encore
par un grain e
heures, dose à
en six jours.

Le 26, il y

---

(1) Pendant que
sieurs malades en a
piderme (méthode s
tance, un grain d'a
eut lieu un quart

Dufour, atteint
des vertiges, de la
l'accident, il était
il avait eu un *prur*
coup de gaz s'étai
fortement contracte
avait que soixante-
point d'altération.

Deux autres fure
près, et ils eurent
bondantes matières

Digitized by Google

t bien ouvertes et un peu inégales; le malade
tion, quelques rêvasseries la nuit et de la fré-
pouls. Le 19, il prit deux fois un quart de grain
phine, et il fut mis à l'usage d'une décoction
ée (1).

pille gauche fut plus contractée que la droite.
e inégalité s'observait; l'ischurie se fit sentir et
ivante : le jet sortait avec difficulté et après des
nçait par être assez gros, puis il s'arrêtait brus-
prenant ensuite que goutte à goutte : alors
fortement et se comprimait même l'hypo-
ter une émission qui, dans tous les cas, se
douleur. Ces phénomènes étaient produits
mi donnés en deux fois dans les vingt-quatre
uelle on s'était élevé, mais un peu trop vite,

une agitation continuelle avec tremblement

---

orrigeais les épreuves de ce Mémoire, je traitais plu-
quant les médicamens sur des surfaces dépouillées d'é-
pidermique). Trois d'entr'eux avalèrent, par inadver-
de narcéine, et l'application d'un grain sur les plaies
e après.

ique depuis un an, eut des nausées, des tremblemens,
, du balbutiement. Le lendemain, onze heures après
dans le même état, simulant l'ivresse. Dans la nuit,
portable, les urines avaient été difficiles, et beau-
gagés par haut et par bas. Les pupilles restèrent
pouls conserva son état normal, sans dureté; il n'y
ılsations; la langue était humide et rose. Il n'y eut

lument dans la même position, à quelques nuances
ıction pupillaire, le *prurit*. L'un d'eux rendit d'a-
ar le vomissement.

Digitized by Google

élargissement naturel
un peu de rétrécisse
rendues à l'état nor
qu'elles conservaien
donnée à la diathèse
dépendante de l'anci

Delleron Jacques,
rhumatisme articulai
immobilité, gonflem
tion. Il fut traité par
fin par la narcéine. (
grains. Plusieurs foi
tités, tant était grar
parvenu depuis deu
fut saisi par un vo
accompagné de déj
dans le cholera-m
qu'on avait vu chez
mies étaient vertes,
lade exprimait en m
Le sujet se trouvai
que le précédent. 1
elles commençaien
phine, lorsque la
crise, et je vis bie
fortement agrandie
digne de remarque
ne ressentit plus
restait du gonflem
depuis plusieurs j

État des pupill

Digitized by Google

el, tandis que la gauche se présentait avec
ement. Le 29, elles furent l'une et l'autre
rmal, et le 31, elles reprirent l'inégalité
it avant la perturbation, inégalité subor-
e vermineuse, et plus probablement encore
ienne blessure à l'occipital.

, âgé de vingt-huit ans, était atteint d'un
ire de la main et du poignet gauches, avec
ient et sensibilité très-vive de l'articula-
· des bains locaux, des cataplasmes, et en-
On s'éleva bien lentement à la dose de deux
s on avait été forcé de diminuer les quan-
de la susceptibilité du sujet. Enfin, il était
jours à prendre les deux grains, lorsqu'il
issement violent qui dura douze heures,
tions alvines très-fréquentes, de même que
bus. On put observer chez Delleron ce
ous les autres: c'est que les matières vo-
orracées, et que la physionomie du ma-
me temps un état d'angoisse et de terreur.
quant aux pupilles, dans le même cas
es avait naturellement très-dilatées; mais
se resserrer un peu par l'usage de la mor-
turbation survint. J'observai pendant la
nanifestement que les pupilles s'étaient
nais il y eut un effet thérapeutique bien
rès ce cholera-morbus artificiel, Delleron
ouleur ni gêne dans le poignet, et ce qui
sparut subitement. Il est vrai de dire que
son état s'était manifestement amélioré,
ns les expériences sur les animaux. Les

même ceci de sing
qui était âgé de s
cousse, aucun tressa
en donner de fréqu
font usage.

Action des sels de miner tout ce que j' voulu épuiser à cause vant la Cour d'assises dans des demi ou des pupilles.

J'ai observé aussi médicamens dont l'ac la pupille se trouve r gies sciatiques, je n'ol l'huile essentielle de t

Sommeil. Étudions d'autres fonctions. Si l repos paraît la plus imp médiats de l'opium, elle Ils semblent en effet jo tantôt de vertus narcot morphine est très-varial beaucoup de circonstan observation attentive m' doute l'état de la saison de la saison, parce qu'en ses propriétés excitantes Mais le printemps de 18 vieux, cette pr paration moins de symptômes d'e

Digitized by Google

plier que ce malade, nommé Lenoire, et
ixante-onze ans, ne ressentit aucune se-
illement, tandis qu'un grain seul suffit pour
ens au plus grand nombre de ceux qui en

morphine donnés en lavement. Pour ter-
'avais à dire dans ce paragraphe, que j'ai
e d'une discussion grave qui a eu lieu de-
s, je dirai que l'acétate de morphine donné
s quarts de lavemens m'a paru dilater les

que si l'on donne simultanément deux
ction est opposée, celle de la morphine sur
neutralisée. Ainsi, dans quelques névral-
btenais jamais de contractions si j'associais
térébenthine à la base alkaline de l'opium.
s maintenant d'autres phénomènes dans
la question relative au sommeil et au
nportante dans l'emploi des matériaux im-
lle est aussi la plus difficile à résoudre:
jouir, tantôt de propriétés excitantes,
otiques. Il y a ceci de singulier que la
lable dans son action, ce qui dépend de
nces dans quelques-unes desquelles une
m'a initié. La plus remarquable est sans
on ou la saison elle-même. Je dis l'*état*
'en 1823, l'acétate de morphine signalait
es au suprême degré lors du printemps:
1824 ayant été froid et constamment plu-
on faisait mieux dormir et produisait
d'excitation. Il est vrai que je crus dé-

Digitized by Google

une espèce de conges
mais au moins anal
nouvelle disposition
sommeil salutaire et
tation des centres ne
voit paraître les verti
santeur de tête, et to
gnalé. En définitive, l
ces cas que d'une man
où l'assoupissement est
aussi bien plus faciles

Cependant on pourr
fois à des symptômes c
jours : c'est qu'alors ce
le cerveau s'y accoutu
parfait.

Céphalalgie. Bien qu
sitive et prompte sur l'en
provoque pas toujours de
douze et quinze grains d
ger mal de tête, excepté
je vais rendre compte. S
avec une grande violence
tement. Elle semble naît
comme produite subitem
dans les fonctions cérébra
médicament. Si bien que
la céphalalgie se prononce
qu'on n'aurait pas fait usag
surplus que le mal de tête
durée peu différente de cell

Digitized by Google

ion cérébrale, ou à un état indéfinissable,
gue à la compression, n'est plus qu'une
norbide bien plus facile à provoquer qu'un
éparateur. Alors les symptômes de l'excí-
veux se mêlent au besoin de dormir; on
es, les obscurcissemens de la vue, la pe-
rt ce que nous avons précédemment si-
la fonction naturelle ne s'accomplit dans
ière imparfaite. Chez les femmes surtout,
t plus facile à obtenir, les vertiges sont
à provoquer.

ra observer que le sommeil succède par-
d'excitation entretenus pendant plusieurs
es symptômes diminuent, s'usent, et que
mant, il peut se livrer à un calme plus

ue la morphine exerce une influence po-
'encéphale, il est remarquable qu'elle ne
des céphalalgies. Des hommes ont pris
s de ce sel sans qu'il réveillât le plus lé-
té dans la circonstance particulière dont
Si les vertiges s'annoncent subitement
ce, la céphalalgie leur succède immédia-
aître en quelque sorte d'eux; elle les suit
ement par un trouble également subit
brales et non comme effet immédiat du
que, dans des circonstances analogues,
ncerait aussi manifestement lors même
usage de la morphine. On observe au
tête provoqué par les vertiges a une
celle du symptôme principal.

Digitized by Google

roxysmes, et cepend
tion en vingt-quatre
Tintemens d'oreill
singulièrement la *cé*
voquer les tintemens
sentiment très-vif de
d'une explosion violen
phénomène, je l'ai *p*
Bourrette, déjà mentic
lait tout-à-coup à l'exp
Rapport d'action ent
la production du somn
proportion à établir ent
S'il en existait une vé
senterait un grain d'opi
ce que 15 sont à 1.
Si 15 parties de la su
ment une partie de narc
d'effets narcotiques. Mais
On peut admettre com
trait aqueux produit pl
grain de sa base salifiable
Action directe et sym
que nous avons constatés
à l'action directe du mé
les vomissemens, les gast
pation, les douleurs intesti
aux influences sympathiq
l'ischurie, le prurit et tous
Le codéate de narcéine
Lors de la publication d

Digitized by Google

elle n'avait pris que la moitié de la po-
ires.

La même circonstance qui fait naître si
lalgie à la suite des vertiges peut pro-
es bourdonnemens, et quelquefois un
pitation dans le cerveau, ou aussi celui
et brusque dans la tête. Ce dernier
iculièrement observé chez le nommé
né. Il comparait le bruit qui le réveil-
sion d'un canon placé près de lui.

l'opium et les sels de morphine. Dans
il et des autres effets, il n'y a point de
l'opium, ses extraits, et la morphine.
table, un quinzième de grain repré-
n brut; car l'opium est à la morphine

bstance brute représentent matérielle-
ine, celle-ci devrait avoir 15 fois plus
cette estimation est loin d'être juste.
me assez probable qu'un grain d'ex-
us d'assoupissement qu'un quart de

pathique. Parmi les nombreux effets
s, il en est qui nous paraissent dus
édicament; telles sont les nausées,
tralgies, les éructations, la consti-
tinales; d'autres seront attribués, soit
ques, soit à l'absorption; tels sont
us les symptômes cérébraux.

ne diffère pas de l'hydro-chlorate.
des travaux de M. Robinet, nous

Digitized by Google

Pour bien rendre
tention d'éprouver s
mais je renonçai à c
influence sur la vess
marche, me fatiguen
cament aussi énergiq
sition, et je crus prud

J'aurai, par la suite
faits relatifs à la sub
narcotine, dont j'ai d
l'homme ; et lorsqu'une
ce qu'on doit penser d
phine, autres que celle
troisième Mémoire.

Méthode sous-épiderm
terminerai ce travail pa
nouvelle que j'emploie a
je nomme *sous-épidermi*
interne, va publier *un M*
dans l'application de méd
dépouillée d'épiderme. De
appelé une *chiroplégie*, d
demment guéri par l'acti
strichnine, chaque jour;
main et l'usage presqu'ent
commence à marcher.

La narcéine produit sur
rhumatismes, les névralgie
elle calme, presqu'aussitôt
peau; et les malades accuser
qu'on interrompt l'emploi de

Digitized by Google

apte de mes sensations, j'avais eu l'in-
moi-même certaines doses de morphine;
ssein aussitôt que j'eus découvert son
Des douleurs sourdes, réveillées par la
et organe. L'action élective d'un médi-
aurait doublé encore par la prédispo-
it de m'abstenir.
à communiquer à l'Académie quelques
tance, qu'on a improprement appelée
montré la nullité sur l'économie de
plus longue expérience m'aura enseigné
s vertus médicamenteuses de la mor-
dont j'ai parlé, j'en ferai le sujet d'un

ique ou endermique. En attendant, je
r quelques réflexions sur une méthode
vec le plus grand succès, méthode que
ique, et sur laquelle M. Lembert, mon
Mémoire fort intéressant. Elle consiste
édicamens énergiques sur une surface
De deux hommes atteints de ce que j'ai
, ou *paralysie des mains*, l'un a évi-
tion d'un grain à un grain et demi de
r; le second a recouvré l'usage d'une
ntier de l'autre; enfin, un paraplégique

surtout des effets merveilleux dans les
lgies lombaires et sciatiques. Toujours
tôt qu'elle est mise en contact avec la
usent de plus grandes souffrances lors-
oi de ce médicament.

Digitized by Google

LA FOL

SUR LE

Par l

I

La folie des ivrognes
à-coup pendant ou im
accidentellement chez
état actuel de débauche.
une excitation morbide
d'une arachnoïdite et d'
quelquefois.

Saunders a indiqué le
premier, signalée, et qu
nom qu'elle conserve dar
bliés en Angleterre, en D
et dans les deux Amériq
Klapp; *à potu*, de Snow

Digitized by Google

ÉMOIRE

SUR

DES IVROGNES,

OU

ÉLIRE TREMBLANT.

locteur LÉVEILLÉ.

n Séance le 22 février 1830.

est un désordre mental survenu tout-médiatement après une orgie, même les personnes qui ne sont pas dans un- Je pense que cette névrose consiste en et spéciale du cerveau, indépendante ne gastr[illegible]ntérite qui la compliquent

spécifique de cette maladie qu'il a, le ue Sutton a appelée *delirium tremens*, ns la plupart des nombreux écrits pu- Danemarck, en Allemagne, en France iques. C'est la *mania à temulentiâ* de owden; *l'encephalitis tremefaciens* de

Digitized by Google

ils reconnaissent les
de vivre; leur atten
mêmes tous les ren
vicieux et sur leur
ils divaguent aussitô
et ne se fâchent poin

S'ils sont *en libe*
lance les importune,
et brisent tout ce qu'
pas de frein; ils se répa
emportés quand on le
impétuosité augmente;
fort; ils essaient de s'a
ment d'une manière co
quelques-uns, de léger
vent être habituels et r
tres, on est témoin de
ne se bornent pas toujou
sont souvent communes
aux parois abdominales,
ne peut palper les viscèr
la liberté avec instance,
avec force sur leurs liens
d'un fardeau qu'ils disent
beaucoup et n'avancer en
fatigués, qu'un peu de repo
ensuite à l'ouvrage.

Au milieu de cette extré
naturelle, ou rouge et gon
pières tuméfiées, humides
jectées; les yeux hagards,

Digitized by Google

sonnes avec lesquelles ils ont coutume
est facile à fixer, et on obtient d'eux-
nemens désirables sur leurs penchans
présent. Cesse-t-on de les entretenir,
uelques-uns demandent de l'eau-de-vie
e ce qu'on leur en refuse.
, ils courent en tout sens; la surveil-
irrite et les met en fureur. Ils cassen,
touchent, leur pétulance ne connaît
dent en invectives, et ne sont que plus
parle d'un ton sévère. Contenus, leur
ils ne crient et ne vocifèrent que plus
soir sur leur lit, se soulèvent brusque-
vulsive et tétanique. On observe, chez
tremblemens des mains, lesquels peu-
rien offrir de particulier; chez d'au-
ecousses plus ou moins violentes, qui
urs aux bras et aux poignets, mais qui
aux membres inférieurs, au tronc et
alors si dures et si contractées qu'on
res du ventre. Les malades demandent
un couteau ou des ciseaux; ils tirent
, et les oublient pour se croire occupés
t trop pesant. Il leur semble travailler
rien; enfin, à les entendre, ils sont si
pos leur est nécessaire pour se remettre

trême agitation, le visage, de couleur
gonflé, n'est pas très-altéré. Les pau-
es et chassieuses; les conjonctives in-
s, brillans, saillans, fixes ou roulans

Digitized by Google

L'opium, à haute
très-vîte le délire tre
ou éloignée de l'inv
est si courte, qu'ell
de trois ou quatre jo
surprise qu'une fatig
inouïe qu'on a observ
venir de leurs extrava
se les rappellent très-
plus ou moins étonnés
pathognomonique, par
arachnoïdites, les gast
-J'ai vu quatre mal
maines, devenir parfai
quatre heures; un cinc
temps; un sixième avai
ture opiacée, qu'il a jo
couru, pour ainsi dire, u
dont il m'est facile de gr
ples d'une très-simple en
soupçonner l'inflammatio
ni celle du canal aliment
Cet état morbide peut
cules alcooliques, de leu
de la trachée, des bronch
leurs de tête, des vertiges
prolongé dans une atmosph
où le vin est mis en boute
délire a été vu chez des
profession expose journelle
notre collègue, M. Rayer,

Digitized by Google

se, ne manque jamais de faire cesser
nt simple, à quelqu'époque rapprochée
ı qu'on le prescrive. La convalescence
met de reprendre les affaires en moins
après le rétablissement; et on voit avec
à peine sensible succède à l'agitation

Si des convalescens n'ont pas le sou-
nces durant leur maladie, il en est qui
en ou confusément; ils en demeurent
Cet oubli ne peut être un dernier signe
cela même qu'il n'est pas rare après les
tes ou gastro-entérites ataxiques.
les, dont l'un délirait depuis trois se-
ement raisonnables en moins de vingt-
uième ne l'a été qu'après le double de
t à peine pris les deux tiers d'une mix-
ui d'un calme complet. Aucun n'a par-
une période de convalescence. Ces faits,
grossir le nombre, sont autant d'exem-
encéphalopathie nerveuse, qui ne laisse
ion du cerveau ou de ses enveloppes,
ntaire.
ut-il provenir de l'émanation des molé-
eur contact avec la muqueuse du nez,
nches et de leur absorption? Des dou-
ges, sont quelquefois l'effet d'un séjour
osphère d'alcool, telle que celle des lieux
outeilles et où on le tire de la cuve. Le
des personnes irréprochables, que leur
nellement aux vapeurs spiritueuses; et
ayer, rapporte que le docteur Tartra a

Digitized by Google

gaîté de plus en p
raison et en folie ;
trop permanent pa

Le sang artériel
un sur-excitant du
les fonctions se tro
désordre. Tel est l'e
à l'intérieur de l'est
pas de doute. Un q
chien trois onces d'
que le sang exhalait
laire en est imprégn
boire : leur haleine,
pas une odeur alcooli

Une névrose cérébr
être complètement é
causes. Ce fait est évi
sorte de notoriété pub
fets des médicamens a
soins à quatre personn
voyant pour la premièr
que j'observais, m'ont
un véritable délire tre
soutenu un instant d
à-peu-près résulté des
cile, que la cause de la
sumais.

Un fort de la halle, âgé
tiques, tremblant habitu
pas d'eau-de-vie, et se co
jour. Depuis quinze an

Digitized by Google

uyante, laquelle se transforme en dé-
[ue le contact des spiritueux est rendu
ingurgitations répétées.
ıré d'alcool, devient incontestablement
eau dont les propriétés s'exaltent, dont
ıt et se précipitent dans un incroyable
d'une absorption des liquides spiritueux
ıc, sur laquelle la physiologie ne laisse
-d'heure après avoir fait prendre à un
ɔol étendu d'eau, M. Magendie trouva
ıe odeur de ce liquide. Le tissu muscu-
:hez les individus qui ne cessent d'en
ur sueur, leur urine ne répandent-elles
ıe?
le peut simuler le délire tremblant et lui
angère, au moins sous le rapport des
ent pour ceux qui tiennent compte d'une
lique et qui ne jugent pas d'après les ef-
ıuxquels ils ont recours. J'ai donné des
nes qui ont recouvré la raison. En les
:e fois, leur profession et les symptômes
: fait penser que j'avais à lutter contre
ɛmblant ; et le succès du traitement m'a
dans cette opinion. Néanmoins, il est
ɜ informations exactes, prises à domi-
la maladie n'était pas celle que je pré-

âgé de quarante-six ans, de formes athlé-
ıituellement des mains, ne boit presque
: contente de deux bouteilles de vin chaque
ans, au printemps, il était sujet à un

Digitized by Google

liqueurs spiritueuses
fonder sur les avant
à haute dose, ne se
été administré large
nombre de fièvres bi
noncé chez deux des
et chacun sait quelle i
tions de l'*encéphale* un
pression d'une hémorrh
des vaisseaux de la tê
brusques et vives.

Des faits simples ayan
sion, il n'a été possible
extérieures, puisqu'on n
flambeau de l'anatomie -
cernent des ivrognes et
nières, on en trouve trois
d'une affection des voies
vaisseaux de l'encéphale. (
naître l'effet immédiat du
lère. Quant aux premiers, l
directe sur l'estomac de
bées, ont aussi augmenté
sitif.

§ II. *Folie des ivrognes d'arachnoïdite*

N'est-on pas fondé à se d
ne cause pas quelquefois une

Digitized by Google

nbrasser une opinion contraire et la
constans obtenus de l'opium prescrit
ce pas ignorer que ce médicament à
t et avec un merveilleux succès dans
ses? Un embarras gastrique était pro-
tre malades dont il vient d'être parlé,
uence peuvent exercer sur les fonc-
affection des premières voies, la sup-
gie habituelle, une pléthore périodique
, et les agitations de l'âme à la fois

it été le point de départ de la discus-
que de les envisager sous leurs formes
n'a pas eu l'avantage de s'éclairer du
- pathologique. Ces faits simples con-
des personnes sobres. Parmi ces der-
nis dont le délire a été symptomatique
es digestives et d'une turgescence des
e. Chez un quatrième, on a dû recon-
du chagrin et d'un mouvement de co-
s, le trouble intellectuel a suivi l'action
de molécules alcooliques qui, absor-
nté l'énergie et l'activité du centre sen-

gnes compliquée de coup de sang,
nidite aiguë ou chronique.

à se demander si l'excès des spiritueux
ois une turgescence des vaisseaux, assez

Digitized by Google

pulsatio
grande
à la nu
sée, le
berté de
son lit.

Le 31
bains à
chaque. *L*
teuse, *langt*
extrême et
Le 1er ju
une cuillerée
Deux vomisse
tion alterner
bien.

Le 2, *le mal*
avec *réserve. Les*
les *salles; il ne se*
réglée et vagabon
Maison royale de
Un domestique,
che ivre, le 28 *ma*
apoplectique, éten
saigne du pied; reve
qu'il nous fut amené,
son accès d'ivresse.

Le 22, un éméto-ca
vante fut des plus orag
Le 23, yeux fixes et
gonflées et chassieuses,

Digitized by Google

arotides et temporales. Perte d'une
, un profond séton ayant été pratiqué
ur la tête. Le soir, figure pâle, affais-
ez calme pour qu'on lui rende la li-
mais il ne tarde pas à s'échapper de

on fatigue par trop de questions. *Deux*
heures d'intervalle et de dix minutes
pouls faible et accéléré; bouche pâ-
un mucus jaunâtre. La nuit, agitation
e.
d'un bain à 15°, on fait avaler dans
grains de tartrate de potasse antimonié.
eux selles. Le soir, le délire et l'agita-
calme et du repos. La nuit se passe

mande des alimens; on lui en accorde
suivans, il se lève et se promène dans
emarquer que par son imagination dé-
est dans cet état mental qu'il sort de la
où il est resté treize jours.
de trente-trois ans, athlétique, se cou-
19. Le lendemain matin, on le trouve
ur le carreau de sa chambre. On le
à lui, il délire; et il était furieux, lors-
e 21 juin, vingt-quatrième jour depuis

hartique n'agit que par bas. La nuit sui-
jeuses.
saillans; figure très-animée, paupières
conjonctives injectées, langue rouge et

Digitized by Google

s'est montrée sè
molécules alcool
pu être exaltées.

On a peine à
brite ont succéd
leurs symptômes
ces inflammations
gnent d'autres ac
terminent point en
faiblesse de l'intel
quelquefois plus ou
et les fonctions du
sure que les forces
Ce fait, incontestab
être opposé à notre
ont déliré faiblemen
nous est impossible
coup de sang et de l
complication de cette

En mai 1819, un o
eut un érysipèle à la f
Les saignées, l'émétiq
rent mis en usage. La
le médecin suspendit s

Le 13 juin suivant, l
d'un violent délire. Le

Le 16, figure animée
dure et indolente; yeux
délire et agitation extrêm
dur et accéléré, pulsation
langue humide, rouge su

Digitized by Google

que, par l'impression immédiate des
s propriétés vitales de l'encéphale ont

ıader qu'une méningite ou une céré-
pareille turgescence vasculaire et que
pris pour ceux du délire tremblant :
butent jamais ainsi, elles s'accompa-
plus intenses et plus graves et ne se
ou neuf jours, comme on l'a vu. La
:e, l'incohérence des idées persistent
ins long-temps après ces phlegmasies ;
:au rentrent dans l'ordre normal à me-
elèvent et quand la santé est rétablie.
:elativement à l'arachnoïdite, ne peut
ıion concernant les deux individus qui
lurant leur convalescence. Dès-lors, il
ne pas reconnaître la coexistence du
folie des ivrognes, enfin une véritable
ernière.

ıvrier en sohalls, âgé de cinquante ans,
.ce. Le 28, la parotide gauche se gonfla.
ue, les sinapismes et les vésicatoires fu-
:onvalescence, dit-on, s'étant annoncée,
es visites.

le malade s'enivra, fut pris de fièvre et
15, entrée à la Maison royale de Santé.
ée et gonflée; parotide gauche saillante,
ux vifs, brillans, mobiles sur leur axe,
ême, cris perçans et refus de boire; pouls
tions fortes et fréquentes des carotides;
: sur ses bords et brunâtre en dessus; un

Digitized by Google

vant très-h
encore ter
tion; le vi
jours après
de Santé; «
mort deux j
le cadavre.

Le délire
très-légèreme
gravement; c
la même mani
valescence qu'
pelé l'érysipèle
ci s'est continué
et a été violent
me paraît due à
plutôt qu'à une
trace sur un épile

Sous quelque po
çois que je n'éclai
de justesse et de pr
thologique n'a poin
en circonstance par
positives : il ne faut
compression ou l'infl
les convalescens com
intellectuel qui conv
degré le plus simple,
qu'il peut être utileme

Sutton a, le premier
lequel est, selon moi,

Digitized by Google

esquammation de la figure n'étant pas
ndemain, il s'enivra et eut une indiges-
la de nouveau; on laissa écouler seize
reconduisit le malade à la Maison royale
:ait, et son état était désespéré. Il est
: il ne m'a pas été accordé d'examiner

facilement des ivrognes lorsqu'ils sont
:s, à plus forte raison quand ils le sont
il vient d'être parlé ont été affectés de
it conservé leur raison jusqu'à leur con-
ne cause a interrompue. L'ivresse a rap-
tte fois, s'est compliqué de délire. Celui-
ible degré après la guérison d'un individu,
la mort d'un autre. La perte de la raison
n du vin et des liqueurs sur l'encéphale,
noïdite, dont je n'ai pas vu la moindre
ue mort dans un délire furieux.
de vue que j'envisage les faits, je con-
guère le diagnostic, qui manque encore
sion. N'accusons pas l'art; l'anatomie pa-
été appelée à nous aider de ses lumières
le. En attendant, les indications sont assez
en négliger pour faire cesser d'abord la
mmation. Ce but étant atteint, on verra
erver des idées disparates et un désordre
aincront que le délire est revenu à son
, qu'il a une tendance à la chronicité, et
ent combattu par l'opium.
er, admis un délire tremblant chronique,
, beaucoup plus fréquent qu'on ne serait

ramollissem
sorte qu'on
ques. Dans
mentaire. n'
organique.

On doute
pour seule ca
plutôt la con
semble retrou
qu'une stimula
laire, la rend p
sudation séreus
consécutive à un
vemens d'une a
nique; on sait a
grand nombre d'
éclairé sur le débu
méninges et sur so
voir parcouru une
l'esprit pénétrant du
liqueurs étant ce qu'
nel de s'arrêter à cet
dépendances, et de n
pothèses.

Tiendra-t-on pour c
a dû être impassible
force d'inertie dont il e
a fait contracter. Il en
masie: tant faible qu'elle
spécifique d'irritation, q
pables de produire. Dès l

Digitized by Google

ou des indurations peu étendues, en
n déduire de ces conditions pathologi-
les surfaces muqueuses du canal ali-
mes yeux la moindre trace de lésion

que le délire tremblant chronique ait
les liqueurs spiritueuses, et on le croira
d'une arachnoïdite chronique dont on
stiges. Cependant, on doit se persuader
prolongée entretient la pléthore vascu-
te, amène un collapsus favorable à l'ex-
ntraîne une altération organique non
masie. On connaît assez bien les mou-
dite aiguë, qui se transforme en chro-
e cette dernière ne se soutient pas un
sans devenir mortelle. On est fort peu
sumé insensible de cette phlegmasie des
emier pas vers la chronicité, avant d'a-
iode aiguë quelconque, perceptible à
édecin le plus expérimenté. L'abus des
découvre de plus évident, il est ration-
cause de l'atonie du cerveau et de ses
pas s'égarer dans le vaste champ des hy-

rtain que, depuis long-temps, le cerveau
et opposer au stimulus alcoolique une
st frappé et que l'habitude des excès lui
est autrement, dira-t-on, d'une phleg-
le soit, elle comporte toujours un mode
que les spiritueux sont désormais inca-
s lors, on ne peut se refuser à admettre

Digitized by Google

§ III. *Complica*

Les médecins *qui* ivrognes n'est que l'é tro-entérite, se fonde cueillis, mais qu'ils r assez grave pour *qu'o* aussi observé de ces m encore pour moi que reconnu que leur caus blant. Les histoires qu de voir, appartiennent faibles irritations de l terminaison a été tanto

En abusant *sans ce* et entretiennent à un é *la muqueuse* du canal a lécules absorbées exerc rompue sur l'encéphale. être le premier à sentir l manifester par le troub ptôme est le début de la sa seule intensité; ce n' rangement dans les fonc

Un fort de la halle, a huit jours dans un déli Maison royale de Santé, mier écart de régime, ce compagnée de fièvre et d épistaxis abondante et dis

de gastrite et de gastro-entérite.

avancé et qui croient que le délire des
d'une irritation gastrique ou d'une gas-
sans doute sur des faits qu'ils ont re-
t pas communiqués. Cette opinion est
a discute avec le plus grand soin. J'ai
dies du canal alimentaire; elles ne sont
s exemples d'une complication, et j'ai
était la même que celle du délire trem-
je rapporte à l'appui de ma manière
ux embarras gastriques ou aux plus
stomac, et à des phlegmasies dont la
heureuse, tantôt funeste.
e de l'alcool, les ivrognes provoquent
egré plus ou moins élevé l'irritation de
limentaire, en même temps que les mo-
ent une action stimulante non inter-
Il est à remarquer que celui-ci semble
l'influence délétère des liqueurs et à la
le des facultés intellectuelles. Ce sym-
a maladie; il diffère avec lui-même par
'est que plus tard qu'on signale un dé-
ctions digestives.
âgé de trente-deux ans, était depuis
lire furieux, lorsqu'il fut amené à la
, le 8 février 1824. A la suite d'un pre-
et homme souffre d'une céphalalgie ac-
d'un peu de délire. Le deuxième jour,
lisparition de tout symptôme. Deux mois.

Digitized by Google

jours plus
s'effacent d
et même
qu'elle pro
dante d'un
quiété par l
l'opium caln
gastricité pe
n'ait plus lieu
ratifs ou les p
que des évacu
Cette dernière
céphalopathie
mières voies.

Il importe en
délire tremblant
traordinaire, car
pagnée de trouble
serait une simple
la pratique la plus
que les accidens ne
peu de gravité qu'
trique.

Au même instant
l'agent alcoolique ne s
gastrique; souvent il l
morbides, qui ont cha
abord on peut regarde
que l'estomac est seul
est le premier phénom
point à celui qui survie

Digitized by Google

ıe les seconds. Les uns et les autres
e égal de temps sous l'emploi d'un seul
L'excitation cérébrale est identique,
stimulation directe, qu'elle soit dépen-
l'estomac tourmenté seulement et in-
ourvu qu'il n'y ait rien d'inflammatoire,
nptement. Je ne dois pas taire que la
quefois, quoique la névrose cérébrale
que les boissons délayantes, les mino-
eviennent d'un usage indispensable lors-
pontanées ne jugent point la maladie.
ınce ne laisse pas de doute sur une en-
se distincte d'un dérangement des pre-

faire observer que, dans un tel cas, le
tomatique serait un événement fort ex-
ritation de l'estomac n'est jamais accom-
facultés intellectuelles. Un fait opposé
ption en faveur d'une règle déduite de
gaire. Il forcerait au moins de convenir
ax ne sont nullement proportionnés au
raîne avec lui un faible embarras gas-

u'il stimule et qu'il excite l'encéphale,
borne pas toujours à irriter la muqueuse
enflamme et donne naissance à deux états
cun une forme particulière. De prime-
r le délire comme sympathique et croire
essentiellement malade; mais ce délire
nène qui se manifeste; il ne ressemble
ent quelques jours après l'invasion d'une

Digitized by Google

de douze sai
léger mouve
Le 23, tr
Le 25, u
l'autre ; une
Le 26, c
Un *fabric*
et de formes
lorsque je le
suite d'un de s
fut d'une agita
Le 19, gran
bilité vive de
langue allongé
légère *mucosité*
plus turbulens l
volontairement ;
Le 20, même
prescrite : *elle pro*
toute la nuit suivai
sipation.
Le 21, retour c
Le 22, le mieu
du malade, qui va
soirée. Les évacuati
elles se régularisent
se fait pas attendre.
Le 18 mai 1823,
quarante-huit ans, co
jour, sans compter l'ea
tume, quand il fut pri

Digitized by Google

ées sur le siége des souffrances. Le soir,
ile ; nuit très-bonne.
Le 24 se passe très-bien.
r vive se fait sentir d'un hypochondre à
application de sangsues la dissipe.
nce. Le 31, sortie.
nisterie, âgé de quarante-six ans, grand
ques, était furieux depuis six semaines,
: la première fois, le 18 mars 1823. A la
s accoutumés, il s'endormit. Son sommeil
ui se transforma en délire, au réveil.
aleur de l'estomac et des entrailles, sensi-
gastre et de l'abdomen; peu d'altération,
ge, glutineuse et enduite, par places, d'une
iche. Le délire augmenta le soir et fut des
uit, durant laquelle les urines coulèrent in-
stipation.
tensité des accidens. La mixture opiacée fut
oqua un sommeil qui se continua pendant
te. Écoulement involontaire des urines, con-

omplet à la raison.
: se soutient. Les urines coulent à la volonté
une fois et abondamment à la selle dans la
tions sont ensuite copieuses et multipliées ;
it en s'éloignant peu à peu, et la guérison ne
e. Sortie le 29.
, un voiturier de la halle aux cuirs, âgé de
, consommant quatre litres de vin chaque
r l'eau-de-vie, n'avait pas plus tôt que de cou-
it pris tout-à-coup de céphalalgie, de vertiges,

Digitized by Google

l'inflammati
faire tombe
et la gastro
vers une he
eût-on guéri
encéphalopa
elle n'eût éte

Il est donc
provenait seul
liqueurs spiritu
impression plus
dont on a parl
tuelles eût été s
de la phlegmasi
dans un momen
force.

Opposer les pr
cences obtenues d
lieuses; rappeler la
périences de mon c
dans le plus bref d
ractérisées, en pres
laudanum, ne sera
gastrites, ces gastro-
Les malades de mes
position que les mien
gnes, ni qu'ils délirass
encore mon opinion.

Cependant, on peut
les résultats paraissent
Philadelphie, ayant obse

Digitized by Google

alimentaire? Qui n'a pas vu l'opium
de l'encéphale, tandis que la gastrite
suivi un cours régulier en marchant
naison? Cet avantage eût-il été obtenu;
e vingt-quatre et trente-six heures une
, de huit jours et de six semaines, si
d'une sympathie?
le ne pas être convaincu que le délire
ne exaltation de l'encéphale, et que les
aient fait sur les premières voies une
lus profonde et plus durable que celle
ici. Si le trouble des facultés intellec-
atique, il eût dû suivre toutes les phases
o-intestinale, loin de céder à l'opium
tte phlegmasie était dans sa plus grande

s guérisons et la rapidité des convales-
pium dans le traitement des fièvres bi-
tique du docteur Hernandez, et les ex-
gue M. Husson, médecins qui ont étouffé
i des méningo-gastriques les mieux ca-
ant, une ou plusieurs fois, un gros de
pas prouver l'identité parfaite entre ces
atérites et l'état morbide dont il s'agit.
eux confrères n'étaient pas dans la même
; on n'a pas dit qu'ils fussent des ivro-
ent. Rien ne contredit et n'altère donc

invoquer contre elle une pratique dont
plus concluans. Le docteur Klapp, de
servé des vomissemens de plusieurs jours

Digitized by Google

pas duré le
onzième jo
Des suc
signalé les
morbide es
Ce succè
car, lorsqu
satrice, la m
de temps. D
combé le pre
de Santé; les
cas funestes, j
ficacité m'a a
ataxiques était
entérite la plus
Un conducte
jours ivre, épu
douleurs de vent
sale; il a la bouc
royale de Santé l
Le 7, on recon
est beaucoup moi
thartique, qui agit
est avec un délire
violence.
Le 8, l'esprit n'e
faiblesse. On fait a
trois chaque deux
mortel.
Les deux tiers inf
que les glandes mé

Digitized by Google

uisqu'elle a été guérie au plus tard le
e celui où le traitement a été commencé.
es, des évacuations alvines copieuses ont
critiques au moyen desquels le cours
son terme.

peu d'intensité de la maladie gastrique,
asie est de suite violente et désorgani-
névitablement dans un très-court espace
alades que j'ai soignés, deux ont suc-
de leur admission à la Maison royale
es, le troisième et le septième. Dans ces
vu réussir les narcotiques; et leur inef-
nvaincu qu'une partie des mouvemens
quence d'une gastrite ou d'une gastro-
u'on puisse imaginer.

iligence, âgé de trente ans, presque tou-
ndant trois jours des lassitudes et des
s diarrhée; sa langue est rouge et un peu
auvaise, lorsqu'il est amené à la Maison
uin 1823.

la fièvre un type continu-rémittent; elle
rte le matin. On prescrit un éméto-ca-
haut et du bas. Le soir, le redoublement
ai dure toute la nuit avec beaucoup de

pas présent; le pouls est d'une extrême
er quinze grains de sulfate de quinine,
eures avant le redoublement qui fut

ieurs de l'iléum étaient enflammés, ainsi
ntériques correspondantes, gonflées et

Digitized by Google

heures. Quatre jours plu
lalgie, de coliques et d'
très-prononcé succéda. U
épigastriques et abdomi
vertiges et un délire do
après l'admission du ma
de la première débauche

La muqueuse de la g
de l'estomac était vivem
mentaire s'est trouvé sai
plexus choroïdes et de
contenaient qu'une très-

L'ingurgitation exces
des gastrites et des enté
Une fois, le délire a se
fièvre de laquelle il étai
de l'esprit a été le prem
qu'on pouvait le croire e
lique de l'encéphale. Co
pathie est hors de doute
phlegmasie du canal ali

En circonstance pare
dont l'exactitude parfai
n'oublions pas que la p
doit fixer l'attention du
des nécroscopies, perso
délire tremblant aigu;
la profonde altération d

Digitized by Google

lus tard, seconde orgie suivie de céphad'une diminution de l'appétit. Un mieux . Une troisième orgie rappela les douleurs minales, reproduisit la céphalalgie avec lont la mort fut le terme, neuf heures aalade, le 11 février 1824, onzième jour he.

grande courbure et du grand cul-de-sac ement enflammée. Le reste du canal alisain. Injection très-fine des méninges, des de l'arachnoïde des ventricules, qui ne ès-petite quantité de sérosité.

essive des liqueurs a été la cause directe ntérites dont il vient d'être rendu compte. seulement aggravé le redoublement de la ait un effet. Dans les autres cas, le trouble emier symptôme remarquable, en sorte e exister par le fait d'une excitation alcoo-Considérée sous ce point de vue, l'idiote et n'exclut point la complication d'une alimentaire.

ureille, ne disputons point sur le diagnostic faite ne peut être admise à la rigueur; et phlegmasie est d'un intérêt majeur, qui du praticien. En s'attachant au résultat sonne ne sera tenté d'attribuer la mort au ; mais chacun en trouvera la cause dans des organes digestifs.

Digitized by Google

Olaüs Borrichius ne pe
idiot, qui, tourmenté d'u
gance des idées bien coor
mier état d'imbécillité, au

Ces faits démontrent l'e
permanente entretenue pa
tueux, qui s'est exaspérée
récrudescence, effet d'un
d'une maladie. Sans tout
la pneumonie, ni l'irritat
duit un semblable phénor
portance. D'un autre côté
pagne pas d'accidens ner
ptômes l'assoupissement
mais jamais un délire fér
doses d'opium. Il est asse
pération est symptomatiq
que la cause, dont elle
liénation revient à son pr

Seconde proposition. U
bitement et à l'improviste
ivrognes qui n'en ont jar
les plus grandes débauc

Le docteur Clifton a
produit par des laxatifs
forte colique. Un exemp
Behr, qui a rapporté le
tion alvine. Deux fois j'
moptysie après laquelle
Une douleur vive de l'é
pression de cette régio

Digitized by Google

parle-t-il pas d'un homme stupide et
l'une très-forte fièvre, exprima avec élé-
ordonnées, et qui retomba dans son pre-
aussitôt qu'il fut convalescent?

l'existence d'une surexcitation cérébrale
par l'usage non discontinué des spiri-
rée et a donné l'exemple d'une sorte de
une nouvelle orgie ou de l'intervention
outes les circonstances antécédentes, ni
itation gastro-intestinale n'auraient pro-
nomène, eu égard à leur très-peu d'im-
ôté, un simple coup de sang ne s'accom-
nerveux; le plus redoutable a pour sym-
nt et le coma qui disparaissent avec lui,
féroce qu'on ne calme qu'avec de grandes
ssez judicieux d'admettre que cette exas-
atique, puisque le calme renaît aussitôt
lle est l'effet, a cessé d'agir; puisque l'a-
n premier état de chronicité.

. Un accident développe quelquefois su-
iste l'encéphalopathie crapuleuse chez des
jamais éprouvé la moindre atteinte après
uches.

a publié l'histoire d'un délire tremblant
fs dont l'effet avait été accompagné d'une
mple pareil a été recueilli par le docteur
le trouble mental à une excessive purga-
j'ai observé ce même état durant une hé-
lle il a persisté pour ne céder qu'à l'opium.
l'épigastre, causée par une violente com-
ion contre l'angle d'une table, a été ac-

Digitized by Google

A son retour de Paris,
vit au docteur Erhardt
cas de fracture. Il paraî
naissait pas le Mémoire
nuaire des hôpitaux de I
collègue que de constat
blessés qu'il a vus délire
opiacés. L'anatomie path
qui dit expressément qu'
ordinairement, quelqu'at
aucune lésion organique
de ses prolongemens et d
autre organe. C'est ce m
fait appeler *délire nerve*
et des fractures.

Ce qu'il y a de remar
survient dans le cours d
n'a pas la plus petite ress
ou tétaniques, trop sou
leur oppose; c'est qu'elle
agit douloureusement su
d'une réaction vers l'enc
versées; c'est que ce m
aux ivrognes que des p
doux, s'il est possible,
persiste lorsque la plaie
enfin, c'est que le repos
cable au délire tremblar
époque encore fort éloi
de la solidité d'un cal.

Il est donc à-peu-près

is, en 1821, feu le docteur Albers écri-
: que ce délire était survenu dans deux
aît que le professeur de Brême ne con-
'e de M. Dupuytren, inséré dans l'*An-*
Paris, en 1819. Il n'a manqué à notre
ater si l'ivrognerie était ordinaire aux
rer, et qu'il a guéris avec des lavemens
thologique n'a rien appris à ce confrère,
u'*à l'ouverture des corps, on ne trouve*
'attention qu'on apporte à cet examen,
ıe ou matérielle, tant du côté du cerveau,
de ses membranes, que du côté d'aucun
nanque de résultats cadavériques qui aura
'eux ce mode de complication des plaies.

ırquable dans cette névrose cérébrale qui
du traitement d'une blessure, c'est qu'elle
ɛssemblance avec les convulsions simples
ɔuvent réfractaires aux moyens que l'art
ɨlle est l'effet d'une cause irritante, qui
sur les parties contuses ou déchirées, et
ıcéphale dont les fonctions sont boule-
node de complication paraît particulier
pansemens et plus méthodiques et plus
, ne calment pas; c'est que le délire
ɨe n'est plus ni irritée, ni douloureuse;
os s'obtient à l'aide du traitement appli-
ant et que la raison est recouvrée à une
ɔignée de la formation d'une cicatrice et

'ès prouvé qu'une inflammation pulmo-

Digitized by Google

lague deux ivrognesses d
de leur condamnation a
docteur Blake n'est pas
« la cause accidentelle
» l'action des stimulans
» vant plus l'excitation
» faissement extrême;
» tendent à rétablir l'éq
» trop énergique pour l'é
» degré d'excitation néc
» tions, et peut produir

Dans le cours de l'an
Cramer, fit imprimer à L
par la privation subite d
la caractérise, a cela de
teints demandent avec v
calmés dès qu'ils en ont
très-furieux, quand ils o
portunité. Notre auteur a
sion qui, selon le docte
mot *œnomanie*, proposé
dipsomanie du professeur

Les œnomanes de Bri
rience m'a très-raremen
d'une abstinence de quel
peut être continu, rémitt
gulier. Le docteur Ader
type quotidien, et le doc
inaugurale, soutenue à

Le professeur Hufelan
dipsomanie : mobilité p

devenues folles à l'expiration du temps
au pain et à l'eau. Il est certain que le
d'un avis différent. Selon ce praticien,
paraît être l'interruption brusque de
s sur le système nerveux qui, n'éprou-
accoutumée, tombe dans un état d'af-
et, alors, tous les efforts de la nature
quilibre de l'économie. Cette réaction,
état de faiblesse du cerveau, dépasse le
essaire pour le libre exercice des fonc-
re ainsi le délire. »

nnée 1819, un médecin russe, Brühl-
Berlin un opuscule sur la folie, causée
es liqueurs spiritueuses. Le délire, qui
particulier que ceux qui en sont at-
iolence de l'eau-de-vie; qu'ils sont
bu, et qu'ils deviennent de nouveau
nt digéré la dose accordée à leur im-
ppelle cet état *trunck-sucht*, expres-
ur Stoëber, répond à-peu-près au
par notre collègue M. Rayer : c'est la
Hufeland.

hl-Cramer sont nombreux : l'expé-
montré des ivrognes fous à la suite
ue temps. Selon ce médecin, le délire
nt, intermittent, périodique ou irré-
bach a recueilli un exemple avec le
eur Stoëber l'a rapporté dans sa thèse
rasbourg en 1824.

l donne la description suivante de la
ticulière du système nerveux, lassi-

Un
nellem
depuis
fait se
cées pa
malgré
ravant *l*
synapisn
pédiluve
léthargie
tième jour
avoir été t
qu'il nous

Le 2, on
s'il ne boit
qu'à deux h
se procurer
corder, si on
trouve. *Je lui*
vient plus tran
en moins de vi
tabli lorsqu'il a
entré.

Voilà des dét
que par la propr
plus raisonnables,
ptôme d'affection
pas été un moyen
gestion d'une petite
en recourant à l'ea
de l'estomac a été

Digitized by Google

in, broyeur de couleurs, buvant jour-
eau-de-vie, était tourmenté de coliques
s. Il y avait onze jours qu'elles s'étaient
ır les adoucissans, elles furent rempla-
assoupissement qui dura quatre jours,
es sangsues aux régions iliaques, aupa-
l des douleurs d'entrailles, malgré des
t aux jambes. Le quatrième jour, un
sicatoire à la nuque ont enfin tiré de sa
ui a proféré quelques paroles. Le hui-
sement dissipé, le malade délire après
ant quelque temps. Il était furieux, lors-
1er septembre 1823.
contenir. Il dit très-tranquillement que,
ie le matin, il souffre de l'estomac jus-
rès-midi et qu'il n'a que ce moyen pour
l ajoute qu'il est urgent de lui en ac-
tir du trouble d'idées dans lequel il se
ne petite dose de vin, et bientôt il de-
s lavemens opiacés lui rendent la raison
e heures; et il était complètement ré-
maison, quatorze jours après y être

ne s'accordent avec ceux de Hufeland,
vin, de rendre un instant les malades
ste, il ne s'est manifesté aucun sym-
ies digestives, et le vomissement n'a
érison. Le mieux passager, dû à l'in-
té de vin, celui qu'on dit avoir éprouvé
e, donne lieu de croire que la débilité
grande pour jeter le trouble dans les

Digitized by Google

La fo
vitales
sorbées
dans le
Il est
avec la
effet semb
Des obs
de soupçon
sonnes don
du tout.

Quelques
de sang, d'u
ils ont trait a
royale de sant
notion claire
dité les histoire
lésion des faculté
gestion cérébrale

La chronicité
avancé; elle est co
manière des aliénés
men de leur cerve
analogues à ceux m
par les docteurs Ra
chronologique.

Les complications a
tro-entérite, sont très-
symptôme apparent; e
pas la phlegmasie de sui

L'inflammation du ca

Digitized by Google

des ivrognes consiste en une exaltation des propriétés
cerveau, provoquée par des molécules alcooliques ab-
a surface des voies gastro-intestinales et transportées
ent de la circulation.
rt douteux que le contact de ces mêmes molécules
queuse nasale et trachéo-bronchique produise un
ble.
vations, en trop petit nombre, permettent à peine
r la possibilité d'une telle névrose chez des per-
la sobriété est peu contestée, ou ne l'est pas

its feraient croire que le délire provenait d'un coup
phlegmasie aiguë ou chronique des méninges:
x premiers ivrognes que j'ai soignés à la Maison
, en 1819, à une époque où je n'avais pas une
cette névrose singulière. J'ai long-temps mé-
que j'ai rapportées, et je reste persuadé que la
s intellectuelles était indépendante d'une con-
et d'une arachnoïdite.
se remarque quelquefois dans un âge peu
mmune chez les vieillards qui meurent à la
apoplectiques ou semi-paralytiques. A l'exa-
au, j'ai recueilli des détails rigoureusement
entionnés par le professeur Royer-Collard,
mon, Bleynie et Esquirol, cités par ordre

avec une entérite, une gastrite ou une gas-
s-fréquentes. L'aliénation est le premier
elle cède à l'opium, lequel n'empêche
uivre un cours régulier.
canal alimentaire est quelquefois très-

Digitized by Google

L'ACADÉM

SECT

Digitized by Google

MOIRES

DE

OYALE DE MÉDECINE.

DE CHIRURGIE.

Digitized by Google

MI

LES PLAIES PÉNÉT

PAR M. I

Pendant notre séjour e
notre arrivée au Caire, en
péré où se trouvait l'un de
un coup de sabre de Mame
usitée pour le pansement de
vité, et à mettre en usage de
par la nature propre de la
sultat heureux que j'obtins d
couragea, et je résolus dès-lo
méthode, dont les préceptes
dans ma Relation chirurgicale
et suivantes.

Lorsque je fis ce Mémoire
vais pu m'éclairer des lumière
point rappelé que les préceptes
mier travail étaient analogues
dans ses *Recherches critiques s*
leurs, l'expérience n'ayant pas
auteur célèbre, les anciennes

Digitized by Google

ÉMOIRE

SUR

TRANTES DE LA POITRINE;

LE BARON LARREY.

---

en Égypte, et peu de temps après
1799, je fus conduit, par l'état déses-
e nos soldats blessé à la poitrine par
melouck, à m'écarter de la pratique
des plaies pénétrantes dans cette ca-
des moyens qui me furent suggérés
: la blessure de ce soldat. Le ré-
ns de l'emploi de ces moyens m'en-
ès-lors de suivre constamment cette
es font la base du Mémoire, inséré
cale de l'armée d'Orient, pages 290

re dans cette contrée déserte, je n'a-
nières des auteurs, et je ne m'étais
eptes que j'avais tracés dans ce pre-
gues à ceux que Valentin propose
ies sur la Chirurgie moderne. D'ail-
pas fait vérifier les assertions de cet
nnes méthodes avaient prévalu et

Digitized by Google

qui l'ont devancé dans la
dans des écueils dangereu
atteindre. Celle que le hasa
ches nous ont fait faire, a
nombre de guerriers et d
de plaies pénétrantes à la p
blement péri sous les effets
et que nous croyons avoir sau
établie. Mais, avant de la dé
ture de ces blessures, et en
toute la briéveté possible.

Les plaies pénétrantes de
forme et leur direction; 2° pa
la lésion des organes; 3° par
propriétés vitales de ces orga

Une plaie pénétrant dans l
que nous supposons avoir été f
et tranchante, d'une grosseur e
divisé les parties molles extérie
ces cavités, soit dans une dire
direction plus ou moins oblique
cas, peut être simple, ou comp
du péricarde, du cœur, des nerfs
dans les parois de ces cavités, o
chyme même des organes qu'ell

1° Elle est simple, bien que l'
plèvres, lorsqu'il n'y a point de
des nerfs ou des vaisseaux des pa
le rapprochement et la réunion d
saignées locales, la diète, le repo
pour conduire les malades à la g

Digitized by Google

la carrière; elle l'empêche de tomber
reux, et le conduit au but qu'il désire
asard autant que notre esprit de recher-
, a sans doute rappelé à la vie un grand
t de citoyens recommandables atteints
la poitrine, lesquels auraient indubita-
effets pernicieux de l'ancienne pratique,
oir sauvés par la méthode que nous avons
e la décrire, nous allons examiner la na-
et en exposer tous les phénomènes avec
ible.

ntes de la poitrine varient, 1° par leur
on; 2° par leur profondeur et la nature de
s; 3° par les effets de cette lésion sur les
e ces organes; etc., etc.

ant dans l'une des cavités de la poitrine, et
avoir été faite par une arme blanche, aiguë
e grosseur et d'une forme quelconque, ayant
nolles extérieures, et pénétré dans l'une de
ans une direction parallèle, soit dans une
noins oblique; cette plaie, dans l'un et l'autre
ple, ou compliquée de la lésion du poumon,
œur, des nerfs, ou des vaisseaux qui rampent
ces cavités, ou qui se trouvent dans le paren-
organes qu'elles renferment.

ple, bien que l'arme ait pénétré dans le sac des
l n'y a point de lésion au poumon, ni à aucun
vaisseaux des parois thoraciques. Dans ce cas,
nt et la réunion des bords de la plaie, quelques
, la diète, le repos et les rafraîchissans suffisent
les malades à la guérison.

Digitized by Google

les renferme, et qu'elle
rieure, où elles seraient
ment. Dans l'un et l'au
marche, se rétractent fa
résistance ou la plus sin
mer instantanément la p
assez de promptitude. I
fois la vérité de cette as
pratiquer aucune ligatu
ment inutiles les divers pr

4° La lésion seule du p
du poumon. On doit, pou
le plus exactement possib
plaie : dans ce cas, le san
meux; l'oppression est m
sont plus précipités que
leurs locales sont plus viv
se propageant, plus ou m
phragmatiques, parce qu'i
sans toucher à l'un de ces c

5° Je n'ai point eu occa
sujets, si certaines plaies du
ainsi que je le pense. Du r
Mémoire particulier.

Les partisans de l'ancien
présence du sang épanché da
prévenir cet épanchement q
née du sujet, ainsi que la s
L'un de ces moyens, la succ
gaire, pratiqué chez les R
nommés *Psylles*, et surtout

Digitized by Google

les sont très petites dans leur moitié anté-
nt plus accessibles à l'action de l'instru-
utre cas, ces artères, très libres dans leur
facilement et s'oblitèrent par la plus légère
simple compression. Ainsi, il suffit de fer-
a plaie, pour que l'hémorragie s'arrête avec
e. L'expérience m'a fait vérifier plusieurs
e assertion, car je n'ai jamais eu besoin de
gature; ce qui rend, selon moi, parfaite-
ers procédés imaginés pour lier ces vaisseaux.
e du péricarde est facile à distinguer de celle
it, pour cela, chercher d'abord à reconnaître
possible la direction et la profondeur de la
, le sang qui sort de la poitrine n'est pas écu-
n est moindre; mais les battemens du cœur
és que dans les lésions du poumon; les dou-
plus vives, et sont accompagnées de spasmes
lus ou moins loin, sur le trajet des nerfs dia-
parce qu'il est difficile d'entamer le péricarde
un de ces cordons nerveux.

int eu occasion de vérifier, après la mort des
nes plaies du cœur sont susceptibles de guérison,
pense. Du reste, ces blessures feront l'objet d'un
culier.

s de l'ancienne méthode redoutaient beaucoup la
ng épanché dans les sacs des plèvres, et c'est pour
épanchement qu'ils conseillaient la position incli-
, ainsi que la succion ou l'absorption des liquides.
moyens, la succion, usité de tout temps par le vul-
pué chez les Romains par une classe d'individus
ylles, et surtout parmi les soldats, peut soutirer le

Digitized by Google

le sang au-dehors par le
ber, non par les vaissea
jusqu'à ce jour, mais bie
pent sur les surfaces inter
le tissu cellulaire. En très-
alors, et disparaît entière
l'absorption du liquide s'o
loppent, se dilatent en tout
ment l'espace plus ou moin
absorption ou disparition. N
faits de ce genre, ou de cure
spontanément, et avec d'au
sujets étaient plus jeunes, e
nature par des moyens effica

Ces moyens sont : 1° de p
qui sera exposée; 2° de pratiq
pendant la période inflamma
tant plus nécessaire dans ce c
naïrement ses effets sur les va
mon : elle doit être répétée se
côté malade des ventouses mo
vulsifs, des vésicatoires et le n
moins les applications.

Mais si l'épanchement est co
brusquement par l'ouverture c
remplir presque tout-à-coup u
ressources de la nature et de l'a
contre-ouverture devient indis
plaie qui a donné lieu à l'épan
déclive de la cavité où il s'est fo
l'on doit pratiquer l'opération de

Digitized by Google

le système bronchique, ou le faire absor-
seaux lymphatiques, comme on l'a cru
bien par les capillaires veineux qui ram-
ıternes des membranes séreuses, ou dans
rès-peu de temps l'épanchement se dissipe
tièrement; mais au fur et à mesure que
le s'opère, les organes ambiants se déve-
:n tout sens, et viennent occuper graduelle-
ı moins grand qui avait dû résulter de cette
ition. Nous avons vu un grand nombre de
de cures remarquables qui se sont opérées
vec d'autant plus de promptitude, que les
eunes, et que l'art a secondé le travail de la
ens efficaces.

t : 1° de panser les plaies d'après la méthode
° de pratiquer des saignées générales et locales
ɛ inflammatoire. La saignée générale est d'au-
re dans ce cas, que l'inflammation porte ordi-
ts sur les vaisseaux du parenchyme du pou-
tre répétée selon le besoin; 3° de poser sur le
ventouses mouchetées, et, comme moyens ré-
atoires et le moxa, dont on renouvelle plus ou
ıtions.

chement est considérable, et qu'il se soit formé
ır l'ouverture de gros vaisseaux, de manière à
ɛ tout-à-coup une des cavités thoraciques, les
ı nature et de l'art sont alors insuffisantes, et la
ıre devient indispensable, en supposant que la
ıné lieu à l'épanchement ne soit pas à la partie
avité où il s'est formé; dans ce cas, disons-nous,
quer l'opération de l'empyème.

Digitized by Google

(Quelques obse

Enfin, l'on a

gement œdéma

mose, derrière

et ce signe est

par une sorte

de l'épanchem

intercostaux et

avons presque to

plusieurs fois sur

c'est-à-dire qu'à l

de ces blessures a

filtration sanguine

ces signes, on peut

Si, après avoir

jour au plus, tous c

à plus forte raison s

prévenir la mort in

fluides épanchés par l

sition assez déclive, ou

au lieu d'élection; car

tion. Mais, avant d'ex

plir cette indication,

importe de suivre dans

la poitrine, avec ou san

cavité. Ces préceptes doi

Lorsque la plaie des p

est parallèle à l'ouverture

intervalles des côtes, on

nés, s'il y a lieu, et faire

plètement que possible, le

Digitized by Google

s prouvent la réalité de ce phénomène.)
, ainsi que l'indique Valentin, un engor-
ıs ou moins étendu, avec ou sans ecchy-
:ondre, correspondant à l'épanchement,
s plus pathognomoniques. Il se produit
ıtion séro-sanguine, qui se fait du foyer
:ravers les masses séreuses, les muscles
ıx, les tissus cellulaire et dermoïde. Nous
rs observé cette ecchymose, et nous avons
la nature dans la marche de sa formation;
verture des cadavres des personnes mortes
c épanchement, nous avons pu suivre l'in-
lepuis sa source jusque sous la peau. A tous
joindre enfin quelquefois l'œgophonie.
passé le troisième, quatrième ou cinquième
ces symptômes se conservent au même degré,
ı s'ils allaient en augmentant, on ne pourrait
inévitable du sujet qu'en donnant issue aux
par la plaie elle-même, si elle est dans une po-
ve, ou en pratiquant l'opération de l'empyème
ı; car alors on ne peut plus espérer de résolu-
t d'exposer notre procédé opératoire pour rem-
:ation, nous allons retracer les préceptes qu'il
ıre dans le pansement des plaies pénétrantes de
c où sans lésion des organes contenus dans cette
ceptes doivent varier selon les complications.
plaie des parties molles extérieures de la poitrine
l'ouverture qui pénètre dans la cavité par l'un des
s côtes, on doit la débrider dans ses angles cuta-
ieu, et faire sortir par la pression, et aussi com-
e possible, le sang infiltré dans le tissu cellulaire

Digitized by Google

nique qui s'oppose au pas
lamelleux ambiant, et pr
promptement et qui *marc*
sera pansée de la même
immédiatement la réunion

Si l'emphysème est étab
naître le point qu'*occupe l'*
sage à l'air, pour intercep
d'une compresse graduée,
dans la liqueur répercussive
Tandis qu'on fait exercer
on fait dissiper l'emphysèm
posées sur tous les points d
cation peut se faire; on les r
par des mouchetures *faites*
ces moyens déplétifs et abs
ment, ou la pression, exercé
enflées, avec *des linges* trem
et ammoniacé. *Il faut éviter de*
sphère dont la température ser
des foyers de chaleur, parce q
dans le tissu lamelleux, ce qu
dans des vues contraires, c'est
aériformes infiltrés, et pour rét
par la distension, que nous c
presses trempées dans du fort
à la glace, surtout pendant les
fréquemment l'application des
avancé que soit cet accident, on
fait disparaître entièrement par
plusieurs exemples remarquables

Digitized by Google

ssage de l'air pulmonaire dans le tissu
révient ainsi l'emphysème qui se forme
cherait avec rapidité. Ensuite, la plaie
manière, c'est-à-dire qu'on en opérera
on.
ibli, il faut également chercher à recon-
l'ouverture intercostale qui a livré pas-
cepter cette communication au moyen
e, d'une forme convenable, et trempée
sive albumineuse dont nous avons parlé.
er cette compression par un assistant,
ème au moyen de ventouses scarifiées,
ts de la surface du corps où leur appli-
es remplacera, au visage et aux bourses,
ites avec les précautions convenables. A
absorbans, on fait succéder le masse-
xercée avec soin, sur toutes les parties
trempés dans du fort vinaigre camphré
iter de laisser le malade dans une atmo-
ture serait trop élevée, et de l'approcher
parce qu'on ferait raréfier l'air épanché
, ce qui aggraverait le mal. C'est donc
s, c'est-à-dire pour condenser les fluides
our rétablir l'action des parties affaiblies
nous conseillons d'appliquer des com-
du fort vinaigre camphré et ammoniacé
dant les saisons chaudes, et de répéter
tion des ventouses scarifiées. Quelque
ident, on en arrête les progrès, et on le
ment par ce traitement. Nous en avons
narquables insérés dans nos Mémoires.

Digitized by Google

présence dans ces cavités,
manière à nécessiter une c
corps étrangers : cette dern
ficile. Nous rapporterons p
insérée dans le IX^e volume c
mulation, dans laquelle on
monter pour rappeler le ma
de cette observation a été pr
séance générale de l'Académi

Tels sont les principaux ph
nairement les plaies pénétran
remédier aux accidens qui pe

Nous supposerons mainte
qui s'est formé dans l'une des
sidérable pour ne pouvoir se r
vasculaire, et que la contre-o
à quelle époque cette opération
doit-elle être pratiquée à l'un e

Bien que nous ayons déjà d
tions, nous allons rétablir et dé
que nous croyons d'ailleurs un
chirurgie.

Il ne faut point pratiquer l'
n'ait acquis la presque certitud
est arrêtée. Cette suspension de
rieur des cavités s'annonce par l
latente, l'élévation du pouls, l
retour des forces vitales; la respir
est plus libre et moins précipitée
sain a repris en grande partie l'usa
mens du cœur sont également p

tés, un empyème séreux ou purulent, de
ne contre-ouverture et l'extraction de ces
dernière opération est souvent la plus dif-
ons plus loin le précis d'une observation
ume des Actes de la Société médicale d'é-
lle on verra les difficultés qu'il a fallu sur-
r le malade à la vie et à la santé. Le sujet
a été présenté, le 30 septembre 1824, à la
Académie royale de médecine.

cipaux phénomènes qui accompagnent ordi-
pénétrantes de la poitrine, et les moyens de
ns qui peuvent les compliquer.

as maintenant que l'épanchement sanguin
s l'une des cavités thoraciques soit assez con-
ouvoir se résoudre par l'effet de l'absorption
la contre-ouverture devienne indispensable:
tte opération doit-elle être faite, et comment
quée à l'un et à l'autre côté de la poitrine?

ayons déjà donné une solution à ces ques-
rétablir et développer nos idées sur ce point,
d'ailleurs un des plus importans de la haute

nt pratiquer l'opération de l'empyème qu'on
resque certitude que l'hémorrhagie intérieure
suspension de l'effusion du sang dans l'inté-
s'annonce par le développement de la chaleur
ion du pouls, la coloration de la peau et le
s vitales; la respiration, sans être plus étendue,
moins précipitée, parce que le poumon resté
grande partie l'usage de ses fonctions; les batte-
sont également plus forts; enfin, si le fluide

Digitized by Google

ou contre-ouvertures
de javeline ou de flè
enclavé dans l'épaisse
causer des accidens pl
qui paraît néanmoins
lement chargées du
s'est faite si bien et si
vie de succès : tel est

Depuis Hippocrate
préconisé et blâmé to
nière de la pratiquer a
multipliées ; et c'est à
procédés divers qu'o
qu'on en a fait. C'est
la chirurgie française
siècle, que les écrivai
proscrire, non seulem
dangereuse.

Il nous a fallu un gr
yeux de ces médecins
Néanmoins, quelque
avons opposés à cett
incertains, parce qu'o
qui accompagnent l'o
lent la guérison du m
dence ; et ce grand pr
vingt siècles, trouve,
dans l'existence des su
les pièces pathologiqu
qui, après être parv
maladies. Ces sujets et

Digitized by Google

la poitrine, pour extraire un fragment
e perdu dans l'une de ses cavités, ou
de leurs parois, où sa présence devait
ou moins dangereux; et cette opération,
oir été confiée à des personnes spécia-
sément des plaies de leurs guerriers,
propos, qu'elle a été généralement sui-
moins le rapport des voyageurs.
qu'a la fin du dernier siècle, on avait
à tour cette opération hardie. La ma-
alement présenté les variations les plus
perfection ou à l'imperfection de ces
ait rapporter les éloges et la critique
endant à l'époque la plus brillante de
'est-à-dire au commencement de ce
t la plupart des praticiens semblent la
comme inutile, mais comme très-

l nombre de faits pour démontrer aux
intifs son efficacité et son innocuité.
itifs qu'aient été les faits que nous
ntence, on les a considérés comme
avait jamais observé les phénomènes
ion de l'empyème, et ceux qui signa-
e; mais enfin on s'est rendu à l'évi-
ne, qu'on n'avait pu résoudre après
ous semble, maintenant sa solution
ui ont subi cette opération, et dans
ue nous avons conservées) de ceux
à la guérison, sont morts d'autres
pièces ont été présentés à l'Académie

Digitized by Google

royale des Sciences; et c'est l'intérêt que ces sujets ont inspiré à ce corps savant, qui a porté sans doute la Section de Chirurgie de l'Académie royale de Médecine à mettre au concours pour 1825, le sujet même de notre Mémoire. Certes, nous ne pouvons qu'applaudir à son choix; mais si cette circonstance ajoute à la gloire de nos travaux et leur donne plus d'importance, elle rend aussi notre tâche plus difficile : aussi j'ose réclamer l'indulgence que commande cette difficulté dans cette portion du Mémoire, qui n'est qu'une suite du précédent.

Sans chercher à analyser les divers procédés opératoires qui ont été imaginés pour atteindre le même but, ce qui nous paraît inutile, je m'attacherai spécialement à décrire avec précision celui que j'ai reconnu le plus avantageux, et que l'expérience a déjà consacré comme le plus méthodique.

Pour que cette opération soit faite avec tout le succès qu'on peut en attendre, il faut, 1° bien déterminer le lieu où elle doit être pratiquée, et dans les deux hypocondres; 2° exposer la manière de faire cette opération, pour empêcher, autant que possible, l'air extérieur d'entrer dans la cavité où réside l'épanchement, lorsque les liquides en ont été évacués; enfin, dans quelle quantité doit-on laisser faire cette évacuation? sera-t-elle partielle et graduée, ou peut-on l'effectuer dans sa masse totale, et sans interruption?

Nous tâcherons de résoudre ces trois questions, en étayant nos solutions de l'expérience. Pour répondre à la première question, lorsqu'on suppose que l'épanchement est flottant dans le sac de la plèvre de manière à peser sur le diaphragme, ce qu'on reconnaît surtout par l'écartement des fausses côtes et leur immobilité du côté malade, et cet écartement sera d'autant plus sensible que le sujet sera moins avancé en âge, on doit entrer dans cette cavité par l'intervalle des côtes qui sera le plus en

Digitized by Google

rapport avec le point le plus déclive du foyer sanguin, purulent ou séreux; et, dans ces cas, cet intervalle sera, pour le côté droit, entre les huitième et neuvième côtes, en comptant de haut en bas, et pour le côté gauche, à un intervalle intercostal au-dessous. En prenant cette précaution, on ne peut léser le diaphragme, attendu que ses attaches se font exactement sur la côte interne du rebord des cartilages des côtes asternales et de celui de la dernière sternale, et que sa surface convexe est abaissée par le poids que les liquides exercent sur elle. Il faut aussi faire l'incision le plus en arrière possible, pour rencontrer le point le plus déclive de la cavité, et c'est celui qui correspond justement au bord antérieur du muscle très-large du dos.

2° Pour empêcher l'introduction de l'air extérieur, on doit couper les tégumens de manière à ce qu'ils forment sur la division des muscles intercostaux, un auvent ou opercule propre à se laisser soulever lors de la sortie des fluides, et à s'abaisser après, s'opposant par là à la pénétration de l'air extérieur dans la cavité. Dans cette intention, on fait tendre fortement, par un aide, la peau de la région qui doit être opérée vers les côtes supérieures, tandis qu'on fait l'incision sur la portion qui est en rapport avec le bord supérieur de la côte au-dessus de laquelle on veut pénétrer dans la cavité thoracique. Cette incision devra être parallèle à la direction de cette côte. Les tégumens et le tissu cellulaire incisés jusqu'à la couche superficielle des muscles intercostaux, on coupera ceux-ci par une autre incision ménagée et faite immédiatement à leurs attaches, au bord supérieur de la côte inférieure, pour ne pas être exposé à la lésion de l'artère intercostale qui rampe sur le bord inférieur de la côte supérieure. Dans le cas imprévu de la lésion d'une branche de l'artère intercostale qui se serait écartée de sa marche ordinaire, il

Digitized by Google

est aisé d'en faire la ligature avec le *tenaculum* des Anglais, ou d'en arrêter l'hémorrhagie au moyen de la bourse expansive de Desault. Je me suis également servi de ces deux moyens, et avec succès, dans plusieurs cas. D'ailleurs, les hémorrhagies de ce vaisseau, quelque soit le lieu de sa lésion, n'ont rien d'inquiétant.

3° Contre l'assertion généralement admise, l'on doit faire évacuer, autant que possible, la totalité du liquide épanché dans la cavité thoracique ouverte; on expulse au-dehors un corps étranger qui nuit autant par sa quantité que par ses qualités pernicieuses; et comme le contact de l'air atmosphérique a lieu et influe sur le liquide contenu dans la poitrine, quelques précautions que l'on prenne, aussi bien dans les cas où l'on ne fait qu'une petite ouverture au sac de la plèvre, que lorsque cette ouverture est plus ou moins étendue, celui qu'on laisserait dans la cavité, se décomposant aussitôt, ne pourrait qu'augmenter le foyer d'infection, et aggraver la fièvre de résorption dans les mêmes proportions. Enfin, l'expérience nous a prouvé que, quelque complète que soit l'évacuation du liquide épanché, le malade, loin d'en être incommodé, éprouve de plus en plus un soulagement marqué; et je n'en ai jamais vu tomber un seul en syncope.

La preuve la plus convaincante de la vérité de cette assertion nous a été fournie par le nommé Avoine Chatelain, jeune soldat corse, de la poitrine duquel il fut retiré tout-à-coup, et sans désemparer, environ neuf litres de liquide séreux purulent. L'évacuation faite, le malade se trouva parfaitement soulagé, et fut de mieux en mieux, jusqu'à ce qu'on eût de vraies espérances de salut. J'ai établi le même précepte, mis d'ailleurs en pratique dans l'ascite, pour les abcès par congestion, et l'expérience m'a prouvé que cette méthode est préférable à celle pré-

Digitized by Google

conisée par les auteurs, consistant à ne laisser sortir le liquide que d'une manière graduée, et par un très-petit jet interrompu.

Lorsqu'on a évacué la totalité du liquide, on doit placer une bandelette de linge effilé, enduite de cérat, dont l'une des extrémités entre dans la poitrine, et dont l'autre reste au-dehors assujétie à l'appareil. Cette bandelette, en facilitant l'écoulement des fluides, s'oppose à l'agglutination du bord supérieur de la plaie, dont on recouvre l'ouverture intercostale, sans permettre à l'air d'y pénétrer. Il faut la conserver jusqu'à ce que les bords de cette plaie soient en suppuration, et que les extrémités des vaisseaux coupés ne soient plus aptes à l'adhésion, ce qui suppose une huitaine de jours; ensuite cette plaie devient fistuleuse, et rien ne s'oppose plus à la sortie des matières contenues dans la cavité.

Nous avons déjà émis notre opinion sur les inconvéniens des injections, tant préconisées par les anciens, et encore très-usitées par beaucoup de praticiens. En effet, les liquides injectés dans cette cavité séreuse, quelle que soit leur nature, sont et doivent être constamment nuisibles, ou par leur effet physique, ou par leur température, ou par leurs propriétés chimiques. Ainsi la colonne, ou les filets du liquide, selon la forme du piston de la seringue, dirigés sur des vaisseaux que la nature aura fait développer dans quelques points des parois du vide pour réduire cet espace, les détruiront ou les feront rompre de manière à produire peut-être une hémorrhagie consécutive, d'autant plus dangereuse, que la vie du malade, dans cet état, ne tient que par un fil. Si la température de ces liquides ne se trouve pas être au même degré que celle de la chaleur latente des parties intérieures, et cette similitude est impossible à établir, elles recevront une impression qui leur sera plus ou moins nuisible. Ainsi, par exemple, si elle est au-dessous de la cha-

Digitized by Google

leur animale, l'injection aura un effet sédatif qui diminuera d'autant l'action vitale déjà très-affaiblie des organes, ce qui augmentera l'adynamie; si, au contraire, cette température s'élève au-dessus de celle de l'individu, elle produira une irritation plus ou moins forte sur les parties, et une raréfaction proportionnée des fluides, ce qui devra augmenter le travail de l'inflammation. Si les injections sont mucilagineuses, par conséquent émollientes, elles se décomposent promptement par un travail de fermentation; et les effets de cette décomposition sont également nuisibles. Si elles sont détensives ou astringentes, leurs effets seront encore plus fâcheux, et la sécrétion purulente des surfaces séreuses sera accrue ou supprimée, ce qui augmentera le danger.

La nature doit seule déterger les surfaces engorgées ou ulcérées des parois de ces poches séreuses; et cette détersion s'opère avec d'autant plus de succès et de rapidité, que l'on s'oppose, par tous les moyens qui sont au pouvoir de l'art, et qui se trouvent surtout dans le procédé opératoire, à l'introduction de l'air extérieur dans ces cavités, que l'on sait conserver les forces du malade et les augmenter graduellement, et qu'on seconde la nature dans ses efforts par des pansemens méthodiques, par l'application sur la surface extérieure du thorax en rapport avec le vide, des topiques révulsifs, tels que de petits moxas répétés fréquemment, que nous avons toujours employés avec les plus grands avantages. Le sulfate de quinine remplacera sans doute, d'une manière bien satisfaisante, les préparations de quinquina qu'on fait prendre au malade pour combattre, autant que possible, l'état adynamique dans lequel il tombe peu de temps après l'évacuation du liquide qui formait l'empyème. Enfin, nous pouvons conclure, d'après ces raisonnemens et notre expérience, que les injections faites dans les cavités que nous appelons orga-

Digitized by Google

niques, doivent être proscrites. L'absorption ou la succion ont les mêmes inconvéniens, quelle que soit l'époque où elles sont faites; et le plus grave sans doute est la soustraction ou l'arrachement du coagulum sanguin de l'extrémité des vaisseaux ouverts, et du réseau vasculaire lui-même, lorsqu'il est ténu, isolé, ou de nouvelle formation. Je ne parlerai plus des sondes, quelle que soit leur nature, ni de tout autre conducteur, instrumens toujours nuisibles et inutiles.

Enfin, la sollicitude du médecin qui a fait cette opération doit s'étendre sur tout ce qui peut concourir au succès, lequel se manifeste par les phénomènes suivans. La nature, après avoir fait développer insensiblement les vaisseaux organiques de la plèvre costale, et les portions du poumon qui ont échappé à l'action mécanique et destructive des fluides épanchés, rapproche, pour remplir le vide qui doit exister, les cloisons molles et membraneuses qui forment une grande partie des parois de cette cavité, et en diminue ainsi le diamètre; mais en même temps elle force la cavité opposée à se dilater dans les mêmes proportions, en attirant les viscères qu'elle contient dans le sens de leur dilatation, ce qui explique leur déplacement successif. Les cercles osseux éprouvent également quelques changemens : ils perdent graduellement leur courbure en augmentant d'épaisseur; enfin, petit à petit, le vide se comble, et ses parois finissent par s'entre-toucher, contracter des adhésions mutuelles, et former ce qu'on appelle une cicatrisation intérieure. Jusqu'à cette époque, la plaie de l'opération reste fistuleuse, et ne se cicatrise que la dernière. C'est alors que le malade est parfaitement guéri; mais cette guérison est plus ou moins retardée selon l'âge des sujets, la quantité des liquides épanchés et la durée de l'épanchement. Chez les jeunes sujets, les résultats de ce travail de réunion et de concentration sont

Digitized by Google

beaucoup plus prompts que chez les adultes, et à plus forte raison chez les vieillards. Ainsi, l'on peut espérer la guérison des jeunes sujets qui ont subi cette opération, dans l'espace de trois, quatre ou six mois, tandis que la nature aura besoin de huit, dix, douze et quinze mois pour obtenir le même résultat chez un adulte, et des années pour une personne avancée en âge. C'est à la densité plus ou moins grande des os que l'on doit la différence de ces retards.

Pour confirmer les principes et les assertions que nous avons établis dans notre Mémoire, nous allons rapporter l'une des observations les plus remarquables que nous ayons recueillies sur le succès de l'opération de l'empyème. Le sujet de cette observation est le nommé Antoine C***, âgé de vingt-six ans, d'une constitution robuste et nervoso-sanguine, d'un caractère irascible, absolu dans ses volontés et ne s'occupant jamais de l'avenir, soldat dans le 1^er^ régiment suisse de la garde royale: ce militaire entra à l'hôpital dans la nuit du 20 au 21 octobre 1820; il venait d'être grièvement blessé à la poitrine dans un combat singulier. Comme ce sujet était extrêmement faible et frappé d'un froid glacial, par la perte énorme de sang qu'il avait éprouvée à l'instant du coup, le chirurgien qui l'avait reçu se contenta de l'application sur les plaies d'un simple appareil; il lui prescrivit une potion cordiale antispasmodique, fit réchauffer le corps et les membres de ce blessé autant qu'il lui fut possible, et en confia la garde à un infirmier intelligent.

Le lendemain matin, à ma visite, je trouvai ce malade dans un danger imminent, il ne pouvait proférer une seule parole, le visage était pâle et défiguré, le pouls presque nul, la respiration courte, laborieuse et à peine sensible, l'appareil de la plaie était rempli de sang vermeil, et la faiblesse de ce blessé était extrême: cependant je m'empressai de lui administrer les se-

Digitized by Google

cours que son état réclamait. L'appareil, levé avec précaution, laissa à découvert deux larges plaies opposées au côté droit de la poitrine, que l'un des témoins nous dit avoir été faites par un sabre de fantassin nommé *spadon*, dont le tranchant était très-acéré. L'antérieure s'offrait sous la forme d'une coupure transversale d'environ cinq centimètres de longueur, située au-dessous et un peu en dehors du mamelon droit, ensuite cette plaie se dirigeait obliquement en arrière en traversant de part en part le centre de la cavité thoracique droite. L'instrument dans son trajet avait coupé une grande partie du poumon et la racine de l'artère intercostale. La pointe du sabre était sortie par l'intervalle de la troisième et quatrième côtes dans le creux de l'aisselle du même côté, entre le bord antérieur du scapulum et le tendon du grand dorsal qui s'est trouvé coupé très-près de son insertion à l'humérus. Cette deuxième plaie offrait à l'extérieur un peu moins d'étendue que l'antérieure.

Après avoir fait coucher et isoler le malade dans une chambre particulière, nous procédâmes au pansement de ses blessures; je débridai d'abord, et avec les précautions convenables, l'une et l'autre de ces plaies, et en portant mes doigts dans leur intérieur, je reconnus qu'elles pénétraient toutes deux dans la cavité thoracique par l'intervalle intercostal indiqué, mais de manière que la bandelette des muscles intercostaux interposés entre l'entrée et la sortie du sabre, était coupée dans toute cette étendue jusque dans l'épaisseur du grand dentelé; et nous pûmes également vérifier par la profondeur de cette coupure, la lésion des parties internes que nous avons désignées. L'artère intercostale nous parut avoir été coupée près de son origine à l'aorte pectorale : néanmoins l'hémorrhagie en était suspendue, mais les vaisseaux du poumon fournissaient encore une assez grande quantité de sang vermeil et écumeux. Enfin, nous ap-

Digitized by Google

prîmes de l'un des témoins du combat, que ce blessé avait perdu une grande quantité de sang, que pendant quelques instans on l'avait cru mort, et certes il était encore dans un très-grand danger. Le débridement des plaies étant fait, le sang épanché dans le tissu cellulaire ambiant expulsé, nous procédâmes de suite à la réunion de ces plaies en commençant par la plus simple, celle de l'aisselle, et terminant le pansement par l'antérieure : les moyens d'union furent des bandelettes agglutinatives de linges fenêtrés, enduits d'onguent de stirax; on posa par-dessus de la charpie mollette, des compresses et un bandage contentif. Je prescrivis des frictions à faire sur le bas-ventre et aux quatre membres avec l'huile de camomille camphrée très-chaude : toutes les parties furent ensuite enveloppées dans des flanelles; des boissons mucilagineuses pectorales et de l'eau de poulet émulsionnée furent également prescrites. Je craignais ne plus revoir cet infortuné; cependant à ma deuxième visite du soir, je fus fort étonné de l'entendre parler et de le retrouver avec tous les signes d'une entière et pleine existence. Tout annonçait la cessation de l'hémorrhagie intérieure et le développement des fonctions organiques.

A la visite du matin 22, le pouls était fébrile quoique petit, la respiration courte, laborieuse, et le sujet était dans une anxiété pénible. L'appareil était à peine mouillé d'un peu de sérosité roussâtre : je ne voulus pas y toucher, et fis continuer l'usage des boissons mucilagineuses à la glace, les émulsions anodines et l'eau de poulet à la même température.

La nuit du 22 au 23 fut orageuse, et des symptômes d'irritation et d'inflammation s'étant déclarés, le chirurgien de garde pratiqua une large saignée qui avait été prescrite conditionnellement, et posa à l'épigastre et sur les hypochondres, sans

Digitized by Google

toucher à l'appareil, plusieurs séries de ventouses mouchetées qui soulagèrent beaucoup le blessé.

A ma visite du 23, l'appareil étant rempli de sérosité roussâtre, nous le renouvelâmes en entier : nous trouvâmes alors les bords des deux plaies agglutinés, et le malade se trouvait assez bien pour nous donner quelques espérances de salut ; il avait expectoré pendant la nuit une assez grande quantité de sang noirâtre. La respiration était moins laborieuse et la parole plus facile ; nous insistâmes sur l'emploi des mêmes moyens en recommandant au blessé le repos le plus absolu.

Le 24 au matin, se jugeant lui-même beaucoup mieux et se croyant hors de danger, il voulut satisfaire l'appétit qui s'était déjà fait sentir, et mangea à l'insu des infirmiers un très-gros morceau de pain et de viande qu'il avait reçu de l'un de ses camarades. Il commit cette imprudence au moment où il venait de prendre une dose de petit-lait nitré. L'estomac fut bientôt frappé de stupeur, et le blessé, saisi d'un froid glacial, tomba dans un état de faiblesse extrême et de malaise inexprimable. Le chirurgien de service, informé par les autres malades qu'il s'était livré à cette intempérance, lui fit avaler de suite quelques tasses d'eau tiède émétisée qui produisit à l'instant même des vomissemens copieux des matières alimentaires que nous avons indiquées, et qu'il rendit comme il les avait avalées : mais comme ces vomissemens furent accompagnés d'efforts violens, les orifices de l'artère intercostale et des vaisseaux qui avaient été coupés dans le poumon par le sabre, se rouvrirent sans doute, car peu d'instans après le malade fut pris d'une oppression extrême, de la perte de la parole, d'une grande gêne dans la respiration, d'angoisses et de tous les symptômes d'une suffocation prochaine. Le côté correspondant de la poitrine était d'ailleurs très-distendu, et le pouls avait disparu. Je n'étais pas

Digitized by Google

sorti de l'hôpital, lorsqu'on vint m'appeler pour m'annoncer que mon blessé allait mourir; je volai à son secours, et le trouvai en effet presque expirant. Après m'être fait rendre compte de la cause de cet accident, et après avoir examiné le malade, je reconnus aux signes déjà énoncés, un nouvel épanchement qui s'était formé presque tout-à-coup par une nouvelle hémorrhagie des mêmes vaisseaux. Bien qu'il ne me restât aucun doute sur cet épanchement, lequel s'était développé rapidement dans la même cavité, je me contentai pour le moment de l'application sur le thorax de plusieurs ventouses sèches et du renouvellement de l'appareil; je prescrivis des boissons acidules à la glace et de légers anodins. Le danger nous parut de plus en plus imminent, et l'on s'attendait à le voir périr d'un instant à l'autre. J'avais véritablement prévu le besoin urgent de pratiquer une contre-ouverture au lieu d'élection où l'on fait l'opération de l'empième, mais l'état désespéré du sujet me fit suspendre l'exécution de cette opération jusqu'au lendemain, jour de ma leçon de chirurgie clinique. Le malade fut très-agité pendant la nuit, cependant il avait repris un peu de forces, et à ma visite du jeudi 26, je jugeai l'hémorrhagie intérieure arrêtée de nouveau; je ne balançai plus alors à pratiquer l'opération de l'empyème. Plusieurs médecins étrangers qui assistaient à ma leçon, ne pouvaient croire à l'existence de l'épanchement que nous avions reconnu; aussi éprouvèrent-ils une extrême surprise de l'opération que je pratiquai en leur présence et de la quantité de liquide auquel cette opération donna issue. Néanmoins, j'avais eu le soin de leur récapituler avant l'opération tous les signes qui caractérisaient l'épanchement, tels étaient un engorgement œdémateux parsemé de lignes noirâtres (ecchymosées) derrière l'hypochondre droit, l'immobilité et un écartement considérable des

Digitized by Google

côtes du même côté, l'oppression extrême, l'absence totale de la respiration dans le poumon correspondant, la petitesse du pouls et celle des battemens du cœur qu'on ne pouvait sentir au moyen du sthétoscope que dans le point le plus reculé de l'hypochondre gauche. Cette opération fut faite d'après le procédé que j'ai décrit dans mon Mémoire; deux vases de la capacité d'environ cinq litres furent remplis, en quelques minutes, d'un liquide couleur lie de vin mêlé de petits caillots de sang. J'eus soin de vider la totalité du sac de la plèvre, au moyen d'une sonde de gomme élastique que j'introduisis dans la plaie; nous y plaçâmes ensuite une bandelette de linge trempé dans l'huile d'amandes douces. Un linge fenêtré enduit d'onguent de stirax fut posé sur la plaie, des gâteaux de charpie, des compresses et un bandage de corps, terminèrent le pansement; des bouillons légers de poulet et des boissons mucilagineuses sucrées furent prescrits.

Dès ce moment le malade se trouva soulagé: cependant sa faiblesse était extrême, et je n'osais concevoir aucune espérance de salut. Pour ranimer la chaleur et l'action des capillaires de la peau, nous fîmes sur toute l'habitude du corps des frictions souvent répétées de vinaigre camphré très-chaud, et les membres du malade furent enveloppés dans des draps de flanelle. La nuit suivante fut assez calme, et le lendemain 28, nous trouvâmes l'appareil trempé par une assez grande quantité de sérosité sanguinolente. Une sonde de gomme élastique, introduite dans la plaie de l'opération, laissa encore écouler environ un demi-litre de la même sérosité mêlée de grumeaux sanguins. La bandelette de linge fut ensuite replacée, et le pansement fut fait comme après l'opération.

Dans la nuit du 28 au 29, après avoir encore commis de nouvelles imprudences, ce militaire fut atteint d'un paroxisme fé-

Digitized by Google

brile, suivi de douleurs vives dans la poitrine, de délire et d'une affection paralytique aux membres inférieurs; et ce nouvel accident mit encore le malade dans le danger le plus imminent. Nous nous empressâmes de poser un assez grand nombre de ventouses mouchetées, à la nuque, entre les épaules et aux régions dorsales; nous fîmes mettre aussi de la glace sur la tête et des cataplasmes de moutarde aux pieds; ces moyens apaisèrent le travail inflammatoire et ramenèrent le calme. Le pansement était renouvelé deux fois par jour, et la bandelette de linge fut conservée jusqu'au dixième. Le même régime rafraîchissant et les frictions stimulantes désignées plus haut furent continués. En très-peu de jours, le malade se trouva mieux; les liquides qui sortaient de la poitrine étaient moins abondans, et changèrent graduellement de couleur; enfin, la cicatrice des plaies faites par le sabre fut bientôt terminée.

Passé le 15e jour, tous les symptômes fâcheux ayant disparu, nous permîmes au malade l'usage de bons bouillons.

Le liquide sanguinolent qui sortait de la poitrine fut remplacé par une suppuration assez louable et peu abondante, mêlée souvent de flocons albumineux et membraniformes, résultat sans doute de l'exfoliation des feuillets de la plèvre costale et pulmonaire qui formaient principalement les parois du foyer sanguin. Pendant ce travail de suppuration qui se prolongea plusieurs mois, le malade présenta tous les signes de la phthysie portée au plus haut degré et quelquefois avec diarrhée muqueuse. Nous cherchâmes à combattre les affections secondaires et traumatiques par l'usage soutenu des substances mucilagineuses, d'une petite quantité de sulfate de quinine, et surtout par l'application réitérée sur la poitrine des moxas. Nous avons remarqué que ce dernier moyen, en faisant cesser le travail fébrile, augmentait l'action des organes, diminuait sensiblement la sé-

Digitized by Google

crétion purulente des surfaces ulcérées du poumon et des plèvres, favorisait le rapprochement des parois de la cavité de la poitrine et le travail de la cicatrisation intérieure.

Après plusieurs semaines d'un état stationnaire presque adynamique, le sommeil, qui avait entièrement disparu chez notre malade depuis l'opération, s'était rétabli ainsi que l'appétit; la nutrition parut devoir recommencer, enfin tout annonça une amélioration sensible et le retour à la vie. En effet, il fut de mieux en mieux, et il arriva par degrés, non sans peine, à l'état de guérison complète, et après le dixième mois révolu, il fut présenté dans un état de santé ordinaire à l'Institut, et peu de temps après à l'Académie royale de Médecine. Il a été placé depuis à l'Hôtel royal des Invalides.

On peut vérifier sur ce sujet tous les phénomènes que nous avons observés sur plusieurs autres malades chez qui l'opération de l'empyème avait été également pratiquée avec un succès plus ou moins complet. Ainsi, tout le côté blessé est réduit (chez C***) dans sa circonférence de plus de la moitié de ses dimensions; les côtes ont perdu une grande partie de leur courbure et se sont mises dans un contact immédiat; l'épaule du même côté s'est abaissée; le tronc s'est incliné dans le même sens; le cœur a suivi le déplacement du médiastin qui s'est fait du même côté, de manière que ses battemens ne sont plus sensibles du côté gauche, mais on les sent au côté droit du sternum vis-à-vis les cartilages des huitième et neuvième côtes. Le diaphragme s'est aussi considérablement élevé du côté droit avec tous les viscères suspendus à sa voûte. La portion du poumon droit, restée saine à la partie supérieure de la poitrine, s'est certainement hépatisée en augmentant de volume pour concourir à l'oblitération complète du vide énorme qu'avait laissé le fluide évacué hors de la cavité thoracique. Les nerfs et les vaisseaux axillaires se

Digitized by Google

trouvent enveloppés dans cette masse charnue devenue presque inorganique, et ont réduit le bras ou tout le membre abdominal à un état d'atrophie; tandis que la cavité gauche de la poitrine s'est dilatée dans les mêmes proportions, et le parenchyme du poumon de ce côté a acquis le double de ses dimensions : aussi le sujet ne respire-t-il que par ce seul poumon. Les côtes sont également plus courbées et considérablement plus écartées que dans l'état normal. Enfin, tout le physique de ce soldat a éprouvé une métamorphose totale, et les fonctions des organes respiratoires, ainsi que le cœur, ont reçu des modifications remarquables, mais tellement heureuses que la vie et la santé ont repris un nouvel équilibre aussi solide que celui qui existait avant l'accident.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

SUR

L'OPÉRATION DE LA TAILLE;

PAR M. LE BARON LARREY.

Si l'opération du bubonocèle, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans nos Mémoires, présente presque toujours, dans son exécution, des difficultés dépendant des complications variées et imprévues qu'offrent souvent les hernies étranglées, nous trouvons aussi fréquemment, dans l'opération de la taille, des obstacles si difficiles à vaincre qu'il faut tout le génie et le courage du chirurgien le plus exercé pour les surmonter. Ensuite on est trop heureux de prévenir ou de combattre les accidens qui naissent ordinairement de ces opérations laborieuses et qui mettent souvent la vie du malade dans le plus grand danger.

Il est sans doute très-difficile, s'il n'est même impossible, d'apprécier *à priori* la nature des calculs urinaires et leur rapport immédiat avec la vessie, afin de pouvoir fixer, d'une manière précise, le procédé opératoire convenable pour chaque espèce de calcul et selon les obstacles qui peuvent s'offrir pendant qu'on l'exécute. D'après cette idée, un mode exclusif

Digitized by Google

d'opération ne peut donc être adopté, pour extraire de la vessie toutes les espèces de calculs : et c'est à tort qu'on a préconisé tour-à-tour telle ou telle méthode, car celle qui paraît la moins douloureuse et la plus sûre, est souvent la moins indiquée pour le cas où on la propose.

Les observations suivantes feront reconnaître, je pense, la justesse de ces assertions. D'ailleurs, après les avoir rapportées, nous nous permettrons quelques réfléxions générales sur l'opération de la taille.

Le sujet de la première observation est le nommé Gaspard Kury, âgé de 27 ans, soldat au premier régiment suisse (7e de la garde). Ce militaire entra à l'hôpital le 4 septembre 1825, se plaignant d'une strangurie violente, avec ténesme, fièvre, insommie, et incontinence d'urine qu'il rendait constamment goutte à goutte. D'après l'exposé que ce malade nous fit des souffrances qu'il éprouvait, nous jugeâmes de suite qu'il avait un calcul dans la vessie, à l'éxistence duquel il ne pouvait croire, parce qu'il avait été déjà sondé et qu'on ne lui avait jamais annoncé qu'il eût la pierre. Cependant à peine notre algalie fut-elle introduite, que nous reconnûmes la présence de ce corps etranger. Néanmoins le malade fut long-temps à se décider à l'opération; il ne consentit à s'y soumettre que lorsque les douleurs devinrent intolérables, et qu'il ne pouvait autrement espérer ni guérison ni soulagement.

Ayant préjugé, d'après le cathétérisme, que la pierre était non seulement inégale, mais adhérente à la vessie, je m'attendais d'avance à rencontrer de grands obstacles dans cette opération. En conséquence j'engageai mon ami Ribes et M. Souberbielle à y assister. J'eus quelque peine à faire pénétrer le cathéter, lequel, à raison de sa grosseur, passait difficilement entre la pierre et la vessie : mais l'incision des tégumens, de l'urèthre et du col

Digitized by Google

de ce viscère fut bientôt terminée au moyen de mon bistouri droit fixé sur son manche. L'introduction du gorgeret fut également difficile, mais celle de la tenette devint impossible. Le doigt indicateur ayant été introduit profondément dans la plaie, je reconnus que la pierre, hérissée d'aspérités tuberculeuses dans le point correspondant à l'incision, était adhérente par tout le reste de sa périphérie, à la face interne ou muqueuse de la vessie; ce qui fut vérifié par MM. Ribes et Souberbielle. Il fallut donc décoller ou désunir les parois de cette poche de toute la surface hérissée de la pierre. Je parvins en effet à détruire ces adhérences; mais ensuite pour saisir le calcul avec la tenette, je dus introduire cet instrument, ses mors écartés, pour les faire glisser entre la pierre et la vessie, à l'instar du forceps qu'on fait passer entre le crâne de l'enfant et le bassin de la mère dans les accouchemens laborieux. Les premières tractions furent suivies de sa fracture et de l'issue de plusieurs de ces aspérités (1). Enfin à la troisième tentative, le calcul fut amené avec des lambeaux de la membrane muqueuse qui en recouvrait les trois-quarts de la circonférence. On trouve dans les auteurs plusieurs exemples de pierres adhérentes à la vessie : dans le premier volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, il en existe surtout un très remarquable qui a le plus grand rapport avec celui de Kury : la forme de la pierre, qu'on n'a vue qu'après la mort du sujet, était tout-à-fait semblable à celle de notre militaire (*Voyez la quinzième observations* de Boudou, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris) (2).

---

(1) M. Gérard fils, présent à l'opération, avait pris plusieurs de ces fragmens pour les faire analyser; mais au moment où j'espérais avoir cette analyse, nous avons appris la mort inopinée de ce jeune professeur, aussi estimable par ses qualités que par ses profondes connaissances et ses talens.

(2) Les pierres qu'on trouve dans les reins des calculeux après leur mort offrent

Digitized by Google

Des injections émollientes et anodines furent faites dans la vessie : ensuite je m'empressai de pratiquer une ligature dans la portion du tissu cellulaire où javais vu jaillir, pendant l'opération, un jet de sang de l'artère transverse du périnée; et le malade fut immédiatement remis dans son lit. Je lui prescrivis des boissons mucilagineuses à la glace, des lavemens émolliens et du bouillon de poulet. Quelques minutes après Kury fut plongé dans un bain froid émollient et gélatineux au sortir duquel il dormit, pendant quelques heures, d'un sommeil profond et paisible. La nuit et le lendemain se passèrent sans accident. Le 24 au soir, il y eut un mouvement fébrile, de légères coliques et du ténesme. Deux saignées du bras furent faites successivement; les bains furent répétés, et nous prescrivîmes des émulsions anodines pour la nuit, ainsi que des embrocations d'huile d'amandes douces sur le bas-ventre. Dès le quatrième jour, je n'avais plus d'inquiétude sur l'issue de l'opération, et le malade alla de mieux en mieux jusqu'à l'époque de sa parfaite guérison qui a eu lieu le 21 octobre suivant.

Depuis le 5e jusqu'au 13e jour, le malade a rendu par la plaie des portions de membranes blanchâtres qui étaient sans doute autant de lambeaux exfoliés de la membrane muqueuse de la vessie. Enfin, à notre grand étonnement, cet organe s'est dilaté graduellement et à un tel point que ce soldat n'a besoin d'uriner que toutes les deux ou trois heures.

Le sujet de la seconde observation est un enfant de troupe, âgé d'environ 7 ans, nommé Binet, Amédée, qui souffrait depuis quelques années d'une dysurie extrêmement pénible. Cet enfant

---

quelquefois la même forme ; les entonnoirs de ces organes servent de moule à ces stalactites, tandis que le cas qui fait le sujet de notre observation est sans doute extrêmement rare.

Digitized by Google

demandait lui-même qu'on le soulageât, n'importe par quel moyen. L'ayant sondé, je reconnus un petit calcul qu'on ne pouvait toucher qu'en enfonçant profondément l'algalie; il était inaccessible au doigt introduit dans le rectum : néanmoins, certain de son existence, je n'hésitai point à faire l'opération de la taille; elle fut pratiquée, trois jours après celle de Kury, selon le même procédé et de la même manière que chez ce militaire. L'incision extérieure et celle de la vessie furent faites avec promptitude; mais l'extraction de la pierre nous offrit quelque difficulté, attendu qu'elle était adhérente au fond de cette poche membraneuse. Il fallut pousser très-avant une tenette mince et longue pour la saisir et l'extraire, ce qui réussit très-bien. La portion adhérente de cette pierre murale (ce qui est très-rare chez les enfans) était recouverte d'une portion membraniforme. Nous prîmes aussi les mêmes précautions que chez Kury, pour prévenir une hémorrhagie consécutive, c'est à dire que je fis également une ligature dans la portion du tissu cellulaire où l'artère indiquée plus haut devait nécessairement se trouver. Des injections émollientes et anodines furent faites dans la vessie et le petit malade fut mis dans un bain émollient et gélatineux presque froid peu de momens après l'opération. Cet enfant n'a pas eu un quart-d'heure de fièvre, et il était guéri le 19ᵉ jour.

RÉFLEXIONS.

Certes, il est difficile de porter l'opération de la taille latérale à un plus haut degré de perfection que celui où elle est parvenue, quand surtout la main du chirurgien n'emploie, au lieu d'instrumens à ressort, que le bistouri dont il dirige l'action à volonté. Dans cette opération, deux accidens seulement sont à craindre; mais le chirurgien, profondément versé dans l'anato-

Digitized by Google

mie, peut les éviter facilement : c'est la lésion de l'intestin rectum et celle de l'artère honteuse interne. On prévient la première en faisant vider l'intestin, au moyen des lavemens ou de la curette, s'il y a congestion stercorale. Quant à l'artère désignée plus haut, on ne peut l'atteindre à moins de porter tranversalement le tranchant du bistouri contre la branche ascendante de l'ischium, qu'il faut même entamer pour pouvoir couper ce vaisseau. On n'a donc à redouter que l'hémorrhagie de l'artère transverse du périnée, qu'on ne peut d'ailleurs éviter, quel que soit le mode d'opération. Dans tous les cas, on remédie aisément à cette hémorrhagie par la ligature qu'il faut toujours pratiquer, soit que l'artère donne ou ne donne pas, ainsi que nous l'avons dit et conseillé dans un article de nos *Campagnes*.

C'est à cette précaution, dont les auteurs paraissent n'avoir point parlé, qu'est dû principalement le succès de l'opération; car ce qui fait périr les sujets, c'est ordinairement l'hémorrhagie de ce vaisseau ou le tamponnement qu'on emploie pour la prévenir ou l'arrêter; souvent en effet il est suivi d'une irritation profonde, de l'inflammation, de l'infiltration de l'urine dans le tissu cellulaire du bassin, et de la mort; tandis que la ligature des vaisseaux ouverts, faite comme chez les sujets de nos observations, prévient cette hémorrhagie, dispense du tamponnement, et donne la facilité de mettre en usage tous les moyens propres à dissiper le spasme et à prévenir les accidens inflammatoires et les fistules urinaires qui sont aussi quelquefois l'effet de ce tamponnement. Les plus efficaces de ces moyens sont les bains émolliens et anodins, à une température de 20 à 21 degrés, th. de R. D'après les exemples que nous avons rapportés, il paraît que les lésions ou les déchirures de la membrane muqueuse de la vessie ne sont pas aussi dangereuses qu'on avait pu le croire, car il est bien évident que, surtout chez le premier de ces deux taillés,

Digitized by Google

cette membrane a été déchirée et arrachée dans une assez grande étendue, puisque nous en avons trouvé des lambeaux collés sur la pierre. D'ailleurs les bains qui agissent directement sur la vessie paraissent dissiper les effets de ces déchirures.

Je pense donc que le précepte le plus important à suivre après l'opération de la taille, est de lier les vaisseaux ouverts; ligature qu'il faut faire dans leur trajet, que ces vaisseaux soient apparens ou non. Je crois même devoir le succès constant que j'ai obtenu dans mes opérations de taille, à l'application exacte de ce précepte, qui ne saurait être assez connu; car si le vulgaire savait que la lithotomie est aussi sûre que les autres opérations chirurgicales, toutes choses égales d'ailleurs, il n'irait pas chercher, dans des procédés mécaniques, en apparence, plus doux et moins dangereux, mais qui trouvent si rarement leur juste application (1), une guérison que l'opération très-simple qui vient d'être retracée procure avec plus de promptitude et de sécurité.

Chez les deux sujets des observations que nous avons rapportées, quel autre procédé opératoire, par exemple, aurait-on pu mettre en usage? L'un des chirurgiens consultans, M. Souberbielle, avait conseillé pour Kury la taille sus-pubienne ou le haut appareil; je n'acceptai point sa proposition, parceque je l'avais jugée impraticable, la vessie étant retractée sur elle-même et adhérente, par presque toute sa surface interne, aux aspérités de la pierre. Il eut donc été impossible de faire parvenir la sonde à dard du frère Côme au-dessus du pubis, sans s'exposer à percer tout autre point de l'organe vésical que celui d'élection. Et par la même raison, comment aurait-on pu placer,

(1) Dans un moment plus opportun je me propose de faire un mémoire sur le parallèle de la lithotomie avec la lithotritie

Digitized by Google

entre la pierre et la vessie, les branches concaves de la pince de Civiale, pour pouvoir embrasser ce calcul et le pulvériser avec sa tréphine, sans s'exposer à percer ou à déchirer les parois de ce viscère? Ce procédé eût-il été plus applicable chez le petit sujet dont la pierre était adhérente au fond de la vessie? Il en eût été de même du double lithotome des anciens (1) reproduit de nos jours par M. Dupuytren. Enfin si l'on eût opéré Kury d'après la méthode de Celse, l'on conçoit aisément que l'on n'aurait pu introduire les lames de cet instrument entre la vessie et la pierre, sans entamer profondément les parois de cette poche membraneuse, collées et adhérentes sur les aspérités du calcul. C'est ici le cas de dire: *judicium difficile.*

Les deux sujets de ces observations, dont la santé était parfaitement rétablie, ont été présentés à l'Académie (section de chirurgie) le 10 novembre 1825 (2).

---

(1) Cet instrument, comme M. Dupuytren en convient franchement, est gravé et décrit avec le plus grand soin dans les mélanges de chirurgie de Pouteau; mais il est de l'invention d'un contemporain de cet homme célèbre, de Fleurant, chirurgien en chef de l'hopital de la Charité de Lyon, qui s'en servait pour la taille des femmes. Ce chirurgien l'avait sans doute emprunté lui-même de celui de Franco, lequel a beaucoup d'analogie avec l'instrument du chirurgien de Lyon. Je pense que pour les femmes on suppléerait avantageusement à cet instrument à ressort mécanique et très-incommode, par le bistouri et la sonde cannelée dont on dirige l'action à droite et à gauche, à volonté et avec la plus grande facilité, ainsi que nous l'avons dit dans nos Mémoires, à l'occasion d'une opération de ce genre que nous avons pratiquée à Toulon sur une femme de cinquante et quelques années.

(2) A ce travail est joint le dessin des calculs des sujet des deux observations.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

UNE MÉTHODE NOUVELLE

POUR TRAITER

LES ANUS ACCIDENTELS.

(Lu à l'Académie des Sciences, dans les séances des lundi 3 et lundi 10 janvier 1824.

PAR M. LE BARON DUPUYTREN,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE, PREMIER CHIRURGIEN DU ROI ET DE L'HOTEL-DIEU DE PARIS, DE S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY, DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX, PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MEDECINE, etc.

MESSIEURS,

C'EST avec un juste sentiment de défiance dans mes forces que je viens vous entretenir de l'*anus accidentel*, maladie dégoûtante et dangereuse tout à la fois, qui condamne ceux qu'elle atteint à vivre loin du monde, à charge à la société ainsi qu'à eux-mêmes; qui les fait languir dans des infirmités repoussantes, et les fait souvent mourir dans un marasme affreux.

Digitized by Google

En effet, je ne saurais me dissimuler les difficultés d'un pareil sujet : ces difficultés sont telles que, même après avoir réduit un immense travail à une analyse succincte, je dois craindre encore de rebuter votre délicatesse ou de fatiguer votre attention par la nature et le nombre des détails dans lesquels je crois être obligé d'entrer.

Toutefois, convaincu, par une heureuse expérience, que rien de ce qui intéresse l'humanité n'est étranger à vos savantes méditations, et que tout ce qui est utile est par cela même assuré d'exciter, de fixer votre attention, j'oserai l'appeler sur une maladie réputée incurable dans un grand nombre de cas, et qui doit aux travaux que je vais exposer d'être rentrée dans la classe de celles que l'art peut guérir sans beaucoup de difficultés et sans dangers.

La marche naturelle des choses voulait qu'avant de rien entreprendre contre cette affection je me fusse auparavant bien assuré de l'état anatomique et de l'action des parties qu'elle intéresse ; c'est aussi la marche que j'adopterai dans l'exposé du résultat de mes recherches.

DISPOSITION DES PARTIES DANS L'ANUS ACCIDENTEL.

Dans l'état de santé, les alimens parcourent en un temps donné toute la longueur du canal digestif, et subissent, dans chacune de ses parties, une suite d'élaborations différentes, mais nécessaires, à la suite desquelles ils fournissent aux vaisseaux absorbans les élémens de la nutrition, après quoi leur résidu est dirigé vers l'anus par lequel il est expulsé en vertu d'actions soumises à la volonté.

Le temps ou la durée du séjour, l'espace parcouru, les élaborations successives de la matière alimentaire, l'absorption du chyle, enfin l'expulsion des résidus en vertus d'actes volontaires

Digitized by Google

constituent une suite de conditions nécessaires, indispensables même à l'action régulière du canal digestif.

D'où il suit que si par l'effet de quelques maladies ces conditions nombreuses viennent à être altérées, réduites ou bien empêchées, il y aura imperfection, trouble, désordre dans la digestion, atteinte plus ou moins profonde à la nutrition qui en est le but ou le résultat; c'est ce qui arrive dans l'anus accidentel.

Cette maladie consiste dans une ouverture originelle ou bien accidentelle du canal intestinal sur un point différent de l'anus naturel, et par laquelle les alimens ou leur résidu sont rejetés au dehors, involontairement et avant d'avoir subi la suite complète des élaborations qu'ils doivent éprouver.

Elle est rarement native ou bien originelle. Elle est presque toujours la suite de plaies avec ou sans perte de substance, d'inflammations, d'abcès, et surtout d'étranglemens qui se sont terminés par la destruction d'une partie plus ou moins considérable des parois de l'intestin.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'anus contre nature originel ou bien congénital, vice de conformation ou maladie, dont nous nous occuperons ailleurs; il ne doit être question ici que de l'*anus accidentel*. Celui-ci n'est pas aussi facile à établir qu'on pourrait l'imaginer; et alors même que la vie ne peut être conservée que par le moyen de cette triste et cruelle infirmité, la nature et l'art échouent souvent contre les difficultés qui s'opposent à sa formation. L'art échoue bien plus souvent encore que la nature dans l'établissement de cette ouverture supplémentaire de l'anus naturel; c'est qu'il faut, pour qu'elle s'établisse sans danger, des *préparations* qui sont au pouvoir de la nature, et qui manquent presque toujours à l'art.

L'établissement d'un anus accidentel exige, en effet, le concours d'un grand nombre de circonstances; il faut que l'intestin,

Digitized by Google

aux dépens duquel l'anus contre nature doit se former, soit placé vis-à-vis du point du parois de l'abdomen par lequel les matières devront sortir. Il faut que cet intestin puisse être retenu dans le voisinage, ou, mieux encore, qu'il puisse être engagé et fixé dans une ouverture des parois du ventre. Il faut qu'une communication facile puisse être établie entre cette ouverture et celle de l'intestin. Il faut surtout que les bords de ces deux ouvertures puissent contracter des adhérences entr'elles, ou bien avec les parties voisines, circonstances dont la réunion est rare et difficile comme l'expérience la trop souvent prouvé.

Une fois établi, l'anus accidentel présente une ouverture formée aux dépens de l'intestin et des parois de l'abdomen, unis et intimement adhérens l'un à l'autre. Cette ouverture, presque toujours arrondie, mais quelquefois irrégulière, à des dimensions qui varient, suivant les cas, depuis quelques lignes jusqu'à un pouce de diamètre et plus. Autour de cette ouverture existent ordinairement des plis rayonnans formés par la peau froncée sur elle même; ses bords offrent dans toute leur étendue un cercle formé par la cicatrice qui unit la peau de l'abdomen à la membrane muqueuse de l'intestin.

C'est aux bords de cette ouverture qu'existent, entre l'intestin et les parois de l'abdomen, les adhérences sans lesquelles il ne saurait y avoir d'anus contre nature.

Ces adhérences sont produites par une *inflammation adhésive* qui se déclare, dès les premiers temps, de l'issue de l'intestin au dehors. Quelques heures suffisent à leur production, mais plusieurs jours leur sont nécessaires pour acquérir de la solidité. Elles commencent toujours par les surfaces séreuses de l'intestin et de l'abdomen, et elles s'étendent par degrés aux autres tissus divisés, et bientôt après à la peau et à la membrane muqueuse. Dans les hernies, ces adhérences précèdent la destruction des

Digitized by Google

parties, et elles préviennent, le plus souvent, l'épanchement des matières dans le ventre: dans les plaies, au contraire, elles ne surviennent qu'après la division de l'intestin; c'est pourquoi cette division est si fréquemment suivie d'épanchemens mortels. Leur étendue varie: elle est d'une demi-ligne à une ligne chez le plus grand nombre des sujets, chez d'autres elle est de quelques lignes, quelquefois, mais rarement elle est d'un demi-pouce. Ces adhérences ont pour moyen une substance qui passe successivement de l'état glutineux à l'état celluleux, et enfin à l'état fibreux. Arrivées à ce dernier degré d'organisation, elles sont assez fortes pour résister efficacement à l'action de la plupart des causes qui tendraient à détacher les bouts de l'intestin des parois de l'abdomen.

Mais comme elles ne remontent jamais bien haut le long des bouts de l'intestin, il en résulte que ceux-ci, n'étant que contigus et enveloppés par une membrane lisse, comme dans tout le reste de leur étendue, ils laissent entr'eux une sorte de cul-de-sac dont l'entrée regarde le ventre, et dont le fond correspond à la peau, et dans lequel les organes abdominaux s'engagent pour produire, chez certains sujets, des hernies qui soulèvent, compriment, dévient et compliquent plus ou moins l'anus accidentel.

L'entrée des anus accidentels est presque toujours occupée par quelque partie de la membrane interne du canal intestinal irrégulièrement boursouflée, et d'un rouge plus ou moins foncé: assez souvent cette ouverture donne passage à des parties renversées du canal intestinal, qui, chassées du ventre, sortent par l'anus contre nature en s'invaginant sur elles-mêmes; par ce moyen il se forme un double cylindre dont la surface offre à nu la membrane interne de l'intestin avec ses valvules et ses criptes plus ou moins irrités et saignans.

Ce renversement à lieu, dans le plus grand nombre des cas, aux

Digitized by Google

dépens du bout supérieur de l'intestin. Dans d'autres cas, il est produit aux dépens du bout inférieur, et quelquefois aux dépens de tous deux en même temps; il affecte constamment une direction curviligne qu'il doit à la forme et à la résistance du mésentère. Sa longueur varie depuis un jusqu'à quinze ou un plus grand nombre de pouces, et on sent tout ce qu'il doit ajouter à une maladie si désagréable et si douloureuse même dans son état de simplicité.

Entre l'ouverture de la peau et le fond de l'anus accidentel, existe une espèce d'entonnoir, dont l'illustre Scarpa a le mieux observé et décrit les dispositions. Cet entonnoir est formé aux dépens de parties variées que l'inflammation et le contact des matières ont ramenées à une nature identique, à celle des membranes muqueuses; son sommet est à la peau, et sa base à l'intestin. Sa longueur, sa direction, sa forme et ses dimensions varient à l'infini, et ont l'influence la plus grande sur la guérison de l'anus contre nature. Plus cet entonnoir a de longueur et de capacité, et plus en général, la nature a de tendance a guérir cette infirmité, ou a seconder l'art dans les efforts qu'il fera vers ce but.

C'est dans le fond de cet infundibulum que se trouvent les dispositions les plus remarquables et les plus importantes de l'anus contre nature. Là existent les orifices des deux bouts du canal intestinal et la cloison qui les sépare. De ces deux orifices, l'un appartient à la partie supérieure de l'intestin, celui-ci, toujours traversé par les alimens et les matières stercorales, est le plus libre et le plus large des deux. L'autre orifice appartient à l'extrémité inférieure de l'intestin; et comme il ne reçoit aucune matière alimentaire ou stercorale, ou qu'il n'en admet que de très-petites quantités, il est ordinairement étroit, resserré, et difficile à trouver.

Digitized by Google

Au delà de ces deux orifices sont les deux extrémités de l'intestin dont ils sont la terminaison. Ces extrémités, villeuses et tapissées par des mucosités en dedans, lisses, revêtues par le péritoine, et lubrifiées par de la sérosité en dehors, se plongent dans le ventre quelquefois en se croisant, d'autres fois en se contournant, dans quelques cas en marchant parallèlement, et le plus souvent en s'écartant l'une de l'autre à angle plus ou moins aigu; enfin elles finissent, en se courbant de plus en plus, par se perdre dans les circonvolutions du canal intestinal.

Entre les deux orifices se trouve placée de champ une saillie auguleuse plus ou moins prononcée, et plus ou moins voisine de l'entrée de l'entonnoir dont nous venons de parler; cette saillie, déjà entrevue et indiquée par Saviard et par Morand, résulte de l'adossement et de la réunion, sous un angle aigu, des parois correspondantes des deux parties du canal intestinal qui aboutissent à l'anus contre nature. Formée par la partie d'intestin que la gangrène ou les plaies ont ménagée du côté du mésentère, cette saillie s'avance plus ou moins vers la peau, suivant que l'intestin a éprouvé une perte de substance plus ou moins grande, et qu'il a subi un changement plus ou moins marqué dans sa direction: elle est presque nulle et cachée dans la profondeur de l'entonnoir lorsque l'intestin n'a été qu'entamé par une plaie ou par une eschare, et lorsqu'il cotoie la face postérieure de la paroi de l'abdomen dans la direction de la courbe qui lui est propre: elle est très-grande, et elle s'avance jusqu'au niveau de la peau lorsque l'intestin a été détruit dans toute sa circonférence, et lorsque, par suite de cette perte de substance, ses deux bouts se rencontrent sous un angle aigu, et, à plus forte raison, lorsqu'ils sont parallèles. Dans le premier cas il existe, en travers des deux orifices de l'intestin, une gouttière cylindoïde plus ou moins profonde qui peut encore

Digitized by Google

diriger les matières du bout supérieur vers l'inférieur; c'est l'espèce d'anus contre nature qui est la plus aisée à guérir. Dans le second cas il n'existe pas vestige de cette gouttière, et l'éperon dont nous parlons, placé entre les deux orifices de l'intestin, met entre eux une barrière que les matières ne sauraient franchir ou contourner; c'est l'espèce d'anus accidentel la plus difficile à guérir.

Cette saillie, ou cet éperon, quoique placée entre les deux orifices de l'intestin, ne partage pas en deux parties égales le fond de l'entonnoir; ou, s'il en est ainsi dans le principe, ce partage devient fort inégal par la suite. En effet, détourné par le courant des matières qui affluent par le bout stomachal de l'intestin, cet éperon charnu et mobile se porte bientôt vers l'orifice du bout anal : il le rétrécit et il fait, par rapport à lui, l'office d'une valvule qui en ferme quelquefois l'entrée d'une manière hermétique. De là les difficultés qu'on éprouve si souvent à trouver l'orifice du bout anal de l'intestin.

Cet éperon, examiné du côté de la cavité intestinale, a la forme d'un croissant dont les angles, dirigés de la concavité vers la convexité de l'intestin, se perdent en s'effaçant insensiblement sur les parois de cet intestin ou sur les bords de l'anus accidentel. Examiné du côté du ventre, on le voit se dédoubler, et les deux moitiés égales dont il se compose s'écarter et recevoir le mésentère dans leur intervalle.

Cette division de l'éperon à sa base est le résultat du mécanisme de sa formation. Produit comme il l'est par l'adossement à angle plus ou moins aigu des deux moitiés d'une anse d'intestin, il n'est formé d'une seule paroi que sur son bord tranchant; partout ailleurs il est formé de deux parois qui laissent entre elles un intervalle triangulaire, lequel s'élargit d'autant plus que les deux parties de l'anse intestinale s'écartent davantage en rentrant dans le ventre.

Digitized by Google

Il résulte de cette dernière disposition un fait de la plus haute importance, c'est que la cavité de chacun des deux bouts est séparée de l'autre par une cloison double, dont les surfaces du côté du ventre sont lisses et libres de toute adhérence entr'elles, et que pour arriver de l'une de ces cavités dans l'autre, en traversant leurs parois, il faut de toute nécessité traverser aussi la cavité du péritoine. De là naissent les difficultés et les dangers des communications à établir entre les deux bouts de l'intestin, en attaquant la cloison qui les sépare.

L'éperon et la double cloison qui lui fait suite, ne sont pas fixés d'une manière tellement invariable, qu'ils ne puissent avancer ou reculer. Liés au mésentère, ils suivent, jusqu'à un certain point, les mouvemens qui leur sont imprimés par ce ligament.

Les dispositions du mésentère dans l'anus accidentel, encore qu'elles aient moins d'importance, peut-être, que celle de l'intestin lui-même, méritent cependant une très-grande attention. Ce repli membraneux, étendu de la partie antérieure de la colonne vertébrale à la concavité de la courbure de l'intestin, n'a, dans l'état ordinaire, que la longueur de l'espace compris entre ces deux points; et quoiqu'extensible, il est toujours plus ou moins fortement tiraillé, lorsque l'intestin s'éloigne de sa situation ordinaire pour s'échapper du ventre, comme cela arrive dans la plupart des hernies et des plaies pénétrantes de l'abdomen avec issue des parties.

Obligé de suivre l'intestin qui se déplace, le mésentère forme, dans la direction de la colonne vertébrale et de la partie d'intestin qui s'en est le plus éloignée, une corde dont la tension tient le corps incliné en avant, l'empêche de se redresser, et, à plus forte raison, de se porter en arrière. C'est ce qu'on remarque surtout dans les hernies adhérentes.

Dans l'anus accidentel, l'extrémité de cette corde qui répond à

Digitized by Google

l'intestin vient s'attacher au fond de l'angle rentrant que forme cet intestin du côté du ventre, précisément à la base de l'éperon qui sépare ses deux ouvertures.

Par suite de ces dispositions, l'éperon dont il s'agit et l'intestin qui y aboutit, doivent être continuellement attirés du côté du ventre par le mésentère, et l'effort exercé sur eux sera d'autant plus grand que cette membrane sera plus tendue. On conçoit dès-lors l'influence heureuse que les mouvemens et la position du corps en arrière doivent exercer dans la guérison spontanée de l'anus accidentel.

Cette tension a pourtant quelquefois des suites moins heureuses. Elle a suffi, à ma connaissance, chez deux individus, pour rompre l'adhérence qui unissait les deux bouts de l'intestin au parois de l'abdomen, et pour donner lieu à des épanchemens mortels de matières stercorales dans le ventre.

Cette action du mésentère sur l'intestin ne finit pas même alors que l'anus contre nature est guéri; elle se continue encore longtemps après cette guérison et elle produit un phénomène fort extraordinaire que voici. Plusieurs individus, guéris sans opération d'anus accidentels, étant rentrés à l'Hôtel-Dieu au bout de quelques années, et ayant succombé à des maladies tout-à-fait étrangères à celle-là, je cherchai avec curiosité dans quel état étaient les parties; mais quel fut mon étonnement, lorsqu'au lieu de trouver l'intestin attaché, comme je le croyais, aux parois de l'abdomen, je le vis libre et flottant dans le ventre! J'aurais pu craindre une méprise, si, d'ailleurs, l'identité des individus n'eût été parfaitement constatée, et si je n'eusse trouvé un cordon fibreux étendu, du point de la paroi de l'abdomen correspondant à l'anus accidentel guéri, jusqu'à l'intestin.

Ce cordon, de quelques lignes de diamètre, et de quelques pouces de longueur, plus gros à ses extrémités qu'à sa partie

Digitized by Google

moyenne, revêtu par le péritoine, et formé intérieurement par un tissu celluleux et fibreux, plein, c'est-à-dire, sans aucune cavité intérieure, analogue enfin à ce qu'on nomme les ligamens ronds de la matrice, qu'était-il, sinon un produit de l'allongement progressif du tissu cellulaire, qui, lors de l'établissement de l'anus accidentel, avait, pendant quelque temps, uni l'intestin aux parois de l'abdomen ? Et quelle autre cause avait pu produire cet allongement, si ce n'est la traction continuelle exercée sur l'intestin par le mésentère, dans les divers mouvemens qui avaient été imprimés au corps pendant la vie?

Ainsi les efforts de la nature ne s'étaient par bornés, chez ces malades, à fermer un anus accidentel : ils avaient encore éloigné l'intestin des parois du ventre sans l'en détacher complètement; ils lui avaient rendu sa courbure et sa mobilité naturelles, en allongeant en forme de cordon le tissu cellulaire qui les unissait; et l'amincissement de la partie moyenne de ce cordon autorise à conjecturer que sa rupture n'aurait pas tardé à faire disparaître jusqu'à la dernière trace des désordres qui avaient précédé, amené et suivi la formation de l'anus accidentel.

Ce ne sont pas là tous les changemens que l'anus accidentel apporte dans les parties qu'il intéresse. Les deux bouts du canal intestinal, semblables en tout avant que l'anus contre nature les eût distingués, ne tardent pas à devenir très-différens l'un de l'autre. Le bout supérieur, parcouru par les matières alimentaires, excité par leur présence, conserve non seulement son calibre, et l'épaisseur de ses parois, mais encore, obligé de suppléer à la partie inférieure du canal intestinal qui se trouve, en quelque sorte, interdite dans ses fonctions, il acquiert une ampleur et une épaisseur plus grandes; il devient le siége d'une circulation, d'une sécrétion et d'une absorption plus actives; l'excès de vie dont

Digitized by Google

il est pénétré s'étend jusqu'au mésentère et aux glandes lymphatiques avec lesquels il est en rapport.

Au contraire, le bout inférieur du canal intestinal cessant d'être parcouru et d'être excité par les alimens et les fèces, ce bout n'ayant plus rien à recevoir, rien à contenir et à élaborer, se retrécit dans son calibre, s'amincit dans ses parois, il se flétrit ainsi que le mésentère et les glandes lymphatiques qui lui appartiennent; et telle est, pour le dire en un mot, la différence qui s'établit entre deux parties d'intestin si voisines l'une de l'autre, qu'en moins de quelques années elles semblent appartenir à deux individus et à deux époques différentes de la vie: savoir, le bout supérieur au canal intestinal d'un adulte, le bout inférieur à celui d'un nouveau-né.

Cependant ce dernier intestin ne s'oblitère point; il ne reste pas même complètement vide : il se remplit, peu à peu, du produit des exhalations et des sécrétions intestinales que, par un reste de l'action qui lui est propre, l'intestin convertit en une matière d'un blanc mat, d'une consistance molle, d'une apparence albumineuse, et qui peut y séjourner, sans s'y corrompre, sans acquérir d'odeur et sans provoquer de coliques ou de contractions expulsives, pendant des mois et même pendant des années entières, temps au bout duquel elle est rendue sous forme de longs cylindres spontanément ou par l'effet de lavemens.

Je passe sous silence, comme n'étant pas indispensables à l'objet principal de ce Mémoire, des variétés sans nombre de situation, de volume, de forme, de rapports et de complications de l'anus accidentel. Ce qui précède suffit pour expliquer l'influence qu'il exerce sur la digestion et sur la nutrition, et j'arrive aux conséquences qu'entraîne cette maladie.

Dans l'état ordinaire, l'intestin libre et flottant, quoique atta-

Digitized by Google

ché au mésentère, décrit, dans le ventre, une suite de courbes uniformes que les alimens parcourent sans difficultés et sans efforts : un anus accidentel vient-il à s'établir? cette suite de courbes, si favorable au cours des matières alimentaires, est aussitôt altérée. Une anse d'intestin s'allonge, se porte vers quelque point entr'ouvert des parois de l'abdomen; elle prend la forme d'un triangle dont la base est au mésentère et dont les côtés sont mesurés, l'un, par le bout stomachal, l'autre par le bout anal de l'intestin. On voit déjà, et on observe tous les jours, dans les hernies les plus simples, ce que la direction anguleuse, substituée à la courbe régulière et uniforme de l'intestin, apporte d'embarras dans la circulation des matières alimentaires et stercorales.

La mobilité, cette autre condition du canal intestinal, si nécessaire aux changemens de situation, de volume, de forme, et surtout aux mouvemens péristaltiques et anti-péristaltiques, au moyen desquels les matières cheminent, cette mobilité fait bientôt place, dans une étendue plus ou moins considérable, à une fixité absolue que déterminent de nombreuses et de fortes adhérences. Cette fixité ne s'oppose pas seulement aux mouvemens des intestins : elle a un autre effet qui n'est pas moins remarquable; c'est que la partie d'intestin engagée à travers les parois de l'abdomen devient un point fixe sur lequel s'appuient les efforts du canal intestinal, et vers lequel ils portent et dirigent sans cesse les matières, d'où résulte une accélération réelle dans leur marche depuis l'estomac jusqu'à l'anus accidentel.

Mais, ce qui est bien plus grave, l'espace parcouru par les alimens est diminué, la durée de leur séjour est abrégée, leur digestion reste incomplète, l'absorption se trouve réduite, la nutrition est altérée, enfin, l'évacuation des matières stercorales est soustraite à l'empire de la volonté, ainsi qu'on va le voir.

Digitized by Google

Chaque animal a un canal alimentaire, dont la longueur est en rapport avec la nature des alimens dont il se nourrit, et chaque partie de ce canal exerce, sur les alimens qui la traversent, une action particulière et différente de celle qui la précède et de celle qui la suit; d'où il résulte, que l'anus accidentel, en diminuant la longueur de ce canal, en réduisant la somme des élaborations que les alimens y subissent, doit porter une atteinte plus ou moins profonde à la digestion; or cette atteinte est d'autant plus grande que l'anus accidentel est plus rapproché de l'estomac, ou bien en d'autres termes, que la longueur de la partie active de l'intestin se trouve plus raccourcie par lui.

Il en est de même de la durée du séjour des alimens dans le canal alimentaire. Cette durée, proportionnée à la longueur de ce canal ainsi qu'à la nature des alimens, est toujours abrégée d'une plus ou moins grande quantité par la maladie dont il s'agit.

Ces altérations diverses dans les conditions et dans les fonctions du canal alimentaire, ont un résultat commun; c'est que les alimens sont rejetés avant d'être complètement digérés, ou du moins, avant d'avoir pu fournir les élémens de nutrition qu'ils contiennent. Aussi voit-on, dans les matières qui s'échappent par l'anus accidentel, un mélange hétérogène d'alimens complètement digérés, d'alimens qui ne le sont qu'à demi, et d'alimens qui ne le sont pas du tout.

L'absorption du chyle n'est pas moins empêchée. Pour s'exercer avec avantage, cette fonction a besoin d'une large surface; aussi dans l'état ordinaire s'accomplit-elle, quoiqu'à des degrés différens, sur toute la longueur et sur toute la surface intérieure des intestins. Cette surface si nécessaire, l'anus accidentel la réduit à celle de la partie du canal intestinal qui est comprise entre l'estomac et lui; or, dans quelques cas, elle est tellement bornée que les matières alimentaires sortent par l'anus contre

Digitized by Google

nature, toutes chargées du chyme dont les vaisseaux absorbans n'ont pas eu le temps d'extraire le chyle.

C'est encore avec regret que je passe sous silence une multitude de faits que l'observation attentive des anus accidentels a révélés sur la durée du séjour des alimens dans l'estomac et dans l'intestin grêle, sur la digestibilité plus ou moins grande de ces alimens, suivant qu'ils sont de nature animale ou végétale, suivant leurs qualités particulières, leur état de crudité ou de coction, de simplicité où d'assaisonnement, etc. Tous ces faits, curieux et importans pour la physiologie, m'éloigneraient du but de ce Mémoire vers lequel je dois me hâter.

Du nombre et de la gravité des altérations survenues dans les fonctions des intestins et des absorbans dépendent celles qu'on observe dans la nutrition. Chez les uns elle se soutient sans éprouver de diminution très-notable, chez les autres elle s'altère rapidement, suivant que l'anus contre nature se trouve plus ou moins éloigné ou rapproché de l'estomac. En est-il très-rapproché, est-il établi très-près de l'estomac, comme sur le commencement de l'intestin grêle? les forces diminuent, le corps maigrit et se dessèche, la peau prend un aspect terreux et le malade meurt d'inanition au bout d'un terme plus ou moins court.

Parlerai-je ici de l'écoulement involontaire des matières stercorales? L'anus accidentel, établi au hasard sur des points très-variés de l'abdomen, n'est et ne peut être environné d'aucun appareil de muscles capable d'en ouvrir et d'en fermer l'entrée au gré des besoins et de la volonté de l'individu. Cette entrée toujours béante est, par conséquent, toujours ouverte aux matières qui se présentent sans cesse. D'ailleurs cet appareil de muscles exista-t-il, les matières alimentaires et excrementitielles, privées d'un réservoir où elles pussent se réunir, séjour-

Digitized by Google

ner et se former, comme cela arrive dans le gros intestin, cet appareil, obligé d'obéir à des besoins que chaque instant voit se renouveler, ne serait pas d'un grand secours.

De là résulte pour les malades une série nouvelle d'incommodités moins graves, sans doute, mais plus vivement ressenties par eux que les atteintes portées à la nutrition. De là, en effet, l'écoulement continuel et involontaire de matières muqueuses, bilieuses, alimentaires, ou stercorales, suivant les états de la digestion et la hauteur à laquelle l'anus accidentel se trouve. De là l'odeur infecte du corps et des vêtemens, les excoriations, les fissures, les érysipèles, les démangeaisons, le prurit insupportable, qui font de l'existence de ces malheureux un supplice de tous les momens.

Ce supplice n'est que faiblement adouci par les lotions, les onctions et les autres soins de propreté. Les reservoirs imaginés pour recevoir les matières ne sont qu'un palliatif bien insuffisant de ces incommodités, et la compression qui seule, en retenant les matières dans l'intestin, pourrait s'opposer à leur écoulement au dehors, donne souvent lieu à de graves accidens qui obligent à y renoncer. Tels sont, en abrégé, les dispositions et les effets de l'anus accidentel. Leur comparaison attentive ne saurait laisser aucun doute sur les circonstances qui permettent à la nature de guérir cette maladie dans certains cas, et sur celles qui, dans d'autres cas, la rendent rebelle aux efforts réunis de l'art et de la nature.

Il est évident que l'éperon et la cloison qui séparent les deux bouts de l'intestin, sont, par leur position plus ou moins avancée dans l'anus contre nature, les causes qui permettent ou qui empêchent la guérison de cette maladie.

Mais comment vaincre les obstacles qu'ils opposent? Peut-on repousser du côté du ventre les parties qui les constituent? Peut-

Digitized by Google

on diviser ces parties par une section instantanée, par des ligatures, par une section lente ou graduée?

Ce sont autant de questions que je me propose d'aborder, et que j'espère résoudre, si l'Académie daigne m'accorder quelques momens dans sa prochaine séance.

NOUVELLE MÉTHODE

POUR TRAITER L'ANUS CONTRE NATURE.

Je crois avoir établi, dans la première partie de ce Mémoire, que l'adhérence, la direction anguleuse et l'immobilité substituées à la courbe régulière et douce, ainsi qu'à la mobilité de l'intestin en tous sens; que la perte de substance que celui-ci a éprouvée et le rétrécissement qui en est le résultat; que l'éperon et la double cloison qui séparent ses deux bouts, sont la cause de l'écoulement des matières stercorales au dehors, et les obstacles qui s'opposent au rétablissement de leur cours ordinaire au dedans.

Cependant ces obstacles, quelque grands qu'ils soient, ne sont pas toujours insurmontables, et la nature et l'art ont plus d'une fois réussi à les vaincre.

La perte de substance de l'intestin est, sans doute, irréparable dans son essence, et il ne saurait s'en faire de reproduction ou de régénération. Mais l'extension du tissu des parois et la dilatation du calibre de l'intestin peuvent suppléer, et, en effet, elles suppléent plus ou moins efficacement, dans certains cas, à la perte de substance éprouvée par lui.

L'adhérence aux parois de l'abdomen, sans cesser complète-

Digitized by Google

ment, peut devenir moins intime : elle peut même se relâcher, au point de permettre aux bouts de l'intestin de se mettre dans une direction et dans des rapports plus favorables au rétablissement du cours des matières. La saillie formée par l'éperon et par la cloison double qui sépare les deux bouts de l'intestin, peut aussi être diminuée par les tractions du mésentère et par l'effort que font les matières pour passer du bout supérieur dans l'inférieur.

Une alimentation forte, et telle qu'elle a été conseillée par Louis, dans la vue d'agrandir, par degrés, les voies de communication entre les bouts de l'intestin; les purgatifs conseillés par d'autres, pour forcer les obstacles qui s'opposent à la liberté de ces communications; l'introduction, à l'exemple de Desault, de mèches de charpie d'un volume croissant par degrés, pour dilater le resserrement qui les sépare; les mouvemens et la position du corps en arrière employés par nous, pour tendre le mésentère et effacer l'éperon et la cloison qui lui fait suite; la compression conseillée de temps immémorial sur l'orifice externe de l'anus contre nature, pour empêcher les matières de s'écouler au dehors et les obliger de se frayer une route par les voies ordinaires; ces ressources et ces moyens divers, employés ensemble ou séparément, ont produit et produiront encore un assez grand nombre de cures. Loin de le nier, nous sommes les premiers à le proclamer; mais dans quelles circonstances ont-ils réussi? Voilà ce qu'il faut établir, afin de distinguer, pour toujours, les cas où les efforts de la nature et ceux de l'art peuvent suffire à la guérison des anus accidentels, de ceux où ces moyens échouent constamment et où il faut par conséquent chercher des ressources plus efficaces.

Presque tous les anus accidentels qui ne consistent que dans de simples perforations d'un point de la circonférence et de la

Digitized by Google

longueur du canal intestinal sont curables, qu'ils soient ou non supportés par une hernie; ces cas ne constituent, à proprement parler, que des fistules stercorales derrière lesquelles l'intestin se trouve presque tout entier, sans avoir subi ni perte de substance, ni rétrécissement, ni changement de direction bien marqués.

Il suffit des efforts de la nature, qui tend, en général, à fermer toutes les ouvertures accidentelles, et d'une compression légère, pour guérir le plus grand nombre de ces fistules. Il n'est guère de praticien qui n'ait vu, il n'est guère d'auteur qui n'ait cité de semblables guérisons qu'on ne saurait confondre, sans ignorance, avec celle des anus accidentels dont nous parlerons plus bas.

Une assez grande partie des anus accidentels, produits par la destruction ou l'enlèvement d'un tiers et même de la moitié de la circonférence du canal intestinal, dans une étendue de quelques lignes à un pouce de longueur, sont encore susceptibles d'être guéris, qu'ils soient ou non compliqués du renversement de l'intestin. En effet la perte de substance et le changement de direction subis par l'intestin, la saillie de l'éperon et de la cloison qui le forme ne sont pas encore assez considérables pour mettre des obstacles insurmontables au rétablissement du cours des matières.

Ces obstacles cèdent ordinairement aux efforts de la nature secondée par la réduction des parties renversées, lorsqu'il en existe; par une compression exacte qui s'oppose à l'écoulement des matières au dehors; par une alimentation abondante qui dilate les parties rétrécies; par les mouvemens et la position du corps en arrière, lesquels tendent à effacer l'éperon et la cloison qui séparent les deux bouts de l'intestin. Nous avons souvent obtenu de ces cures, et les auteurs en citent un assez grand nombre.

Les anus accidentels qui résultent de la perte de substance

Digitized by Google

des deux tiers, ou des trois quarts de la circonférence de l'intestin et d'une étendue proportionnée de sa longueur, sont d'autant moins curables que cette perte de substance a été plus grande et que l'intestin a subi un plus notable changement dans sa direction. Alors, le rétrécissement du calibre de l'intestin, la saillie de l'éperon et de la cloison se trouvent portés au point de mettre de grands obstacles au passage des matières stercorales du bout supérieur dans l'inférieur.

Néanmoins les moyens précédemment indiqués, unis à une compression plus forte, à l'usage des purgatifs et à celui des mèches qui dilatent l'intestin et qui le redressent, réussissent quelquefois, comme on en voit des exemples ça et là, et notamment dans les œuvres de Desault; mais ils donnent souvent lieu à des accidens qu'on ne saurait passer sous silence sans mauvaise foi.

Enfin les anus accidentels dans lesquels il y a perte ou destruction de substance des quatre cinquièmes, et, à plus forte raison, de la totalité de la circonférence de l'intestin, avec ou sans y comprendre le mésentère, quelle que soit d'ailleurs l'étendue de la perte qu'ils aient subie en longueur, ces anus accidentels sont presque toujours rebelles aux efforts réunis de la nature et de l'art. La perte de substance, le rétrécissement du calibre, le changement de direction, la saillie de l'éperon et de la cloison sont ici portés au plus haut degré, et opposent un obstacle invincible au rétablissement du cours ordinaire des matières dans le canal intestinal; et la compression, seul moyen qui soit un peu efficace, lorsquelle est assez exacte pour fermer toute issue aux matières par l'anus accidentel, produit immédiatement tous les accidens de l'étranglement, tels que coliques, nausées, hoquets, vomissemens, etc.

Il résulte, tant des observations qui me sont propres que de celles que j'ai recueillies dans les auteurs, les unes et les autres en

Digitized by Google

très-grand nombre, que les anus accidentels susceptibles d'être guéris, sont à ceux qui résistent opiniâtrement comme 3 :: 1, c'est-à-dire que les deux tiers des malades guérissent par les moyens ordinaires, et qu'un tiers persiste et exige des moyens plus efficaces. C'était contre ces anus accidentels, rebelles à tous les efforts et à tous les moyens, qu'il fallait chercher un traitement.

Mais pour procéder dans ces recherches avec sûreté et avec fruit, il fallait établir, avec exactitude et avec précision, le point de la difficulté et les obstacles à vaincre.

La perte de substance éprouvée par l'intestin et le rétrécissement de son calibre, l'adhérence de ses extrêmités aux parois du ventre, et les changemens survenus dans sa direction et dans sa mobilité; surtout l'éperon et la double cloison placés entre ses deux bouts, tels sont ces obstacles.

La perte de substance ne saurait être réparée; elle ne peut être que suppléée, ainsi que nous l'avons dit, et nous avons déjà fait voir les bornes de cette faculté.

L'adhérence, qui a fait le salut des malades, lorsque l'anus accidentel a été établi, pourrait-elle être détruite, sans les exposer de nouveau à tous les dangers qu'ils ont couru à cette époque? Mais cette adhérence fût-elle détruite, il resterait une perte de substance irréparable, dont on serait autant et plus embarrassé qu'avant la destruction de l'adhérence.

Il est vrai que l'adhérence étant une fois détruite, on pourrait à l'imitation de Rhamdor, invaginer l'un des bouts de l'intestin dans l'autre, les maintenir tous deux dans cet état, à l'aide d'une suture, et les replacer ensuite dans le ventre.

Mais il n'est personne qui ne sente les difficultés et les dangers de cette méthode, et l'exemple donné par ce chirurgien ne sera, je crois, imité par aucun praticien raisonnable; agir

Digitized by Google

ainsi serait en effet remettre tout en question, tout jusqu'à la vie des malades.

On pourrait peut-être, mettant à profit quelques-uns des principes sur lesquels se fonde la méthode de traitement qui est l'objet de ce Mémoire, trouver un moyen plus efficace que ceux qui sont connus pour réunir les deux bouts de l'intestin; mais ces moyens ne feraient pas cesser le danger qu'il y aurait à détruire les adhérences de l'intestin aux parois de l'abdomen et à exposer cet intestin au contact de l'air qui suffit pour l'enflammer (1).

Il fallait donc respecter cette adhérence salutaire, et dès-lors il ne restait qu'a attaquer l'éperon et la cloison.

La section pure et simple de cet éperon et de cette cloison, faite immédiatement avec des ciseaux ou bien avec tout autre instrument tranchant, paraissait, au premier aspect, un moyen aussi prompt que facile pour rétablir la communication entre les deux bouts de l'intestin, et il faut convenir que ce moyen serait infaillible, et qu'il devrait être adopté de préférence à tout autre, si ces deux bouts étaient adhérens entr'eux jusqu'à une certaine hauteur. Mais un instant de réflexion sur les bornes de leur adhérence fait bientôt voir qu'une semblable opération exposerait les malades à une mort immédiate, par l'épanchement des matières stercorales dans le ventre.

En effet les adhérences qui unissent les bouts de l'intestin aux parois du ventre et entr'eux, ont à peine quelques lignes d'éten-

(1) Depuis que ce Mémoire a été lu à l'Académie des sciences, deux moyens très-ingénieux ont été proposés pour réunir les deux bouts d'un intestin divisé avec ou sans perte de substance; l'un de ces moyens a été imaginé par M. Jobert; l'autre par M. Lembert : tous deux me semblent parfaits, et si j'accorde la préférence à celui de M. Lembert, je ne dois pas omettre de dire qu'il a été précédé par M Jobert.

Digitized by Google

due, et l'incision qu'il faudrait faire aux parois adossées de l'intestin, pour être de quelqu'utilité, devrait avoir quelques pouces, pour le moins. Dès lors il était évident que cette incision ne pouvait être pratiquée sans établir une communication mortelle entre l'intestin et le péritoine, et qu'il fallait renoncer à l'idée d'une section instantanée par le moyen d'un instrument qui agirait à la manière des tranchants ordinaires.

Il semblait plus conforme à la raison et à la prudence de déplacer cet éperon et cette cloison, en les repoussant dans le ventre par une pression, qui, exercée de l'extérieur à l'intérieur, seconderait et imiterait, en quelque sorte, les effets de la traction du mésentère. Si ces tentatives restaient sans succès, du moins, dans mon opinion, elles ne pouvaient avoir aucun inconvénient.

Pénétré de cette idée et de ces espérances, je fis construire un instrument dont je ne donne ici une idée que parce qu'il ne me paraît pas devoir être jugé sur l'unique essai que j'en aie fait. Il se compose d'un croissant, à pointe et à bord très-mousses, ayant trois quarts de pouce d'ouverture, garni de linge et monté sur une tige longue de deux à trois pouces terminée par une plaque allongée, un peu courbée et percée à ses extrémités de trous pour recevoir des liens qui doivent passer autour du bassin.

Il existait alors à l'hôpital un malade affecté d'anus accidentel, pour lequel cet appareil de *répulsion* avait été imaginé et sur lequel il fut employé. La concavité du croissant fut appliquée sur l'éperon qui s'en trouva pressé d'avant en arrière, à l'aide de liens qui furent portés autour du bassin. Mais soit que l'application de cet instrument n'eût pas été faite avec assez de ménagement, soit par l'effet de toute autre cause, elle ne tarda pas à exciter des douleurs, des coliques et des nausées.

Je craignis que l'action de cet instrument, qui ne pouvait pas être réglée et calculée avec assez d'exactitude, et que le moindre

Digitized by Google

mouvement du malade pouvait changer et porter au point de rompre les adhérences, ne finît par déterminer un épanchement mortel dans le ventre. L'instrument fut donc retiré, et le malade sortit de l'hôpital, quelques jours après, sans avoir obtenu aucun soulagement, il est vrai, mais sans que les accidens qu'il venait d'éprouver eussent donné lieu a aucune suite fâcheuse. Ces essais avaient lieu en 1809. Ils avaient pour aide et pour témoin M. Rullier, alors chirurgien interne à l'Hôtel-Dieu, et depuis l'un des médecins les plus distingés des hôpitaux et de la capitale.

Obligé de renoncer à l'espoir de repousser l'éperon et la saillie qui séparait les deux bouts de l'intestin, il ne me restait, dès-lors, qu'à perforer ou à diviser ces parties.

L'idée de la perforation se présenta la première à ma pensée. Mais comment l'opérer? Serait-ce avec un emporte-pièce, qui ouvrirait instantanément l'intestin et le péritoine? Mais une telle perforation aurait tous les inconvéniens de la section avec un instrument tranchant sans en avoir la simplicité et la facilité. Elle produirait, comme l'incision, une ouverture par laquelle les matières s'épancheraient infailliblement dans le péritoine, circonstance qui serait immédiatement suivie de la mort. En effet tout épanchement de matières stercorales dans le ventre, suffit, quelque faible qu'il soit, pour donner lieu à une péritonite sur-aigue, par laquelle les malades les plus forts sont, aussi bien que les plus faibles, enlevés en quelques heures, après d'horribles douleurs. Il fallait donc trouver, avant tout, les moyens de prévenir cet épanchement.

Les deux bouts de l'intestin qui se rendent à l'anus accidentel sont, comme je l'ai dit, revêtus de tous côtés par le péritoine, et cette membrane forme autour d'eux une cavité non interrompue. Cette circonstance, qui forme une objection insoluble contre tout projet de division ou de perforation instantanée, devait four-

Digitized by Google

nir, comme on le verra plus tard, les moyens de diviser la double cloison qui sépare les intestins sans ouvrir la cavité du péritoine.

Une des propriétés les plus remarquables des membranes séreuses, est celle qu'ont leurs diverses parties de contracter des adhérences entr'elles lorsqu'elles sont enflammées et lorsqu'elles sont en contact. Il n'est même pas toujours nécessaire que cette inflammation existe sur chacun des deux points en contact, pour qu'il s'établisse union et adhérence entr'eux. Il suffit pour cela, tant est grande la faculté dont nous parlons, qu'une des deux parties soit enflammée, car son contact ne tarde pas à exciter, dans la partie opposée, un travail d'où résulte une adhérence plus ou moins forte. C'est ce que l'on observe fréquemment dans les pleurésies costale et pulmonaire, dans les inflammations de la surface convexe du foie, etc., maladies à la suite desquelles il survient très-souvent des adhérences de la partie de la plèvre et du péritoine enflammés avec les parties opposées.

Si donc je pouvais exciter entre les deux surfaces des intestins en contact et revêtues par le péritoine qui, comme chacun le sait, est une membrane séreuse, une inflammation capable de produire une adhérence, je pourrais ensuite perforer ou diviser les parois de ces intestins, et établir une communication entre leurs deux bouts sans danger de produire un épanchement dans le ventre.

Mais il fallait trouver le moyen de déterminer cette adhésion préliminaire des intestins. Je m'arrêtai d'abord à l'idée de traverser leur cloison à l'aide d'une aiguille qui écarterait les parties plutôt qu'elle ne les diviserait, et conduirait un fil pour remplir immédiatement le vide qu'elle pourrait laisser. Ce fil, après avoir excité une adhérence et une inflammation autour de lui, pourrait être grossi et remplacé ensuite par une mèche de volume croissant de jour en jour.

Digitized by Google

Rien ne pourrait même empêcher d'augmenter, plus tard, le volume de cette mèche, au point de détruire complètement la cloison qui sépare les deux intestins. Alors leurs cavités se trouveraient réunies et confondues, alors aussi on pourrait s'opposer, sans inconvénient, au passage des matières stercorales par l'anus accidentel, et les obliger enfin à reprendre leur cours ordinaire.

Telles furent mes premières idées sur les moyens de diviser cette cloison. Divers exemples de perforation des intestins par des corps étrangers qui avaient traversé leurs parois et celle de l'abdomen, sans donner lieu à aucun épanchement, vinrent fortifier ces idées. J'avais, plus d'une fois, observé la marche et les effets de ces corps étrangers, et notamment d'aiguilles et d'épingles, avalés et rendus, au bout d'un temps plus ou moins long, par la peau; et j'avais pu bien constater que, dans leur trajet à travers des parties fort différentes par leur texture et leurs propriétés, ces corps avaient toujours été précédés et accompagnés d'une *inflammation adhésive* qui avait fait le salut des malades. Cette inflammation avait écarté les dangers, en déterminant, sur tout le trajet des aiguilles et des épingles, l'adhérence des membranes séreuses, synoviales, etc., et par là elle avait empêché ces corps de tomber dans la cavité de ces membranes et d'y causer des épanchemens mortels; tels devaient être les effets des aiguilles et des fils que je me proposais de mettre en usage.

Ces idées n'étaient encore fondées que sur l'observation; je voulus leur donner la sanction de l'expérience sur les animaux vivans. Dans cette vue, je traversai, sur plusieurs chiens, le canal intestinal avec des aiguilles armées de fils que je laissai dans les plaies, et je réduisis les intestins dans le ventre. Il ne se fit d'épanchement sur aucun de ces animaux. Les plaies et les fils eux-mêmes se trouvèrent, au bout de quelques temps en-

Digitized by Google

vironnés par des inflammations adhésives qui les circonscrivaient de toutes parts. Je fis plus, j'embrassai, dans le cercle de quelques ligatures, des parties assez considérables, comme un quart, un tiers et même la moitié de la circonférence de l'intestin; je réduisis celui-ci dans le ventre, tantôt en abandonnant les ligatures, tantôt en les retenant au dehors : il ne se fit encore d'épanchement dans aucun cas, et les animaux survécurent presque tous. Les ligatures abandonnées à elles-mêmes, et réduites dans le ventre, furent entraînées par les matières stercorales; les autres furent retirées en masse et par une traction simultanée sur les deux bouts du fil. A l'ouverture des corps, je trouvai constamment fermées les ouvertures faites par les aiguilles et celles qui résultaient de la division des parois de l'intestin, par une inflammation adhésive, qui avait uni le péritoine de l'intestin traversé ou divisé, avec le péritoine des parties voisines.

Je ne me bornai pas à ces expériences, quelque décisives qu'elles dussent paraître; et, pour mettre l'intestin dans un état plus analogue encore à celui où il se trouve dans l'anus contre nature, j'attirai hors du ventre une anse intestinale; j'en traversai la base, formée de deux parties d'intestin exactement adossées, avec une aiguille et un fil. J'arrêtai celui-ci à l'aide de nœuds accumulés sur ses extrémités, le plus près possible de l'intestin, et je réduisis le tout dans le ventre; l'animal survécut encore, et je constatai, au bout de trois semaines, que le fil avait été entraîné malgré la résistance des nœuds faits à ses extrémités; que les deux bouts d'intestin adossés adhéraient entr'eux, par leurs surfaces correspondantes, à l'endroit où ils avaient été traversés, et qu'ils adhéraient en outre avec les parties voisines par plusieurs points de leur circonférence.

Soit donc que j'eusse simplement traversé l'intestin avec un fil, soit que j'eusse embrassé dans le cercle d'une ligature et

Digitized by Google

que j'eusse fait tomber une partie de ses parois, soit enfin que j'eusse traversé la base d'une anse intestinale formée, comme dans l'anus accidentel, par deux bouts d'intestin adossés; dans tous les cas, l'aiguille et le fil avaient déterminé l'adhésion de la surface de l'intestin traversé avec les parties correspondantes du péritoine voisin de cette surface. Dès lors il me sembla que j'avais trouvé le moyen de déterminer cette inflammation et cette adhésion préliminaires, sans lesquelles la section de l'éperon et de la cloison qui séparent les bouts de l'intestin dans l'anus contre nature devait infailliblement devenir mortelle.

Quelques années se passèrent au milieu de ces expériences, auxquelles s'en joignirent d'autres sur les facultés exhalante et absorbante des membranes séreuses. Elles furent faites et répétées publiquement dans mes cours de physiologie, avec l'aide de M. Marandel, jeune médecin que la mort a trop tôt ravi à la science et à l'humanité.

Tel était le point où j'étais arrivé, lorsque le 17 mai de l'année 1813, entra à l'Hôtel-Dieu le nommé Aucler, âgé de 36 ans et affecté de hernie étranglée depuis cinq jours. L'ensemble des symptômes indiquait un étranglement des plus violens, situé au collet du sac herniaire; et l'oppression des forces portait à craindre que l'intestin ne fût déjà frappé de gangrène. Le salut du malade exigeait qu'on levât l'étranglement sans perdre de temps. L'opération fut donc pratiquée immédiatement, et elle mit en évidence une anse d'intestin, de cinq pouces de longueur; l'étranglement était causé, comme je l'avais prévu, par le collet du sac, lequel avait déterminé une mortification circulaire à l'endroit où il embrassait l'intestin. Les débridemens nécessaires ayant été pratiqués, l'intestin, trop malade pour être réduit, fut laissé au dehors. Les accidens d'étranglement cessèrent aussitôt après l'opération. Néanmoins plusieurs saignées furent pra-

Digitized by Google

tiquées dans l'intention de prévenir une péritonite imminente.

Il ne s'écoula d'abord qu'une petite quantité de matières stercorales par la plaie; la chute de la presque totalité de l'anse d'intestin, comprise dans la hernie, ne tarda pas à leur livrer un passage plus large. Bientôt un anus contre nature s'établit par lequel la totalité des matières s'écoula. Les choses persistèrent dans ce dernier état pendant six semaines sans que la nature fît rien pour la guérison du malade.

Il me parut alors qu'une compression méthodique pourrait, en s'opposant à l'issue des matières au dehors, les obliger à se frayer une route du bout supérieur dans l'inférieur. Cette compression donna lieu à des accidens qui forcèrent à la lever au bout de quelques heures. Le malade semblait condamné à un anus accidentel incurable, et cette idée l'importunait tellement qu'il ne cessait de provoquer l'emploi des moyens propres à le débarrasser de cette dégoûtante infirmité, quel que dût en être le résultat.

Un examen attentif de sa maladie me fit découvrir, entr'autres dispositions, que les deux bouts de l'intestin étaient entr'eux dans un parallélisme parfait, et que leurs orifices n'étaient séparés que par un éperon et une cloison très-saillans. Ces dispositions et le désir bien prononcé du malade semblaient m'inviter à tenter quelque chose en sa faveur. Je réalisai donc le projet de perforer la cloison qui séparait les deux bouts de l'intestin; et, après avoir de nouveau étudié et comparé les moyens propres à atteindre ce but, je me décidai à traverser la cloison avec une aiguille portée le plus haut possible dans la cavité du bout supérieur; sa pointe fut reçue dans la cavité du bout inférieur et attirée ensuite au dehors. Un fil dont cette aiguille était armée la remplaça dans le trajet qu'elle avait parcouru.

L'opération fut courte, peu douloureuse et ne donna lieu a

Digitized by Google

aucun accident. Quelques jours après une mèche fut portée, à l'aide du fil, dans l'ouverture pratiquée à la cloison. Des gaz stercoraux commencèrent dès-lors à s'échapper par l'anus naturel. Le volume de la mèche fut augmenté à chaque pansement, et huit jours étaient à peine écoulés, lorsque le malade éprouva des coliques, et rendit des matières stercorales par le fondement.

Encouragé par ce succès, soutenu par l'ardeur qu'il donnait au malade, j'augmentai le volume de la mèche. Il le fut au point, qu'un jour celle-ci entraîna la déchirure de l'éperon. Cette déchirure ne donna lieu à aucun accident; au contraire, l'accroissement subit de l'ouverture de communication entre les deux bouts de l'intestin rendit encore plus facile le passage des matières d'une extrémité dans l'autre; mais il n'empêchait pas qu'il s'écoulât encore des matières par l'anus accidentel.

Le desir de faire cesser entièrement cet écoulement me conduisit à penser que les parties de la cloison situées au dessus de l'ouverture faite par l'aiguille et agrandie par la mèche, devaient adhérer entr'elles et qu'elles pourraient être divisées avec aussi peu de danger que l'avait été la partie située au dessous, et dès-lors furent commencées de nouvelles tentatives. Elles consistèrent à inciser, tous les trois ou quatre jours, une demi-ligne de la cloison qui restait supérieurement, à l'aide de ciseaux mousses dirigés sur l'indicateur. Ces incisions, bornées à de très-petites étendues, et qui, dans mon opinion, ne devaient pas dépasser les limites des adhérences établies, agrandirent l'ouverture de communication, au point que toutes les matières passèrent bientôt par l'anus naturel.

La compression exercée sur l'anus accidentel et surveillée avec intelligence par le malade, semblait devoir fermer cette ouverture, et elle l'aurait probablement fermée à l'aide du temps; mais Aucler, impatient de voir l'écoulement des ma-

Digitized by Google

tières se renouveler par l'anus accidentel toutes les fois que la compression était levée, voulut hâter sa guérison, et j'eus la faiblesse de me rendre à son désir.

Quelques débris vivans, situés au pourtour de l'ouverture, furent liés d'abord, et ensuite excisés sans inconvénient. Je voulus ensuite porter plus haut qu'elle ne l'avait encore été la division de la cloison, et quelques heures après le malade fut pris de tous les symptômes d'une péritonite intense, qui fut inutilement combattue par les saignées, les sangsues, les bains, les boissons et les applications émollientes.

Cette inflammation fut-elle produite par quelques-unes de ces causes fortuites qui coïncident quelquefois, par un fâcheux hasard, avec nos opérations, et laissent peser sur elles toute la responsabilité des événemens? Fut-elle le résultat de l'extension, par continuité de tissu, de l'inflammation des parties incisées vers le péritoine, et survint-elle, dans ce cas, par le seul effet des dispositions qui la rendent si commune après l'opération de la pierre et de la hernie la plus simple? Ou bien, enfin, fut-elle le produit d'un épanchement de matières stercorales dans le ventre? Dans ma juste douleur, j'admis et j'annonçai cette dernière cause.

Cependant, à l'ouverture du corps, faite publiquement, on chercha en vain la trace de la solution de continuité qui aurait dû conduire les matières stercorales dans le péritoine; on ne trouva pas davantage de matières stercorales dans la cavité de cette membrane, mais cette cavité contenait beaucoup de sérosité purulente et de flocons albumineux, produits ordinaires des péritonites aiguës.

La communication entre les deux bouts de l'intestin était rétablie dans une étendue d'environ deux pouces. Ses deux extrémités, auparavant séparées, n'avaient qu'une paroi et qu'une

Digitized by Google

cavité, sur la longueur de laquelle on voyait, en avant et en arrière, un raphé produit par la cicatrice de la section faite à la cloison; et tout annonçait que, sans le cruel accident survenu, cet anus contre nature eût été complètement guéri (1).

Profondément affligé du fâcheux résultat de cette dernière tentative, mais toujours convaincu de l'insuffisance des méthodes ordinaires et du danger de la maladie que j'avais à combattre, je soumis à un nouvel examen la question du traitement des anus contre-nature, et, après de longues recherches et de mûres réflexions, je restai de nouveau convaincu que l'idée d'établir une communication entre les deux bouts de l'intestin, en détruisant la cloison qui les sépare, était la seule qui promît des chances de succès, et que, dans la première tentative, il n'y avait eu de défectueux que les moyens mis en usage.

---

(1) L'opération dont l'Académie vient d'entendre le récit était faite depuis plusieurs années, et je la croyais sans aucun précédent, lorsque mon très-savant et très-excellent ami, M. le docteur Breschet, découvrit qu'elle avait été pratiquée en Allemagne par le docteur Schmalkalden, et aux États-Unis par le docteur Physick. Plus tard, j'ai dû au zèle obligeant de M. le docteur Koreff un extrait du travail de Schmalkalden. Ce travail est une dissertation soutenue en 1798, sous la présidence du docteur Kreysig; elle a pour titre : *Nova Methodus intestina uniendi.* Viteb : 1798. Il n'est pas permis, après avoir lu cet extrait, de douter que Schmalkalden n'ait, le premier, conçu et exécuté le projet d'établir une communication entre le bout supérieur et le bout inférieur de l'intestin, en *perforant* la cloison qui les sépare. J'aurais voulu pouvoir mettre sous les yeux de l'Académie le texte même de cette dissertation; mais je n'ai jamais pu me le procurer, quelques soins que je me sois donné à cet effet.

J'ai été plus heureux en ce qui concerne l'opération attribuée au docteur Physick. Toutefois ce chirurgien célèbre n'a rien imprimé que je sache sur ce sujet; son gendre, le docteur John Syng Dorsey, est le seul qui en ait parlé dans un ouvrage intitulé : *Elemens of surgery, two vol. Philadelphia*, 1813. La première édition de cet ouvrage contient, sur cette opération, le passage suivant :

Digitized by Google

Cependant, quoique le passage de l'aiguille à travers la double cloison de l'intestin n'eût déterminé aucun accident, non plus que le séjour et l'action de la mèche, et que les accidens éprouvés par *Aucler* dussent être attribués exclusivement aux tentatives faites pour agrandir, à l'aide de ciseaux, l'ouverture de communication entre les deux bouts de l'intestin, ce procédé, et tous ceux qui auraient pour base l'emploi de l'aiguille et des fils, offraient néanmoins des inconvéniens.

Et d'abord il était évident que l'aiguille et les fils traversant les parties avant de les avoir rendues adhérentes, la communication qu'ils établissaient entre l'intestin et le péritoine pourrait entraîner, dans quelques cas, un épanchement dans la cavité de ce dernier. Ensuite il paraissait difficile, pour ne pas dire impossible, de porter des aiguilles et des fils à une hauteur telle, qu'on pût ouvrir, entre les deux bouts de l'intestin, une

---

« In a patient with artificial anus at the Pennsylvania hospital Dr physick « performed an opération which will probably be found to afford complete relief « in many similar cases. The sides of the intestine in this instance, were con- « solidated laterally, or in M. Cooper's language, like a double-barrelled gun. In « order to ensure this union a ligature was passed through the intestine and suffered « to remain a week, keeping its sides in close contact, after which Dr Physick « cut a hole in the side of the intestine where the two portions had thus united, « and by stopping the external orifice, the fæces regained their natural route, the « external aperture was afterwards healed, and the patient relieved from his most « loathsome complaint; he has for several years enjoyed perfect health. » (Tome II, *Artificial Anus*, pag. 67.)

La deuxième édition de l'ouvrage de Dorsey, publiée en 1818, répète cet article, textuellement et sans aucune addition, à la page 92 du deuxième volume. D'ailleurs cet ouvrage ne contient aucune autre chose sur ce sujet. L'opération de Physick consiste donc, ainsi que celle de Schmalkalden, dans une *perforation* de la cloison qui sépare les bouts de l'intestin, à l'aide d'aiguilles, de fils et de mèches, et l'opération que j'ai pratiquée sur Aucler a avec celles-là une analogie incontestable.

Digitized by Google

communication assez large pour que le cours des matières stercorales se rétablît complètement chez tous les malades.

Enfin, et cette dernière raison était des plus graves, l'aiguille et les fils ne pouvaient faire adhérer les parties correspondantes de l'intestin, *qu'autant qu'elles seraient en contact;* et si, au lieu d'être parallèles et de se toucher, les bouts d'intestin se trouvaient écartés à l'endroit où ils seraient traversés, les aiguilles et les fils n'ayant aucun moyen de les ramener au contact, on conçoit qu'ils produiraient, dans ce cas, une *perforation sans adhérence*, et que leur action se réduirait à établir une communication fort dangereuse entre la cavité de l'intestin et celle du péritoine. Ces considérations me portèrent à renoncer pour toujours à l'usage des aiguilles et des fils.

Pour réussir et pour éviter toute espèce d'accident, il fallait trouver un moyen qui mît les parties en contact avant de les diviser, et qui ne les divisât qu'après les avoir fait adhérer entre elles.

Je rappelai pour lors en ma mémoire le cas des aiguilles, des épingles ou d'autres corps qui avaient pu traverser lentement le corps, sans jamais tomber et rester dans les cavités qui séparent nos parties; ce phénomène, ne tenait-il pas à ce que ces corps étrangers étaient toujours *précédés*, dans leur trajet, par une inflammation qui réunissait les parties et les parois de leurs cavités avant qu'elles fussent pénétrées et traversées par eux.

Il me parut donc qu'il fallait, en imitant les procédés de la nature, opérer dans l'ordre salutaire dont elle fournissait l'exemple, d'abord l'inflammation, ensuite l'adhésion, et en dernier lieu la section des parties.

Mais par quels moyens atteindre ce résultat? Il me sembla qu'on ne pourrait l'obtenir que d'une pression lente, exercée de

Digitized by Google

l'intérieur vers l'extérieur de l'intestin, de sa cavité vers sa surface, ou bien, en d'autres termes, de sa membrane muqueuse vers sa membrane séreuse; d'une pression assez forte, sans doute, pour amener la division des parties, mais assez lente pour n'opérer leur destruction qu'après plusieurs jours, espace pendant lequel l'inflammation, excitée sur le péritoine, aurait le temps de réunir entre elles les parties voisines de celles qui devaient être détruites.

J'imaginai d'abord de me servir d'un instrument en forme de ciseaux, et dont une des extrémités, représentant les lames, serait cylindrique; mais je ne tardai pas à remarquer que ces cylindres glissaient sur les parties auxquelles ils étaient appliqués, et qu'ils ne les retenaient pas.

J'imaginai ensuite d'armer l'un des cylindres de pointes qui s'engageraient dans des trous pratiqués sur l'autre, mais je ne tardai pas non plus à observer que ces pointes auraient le même inconvénient que les aiguilles, et qu'elles feraient, aux parois de l'intestin, avant qu'elles fussent réunies, de nombreuses ouvertures par lesquelles pourraient filtrer, dans la cavité du péritoine, des gaz et des matières de nature irritante.

Il me fallait un instrument qui pût tout à la fois saisir et retenir les parties; les diviser lentement en excitant dans leur voisinage une inflammation qui devrait réunir ce qu'il aurait divisé. Enfin, après beaucoup d'essais, tant sur le cadavre que sur les animaux vivans, je crus avoir trouvé l'instrument que je désirais et que je cherchais depuis si long-temps.

Cet instrument est composé de trois pièces : deux branches et une vis de pression à plusieurs filets. Les branches ont chacune six à sept pouces de longueur; une d'elles, qu'on peut appeler la branche mâle, parce qu'elle est destinée à être reçue dans l'autre, est formée d'une lame de quatre pouces de longueur, de

Digitized by Google

trois lignes de largeur, et d'une demi-ligne d'épaisseur sur son tranchant, qui est ondulé et terminé par un bouton sphéroïde. A l'union de la lame avec le manche, est une mortaise de quelques lignes d'étendue; derrière cette mortaise, un manche long d'un, deux ou un plus grand nombre de pouces, fendu, dans presque toute sa longueur, par une autre mortaise large de trois à quatre lignes.

La branche femelle de l'instrument a un peu moins de longueur que la précédente, elle est composée, à l'une de ses extrémités, de deux lames, de même longueur, de même largeur et de même épaisseur que celle de la branche mâle; entre ces deux lames existe un intervalle formant une sorte de gouttière ou de gaîne, destinée à recevoir la lame de la branche mâle. A l'un des bouts de cette lame existe une cavité pour recevoir le bouton de l'autre. A l'union de la lame avec le manche existe un pivot tournant, qui doit être reçu dans la mortaise de l'autre branche; enfin vient le manche qui est terminé par un trou taraudé, destiné à recevoir une vis de pression.

La troisième partie de l'instrument est une vis à plusieurs filets, longue d'un pouce et demi, terminée par une plaque ou par un pavillon de forme ovale; cette vis doit être passée dans la mortaise de la branche mâle de l'instrument, et être engagée dans le trou taraudé de la branche femelle : elle a pour usage de rapprocher ou d'écarter à volonté leurs lames.

J'ai appelé cet instrument un *entérotome*, de l'usage auquel il est destiné. Son mécanisme est facile à concevoir. Deux branches, qu'on peut à volonté séparer ou réunir en les croisant, pourvues de lames et de tranchans ondulés et très-mousses, sont mises en mouvement, à l'aide d'une vis passant à travers leurs manches; tout ce que ces lames embrassent est saisi et retenu par elles, tant à l'aide de leurs bords den-

Digitized by Google

telés, qu'à l'aide de l'introduction de l'une d'elles dans l'autre. La pression qu'elles exercent sur les parties qu'elles ont embrassées a pour premier effet de les mettre en contact; cette pression peut ensuite être portée au point d'y détruire la vie, mais non pas au point de les diviser immédiatement, tant est grande l'épaisseur de leurs tranchans. Telles furent les bases sur lesquelles fut construit l'entérotome. Il n'a subi depuis ce temps aucune modification, et les formes que nous lui donnâmes alors se sont prêtées à toutes les variétés de l'anus accidentel que nous avons eu à opérer depuis ce temps.

Toutefois, avant d'employer cet instrument sur l'homme, je l'appliquai sur les animaux vivans : ses effets surpassèrent mes espérances. Chaque fois, il réussit à diviser les parties en six ou huit jours, et, dans tous les cas où des membranes séreuses se trouvèrent comprises entre les branches de l'entérotome, ces membranes et les parties qu'elles revêtent se trouvèrent réunies entre elles, dès le second ou le troisième jour, par conséquent bien long-temps avant la solution de continuité, qui n'arrive que du septième au huitième jour.

Cette adhésion, si importante et si nécessaire, s'étendait de chaque côté sur toute la longueur des branches de l'entérotome, ainsi qu'en avant de ses pointes qu'elle circonscrivait exactement; elle était environnée de tous les signes d'une inflammation modérée, faible et facile à détruire, dans les premiers jours; cette adhésion devenait assez forte, au bout de cinq ou six jours, pour résister à d'assez grands efforts. Plus tard elle devenait celluleuse, et, dès-lors, elle offrait toute la solidité d'un d'un lien naturel.

Enfin, et ce qui paraîtra plus étonnant, l'action de l'entérotome et la division des parties ne furent jamais accompagnées de douleurs vives, et l'inflammation resta toujours bornée au

Digitized by Google

voisinage des parties saisies, autour desquelles elle forme une aréole de quelques lignes de longueur; jamais elle ne s'étendit au loin dans le tissu des organes.

L'innocuité de l'application de l'entérotome me parut d'autant plus remarquable, que la manière d'agir de cet instrument n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. En effet, il ne produit pas de solution de continuité à la manière des instrumens tranchans, qui écartent les parties qu'ils divisent, sans leur faire éprouver de perte de substance. L'entérotome, au contraire, opère une véritable mortification des parties qu'il embrasse, et la solution de continuité qu'il produit n'est que le résultat de la formation et de la chute d'une eschare que l'on trouve, dans tous les cas, entre ses branches au moment où elles tombent, après avoir produit la communication desirée.

Certain que j'étais, par tout ce qui précède, d'avoir trouvé un instrument tel que je le souhaitais, je ne tardai pas à avoir l'occasion de le mettre en usage sur le nommé Ménage, et, le succès ayant répondu à mon attente, je l'employai successsivement sur un assez grand nombre d'autres malades.

Qu'il me soit permis de faire connaître cette première observation. Ménage, âgé de vingt-six ans, portait, depuis sa plus tendre enfance, une hernie inguinale du côté droit. Cette hernie peu volumineuse, mais abandonnée à elle-même, s'étrangla le 2 janvier 1815. Les symptômes furent des plus violens, les accidens persistèrent jusqu'au sixième jour, malgré de copieuses saignées, de fréquentes et de fortes tentatives de réduction. A cette époque, le malade fut opéré à l'hôpital de Chateaudun. L'intestin était gangréné, car, dès le lendemain, une grande quantité de matières stercorales fit irruption par la plaie.

Malgré le débridement, la gangrène s'étendit et détruisit, successivement, l'intestin, le sac herniaire, le tissu cellulaire et

Digitized by Google

la peau du voisinage. Cependant les progrès de la destruction se bornèrent, et un anus contre nature s'organisa, par lequel toutes les matières prirent leurs cours : elles se présentaient à cette ouverture, une heure et demie environ après avoir été ingérées, et elles en sortaient, non suivant l'ordre de leur introduction dans l'estomac ou dans celui de leur digestibilité, mais plutôt dans un ordre relatif à la quantité de matières nutritives qu'elles contiennent, et tel, par exemple, que les matières qui en ont le moins sortaient les premières et dans un état de digestion moins avancé. Ainsi il rendait, au bout d'une heure, les légumes presque tels qu'il les avait pris, et les viandes au bout de deux heures seulement et dans un état de digestion plus avancé. Son appétit devient excessif; mais les alimens, étant rendus presque aussitôt qu'ils étaient pris, ne pouvaient guère le nourrir; aussi perdit-il rapidement ses forces et son embonpoint.

Sept ou huit semaines après l'opération, il eut de violentes coliques et des évacuations par le bas; qui se renouvelèrent à de longs intervalles seulement. Tel fut l'état de Ménage, *pendant un an*, temps au bout duquel il entra à l'Hôtel-Dieu.

L'anus accidentel avait un demi-pouce de diamètre pour le moins; son entrée était bordée de tumeurs irrégulières, résultant du boursouflement de la membrane muqueuse de l'intestin; derrière lui paraissait, au moindre effort, une hernie qui le soulevait et le portait en dehors. Il donnait quelquefois passage à une invagination de l'intestin; la peau du voisinage était irritée au point d'être dépouillée de son épiderme; les tourmens du malade étaient affreux, et l'odeur qu'il répandait était des plus repoussantes.

Ménage voulait être guéri, quelques douleurs qu'il lui fallût éprouver, quelques risques qu'il lui fallût courir. Plusieurs jours furent donc employés à calmer les incommodités résultant de

l'écoulement des matières stercorales sur la peau; après quoi je commençai des recherches pour déterminer la position respective des deux bouts de l'intestin. Ces recherches, faites à plusieurs reprises et à d'assez longs intervalles, furent long-temps sans succès. Les bouts de l'intestin étant attirés en bas par la hernie située derrière l'anus accidentel, le doigt et les autres instrumens, obligés de se porter d'abord de haut en bas, et ensuite de bas en haut, ne pouvaient s'accommoder que très-dificilement à ce changement de direction.

Enfin, après beaucoup de temps et de recherches, je reconnus la position des deux bouts de l'intestin, celle de l'éperon et de la cloison. Dès-lors, et sans perdre de temps, j'introduisis séparement et je portai à la plus grande hauteur possible les branches de l'entérotôme dans chacun de ces bouts, et après les avoir articulées, je serrai médiocrement leurs mors; le malade n'éprouva aucune douleur; le lendemain la pression fut augmentée, et le malade n'éprouva que de légères coliques. Au bout de quelques jours les pinces devinrent un peu mobiles; vers le sixième jour il y eut des selles peu abondantes. Du septième au huitième jour les pinces tombèrent; leurs mors n'étaient séparés que par une bande membraneuse enlevée à l'intestin, et dans laquelle on retrouva toutes les tuniques des deux parois adossées.

La longueur de cette membrane, mince et sèche comme du parchemin, était de vingt lignes, sa largeur de deux lignes. Ces dimensions donnaient exactement la mesure de la profondeur à laquelle l'entérotome avait été enfoncé, et par conséquent celle de la perte de substance que la cloison des intestins avait éprouvée.

A dater de ce moment, les matières reprirent rapidement leur cours par l'anus naturel, et leur sortie par l'anus accidentel put être empêchée à l'aide d'une compression dont les agens et le mode furent très-variés.

Digitized by Google

Cependant, quoique l'anus accidentel fût devenu inutile et qu'il se fût même beaucoup rétréci, il ne se cicatrisait pas encore. Pour obtenir cette cicatrice, j'eus successivement recours à l'obturation de son entrée avec des boulettes de charpie chargées de colophane; à la compression exercée à l'aide d'un spica, à l'aide d'un bandage herniaire simple; au rapprochement de ses bords avec des bandelettes de diachilon gommé, à leur cautérisation avec le nitrate d'argent fondu.

J'allai plus loin, car voyant la résistance opiniâtre que cette ouverture, réduite à une ligne tout au plus de diamètre, opposait à l'entière cicatrice, j'osai faire l'excision de ses bords formés par la peau et par la membrane muqueuse; je les rapprochai ensuite à l'aide d'une suture enchevillée; plus tard j'eus recours à un instrument de compression dont je parlerai ailleurs; enfin, au bout de quatre mois de soins, j'eus la satisfaction de présenter à la Faculté de Médecine ce malade entièrement guéri de son anus accidentel, et parfaitement rétabli des graves altérations qu'il avait apportées dans tout son être : tel a été le résultat de la première opération pratiquée avec l'entérotôme.

Voici quelques règles sur l'application de cet instrument : Le premier soin à prendre lorsqu'on veut faire usage de l'entérotôme, doit être de chercher et de trouver l'orifice de chacun des deux bouts de l'intestin, et de déterminer, avec exactitude, la direction du canal dont il est la terminaison; c'est ordinairement la partie la plus longue et la plus difficile de l'opération.

Guidé par l'écoulement des matières on trouve, il est vrai, sans beaucoup de peine, l'orifice et la direction du bout supérieur de l'intestin : il n'en est pas de même du bout inférieur; il faut souvent employer une sonde mousse, le doigt et plusieurs jours d'observations attentives pour le rencontrer.

Digitized by Google

La position des orifices et la direction de chacun des bouts de l'intestin étant bien déterminées, le malade étant couché sur le dos, on saisit de la main droite l'une des branches de l'entérotôme, qu'on dirige avec ou sans l'indicateur de l'autre main, vers l'un des orifices de l'intestin; on l'engage dans cet orifice, et on la fait pénétrer, suivant les cas et le besoin, jusqu'à un, deux, trois et même quatre pouces de profondeur. Cela fait, on confie à un aide le soin de fixer cette première partie de l'instrument; on saisit de la même manière la seconde branche et on l'introduit, avec les mêmes précautions et à la même hauteur, dans l'autre bout de l'intestin. Les deux branches sont alors rapprochées, réunies, et articulées à la manière du forceps, en engageant le tenon de l'une dans la mortaise de l'autre. L'opérateur les fixe solidement ensemble, en faisant exécuter au tenon un demi-tour qui le place en travers de l'ouverture qui l'a reçu. Il suffit dès-lors, pour avoir prise sur l'intestin, de rapprocher les branches de l'entérôme; ce qu'on obtient en pressant les manches de cet instrument, comme lorsqu'on veut faire agir des ciseaux.

L'action de l'entérotôme devant être lente, graduée, et devant durer sept ou huit jours, on ne pouvait confier qu'à une puissance mécanique le soin de soutenir et d'accroître au besoin cette action. C'est ce qu'on obtient en passant à travers la mortaise de l'un des manches, et en engageant dans le trou taraudé de l'autre la vis de pression dont la marche rapproche les deux manches de l'instrument. Par ce moyen, on porte l'action des lames au point d'éteindre la vie dans les parties qu'elles embrassent.

On ne doit pas craindre de porter, dès le premier jour, la pression de l'entérotôme jusqu'à suspendre la vie dans les parties; car c'est par là, sans aucun doute, qu'on prévient tout sentiment de douleur, et tout risque d'inflammation; on doit même aug-

Digitized by Google

menter cette pression tous les deux jours, en faisant exécuter quelques tours à la vis, pour éviter que la circulation, en se rétablissant sur quelque point de la cloison, ne rende la section des parties incomplète et l'opération imparfaite.

Il semble, au premier coup-d'œil, qu'un instrument porté dans la profondeur du ventre; qu'une pression sur les entrailles élevée au point d'éteindre la vie dans deux de leurs parois, devraient produire des douleurs, des coliques, des vomissemens, la suspension ou, du moins, l'interversion du cours des matières stercorales, et, par suite, des désordres plus ou moins grands dans l'économie animale; que l'inflammation excitée par la présence et par l'action de cet instrument devrait s'étendre rapidement des parties auxquelles il est appliqué au péritoine et au canal intestinal.

Les expériences faites sur les animaux vivans avaient déjà éloigné ces craintes. L'observation de ce qui se passe chez l'homme les a complètement dissipées. En effet, la plupart des malades auxquels notre opération a été pratiquée, n'ont éprouvé que de faibles douleurs au moment de l'application de l'entérotôme. Un petit nombre seulement a éprouvé des coliques, des nausées ou des vomissemens. Les matières qui parcourent le canal intestinal ont suivi leur marche accoutumée; l'inflammation s'est bornée aux parties saisies par les lames de l'instrument, et elle ne s'est étendue, ni par continuité, ni autrement aux parties voisines ou éloignées. Il n'y a eu ni frissons, ni fièvre, ni insomnie, et, sauf quelques exceptions rares et que nous indiquerons, le calme de ces malades a fait un contraste étonnant avec les accidens que l'on était en droit de redouter d'une semblable opération.

Dans les premiers temps de son application, l'entérotôme est fixe sur l'intestin qu'il a saisi; au bout de quelques jours il devient un peu mobile. Cette mobilité augmente progressive-

Digitized by Google

ment jusqu'à ce qu'enfin il tombe de lui même, sans efforts, sans traction, sans douleur et sans écoulement de sang; et cette chute a constamment eu lieu du septième au dixième jour chez les malades qui ont été opérés par nous.

Lorsque l'instrument est tombé, on trouve toujours ses mors dans un grand état de rapprochement et séparés seulement par une bande membraneuse, de couleur brune, longue de trois et quatre pouces, large de deux à trois lignes, épaisse d'un quart de ligne, sèche et résistante comme du parchemin. Si l'on fait macérer, pendant quelques heures, cette lanière dans de l'eau tiède, elle se déploie, elle prend de la souplesse et de l'épaisseur : elle se dédouble, et bientôt on peut y distinguer et y compter les tuniques des deux intestins adossés. C'est, en effet, aux dépens des intestins qu'est formée cette lanière, et ses dimensions donnent la mesure exacte de la perte de substance qu'ils ont éprouvée en tous sens.

Nous avons plusieurs fois constaté, en comparant la longueur des branches de l'entérotôme, la profondeur à laquelle elles avaient été portées dans l'intestin et la longueur de cette bande membraneuse, que les deux bouts de l'intestin avaient subi une division longitudinale de trois à quatre pouces chacune, et par conséquent de six à huit pouces en tout, et une perte de substance de deux à trois lignes dans une étendue semblable en largeur.

C'est à l'aide de cette divison et de cette perte de substance que se trouvent détruits et l'éperon et la double cloison qui séparent les deux bouts de l'intestin, et que se trouvent rétablies la communication si long-temps interceptée entr'eux, et le cours de matières stercorales. Souvent même les premiers signes du rétablissement du cours des matières, dans le bout inférieur, précède la chute de l'entérotôme; dans tous les cas de légères coliques surviennent, des évacuations ont lieu qui fournissent d'abord les

Digitized by Google

matières blanches et albuminiformes contenues dans les intestins inférieurs; et bientôt après les matières stercorales transmises par les intestins supérieurs.

Dans les premiers temps les évacuations sont nombreuses, liquides et accompagnées de coliques et d'épreintes, phénomènes dus, sans doute, à ce que l'intestin inférieur est irrité par le contact des matières stercorales dont il avait, depuis long-temps, perdu l'habitude. Bientôt cependant les coliques diminuent; elles cessent par degrés, ainsi que les épreintes; les matières stercorales reprennent de la consistance; leur évacuation devient plus rare et plus régulière, l'appétit se modère, la faiblesse et la maigreur font place à la force et à l'embonpoint.

Il ne reste dès lors qu'à oblitérer l'ouverture des parois de l'abdomen, dernière trace de l'anus contre nature; mais nous devons le dire, cette partie de la cure est la plus longue et la plus difficile. La section lente et graduée de la double cloison qui sépare les intestins n'exige pas plus de huit jours; le cours des matières stercorales est rétabli et régularisé en moins de temps encore; tandis qu'il faut plusieurs semaines, souvent même plusieurs mois pour obtenir l'oblitération de l'ouverture des parois de l'abdomen; quelquefois même cette oblitération a été entièrement refusée à nos efforts, bien que l'ouverture des parois de l'abdomen fût devenue inutile et qu'on pût la tenir fermée, pendant huit, dix, douze ou quinze jours consécutfs, sans que les malades éprouvassent le moindre accident.

Telle est la méthode que nous avons imaginée contre les anus accidentels, rebelles au temps, aux efforts de l'art et à ceux de la nature. Nous avons fait voir, par l'histoire du nommé Ménage, comment elle s'applique aux anus accidentels produits par la gangrène de l'intestin. L'observation suivante, remarquable sous beaucoup d'autres rapports, prouvera qu'elle ne s'ap-

Digitized by Google

plique pas avec moins de succès à ceux qui résultent de plaies avec perte de substance à l'intestin.

Louis Trubert, batteur en grange, âgé de 42 ans, marié et père de cinq enfans, entra à l'Hôtel-Dieu, le 15 mars 1824, pour y être traité d'un anus accidentel. Ce malade, d'une petite taille et d'une bonne constitution, mais d'un tempérament sec, bilieux et mélancolique, était porté à s'isoler du monde et des siens; il avait des facultés intellectuelles très-bornées, et une grande tenacité dans les idées. Sa figure était empreinte tout à la fois de tristesse et de nullité; ses paroles étaient rares, lentes, et bornées à quelques monosyllabes. Son teint était jaune, terreux; sa faiblesse et sa maigreur étaient excessives.

Un effort fait par lui, dix-huit ans avant son entrée à l'hôpital, avait donné lieu à la formation, par l'anneau inguinal gauche, d'une hernie qu'il négligea de contenir. La tumeur augmenta insensiblement de volume, et donna lieu, de temps en temps, à des coliques et à plusieurs dérangemens dans les fonctions digestives. Au bout de quinze ans, elle avait acquis le volume de la tête d'un enfant à terme, et elle était en grande partie irréductible.

Fatigué par la présence et par le volume de cette hernie, et devenu, à ce qu'il croyait, l'objet de la risée publique à raison de son infirmité, Trubert s'isola de plus en plus de ses semblables, et, sans cesse occupé d'idées sinistres, il imagina qu'il pouvait être délivré de son incommodité par une opération. Avec le temps, cette idée se développa, se fortifia, s'enracina au point qu'il prit un jour le parti de se débarrasser lui-même de sa hernie. Dans ce dessein, et sans avoir communiqué son projet à qui que ce soit, il se fit, avec un couteau grossier, une large incision au scrotum : il ouvrit le sac herniaire, et ne fut arrêté, dans sa tentative inouïe, que par l'issue d'une anse intestinale de dix-huit pouces de longueur.

Digitized by Google

A cet aspect, étonné et effrayé tout à la fois, Trubert appella du secours et fit venir ensuite un médecin, M. le Dr Bossidet de Beaumont (Oise), qui, après avoir agrandi la plaie, réduisit, non sans peine, l'intestin déjà étranglé. La plaie fut réunie par première intention, et le malade fut assez heureux pour guérir sans accident. Mais sa hernie et sa manie persistèrent, et l'insuccès de sa première tentative ne guérit pas Trubert de son idée fixe.

En effet, persuadé qu'une opération faite plus à fond, comme il l'a dit depuis, était le seul moyen de le débarrasser de sa hernie, il refusa de porter un bandage comme étant un palliatif insuffisant, et il suspecta même les intentions de ceux qui le pressaient d'user de ce moyen. Tout entier à l'idée dont il se nourrissait du matin au soir, et dont sa vie et ses occupations monotones étaient peu propres à le distraire; oubliant, et les douleurs, et les dangers, et le peu de succès de sa première tentative, il saisit la première occasion qui se présenta pour la renouveler, résolu, cette fois, de s'affranchir de tous les tourmens que son mal lui causait, en enlevant, par sa racine, la tumeur qu'il regardait comme une superfétation incommode.

Le 22 février 1824, trois ans après la première tentative, sa femme étant sortie, Trubert se mit à l'ouvrage, pour me servir de ses expressions; et, armé d'un simple Eustache, qu'il avait eu soin d'affiler, il se fendit de nouveau le scrotum, pénétra dans le sac herniaire, et, l'intestin s'étant aussitôt présenté à ses regards, plus hardi que la première fois, il le saisit et en retrancha, tant bien que mal, une partie.

Cependant, la douleur, l'écoulement du sang et des matières fécales ébranlèrent encore un fois sa résolution; il hésita un instant, il rejeta bientôt l'instrument homicide, enfin il envoya de nouveau chercher son médecin. Celui-ci agrandit encore l'ou-

Digitized by Google

verture du scrotum, chercha les deux bouts du canal divisé, et pratiqua, pour les réunir, plusieurs points de suture. Cette suture fut sans effet quant à l'union des deux bouts de l'intestin; mais du moins ces bouts s'enflammèrent, s'unirent aux lèvres de la plaie, et un anus artificiel s'établit.

La portion d'intestin enlevée appartenait à l'intestin grêle: elle avait deux pouces et demi de longueur; et elle ne formait pas un cylindre entier; ce cylindre était interrompu en deux points: d'abord à l'une de ses extrémités, dans l'étendue d'un demi-pouce, et ensuite vers son milieu, dans une autre étendue de trois quarts de pouce du côté du mésentère.

L'anus contre nature étant bien établi, M. Bossidet qui avait deux fois sauvé Trubert des suites de sa manie, me l'adressa à l'Hôtel-Dieu pour qu'on le soumît, s'il y avait lieu, au traitement que j'ai décrit.

A son entrée à l'hôpital, il existait, au côté gauche du scrotum, une tumeur allongée, du volume de la tête d'un fœtus à terme, et qui s'étendait de l'anneau inguinal jusqu'au fond des bourses. Elle était dure, rénittente, en partie réductible, et elle offrait, antérieurement et inférieurement, une plaie ou une surface d'un rouge vif, formée en bas par le scrotum, en haut par deux bouts d'intestin, renversés sur eux-mêmes et repliés de façon à former plusieurs contours: ils étaient placés l'un à côté de l'autre; celui de droite fournissait des fèces demi-fluides mêlées à des matières non digérées, tels que des morceaux de carotte et autres légumes. Cet écoulement était continuel et involontaire. L'autre bout d'intestin était rétracté, et ne fournissait rien.

Le malade se plaignait de cuissons à la plaie et dans le voisinage, de coliques, et il avait en outre une douleur permanente, accompagnée de tension, dans la région iliaque gauche. Il était d'ailleurs dans un état de saleté qu'il rendait plus dégoûtant en-

Digitized by Google

core par son immobilité, l'habitude et le goût qu'il avait de pétrir sans cesse ses excrémens, comme le font beaucoup de maniaques.

Après quelques jours d'observation, les deux bouts d'intestin renversés furent réduits; un bandage compressif fut appliqué sur l'ouverture de l'anus accidentel; des lavemens furent administrés et des alimens donnés avec ménagement. Mais la compression ne put pas être supportée : elle fut essayée à plusieurs reprises, et chaque fois elle donna lieu à des accidens qui obligèrent enfin à y renoncer.

Cependant le malade maigrissait et il s'affaiblissait, malgré le soin qu'on avait de rendre de jour en jour son alimentation plus forte. Je me décidai alors à faire des recherches dans la vue de déterminer les rapports et la disposition des deux bouts de l'intestin. Je trouvai que le bout *stomacal* se plongeait au fond du scrotum où il formait des circonvolutions inextricables, et que le bout *rectal* se portait directement vers le canal inguinal.

L'incertitude dans laquelle je restai sur la direction du bout stomachal de l'intestin, unie à l'état de faiblesse, de maigreur et de manie du malade, m'empêchèrent d'abord de songer à le débarasser de son infirmité, et je me bornai à le faire nourrir et tenir avec propreté. Cependant ce malade devint de jour en jour plus triste et plus taciturne, sans qu'on pût en deviner la cause. Enfin il rompit le silence et fit entendre sa voix pour invoquer le bienfait de l'opération par laquelle il avait entendu dire qu'on pourrait le guérir de ses dégoûtantes infirmités.

Je ne prêtai d'abord qu'une faible attention à sa demande qui pouvait bien n'être que l'effet d'un caprice du moment. Cependant il la renouvella chaque jour : bientôt elle l'occupa exclusivement, et elle acquit enfin la tenacité d'une idée fixe. Il me parut alors que, si on ne se rendait pas aux vœux du malade, sa funeste

Digitized by Google

manie pourrait bien le porter à se faire une troisième opération. Craignant donc également de le voir périr de consomption ou de le voir se porter à de nouveaux actes de démence; et, persuadé que, malgré sa faiblesse et sa maigreur, il existait encore pour lui quelques chances de guérison, je me déterminai à l'opérer le 31 mai, ce qui eut lieu en présence de MM. Larrey, Aumont et Sanson.

J'introduisis séparément les branches de l'entérotôme dans chacun des bouts du canal intestinal, et je les enfoncai aussi profondément que possible. La branche introduite dans le bout stomacal ne put être portée qu'à la profondeur de deux pouces et demi à trois pouces, et je fus obligé d'arrêter l'entérotôme à cette hauteur, de serrer et de fixer l'instrument dans la position où il se trouvait.

Dans la première journée il n'y eut qu'un peu de douleur au ventre, et les matières s'écoulèrent librement par l'anus contre nature. Le second jour, il existait une tuméfaction œdemateuse et un peu de rougeur au bord de l'anus artificiel; il y avait absence de douleur au ventre : une lueur de contentement se fit remarquer sur la figure du malade. Les troisième, quatrième et cinquième jours, il parut mieux encore. Les sixième et septième jours des coliques légères se firent sentir. Le huitième jour l'instrument se détacha, et les deux cavités de l'intestin n'en formèrent plus qu'une.

Nous trouvâmes, comme de coutume, dans la rainure de la branche femelle de l'entérotôme, le *septum* des intestins formé de huit tuniques membraneuses. Il avait moins de trois pouces de long, sur quelques lignes de large. Il était sec et noir. La surface de l'instrument était d'un jaune rouge, produit par l'action des matières hydrosulfureuses au milieu desquelles il avait séjourné.

Digitized by Google

A dater de ce moment, des lavemens furent donnés chaque jour. Des gaz stercoraux commencèrent à se frayer un passage par le bout inférieur de l'intestin; mais les matières stercorales continuèrent à passer par l'anus accidentel. Aussi la maigreur et la faiblesse du malade ne cessaient pas d'augmenter. Au bout de quinze jours seulement de l'opération, Trubert crut avoir rendu des matières par le fondement, et le volume de la tumeur commença à diminuer. Quelque temps après des coliques se firent sentir : leur violence semblait devoir épuiser ce qui restait de forces au malade; cependant des évacuations s'établirent par l'anus naturel : elles se régularisèrent, et bientôt le malade retrouva des forces et un peu d'embonpoint.

Le volume de la tumeur ne cessait pas de diminuer à mesure que les matières reprenaient leur cours ordinaire; néanmoins l'anus accidentel continuait à donner passage à quelques matières stercorales. Persuadé qu'il suffirait, pour les obliger à suivre en totalité leur cours naturel, de fermer hermétiquement l'ouverture accidentelle de l'intestin, j'appliquai un compresseur à l'aide duquel je rapprochai et tins appliquées l'une à l'autre les lèvres de la plaie.

Ce compresseur se compose de deux arcs de cercle très-ouverts, applatis, égaux, longs de quelques pouces, larges de quelques lignes, placés parallèlement l'un à l'autre, surmontés chacun d'une tige d'un pouce et demi à deux pouces de hauteur; ces tiges sont unies par une traverse fixe sur l'une d'elles, mobile sur l'autre, qui la reçoit dans une fente dont elle est percée : au-dessous de cette traverse est une vis qui prend appui sur une des tiges, se meut sur l'autre, et dont les mouvemens successifs, à droite et à gauche, produisent, suivant le besoin, l'écartement ou le rapprochement des arcs compresseurs; ceux-ci étant garnis de linge ou même rembourrés, on les écarte, on soulève

Digitized by Google

la peau du voisinage de l'anus accidentel, on insinue le pli qu'elle forme entre les arcs. Quelques mouvemens imprimés à la vis, de la droite vers la gauche, rapprochent ces arcs, les appliquent de plus en plus étroitement sur les côtés de l'anus accidentel, qui s'en trouvent pressés au point que tout passage par cette ouverture est enfin interdit aux matières stercorales. Je laisse de côté les observations curieuses auxquelles l'emploi de cet instrument a donné lieu, et je me borne à celles qui sont indispensables à mon sujet.

Ce que j'avais prévu arriva; la presque totalité des matières prit son cours par l'anus naturel. Une constriction plus forte du compresseur obligea, plus tard, ce qui suintait encore, entre les lèvres de la plaie, à suivre la même route. Alors pour la première fois, tout écoulement cessa par l'anus contre nature; et, pour la première fois aussi, depuis qu'il était à l'hôpital, on crut apercevoir un sourire sur la figure du malade empreinte, jusque là, de tristesse et de douleur.

Cependant le compresseur tombait quelquefois, et quelque fois aussi il produisait des excoriations qui obligeaient à le lever. Alors les matières sortaient de nouveau par l'anus accidentel, et le malade perdait aussitôt ce qu'il avait acquis de forces et d'embonpoint, pendant que les matières avaient suivi leur cours ordinaire. Cette observation, qui fut répétée un grand nombre de fois, me fit sentir la nécessité d'employer un moyen dont l'action fût assez douce pour être supportée, et assez forte pour s'opposer efficacement à la sortie des matières; et, pour cela, j'eus recours à un bandage herniaire dont l'action, permanente et douce, s'est opposée avec efficacité à tout écoulement au dehors.

Ces divers moyens de compression n'ont pas eu seulement pour effet de rétablir le cours naturel des matières stercorales;

Digitized by Google

ils en ont eu un autre auquel on ne s'attendait pas, celui d'achever de faire rentrer la hernie dont le volume et la gêne avaient troublé l'esprit de notre malade au point qu'on l'a vu. Depuis le rétablissement définitif du cours des matières par les voies naturelles, le malade a pris de la force et de l'embonpoint; et cette amélioration a coïncidé si exactement avec le passage des *fèces* par le rectum qu'il a suffi d'examiner la figure du malade pour savoir si ce passage était ou non interrompu.

Un lambeau triangulaire de peau, situé à la partie supérieure de l'anus artificiel et résultant de l'incision irrégulière que le malade avait faite, ayant semblé propre à fermer entièrement ce qui restait de son infirmité, ce lambeau fut cautérisé avec du nitrate d'argent fondu, ainsi que les bords de l'ouverture, sur laquelle il fut appliqué et maintenu à l'aide d'un appareil compressif, et, aujourd'hui, ce lambeau est cicatrisé avec les bords de cette ouverture qu'il ferme complètement.

Ainsi s'est trouvé guéri, en moins de cinq mois, un malade qui s'était deux fois ouvert un sac herniaire volumineux; qui avait mis une première fois ses intestins à nu, sans les endommager; qui les avait mis une seconde fois a nu, et leur avait fait éprouver une perte de substance de plusieurs pouces; qui, par suite de cette plaie, était affecté d'anus accidentel compliqué tout à la fois de hernie et de renversement de l'intestin; qui était arrivé au dernier degré du marasme par défaut de nutrition, et n'a commencé à reprendre ses forces qu'a dater de l'instant où le cours des matières a commencé à se rétablir par les voies naturelles; et qui, chose plus remarquable encore, s'est trouvé débarrassé, en même temps, d'une énorme hernie adhérente, dont les incommodités lui avaient fait naître l'idée de l'opération qu'il avait deux fois osé pratiquer sur lui-même.

Je n'oserais affirmer encore que Trubert sera rétabli de son

Digitized by Google

aliénation mentale; il ne dit, il ne fait pourtant rien qui ne soit conforme à la saine raison, et tout porte à penser qu'il est revenu, pour le moins, à l'état où il était avant que sa hernie l'eût porté à des actes qui devaient avoir des suites mortelles.

Je pourrais multiplier les exemples de guérison d'anus accidentels opérés suivant la méthode que je viens d'exposer; je m'en abstiendrai pourtant : d'abord parce qu'ils n'apprendraient, sur la méthode que j'ai voulu faire connaître, rien de plus que les cas qui viennent d'être rapportés; et ensuite, parce que les variétés qu'ont offertes ces cas fatigueraient, sans fruit, l'attention de l'Académie. Mais, à défaut d'observations détaillées, je dois faire connaître le résultat général des opérations pratiquées suivant la méthode que j'ai exposée. Ce résultat, présenté avec fidélité, permettra, mieux que des faits isolés, d'apprécier la valeur de la méthode qui est l'objet de ce Mémoire.

Cette méthode n'est pas une simple théorie destinée à surcharger inutilement le domaine de la science; ce n'est pas non plus une de ces méthodes que la rareté de leur application doive rendre indifférente: elle est essentiellement pratiquée, ainsi qu'on l'a vu; et la maladie pour laquelle elle a été imaginée est assez commune pour que chaque année en conduise un certain nombre dans les hôpitaux de la capitale, et pour qu'il en existe, en même temps, plusieurs centaines en Europe.

Déjà cette méthode semble avoir reçu la sanction de l'expérience; car, bien qu'elle n'ait été rendue publique que par mes leçons orales, plusieurs excellens ouvrages publiés sur ces leçons, l'un par M. Breschet, dont le monde savant connaît les lumières et la modestie; l'autre par M. le Dr Reisinger, jeune médecin que l'Allemagne nous avait envoyé et qu'elle nous a trop tôt enlevé; un troisième par MM. Sanson et Bégin, sur la médecine opératoire un quatrième par M. Jalade Lafond sur les bandages her-

Digitized by Google

niaires; un grand nombre de thèses soutenues dans diverses facultés, et beaucoup de jeunes médecins sortis de nos écoles, l'ont répandue et l'ont fait adopter dans presque toute l'Europe, et elle a été assez souvent mise en pratique pour qu'on puisse la soumettre, dès ce jour, au *calcul des résultats*, seule manière infaillible d'apprécier la valeur des méthodes en médecine.

Il résulte donc, tant des faits recueillis dans ma pratique que de ceux qui m'ont été communiqués ou qui ont été rendus publics par divers médecins, que quarante et une opérations d'anus accidentels ont été pratiquées à l'aide de l'entérotôme; savoir, vingt et une par nous, et vingt par d'autres praticiens, parmi lesquels j'aime à citer M. le professeur Lallemant, de Montpellier, un de mes disciples les plus illustres et les plus chers.

Les trois quarts de ces opérations ont été nécessitées par des gangrènes consécutives à des hernies étranglées, et l'autre quart par des plaies avec perte de substance plus ou moins considérables à l'intestin;

De ces quarante et une opérations, trois seulement ont été suivies d'accidens mortels, causés, dans un cas, par un épanchement présumé de matières stercorales dans le ventre; dans un autre cas par une indigestion; dans le troisième enfin par une péritonite produite, sans doute, par la continuité existant entre les tissus intéressés par l'opération, et le péritoine. Tous ces accidens ont été de nature inflammatoire, quelle qu'en ait été d'ailleurs la cause, et ils ont résisté aux remèdes les plus appropriés et les plus énergiques.

Des trente-huit malades restant, le plus grand nombre n'a éprouvé aucun accident fâcheux, quelques-uns ont eu, il est vrai, des coliques, des nausées, et même des vomissemens; mais il a été facile d'y remédier par des boissons chargées

Digitized by Google

d'acide carbonique, par des applications de sangsues au fondement et de fomentations émollientes sur le ventre.

Tous n'ont pas été également bien guéris. Neuf ont conservé, quoi qu'on ait pu faire, des fistules plus ou moins étroites, qui les ont obligés à porter constamment un bandage sous peine d'avoir un écoulement involontaire, plus ou moins abondant et plus ou moins incommode, de gaz, de mucosités, de bile ou même de matières stercorales. En revanche vingt-neuf malades ont été guéris complètement et radicalement dans l'espace de deux à six mois de temps.

Ainsi, en considérant cette opération sous le rapport de ses dangers, elle n'a été mortelle qu'a un individu sur quatorze; et, en la déchargeant des accidens causés par une indigestion qui ne sauraient lui être attribués raisonnablement, sa *léthalité* se réduit à un vingtième des malades opérés; résultat qui a droit d'étonner lorsqu'on le compare à celui des autres grandes opérations de la chirurgie, et lorsqu'on réfléchit au siége, à la nature, à la susceptibilité et à l'importance des parties sur lesquelles on opère. Ce résultat ne peut être conçu et expliqué que par le mode d'action, lent et gradué, de l'enterotôme sur les parties auxquelles il est appliqué.

En considérant cette opération sous le rapport de son efficacité, on voit qu'un quart des malades n'a été guéri que de l'écoulement involontaire des matières stercorales par l'anus artificiel, et que ces malades sont restés soumis à la nécessité de porter constamment un bandage, condition incomparablement meilleure, cependant, que celle dans laquelle ils étaient auparavant; mais on voit qu'elle a guéri radicalement les trois autres quarts des malades, sans qu'ils aient été sujets, comme ceux dont la guérison est spontanée, à des accidens, à des déchirures

Digitized by Google

de cicatrice; ce qui s'explique fort bien par la différence des procédés que la nature et l'art ont employés pour opérer ces guérisons: l'une ne pouvant qu'agrandir lentement et d'une manière insuffisante les voies de communication entre le bout supérieur et l'inférieur; l'autre les rétablissant tout à coup et leur donnant de très-grandes dimensions.

Enfin, et en réunissant ici les cures imparfaites à celles qui ont été complètes et radicales, on trouve que trente-huit individus, sur quarante et un opérés, c'est-à-dire dix-neuf sur ving, ont été débarrassés d'incommodités dégoûtantes pour eux, repoussantes pour les autres, et, ce qui est plus important, du danger de périr dans le marasme et la douleur (1).

On vient de voir que neuf malades sur quarante et un, c'est-à-dire, un sur cinq environ, n'avaient été guéris que de l'écoulement continuel et involontaire des matières stercorales au dehors; qu'ils avaient conservé une fistule plus ou moins grande et plus ou moins disposée à laisser échapper des matières gaseuses, muqueuses, bilieuses ou stercorales; et que, pour mettre ces malades à l'abri de l'incommodité de ces écoulemens, il avait été nécessaire de leur faire porter constamment un bandage compressif.

C'est quelque chose, sans doute, que d'avoir rétabli, chez ces malades, la communication des deux bouts de l'intestin l'un avec l'autre, et de les avoir mis en état de supporter, sans accidens,

---

(1) Depuis quatre ans que ce Mémoire a été lu à l'Académie des Sciences, j'ai pratiqué à l'Hôtel-Dieu, et il a été pratiqué, en diverses contrées de l'Europe, un assez grand nombre d'*entérotomies*, suivant la méthode et à l'aide de l'*entérotôme* que j'ai fait connaître dans ce Mémoire: le résultat de ces nouvelles opérations n'altère pas sensiblement celui qu'on vient de lire.

Digitized by Google

une compression qui oblige les matières à passer du bout supérieur dans l'inférieur. Mais il reste encore, je l'avoue, quelque chose à désirer; il reste à trouver les moyens de faire cicatriser, dans tous les cas, une ouverture devenue inutile.

Je suis tellement pénétré de la nécessité de ces moyens, que je n'hésite pas à en proposer la recherche au zèle infatigable des jeunes talens qui font l'orgueil de nos écoles, et qui se pressent dans cette enceinte si libéralement ouverte à quiconque se voue aux progrès des sciences; et je déclare, sans hésiter, que la découverte d'un moyen assuré d'achever promptement, sans danger, et dans tous les cas, la guérison de la dégoûtante maladie dont j'ai osé vous entretenir, devrait être mise au rang des plus importantes dont l'art de guérir puisse se féliciter (1).

---

(1) Je regrette que le cadre dans lequel j'ai été obligé de me renfermer, en parlant à une assemblée de savans qui ne s'occupent pas exclusivement de l'art de guérir, ne m'ait pas permis de donner plus de développement aux principes que j'ai établis. Ces principes, leur développement et l'exposition détaillée des faits qui leur ont servi de base ou d'appui, fourniront, peut-être, un jour le sujet d'un traité complet sur l'anus contre nature.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LES OBSTACLES

APPORTÉS A L'ACCOUCHEMENT

PAR LA

MAUVAISE CONFORMATION DU FOETUS.

(Lu à la Séance de la Section de chirurgie, le 13 septembre 1827.)

PAR A. DUGÈS.

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Si l'étude des phénomènes les plus réguliers, de ceux qui se présentent le plus fréquemment, forme la base de l'obstétrique, comme celle des autres parties de l'art de guérir, la connaissance des cas rares, de ceux qui semblent sortir des règles ordinaires, n'est pas à beaucoup près dépourvue d'importance. Elle est nécessaire surtout à ceux qui se livrent à l'exercice de l'art des accouchemens dans toute son étendue : une sage-femme, par exemple, si elle est à portée de recevoir les secours d'un homme habile, aura fait assez en s'assurant que le cas n'est point ordinaire, que la marche du travail est entravée par un

Digitized by Google

obstacle; mais il faut que l'accoucheur consulté sache démêler la nature de cet obstacle, s'il appartient à la mère ou au fœtus, s'il est dynamique ou mécanique, s'il tient à un vice de situation, de direction ou de conformation : il faut qu'il soit instruit des circonstances qui peuvent simuler une monstruosité, comme de celles qui la caractérisent, qu'il ne s'en laisse pas imposer par des apparences spécieuses auxquelles une imagination alarmée ajoute souvent de nouveaux prestiges, et qu'il sache enfin quelles sont les ressources que l'art peut offrir dans les conditions même les plus difficiles et les plus anormales. Malheureusement on a peu fait jusqu'ici pour accroître sur ce point le domaine de la science, et comme le remarque M. Désormeaux, le merveilleux de ces sortes de cas a le plus souvent absorbé toute l'attention des observateurs. Nonseulement nous suivrons ici le sage conseil de ce praticien en analysant les procédés de la nature et de l'art dans les observations que nous avons en notre pouvoir; mais encore nous présenterons, d'après ces observations et le petit nombre de celles qui ont été publiées avec les détails convenables, un corps de doctrine aussi complet que possible.

Nous ne pourrions, sans la plus extrême confusion, embrasser collectivement, sous le même point de vue, tous les objets que rassemble le titre énoncé en tête de cet opuscule, et le bref exposé de la division que nous allons suivre suffira pour en faire ressortir l'hétérogénéité, et pour motiver, en conséquence, l'isolement des principaux groupes.

1° Nous parlerons d'abord des obstacles qui se rapportent à l'excès de volume du fœtus en tout ou en partie : de l'hydrocéphalie, de l'ascite, etc.

2° Nous nous occuperons ensuite des cas où les difficultés dépendent de l'addition, au corps de l'enfant, de quelque partie d'un jumeau et de la fusion partielle de deux jumeaux.

Digitized by Google

ARTICLE PREMIER.

Excès de volume.

§ I.er

Nul doute qu'une taille considérable de l'enfant ne puisse rendre le travail plus lent, plus douloureux et l'accouchement plus pénible, surtout si les passages sont peu ouverts, peu souples, comme dans un premier accouchement, si le bassin est quelque peu resserré, si enfin à cette grande stature se joint une position peu favorable, comme les fronto-antérieures de la tête, celle des fesses, etc. Mais, à part ces considérations accessoires et toute autre complication, on peut affirmer que de grandes dimensions, dans le corps bien proportionné d'un enfant naissant, ne seront jamais un obstacle complet à la terminaison spontanée de l'accouchement. Il est difficile en effet qu'un fœtus dépasse, dans son accroissement, certaines bornes : ou l'utérus résisterait à une distension plus forte que celle à laquelle il parvient à la fin des grossesses ordinaires, et alors l'enfant, trop comprimé, ne tarderait pas à périr; ou bien cet organe, incapable de soutenir l'effet expansif dû à l'accroissement hypernormal de l'enfant, ouvrirait son orifice et le laisserait échapper.

On dit avoir vu des enfans naissans ayant 23 ou même 25 pouces du vertex aux talons. Ces mesures n'ont sans doute été prises qu'approximativement et par estimation à la vue seulement; la dernière égalerait la taille d'un enfant âgé d'un an (Sabatier, Anat., t. 2, p. 488). La longueur la plus ordinaire est de 18 pouces, et, à ce qu'il paraît, la plus extrême est de 22 (Sabatier, Chaussier). J'ai vu un enfant de cette taille, et le lendemain, un

Digitized by Google

autre un peu moindre : celui-ci n'avait que 20 pouces; il était, comme le premier, d'un embonpoint assez marqué et pesait 9 livres et demie : le premier, par comparaison, me parut devoir peser environ une livre de plus. Le même poids, celui de 10 livres, a été trouvé chez 13 enfans sur 7,883 à l'hospice de la Maternité (Prat. des Acc. t. 1er, p. 148). On sait, depuis les expériences de Rœderer, du professeur Chaussier et autres, que la majeure partie des nouveaux-nés pèse de 6 à 7 livres; on ne voit plus aujourd'hui d'enfans de 20 à 25 livres, et si quelques-uns dépassent le poids indiqué ci-dessus comme point extrême, si Baudelocque et M. Capuron en ont vu plusieurs de 12, et si le premier en a vu un de 13 livres, il ne faudrait point croire qu'il existât en pareil cas, dans la taille, un surcroît proportionnel à celui de la pesanteur : tout dépend de l'embonpoint (Prat. des Acc. L. C.). 22 pouces du vertex au talon sont donc le dernier terme qu'on puisse raisonnablement poser au développement d'un fœtus bien proportionné : or il est facile de prouver que la tête d'un pareil fœtus ne dépassera point les dimensions d'un bassin ordinaire. En effet, on sait que la tête du fœtus, en traversant le détroit supérieur, exécute constamment, dans les cas normaux, une flexion qui met en rapport avec un des diamètres obliques de ce détroit son diamètre sous occipito-bregmatique, lequel n'aurait, même dans le cas qui nous occupe, que quatre pouces ou un peu moins (1). Or cette dimension est de 6 lignes inférieure à celle qu'on assigne généralement au diamètre oblique que nous venons de mentionner. (2) Le diamètre oblique

(1) Ce diamètre est de 3 pouces $\frac{1}{4}$ chez un fœtus de 18 pouces de long. Or, 18 : 39 lignes :: comme 22 : 47 lignes $\frac{2}{3}$.

(2) Je ne parle pas de la réduction dont la tête est susceptible, et que Denman porte à $\frac{1}{3}$ de son volume, exagération manifeste.

Digitized by Google

opposé n'est alors en rapport qu'avec le bipariétal dont l'étendue est semblable à celle du sous-occipito-bregmatique. L'occipito-frontal n'est réellement en rapport avec le détroit abdominal du bassin que dans des positions imparfaites, et il en est, à plus forte raison, de même du diamètre occipito-mentonnier. Eux seuls pourraient opposer des obstacles puissans et même invariables au travail spontané : le premier, en effet, aurait près de 5 pouces (1), et le deuxième 5 pouces et demi (2). Ces diamètres défavorables pourraient s'avancer surtout dans un accouchement où le fœtus aurait présenté son extrémité pelvienne et où l'on aurait cru devoir aider par des tractions mal dirigées à la sortie du fœtus : les efforts naturels, seuls, n'auraient guère cet inconvénient, comme l'a démontré le professeur Désormeaux, parce qu'ils détermineraient une flexion en tout analogue, pour ses effets, à celle qui a eu lieu lors de la présentation du vertex. L'enfant de 22 pouces, que j'ai dit avoir observé, nous a fourni la preuve la plus complète de ce que je viens d'avancer. Il avait, je crois, présenté l'épaule, et l'on avait tenté la version : les membres inférieurs, le bassin et tout le tronc avaient été facilement extraits; les bras même avaient été dégagés sans beaucoup de peine; mais les tentatives faites pour l'extraction de la tête rencontrèrent une résistance telle que l'accoucheur et la sage-femme suspendirent des efforts qui leur paraissaient avec raison exercés en pure perte. On m'envoya chercher à une distance considérable; je ne pus donc arriver qu'assez tard, et je trouvai l'accouchement terminé : la nature avait fait les derniers frais de la délivrance; la tête avait été expulsée dans un mo-

(1) Il y a ordinairement 4 pouces. Or, 18 : 48 :: 22 : 58 $\frac{2}{3}$.

(1) Il y a ordinairement 4 pouces $\frac{1}{2}$. Or, 18 : 54 :: 22 : 66.

Digitized by Google

ment de repos, et l'on n'avait eu à peu près qu'à recevoir l'enfant. Il naquit sans vie; mais sans aucune altération putride. L'autre enfant dont j'ai parlé aussi plus haut, était né également mort, après un accouchement spontané, mais pénible, dans la première position du vertex. Bon nombre d'autres moins volumineux ont survécu sans difficulté à leur naissance qui n'a pas toujours été aussi laborieuse.

C'est donc principalement lorsqu'on se voit forcé de pratiquer la version sur un enfant de grande stature qu'on peut éprouver les difficultés les plus grandes, et c'est alors qu'il faut redoubler de soin pour éviter la décussation du bras sur la nuque, pour tourner la face d'abord vers un des côtés du bassin, puis vers le sacrum, et pour abaisser le menton de manière à rendre le diamètre sous-occipito-bregmatique et le bipariétal seuls parallèles à ceux des détroits pelviens et des organes génitaux externes.

Je ne parle point des autres indications qui peuvent alors se présenter, de l'application du forceps, etc. Les difficultés provenant ici d'un défaut de proportion entre la tête de l'enfant et le bassin de la mère, il est évident que les préceptes sont les mêmes que pour un premier degré de resserrement du bassin (V. Prat. des Acc. XII Mém.): je ne veux insister que sur les difficultés du diagnostic.

De tous les signes qui peuvent donner la connaissance de la grosseur insolite du fœtus, aucun n'est d'une appréciation facile et certaine, aucun n'est par conséquent univoque et péremptoire, si ce n'est l'issue de quelque membre avant l'expulsion du reste du corps. Le volume du ventre après l'écoulement des eaux, l'uniformité de la tumeur qu'il présentait auparavant, la disposition des reliefs que forment ensuite ces inégalités au travers des parois utérines et abdominales, tels sont les signes qui fe-

Digitized by Google

ront distinguer le cas en question 1° d'avec l'hydramnios qui s'efface après l'écoulement des eaux; 2° d'avec l'existence des jumeaux qui donnent au ventre une forme bilobée, et qui en outre font entendre les battemens du cœur en deux endroits différens de la matrice, circonstance nécessairement nulle quand l'abdomen n'est distendu que par un seul enfant volumineux. La percussion ferait encore distinguer cette distension du météorisme; le son est mat dans le premier cas, clair dans le second.

A ces données conjecturales on doit chercher à joindre la mensuration de la partie qui se présente à l'orifice utérin, de la tête par exemple. Divers appareils ont été pour cet objet adaptés au forceps, tels sont le labimètre de Stein, l'arc de cercle de Brulatour, etc. Mais à quoi nous servent-ils quand l'instrument est placé ? C'est avant d'établir les indications, et non après y avoir satisfait, qu'il faudrait avoir les notions que ces instrumens sont supposés fournir. J'élève même des doutes sur l'exactitude de ces résultats tardifs, parce que l'on ne sait jamais assez exactement sur quels points du crâne reposent les cuillers.

M. foulhioux a proposé de mesurer, avec un simple compas, la partie accessible de la tête, et d'établir, sur ces mesures partielles, par un calcul de proportion facile à faire, les dimensions de la totalité. Mais, pour arriver à des résultats voisins de la réalité, il faudrait partir de données rigoureusement fidèles, et c'est ce que ne permettent ni la situation des parties, ni les tégumens souvent tuméfiés qui recouvrent les os, ni la variabilité de grandeur des fontanelles et conséquemment des sutures. Il n'en est pas d'une tête vivante, enfermée dans les organes de la mère, comme d'une tête sèche et qu'on manie en toute liberté. Reste donc l'appréciation à l'aide du doigt introduit dans le vagin; mais que ce moyen est trompeur pour un explorateur peu

Digitized by Google

exercé ! Celui qui ne connaît que de vue la tête du fœtus ne peut se figurer que celle dont il parcourt la surface dans le bassin de la mère ne soit que d'une grandeur ordinaire; elle lui paraît toujours immense (V. Prat. des Acc. t. I^er^ p. 29). L'exercice dissipe aisément cette illusion, et un doigt expérimenté est le meilleur appréciateur des proportions de la tête et du bassin ! Non seulement, en effet, il peut parcourir la première, mais il peut la comparer à la circonférence du détroit supérieur, juger combien elle remplit l'excavation, combien elle presse sur les parois, etc. Or c'est surtout de ces dimensions proportionnelles que l'on peut tirer des conséquences pratiques.

Dans ces sortes de recherches il ne faut pas oublier 1° que la tuméfaction des tégumens du crâne en accroît souvent le volume en hauteur ; 2° que cette tuméfaction, comme étranglée par l'orifice ou l'arcade pubienne, forme une portion de sphère d'un diamètre beaucoup plus petit que celui du crâne en totalité; 3° que, dans le premier temps du travail, la tête, non fléchie encore, offre au détroit abdominal du bassin toute l'étendue du vertex ou ovale supérieur; 4° que, dans un temps plus avancé, c'est l'occiput qui devient plus particulièrement accessible au doigt explorateur. En oubliant ces considérations on s'exposerait à juger la tête plus grosse qu'elle n'est dans les premier et troisième cas, et plus petite au contraire dans le deuxième et le quatrième.

§ II.

Les remarques qui terminent le précédent paragraphe sont totalement applicables à l'excès de volume, borné exclusivement à la tête, sans maladie réelle de cette partie. Cet état n'est pas plus fréquent que celui dont nous venons de parler; nous en avons vu cependant des exemples un peu plus nombreux. Une fois,

Digitized by Google

entre autres, après un accouchement spontané, mais lent et pénible, l'enfant né sans vie nous offrit une tête assez forte pour simuler un commencement d'hydrocéphalie : l'ouverture du cadavre put seule nous détromper. Déjà pourtant le professeur Chaussier avait averti de se méfier de cette erreur (Mémoire sur les vices de Conform. note 6). C'en est assez sur cet objet qui rentre dans celui dont nous avons parlé ci-dessus.

Les thrombus considérables, sous la peau du crâne, méritent quelquefois l'attention du praticien, moins en augmentant le volume de la tête qu'en la déformant et s'opposant à sa rotation, par exemple, lorsque la tumeur s'est engagée dans le vide de l'arcade pubienne et s'y est moulée en quelque sorte (Harnier, Apud Schlegel, t. 2 p. 588). Il en serait plus difficilement de même des infiltrations séreuses ou séro-sanguinolentes des tégumens du crâne putréfié, et cette circonstance ne mérite d'être notée que pour le volume qu'acquiert quelquefois cette peau distendue : elle peut alors faire croire à l'existence d'une hydrocéphalie, dont pourtant on la distingue aisément à sa mollesse même, aux eaux fétides qui s'écoulent alors de l'utérus, à la facilité avec laquelle elle se prête aux dimensions des passages qu'elle traverse, au chevauchement, à la dislocation des os du crâne dont on sent les bords sous la peau. Nul doute que cette déformation cadavérique n'ait constitué la majeure partie des hydrocéphalies externes des anciens auteurs. Donnons maintenant un exemple de la première des dispositions dont nous venons de parler.

Digitized by Google

Ire OBSERVATION.

Tête volumineuse. — Prolapsus du cordon. — Version.

Françoise Mathe, âgée de 41 ans, était parvenue au terme naturel de sa deuxième grossesse sans autre incommodité qu'une assez grande gêne dans la progression. Le 21 pluviose an XII, à 7 heures du soir, rupture de la poche membraneuse. Arrivée à minuit à l'hospice de la Maternité, elle offrit une dilatation à peu près complète et une souplesse parfaite dans le contour de l'orifice utérin : le vertex se présentait en première position sur le détroit abdominal du bassin, et une anse du cordon ombilical, conservant encore ses pulsations, flottait dans le vagin. L'eau de l'amnios continuait de couler par intervalle. Pour éviter les dangers auxquels expose la compression du cordon ombilical, on procéda sans délai à la version. Elle fut commencée sans difficultés, selon les règles ordinaires, et l'extraction fut facile jusqu'à l'apposition de la tête sur le détroit supérieur; mais alors elle fut arrêtée par un obstacle imprévu; vainement exerçait-on, sur les épaules et la machoire inférieure, des efforts, modérés il est vrai, dans la crainte de faire périr le fœtus : déjà on pensait à l'application du forceps, lorsqu'un effort de la mère, aidé de légères tractions peut-être plus convenablement dirigées qu'auparavant, procurèrent l'issue d'une tête dont le grand volume rendit en partie raison des difficultés éprouvées dans les dernières manœuvres de l'opération. Cette tête, exactement mesurée, avait cinq pouces du front à l'occiput, et quatre d'un pariétal à l'autre. L'enfant en totalité ne pesait cependant que 7 livres et demie; le reste du corps en effet ne répondait point, par ses dimensions, à la grosseur

Digitized by Google

extraordinaire de la tête. Malgré les ménagemens dont nous avons parlé, cet enfant, qui était du sexe masculin, ne vécut qu'un quart-d'heure après sa naissance.

Quant à la mère, à peine délivrée du placenta, elle se plaignit de douleurs vives dans les lombes : bientôt cette douleur, de plus en plus croissante, se concentra dans la région des symphyses sacro-iliaques, et se fit sentir, avec non moins d'intensité, dans la symphyse pubienne. Le doigt porté dans le vagin fit reconnaître, entre les os que cette dernière assemble, un écartement de deux à trois lignes; on reconnut aussi que le détroit abdominal était un peu resserré. Les antiphlogistiques locaux et généraux (sangsues, cataplasmes, bains, saignée) diminuèrent, par degrés, les accidens : au bout d'un mois la malade commençait à marcher; la convalescence à été longue encore, mais suivie enfin d'un rétablissement complet.

Plusieurs points méritent de fixer l'attention dans les détails de ce fait : on y voit d'abord que les difficultés éprouvées dans l'extraction de la tête ne dépendaient pas seulement de son volume, mais encore d'une certaine étroitesse du bassin, et peut-être de la direction des efforts exercés sur le tronc du fœtus : ce qui le ferait soupçonner, c'est que cette tête, qui résistait aux tractions de l'opérateur, a cédé aux impulsions de la mère. Il faut remarquer encore que l'écartement des symphyses du bassin n'a pas été exclusivement dû au volume du crâne de l'enfant; mais que la femme y était éminemment prédisposée ainsi que le dénotent la gène et la douleur qu'elle éprouvait en marchant dans les derniers temps de sa grossesse; il existait en effet alors une sorte de claudication.

Digitized by Google

§ III.

HYDROCÉPHALIE.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter sur la nature de cette hydropisie cérébrale, sur ses causes éloignées et prochaines, ni sur les déformations qu'elle peut laisser en disparaissant: toutes ces questions sont relatives à l'étude physiologique et pathologique du fœtus plutôt qu'à celle de la parturition. Nous ne parlerons que de la fréquence de cette maladie à l'époque de la naissance, des moyens de la reconnaître, des effets qui en résultent par rapport au travail puerpéral, et de la manière de suppléer, en pareil cas, à l'impuissance de la nature.

A. *Fréquence.*

En compulsant les registres que m'a laissés madame Lachapelle, je trouve, sur 43,555 accouchemens qui ont eu lieu à l'hospice de la Maternité du 21 janvier 1799 au 31 décembre 1820, c'est-à-dire dans l'espace de 21 ans a peu de chose près, je trouve, dis-je, mentionnés seulement 15 cas d'hydrocéphalie réelle: ainsi la proportion de ces cas à la masse est de 1 à 2904. On doit donc s'attendre à les rencontrer fort rarement dans la pratique civile, et se bien garder d'en soupçonner l'existence sur de vagues indices, sur un simple retard dans la marche du travail par exemple.

B. *Signes.*

Il en est quelques-uns qu'on peut nommer rationnels ou conjecturaux; ce sont certaines circonstances qui peuvent passer

Digitized by Google

pour causes productrices de l'hydrocéphalie, comme une infiltration séreuse considérable dans le tissu sous cutané chez la mère pendant la grossesse, une ascite ou seulement une très-grande quantité d'eau dans l'amnios. Nous mettons au même rang une sorte d'hérédité; si, par exemple, une femme a déjà mis au monde un ou plusieurs enfans atteints de cette hydropisie, si elle même porte un front large et saillant, une grosse tête, si elle est lymphatique et disposée à l'anasarque, on pourra craindre que chacune de ses grossesses ne reproduise un enfant hydrocéphale (1). Mais ces conjectures n'apprennent rien sur la gravité du cas, ni sur les secours qu'il réclame; c'est donc aux signes sensibles, à ceux que donne le toucher, qu'il faut particulièrement s'en tenir.

Une surface large et peu convexe qui recouvre tous les points du droit supérieur sans s'y engager, une consistance variée dans les divers points de cette surface mais toujours avec résistance pendant les douleurs, mollesse, fluctuation même, ou ondulations facilement produites par l'action du doigt dans leurs intermissions; voilà ce qu'on trouve de prime abord. En procédant ensuite régulièrement, on pourra reconnaître des portions d'os séparés par des intervalles membraneux, des commissures molles de la largeur du doigt, des fontanelles quelquefois comparables, pour l'étendue, au creux de la main (Baudelocque). Si l'enfant a présenté quelqu'autre partie que le vertex, si la tête n'est accessible au toucher que par la base, l'écartement des os

(1) Je dis ou pourra craindre car cette consequence n'est pas inévitable: j'ai vu naître un enfant parfaitement exempt de cette maladie après six frères qui en ont été atteints à divers degrés; (*Voy.* Ephémérides méd. de Montpellier, t. 2 p. 278 et suiv.)

Digitized by Google

se présentera à un dégré beaucoup moindre, mais toujours aisément appréciable. C'est là le tableau d'une hydrocéphalie considérable : les mêmes signes, mesurés sur une moindre échelle, feront aussi reconnaître une hydrocéphalie médiocre, mais, en outre, la tête, alors plus convexe, sera aussi moins molle et s'engagera davantage dans l'excavation pelvienne. Nous avons indiqué plus haut les caractères d'une infiltration extérieure au crâne; nous pourrions ajouter, pour les infiltrations sanguines, cette mollesse pâteuse qui conserve l'impression du doigt, et c'en sera assez pour faire éviter toute confusion de ces infiltrations avec l'hydrocéphalie. La grosseur d'une tête saine est accompagnée au contraire d'une fermeté des os et d'une étroitesse des fontanelles qui ne permet pas l'équivoque : quelquefois pourtant on rencontre une mollesse des pariétaux qui pourrait donner lieu a de funestes méprises. Cette mollesse tient à l'ossification imparfaite de leur partie interne et postérieure : là ils sont souvent très-minces, percés par des espaces non ossifiés encore, et très-faciles à fracturer même par les seuls efforts du travail. Ils cèdent à la pression en crépitant comme un parchemin sec, et se relevent brusquement de la même manière. Ce caractère est pathognomonique : une fois cependant j'ai vu cette région du crâne absolument membraneuse dans l'étendue d'environ un pouce et demi en tous sens; mais les os voisins ne cédaient point à la pression de la même manière que ceux d'un hydrocéphale, et les sutures qui leur servaient de limites avaient l'étroitesse accoutumée.

Je signalerai encore ici une autre source d'erreur. Il est une direction anormale du fœtus dans laquelle le tronc est dirigé vers les lombes de la mère et la tête appuyée au dessus des pubis; c'est l'obliquité postérieure, niée par Baudelocque et autres; c'est aussi ce que j'ai désigné ailleurs sous le nom de positions

Digitized by Google

suspubiennes du vertex (1). L'axe du fœtus, loin d'être parallèle à celui du détroit supérieur, le croise alors à angle aigu, et la tête reste au dessus appuyée sur la partie antérieure de sa circonférence. La stase du travail dans cet état de choses, l'élévation de la tête et son immobilité malgré les contractions utérines, malgré la bonne conformation du bassin, pourront d'autant plus facilement en imposer qu'on ne sent qu'à peine le vertex du bout du doigt, et qu'on ne peut guère en mesurer le volume par l'opération ordinaire du toucher. Mais, pour ne parler que du signe le plus essentiel, cette élévation même, le vide qui reste entre la tête et l'angle sacro-vertébral, vide dont la main peut s'assurer si le doigt seul n'y parvient pas, en voilà bien assez pour redresser le diagnostic.

C. *Pronostic.*

Les nombreuses différences que peut offrir la quantité d'eau épanchée dans le crâne doivent nécessairement faire varier les résultats de cette difformité, soit par rapport à l'accouchement, soit par rapport à la viabilité du fœtus. Sur ce dernier point surtout, il faut être bien convaincu que, avec un dégré peu intense d'hydrocéphalie, non seulement le fœtus est viable, c'est-à-dire susceptible d'un commencement de vie civile ou extra-utérine, mais aussi curable tant par les efforts de la nature aidée d'un régime et de médicamens convenables, que par l'effet de certaines opérations (compression, ponctions) qui ne doivent

(1) Voyez l'ouvrage que nous avons publié et qui a pour titre; Pratique des Accouchemens, ou Mémoires et observations sur les points les plus importants de l'art; par madame Lachapelle, sage-femme en chef de la maison d'accouchement de Paris; — Paris, 1825 t. 3, p. 295 et 296.

Digitized by Google

point nous occuper ici : nous verrons plus loin combien cette considération peut devenir importante dans la pratique.

Relativement au travail puerpéral, l'hydrocéphalie modérée ne peut lui opposer qu'un obstacle facile à vaincre à cause de la mollesse de la tête, bien que ses diamètres dépassent ceux du bassin. Cette flexibilité n'est pas suffisante quand la collection du liquide est considérable, et l'accouchement serait alors impossible si l'eau n'était évacuée par l'art. La nature même a quelquefois procuré seule la rupture des tégumens, et c'est, à ce qu'il paraît, ce qui arrive surtout dans les hydropisies cranio-rachidiennes. La rupture d'une tête hydrocéphalique s'est aussi quelquefois opérée sous la pression du forceps ou durant la version, et dans ce cas, on a vu quelquefois l'eau s'échapper du crâne non pour faire irruption au dehors mais pour s'infiltrer dans le tissu cellulaire sous cutané (Baudelocque). La mort et la putréfaction du fœtus amèneraient sans doute cette terminaison si l'on en abandonnait le soin aux forces utérines, mais ce ne serait, le plus souvent, qu'après avoir déterminé chez la mère un épuisement ou des ruptures funestes. (*Ramsbotham, Midwiferg, obs.* 78.)

D. *Indications.*

Elles ne doivent point se baser seulement sur le volume de la tête que nous ne pouvons jamais exactement préciser ; il faut les appuyer encore sur sa flexibilité, sur la propension qu'elle semble montrer à s'engager dans l'excavation pelvienne, etc.

1° Une tête médiocre, molle et réductible, une mère vigoureuse, une matrice bien contractile, voilà autant de circonstances qui engageront l'accoucheur à se borner aux soins propres à favoriser la terminaison spontanée de l'accouchement.

Digitized by Google

2° La tête marche-t-elle avec lenteur, la femme est-elle faible, épuisée, le forceps viendra efficacement à son secours; ses branches, appliquées sur les côtés du bassin, seront serrées avec précaution, et l'on tirera avec lenteur, de peur de produire une rupture inutile, ou de voir l'instrument lâcher prise.

3° Si l'enfant présente l'épaule, si la tête, non engagée, paraît médiocre, la version est indiquée : l'extraction de la tête, si l'enfant est vivant, sera aidée par l'introduction des doigts dans la bouche, par l'application même du forceps. S'il est mort, on en aura la certitude complète, puisque le tronc sera sorti; on pourra donc agir sans ménagement, perforer le crâne ou appliquer le crochet aigu. Que si le perforateur ordinaire ne peut trouver une fontanelle ou entrer dans le trou occipital, le *terebellum*, que j'ai proposé pour les rétrécissemens du bassin, pénétrera facilement à travers les os même.

4° Si l'on avait également la certitude de la mort de l'enfant lorsqu'il présente le vertex, la perforation du crâne serait encore applicable; mais en est-il de même, soit que le vertex se présente, soit que l'enfant ait été extrait jusqu'aux épaules, quand on a la certitude ou du moins de fortes probabilités du contraire, et que le volume de la tête est tel que le forceps ni la main ne peuvent plus l'extraire? Cette question est d'une haute importance et mérite de nous arrêter quelques instans. Le fœtus hydocéphale périra peu d'instans après sa naissance, nous dit-on; on peut donc le tuer pour sauver la femme. Mais, en admettant même cette supposition, en considérant l'enfant comme l'assassin de sa mère, est-ce à nous à lui arracher la vie? En avons nous le droit? Il est, je crois, permis de le révoquer en doute. Il y a plus, vous le déclarez dévoué à une mort inévitable; mais ce que nous avons dit plus haut prouve évidemment tout l'opposé; l'enfant hydrocéphale est viable et même

Digitized by Google

guérissable, et n'en dût-on sauver qu'un sur mille, c'en est assez pour convaincre de meurtre ceux qui déchirent le crâne d'un hydrocéphale vivant. Nous appliquerons ici les sages argumens apportés par Baudelocque et MM. Gardien et Capuron contre l'embryotomie dans le cas de fœtus adhérens. Puisqu'on en a vu vivre ainsi, vous n'avez pas le droit de leur donner la mort. Faudra-t-il donc, répondront les fauteurs de la craniotomie, sacrifier, pour ainsi dire, une mère saine et bien vivante à un enfant dont l'existence est si précaire? Non sans doute? s'il faut faire courir à l'un ou à l'autre des chances périlleuses, c'est à celui dont la vie est moins assurée : appliquez-lui donc une opération qui sans doute lui fera courir autant de risques que l'hystérotomie en ferait courir à la mère; mais ne l'égorgez pas par une opération barbare et qui de plus est inutile. A quoi bon ces larges déchirures que conseillent tant d'auteurs? Une simple ponction à l'aide du trois-quarts ne suffit-elle pas? Et qui empêche qu'on ne procède ici avec les mêmes ménagemens que les mêmes auteurs veulent qu'on garde dans la ponction du thorax ou de l'abdomen d'un enfant hydropique? Deventer, qui ne parait pas avoir beaucoup songé aux raisonnemens que je viens d'énoncer, ne propose cependant que le trois-quarts, et M. Maygrier en conseille aussi l'emploi pour ne pas effrayer les assistans par le spectacle d'une tête dilacérée : nous le conseillons dans des vues plus philantropiques encore. En se servant d'un instrument d'un mince calibre on aura fait seulement, avant la naissance, ce que d'autres ont fait après avec un succès durable (Vose) ou momentané (Holbrook, etc.). Et si, par malheur, un accoucheur peu instruit avait pris pour hydrocéphalie une simple augmentation de volume de la tête, combien n'aurait-il pas à se repentir s'il avait enfoncé et agité les ciseaux de Smellie ou de Stein dans un cerveau intact? Le trois-quarts du

Digitized by Google

moins lui ferait reconnaître de prime abord son erreur et il s'arrêterait après avoir fait une blessure dangereuse sans doute, mais non nécessairement mortelle.

Après la ponction, la tête sort souvent sous la seule influence des contractions utérines; s'il fallait aider à sa sortie, on emploierait, selon l'occurence, les ressources que fournissent le forceps, la version, le crochet mousse, etc. Mais ces manœuvres n'ont plus rien de spécial et d'exclusif à notre sujet; j'abandonne donc ces détails et je vais seulement ajouter l'exemple au précepte en rapportant quelques observations particulières.

II^e^ OBSERVATION.

Hydrocéphalie au premier degré. — Accouchement spontané.

Le 3 mars 1819, une femme, enceinte pour la deuxième fois et à terme, entra à la Maternité de Paris où j'étais alors élève interne. Le travail puerpéral se déclara bientôt; il durait depuis dix heures lorsque la tête du fœtus arriva au voisinage de la vulve; elle paraissait alors très volumineuse, mais la peau du crâne, tuméfiée, empêchait de porter un diagnostic exact. On plaça la femme transversalement sur son lit, le sacrum appuyé sur le bord, et les pieds soutenus par des aides; mais malgré la liberté que cette position donnait au coccyx et au périnée, malgré la facilité qu'elle donnait à la malade pour faire valoir ses forces, la tête et le reste du fœtus ne furent expulsés que deux heures après.

Les suites de couches furent des plus favorables pour la mère. Quant à l'enfant, il naquit dans un état de faiblesse que l'on dissipa d'abord par les moyens ordinaires, frictions, bains, etc. La respiration devint libre et les vagissemens prirent la même

Digitized by Google

force que chez l'enfant le plus sain; la déglutition, la succion, s'opéraient avec facilité; les mouvemens des yeux avaient la régularité ordinaire.

Le lendemain, assoupissement, parfois mouvemens convulsifs de tout le corps, teinte ictérique de la peau, constipation : cet état ne cessa de s'aggraver, et l'enfant expira le 5 mars au matin.

Examen anatomique.

Enfant volumineux et doué d'un embonpoint considérable; tête arrondie, offrant, du front à l'occiput, quatre pouces neuf lignes (treize centimètres), et d'un pariétal à l'autre, trois pouces huit lignes (dix centimètres). Sutures et fontanelles larges, fluctuation évidente. A l'ouverture du crâne on trouve le cerveau considérablement aminci, en partie détruit et renfermant un liquide séreux, d'un jaune bleuâtre. (Voyez pour plus de détails Ephémérides médicales, t. II, p. 283.)

On remarquera que cette hydrocéphalie n'avait pas donné à la tête plus de volume que ne ferait un excès d'accroissement non morbide; aussi le travail, quoique lent, n'a-t-il pas présenté des difficultés bien notables. Il en a présenté cependant, parce qu'en effet les diamètres du crâne surpassaient les dimensions ordinaires, l'un de neuf lignes et l'autre de cinq. Si l'on adoptait le type donné pour normal par quelques accoucheurs on n'aurait ici que trois lignes d'augmentation au diamètre occipito-frontal et deux lignes au biparietal; mais en examinant un grand nombre d'enfans bien développés et exactement à terme, je n'ai jamais trouvé plus de quatre pouces au premier et trois et un quart au deuxième; je crois que ce qui peut avoir trompé les personnes dont je parle, c'est qu'elles se seront servi de têtes

Digitized by Google

préparées sur des sujets morts de maladie après la naissance, sujets qu'il est plus facile de se procurer que des enfans morts pendant l'accouchement même ou immédiatement après.

III^e. OBSERVATION.

Hydrocéphalie au deuxième degré. — Accouchement spontané.

Une femme jeune et robuste, dont nous aurons occasion de parler encore, accoucha le 23 novembre 1819, au terme de sa troisième grossesse, d'un enfant mort et hydrocéphale. Cette maladie du fœtus avait été reconnue pendant le travail; mais comme la tête faisait des progrès successifs, quoique avec lenteur, on n'avait cru nécessaire d'employer aucune opération : ce ne fut que vingt-quatre heures après l'invasion des premières douleurs, que l'accouchement se termina. La mère d'abord fatiguée, se sentit entièrement soulagée; mais, peu de jours après l'accouchement, reparurent des crampes qui s'étaient fait sentir, durant le travail, dans la partie antérieure et postérieure des cuisses. Ces douleurs, devenues continues, s'accompagnèrent de tous les symptômes de la névrite puerpérale; elles cédèrent, en peu de jours, au traitement antiphlogistique.

L'enfant pesait, à peu de choses près, sept livres dix onces (3, 900 grammes). La sérosité contenue dans le crâne pesait, à elle seule, un peu moins d'une livre et quinze onces (950 grammes.) Cette humeur était rougeâtre et un peu trouble, contenue, comme c'est le cas le plus ordinaire, dans les ventricules cérébraux à parois excessivement amincies.

Le crâne avait les dimensions suivantes.

Diamètre : Occipito-mentonnier : 6 p. 10 l. 10, (185 m.).

Digitized by Google

Occipito-frontal : 6 p. 8 l. (180 m.)
Biparietal : 4 p. 11 l. (135 m.)
Sous-occipito-bregmatique : 4 p. 9 l. (130 m.)

Le corps, mesuré du vertex aux talons, avait dix-neuf pouces onze lignes (540 millimètres); du vertex à l'ombilic, on comptait dix pouces deux lignes (276 mill.).

Les poumons étaient livides et compactes; l'artère omphalo-mésentérique existait encore.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'une tête aussi volumineuse n'a pu sortir spontanément qu'a l'aide de sa flexibilité.

Je pourrais ajouter ici quelques autres exemples du même genre puisés à la même source, mais en général moins intéressans à cause du moindre volume de la tête. J'en pourrais aussi donner quelques autres, dans lesquels l'enfant est né spontanément après avoir présenté les fesses ou les pieds; mais ces faits, sur lesquels je possède d'ailleurs peu de détails, ne méritent pas une mention spéciale, et je passe à l'exposé de quelques-uns de ceux qui ont nécessité une opération plus ou moins grave.

IV· OBSERVATION.

Forceps pour hydrocéphalie.

Je regrette que la personne qui ma transmis cette observation, n'ait pas donné avec plus de détail les dimensions de cet enfant qui était à la fois très-grand et affecté d'hydrocéphalie. Ces deux causes réunies ont dû nécessairement mettre beaucoup d'obstacles à la marche du travail dans un premier accouchement. La mère était jeune (22 ans), mais peu robuste, et quinze jours avant l'accouchement s'était déclaré dans les membres inférieures une infiltration séreuse assez considérable.

Le 2 novembre au soir, premières douleurs; les membranes

Digitized by Google

tendues permettent à peine de distinguer la tête du fœtus; douleurs faibles; dilatation lente de l'orifice utérin. Le 3 novembre au soir, rupture spontanée des membranes; l'orifice semble se resserrer, et ses bords s'épaississent. Bain tiède. Suspension des contractions; rétention d'urine que le cathétérisme ne peut dissiper; la tête en effet comprime tellement l'urètre que le passage de la sonde est impossible : on a reconnu que le vertex s'avance dans la première position, et qu'il s'enfonce un peu dans l'excavation ; cependant ses progrès sont excessivement lents, la femme est dans une anxiété extrême, elle vomit des matières verdâtres, la fièvre s'allume, et l'on se hâte de prévenir des accidens plus graves en mettant fin à un travail qui durait depuis près de trois jours. Ce fut en effet le 5 novembre à 2 heures du soir qu'on fit l'application du forceps : introduit suivant les règles et placé sur les côtés de la tête, cet instrument a d'abord amené, par une rotation horizontale, l'occiput dans l'arcade pubienne; mais alors ayant lâché prise, il fallut la réintroduire : l'extraction de la tête demanda des efforts assez considérables, et celle même du reste du tronc fut pénible en raison du volume de l'enfant. Celui-ci pesait dix livres, et la tête, outre la grosseur que devait naturellement lui donner la grandeur du fœtus, était encore distendue par de l'eau. Cette grosseur de la tête explique la lenteur du travail, les crampes douloureuses que la compression des nerfs cruraux produisit lorsqu'elle entra dans le détroit supérieur, et l'eau qu'elle renfermait rend raison de sa mollesse qui a facilité le glissement du forceps. Cette mollesse fut accrue sans doute par un commencement de putréfaction, car l'enfant était mort depuis longtemps, et des gaz putrides s'échappèrent après lui de l'utérus.

Quant à la mère, l'état d'épuisement et de fièvre dans lequel elle se trouvait continua de produire les accidens les plus alar-

Digitized by Google

mans ; sans doute elle y a succombé quelques jours après : elle n'a point été observée au delà du soir même de son accouchement.

V^e^ OBSERVATION.

Version et perforation du crâne pour hydrocéphalie (1).

La nommée Term.., femme d'une forte constitution, âgée de 24 ans et enceinte pour la deuxième fois, avait eu une grossesse assez pénible. Le 3 mars 1824, le travail commença, et les membranes se rompirent a 5 heures du soir. La tête était restée au dessus du détroit supérieur, quoique la dilatation fût complète. Bientôt les douleurs cessèrent. Elles ne s'étaient point réveillées le 4 a 11 heures du matin, et cette longue inertie engagea la sage-femme en chef à faire terminer l'accouchement. Mademoiselle Feuilly en fut chargée ; elle introduisit la main droite, sentit la face du fœtus à gauche et en arrière (deuxième position), pénétra jusqu'au fond de l'utérus et saisit le pied gauche. Eprouvant trop de difficultés dans la recherche de l'autre, on se contenta de tirer méthodiquement sur le membre amené, et l'on parvint, sans beaucoup de peine, à extraire régulièrement, et comme dans la première position des pieds, la totalité du tronc. Il n'en fut pas ainsi de la tête qui se tourna comme dans la deuxième position et résista à tous les efforts. Le forceps glissait sur elle ; le crochet mousse ne fut d'aucune utilité, et l'on s'aperçut bientôt que l'enfant ne donnait plus

(1) Observation communiquée par Mme. Legrand, sage-femme en chef de la Maternité de Paris.

Digitized by Google

aucun signe de vie. Une heure après, le professeur Dubois fit vainement de nouvelles tentatives à l'aide du même instrument : saisissant alors le crochet aigu, il le porta à droite et en devant du bassin et l'enfonça dans le côté gauche de la tête vers la fontanelle mastoïdienne. Aussitôt un liquide séreux s'écoula en abondance; la tête sortit, et l'on reconnut que le crâne avait été distendu par une hydropisie considérable.

La fontanelle antérieure était fort large, les sutures peu écartées, mais les os fort étendus en largeur et aussi fort épais. L'enfant était du sexe masculin et du poids de sept livres.

Délivrance naturelle, puis courbature guérie par les saignées et des sueurs spontanées.

Je ferai remarquer ici d'abord une nouvelle preuve de la disposition qu'ont certaines femmes à produire des hydrocéphales. Celle-ci est la même qui, deux ans avant, nous avait fourni l'observation relatée sous le n° 3 : c'est par erreur sans doute, ou par dissimulation de sa part, qu'il n'est ici question que d'une deuxième grossesse; ce devait être la quatrième.

On a vu dans cette observation un exemple des diverses opérations que peut nécessiter l'hydrocéphalie ; je m'abstiendrai donc de donner d'autres détails sur les faits du même genre que je pourrais citer : quatre de ceux que je trouve dans mes notes sont relatifs à la craniotomie pratiquée, comme ici, après la version, l'enfant ayant présenté deux fois la tête, une fois les pieds, l'autre fois l'épaule. Deux autres sont des cas d'accouchement spontané après la perforation du crâne ; un dernier enfin n'est remarquable que par l'application du crochet aigu après la craniotomie.

Digitized by Google

§ IV.

Hydropisies des autres parties du corps.

L'hydrocéphalie ne distend pas toujours également toutes les parties du crâne ou du rachis ; elles forment quelquefois des tumeurs pédiculées (Voyez Ephem. med. t. 2 p. 142 et suiv.), mais qui causent rarement un obstacle réel à l'accouchement : leur mollesse, leur mobilité, les rendent peu capables de gêner le passage du fœtus, et elles se rompraient aisément si leur volume était considérable, ou bien il serait toujours facile de les vider par une simple ponction. (Voyez entre autres, les p. 467 et 469 et Bandelocque § 197.)

L'ascite, bien plus rare que l'hydrocéphalie, l'hydrothorax plus rare encore, n'empêchent pas toujours l'enfant de naître, soit spontanément, comme je l'ai vu une fois, soit après la version et à l'aide de tractions un peu fortes comme dans un cas relaté récemment par M. Lamouroux (nouvelle Bibl. med. t. 7. 441). Cette terminaison est d'autant plus facile que les enfans réellement hydropiques naissent le plus souvent avant terme : l'enfant dont je viens de parler naquit à huit mois ; un autre, dont parle Ramsbotham, naquit à sept ; et celui dont Paul Portal a donné la description était du même terme. Une grande abondance d'eau dans l'amnios, l'infiltration, l'ascite chez la mère, peuvent être cause et conséquemment signes conjecturaux de ces hydropisies du fœtus, mais on ne les reconnaît guère d'une manière certaine qu'après la sortie d'une partie de son corps hors de la vulve : retenu alors par l'ampleur de son abdomen ou de son thorax, il s'arrête, et l'accoucheur sent le bassin rempli par une tumeur large, molle, fluctuante même,

Digitized by Google

et que l'on vide aisément par une ponction faite au moyen du trois-quarts. Franck parle d'un enfant hydropique qui présentait les fesses, et dont l'abdomen avait déversé une partie de son liquide dans le scrotum ; une incision faite à cette partie procura l'évacuation de tout l'épanchement. Voila les procédés que l'on peut suivre; l'accouchement ne tardera pas ensuite à se terminer sans efforts et surtout sans ces dilacérations, ces éviscérations conseillées par quelques accoucheurs (Deventer, Jacobs etc.). L'arrachement du foie, des intestins, des poumons, peut-il ajouter beaucoup à la facilité avec laquelle glisseront dans le bassin un abdomen, un thorax vidés de l'eau qui les remplissait outre mesure? On ne doit point non plus suivre le conseil de Mauriceau répété par Plenck et Jacobs, de percer avec le doigt l'abdomen au voisinage de l'ombilic. Cette opération serait presqu'impraticable à moins que le fœtus ne fût putréfié, et ceci me conduit à penser que beaucoup d'ascites et d'hydrothorax, décrits par les anciens observateurs, n'étaient que de simples épanchemens sero-sanguinolens, dus à la macération d'un enfant mort, à la transsudation de l'humeur amniotique au travers de ses tissus.

Je n'ajouterai ici qu'un mot relativement aux tumeurs plus dures, aux stéatomes du fœtus qui peuvent entraver les progrès du travail : souvent, et Baudelocque en cite un exemple, elles céderont aux tractions ; leur pédicule, s'il est étroit, se déchirera; plus souvent encore elles se laisseront suffisamment comprimer. Les enlever, si la chose est possible, les vider, si elles contiennent un liquide, mais toujours en ménageant le plus possible l'enfant s'il n'est pas mort, ce sont là les seules préceptes généraux qu'on puisse poser pour ces cas qui ne présentent rien de constant et de régulier.

Digitized by Google

ARTICLE II.

Multiplicité des parties du fœtus.

Ce Mémoire, essentiellement composé de vues pratiques, cesserait d'atteindre son but si j'entrais ici dans de longs détails théoriques, pour expliquer l'union, la fusion de deux germes : disons seulement que la théorie de l'épigénèse, en nous apprenant que ces germes ont pu s'accoler à une époque où les parties qui composent le corps de l'homme n'étaient pas formées pour la plupart, ou n'étaient encore qu'ébauchées, nous permet de comprendre comment les élémens de deux individus se sont simultanément élaborés pour composer un tout plus ou moins éloigné de sa duplicité primitive. Je dis plus ou moins, et personne n'ignore en effet qu'il existe une foule de degrés dans cette aggrégation, depuis un simple accollement de quelques points de la superficie jusqu'a l'unité presque complète; comme quand il existe deux crânes ou bien trois membres inférieurs sur un individu simple et normal du reste. On sait aussi que l'union, la fusion, peuvent s'opérer sur différens points de la surface du corps, quoique toujours par des points semblables (à part quelques exceptions), pour les deux individus, côte a côte par exemple, ou bien dos à dos, ventre à ventre, quelquefois aussi par les deux occiputs ou les deux bassins.

Ces différences, on doit le sentir, en amèneront nécessairement beaucoup dans la manière dont elles pourront entraver le cours naturel du travail puerpéral et dans les indications que l'accoucheur devra établir lorsque ses recherches l'auront mis a même de porter un diagnostic a-peu-près sûr. Commençons,

Digitized by Google

par ce dernier objet, les détails pratiques dont nous avons à nous occuper.

A *Diagnostic.*

Baudelocque a judicieusement fait observer qu'il est bien difficile de reconnaitre au juste l'état réel des choses. L'exploration de l'abdomen maternel à l'extérieur ne pourra donner que des soupçons très-vagues, et même en portant la main dans l'utérus, on n'acquerra pas toujours une certitude complète : on reconnaîtra bien deux têtes ; on pourra s'assurer peut-être qu'elles adhèrent sur un tronc commun : mais jusqu'où s'étend l'adhérence, la fusion ? par quel point a-t-elle lieu ? à quel degré s'arrête la duplicité des parties ? voilà ce qu'on ne pourra guère décider, soit que l'ammios encore intact voile les parties contenues dans la matrice, soit que celle-ci, vide d'eau, se soit appliquée immédiatement sur l'enfant. Lorsque déjà une partie du fœtus monstrueux a été extraite, le point d'adhérence devient souvent accessible et donne quelques lumières de plus ; et ce n'est ainsi qu'en tâtonnant et sans règles qu'on peut éclaircir le diagnostic et satisfaire en même temps aux indications qui se présentent.

Nous donnerons donc seulement, dans ce paragraphe, quelques-uns des signes d'après lesquels on pourra distinguer la présence de deux jumeaux de celle d'un enfant double.

1° Avant le travail, la division du ventre en deux lobes, les mouvemens ressentis par la mère en deux endroits bien séparés, les battemens des deux cœurs entendus aussi à grande distance au moyen du stéthoscope, mais avec quelque variation dans le siége ; voilà des signes qui appartiennent plutôt à la grossesse gémellaire qu'à celle d'un monstre double, à moins

Digitized by Google

toutefois que, comme dans le cas rapporté par Walter, la matrice ne contienne à la fois un jumeau sain et un monstre. Le grand développement de la matrice, la gêne, les douleurs etc. sont communs à tous les cas de conception multiple, soit gémellaire, soit monstrueuse.

2° Quand le travail est commencé, si l'on sent deux poches membraneuses, si les eaux de l'amnios s'écoulent en deux fois bien distinctes, bien séparées, la présence de jumeaux distincts est certaine; car jamais il n'y a deux enveloppes pour un monstre double, et très-rarement deux jumeaux sains sont renfermés dans les mêmes membranes et baignés des mêmes eaux (Rev. méd., 1826, t. 1er, p. 352).

3° Si avec une tête descendent et s'engagent deux ou même un seul pied, si surtout ces pieds cèdent aux tractions et paraissent au dehors sans que la tête tende à remonter, on peut affirmer qu'il y a deux enfans séparés; car jamais un monstre n'est composé de deux individus accollés de manière que l'un ait la tête du côté des pieds de l'autre.

4° Mais s'il se présente plusieurs membres à la fois, ce n'est qu'en portant la main dans l'utérus qu'on pourra savoir si les individus auxquels ils appartiennent sont soudés ou libres.

B *Marche et terminaison.*

La facilité avec laquelle les seules forces naturelles ou les manœuvres de gens très-peu habiles ont réussi à faire naître des monstres de l'espèce la plus défavorable au mécanisme ordinaire a toujours excité, non sans quelque apparence de raison, l'étonnement des accoucheurs. Cependant ceux qui ne verront, dans ce mécanisme, que l'effet d'une compression du fœtus en tous sens excepté vers un seul point, ceux qui réfléchiront que tout

Digitized by Google

corps ainsi comprimé tend naturellement à s'échapper par le point non résistant et à glisser, vers ce point, les surfaces les plus favorables à son issue, de même que l'olive tourne naturellement vers le goulot du flacon sa partie la plus mince, ceux-là, dis-je, sentiront qu'avec du temps et des efforts soutenus, la matrice pourra pousser, l'une après l'autre, dans le bassin, les diverses parties d'un monstre double. Sans doute tout cela ne pour ras'opérer qu'en tiraillant les adhérences, déformant, aplatissant les parties. Aussi l'expulsion n'est-elle souvent définitive qu'après la mort du monstre et un commencement de putréfaction, de ramollissement. Nous avons vu un fœtus double, à terme, volumineux, né après un travail long et pénible, mais naturel, ou un peu aidé seulement; mais déja l'épiderme s'enlevait de toutes parts. D'autres enfans, bien moins volumineux au contraire, ont donné plus de peine à la mère ou à ceux qui les ont extraits, parce qu'ils étaient vivans ou a peine privés de vie. Tels sont les deux que Plenck dit avoir vu naître (p. 160), celui dont Walter a donné la description, et enfin celui dont parle Smellie, quoiqu'il ne fût que du terme de cinq mois (t. 3 p. 422). Il est pourtant une circonstance où la réduction de volume peut faciliter singulièrement le passage du monstre, c'est quand cette réduction porte spécialement sur une double tête. En effet la tête forme ordinairement l'obstacle principal; aussi, en 1812, avons-nous vu naître fort promptement, à la Maternité de Paris, un enfant du terme de huit mois, à deux têtes portées sur un seul cou, mais privées de crâne et de cerveau, en un mot toutes deux anencéphales.

Nous avons dit que les deux têtes étaient le principal obstacle, nous ne donnerons donc aucun détail de mécanisme qui ne soit relatif à cet objet, et nous confondrons à dessein, dans ces

Digitized by Google

brèves considérations, les cas où, avec deux têtes, le tronc est unique, et ceux où il est double.

1° Si ces deux têtes s'avancent les premières, l'accouchement pourra-t-il s'opérer spontanément? Nous pensons qu'il faudra toujours alors qu'elles aient peu de volume ou peu de consistance, et que la chose sera plus facile si les jumeaux sont peu adhérens, assez mobiles par conséquent pour ne pas être invariablement parallèles; de sorte que les têtes puissent s'engager successivement et non simultanément.

La direction du fœtus, selon l'axe du détroit supérieur, fait que la tête située en avant est aussi la plus inférieure, celle qui s'engage d'abord dans le bassin, tandis que la postérieure est retenue par l'angle sacro-vertébral. L'expérience et le raisonnement s'accordent sur ce point. La première tête, en s'enfonçant, pourra être suivie de la deuxième, si elle est peu grosse, peu consistante, et l'accouchement se terminer ainsi. On peut croire que dans un certain nombre de faits indiqués et non décrits par Baudelocque (§ 1964, note) et autres, la nature a procédé de cette manière; mais si les têtes sont grosses, la seconde se renverse sur l'angle sacro-vertébral et s'opposera à la sortie de l'enfant, comme cela a eu lieu dans un cas dont nous nous occuperons plus loin.

2° Il n'en est pas ainsi, lorsque (chose heureusement assez fréquente) les pieds ou les fesses se présentent d'abord : alors le tronc, double ou simple, du monstre est expulsé; puis, la tête située en arrière étant la plus basse (en raison de l'inclination du fœtus alors parallèle à l'axe du détroit inférieur), celle-ci s'engage la première, descend et sort, pendant que l'autre, retenue d'abord sur les pubis, ne tarde pas à suivre la route que sa congénère lui a tracée pour ainsi dire. Les difficultés sont ici peu considérables et pour ainsi dire nulles.

Digitized by Google

Quant aux fœtus monstrueux *unis par le vertex ou l'occiput* (Paré, Moreau de la Sarthe et autres cités par Meckel, *de Dupl. monstr. Comm.* p. 89 et 91.), ils n'offriraient de difficultés réelles que si les deux têtes descendaient à la fois. Dans cette circonstance si leur adhésion était assez lâche elles suivraient le même mécanisme que dans le cas précédent; mais si l'un des enfans présentait les pieds, l'autre le suivrait sans obstacles (1).

Chez les fœtus *unis par le siége*, le point d'union n'est jamais assez flexible pour que le monstre s'engage en double; ses deux troncs sont apposés l'un à l'autre en ligne directe; si donc il s'avance dans le bassin, ce ne peut être que par l'une des têtes, et dès-lors, le corps allongé qu'il représente traversera les détroits sans obstacles et sans peine : aussi dans l'exemple publié par Palfyn à la suite de sa Traduction du Traité de Liceti, quoique l'on mesurât seize pouces d'un vertex à l'autre, le travail ne dura guère que trois heures; le plus gros des deux enfans naquit le premier comme c'est l'ordinaire, même chez les jumeaux libres. Dans l'observation rapportée par Duverney (t. II, p. 518), quelques difficultés se présentèrent lorsque le premier tronc fut dégagé jusqu'à la poitrine, mais les membres abdominaux qui s'avançaient avec elle servirent encore à opérer des tractions qui facilitèrent l'issue du reste.

On voit par là que la nature ne manque pas de ressources

(1) Si des deux fœtus unis par le vertex, l'un s'était détruit presque en totalité de manière qu'il n'en restât que la tête entée sur celle d'un fœtus complet, l'accouchement serait simple et facile, comme dans le cas rapporté par Ev. Home, et dont nous parlerons plus loin. En pareil cas les deux têtes se suivront sans obstacle, soit que le fœtus complet ait d'abord présenté les pieds ou les fesses, soit que la tête anormale ait marché la première, offrant à l'orifice utérin son moignon terminal.

Digitized by Google

dans ces diverses occurences : l'art ne doit point cependant rester oisif; car si l'on a vu souvent la nature opérer sèule une heureuse terminaison, cependant son impuissance a quelquefois aussi été telle que la femme a succombé avant que l'utérus se fût débarrassé de son contenu (Saltzmann.).

C *Indication.*

Ce qui a été dit, dans le paragraphe qui précède, pour les fœtus unis par la tête ou le bassin me dispense de nouveaux détails : amener l'un d'eux par les pieds dans le premier cas, dégager les membres abdominaux dans le second cas; voilà seulement ce qu'il importe de ne pas oublier.

On a pu prévoir que, dans l'état de duplicité totale ou bornée à la tête, l'extraction par les pieds était le moyen le plus recommandable; c'est aussi celui qui a obtenu le plus de succès, soit que le monstre eût présenté d'abord son extrémité pelvienne, soit qu'on eût opéré la version.

Ainsi Pen (p. 469) alla chercher les pieds d'un enfant dicéphale qui avait présenté l'une de ses têtes au passage et qui y était resté long-temps arrêté : les deux têtes, après l'extraction du tronc, sortirent successivement, sans doute d'après le mécanisme indiqué plus haut. Il en fut de même du dicéphale extrait par M. Evrat et communiqué par M. Moreau à l'Académie (26 février 1825). C'est encore par la version que Walgen, au rapport d'Asdrubali (t. III. p. 173), fit extraire un fœtus composé de deux individus accollés, ayant soin de faire tirer un peu plus sur l'un (le postérieur sans doute) que sur l'autre, afin que les deux têtes ne vinssent pas à la fois se présenter au détroit supérieur. Le même Asdrubali cite encore un autre exemple d'extraction par les pieds d'un monstre double (l. c. p. 172);

Digitized by Google

et il paraît que c'est aussi par la version que l'on parvint à extraire le monstre décrit et figuré par Walter. Mais aucune de ces observations n'a été publiée avec autant de soin que celle de M. Brez d'Angers, insérée dans les bulletins de la Faculté de Médecine (1814, n° 8) avec les réflexions qu'elle a inspirées à M. Désormaux. Les pieds s'étaient présentés d'abord; ils furent tirés tous quatre à la fois; les deux troncs dégagés, les bras extraits l'un après l'autre, on releva le tout vers le ventre de la mère, afin de faciliter l'introduction de la tête postérieure (par rapport à la mère) dans l'excavation pelvienne, le même mouvement porté plus loin et combiné avec des tractions modérées procura aussi la sortie de la seconde tête. Moyennant ces précautions, ces enfans, de la grandeur naturelle au terme de 9 mois, sortirent morts à la vérité, mais sans fracture, sans luxation.

Une observation plus récente est due au docteur Regnoli (Annali univ. t. XXXVIII, p. 218). Ici les pieds d'un fœtus se présentaient seuls, et il fallut aller à la recherche des autres avant de procéder à l'extraction : c'est évidemment ce qu'on doit faire dans tous les cas de duplicité complète et dans ceux mêmes où cette duplicité n'affecte que les parties inférieures.

La version du fœtus est donc la méthode par excellence dans ces accouchemens difficiles; c'est à elle qu'il faut recourir, que l'enfant soit mort ou vivant, qu'il présente les fesses, les épaules, ou l'une des têtes. Dans ce dernier cas en effet, les difficultés qu'éprouve ordinairement dans sa marche la partie présentée, font qu'il est presque toujours possible de la repousser pour aller à la recherche des pieds.

Si le contraire avait lieu, si la tête qui s'est présentée d'abord, s'était enfoncée dans le bassin, qu'elle eût peu de volume et qu'elle parût suivie de la deuxième tête; on pourrait alors suivre le conseil de Plenk, appliquer le forceps; mais si elle était à la fois

Digitized by Google

trop avancée pour pouvoir être refoulée et trop grosse pour que la seconde pût la suivre, si le forceps ou les mains ne pouvaient que dégager l'une sans attirer l'autre avec assez d'énergie, quelles ressources resterait-il à l'accoucheur? L'observation résoudra ce problême. Elle a prouvé que la vie de l'enfant ne résiste point aux tiraillemens qui ont eu lieu alors sur le cou et le thorax; et qu'on pouvait en conséquence séparer les parties accessibles afin d'ouvrir le passage à celles qui étaient restées en arrière. Le docteur Ratel de Bourbourg a consigné un fait de cette nature dans les Bulletins de la Faculté de Médecine (1818, n° 2). J'en possède les détails manuscrits, tels qu'ils ont été rédigés par la sage-femme qui appela en cette occurence le docteur Ratel; mais puisqu'ils ont été déjà livrés au public, je n'en donnerai ici que la substance. Une femme de quarante-trois ans était à terme et en travail pour la douzième fois; l'enfant présentait la tête et le cordon ombilical : la sage-femme, voulant opérer la version, sentit une seconde tête entée sur le même tronc que la première; elle attendit alors le secours du chirurgien qu'elle avait mandé. Pendant ce temps, la première tête descendit et sortit de la vulve; deux bras furent dégagés; mais on n'obtint rien au delà. L'enfant était mort. M. Ratel enleva d'abord la tête, puis les deux bras; il put alors introduire la main dans l'utérus, aller chercher les pieds et terminer l'accouchement par la version. Cet enfant n'avait qu'un seul tronc pour deux têtes et quatre membres thoraciques; on eût sans doute évité la nécessité du démembrement si l'on eût procédé à la version avant l'engagement de la tête que la sage-femme avait déjà repoussée dans ses premières tentatives.

D'après tout ce qui précède, nous sommes dispensés d'agiter la question de l'opération césarienne et celle du meurtre d'un fœtus double : puisque la version peut suffire, on se gardera bien

Digitized by Google

de soumettre la mère à une opération périlleuse, à moins que sa propre conformation ne la rende indispensable; et quant à la lacération, l'éviscération du fœtus, la perforation du crâne, nous croyons également qu'elle n'est nécessaire que lorsqu'il a perdu la vie, soit que l'une des têtes ait fait sans l'autre des progrès qui ne permettent plus la version, soit que des difficultés considérables aient suivi cette opération même : encore doit-on, avant de venir là, surtout si la mort est douteuse, essayer de tirer tout le parti possible de la main seule, du forceps et du crochet mousse. Nous ne pensons pas qu'on doive plutôt tuer un dicéphale qu'un fœtus double, sous prétexte que l'on n'a aucun exemple que les premiers aient vécu comme on en a pour les seconds (1). Quand même il serait vrai qu'ils ne sont pas viables, ce que nous avons dit au sujet des hydrocéphales, sur le droit de tuer, se représenterait ici avec la même force. D'ailleurs ce serait ici le cas de demander, avec Baudelocque, si c'est à nous de poser des limites à la nature; et, s'il est vrai qu'un enfant à deux faces ait vécu au moins quelques mois, comme l'assure Moreau de la Sarthe (pl. 30 et p. 12), pourquoi n'en pourrait-on pas dire autant d'un dicéphale? Si même on ajoute foi aux histoires répétées par Rueff, Paré, Liceti, Palfyn, à celle que M. Adelon cite, sur des autorités il est vrai peu compétentes, des dicéphales parfaits auraient pu jouir d'une longue existence (2).

---

(1) Vingt-deux ans, Buffon; dix ans, Munster; sept ans, Berry; jusqu'à un âge avancé, Zwingter. Voyez Mekel, p. 91; Adelon, L. c. p. 162, et Trans. d'Edimb. 1826.

(2) J'ai mentionné plus haut le monstre décrit et représenté avec le plus grand soin par Everard Home. Le même exemple pouvait servir à appuyer l'opinion de la viabilité des dicéphales; aussi la remarque en fut-elle faite par M. le baron Larrey, lorsque ce petit travail fut lu à l'Académie. Je ne connaissais le fait que

Digitized by Google

Je terminerai par quelques réflexions sur la séparation artificielle des deux fœtus encore contenus dans la matrice; Smellie la conseille (t. 1er p. 396), et, au premier abord, cette mesure paraît rationnelle, surtout quand on sait que la séparation de deux individus réunis a été opérée avec succès après la naissance (Adelon, Dict. sc. med. t. XXXIV, p. 162). Mais d'abord on ne compterait probablement pas deux exemples bien constatés d'une telle séparation suivie de succès, même lorsque, l'un

---

sur de brèves analyses qui me laissaient, je l'avoue, des doutes sur son authenticité ou sur l'exactitude des détails. Ces doutes ont été complètement dissipés par l'obligeance de M. Larrey; lui-même a vu à Londres, dans le cabinet de Hunter, le squelette du monstre, et il m'a permis de consulter dans sa bibliothèque le magnifique ouvrage d'Everard Home, qu'il a reçu de l'auteur même. L'enfant dont il s'agit y est représenté sur toutes les faces, et nous donnons ici une copie de la figure qui en retrace l'ensemble :

Cet enfant, né aux Indes orientales en 1783, mourut en 1786, c'est-à-dire à l'âge de trois ans, par suite d'une morsure d'un serpent venimeux (cobra di capello). Sur le sommet d'une tête ordinaire en était soudée une autre terminée par un cou tronqué en forme de moignon. Le visage de celle-ci répondait au-dessus de l'oreille droite de celle-là. Du reste, cette tête additionnelle n'avait d'autres difformités que celles que l'action du feu avait laissé sur l'œil et l'oreille du côté droit. En effet, la sage-femme, effrayée à l'aspect du monstre, l'avait précipité dans les flammes, et l'on n'avait pu l'en tirer assez tôt pour le préserver totalement de leur action destructive. Cette tête exprimait la satisfaction et la douleur en même temps que celle du fœtus complet; lorsque celle-ci prenait le sein de sa mère, celle-là laissait échapper par la bouche une salive abondante. Après la mort, la dissection fit voir que les deux crânes étaient réunis par des sutures semblables à celles qui joignent les os d'une tête normale ; la face de chacune des deux têtes était complète. D'abord chétif et maigre quand ses parens le colportaient et l'exposaient à la curiosité du public dans la mer de Calcutta, cet enfant avait pris ensuite des forces et de l'embonpoint. La dentition avait marché aussi régulièrement que chez l'individu le plus sain ; et tout porte à croire que sans l'accident dont il fut victime, il eût pu fournir une longue carrière. Or, si un enfant à deux têtes superposées est viable, comme cet exemple le prouve, pourquoi n'en serait-il pas quelquefois de même d'un dicéphale à têtes latéralement opposées?

Digitized by Google

des deux individus ayant succombé, on aurait pu ménager davantage celui qui vivait encore (Meckel, c. l. p. 91). Si de pareilles opérations, faites avec tout le soin possible, ont été le plus souvent funestes, que pourrait-on espérer d'une section faite en aveugle dans l'intérieur de l'utérus, et sans qu'on ait pu s'assurer si la coalition est profonde ou superficielle? Ajoutons que les circonstances les plus favorables à la séparation, celles où l'union est fort peu intime, sont aussi celles où l'accoucheur a le plus de facilité à extraire ces fœtus en quelque sorte indépendans l'un de l'autre.

Je ne saurais mieux conclure cet article qu'en joignant un fait de plus à la liste de ceux que nous avons cités; le petit nombre des observations complètes qui existent sur ce sujet motivera suffisamment l'étendue des détails que nous allons donner.

VI^e^ OBSERVATION.

Jumeaux réunis par le thorax et le haut de l'abdomen.— Version.

Cette observation m'a été communiquée par le docteur Molas, qui pratique et professe l'art des accouchemens dans la ville d'Auch; il a même bien voulu m'envoyer ce double fœtus dont je donnerai, d'après l'inspection du sujet même, les dimensions et la description anatomique. Pour la relation du travail et des manœuvres qu'à nécessités la monstruosité, je crois ne pouvoir mieux faire que de conserver les propres expressions de l'habile et modeste praticien que je viens de nommer.

« Marie Ertebenet, âgée de trente-deux ans, d'une taille moyenne, d'un teint brun, d'une complexion forte, et très-bien conformée, a été admise à la Maison de secours du département du Gers, le 1^er^ août 1822. Elle se disait, à cette époque, en-

Digitized by Google

ceinte de huit mois, et n'avait ressenti d'autre gêne que celle qu'amenait le développement considérable de l'utérus dont le fond proéminait en pointe arrondie vers l'épigastre, même pendant le premier temps du travail. Les mouvemens de l'enfant avaient toujours été peu sensibles. C'était sa deuxième grossesse: la première avait été simple et régulière.

« Le 15 août (huit mois et demi), les douleurs de l'enfantement se firent sentir vers les onze heures du soir. A six heures du matin, elles étaient fortes et prolongées; l'orifice de la matrice souple, mince et dilaté, la poche des eaux bien formée. A huit heures, malgré la force des contractions utérines, les membranes n'étaient pas encore rompues; je les ouvris, et sentis, à une grande hauteur, deux têtes placées à l'entrée du détroit supérieur. Comme celle qui était à droite descendait un peu plus que l'autre, je pensai qu'en soutenant celle-ci de l'extrémité du doigt durant la douleur, la première s'engagerait seule. Je fus trompé dans mon attente; car une heure après, les contractions les plus fortes et les efforts les plus violens n'avaient rien changé à l'état des choses. Je conçus alors un moment l'idée d'appliquer le forceps sur la tête la plus avancée; mais réfléchissant que les deux enfans, contenus dans des membranes communes, étaient peut-être unis ensemble, je voulus m'en assurer avant tout. En conséquence j'introduisis la main droite dans l'utérus, et je reconnus, en la promenant sur le corps des enfans, que leur union existait en effet sur presque toute l'étendue de la face antérieure du tronc.

« La version me parut le seul parti à prendre, et sans perdre de temps, j'amenai successivement au dehors les quatre pieds, et continuai non sans peine l'extraction des deux troncs, en ayant soin de faire correspondre les flancs aux pubis et au sacrum. Par là j'étais sûr que les têtes se croiseraient et s'enga-

Digitized by Google

geraient convenablement. Les bras se dégagèrent d'eux-mêmes. Les têtes résistèrent bien davantage; cependant, au moyen de tractions assez fortes et long-temps continuées, en portant alternativement les deux troncs de l'aine droite sous la cuisse gauche de la femme, et réciproquement, je les sentis descendre dans l'excavation. Là il fallut les tourner de manière que le front de l'une et l'occiput de l'autre répondissent aux pubis, les parties opposées répondant à la concavité du sacrum. Dès ce moment les tractions furent continuées avec l'attention de relever le corps des enfans vers le pubis de la mère, et de le porter alternativement de droite à gauche et de gauche à droite. Les têtes sortirent enfin, et le placenta les suivit immédiatement.

« Ces enfans, tous deux du sexe féminin, n'ont donné aucun signe de vie après leur naissance. Les suites de couche n'ont rien présenté d'extraordinaire, et la femme est sortie de l'hospice très-bien rétablie, trois semaines après l'accouchement. »

Ces enfans, conservés dans l'alcool et le muriate suroxidé de mercure, étaient peut-être un peu racornis par cette macération; mais cette altération n'a dû diminuer que fort peu leurs dimensions principales: voici celles que nous leur avons trouvées.

1° Des orteils aux vertex (le pied étendu) { l'un, 16 p. 8 l.; l'autre, 16 p. 2 l.

2° Du vertex à l'ombilic, tous deux ont 9 pouces.

3° D'un dos à l'autre, 3 pouces $\frac{1}{2}$.

4° D'un sacrum à l'autre, 4 pouces 9 lignes.

5° Une des têtes a { de diamètre, occipito-mentonnier, 4 p. $\frac{1}{4}$. occipito-frontal, 3 p. $\frac{1}{4}$. biparietal, 3 p. 1 l.

6° L'autre, aplatie, a { occipito-mentonnier, 4 p. occipito-frontal, 4 p. 2 l. biparietal, 2 p. $\frac{3}{4}$.

Digitized by Google

On voit que l'un de ces enfans avait des dimensions un peu moindres que celles de l'autre; cependant sa tête avait résisté, tandis que l'autre, fortement aplatie avait cédé a la pression. Cet aplatissement leur avait permis de sortir ensemble, sans suivre exactement le mécanisme que nous avons indiqué comme le plus ordinaire. Les deux troncs étaient unis depuis le haut du sternum jusqu'a l'ombilic, mais non pas exactement par la face antérieure; il y avait de plus une légère inclinaison latérale, telle que les deux mamelons d'un côté se touchaient presque, tandis que ceux du côté opposé étaient fort écartés. En considérant ce monstre du côté le plus élargi, on avait à sa droite l'individu le plus petit, celui dont la tête avait conservé son intégrité. Le rachis de cet enfant n'avait pas offert la même résistance: il y avait effectivement, à la région dorsale, un enfoncement provenant de la séparation de la première vertèbre lombaire et de la dernière dorsale; il n'existait qu'un seul cordon ombilical partant du point le plus inférieur de la coalition; il n'y avait non plus qu'un placenta.

De longs détails sur l'anatomie de cet être anormal seraient ici déplacés; je me contenterai de toucher quelques points principaux de son organisation.

1° *Squelette.* Il était complet pour chacun des deux individus; mais les deux sternums était communs, de telle sorte que celui qui, à raison de l'articulation des clavicules, paraissait appartenir au jumeau le moins développé, à celui dont le rachis était rompu, recevait les côtes gauches de ce fœtus et les droites de l'autre jumeau. Ce sternum occupait le milieu du côté le plus élargi: celui qui appartenait au côté opposé était fort imparfait; il unissait également les côtes correspondantes des deux fœtus; de manière qu'il n'existait, à proprement parler, qu'un thorax commun formé des élémens de deux.

Digitized by Google

2° *Système circulatoire.* Il n'existait aussi qu'un seul cœur à quatre ventricules communiquant ensemble, de sorte que le sang n'arrivait à l'individu le plus faible qu'après avoir passé par les cavités appartenant au plus fort. Celui-ci en effet avait seul une veine cave et un canal veineux qui recevait le sang de deux veines ombilicales. Le cordon renfermait effectivement deux veines et seulement trois artères; car le fœtus moins développé n'en donnait qu'une.

3° Les deux foies étaient fondus en un seul, non, comme on pourrait le croire, par le bord antérieur, mais bien par le postérieur.

4° Enfin les deux estomacs avaient leur duodénum qui se portait vers une poche commune. Le duodénum de l'individu faible était presque totalement oblitéré; de la poche commune partaient deux intestins semblables à celui d'un fœtus de cet âge, mais moins développés chez le moindre des deux jumeaux.

5° Les reins, les poumons, les organes génito-urinaires étaient à l'état normal chez chacun de ces jumeaux; j'en excepte un des reins du plus grand qui était atrophié et dont l'uretère était oblitéré.

Nous en avons dit assez pour faire voir que ces deux enfans n'étaient pas seulement unis par une simple agglutination, mais que leurs organes principaux s'étaient fondus ensemble de manière à appartenir à la totalité du monstre plutôt qu'a l'un des deux fœtus en particulier. On sent combien il devient impossible de songer à la séparation des deux êtres élémentaires qui composent le tout monstreux, pour peu qu'il existe une disposition analogue à celle que nous avons signalée ici dans les vaisseaux, le cœur, le foie et l'estomac.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

SECTION DE PHARMACIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANALYSE

DE L'ÉCORCE

DU SOLANUM PSEUDOQUINA;

PAR M. VAUQUELIN.

Malgré les travaux multipliés des chimistes sur l'analyse des végétaux, il faut avouer que cette partie de la science est encore bien peu avancée, au moins en ce qui concerne la détermination des quantités respectives des matières qu'ils contiennent.

Cependant l'on conviendra qu'il n'est peut-être pas de point dans la chimie qui intéresse plus directement l'art de guérir; en effet, le médecin ignore souvent à quel principe de la plante il doit attribuer les effets qu'il observe, et presque jamais il ne sait en quelle dose il l'administre.

Cette ignorance est due à l'imperfection des moyens chimiques qui n'ont pas encore permis de séparer exactement les principes immédiats des êtres organisés, et de les offrir à l'état de pureté aux hommes de l'art de guérir. Sans doute la chimie aura fait un grand pas lorsqu'elle aura atteint ce degré de perfection si désirable et dont les résultats rejailliront sur la théra-

Digitized by Google

peutique, unique but où doivent tendre tous les efforts du vrai médecin.

En attendant ce moment heureux, mais qui est peut-être encore très-éloigné, je vais présenter l'esquisse de l'analyse d'une écorce rapportée du Brésil par M. Auguste Saint-Hilaire, et que l'on a nommée *solanum pseudoquina*.

Ce travail est bien loin sans doute d'avoir la précision que je désire, je puis cependant assurer que j'y ai apporté toute l'attention dont je suis capable, et que j'y ai employé beaucoup de temps. J'espère néanmoins avoir reconnu et caractérisé tous les élémens contenus dans cette écorce; mais je ne pense pas également me flatter d'avoir exactement déterminé leurs rapports.

Ceux qui l'analyseront après moi seront peut-être plus heureux; je serai toutefois amplement récompensé si j'ai pu leur tracer une bonne route.

Solanum pseudoquina et alcool.

Cent grammes de cette écorce en poudre furent mis en macération à froid, pendant quatre jours, dans un demi-litre d'alcool à trente-huit degrés.

Ce liquide, qui avait pris une couleur brune, fut, après avoir été décanté, remplacé par trois décilitres de nouvel alcool qu'on laissa agir le même nombre de jours; on le réunit au premier, et l'on soumit le tout à la distillation pour en séparer l'alcool, et obtenir à part les matières qu'il tenait en dissolution. Le liquide, réduit au volume d'environ une once, avait une couleur brune foncée, une saveur très-amère; il présentait à sa surface quelques gouttes d'une huile jaune brunâtre qui sera examinée plus bas.

Cette liqueur, ou extrait alcoolique, se trouble beaucoup par

Digitized by Google

l'addition de l'eau; il s'y forme des grumeaux qui se rassemblent et se précipitent en masse au fond du fluide. Quand on fait chauffer le mélange, la matière dont je parle se fond et ne cesse pas d'occuper la partie inférieure du vase; l'eau dissout le principe amer; mais il paraît que malgré des lavages réitérés, il en reste un peu avec la partie insoluble, à moins que celle-ci n'ait par elle-même une saveur amère.

Le principe amer retient toujours de la résine, surtout quand il est concentré; il faut l'étendre de beaucoup d'eau pour l'en débarrasser complètement; alors les parties résineuses restant long-temps suspendues dans le liquide, celui-ci ne filtre que difficilement; il est nécessaire de le faire chauffer pour l'obtenir clair.

La dissolution de la matière amère, séparée autant que possible de parties résineuses, fut évaporée et désséchée à une température peu élevée, mais long-temps continuée; car l'humidité s'en sépare difficilement à cause d'une membrane épaisse qui se forme à la surface. Enfin, avec le temps, elle forme sur les parois du vase une couche luisante comme un vernis, de couleur brune foncée, qui se détache en écailles comme l'extrait sec de quinquina, mais qui n'attire pas si promptement l'humidité. Cette matière a une saveur extrêmement amère, est soluble dans l'eau et dans l'alcool.

Les cent grammes d'écorce m'en ont fourni huit grammes vingt centigrammes.

Un gramme de cette matière brûlé dans un creuset de platine n'a pas laissé de résidu sensible à la vue; cependant un peu d'eau passée dans le creuset a présenté un caractère alcalin très-marqué : c'était un peu de potasse. Le principe amer doit être redissous dans l'eau froide et filtré pour devenir pur; alors sa dissolution est d'un jaune pâle, elle est abondamment précipi-

Digitized by Google

tée en flocons brunâtres par l'infusum de noix de galles, et ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que si l'on met une quantité convenable de gallin pour précipiter complètement la matière, la liqueur surnageante perd toute son amertume; elle prend au contraire une légère saveur sucrée particulière: décomposé dans un tube de verre ce principe a donné un produit aqueux très-acide, une huile extrêmement piquante et un charbon très-boursoufflé. Il parait donc que cette matière est de nature purement végétale.

Il serait de notre sujet de rechercher parmi les autres principes amers des végétaux, sinon une ressemblance parfaite avec celui dont il question ici, au moins une analogie plus ou moins rapprochée; celui qui se présente le premier à la pensée, c'est la colocinthine dont j'ai donné les caractères dans le Journal de pharmacie. En effet c'est le même genre d'amertume, quoique moins fort dans celui du solanum pseudoquina; tous deux sont précipités par l'infusum de noix de galles; ni l'un ni l'autre ne sont affectés par l'acétate de plomb, ni par le nitrate d'argent (au bout de vingt-quatre heures il se forme dans la dissolution de ce dernier un dépôt pourpre qui se dissout en totalité dans l'acide nitrique); enfin l'un et l'autre ont la faculté de favoriser la dissolution de la matière résineuse qui les accompagne dans la nature.

Si, comme il n'y a pas lieu d'en douter, d'après le rapport de M. Auguste Saint-Hilaire, l'écorce du solanum pseudoquina possède des vertus fébrifuges éminentes, elles doivent résider principalement dans le principe amer, et peut-être aussi dans la résine qui participe à l'amertume et qui de plus est légèrement aromatique; mais s'il y a, comme nous le croyons, de la ressemblance entre notre principe amer et celui de la coloquinte, ce dernier devrait être fébrifuge à petites doses, et le solanum à

Digitized by Google

haute dose devrait être purgatif, mais c'est à l'expérience médicale à prononcer sur ce point.

De la matière résineuse.

Nous avons dit plus haut que quand on mêle de l'eau avec l'extrait alcoolique concentré du solanum il s'en sépare une substance qui a l'apparence d'une résine : c'est de ce principe dont nous allons présenter les caractères.

Il a une couleur brune analogue à celle du principe amer mais plus intense; il est solide, se fond à la température de l'eau bouillante et répand en brûlant beaucoup de fumée, comme les résines.

Il est ductile sous la dent, et quand on le mâche pendant quelque temps, il laisse une saveur amère, mais bien moins grande que celle du principe amer. Il est soluble dans l'alcool froid et en est précipité par l'eau. Il se dissout très-aisément dans les alcalis, dont il est séparé par les acides sous forme de flocons fauves.

Cette résine telle que je viens de la signaler, contenait encore, je crois, une petite quantité de principe amer, car en la faisant bouillir avec de l'eau, elle lui donnait un aspect opalin, une saveur amère très-marquée, et la propriété de précipiter l'infusum de noix de galles : j'en ai obtenu deux grammes de cent grammes d'écorce.

Quoique je lui donne le nom de résine, faute d'autre, il ne faut pas croire qu'elle ressemble aux résines ordinaires; seulement il faut entendre par cette expression, qu'elle a quelque analogie avec ces sortes de corps. Elle en diffère en ces points, que réduite en poudre et arrosée d'eau, elle absorbe ce fluide, se réunit en une seule masse ductile entre les doigts, mais de-

Digitized by Google

vient cassante en se desséchant à l'air; elle diffère encore des autres résines en ce qu'elle se dissout dans une très-petite quantité d'alcali.

De la matière grasse.

Cette substance qui s'est séparée spontanément pendant l'évaporation de l'infusum alcoolique et le refroidissement de son résidu, a une couleur jaune verdâtre, une consistance molle et visqueuse, une odeur aromatique particulière, elle se fond très-facilement, tache le papier et le rend transparent.

Quand on la chauffe assez fortement pour la volatiliser, elle répand des vapeurs blanches qui ont sur la fin une odeur de graisse brûlée; elle ne laisse que très-peu de charbon. Sa saveur âcre et aromatique est un peu analogue à celle du Baume de copahu, elle a besoin pour se dissoudre de beaucoup plus d'alcool que le principe résineux; j'en ai eu trop peu pour pouvoir la peser et la soumettre à des essais plus nombreux, j'estime que le solanum n'en contient pas au-delà d'un millième de son poids.

Action de l'eau sur l'écorce du solanum déjà traitée par l'alcool.

Après avoir épuisé autant qu'il fut possible le solanum au moyen de l'alcool, je le traitai par l'eau dont j'élevai la température jusqu'au quarantième degré, et je laissai le mélange en contact pendant plusieurs jours, au bout desquels je passai le liquide avec expression, enfin je lavai le marc avec de l'eau que je réunis à la partie principale.

La liqueur filtrée avait une couleur jaune fauve légère et une saveur un peu amère, dépendante sans doute d'un reste du principe amer. Elle n'était point acide, elle paraissait plutôt légèrement alcaline : moussait beaucoup par l'agitation.

Digitized by Google

L'infusum de noix de galles la précipitait sur-le-champ en flocons fauves, le chlore et l'alcool en blanc : tout annonçait donc que ce liquide contenait une matière animale. En conséquence on le fit évaporer à une température très-modérée pour ne pas décomposer la substance animale qu'il paraissait renfermer. Lorsqu'il fut réduit en consistance sirupeuse on y mêla rapidement sept à huit parties d'alcool à trente-huit degrés : il se fit sur-le-champ une séparation de matière visqueuse qu'on eut soin de malaxer pendant long-temps au milieu de l'alcool; enfin lorsque celui-ci ne parut plus se colorer davantage, on le versa et on le remplaça par de nouveau qui se colora à peine. La matière lavée à l'alcool, comme on vient de le voir, fut desséchée lentement : en cet état elle était brune, demi-transparente, et sa saveur n'était plus que très-peu amère; ce qui prouve que l'alcool lui avait enlevé la plus grande partie du corps qui auparavant lui donnait cette saveur. Elle pesait trois grammes seize centièmes.

Soumise au feu dans une petite cornue, elle a donné dès le commencement de sa décomposition du carbonate d'ammoniaque et de l'huile brune extrêmement fétide; elle a laissé un charbon très-léger : ainsi nul doute que ce ne soit une matière animale des mieux caractérisées.

Par un second traitement avec de l'eau portée à l'ébullition, la même écorce donna encore un gramme neuf centièmes d'extrait qui n'était nullement amer. Cette décoction prenait une couleur bleue par l'addition de la teinture d'iode, mais son extrait redissous dans l'eau n'avait plus cette propriété; ce qui annonce que la petite quantité d'amidon qu'elle contenait avait changé de nature pendant l'évaporation de la liqueur.

La dissolution de cette matière animale rétablit la couleur du tournesol rougi par un acide, ce qui semble indiquer qu'elle

Digitized by Google

est combinée à quelque corps alcalin. Pour m'en assurer j'en ai fait brûler un gramme dans un creuset de platine et je me suis en effet convaincu, par la fonte pâteuse de son charbon, qu'elle contenait un alcali; le lavage de ce charbon a fourni onze centigrammes de sous-carbonate de potasse très-pur, qui combiné avec l'acide nitrique a formé un sel ayant tous les caractères du nitrate de potasse.

Après avoir été lavé, le charbon exposé au feu a brûlé très-promptement et n'a laissé que deux centigrammes d'une matière légèrement jaune qui, mise avec de l'acide nitrique affaibli, a produit une légère effervescence et lui a communiqué à l'instant une belle couleur rose violacée : il est resté une petite quantité de poudre noire. La dissolution nitrique contenait de la chaux, du fer et du manganèse.

D'après les expériences ci-dessus il paraît que la matière animale dont il s'agit forme une véritable combinaison avec la potasse et la chaux ou au moins avec des sous-sels de ces bases, auxquels sont joints de l'oxide de manganèse et de l'oxide de fer. Il m'a semblé qu'une partie de l'alcalinité de la potasse est détruite par la matière animale ou par un acide, car cet alcali une fois mis à nu, par la combustion, et étendu dans la même quantité d'eau que l'extrait qui l'a fourni, agit beaucoup plus fortement sur le papier de tournesol rougi. L'alcali contribue beaucoup à la solubilité de la matière animale, car un atôme d'acide mis dans la solution aqueuse de cette substance la coagule sur-le-champ, sans doute en s'emparant de l'alcali, à moins de supposer qu'il se forme entre l'acide et la matière animale une combinaison insoluble.

Ce qu'il y a de certain c'est qu'en faisant évaporer lentement la solution naturelle de matière animale et d'alcali, il se forme successivement dans la liqueur des flocons bruns qui sont en-

Digitized by Google

tièrement insolubles dans l'eau et que quelques atômes d'alcali dissolvent merveilleusement. Je crains bien d'après cela que les alcalis végétaux que l'on a signalés dans plusieurs espèces de plantes de la famille des Solanies et auxquels on a donné déjà des noms particuliers, ne soient que des combinaisons de matières organiques et d'alcali, ou de sels avec excès de base.

Pour savoir à quelle matière la chaux qui se trouve dans la décoction de l'écorce était combinée, on a fait les expériences suivantes : cinquante grammes de l'écorce du solanum pseudoquina, épuisés par l'alcool, ont été traités par mille cinq cents grammes d'eau, employés en deux fois. Ces deux portions d'eau réunies ont été réduites sous un petit volume par l'évaporation sans qu'il soit survenu de trouble ni de dépôt dans le liquide. Cet extrait a été mis dans une cornue avec un gramme d'acide oxalique : au moment du mélange de ces deux substances il s'est formé un précipité abondant dû à la présence de la chaux : on a ensuite distillé ce mélange presqu'à siccité : le liquide qui a passé était légèrement acide, mais la quantité de cet acide était infiniment petite, car trois ou quatre gouttes d'eau de chaux ont suffi pour le saturer. L'opération dont nous parlons a été faite dans l'intention de savoir si la chaux qui existait dans l'infusum aqueux du solanum était combinée à l'acide acétique, ce qui, comme on voit, est fort douteux; il est bon de faire observer que, avant son mélange avec l'acide oxalique, cette liqueur était alcaline.

La distillation terminée sans le succès que nous en attendions, nous avons étendu le résidu avec de l'eau, et filtré pour avoir le précipité : celui-ci lavé et séché pesait trente-trois centigrammes; il avait une couleur fauve qu'il devait à la matière organique qui s'y était combinée. Ce précipité calciné fortement a été réduit à onze centigrammes : il avait une couleur brune et

Digitized by Google

une saveur alcaline. Mis avec de l'acide nitrique très-affaibli, il a produit une légère effervescence et s'est dissous, moins une petite quantité de matière rougeâtre pesant environ un centigramme et qui était de l'oxide de manganèse très-pur, car fondu avec du borax, il lui a communiqué une belle couleur améthiste. Le précipité formé dans la décoction du solanum par l'acide oxalique était donc composé d'oxalate de chaux, de matière animale et d'oxide de manganèse. Le liquide d'où le précipité en question avait été séparé, évaporé en consistance sirupeuse, a donné des cristaux d'acide oxalique. Pour connaître si c'était de l'acide oxalique pur, on a décanté la liqueur, lavé les cristaux avec quelques gouttes d'eau pour enlever la matière colorante, et ensuite on les a traités par l'alcool bouillant : mais la plus grande partie, qui ne s'est pas dissoute, ayant été calcinée dans un creuset de platine, a fourni une quantité de sous-carbonate de potasse qui, combiné avec l'acide nitrique, a donné vingt-deux centigrammes de nitrate de potasse.

La matière animale séparée, au moyen de l'alcool, du liquide qui avait fourni les cristaux d'acide oxalique, a donné aussi par l'incinération une quantité de potasse qui a produit cent soixante-dix-huit milligrammes de salpêtre.

Espérant que l'acide que je soupçonnais dans la décoction de l'écorce pourrait se trouver dissous dans l'alcool dont je m'étais servi pour précipiter la matière animale, j'ai fait évaporer cet alcool, j'ai étendu le résidu avec de l'eau et l'ai saturé à chaud avec du carbonate calcaire. J'ai filtré pour séparer l'oxalate de chaux formé dans cette opération, et j'ai concentré le liquide qui avait une couleur brunâtre. En cet état de concentration il était précipité abondamment par l'acide oxalique, ce qui prouve évidemment que la chaux et la potasse étaient unies à un acide dans la décoction de l'écorce. Au bout de douze heures ce même

Digitized by Google

liquide avait déposé quelques concrétions arrondies et creuses qui représentaient une sorte de coupe. Il s'agit maintenant de rechercher quel est cet acide : ce ne peut être ni l'acide tartrique, ni l'acide citrique, et encore moins l'acide oxalique : nous avons prouvé plus haut que ce n'est pas non plus l'acide acétique. Les concrétions dont nous venons de parler, dégagées du liquide visqueux qui les environnait, ont été dissoutes dans l'eau : leur dissolution précipitait abondamment l'acétate de plomb en flocons gélatineux très-solubles dans l'acide acétique : elle précipitait aussi très-abondamment par l'acide oxalique. Il ne paraît pas douteux, d'après ces expériences, que les concrétions dont il s'agit ne soient formées de malate calcaire. Quant à la matière visqueuse qui accompagnait ce sel, elle a été délayée dans l'eau et précipitée par l'acétate de plomb; mais la plus grande partie de la matière colorante s'est précipitée en même temps, et le liquide est devenu presqu'incolore: le précipité lavé et délayé dans l'eau a été décomposé par un courant de gaz hydrogène sulfuré. Le liquide filtré et chauffé, pour en dégager l'excés d'acide hydrosulfurique, a présenté toutes les propriétés de l'acide malique. Ainsi il est prouvé par là que la potasse et une partie de la chaux qui se trouvent dans l'écorce sont unies à l'acide malique. Enfin un troisième traitement de cette écorce à l'eau bouillante, contenant une quantité sensible d'amidon, a encore donné par la combustion de son extrait, de la chaux et de la potasse, qui combinée à l'acide nitrique a donné soixante-dix milligrammes de salpêtre. Ainsi cinquante grammes de cette écorce ont donné une quantité de potasse capable de produire quatre cent soixante-huit milligrammes de nitrate de potasse; cent grammes en auraient par conséquent fourni neuf cent trente-six : d'où il est évident que toute la potasse ne s'est pas dissoute dans l'eau dont on a abondamment lavé l'écorce, puis-

Digitized by Google

qu'ainsi qu'on le verra plus bas, cent grammes de la même écorce brûlés fournissent cent soixante-cinq grammes de sous-carbonate de potasse qui pourraient produire deux cent soixante-huit milligrammes de salpêtre.

Les cinquante grammes d'écorce qui avaient été épuisés successivement par l'alcool et par l'eau, traités ensuite par l'acide muriatique affaibli, ont produit une sorte d'effervescence écumeuse. La solution précipitée par l'ammoniaque a donné trente-trois centigrammes d'oxalate de chaux blanc. Après avoir déposé cet oxalate de chaux blanc, le liquide tiré à clair a encore déposé des flocons bruns volumineux qui sont devenus noirs en en séchant, et qui ont offert tous les caractères de l'oxide de manganèse.

La liqueur d'où l'oxalate de chaux et l'oxide de manganèse avaient été séparés par l'ammoniaque, mêlée ensuite avec l'acide oxalique, a donné un gramme vingt-deux centigrammes d'oxalate de chaux blanc qui représentent à peu près quatre cent quatre-vingt-huit milligrammes de chaux. Après avoir ainsi débarrassé le liquide de la chaux qu'il contenait on en a desséché la moitié et calciné le résidu dans un creuset de platine, jusqu'à ce qu'il ne répandît plus de fumée : on a obtenu une matière brune pesant à peu près un décigramme qu'on a reconnu pour du muriate de potasse, car sa dissolution formait dans le nitrate d'argent un précipité blanc caillebotté, et dans le muriate de platine une poudre jaune; ainsi vingt-cinq grammes d'écorce ayant fourni un décigramme de muriate de potasse, cent grammes en auraient donné quatre décigrammes, et ces derniers contenant à peu près la moitié de leur poids de potasse, il s'ensuit que cette écorce, malgré les trois lavages à l'eau bouillante qu'elle a éprouvés, retenait encore deux décigrammes de potasse sur cent. Cet alcali était donc combiné à quelque corps qui le rendait inso-

Digitized by Google

luble. Un second traitement de l'écorce fait de la même manière avec l'acide muriatique affaibli a encore produit cent-un centigrammes d'oxalate de chaux; et la liqueur, après la séparation de ce dernier, mêlée avec l'acide oxalique, a fourni une nouvelle quantité d'oxalate de chaux pesant seize centigrammes.

Les cinquante grammes d'écorce ayant subi toutes les opérations énoncées ci-dessus, ne pesaient plus que vingt-cinq grammes quatre-vingt centigrammes. Il est vrai que la poudre de cette écorce telle que je l'ai employée contenait quinze pour cent d'humidité qu'il faut retrancher de la perte; ainsi au lieu de vingt-cinq grammes quatre-vingt centigrammes, nous aurions eu trente-trois grammes trente centigrammes, c'est-à-dire les soixante-sept centièmes environ de son poids.

Ce résidu ne contenait presque plus de cendres, car dix grammes ayant été brûlés, ne nous ont donné que quatre centigrammes de résidu jaunâtre contenant encore de la chaux et de l'oxide de fer.

On a vu plus haut que nous avons obtenu de cinquante gram. d'écorce traités deux fois par l'acide muriatique affaibli, un gram. trente centigrammes d'oxalate de chaux, et qu'il est resté dans la liqueur, après en avoir précipité ce sel par l'ammoniaque, une quantité de chaux capable de former un gramme trente-huit centigrammes d'oxalate de chaux. A quoi cette chaux était-elle combinée dans l'écorce? Ce ne peut être avec un acide, au moins à un acide fixe, car elle formerait nécessairement un sel très-insoluble dans l'eau, et qui se précipiterait quand on mêlerait de l'ammoniaque à la solution acide. J'ai voulu savoir cependant si l'oxalate de chaux n'éprouverait pas quelque décomposition lorsqu'on le dissout dans l'acide muriatique et lorsqu'on le précipite ensuite par l'ammoniaque. En conséquence j'en ai dissous deux grammes dans de l'eau aiguisée d'acide muriatique, et j'ai mêlé

Digitized by Google

à cette solution de l'ammoniaque en excès. Après avoir filtré la liqueur; j'y ai mis de l'acide oxalique, il s'y est produit un léger trouble, mais la quantité de matière qui s'est déposée était à peine appréciable.

Il y a donc tout lieu de croire que cette chaux ne provient point de la décomposition de l'oxalate calcaire. Me rappelant qu'il se produit une légère effervescence écumeuse lorsqu'on met de l'acide muriatique sur la poudre de pseudoquina, déjà épuisée par l'eau et l'alcool, j'ai soupçonné que la chaux qu'on retrouve dans la solution, après en avoir précipité l'oxalate de chaux, était combinée à l'acide carbonique.

Je ne pouvais pas constater ce fait en me servant de l'acide muriatique pour traiter l'écorce, parce que quand je voulais savoir si, au moyen de l'acétate de plomb, il y avait quelque acide végétal capable de former avec ce métal une combinaison insoluble, l'acide muriatique venait compliquer le résultat. Ainsi au lieu d'employer l'acide muriatique, je me suis servi d'acide nitrique étendu d'eau, et après l'avoir laissé en contact avec l'écorce pendant le temps nécessaire pour épuiser son action, j'ai filtré le liquide, lavé le résidu qui était jaune, et précipité l'oxalate de chaux par l'ammoniaque en excès : j'ai filtré de nouveau, évaporé le liquide jusqu'à ce que l'excès d'ammoniaque fût dissipé. Alors l'acétate de plomb n'y produisait point de précipité, mais le carbonate de potasse y en formait un très-abondant qui était du carbonate de chaux.

Les cent grammes de solanum dont nous avons parlé, traités successivement par l'alcool et par l'eau, ont été réduits à soixante-douze grammes. Trente-six grammes de ces derniers, après avoir subi l'action trois fois répétée de l'eau aiguisée d'acide muriatique, ne pesaient plus que vingt grammes, et les liqueurs réunies et précipitées par l'ammoniaque ont donné un

Digitized by Google

gramme soixante-deux centigrammes d'oxalate de chaux blanc, et 0,6 c. d'oxalate brun, par la saturation complète de l'acide, au moyen de l'ammoniaque. Ainsi en doublant cette quantité pour avoir le rapport sur cent parties d'écorce, nous avons 4,44 centigrammes. Les autres trente-six grammes qui représentent cinquante grammes d'écorce, ayant été incinérés et leur cendre dissoute dans l'acide nitrique, n'ont donné que trois grammes d'oxalate de chaux qui, doublés, donnent six grammes pour cent au lieu de 9,50 centigrammes que nous avons eus par la combustion du végétal entier, comme on le verra par la suite. Il suit de là qu'une portion de la chaux est combinée à d'autres acides dans la plante. En effet le liquide d'où l'on avait précipité l'oxalate de chaux naturel par l'ammoniaque, a de nouveau fourni deux grammes dix-huit centigrammes d'oxalate de chaux en y ajoutant de l'acide oxalique. L'acide qu'on supposait uni à cette portion de chaux devait alors être à nu dans le liquide, mais il était mêlé d'acide oxalique et de muriate d'ammoniaque : pour tenter d'en connaître l'espèce, on a saturé l'acide oxalique par la chaux, et la liqueur filtrée a été réduite à un petit volume par une évaporation lente, mais ni l'eau de chaux ni l'eau de baryte, ni les muriates de ces bases ne produisirent d'effet sensible dans ce liquide; ce qui m'étonne, car cette chaux ne s'étant pas dissoute entièrement dans la grande quantité d'eau où avait bouilli l'écorce, elle devait former une combinaison peu soluble, et il était naturel de penser qu'en rendant à l'acide la chaux qu'on lui avait enlevée, et faisant concentrer le liquide, on obtiendrait le sel ou la combinaison calcaire en question ; mais rien de semblable n'a eu lieu, en sorte que j'ignore en quel état de combinaison se trouve cette portion de chaux dans le solanum. Les vingt grammes d'écorce épuisés successivement par l'alcool, l'eau et l'acide muriatique ayant été brûlés, n'ont

Digitized by Google

donné que 0, 03 c. d'une cendre jaunâtre, dans laquelle nous n'avons pu reconnaître que du fer et du charbon. Ainsi, toute la chaux, la magnésie et la potasse avaient été enlevées par les agens dont nous avons parlé. La décoction acqueuse de l'écorce du *solanum pseudoquina* est abondamment précipitée par l'oxalate d'ammoniaque, ce qui prouve de nouveau que la chaux n'est pas exclusivement unie à l'acide oxalique, car autrement on n'aurait pas trouvé de chaux dans la décoction.

Il paraît d'après cela que la chaux est combinée dans la plante dont il s'agit à trois acides différens dont l'un rend cette base assez soluble, les deux autres entièrement insolubles. Le premier est l'acide malique, les derniers l'acide oxalique et carbonique.

Action de l'acide muriatique sur l'écorce du solanum pseudoquina.

Cent grammes de cette écorce en poudre furent mis en macération avec un demi-litre d'eau aiguisée d'acide muriatique. Au bout de quatre jours le liquide fut passé avec expression, et le marc remis dans une nouvelle quantité d'eau acide égale à la première. Dans l'infusum acide on mit de l'ammoniaque de manière à y laisser encore une légère acidité. Il se forma un précipité couleur de chamois clair : ce précipité lavé jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'amertume pesait, après la dessication, 75 cent. On mit une deuxième fois dans la liqueur de l'ammoniaque pour saturer l'acide ; elle produisit un nouveau précipité brun très-volumineux, qui lavé avec de l'eau jusqu'à ce que celle-ci ne prît plus de couleur, fut traité à plusieurs reprises par l'alcool qui se colora en brun fauve et acquit une saveur très-amère due sans doute à de la matière résineuse ; ainsi lavé il fut séché à une température modérée, mais longtemps continuée ; sa couleur

Digitized by Google

était d'un brun fauve : elle pesait o, 65 centigr. Soumis à l'action du feu dans une tube de verre, il produisit de l'eau, de l'huile, du sous-carbonate d'ammoniaque qui cristallisa sur les parois du vase et répandit l'odeur des matières animales les mieux caractérisées.

Le restant de cette matière fut chauffé dans un creuset de platine, à une chaleur rouge long-tems continuée, mais il resta toujours noire, ce qui provenait, sans doute, de la difficile combustion du charbon; cette matière ainsi calcinée, mise avec de l'acide nitrique étendu d'eau, fit effervescence, mais sa dissolution ne fut pas complète. Le liquide filtré et mêlé avec de l'ammoniaque donna un précipité qui devint noir par la dessication, il pesait 8 centigrammes.

Ce nouveau précipité mis avec de l'acide nitrique très-faible fut dissous, et le liquide de couleur améthyste, qui en résulta, mêlé avec un excès d'oxalate d'ammoniaque, prit sur le champ une belle couleur rose qui disparut bientôt, et il se forma un précipité blanc légèrement rosé. On mit de l'ammoniaque dans la liqueur, dans l'espérance de séparer le fer, et de retenir en dissolution le manganèse a l'état de sel triple, mais il ne se forma aucun précipité sur le champ. Cependant quelques heures après, la liqueur devint jaune, et une matière de la même couleur se déposa, laquelle était, pour la plus grande partie, de l'oxide de fer; car arrosé avec une légère infusion de noix de galles elle prit une couleur noire. Le liquide filtré ne tarda pas à se troubler de nouveau, mais il reprit sa limpidité par l'ébullition. Évaporé et son résidu calciné, pour décomposer l'oxalate d'ammoniaque, il laissa une poudre noire qui avait tous les caractères de l'oxide de manganèse pur.

J'ai soumis jusqu'à trois fois les cent grammes d'écorce à l'action de l'eau aiguisée d'acide muriatique, en augmentant un

Digitized by Google

peu la quantité de celui-ci, et j'ai obtenu comme ci-dessus des infusum acides, au moyen de l'ammoniaque, des précipités semblables à ceux dont je viens de parler, mais en plus grande quantité. Ceux qui se formaient avant que la totalité de l'acide ne fût saturé étaient blancs, et ceux qui avaient lieu après la saturation étaient bruns.

Les premiers, exposés à une chaleur rouge, noircissaient légèrement et se convertissaient en entier en carbonate de chaux : les seconds noircissaient beaucoup plus, exhalaient l'odeur des matières animales brûlées et laissaient un résidu charbonneux dans lequel on trouvait du carbonate de chaux, du phosphate de chaux, du manganèse et du fer. Les précipités blancs obtenus dans les trois opérations, sur cent grammes d'écorce, pesaient près de six grammes, et les précipités noirs environ un gramme.

Quoique je n'eusse pas lieu de douter que ces matières ne fussent des combinaisons d'oxalate de chaux et de substance animale à diverses proportions, je voulus cependant m'en assurer par l'expérience : pour cela, j'en fis bouillir deux grammes du blanc avec quatre grammes de carbonate de potasse. Aussitôt que le mélange fut chaud, le liquide se colora en brun léger, et devint très-écumeux par l'ébullition. L'opération ayant duré environ trois quarts d'heure, je décantai le liquide clair et lavai la poudre. Je saturai les liqueurs réunies, par l'acide acétique, dont je mis un excès, et j'évaporai le liquide après l'avoir filtré pour en séparer quelques flocons bruns qui s'étaient formés pendant la saturation. Le sel résultant de l'évaporation, traité par l'alcool, laissa un résidu cristallin pesant 1, 50, cent. et qu'il me fut aisé de reconnaître pour de l'oxalate acidule de potasse. La poudre de son côté, soumise à l'action de l'acide muriatique, fut dissoute avec effervescence, il en resta cependant 26 cent. qui étaient encore de l'oxalate de chaux con-

Digitized by Google

tenant un atôme de phosphate. Il n'y a donc aucun doute que ces précipités ne soient formés d'oxalate de chaux et de matière animale en très-petite quantité dans les blancs et très abondante dans les bruns ; ces derniers contiennent en outre des oxides de fer et de manganèse, et un peu de phosphate de chaux. Ce qu'il y a de remarquable à l'égard de cet oxalate de chaux, c'est qu'il se comporte absolument comme le calcul mural de la vessie.

Il retient en combinaison une matière animale qui le colore en brun, qui produit cette spumescence dont nous avons parlé plus haut, et que je crois de la même nature que celle du calcul. Enfin la ressemblance est tellement parfaite que si l'on donnait à quelque chimiste cette matière à examiner, je ne doute pas qu'il ne la prît pour du calcul mural en poudre. Ainsi les cent grammes d'écorce de solanum, après avoir été trois fois traités avec de l'eau aiguisée d'acide muriatique, lavés et ensuite séchés, ne pesaient plus que quarante-sept grammes. Il est vrai qu'on en avait perdu un peu, en pressant plusieurs fois la matière dans un linge; elle n'avait plus de saveur amère. Cinq grammes de ce résidu ayant été brûlés, n'ont donné que 0,6 c. de cendre qui s'est dissoute sans effervescence dans l'acide nitrique : il ne contenait donc plus de chaux ni d'alcali.

Cette cendre diffère beaucoup, comme on le verra tout-à-l'heure, par la quantité et la nature de ces principes, de celle que fournit l'écorce naturelle, puisque celle-ci en a donné plus d'un dixième.

Combustion de l'écorce du Solanum Pseudoquina.

Vingt grammes de cette écorce, brûlés dans un vase de platine jusqu'à ce qu'il ne restât plus de matière charbonneuse,

Digitized by Google

ont fourni 2 grammes 11 centigrammes d'une cendre grise.

Cette cendre, lavée avec 90 grammes d'eau bouillante, a communiqué à ce fluide une alcalinité très-marquée, mais point de couleur. La lessive, évaporée à siccité, a donné, 0, 33 c. de sous-carbonate de potasse très-déliquescent, car il s'est réduit en liqueur à l'air.

Cet alcali, dissous dans l'eau et saturé par l'acide nitrique pur, a été partagé en deux portions égales; dans l'une on a versé du nitrate de baryte, et dans l'autre du nitrate d'argent. La première fut légèrement troublée, et la deuxième ne le fut pour ainsi dire pas : cette cendre ne contenait donc pas de muriate et très-peu de sulfate, ce qui est extraordinaire. La cendre, lavée, s'est dissoute avec effervescence dans l'acide nitrique, moins une petite quantité de matière noire dont le poids ne s'élevait pas certainement au-delà de 1 mill.. Dans la liqueur filtrée, de l'ammoniaque mise en excès forma un précipité brun qui, recueilli sur un filtre et lavé, pesait 6 centigrammes.

Ce précipité mis en poudre et traité par l'acide nitrique faible, fut en partie dissous; il resta une poudre noire pesant 6 mill. qui était de l'oxide de manganèse très-pur.

La portion dissoute dans l'acide nitrique, étendue d'eau et mêlée avec un excès d'oxalate d'ammoniaque, donna un précipité blanc, qui, lavé et séché, pesait 7 centigrammes faibles et qui était de l'oxalate de chaux.

On fit ensuite évaporer la dissolution nitrique et calciner son résidu pour décomposer le nitrate et l'oxalate d'ammoniaque et obtenir l'acide phosphorique qu'on y soupçonnait : la matière décomposée laissa un résidu concret, d'une couleur rose purpurine mais qui devint gris jaunâtre par une chaleur plus forte. Une petite portion de ce résidu chauffé au chalumeau se fondit avec la plus grande facilité, en un verre transparent, légère-

Digitized by Google

rement jaune. Chauffé avec une petite quantité d'acide nitrique, il s'est dissout à l'exception d'un atôme de matière brune que l'acide muriatique n'a pas attaquée : mais il n'y en avait pas un milligramme. La dissolution nitrique étendue d'eau et mêlée avec du sous-acétate de plomb, donna un précipité blanc floconneux pesant 0,3 grammes, fusible au chalumeau en un verre transparent qui est devenu blanc et opaque par le réfroidissement, mais elle n'a pas présenté à sa surface la cristallisation du phosphate de plomb.

Après avoir précipité la dissolution nitrique de la cendre par l'ammoniaque, ainsi qu'il a été dit plus haut, on a mis de l'oxalate d'ammoniaque, et l'on a obtenu 1,90 centigrammes d'oxalate de chaux; quantité considérable puisqu'elle porterait la proportion de ce sel à 9,50 centig. pour cent d'écorce : mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, la chaux qui entre dans cette quantité n'était pas toute entière unie à l'acide oxalique dans le végétal; car lorsque celui-ci a été épuisé par l'alcool et par l'eau de tout ce qu'il contient de soluble, le résidu, ou partie ligneuse, ne donne plus une aussi grande quantité de carbonate de chaux par la combustion : il faut donc nécessairement qu'une partie de chaux soit combinée à quelqu'autre principe du végétal. La liqueur de laquelle l'on avait précipité la chaux par l'oxalate d'ammoniaque, pouvant contenir quelqu'autre élément, soluble dans l'acide oxalique, on la fit évaporer à siccité : le résidu salin qu'elle fournit, calciné fortement dans un creuset de platine, laissa une matière grise pesant 6 cent., et qui était principalement composée de magnésie mêlée d'oxide de manganèse et de fer. L'écorce du solanum contient donc aussi une petite quantité de magnésie.

Ainsi la cendre du solanum contient : 1° du sous-carbonate de potasse ; 2° du carbonate de chaux ; 3° de l'oxide de manga-

Digitized by Google

nèse ; 4° de l'oxide de fer ; 5° du phosphate de chaux en très-petite quantité ; 6° de la magnésie.

Il est remarquable que cette écorce n'ait offert aucune trace sensible de silice ; car je pense que jusqu'à présent on n'a pas trouvé de végétal où la présence de cette matière ait manqué.

Cette analyse prouve évidemment que le solanum pseudoquina a végété dans un terrain éminemment calcaire, mêlé de potasse, d'oxide de manganèse et de fer, et peu ou point siliceux.

L'on pourrait ainsi connaître à de grandes distances la nature de la surface du sol où les végétaux croissent, par l'analyse de leurs cendres. C'est ainsi que j'ai observé, il y a long-temps, que les céréales semées dans des terres nouvellement marnées contiennent beaucoup d'oxalate de chaux, parce que le carbonate de chaux passant dans les plantes à l'aide de l'acide carbonique provenant de la décomposition des fumiers, se trouve décomposé par l'acide oxalique qui se forme pendant la végétation, et que l'acide carbonique mis à nu tourne au bénéfice de la nutrition. La matière calcaire n'est donc pas, comme l'ont pensé quelques agronomes, simplement un engrais mécanique.

En réunissant ce que nous avons exposé dans ce Mémoire, nous trouvons que l'écorce du solanum pseudoquina est composée :

1° D'un principe amer de nature purement végétale, à qui sans doute l'écorce doit sa vertu fébrifuge, $\frac{1}{11}$;

2° D'une matière résineuse ou résinoïde, légèrement soluble dans l'eau, et dont la saveur est amère, $\frac{1}{50}$;

3° D'une petite quantité de matière grasse visqueuse ;

4° D'une substance animale très-abondante, qui est combinée à des sous-malates de potasse et de chaux (et qui pour cela présente des caractères alcalins) ;

Digitized by Google

5° D'une petite quantité d'amidon.
6° D'oxalate de chaux dont la quantité s'élève à 5 ou 6 p. 100.
7° De carbonate calcaire très-abondant.
8° De magnésie, en très-petite portion.
9° D'oxide de manganèse en quantité notable, $\frac{1}{1000}$.
10° D'oxide de fer, $\frac{1}{1000}$ environ.
11° De phosphate de chaux en très-petite quantité.
12° D'une grande quantité de substance ligneuse.

Digitized by Google

CONSIDÉRATIONS CHIMIQUES

SUR

DIVERSES CONCRÉTIONS

DU CORPS HUMAIN.

Par M. LAUGIER.

Messieurs,

La Section de pharmacie a pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'ajouter quelques faits particuliers à l'histoire déjà si connue des concrétions qui se développent dans l'économie animale. Je n'ai donc pas eu pour but de présenter à vos yeux le tableau général des recherches faites sur ce genre de productions accidentelles. Leur nombre, leurs formes variées, leur situation plus ou moins accessible aux moyens chirurgicaux, les maladies qu'elles causent dans les organes qui en sont le siége, entraîneraient des développemens qui dépassent les bornes prescrites à l'étendue de ce Mémoire, ou que m'impose l'objet habituel de mes études. J'ai voulu seulement appeler votre attention sur le secours peut-être trop souvent négligé que la chimie peut donner à l'art de guérir, et vous entretenir un moment de quelques-unes de ces productions calculeuses remarquables par leur origine.

Digitized by Google

Rien ne prouve mieux, selon moi, les progrès de la chimie que les connaissances acquises en moins d'un demi-siècle sur la nature des nombreuses concrétions qu'on rencontre dans les diverses parties du corps de l'homme. Ces connaissances datent de 1776. L'illustre Scheèle fit un premier essai sur un bézoard ou pierre de la vessie. Cet essai produisit une découverte, qui fut elle-même la source de beaucoup d'autres. On crut un moment que l'acide lithique, nommé maintenant urique, dont Scheèle avait trouvé son bézoard formé, constituait seul toutes les pierres de la vessie; on fut bientôt détrompé. Peu après la découverte de Scheèle, le Grand Bergman, son compatriote et son ami, démontra qu'à l'acide urique se trouvait parfois réunie une autre substance, le phosphate de chaux.

Vingt ans s'étaient écoulés lorsque M. Wollaston en Angleterre, Fourcroy et M. Vauquelin en France, reconnurent que les calculs urinaires pouvaient être composés d'un bien plus grand nombre de substances. Les chimistes français, forts des faits nouveaux qu'ils venaient de découvrir dans l'analyse de l'urine humaine, étaient naturellement conduits à retrouver dans les calculs les principes que ce liquide excrémentitiel leur avait offerts.

On se rappelle cette analyse, la plus complète jusqu'alors, qui fera époque dans l'histoire de la science et dont un des faits les plus remarquables était la séparation exacte de l'urée, que le célèbre Rouelle avait déjà reconnue, sans l'isoler à l'état de pureté. Par suite de leurs recherches et de celles de M. Wollaston, on sut bientôt que le phosphate ammoniaco-magnésien et l'oxalate de chaux faisaient partie des calculs de la vessie.

M. le docteur Marcet dans son Histoire chimique des calculs réclame vivement en faveur de son compatriote M. Wollaston la priorité de la découverte de ces deux sels; il n'hésite point à

Digitized by Google

dire que le Mémoire de ce dernier se trouvant dans les Transactions philosophiques de 1797, Fourcroy qui, dit-il, savait l'anglais, devait être informé de son contenu.

C'est une erreur : Fourcroy ne savait pas l'anglais, et d'ailleurs son caractère, celui de M. Vauquelin, suffisamment connus du monde savant, nous dispensent de répondre sérieusement à une inculpation de ce genre.

Qui pourrait douter que nos savans compatriotes ne se fussent empressés de citer dans leurs Mémoires les travaux de M. Wollaston, s'ils en avaient eu connaissance?

Trois autres découvertes qui ne sont pas moins dignes de l'attention des savans, sont dues sans partage aux travaux de Fourcroy et de M. Vauquelin, ce sont celles de l'urate d'ammoniaque, de la silice, et de la matière animale qui lie les particules des concrétions urinaires.

Depuis quelques années, M. Wollaston a découvert un nouveau calcul, l'oxide cystique; cette découverte intéressante a été confirmée en France par M. Lassaigne qui a retrouvé cette matière dans une concrétion faisant partie de la collection de M. Girard, notre confrère.

Des expériences plus récentes du docteur Marcet annoncent l'existence de deux substances nouvelles auxquelles il a donné le nom de calculs xantique et fibrineux, mais comme elles n'ont été observées qu'une seule fois, il convient d'attendre qu'il s'en présente de la même nature, pour les ranger définitivement parmi les matériaux des calculs urinaires.

Toutefois, en les admettant provisoirement, les matériaux des calculs urinaires sont au nombre de dix; chacun d'eux se distinguent par des caractères qui leur sont propres.

Parmi ces matériaux, cinq seulement, l'acide urique, l'urate d'ammoniaque, l'oxalate de chaux, le phosphate de la même

Digitized by Google

base, et l'oxide cystique peuvent exister dans un état voisin de la pureté. Le plus souvent ils se rencontrent, et à plus forte raison les autres, réunis deux à deux sous forme de couches concentriques et superposées, ou bien présentant des mélanges plus composés.

Le plus grand nombre des substances que nous venons d'énumérer sont tenues en dissolution dans l'urine; l'acide urique à l'aide de l'eau qui en constitue plus des neuf dixièmes. Il paraît en être de même de la silice dont M. Berzelius a constamment reconnu l'existence dans les urines et même dans les eaux potables, qu'il a analysées; les phosphates terreux sont dissous à la faveur d'un excès d'acide ou phosphorique, ou acétique, ou surtout lactique (1), selon l'opinion de ce célèbre chimiste. Ces acides contribuent également à la dissolution de la subtance muqueuse.

Si les causes de la solubilité de ces substances viennent à cesser, on conçoit sans peine que leurs molécules suspendues dans le liquide tendent plus ou moins promptement à former un dépôt.

Par exemple, que la quantité d'eau secrétée diminue, ou ce qui revient au même, que la secrétion de l'acide urique dans les reins devienne surabondante, le dépôt de cet acide et par conséquent de la silice aura bientôt lieu dans toutes les cavités où l'urine a quelque accès. De même si la proportion des acides devient moins forte, ou bien que leur saturation s'opère par des bases survenues accidentellement, les phosphates terreux et le mucus ne tarderont point à se déposer. C'est ainsi que par le séjour prolongé de l'urine dans les voies urinaires, ou par une

(1) Il paraît que, depuis la lecture de ce Mémoire, M. Berzélius a reconnu que l'acide lactique n'est point un acide particulier, mais de l'acide acétique dont les propriétés sont masquées par une matière animale, ainsi que MM. Vauquelin et Bouillon-la-Grange l'avaient anciennement avancé.

Digitized by Google

disposition morbide qui détermine la décomposition d'une portion de l'urée et de sa conversion en ammoniaque, la séparation des élémens de l'urine s'effectue avec plus ou moins de promptitude.

La présence dans la vessie d'un corps étranger quelconque, mais notamment celle d'un petit calcul d'acide urique formé dans les reins et entraîné le long des uretères, peuvent aussi servir de noyau à la concrétion vésicale, comme dans les expériences de Leblanc le cristal plongé dans une dissolution saline attire à lui les molécules dissoutes, et devient le centre de leur réunion successive.

Ainsi une surabondance d'acide urique, la chute d'un petit calcul de cet acide des reins dans la vessie, la saturation des acides de l'urine par le développement accidentel de l'ammoniaque sont autant de causes de la précipitation des matériaux de l'urine, mais elles ne paraissent point suffire à la formation des calculs solides et à couches concentriques. Dans la gravelle par exemple, un grand nombre de petits calculs d'acide urique formés à la fois ou successivement ne se réunissent pas toujours; cette affection dans beaucoup de cas ne donne point lieu à des concrétions solides, à des calculs proprement dits. Il existe donc une autre cause de leur formation, une condition essentielle au rapprochement des particules qui doivent entrer dans leur composition; c'est la présence du mucus qui est destiné à les unir. L'état ordinairement visqueux, filant, glaireux de l'urine des calculeux, l'existence de ce mucus dans les calculs de toute nature, ne laissent aucun doute sur le rôle que le mucus joue dans leur formation.

Mais s'il est possible de donner une explication raisonnable de la manière dont se forme un calcul qui se compose d'un ou de plusieurs des matériaux tenus en dissolution dans l'urine,

Digitized by Google

comment concevoir la présence de ceux dont les élémens n'existent point dans ce liquide, par exemple, de l'oxalate de chaux et de l'oxide cystique? ce dernier échappe jusqu'à présent à toute explication.

Quant à l'oxalate de chaux on conçoit facilement que l'acide oxalique une fois arrivé dans les voies urinaires, s'empare de la base du phosphate de chaux et se précipite avec elle d'autant plus rapidement que le sel qui en résulte est plus insoluble. Je laisse aux physiologistes le soin d'expliquer par quelle voie cet acide peut parvenir dans la vessie; il suffit pour nous que quelques faits bien constatés nous démontrent la possibilité de la présence dans cet organe, de substances tout à fait étrangères au liquide qui y séjourne, après leur ingestion dans le tube alimentaire. Tels sont les exemples cités par MM. Cantu et Brande.

Le premier, professeur à Turin, a constaté la présence du mercure dans l'urine des vénériens traités par les préparations de ce métal.

Le second, connu par des travaux sur les matières animales, assure que peu de temps après avoir fait usage d'eau de soude, son urine et celles des malades auxquels il avait prescrit la même boisson, étaient devenues légèrement alcalines, et n'avaient plus la propriété de rougir les couleurs bleues végétales.

On doit encore à ce chimiste une observation importante qui confirme le passage *presque subit dans l'urine de* substances introduites dans l'estomac. *Voulant s'assurer si l'on pourrait retrouver dans l'urine des traces d'un réactif puissant et par conséquent facile* à reconnaître, il avala quelques grains d'hydrocyanate ferruré de potasse. Au bout de quelques heures son urine avait acquis la faculté de précipiter en bleu les dissolutions de fer. Cette expérience répétée sur d'autres personnes, eut chaque fois le même succès. Mais M. Brande rechercha

Digitized by Google

en vain dans le sang des sujets soumis à ses expériences les traces du réactif qui avait passé dans leur urine, et il croit devoir en conclure que l'hydrocyanate avait suivi une autre route que celle de la circulation.

A l'appui des observations précédentes, qu'il me soit permis de citer un fait que j'ai observé il y a environ quinze ans.

Le père d'un artiste célèbre de Paris, à qui l'on avait persuadé que la chimie avait à sa disposition des remèdes certains contre la pierre, vint me voir pour prendre mon avis. Il avait été sondé, on avait constaté chez lui l'existence d'un calcul qui lui causait de vives douleurs. Je ne lui dissimulai pas que dans l'état où il était, je craignais que la chimie ne pût venir à son secours, et je lui conseillai de recourir à l'opération. A cette époque, deux personnes septuagénaires comme lui venaient d'être opérées par un des plus célèbres praticiens de la capitale, et leur opération avait eu le plus grand succès. Je le déterminai à prendre le même parti. Il s'adressa au même chirurgien et s'en tira avec le même bonheur. Au bout de quelques mois il revint chez moi pour me remercier, me dit-il, du conseil que je lui avais donné. Dans la crainte d'une rechute, il me demanda si la chimie n'avait pas du moins quelque moyen de prévenir le retour d'un calcul. Pendant que j'hésitais à lui répondre, il tira de sa poche celui qui avait été extrait de sa vessie. C'était évidemment un calcul d'oxalate de chaux. Dans l'intention de le satisfaire, je le questionnai sur les mets dont il faisait le plus ordinairement usage. Monsieur, me dit-il, je mange presque tous les jours de l'oseille que j'aime beaucoup. N'en mangez plus, repris-je, car cette plante renferme abondamment l'acide dont votre pierre est en grande partie formée.

Que conclure de ce fait isolé? Peu de choses: sans doute, mais peut-être en serait-il autrement, si plusieurs faits analogues

Digitized by Google

venaient s'y rattacher, et il est probable qu'on pourrait en tirer des inductions utiles.

Il serait possible qu'en proscrivant l'usage des alimens qui renferment cet acide, on réussît à prévenir la formation du calcul mural le plus redoutable de tous, tant à cause de sa dureté égale à celle de l'ivoire, et de sa forme ou tuberculeuse ou épineuse, qu'à cause de la résistance qu'il oppose aux réactifs les plus énergiques.

Malgré la difficulté d'attaquer les calculs, autres que ceux d'oxalate de chaux, surtout lorsqu'ils sont entièrement formés, et qu'ils ont acquis un certain volume, des essais fondés sur des connaissances chimiques ont été plusieurs fois tentés, et quoiqu'ils n'aient pas réalisé les espérances qu'on en avait conçues, on ne peut pas dire que ces tentatives aient toujours été sans succès.

Les solutions alcalines pour l'acide urique, les solutions acides pour les phosphates terreux, sont les moyens qui ont été employés par les médecins.

Ces remèdes ont été administrés de deux manières, tantôt on les a introduits dans l'estomac sous forme de boisson, tantôt on les a injectés dans la vessie.

Guyton de Morveau rapporte l'exemple d'un ami de Parmentier qui, d'après le conseil de Fourcroy, prit tous les matins à jeun, pendant trois mois, une chopine d'eau alcalisée par dix gouttes de soude caustique, et qui fut guéri complètement de la gravelle.

Personne n'ignore que le célèbre Mascagni, affecté de la même maladie, obtint un égal succès en avalant pendant dix jours consécutifs, vingt onces d'eau dans lesquelles il avait fait fondre depuis un jusqu'à trois gros de carbonate de potasse saturé.

MM. Les docteurs Stiprian Luiscius à Delft, Brande, Marcet, Prout, Home, Hatchett à Londres, en opérant sur des

Digitized by Google

malades confiés à leurs soins, ont obtenu d'heureux effets de l'emploi en boisson des carbonates de potasse et de soude. On pourrait citer d'autres exemples en France, constatés par d'habiles praticiens.

La méthode par injections pratiquée pour la première fois à Paris par MM. Deschamps et Boyer, de concert avec M. Vauquelin, présente plusieurs genres de difficultés qu'on peut prévoir, mais qu'il n'est pas aussi facile de surmonter. Le premier est de déterminer la nature de la concrétion, dont on a reconnu l'existence au moyen de la sonde, et sur laquelle on doit agir. On peut tirer des inductions à cet égard, soit des petits calculs dont l'expulsion a eu lieu naturellement, soit de l'essai chimique de l'urine rendue par le malade.

Si l'on doutait des avantages qu'on peut retirer de l'examen des urines, on serait convaincu de leur réalité par la lecture de l'intéressant Mémoire rédigé depuis peu de temps par notre savant compatriote M. Proust, avec ce talent original qui le distingue.

L'urine de la fille Leroi lui a fourni l'occasion d'observer les faits suivans : l'urine de femme contient beaucoup plus d'urée que celle d'homme. Cette abondance d'urée donne à la première une densité plus considérable et qui permet à l'acide nitrique de la précipiter en nitrate d'urée à 45 ou 50° de densité, tandis que la seconde (celle d'homme), n'acquiert cette propriété qu'à 70 ou 72°.

L'urine de la fille Leroy dont la densité n'était habituellement que de 36 degrés, et qui même à 100 degrés, et à l'état d'extrait ne précipitait pas par l'acide nitrique, était entièrement dépourvue d'urée, et ce principe s'y était totalement changé en carbonate d'ammoniaque.

Enfin M. Proust, par l'examen de l'urine de la fille Leroy,

Digitized by Google

a présenté la composition compliquée du calcul énorme (il pesait 12 onces) qu'on a depuis extrait de sa vessie; composition que M. Henry fils a confirmée par son analyse.

L'absence presque totale d'un des principes de l'urine, par exemple de l'acide urique, peut indiquer qu'il est retenu dans la vessie, où il forme un calcul. Si ces indications ne s'offrent point, il faut en chercher d'autres dans l'examen de la liqueur d'abord alcaline, puis acide que l'on injecte à cet effet dans la vessie, et qu'on y laisse séjourner quelque temps. Dans le cas où le liquide alcalin, auquel on ajoute quelques gouttes d'acide hydrochlorique, se trouble de suite ou quelques heures après, et dépose un précipité cristallin, c'est bien évidemment d'acide urique que le calcul est composé. Si au contraire le liquide alcalin injecté n'est point troublé par l'acide, il est à présumer que c'est plutôt une couche de sels terreux ou de phosphates, avec laquelle il s'est trouvé en contact dans la vessie. Le moyen de vérifier cette présomption est de substituer à l'injection alcaline l'injection d'une liqueur aiguisée d'acide hydroclorique, celle-ci se chargera d'une portion de phosphates dont un peu d'ammoniaque opérera ensuite la précipitation. Dans le cas où les injections soit alcaline, soit acide, ne donneraient aucune trace d'acide urique, ni de phosphates, il serait naturel d'en conclure l'existence d'un calcul inattaquable par les dissolvans, par exemple d'un calcul d'oxalate de chaux, qui heureusement est plus rare que les précédens.

Il est bien important que les dissolutions alcalines ou acides ne puissent en aucune manière altérer la vessie, il faut donc les prendre dans un état d'affaiblissement tel que mises dans la bouche, elles n'y causent qu'une saveur légère et facilement supportable. Il faut de plus que ces dissolutions, avant de les in-

Digitized by Google

troduire, soient élevées à la température de 25 à 26 degrés de Réaumur.

Il serait à craindre que ces injections, surtout les alcalines, en se mêlant à l'urine, n'ajoutâssent en la saturant et la précipitant, à la gravité des accidens au lieu de la diminuer. On obvie à cet inconvénient par la précaution de ne faire les injections que lorsque la vessie a été complètement vidée.

Malgré toutes ces précautions, malgré les efforts des praticiens les plus habiles pour vaincre tous ces genres de difficultés, il faut en convenir, les résultats obtenus jusqu'à présent n'ont été que peu satisfaisans.

A la vérité, les essais n'ont point été assez nombreux, ni assez constamment tentés. Ils exigent des soins assidus de la part des médecins, et un tems qu'ils n'ont pas toujours, et de la part des malades une complaisance, une patience dont on ne trouve que rarement des exemples. Ces tentatives cependant intéressent assez l'humanité, pour ne pas manquer d'exciter toute la sollicitude du gouvernement, et l'on ne peut douter que, d'après le vœu formé par les médecins de tous les pays, il ne consentît à l'institution d'un établissement uniquement consacré aux recherches de cette nature, et qui, on peut l'espérer, donnerait lieu à des résultats utiles. Cette opinion est celle des bons esprits qui se gardent également et de l'enthousiasme qui exagère, et de la routine qui rejette sans examen.

Nous ne passerons pas sous silence un embarras d'un autre genre plus difficile à surmonter peut-être que ceux dont on a parlé. Les dissolutions alcalines, employées en injections, quoique trop faibles pour avoir une action destructive sur la vessie, exercent pourtant sur cet organe une irritation qui, toute légère qu'on la suppose, n'en détermine pas moins une sécrétion plus

Digitized by Google

abondante du mucus qui donne à l'injection elle-même une épaisseur, une viscosité qui rend son extraction difficile, en bouchant les yeux de la sonde. Souvent aussi elles excitent des envies presque subites d'uriner qui nuisent au succès de l'opération. Il est convenable cependant d'admettre, parce que l'expérience le prouve dans beaucoup d'autres circonstances, que les organes irrités d'abord par le contact d'un stimulus quelconque s'y habituent peu à peu et finissent par contracter, relativement à ce stimulus, une sorte d'insensibilité, qui ici diminuerait beaucoup l'inconvénient, et peut-être le rendrait presque nul. Mais dans le cas où cette espérance ne se réaliserait pas, il y aurait moyen peut-être d'arriver au même but, celui d'éviter l'irritation de la vessie en substituant aux dissolutions d'alcalis proprement dits, un autre alcali également dissous qui pourrait avoir l'avantage de ne point irriter la vessie et d'avoir pourtant une action réelle sur le calcul, mais seulement dans les cas de calcul d'acide urique.

Le dissolvant dont je veux parler est l'eau de chaux. Je n'ai point la prétention de présenter l'action de l'eau de chaux sur l'acide urique comme une découverte. Je n'ignore pas que le célèbre Scheèle, à la sagacité duquel rien n'échappait, a remarqué cette action. Je sais aussi que quelques praticiens et notamment Withe l'ont conseillée comme lithontriptique. Je crois seulement que personne n'a eu l'occasion de faire les expériences chimiques dont je vais présenter à l'Académie les résultats, qui peut-être lui inspireront quelque intérêt.

J'avais besoin pour vérifier un fait que j'avais remarqué dans l'analyse d'une concrétion arthritique, celui de la dissolution de l'urate de chaux dans la potasse caustique, fait que M. Vauquelin avait déjà observé, et qu'il m'invita à constater, j'avais besoin, dis-je, de préparer de l'urate de chaux pur. Je pris un

Digitized by Google

gramme d'acide urique précipité de la potasse par l'acide hydrochlorique et cristallisé; je le délayai dans une capsule avec quatre onces d'eau distillée, et je fis bouillir le mélange; cet acide est si peu soluble dans l'eau, même bouillante, que la plus grande partie n'y était que suspendue lorsque je versai environ une once d'eau de chaux; tout-à-coup la liqueur s'éclaircit, et après avoir ajouté une autre once de la même eau qui suffit pour donner au mélange la faculté de ramener au bleu le papier de tournesol rougi, je le laissai refroidir, sa limpidité resta la même après le refroidissement. Il fallut employer l'evaporation pour obtenir l'urate de chaux qui se déposa en petits prismes aiguillés. Je fis bouillir le résidu desséché avec de nouvelle eau; il fut dissous à la chaleur de l'ébullition; mais comme l'eau était moins abondante que dans la première expérience, le sel se cristallisa par refroidissement.

Frappé de la solubilité donnée à l'acide urique par une si petite quantité de chaux, je continuai mes expériences dans le détail desquelles je n'entrerai point, parce qu'elles seront, avec beaucoup d'autres que je me propose de faire, l'objet d'un Mémoire particulier, je me bornerai à en rapporter quelques résultats.

Trente-deux centigrammes ou six grains d'acide urique cristallisé, chauffés avec une once d'eau de chaux étendue d'une once d'eau distillée, ont été dissous sur-le-champ, à une température de vingt-six degrés Réaumur.

La même quantité d'acide a été dissoute par la même quantité de mélange, à froid, au bout d'une demi-heure, par la simple agitation. Cette expérience a contamment réussi. J'ai seulement remarqué que du soir au lendemain, la plus grande partie de l'urate de chaux se dépose sous forme de flocons blancs, extrêmement légers, et faciles à séparer au moyen de l'eau. Un frag-

Digitized by Google

ment de calcul d'acide urique de la grosseur d'une petite noix, et du poids de trois grammes soixante-six centigrammes, a été introduit dans un bocal contenant une once et demie d'eau de chaux et autant d'eau distillée; au bout de douze heures le liquide avait perdu sa saveur, un grand nombre de flocons d'urate de chaux recouvrait le calcul qui avait changé de couleur.

La liqueur décantée, et les flocons enlevés, la nouvelle eau de chaux faible que j'ai ajoutée a eu chaque fois une action plus marquée sur le calcul, ce qu'il faut attribuer à la pénétration plus intime du liquide dans la substance, et à la diminution de la force de cohésion qui unit ses molécules.

Au bout d'un mois, quoique je n'eusse changé l'eau que tous les trois ou quatre jours, changement qu'il faudrait faire dès qu'elle n'a plus de saveur, le calcul était réduit au cinq ou sixième de son volume, état dans lequel il est resté, parce que j'ai cessé depuis long-temps de renouveler le liquide. Cette expérience doit être répétée avec plus d'exactitude pour déterminer d'une manière précise le temps et la quantité d'eau de chaux nécessaires pour pulvériser ainsi, ou plutôt pour réduire en flocons une quantité donnée de calcul d'acide urique.

Je n'avais alors pour but que de constater que l'eau de chaux étendue de la moitié de son poids d'eau distillée peut attaquer et réduire en flocons d'urate de chaux un calcul d'acide urique sans le secours de la chaleur. Il me semble que d'après cette simple expérience il n'est plus possible d'en douter.

Si l'eau de chaux affaiblie réunissait le double avantage d'être sans action sur la vessie, de n'y point causer d'irritation, et de diviser à la longue le calcul urique en flocons légers et faciles à entraîner par les lavages de la vessie, on n'hésiterait point sans doute a lui donner la préférence sur les eaux de potasse et de

Digitized by Google

soude dans la méthode des injections, dût son action être plus lente.

La chose serait d'autant plus faisable aujourd'hui que, d'après l'ingénieux appareil perfectionné par M. Jules Cloquet, on parvient aisément à introduire, dans la vessie privée d'urine, une quantité de liquide très-considérable. Ce mode pourrait réussir surtout dans les cas de gravelle où l'acide urique existe presqu'à l'état de pureté, et où il se trouve sous forme de très-petits fragmens qui n'ont point encore, à beaucoup près, la consistance que cet acide est susceptible d'acquérir, lorsqu'il constitue les calculs urinaires proprement dits.

Après ces considérations sur les calculs vésicaux, et sur celui d'acide urique en particulier, il n'est pas hors de propos de relever un fait erroné, consigné dans un ouvrage anglais très-répandu en France : le Système de chimie de M. Thompson.

L'auteur range au nombre des concrétions vésicales un prétendu calcul urinaire, rendu par une femme traitée dans le Conservatoire de Côme, et dont l'analyse a été faite par un chimiste italien. D'après cette analyse, ce calcul est formé d'une quantité de silice, de magnésie, d'oxide de fer, telle qu'il a une analogie frappante avec les pierres magnésiennes.

À la vérité, M. Thompson ne paraît pas avoir une entière confiance dans les résultats de cette analyse, dont il dit ignorer les détails.

Vraisemblablement il aurait tout à fait cessé d'en avoir, et se serait dispensé de rapporter ce fait dans son ouvrage, s'il avait su, comme je m'en suis assuré il y a dix-sept ou dix-huit ans, que cette prétendue concrétion vésicale contenait, indépendamment des élémens dont il a parlé, trois dentièmes d'oxide de chrôme, que j'en ai séparés.

Digitized by Google

Cette substance n'était autre chose qu'un petit fragment de serpentine verte dont un des caractères distinctifs, comme l'a prouvé M. Vauquelin dans son Analyse de la Serpentine, est d'être colorée par l'oxide de ce métal.

Ce fait n'est pas sans exemple en France. On a soumis à l'examen de M. Vauquelin de petits morceaux de quartz arrondis qu'on prétendait être des calculs urinaires de femmes.

C'est ainsi que la fraude, quelquefois suggérée par la misère, peut accréditer pour un temps des erreurs qu'il appartient à l'analyse chimique de dévoiler.

L'urine n'est point la seule humeur animale qui donne naissance à des concrétions; il s'en forme aussi au sein de la bile, dans la vésicule du fiel, qui diffèrent beaucoup des premières par leur consistance et par leur composition. Avant Poultier de la Salle et Fourcroy leur nature était tout à fait ignorée. On a su par ces chimistes que les calculs biliaires étaient en grande partie formés d'une matière grasse soluble dans l'alcool et dans l'éther et qui s'en dépose sous forme de cristaux lamelleux, blancs ou nacrés. Fourcroy l'a comprise avec d'autres corps sous la dénomination d'adipocire. En comparant entr'eux les corps gras, M. Chevreul a observé que sa propriété de ne fondre qu'à cent trente-sept degrés et de ne point se saponifier, devait la faire considérer comme un corps particulier, et il a proposé de la nommer *cholestérine* qui signifie bile solide. L'examen de trois cents calculs biliaires a permis à M. Thénard d'en distinguer plusieurs espèces. Les uns, en petit nombre, à lames blanches, brillantes, entièrement composés de cholestérine; les autres plus nombreux, à lames jaunes, formés de quatre-vingt-huit à quatre-vingt-quatorze centièmes de cholestérine et de six à douze centièmes de matière jaune de la bile; d'autres, bruns noirs seulement à leur surface, quelquefois noirâtres jus-

Digitized by Google

qu'à leur centre, formés presque entièrement de matière jaune et de peu ou point de cholestérine.

M. Orfila a découvert une petite quantité de picromel dans un calcul biliaire contenant beaucoup de matière jaune et de matière grasse de la bile : composition que M. Caventou a confirmée par l'examen d'un calcul à peu près semblable. J'ai retrouvé les mêmes matières dans une substance extraite de la vésicule d'une vieille femme et qui différait beaucoup des calculs biliaires par la forme, que l'on sait être ordinairement ou ovoïde, ou tétraëdrique, ou sphérique, et que j'ai vues se trouver toutes trois à la fois dans la même vésicule. Celle-ci était en petits cylindres noirs semblables à des excrémens de vers à soie. Ils se dissolvaient en partie dans l'eau chaude à laquelle ils communiquaient une forte odeur de bile.

L'intéressante découverte de la cholesterine dans la bile humaine, récemment faite par M. Chevreul, a levé toutes les incertitudes sur l'origine des calculs biliaires où le plus souvent cette substance domine, et que jusque là on n'avait pu expliquer d'une manière satisfaisante.

A la suite d'accès de goutte violens et prolongés, on trouve dans les articulations des espèces de concrétions nommées arthritiques, différentes par leur aspect et leur nature de toutes celles qui existent dans les diverses parties du corps de l'homme: blanches, légères, friables, d'un tissu lâche et comme spongieux, elles ont de la ressemblance avec l'agaric des officines.

On était loin de penser avant les expériences de M. Tennant qu'elles fussent formées d'urate de soude. M. Vogel, dans une analyse plus récente, y a reconnu en outre la présence d'une petite quantité d'urate de chaux et de sel marin; une semblable concrétion extraite du genou d'un goutteux par M. Andral fils, et que la Commission d'anatomie pathologique m'a chargé d'analy-

Digitized by Google

ser, vient de m'offrir les mêmes résultats que ceux obtenus par M. Vogel.

Beaucoup d'autres parties du corps humain offrent encore des concrétions soit libres, soit enkystées; telles sont celles que l'on rencontre dans les glandes pinéales, lacrymales, salivaires, celles du foie, de la prostate etc. Mais toutes ces concrétions sont tellement semblables par leur composition, qui consiste toujours en phosphate de chaux et en matière animale, que leur histoire chimique a peu d'intérêt.

Il faut excepter de cette uniformité de composition les concrétions pulmonaires, qui seules ont présenté cette différence que le phosphate de chaux et la matière animale y sont constamment accompagnés d'une quantité à-peu-près égale de carbonate de chaux. C'est ce qui résulte du travail de M. Lassaigne sur les concrétions pulmonaires d'une vache; et de celui que je viens de faire, d'après l'invitation de la Commission d'anatomie pathologique, sur les concrétions d'un poumon humain.

Pour compléter cette espèce de revue des concrétions humaines, il nous reste à jeter un coup d'œil sur celles qui se rencontrent parfois dans les voies intestinales. Les concrétions des intestins sont rares chez l'homme, elles n'y forment point, comme chez les animaux, d'espèce particulière, et leur existence paraît dépendre de circonstances purement accidentelles.

On ne peut ranger, parmi les concrétions intestinales, des corps provenant évidemment d'autres cavités dans lesquelles ils ont pris naissance, et qui ne se trouvent que fortuitement dans les intestins, quelquefois par suite d'un vice de conformation.

Tel est l'exemple cité par le docteur Marcet d'un enfant né avec un anus imperforé, dont le rectum communiquant avec la vessie a offert une concrétion de la grosseur d'une noix, lé-

Digitized by Google

gère, spongieuse, friable, brune à l'extérieur, blanche intérieurement, et principalement formée d'un mélange de phosphate de chaux et de phosphate ammoniaco-magnésien.

Tels sont aussi les calculs de nature biliaire rencontrés dans les intestins de plusieurs individus examinés à diverses époques par MM. Vauquelin et Thénard qui ont reconnu qu'ils étaient formés de cholestérine, de matière jaune et de résine de la bile.

La composition élémentaire de ces substances indique suffisamment leur origine, et qu'elles ont été entraînées, par l'effet de circonstances particulières, hors des organes auxquels elles appartenaient primitivement.

Presque toutes les concrétions que l'on peut nommer proprement intestinales chez l'homme tiennent leur existence de corps qui, introduits dans l'estomac, échappent à la digestion, et sont retenus dans les replis du tube intestinal. Ces concrétions analogues par leur origine diffèrent ordinairement par leur nature relative à celle des substances ingérées. On a vu tour à tour des médicamens, des alimens particuliers pris souvent et pendant long-temps, des substances introduites accidentellement, donner lieu à de semblables productions. La plupart des exemples que je vais citer se rattachent à ce genre d'habitudes.

Un seul fait exception, c'est celui d'une jeune fille phthisique au dernier degré, et déjà arrivée au marasme le plus complet, qui a rendu par le fondement un grand nombre de corps globuleux un peu aplatis de deux côtés : M. Lassaigne, qui vient de les examiner, les a trouvés composés aux trois-quarts de stéarine et d'élaïne unies à un acide qu'il n'a pu en isoler, et quant à l'autre quart, d'une matière analogue à la fibrine. Dans ce cas les concrétions se sont formées dans le cours d'une affection organique, sans qu'on ait encore observé quelle influence la maladie ou les habitudes pouvaient avoir sur leur développement.

Digitized by Google

M. M. Brande et le docteur Henry ont cité chacun un exemple de masses considérables de magnésie, agglutinées par du mucus, et retrouvées dans les intestins de malades qui avaient journellement fait usage de cette substance terreuse absorbante.

Il est, dit-on, fréquent en Ecosse de trouver chez les individus de la classe pauvre, qui se nourrissent de pain d'avoine, des concrétions singulières dues aux portions ligneuses de cet aliment qui se refusent à la digestion.

Ces productions intestinales recouvertes d'une couche blanchâtre, lisse, terreuse, présentent dans l'intérieur une surface veloutée formée de fibres végétales, pointues par leurs extrémités; M. Wollaston les a parfaitement reconnues pour les barbes qui sont implantées à l'un des bouts de la semence d'avoine dépouillée de sa balle ou enveloppe. Cette substance veloutée, qui résiste à l'action des réactifs, alterne avec des couches concentriques de matière terreuse, qui sont, ainsi que la croûte de la surface, formées d'un mélange de phosphate de chaux et de phosphate ammoniaco-magnésien.

La concrétion intestinale que je vais décrire, et dont j'indiquerai la composition, sans entrer dans les détails de son analyse qui sera l'objet d'un mémoire particulier, a été récemment présentée à la Société philomatique par M. Bréchet, qui l'avait reçue de M. Rense, médecin à Bricon, et qui a bien voulu me charger de l'examiner.

Elle présente un fait jusqu'à présent unique, et qui mérite l'attention des médecins et des physiologistes.

Ce corps, d'un volume assez considérable, bouchait entièrement l'orifice du rectum, de manière à empêcher toute évacuation par cette voie. Il a été extrait au moyen d'une légère incision pratiquée au rectum, et qui n'a eu aucunes suites fâcheuses.

Digitized by Google

On dirait, à le voir, que c'est un ægagropile semblable à ceux que l'on rencontre chez les animaux. On est bientôt détrompé par l'odeur qu'il donne en brûlant, et qui décèle sa nature végétale; mais l'œil exercé du botaniste ne reconnaît en lui le tissu ni du bolet amadouvier, ni d'un lycoperdon, ni d'aucune autre substance végétale connue : c'est un véritable feutrage, tout semblable à celui d'un chapeau, avec cette différence qu'au lieu de poils, ce sont de petites fibres végétales qui le composent.

Cette substance feutrée divisée mécaniquement, et traitée par l'eau bouillante, la colore en lui abandonnant le 7e de son poids d'une matière animale dont l'odeur désagréable rappelle celle des matières fécales; elle lui cède aussi une petite quantité d'hydrochlorate d'ammoniaque et de chaux. La même matière feutrée déjà traitée par l'eau, et facilement incinérée, laisse huit centièmes de son poids d'un résidu formé de phosphate de chaux, et d'un peu de silice et d'oxide de fer.

Entre les deux pièces dont se compose la concrétion se trouve une cavité dans laquelle on remarque un noyau qui diffère beaucoup, par sa nature, de la matière au milieu de laquelle il est placé : ce noyau, de forme prismatique aplatie, est recouvert d'une croûte de couleur brune noirâtre, d'un millimètre d'épaisseur, lisse et luisante à sa surface. Fendu dans sa longueur, il présente à l'intérieur un grand nombre de cellules dont les parois sont à demi-transparentes, et dont la disposition est la même que celle des os qui auraient perdu en partie leur gélatine, quoique conservant encore de l'élasticité.

Dans les mailles osseuses on voit quelques fibres végétales.

Il résulte des expériences que j'ai faites pour m'assurer de la nature du noyau de la concrétion, qu'il est formé de deux substances, l'une extérieure, qui est du sang desséché, l'autre in-

Digitized by Google

térieure, qui n'est qu'un fragment d'os. On conçoit que cet os, avalé par accident, a provoqué, en irritant et en blessant quelques parties des intestins, la sortie ou l'épanchement du sang dont il est recouvert.

Une concrétion intestinale trouvée dans le colon d'un cheval, et que M. Lassaigne m'a remise à cette occasion, nous a semblé éclairer un peu l'origine de la concrétion qui nous occupe. Ce calcul de cheval, en grande partie formé, comme la plupart de ceux du même genre, de phosphate terreux, et dans lequel, à la vue simple, on voit briller de petits cristaux de phosphate ammoniaco-magnésien, renferme une grande quantité de petites fibres feutrées, comme celles de la concrétion humaine, et provenant évidemment de petits brins de paille que l'on y voit ça et là, et non encore suffisamment broyés pour être réduits au même état de division.

Nous avons, à l'aide de l'acide hydrochlorique, séparé des phosphates qui l'accompagnent la portion feutrée du calcul de cheval, et il est facile de se convaincre de son identité avec celle qui forme presqu'en totalité la concrétion humaine.

Après avoir indiqué la composition de cette concrétion sous le rapport chimique, il reste à expliquer comment on peut concevoir que la principale matière qui la constitue a pu s'introduire dans les intestins.

On a vu des personnes contracter dès l'enfance l'habitude de conserver presque continuellement dans la bouche, pour les sucer, des substances végétales dont le goût leur plaît; on peut citer pour exemple la racine de réglisse dont la contexture est fibreuse, et dont la saveur douce, sucrée, est particulièrement agréable aux enfans.

Ne peut-on supposer que, pendant un long usage de mastication, un grand nombre de fibres entraînées avec la salive dans

Digitized by Google

l'estomac et de là dans les intestins, y séjournent en adhérant à leurs parois et se feutrent par le mouvement péristaltique de ces organes, comme il arrive à la paille dans les intestins des chevaux.

Il semblerait peut-être plus naturel d'attribuer ce singulier phénomène à l'habitude de chiquer; mais on peut objecter à cela que cette habitude étant presque générale chez les marins, on devrait rencontrer fréquemment chez eux des accidens du même genre, dont voici pourtant le premier exemple.

Lorsque j'ai commencé à rédiger cette notice, j'avais l'intention de comparer aux calculs et concrétions qui existent dans dans les diverses parties du corps humain, les calculs de la vessie et des intestins que l'on rencontre dans les animaux; mais j'ai craint, Messieurs, d'abuser de votre patience, et de consumer un temps qui peut être employé plus utilement et surtout d'une manière plus agréable.

Digitized by Google

RECHERCHES ANALYTIQUES

SUR

LA VIOLETTE

(*Viola odorata*),

ET

EXAMEN DE SON PRINCIPE ACTIF

COMPARÉ A CELUI DE L'IPÉCACUANHA.

PAR M. P. F. G. BOULLAY.

(Lu à l'Académie royale de médecine le 13 décembre 1824.)

La violette odorante, plante du genre *Viola* et de la Singénésie-monogamie de Linné, dont on a récemment formé une famille distincte sous le nom de Violacées, croît abondamment dans les parties septentrionales de l'Europe, soit naturellement dans les bois, soit cultivée pour l'ornement de nos jardins. Ce végétal est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en répéter ici la description : il figure depuis long-temps dans la matière médicale. Ses racines, ses feuilles, ses fleurs et ses semences ont

Digitized by Google

été mises en usage et ont joui d'une certaine célebrité, quoiqu'on leur ait attribué des propriétés différentes.

C'est ainsi que la racine comparée à celle de l'ipécacuanha, à laquelle elle ressemble, a été considérée comme vomitive (1).

Les semences ont eu passagèrement la réputation d'un puissant lythontriptique; on leur accorde encore aujourd'hui des effets diurétiques et adoucissans. Quelques auteurs pensent qu'elles sont purgatives, et Lémery dans son Dictionnaire des Drogues simples les qualifie même d'hydragogues.

Les feuilles sont particulièrement usitées comme émollientes, rafraîchissantes et laxatives.

De toutes les parties de la violette, la fleur est la plus anciennement employée, et c'est encore celle dont l'usage est aujourd'hui le plus répandu : on lui avait même attribué des effets extraordinaires. *Dioscoride* la recommandait contre l'épilepsie, et *Baglivi* comme un puissant antispasmodique : le premier y mettait aussi une grande importance dans les maladies de poitrine, et *pour lâcher doucement le ventre*. Suivant *Mézué* le suc de ces fleurs est purgatif à deux onces; *Potérius* préférait la poudre à un gros, et *Péchlin*, chose remarquable, leur attribuait surtout cette vertu lorsqu'elles avaient été mises à infuser dans un acide.

Les anciens pharmacologistes s'étaient aussi préférablement servi de la fleur : *Valérius Cordus* en faisait l'eau distillée, et

---

(1) Henninger, dans une Dissertation sur la Violette pourprée, publiée en 1712, avait considéré l'infusion de la racine de violettes comme éméto-catartique, à la dose de deux ou trois onces. MM. Coste et Villemet, dans un Mémoire sur la Matière médicale indigène, couronné par l'Académie de Lyon en 1776, ont confirmé la propriété vomitive de cette racine, et précisé, par des expériences, la dose et les effets sur l'homme de ce médicament, qu'ils proposèrent de substituer à l'ipécacuanha.

Digitized by Google

Paul d'Egine préparait une huile de fleurs de violettes par infusion. *Mézué*, auquel on doit la composition du miel violat, de la conserve de fleurs de violettes, avait aussi donné la formule d'une espèce de sirop de violettes qu'il désignait par le nom de julep. Mais c'est particulièrement sous forme d'un sirop, qui exige le plus grand soin pour sa préparation et sa conservation, que ces fleurs ont continué d'être employées.

La partie colorante des fleurs de violettes a été de plus et pendant très-long-temps l'instrument presque unique, dans les mains des chimistes, pour apprécier l'acidité ou l'alcalinité des corps. Cependant malgré cet usage journalier, soit comme réactif chimique, soit comme médicament, aucun travail n'a été entrepris pour fixer les idées sur les parties constituantes de ce végétal.

En préparant, il y a deux ans, le sirop de violettes pour l'approvisionnement de ma pharmacie, j'avais été frappé de la saveur âcre extrêmement prononcée du résidu des fleurs qui avaient servi à le composer; les dernières portions de l'infusion obtenues par l'action de la presse participaient même tellement de cette âcreté que je les mis à part, au lieu de les faire concourir à la préparation du sirop considéré généralement comme pectoral et adoucissant.

Ce n'est pas que l'âcreté de la fleur de violette soit une observation nouvelle. *Geoffroy*, *Neuman* et *Cartbenser* ont adopté l'opinion qu'elle était susceptible de purger, et Lémery dit qu'elle est d'un goût visqueux et tant soit peu âcre. Mais l'impression que j'éprouvai en mâchant ces fleurs, déjà privées, à la vérité, de la plus grande partie de leur suc, me fit présumer qu'elles devaient contenir quelque principe particulier qui méritait d'être recherché et examiné.

Digitized by Google

EXPÉRIENCES PRÉLIMINAIRES.

Les travaux récens qui ont conduit à connaissance des alcalis végétaux, m'avaient fait entrevoir l'avantage qu'il y aurait à agir directement par les acides forts dilués dans l'analyse végétale; j'en fis l'essai sur le marc de mes fleurs de violettes de la manière suivante.

Elles furent plongées dans l'acide muriatique à deux degrés et exposées à l'action de cette eau acidule pendant huit à dix jours à une température de 25° à 30°; la liqueur, filtrée alors, d'un beau rouge amaranthe, avait l'odeur et la saveur du suc de groseilles. Évaporée au quart de son volume, elle fut saturée par un excès de magnésie. Le précipité magnésien recueilli, lavé et desséché, fut traité par de l'alcool bouillant à 38°, qui prit une teinte jaune verdâtre. Cet alcool, filtré chaud, a déposé, par le refroidissement, une matière floconneuse du plus beau blanc, composée d'une multitude de paillettes brillantes, extrêmement légères, d'une saveur douceâtre, fusible à 22 degrés centigrades, saponifiable par la potasse, répandant en brûlant l'odeur et la saveur piquante des corps gras, etc.

On voit que cette substance blanche cristalline n'était autre chose qu'une matière grasse ou céracée; la liqueur alcoolique, évaporée à siccité, en a fourni une nouvelle quantité qui se trouvait mêlée à de la résine verte, dont on l'a dépouillée à froid par de l'alcool dans lequel elle se dissout plus facilement que la matière grasse.

La liqueur traitée par la magnésie avait pris une teinte jaune foncée et conservé son âcreté. Du sous-acétate de plomb qu'on y a versé en excès a occasioné un précipité jaune très-abondant, et l'a presqu'entièrement décolorée; on y a fait passer un

Digitized by Google

courant de gaz hydrogène sulfuré pour décomposer l'acétate de plomb qu'elle pouvait contenir, on l'a filtrée et évaporée lentement à siccité.

La matière extractive ainsi obtenue, demi-transparente, rougeâtre, d'une odeur forte, analogue à celle des plantes légumineuses fortement chauffées, avait une saveur amère et nauséabonde.

Elle a été reprise par l'alcool, et elle s'y est dissoute, à l'exception d'un peu de gomme échappée à l'action du sous-sel de plomb, en communiquant à ce véhicule une belle couleur jaune d'or. Par une évaporation très-ménagée, on a recueilli de nouveau la même matière extractive, encore colorée en jaune d'or, malgré l'action du charbon animal qu'on lui avait fait subir.

Elle était déliquescente, très-soluble dans l'alcool, dans l'eau et dans les acides, insoluble dans l'éther sulfurique; elle n'était précipitée par aucuns sels de plomb, de mercure ou d'argent. Elle conservait son odeur particulière, sa saveur amère, et une âcreté très-forte qui se propageait rapidement de la langue à l'arrière-bouche.

Deux ou trois grains de cette substance ont donné des nausées.

Ces premiers essais me présentaient le principe actif de la violette ayant quelque ressemblance avec l'émétine, telle qu'elle avait été décrite dans le premier Mémoire de M. Pelletier publié de concert avec M. Magendie.

Je réfléchis aux propriétés de la racine qui avait été depuis long-temps employée comme vomitive; mais je n'en fus pas moins surpris, relativement à la fleur, à laquelle on n'avait pas attribué la faculté de faire vomir (1).

---

(1) La première fois que j'ai parlé verbalement à l'Académie de mes Recherches sur la violette, et des caractères de son principe actif, M. Vauquelin a annoncé

Digitized by Google

En conséquence de ces données, je me suis déterminé à faire un examen chimique comparé des divers organes de la plante, et j'ai essayé d'opérer méthodiquement et successivement sur les racines, sur les feuilles et sur les fleurs.

Racines.

100 grammes de racines fraîches de violettes, déssechés à l'étuve, se sont trouvés réduits à 30 grammes.

1000 grammes de la même racine pilés dans un mortier de marbre, en y ajoutant une certaine quantité d'eau, et mis ensuite à la presse, enveloppés dans un linge serré, ont donné par l'expression un liquide trouble, tenant en suspension une matière féculante d'apparence amylacée qu'on a recueillie sur un filtre à travers lequel on a fait passer le suc exprimé.

Examen de la matière féculante.

Cette substance, lavée à l'eau froide, et ensuite à l'alcool bouillant, qui lui a enlevé un peu de matière verte de nature résineuse, a conservé une couleur grise; elle n'avait ni odeur ni saveur; cependant en la tenant un certain temps dans la bouche elle épaississait la salive, en même temps qu'une saveur fade se développait.

Desséchée rapidement elle s'est réunie en une masse légère, poreuse, assez solide pour rendre sa pulvérisation difficile.

L'eau bouillante la dissout en petite quantité et en abandonne même la plus grande partie, sous forme de flocons blancs en se

---

qu'il avait connu quelqu'un dont la susceptibilité était telle qu'il ne pouvait faire usage du sirop de violettes sans vomir.

Digitized by Google

réfroidissant; la liqueur conserve la consistance d'une faible solution de gomme, elle est douce et onctueuse au toucher.

L'iode ne fait pas passer au bleu la matière féculante de la violette.

La potasse caustique étendue d'eau lui enlève sa partie colorante et en dissout une plus grande proportion que l'eau. L'addition des acides la précipite.

L'acide nitrique faible opère la dissolution de cette substance en prenant une teinte jaune verdâtre. Il faut dix-huit à vingt parties d'acide nitrique concentré pour la réduire en acide oxalique.

L'acide sulfurique faible n'a pas d'action marquée sur elle; concentré il la reduit en charbon.

Distillée, elle fournit des produits analogues à l'amidon, et pas de traces d'ammoniaque.

Cette espèce d'amidon, que la plante ne paraît pas susceptible d'élaborer au point de lui procurer les qualités requises, s'en éloigne plus encore que l'inuline dont elle possède quelques caractères: elle semble tenir le milieu entre la fécule amylacée et la fibre végétale, nous la désignerons sous le nom de substance amyliforme.

Suc filtré des racines.

A. Le suc des racines exprimé et filtré, d'un beau jaune au moment de son extraction, avait passé au jaune-brun; il était un peu visqueux, d'une odeur vireuse et désagréable, d'une saveur âcre et nauséeuse.

B. Il rougissait le papier de tournesol.

C. La potasse, la chaux et l'ammoniaque augmentaient l'intensité de sa couleur en le faisant passer au vert-brun.

Digitized by Google

D. Les acides ont manifesté peu d'action.

E. Le sulfate de fer le fait passer au vert sans le troubler.

F. L'oxalate d'ammoniaque et le nitrate de baryte y ont occasioné des précipités blancs pulvérulens.

G. Une petite quantité d'acétate de plomb a donné lieu à un précipité blanc sale; par l'effet d'un nouvelle addition de sel métallique, le précipité est devenu très-volumineux et d'un jaune-verdâtre.

H. Le nitrate d'argent a formé dans ce suc un coagulum en partie soluble dans l'acide nitrique concentré.

I. Le muriate d'étain un précipité floconneux, abondant et grisâtre.

K. Chauffé jusqu'à l'ébullition le suc exprimé des racines de violettes s'est recouvert d'une écume albumineuse.

L. Le suc en question, dépouillé d'albumine par la chaleur, a été mélangé avec trois fois son volume d'alcool : il s'est peu troublé d'abord, mais ensuite il s'en est séparé des flocons blancs d'une véritable gomme, mêlée avec une portion d'albumine échappée à la coagulation.

La liqueur alcoolique a été distillée dans un alambic de verre pour retirer l'alcool employé à la séparation de la gomme, le produit était d'une odeur faible de violettes. Du muriate d'or versé dans cette espèce d'alcoolat y a décélé, par sa réduction, la présence d'une huile volatile.

M. La liqueur acide concentrée a été reprise par de l'alcool, qui en a séparé de la partie colorante et un peu de sulfate de potasse : évaporée de nouveau, elle s'est réduite en un liquide brun très-acide, précipitant, comme l'acide malique, les solutions de nitrate d'argent, de mercure et de plomb, ainsi que le muriate d'or, troublant l'eau de chaux qui redevenait transparente quand on l'ajoutait en excès.

Digitized by Google

N. Le suc des racines de violettes, dépouillé de gomme, d'albumine, de partie colorante, et d'acide malique, débarrassé, par le gaz hydro-sulfurique, du plomb qu'il retenait a l'état de sur-acétate, a été évaporé très-lentement à siccité; il a fourni une matière extractiforme, ayant l'apparence, l'odeur caractéristique et particulière, la saveur, et en un mot toutes les propriétés de celle qui a été signalée dans les expériences préliminaires.

La racine qui avait fourni le suc, mise à bouillir dans l'eau, a fourni une certaine quantité d'extrait composé des substances déjà indiquées; l'alcool en a extrait de la résine verte et un peu de matière grasse.

Desséchée et mise dans l'éther sulfurique, elle a donné à ce liquide une teinte jaune-verdâtre; l'éther, par évaporation spontanée, a laissé une matière huileuse, épaisse, saponifiable, dont une partie a cristalisé au bout de quelques jours, tandis que l'autre est restée fluide; cette matière huileuse était mélangée de chlorophylle, comme celle qui a été extraite de la fleur.

Les expériences qui viennent d'être rapportées présentent comme parties constituantes de la racine de violette :

1° Une substance amyliforme;
2° Un principe actif vomitif;
3° Une partie colorante jaune;
4° De la gomme;
5° De l'albumine;
6° De l'acide malique;
7° Deux espèces d'huile fixe;
8° Des traces d'huile volatile.

Feuilles.

A. Par la dessication 100 grammes de feuilles vertes de violettes se sont trouvés réduits à 37, 5.

Digitized by Google

B. Au moment où on les cueille, les feuilles de violettes écrasées dégagent de l'ammoniaque, qu'on rend sensible en les approchant de l'ouverture d'un flacon d'acide nitrique ou acétique.

C. Distillées immédiatement, au bain marie, dans un appareil à l'extrêmité duquel on a placé un papier bleu rougi par un acide, la couleur bleue est rétablie (1).

D. Ces feuilles, pilées, ont fourni un suc vert dont on a séparé à froid beaucoup de chlorophylle et de la partie fibreuse.

E. Le suc filtré, d'un jaune verdâtre, d'une odeur de fleurs de violettes, mais vireuse et herbacée, d'une saveur douceâtre et nauséeuse, est extrêmement visqueux.

F. Si on le fait bouillir, il s'y forme un coagulum composé d'albumine intimement unie avec de la résine verte : la liqueur filtrée devient brunâtre, elle rougit le papier de tournesol.

G. Les acides et les alcalis exercent une action analogue sur ce suc et sur celui des racines.

H. Le nitrate d'argent, le muriate de baryte, l'oxalate d'ammoniaque et le sulfate de fer sont dans le même cas ainsi que le muriate d'étain.

---

(1) La présence de l'ammoniaque, toute formée comme partie constituante d'un grand nombre de végétaux, soit en pleine végétation ; soit au moment même où on les cueille, et dans tous les cas, avant qu'ils aient pu subir aucune espèce d'altération, devait être l'objet d'un travail particulier, commencé avec M. Chevalier, alors mon élève, que les circonstances ne nous ont pas permis de continuer.

Je consignerai seulement ici sur ce travail que plusieurs fleurs, celles du sorbier, du lilas, de l'aube-épine, par exemple, exhalent beaucoup d'alcali-volatil pendant leur vie végétative sur l'arbre même. Beaucoup d'autres fleurs, même parmi les plus suaves, offrent un semblable phénomène. Ces observations pourraient s'accorder avec l'ingénieuse théorie de M. Robiquet sur l'arome ; car nous avons cru remarquer que dans beaucoup de cas, l'ammoniaque exhaltait l'odeur des fleurs et la rendait plus sensible. Nous sommes même parvenus à produire cet effet artificiellement.

Digitized by Google

I. Le suc des feuilles chauffé et filtré, mêlé à 3 parties d'alcool, avec toutes les circonstances rapportées à l'occasion de la racine, a fourni également de la gomme très-transparente, de l'albumine, de la résine verte, et des apparences d'huile volatile; et le sous-acétate de plomb en a séparé également de l'acide malique et de la partie colorante analogue à celle de la racine. Le précipité très-considérable était d'un jaune verdâtre, comparable à la purée de pois.

K. Comme pour la racine, le suc, sur lequel ou avait fait agir le sous-acétate de plomb, était d'un très-beau jaune d'or; on l'a débarrassé des moindres traces de sel métallique, et on l'a réduit en une espèce d'extrait, ayant tous les caractères du principe actif, seulement il était plus foncé en couleur, malgré l'emploi de charbon animal.

L. Les feuilles dont on avait exprimé le suc, desséchées et traitées à froid par l'éther sulfurique, lui ont cédé une matière grasse analogue à celle des racines, mais plus difficile à dégager de la grande quantité de résine verte dont elle se trouvait accompagnée. Elle a paru également composée de deux espèces de corps gras dont l'un prenait la forme concrète et symétrique.

On voit que la feuille contient :

1° Le même principe vomitif;
2° Une partie colorante jaune;
3° Beaucoup de chlorophile;
4° De la gomme;
5° De l'albumine;
6° De l'acide malique;
7° Deux espèces d'huile fixe;
8° Des traces d'huile volatile;
9° De la fibre végétale;

Il y a peu de différences essentielles entre les parties consti-

Digitized by Google

tuantes de la racine et celle des feuilles de violettes; cette différence consiste surtout dans les proportions de la matière verte et de la partie colorante jaune, qui y sont beaucoup plus abondantes, et dans l'absence de la substance amyliforme.

Fleurs.

A. 100 parties de fleurs de violettes perdent 84 par la dessication.

B. 1000 grammes de fleurs mondées de leur calice et des organes de la fructification, broyées et mises à la presse, ont laissé couler un suc d'une couleur violette très-intense, consistant, visqueux, d'une odeur très-suave, d'une saveur douceâtre et nauséeuse.

C. Ce suc passé à froid sur du charbon animal a été en grande partie décoloré, il rougissait légèrement le papier de tournesol.

D. Chauffé, au moment où il venait d'être extrait, dans un appareil de distillation, il a fourni une eau essentielle, très-odorante, contenant des traces d'acide acétique. Si on ajoute un peu de magnésie avant l'opération, c'est de l'ammoniaque qui se manifeste.

E. Quelques gouttes d'eau de chaux ajoutées au suc frais le font passer du violet pourpré au bleu très-intense. Une plus grande quantité du réactif le fait passer au vert. Les autres alcalis produisent un effet semblable. Si au suc passé au bleu on restitue quelques atômes d'acide, on rétablit la couleur violette.

Ces expériences qui ont eu le même résultat sur la fleur de pensée, nous ont paru curieuses, en ce qu'elles nous portent à admettre la présence de l'acétate d'ammoniaque dans les fleurs de violettes à l'état de sur-sel, et à faire dépendre l'état bleu ou pourpré de cette fleur de la proportion des élémens du sel ammoniacal.

Digitized by Google

F. Le suc récent de fleurs de violettes mélangé à de la levure, et abandonné à lui-même dans un endroit chaud, entre en fermentation et dégage de l'acide carbonique, ce qui indique la présence dune matière sucrée que nous ne sommes pas parvenus à isoler.

G. L'alcool, ajouté au suc de violettes filtré à froid, y occasione un précipité violet, composé de gomme, d'un peu d'albumine et de partie colorante très-combinée. La liqueur surnageante était restée violette.

En distillant cette espèce de teinture de violettes, on a receuilli un alcoolat odorant contenant une petite proportion d'huile essentielle.

H. Le suc des fleurs, chauffé graduellement pour le faire bouillir, a bientôt perdu sa transparence. Il s'y est formé un coagulum albumineux, abondant, de couleur grisâtre, qui s'est attaché aux parois du vase.

La matière coagulée, quoique bien lavée, a conservé sa couleur grise. L'alcool l'a en partie décolorée, en prenant une teinte jaune foncée. Si on ajoute de l'eau à cet alcool, il se trouble et devient laiteux comme une teinture résineuse. Par le repos, le précipité se réunit, en prenant une teinte verdâtre. Ainsi, la fleur de violette contient comme les autres parties de la plante, de la résine verte, indépendamment de la couleur bleue qui la distingue.

I. Le suc ainsi chauffé et filtré était devenu du plus beau bleu, et il s'est conservé pendant plusieurs jours sans perdre de son intensité ou de sa transparence.

D'après l'idée que nous avons émise, ce passage du violet au bleu, opéré par la chaleur tiendrait à l'évaporation d'un peu d'acide acétique, ou peut-être, à ce que cet excès d'acide se serait porté sur l'albumine, au moment de sa coagulation.

Digitized by Google

Action des réactifs.

1° On connait l'action des acides sur la couleur des violettes; mais il est à remarquer que l'alun au lieu de la faire passer au rouge, la fonce en bleu, sans troubler la liqueur, ni même y occasioner de précipité dans l'espace de 48 heures. Nous insistons sur ce fait qui contredit l'opinion avancée par Thompson, qui s'exprime généralement sur la propriété attribuée à l'alun de faire passer au rouge les couleurs bleues végétales.

2° Le nitrate de plomb, ajouté au suc de fleurs de violettes, précipite de l'albumine associée à une matière verte; la liqueur surnageante reste du plus beau bleu, quel que soit l'excès du sel métallique.

3° Les sels de baryte n'agissent pas sur ce suc.

4° L'oxalate d'ammoniaque y forme un précipité inappréciable.

5° Le nitrate d'argent en sépare des flocons bruns, solubles dans l'acide nitrique.

6° Le muriate d'étain en précipite une laque violette très-belle et très-solide.

7° Le sublimé corrosif forme dans le suc de fleurs de violettes un précipité blanc-grisâtre, composé d'oxide de mercure et d'albumine; la liqueur surnageante conserve sa belle couleur bleue. Ce suc pourrait donc servir avantageusement de contre-poison à ce sel mercuriel.

8° Avec l'acétate de plomb, on obtient un précipité d'un beau vert de chrôme également très-solide.

9° Le sous-acétate de plomb ajouté en excès au suc chauffé y forme un magma très-volumineux d'un beau jaune.

Ce précipité lavé et desséché a conservé sa couleur, qui n'a

Digitized by Google

pas été sensiblement altérée par une longue exposition à l'air et à la lumière, l'alcool lui enlève un peu de matière jaune que l'acide acétique a la propriété de faire repasser au bleu.

K. Le suc précipité par le sous-acétate de plomb, amené à peu près au même état que celui des racines et des feuilles, et traité de même par l'hydrogène sulfuré, était à peine coloré. Évaporé avec les mêmes précautions, il a fourni la même matière active, en tout semblable à celle que l'acide hydrochlorique avait enlevé au résidu des fleurs dans les premiers essais : seulement il est probable que dans cet état la matière active des fleurs contient une certaine quantité de matière sucrée, qui paraît exister plus ou moins dans les feuilles et dans les racines.

L. Le marc des fleurs exprimées, traité par l'alcool, a encore fourni beaucoup de partie colorante, de la matière active; par l'éther on en a retiré de la matière grasse toujours accompagnée de la résine verte.

Les détails qui précèdent présentent donc la fleur de violette, comme composée :

1° Du principe vomitif;
2° D'une partie colorante bleue;
3° De chlorophylle;
4° De gomme;
5° D'albumine;
6° De sucre;
7° D'huile fixe;
8° D'huile volatile;
9° De partie fibreuse;

Et probablement d'acétate d'ammoniaque.

On voit que cette couleur, si frêle qu'elle disparaît le plus souvent pendant la dessication de la fleur, n'est pas aussi déli-

Digitized by Google

cate, aussi fugace qu'on semble le supposer généralement; elle est même susceptible d'être fixée et nuancée, et les laques qu'elle forme pourraient peut-être être utilisées dans la peinture.

Mais c'est surtout lorsque le suc de fleurs violettes a éprouvé l'action de la chaleur qu'il paraît moins altérable : il résulte de cette observation qu'il y aurait plutôt de l'inconvénient que de l'avantage à faire le sirop de violettes à froid; il ne sera plus permis non plus aujourd'hui de le considérer comme simplement adoucissant.

Semences.

Les semences de violettes fournissent également un principe actif semblable à celui des autres parties de la plante, je me suis contenté de l'extraire, sans procéder à un examen rigoureux de cette semence, j'en ai seulement extrait de la gomme et de l'huile fixe.

Il semble très-digne de remarque que le principe vomitif réside également dans la racine, dans la tige, dans les fleurs et même dans la semence; car il existe, je crois, peu de plantes douées de qualités énergiques, dont tous les organes en soient également pourvus; on a attribué des propriétés très-diverses aux différentes parties de la violette. Cela s'explique, au reste, quand on examine la différence de nature ou de proportion entre les principes immédiats auxquels la matière active est associée dans telle ou telle partie du végétal; on voit qu'en effet il est plus dégagé dans la racine, tandis que son effet est nécessairement très-modifié dans les feuilles et dans la fleur ou la gomme, le sucre, l'huile, etc., abondent.

Analyse de la plante entière pour en extraire les principes fixes.

L'action des réactifs a déja fait entrevoir la nature des prin-

Digitized by Google

cipes salins ou terreux qui existent dans la violette odorante : pour en avoir une idée plus exacte, j'ai incinéré trois livres de la plante séchée, équivalant à dix livres de violette fraîche, racines, feuilles et fleurs, j'en ai retiré trois onces de cendres qui se sont trouvées composées de :

Salin.	6 gros.	
Contenant du sulfate Du muriate Et du sous carbonate		de potasse.
Phosphate de chaux.	2 gros 1/2.	
Carbonate de chaux.	3 gros.	
Silice ferrugineuse. .	1 once 4 gros.	
Perte.	1/2 gros.	
Total.	3 onces.	

La chaux est évidemment à l'état de malate acide dans cette plante, aussi bien qu'une partie de la potasse; j'ai trouvé des cristaux de ces deux sels dans des liqueurs concentrées des diverses parties de la violette, abandonnées à elles-mêmes.

J'en étais à ce point, et mon travail ayant été interrompu, j'étais resté incertain sur la nature chimique du principe actif des violettes, il partageait plusieurs propriétés caractéristiques de l'émétine médicinale, il en différait sous quelques rapports; ainsi, par exemple, il n'éprouvait aucune action par l'acétate de plomb, qui agissait sur l'émétine primitive, ce qui le rapprochait même davantage d'une matière pure. Je fus donc porté, tout en les distinguant, à considérer ces deux corps comme des espèces d'un même genre, et déjà je crus pouvoir me contenter d'établir une distinction en désignant la nouvelle substance par le nom de violine ou d'émétine indigène. Cependant sa déliquescence et sa couleur jaune-foncé annonçaient un état d'imperfection

Digitized by Google

analogue à celle qui avait fait mettre en doute, dans le commencement, l'existence de l'émétine comme corps particulier.

Subséquemment, M. Pelletier s'était occupé de la purification de l'émétine, et l'avait obtenue sous forme d'une poudre d'un blanc un peu jaunâtre, à peine soluble dans l'eau, beaucoup plus soluble dans l'alcool, insoluble dans l'éther, à la fois vénéneuse et douée d'alcalinité, etc.

Par suite des analogies que j'avais remarquées entre l'émétine brute et la matière de la violette, je m'attachai de mon côté à purifier mon produit nouveau, en le comparant toujours avec celui de l'ipécacuanha; obligé de faire beaucoup de tentatives et de varier les procédés, je rapporterai seulement ce qui m'a le mieux réussi.

J'ai opéré de préférence sur la racine qui contient une plus grande proportion relative du principe actif que les autres organes de la plante, et dans laquelle il existe dans un état d'association moins compliqué; je vais détailler d'abord le procédé qu'on devra suivre pour obtenir la *violine médicinale*, que je compare à l'émétine dite impure : j'ai tâché de le rendre simple et facile, afin de propager l'usage de la violine, et faire substituer cette *émétine indigène* à l'émétine exotique qui coûte plus cher.

Préparation de la Violine médicinale.

On prend les racines sèches du *viola odorata* privées de chevelu. On les fait macérer à chaud dans le bain-marie d'un alambic, plongées dans de l'alcool à 36 dégrés. Lorsque l'alcool est suffisamment chargé, on le filtre et on distille à siccité pour obtenir l'extrait alcoolique.

On malaxe ensuite cet extrait alcoolique avec une certaine quantité d'eau chaude, qui le dissout à l'exception de la matière

Digitized by Google

grasse et de la chlorophyle, qui se trouvent ainsi séparées. On évapore au bain-marie la solution aqueuse jusqu'en consistance de miel, on reprend le produit par de nouvel alcool, quelques portions de gomme qui s'étaient dissoutes d'abord à la faveur des autres principes, on évapore ou on distille cette nouvelle solution alcoolique, de manière à pouvoir ensuite étendre le produit en couches minces sur des assiettes pour le dessécher à l'étuve et le recueillir à l'état d'extrait sec.

Ainsi s'obtient ce que nous appèlerons *l'émétine indigène*, elle est combinée avec l'acide malique, comme l'émétine exotique est unie à l'acide gallique. Sa couleur est d'un jaune brunâtre, elle est déliquescente, très-soluble dans l'eau, et dans l'alcool, et telle au reste qu'elle a été caractérisée dans le cours de ce Mémoire. Chaque livre de racines de violettes fournit environ 6 gros d'extrait alcoolique, qui se trouve réduit à 4 gros par les manipulations qu'on lui a fait subir pour le priver de la matière huileuse et de la chlorophyle.

Préparation de la Violine pure.

Aulieu d'agir directement sur la racine entière par l'éther sulfurique, comme l'a fait M. Pelletier pour l'ipécacuanha, ce qui rend son procédé très-dispendieux, j'ai appliqué l'éther à l'extrait alcoolique cité plus haut, de manière à lui enlever la totalité de la résine verte et de l'huile fixe. L'extrait se trouve alors dans un état analogue à celui qui a été désigné sous le nom de violine médicinale; mais il est moins coloré, et moins acide, quoiqu'il rougisse encore le papier de tournesol. Il est d'ailleurs délisquescent et soluble presqu'en totalité dans l'alcool et dans l'eau.

Purifiée plusieurs fois par l'alcool absolu, cette matière extractive a conservé l'ensemble de ces propriétés, l'addition du

Digitized by Google

charbon animal l'a en partie décolorée, sans détruire entièrement une couleur jaune intimement unie. La propriété qu'elle avait conservée d'attirer l'humidité de l'air me parut devoir être attribuée soit à la présence d'un sel déliquescent, l'acétate de chaux, soit à celle d'une matière sucrée. J'ai eu lieu de m'assurer que ces deux causes y concouraient simultanément (1).

Pour détruire la première de ces causes, j'ai fait bouillir la matière extractive avec de l'acide sulfurique extrêmement faible, qui en a dégagé quelques vapeurs acéteuses. J'ai ajouté ensuite un grand excès d'hydrate de plomb encore humide : le mélange desséché sur un feu doux, a été traité à chaud par l'alcool à 40°, dont l'évaporation très-ménagée, et amenée à siccité en agitant vers la fin, m'a fourni la matière active sous forme d'une poudre d'un blanc jaunâtre, encore un peu déliquescente ; telle est celle qui a servi aux expériences thérapeutiques et toxicologiques.

En lavant cette matière encore déliquescente avec une très-petite quantité d'alcool fort, ce véhicule a enlevé la partie la plus colorée, laissant une portion qui se dessèche bien, qui n'attire plus l'humidité de l'air et que je considère comme la violine pure, quoiqu'il m'ait été impossible, en la traitant de nouveau par l'alcool absolu et le charbon, de la priver entièrement d'une teinte jaune que, du reste, l'émétine de l'ipécacuanha m'a toujours présentée (2).

---

(1) Pour obtenir une certaine quantité du principe actif des violettes à l'état de pureté, il serait avantageux de faire subir la fermentation vineuse au suc exprimé de la plante ; et dans ce cas, celui des fleurs serait le plus convenable, parce qu'il contient plus de sucre que celui des autres parties : le suc ainsi fermenté serait réduit ou extrait et purifié par l'alcool avant de subir l'action de l'éther.

(2) Toutes les liqueurs qui fournissent la violine font virer au bleu le papier de tournesol rougi. Elle jouit elle-même faiblement de cette propriété. Elle semblerait

Digitized by Google

En cet état, l'émétine indigène est d'une saveur amère, et surtout âcre et vireuse : elle est moins soluble dans l'eau, plus cependant que l'émétine exotique; elle est au contraire moins soluble dans l'alcool à froid, ce qui pourra la faire distinguer. L'alcool bouillant en dissout une grande quantité et l'abandonne, en partie, par le refroidissement. Elle se combine avec les acides, sans cependant donner naissance à des sels caractérisés.

Ainsi que le principe actif de l'ipécacuanha, celui de la violette est insoluble dans l'éther, les huiles fixes et volatiles : et de même il est précipité par l'acide gallique de sa dissolution dans l'acide sulfurique.

Si on chauffe la violine elle se fond, et brûle ensuite à la manière des résines.

Un grain de cette matière pure m'a donné de fortes nausées, et j'ai éprouvé en même temps de violens tournoîmens de tête, des espèces de vertiges. Je n'ai pas poussé plus loin l'examen de son action vénéneuse ou médicamenteuse, M. le professeur Orfila et M. le professeur Chomel ayant bien voulu, chacun de leur côté, faire des expériences, dont les détails sont joints à ce mémoire.

Note comparative sur la pensée (viola tricolor.)

Les diverses parties de la pensée, traitées de la même manière que celles de la violette, n'ont rien fourni de semblable au principe actif et caractéristique de la violette odorante. Il était cependant naturel de penser qu'une plante aussi voisine et aussi

---

donc posséder les caractères d'une base salifiable quoique d'une manière moins prononcée que je ne l'avais pensé d'abord. L'émétine d'ipécacuanha est précisément dans le même cas, et ne me paraît pas non plus constituer un véritable alcali végétal.

Digitized by Google

analogue, pourrait participer des mêmes propriétés. Quelques auteurs en avaient jugé ainsi, un peu légèrement à la vérité. Bergius avait considéré la pensée comme vomitive et M. Swédiour la classée parmi les cathartiques, M. Alibert a aussi confondu les propriétés de la violette et de la pensée; mais ce savant médecin a du moins élevé des doutes sur la qualité vomitive de cette dernière.

Dans l'examen que j'ai fait du *viola tricolor*, cette plante ne m'a paru remarquable que par une partie colorante jaune intense, et par la quantité énorme d'une espèce de mucilage ou mieux de gélatine végétale, qu'elle fournit en telle abondance, que sa décoction, même étendue, se prend facilement en gelée. S'il est donc un des deux végétaux qui nous occupent, dont on puisse user sans conséquence, et qu'on puisse considérer comme *un remède innocent*, c'est sans doute la pensée. On pourra continuer d'employer la violette et ses composés, en tenant compte d'un effet vomitif ou laxatif plus ou moins prononcé; tandis que la pensée sera regardée comme purement adoucissante : car on ne voit pas même sur quoi a pu être fondée l'espèce de réputation qu'elle s'était acquise, pour combattre les maladies de la peau.

CONCLUSION.

Je négligerai la plupart des conséquences qu'on pourrait déduire des faits secondaires exposés dans le cours de ce Mémoire, et je me contenterai de rappeler ce qui a rapport à son objet principal, savoir :

1° Que la violette odorante contient un principe particulier, très-actif et analogue à celui qu'on est parvenu à extraire de l'ipécacuanha.

2° Qu'il est remarquable que ce principe actif réside dans

Digitized by Google

toutes les parties de la plante et qu'on le retire également des racines, des feuilles et des fleurs, ce qui doit modifier l'opinion des médecins dans l'usage qu'ils font des divers organes de la violette.

3° Que les propriétés chimiques du principe actif de la violette, et son action sur l'économie animale offrant une grande ressemblance avec celle de l'émétine d'ipécacuanha; il semble qu'on puisse considérer ces deux substances, sinon comme identiques, du moins comme deux espèces d'un même genre, l'une sous la dénomination *d'émétine exotique*, l'autre sous celle *d'émétine indigène* ou *violine*.

4° Que l'émétine indigène pourra, comme celle de l'ipécacuanha, se préparer sous deux formes distinctes, dont l'une encore impure et acidule, sera comparable à l'émétine du Codex et pourra être employée comme celle-ci à la dose de quelques grains, tandisque la violine pure, prendra, comme l'émétine pure, son rang parmi les substances vénéneuses, tirées du règne végétal.

5° Que la violette se distingue essentiellement de la pensée, en ce que celle-ci ne contient aucune trace du principe actif et vomitif, et qu'en conséquence leurs propriétés, comme médicament, ne sauraient être confondues.

Digitized by Google

EXPÉRIENCES

FAITES SUR LA VIOLINE.

PAR M. LE DOCTEUR ORFILA.

Ire EXPÉRIENCE.

On a administré *six grains de violine pure* à un chien robuste : on a lié l'œsophage pour empêcher le vomissement. Six heures après l'animal n'avait point eu de nausées, il n'avait fait aucun effort pour vomir. Au bout de douze heures il semblait un peu abattu; du reste sa démarche et ses mouvemens étaient libres; il ne poussait aucune plainte. Environ trente-six heures après l'injection de la matière, l'animal éprouvait des vertiges sa démarche était chancelante et il ne tardait pas à tomber lorsqu'on le fesait marcher : les battemens des artères et du cœur étaient forts et accélérés; l'abattement était beaucoup plus marqué. Au bout de quarante-huit heures l'animal était mort à la suite de mouvemens convulsilfs.

Ouverture du cadavre. L'estomac présentait une trentaine d'escarres, larges d'environ une ligne et longues d'une ligne et demie, les portions de la membrane muqueuse qui entouraient ces escarres étaient légèrement rouges. L'inflammation s'était évidemment terminée par gangrène; les intestins, le foie, la rate, les reins, le cœur, les poumons et le cerveau n'étaient le siége d'aucune altération sensible.

Digitized by Google

II^e EXPÉRIENCE.

On a appliqué sur le tissu cellulaire de la partie interne de la cuisse d'un chien de moyenne force, *six grains de violine pure.* Au bout de quarante heures, l'animal qui n'avait présenté aucun phénomène remarquable, éprouva quelque difficulté à marcher. Deux heures après il était très-abattu et s'est couché sur le côté; il lui était impossible de se tenir de bout. Du reste il ne poussait aucune plainte et les battemens du cœur n'étaient devenus ni plus fréquens ni plus forts qu'avant l'expérience. Ces symptômes ayant ensuite augmenté d'intensité, l'animal est mort dix heures après l'application.

Ouverture du cadavre. Le canal digestif et les divers viscères abdominaux ne sont le siége d'aucune altération. Les poumons sont crépitans et contiennent peu de sang. Le cœur, le cerveau et le cervelet sont dans l'état naturel.

III^e EXPÉRIENCE.

On a fait avaler à un chien robuste six grains de *violine pure* dissoute dans un excès d'acide acétique et étendue dans une once d'eau. Au bout de huit heures la démarche de l'animal est devenue chancelante, les battemens du cœur plus accélérés; au bout de trois heures il est assez abattu pour ne pouvoir plus se tenir de bout. Le lendemain il y a une amélioration notable; il y a eu deux selles pendant la nuit. Le jour suivant il paraît rétabli.

IV^e EXPÉRIENCE.

On a injecté dans la veine jugulaire d'un chien de moyenne

Digitized by Google

grosseur, six grains de *violine pure* également sursaturée d'acide acétique et délayée dans deux gros d'eau distillée. L'animal est mort aussitôt après. Ce chien ayant été enlevé par mégarde il n'a pas été possible d'en faire l'ouverture.

V^e EXPÉRIENCE.

Deux grains de *violine pure*, dissoute dans de l'eau aiguisée d'acide sulfurique, ont été injectés dans la veine jugulaire d'un petit chien robuste : deux jours après l'animal n'avait rien éprouvé, alors on a injecté dans la veine jugulaire de l'autre côté trois grains de la matière ainsi préparée. Trente-six heures après l'animal paraissait dans l'état naturel. Il faut noter que le chien n'a pris ni aliment, ni boisson, pendant les quatre jours qu'a duré l'expérience.

VI^e EXPÉRIENCE.

Douze grains de *violine impure* (brute) ont été donnés a un chien auquel on a laissé la faculté de vomir. Le vomissement a été abondant au bout de deux heures. Trente-six heures après l'animal avait l'air bien portant.

Les effets de la violine que M. le professeur Orfila a bien voulu prendre la peine de constater, prouvent une grande activité comme poison irritant. Ce savant n'a pas jugé convenable d'en déduire les conséquences, quoiqu'il l'ait considérée comme essentiellement vénéneuse. Il pense également qu'il est important de constater par de nouveaux essais la propriété que les acides, et surtout l'acide sulfurique, paraissent avoir de diminuer son action sur l'économie animale ou du moins de la modifier.

Digitized by Google

EXPÉRIENCES

FAITES

A L'HOPITAL DE LA CHARITÉ EN 1825.

SUR

L'ACTIVITÉ DE LA VIOLINE MÉDICINALE ET DE LA VIOLINE PURE.

PAR M. LE DOCTEUR CHOMEL.

M. Boulay, membre de l'Académie, m'ayant confié une certaine quantité de violine pure et de violine médicinale, j'ai fait, dans le but d'apprécier l'action de ces deux substances sur les organes digestifs de l'homme, une série d'expériences que je vais sommairement exposer.

J'ai particulièrement administré ces deux médicamens dans les cas où l'ipécacuanha paraissait indiqué. Je les ai fait prendre délayés dans quelques cuillerées d'eau tiède, savoir : la violine médicinale, à la dose de trois grains, de quart-d'heure en quart-d'heure; la violine, pure à la dose d'un demi-grain, d'abord, puis demi-heure après d'un grain, puis après une heure d'intervalle, de deux grains.

Ier EXPÉRIENCE.

Un homme agé de 22 ans, bien constitué, éprouvait depuis dix jours de légères douleurs abdominales, auxquelles s'étaient jointes depuis cinq jours de fréquentes évacuations alvines. La bouche était pâteuse, la langue couverte d'un enduit gris-jaunâtre; la veille il y avait eu spontanément des vomissemens de

Digitized by Google

bile et huit à dix selles. Il n'y avait pas de fièvre. Le malade prit en deux fois, à un quart-d'heure d'intervalle, six grains de violine médicinale dans un demi-verre d'eau tiède. Un quart-d'heure après la seconde dose, il eut des nausées, puis des vomissemens de bile; la diarrhée persista comme auparavant. Le lendemain matin, la langue était un peu moins jaune; les diarrhées avaient cessé; le malade se trouvait mieux.

IIe EXPÉRIENCE.

Quatre jours après, le même individu éprouvant de nouveau des nausées, je lui prescrivis de nouveau la violine à prendre de quart-d'heure en quart-d'heure, à la dose de trois grains chaque fois dans un verre d'eau tiède, jusqu'à ce que le vomissement eût lieu. Les nausées n'eurent lieu qu'une demi-heure après la troisième dose; le malade vomit trois fois un peu de bile. Le lendemain et le surlendemain il n'eut point de nausées; le dévoiement diminua.

IIIe EXPÉRIENCE.

Trois semaines après, la diarrhée qui n'avait pas complètement cessé, devint tout-à-coup considérable, sans être accompagnée de vomissemens ni de nausées. Je prescrivis la violine comme on a long-temps prescrit l'ipécacuanha, dans le but de la suspendre. Le malade en prit neuf grains, en trois fois, dans de l'eau tiède; cinq minutes après la dernière dose, vomissemens d'un liquide clair sans amertume, dès-lors diminution de la diarrhée, convalescence rapide.

Digitized by Google

IV. EXPÉRIENCE.

Une fille de 28 ans, d'une constitution assez forte, avait depuis quinze jours une diarrhée qui commençait à diminuer. Elle avait la bouche pâteuse, la langue jaunâtre, l'haleine fétide. Elle n'avait ni nausées ni vomissemens, elle était sans fièvre; elle prit, suivant le mode ci-dessus énoncé, six grains de violine médicinale. Quinze minutes après, elle eut des nausées, puis des vomissemens de matières vertes et amères, qui se répétèrent six fois. Le lendemain, l'état de la malade n'offrait pas de changement notable.

V. EXPÉRIENCE.

Une infirmière agée de 23 ans, d'une constitution médiocrement forte, avait depuis neuf jours des vomissemens bilieux, et depuis sept, de la diarrhée. Sa langue était jaunâtre, villeuse, sa bouche pâteuse et amère, l'épigastre douloureux, le pouls était apyrétique. Je lui prescrivis la violine médicinale comme aux précédens, c'est-à-dire à la dose de trois grains dans un verre d'eau tiède, de quart-d'heure en quart-d'heure, jusqu'à ce que le vomissement eût lieu. Peu après la seconde dose, la malade vomit quelques matières blanchâtres et amères. Le lendemain, elle avait moins de nausées et se trouvait mieux.

VI. EXPÉRIENCE.

Un garçon marchand de vins, âgé de 22 ans, admis à l'hôpital pour une affection éruptive, avait la bouche amère, la langue limoneuse, des nausées et une sensibilité douloureuse à l'épi-

Digitized by Google

gastre. Il avait eu vingt-quatre heures auparavant une selle dure. Il était sans fièvre. Il prit suivant le mode indiqué neuf grains de violine médicinale; une demi-heure après, il n'avait eu encore aucune envie de vomir. Il se gorgea d'eau tiède, il fit volontairement de violens efforts pour vomir, qui n'amenèrent que quelques gorgées d'un liquide incolore et insipide. Seulement deux heures après l'ingestion de la violine, il y eut deux selles liquides; le rétablissement était complet au bout de quelques jours.

VII^e EXPÉRIENCE.

Une femme espagnole, âgée de 32 ans, éprouvait depuis plusieurs jours une céphalalgie sus-orbitaire et de la soif, elle avait la bouche pâteuse et amère, et des douleurs dans les membres. Elle prit successivement, de quart-d'heure en quart-d'heure, quatre doses de violine, ce ne fut qu'après la troisième qu'elle éprouva quelques nausées, et qu'après la quatrième qu'il survint un premier, puis un second vomissement peu copieux de matières jaunâtres amères. Quelques heures après, il y eut aussi deux selles liquides.

La violine pure pouvant être beaucoup plus active, a été administrée à des doses, d'abord très-petites, puis progressivement plus élevées. J'en ai fait prendre d'abord un demi-grain, puis un grain, puis deux grains.

VIII^e EXPÉRIENCE.

Un cocher, d'une constitution maigre, âgé de 24 ans, atteint d'une fièvre intermittente quotidienne, avait la bouche amère, la langue jaunâtre et villeuse, de l'inappétence, des douleurs dans les membres. Il prit la violine médicinale, à

Digitized by Google

la dose de six grains suivant le même mode; il n'eut point de vomissement ni même de nausées.

IX.e EXPÉRIENCE.

Deux jours après, il en prit douze grains, sans autre résultat. Mais ayant pris le surlendemain l'émétine de M. Pelletier prise chez ce pharmacien et revêtue de son cachet, il n'en a également éprouvé aucun effet, bien que la dose en ait été peu-à-peu portée à 12 grains en vingt-quatre heures.

X.e EXPÉRIENCE.

Un homme âgé de 28 ans, avait, depuis quelques jours, la bouche amère, des nausées, de la céphalalgie, un sentiment de plénitude à l'épigastre, et plusieurs selles liquides en vingt-quatre heures. Son pouls était à peine fréquent; il prit successivement et sans effet un demi-grain de violine pure; une demi-heure après un grain, une heure après, deux grains de la même substance. Il n'y eut que deux selles liquides dans la journée.

XI.e EXPÉRIENCE.

Une femme, âgée de 46 ans, convalescente d'une pneumonie, perd l'appétit, se plaint d'avoir la bouche amère, des nausées, de la pesanteur à l'épigastre, de la constipation; elle prend d'abord un demi-grain de violine pure, sans effet; demi-heure après, un grain; au bout de vingt-cinq minutes, elle rejette un verre environ d'un liquide incolore, elle boit plusieurs

Digitized by Google

tasses d'eau chaude, qui ne provoquent pas d'autres vomissemens. Deux autres grains de violine, pris en une seule fois, dans un peu d'eau tiède, ne produisent de même aucun vomissement; dans les vingt-quatre heures qui suivirent, il n'y eut pas non plus de selles.

Ainsi la violine médicinale a été administrée à la dose de six à douze grains, dans neuf cas.

1° Le vomissement à été produit dans six cas.

2° Dans deux seulement le remède a eu un effet légèrement purgatif.

3° Chez un des sujets qui était atteint de diarrhée et qui a pris trois fois la violine, à des intervalles de plusieurs jours, la diarrhée est restée la même après la première administration de ce remède; elle a diminué après la seconde; elle a cessé après la troisième.

4° Chez deux sujets, la violine, à la dose de six grains chez l'un, et de douze chez l'autre, n'a produit ni vomissement, ni purgation.

La violine pure a été administrée à deux malades à la dose de trois grains et demi, en trois parties: demi-grain, un grain, deux grains. Le premier n'a point eu de vomissement, mais seulement deux selles liquides. Le second a eu un seul vomissement après la seconde dose qui était d'un grain; une troisième dose de deux grains n'a point produit de vomissement. Aucun effet purgatif n'a été observé.

L'émétine de M. Pelletier a été comparativement administrée à deux malades: d'abord à la dose d'un quart de grain, puis à celle d'un et progressivement de deux, de quatre grains et davantage, dans une potion gommeuse.

Le premier malade après avoir vomi à la dose d'un grain et

Digitized by Google

demi, a cessé de vomir jusqu'à ce que la dose ait été portée à quatre grains; puis les jours suivans a cette même dose il n'y a plus eu de vomissement. Pendant tout ce temps point d'effet purgatif.

Le second malade a pris douze grains d'émétine, en vingt-quatre heures, sans éprouver ni vomissement ni purgation.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

LES SUBSTANCES VÉGÉTALES

EMPLOYÉES EN MÉDECINE,

ET

DÉSIGNÉES DANS LE COMMERCE SOUS LE NOM

D'IPÉCACUANHA.

PAR M. LEMAIRE-LISANCOURT.

(Lu à l'Académie royale de médecine.)

L'histoire naturelle des médicamens a toujours été soumise à une foule d'erreurs qui paraissent être inséparables de ce genre d'études. Cela vient sans doute de ce qu'en général les récolteurs ou les commerçans envoient sous des noms différens et en divers pays, une même substance douée de propriétés médicinales importantes; ou de ce que les médecins des colonies emploient, sous un même nom bien connu, des substances tout à

Digitized by Google

fait autres. Il est donc de la nature même de la science que je professe et que je nomme médéographie générale ou matière médicale complète, d'offrir, par intervalles plus ou moins éloignés, des motifs nouveaux de recherches relatives à des corps médicamentaires de nature plus ou moins différente, mais dont les noms et les emplois médicinaux sont semblables et paraissent être bien connus et consacrés depuis plus ou moins de temps.

Le sujet que je dois traiter dans ce Mémoire est justement du nombre de ceux qui déjà paraissent avoir été suffisamment approfondis, et malgré que je sois certain d'offrir un assez grand nombre d'observations nouvelles, ce n'est pas sans un peu d'hésitation que j'ai entrepris de répondre à l'Académie de Médecine, Section de Pharmacie, qui m'a proposé de résoudre la question suivante : « *Fixer nos connaissances sur l'histoire naturelle et l'origine des racines connues et employées dans toutes les contrées du globe sous le nom d'Ipécacuanha.* »

Il m'était difficile de donner à mes recherches une rédaction un peu différente de celle des travaux déjà connus, et qui présentât surtout, sous un point de vue satisfaisant, l'histoire des racines appelées *Ipécacuanha* dans les contrées occupées par les Européens, et dans celles où seulement ils ont abordé; mais, pour y parvenir, j'ai dû m'entourer des médéographies de tous les pays, j'ai dû compulser une infinité d'ouvrages d'un autre genre; j'ai pour ainsi dire employé toutes les ressources de la littérature médicale, et surtout celles des Géographies les plus récentes. Il fallait aussi, pour comble de difficultés, que je me restreignisse le plus possible : eût-il été facile d'agir autrement pour créer cette ressource cosmopolite, et ne lui donner que la simple étendue d'un Rapport ou d'un Mémoire?

Je me décidai donc assez rapidement dans ce travail à ne produire que les descriptions les plus générales des plantes, à ne

Digitized by Google

donner que peu d'annotations géographiques des lieux dont j'avais à parler, à n'indiquer que peu des circonstances médicales, multipliées, routinières, empiriques, dans lesquelles, suivant les médecins et les pays, les racines vomitives ou les Ipecacuanha sont employés. Je me décidai à prendre un style général, courant, descriptif, qui nous conduisît d'Orient en Occident et du Sud au Nord, selon que les objets dont je devais parler se présentaient dans l'ordre des familles naturelles botaniques, en commençant par celles dont les développemens sont moins prononcés.

On ne devrait appeler Ipécacuanha que la racine connue sous ce nom dans les pharmacies bien tenues. Mais ce nom d'origine brésilienne est maintenant donné en tout pays soit par le commerce, soit par les colons, soit par les médecins voyageurs, à toute racine qui ressemble plus ou moins à celle que je choisis pour type général, et dont la propriété médicinale la plus remarquable est de faire vomir immédiatement, de sorte que dans le langage médical le mot Ipécacuanha est devenu presque synonyme de racine vomitive. C'est aussi dans ce sens que les botanistes emploient souvent le mot Ipécacuanha comme dénomination spécifique chez les plantes vomitives.

Pison et Marcgrave ont décrit dans leurs ouvrages réunis en un seul volume in-folio, publié en 1648, deux racines employées de leur temps au Brésil et appelées par eux en langage du pays IPÉCACOANHA; l'une de ces racines est de couleur blanchâtre, et Pison la nomme *Ipécacoanha branca;* l'autre est de couleur brune, et il la nomme *Ipécacoanha fusce.* Cette dernière est encore préférée partout et constitue la véritable espèce; mais cette application du même nom à deux choses si différentes, déjà du du temps de Pison, est assez remarquable; elle tolère pour ainsi dire l'usage étendu qu'on a fait de cette expression, et nous

Digitized by Google

devons moins nous étonner de ce qu'elle s'est aussi généralement répandue maintenant. Toutefois le mot Ipécacuanha a vieilli dans son pays natal, il est inusité et même inconnu par les populations actuelles du Brésil, si ce n'est dans la Capitainerie des Minas Novas où souvent on désigne aussi par le mot *Poaya* la racine indiquée par Pison. Ce mot Poaya est à présent généralement usité et consacré dans tout le Brésil à ce que nous nommons Ipécacuanha, et il forme aussi lui-même une expression générique, comme nous le verrons plus loin lorsqu'il sera question des *Poaya preta*, *Poaya do mato*, *Poaya do campo*, *Poaya da praïa*, etc.

Les étymologies des expressions anciennes et modernes sont sans doute peu importantes; mais puisqu'un botaniste célèbre, M. Auguste de Saint-Hilaire, n'a pas dédaigné de nous les faire connaître, je vais aussi en parler. *Ipécacuanha*, dans le dialecte brésilien *Guarani*, anciennement appelé *Lingoa geral*, est composé de quatre mots qui sont *Ipé*, écorce, *Caa*, plante, *Cua*, odorante; *Nha*, rayée; écorce de plante odorante et rayée; *Poaya*, est composé de deux contractions des mots *Ycipò*, liane; *Ayaca*, panier; liane à faire des paniers. Les rapports de l'étymologie aux choses nous paraissent assez éloignés d'abord, mais on les rapprochera aisément quand on se rappellera d'une part que la plante qui produit ordinairement l'Ipécacuanha est odorante, striée ou rayée, et que ce sont les écorces de racines et de tiges radicales qu'on doit préférer; et d'autre part, quand on saura que plusieurs des espèces ou variétés du même genre produisent des tiges flexibles et sarmenteuses employées sous le nom de liane, pour tisser des paniers ou des nattes.

Pison et Marcgrave sont donc les premiers qui aient fait connaître le mot Ipécacuanha et les racines qu'ils avaient ainsi nommées. Il était tout-naturel que cette expression fût généralisée

Digitized by Google

et appliquée à des racines qui ressemblaient le plus possible à celle de ces médecins hollandais, et nous n'en devons pas être surpris que le savant Mutis, au commencement de ses voyages au Pérou, se soit servi de cette expression pour désigner une racine qu'il croyait être le véritable Ipécacuanha du Brésil. Mais bientôt il reconnut que la plante était différente, et de concert avec Linnée fils, il la nomma *Psychotria emetica*. Peu de temps après, Dandrada au Brésil, et Humboldt au Pérou, augmentèrent nos connaissances à ce sujet, de même que Gomez et Brotero qui les premiers, dit-on, rappelèrent aux botanistes d'Europe les formes du végétal qui donne l'Ipécacuanha, en en représentant la planche gravée cent cinquante ans avant dans l'ouvrage de Pison et Marcgrave. A la fin du siècle dernier, Richard père trouvait aux Antilles et à Cayenne la bonne espèce d'Ipéca, et l'Ipéca blanc; il prenait en même temps connaissance de tous les végétaux qu'on désignait sous ce nom devenu déjà très-général; et au commencement de celui-ci, MM. Decandolle, Mérat, Virey, Pelletier, et surtout Richard fils, contribuaient aussi à augmenter nos connaissances sur ce sujet; mais il était réservé à MM. Gingins de Lasseraz, savant portugais, et Auguste de Saint-Hilaire, naturaliste français, érudit sincère et docte, de donner des renseignemens certains sur les plantes qui fournissent les deux espèces prototypes d'Ipécacuanha, et sur une foule de végétaux dont les propriétés et les dénominations sont semblables, quoique de familles très-différentes. Je dois aussi parler du *Specimen*, dédié au roi de Bavière par les docteurs Spix et Martius, ouvrage tout récent qui traite de la matière médicale des Brésiliens, et dans lequel les auteurs m'ont fait l'honneur de citer ce qu'il y a de connu de mon travail actuel.

Après cet exposé préalable, il me paraît utile d'entrer en matière. Je vais, comme je l'ai dit, décrire purement et simplement

Digitized by Google

les racines les plus importantes, citer seulement celles qui le sont moins, faire connaître l'analyse chimique de celles qui y ont été soumises, noter des caractères généraux destinés à rendre mon travail plus clair, et dès à présent passer en revue toutes mes plantes homonymes, d'après la disposition naturelle et linéaire des familles végétales, abstraction faite de celles dans lesquelles je n'ai rien trouvé qui puisse augmenter mes recherches.

La première famille végétale, celle des Champignons, sera explorée, et sans qu'il soit ici question de racines, puisque il n'y en a point dans les Acotylédons, je parlerai des propriétés vomitives du Bolet du Mélèze dont la poudre a été vendue à Paris par un droguiste, il y a douze ans, sous le nom d'Ipécacuanha blanc, et que j'ai vue souvent employer à vingt grains. On se rappellera aussi que presque tous les Champignons, comestibles ou non, sont éminemment émétiques pour certains sujets, mais que cette propriété existe à un degré élevé dans l'*Agaricus muscarius*. Les Algues, les Hypoxylées, les Lichens ne possèdent rien qui puisse faire partie de mon travail; je remarquerai pourtant que les premières infusions aqueuses du *Physcia* ou *Cladonia Islandica*, sont éminemment vomitives. Chez les Hépatiques, les Mousses et autres Acotylédons, il ne se présente aucun des caractères que je cherche à décrire. Une formation déjà plus complexe des végétaux se présente sous le nom de Monocotylédons; et en premier lieu vient la jolie famille des Fougères, dénomination poétique, qui plaît à tout le jeune âge, et dont les sujets possèdent en général de douces propriétés, si ce n'est cependant, par une singulière exception, le *Calaguala officinal*, dont les racines ou rhyzomes sont immédiatement vomitives, et employées comme telles au Pérou, suivant la Note officielle que j'ai, signée de Ulloa, qui le premier a fait con-

Digitized by Google

naître ce végétal. Je remarquerai à cet égard que le docteur Martius a trouvé au Brésil, dans des masses d'Ipécacuanha ordinaire, des fragmens radicaux d'une *Filicée* qu'il ne nomme pas, mais qu'il figure pour la faire reconnaître s'il est possible. Ces fragmens sont absolument conformes à ceux des rhyzomes de Calaguala que je possède, et je me trouve heureux de pouvoir terminer le doute du docteur bavarois. Les Lycopodinées aiment les pays froids et se composent de petites plantes dont les vertus sont en général assez faibles; mais on distingue parmi elles les racines minces, articulées, flexueuses, ou plutôt les sous-tiges ou hypocaulides du *Lycopodium clavatum* et du *Lycopodium selago*. On donne ces racines en poudre pour faire vomir à la dose de trente grains, dans les Alpes du Piémont, où elles portent le nom d'Ipécacuanha suisse. Nous passerons sous silence quatre familles qui sont les Rhyzospermes, les Cycadées, les Equisétacées et les Naïades, chez lesquelles il n'y a rien, à ma connaissance, qui doive être cité; dans les Aroïdes, au contraire, les racines du *Gouet ordinaire* a l'état frais et en infusion aqueuse, procurent des vomissemens, et sont appelées Ipécacuanha dans quelques parties de la Silésie prussienne où on les emploie fréquemment. Il est de même des tubercules radicaux de l'*Arum dracunculus* qui croît si abondamment sur les bords du détroit de Magellan sa véritable patrie, et dans les Cordillières du Chili où ces racines, à l'état frais, sont employées comme éméo-stimulantes ou vomitives, ou employées en nourriture, quand on leur a enlevé le suc propre qui abreuve leur fécule et lui donne une saveur extrêmement nauséeuse. Chez les Massètes, les Cyperoïdes et les Graminées, l'effet vomitif n'a lieu que momentanément et mécaniquement, comme on sait, soit lorsqu'on avale les duvets du *Typha latifolia*, soit lorsque les animaux mâchent ou avalent des feuilles de *Carex*, de *Choin* ou de *Scirpe*, soit lorsque les

Digitized by Google

chiens surtout mangent les jeunes pousses, et les souches radicales des *Triticum repens, aristatum, caninum,* soit lorsque dans la nourriture de l'homme on y mêle de la farine d'Yvraie ou de la poudre des racines de cette plante; j'ai vu un guérisseur de campagne, n'employer pour faire vomir que la poudre de racine d'Yvraie à la dose de quarante grains, il réussissait presque toujours, et l'on sait sans doute que les racines vivaces du *Bromus purgans*, sont appellées Ipécacuanha, au Canada, par des médecins Européens qui les emploient comme immédiatement vomitives.

Quoi de plus intéressant et de plus beau que la famille des Palmiers que nous avons atteinte; y trouverons-nous quelque Ipécacuanha? Non. Jusqu'à ce jour, tous ses sujets produisent des abris, des vêtemens, des boissons, des fécules ou farines, des pulpes charnues et sucrées, des médicamens importans mais non perturbateurs. Les Asparagoïdes ont des propriétés plus variées, et beaucoup de médecins auront observé sans doute que les infusions ou décoctions de racines d'asperge officinale ont des propriétés éméo-stimulantes ou vomitives très-prononcées; mais celles-ci existent à un degré tellement puissant dans les racines ou hypocaulides de la *Parisette à quatre feuilles* que Desbois de Rochefort les employait à moindre dose que l'Ipécacuanha qui, à son époque, était encore assez cher et auquel elles se trouvaient quelquefois mêlées. Assurément les racines du *Muguet*, du *Polygonatum* sont également vomitives, mais elles sont moins employées que celles des *Médéoles* du Cap, et de Virginie auxquelles la propriété éméo-stimulante a donné leur nom qui dérive ostensiblement de *Medela* ou *Medeor*. On sait combien de Mélanthacées ou Colchicacées sont émétiques, et combien ces propriétés sont développées dans le *Methonica superba* du Malabar, dans le *Colchicum autumnale*, le *Veratrum*

Digitized by Google

lobelianum, *viride*, *nigrum*, *album*, et surtout dans le genre *Cébadille*, fort commun en Espagne et consacré par une heureuse inspiration, sous le nom d'*Orfilia Hispanica*, au professeur distingué auquel nous devons tant de recherches sur la toxicologie. Mais dans cette famille des Colchicacées, le nom d'*Ipeca* n'est appliqué qu'aux racines grêles et vomitives de l'*Helonias dioïca*, qui au rapport du docteur DANA, forment le vomitif ordinaire dans l'état d'Ohio de l'Amérique du nord.

Les habitans des Landes et quelques autres plus rapprochés des Pyrénées, récoltent les radicules de l'*Anthericum bicolor* de la famille des Liliacées, quelques médecins de ces contrées leur donnent le nom d'Ipeca du pays et les emploient en poudre à vingt ou trente grains. Cette qualité émétique existe aussi dans le groupe des *Trilliacées*, celui des *Asphodèles* et celui des *Scilles*, mais je crois qu'il n'y a que les racines du *Trillium sessile* de l'Amérique du nord qui porte le nom d'Ipécacuanha; la brillante famille des *Amaryllidées* ou *Narcissées* contribue pour beaucoup dans mon système de recherches. Camerarius depuis long-temps avait reconnu les propriétés vomitives, à la dose de vingt-quatre grains, des *Narcissus poeticus*, *tazetta*, *odorus*, et Loiseleur-Deslonchamps les a retrouvées dans celles du *Narcissus pseudo-Narcissus*, et surtout dans les fleurs de ce dernier que j'ai dans un temps, moi-même, distribué sous le nom d'Ipécacuanha de France. Les sauvages Hottentots recueillent soigneusement les racines de l'*Amaryllis distycha*, soit pour tremper, dans leur sève nauséabonde, les flèches qu'ils veulent empoisonner, soit pour employer ces racines à l'état sec comme vomitives drastriques : les colons du Cap préfèrent employer dans ce dernier cas les bulbes de l'*Hœmanthus coccineus*, qui d'ailleurs jouissent des mêmes propriétés que la Scille officinale. Ces propriétés semblent disparaître dans les Iridées, où l'on distingue à peine

Digitized by Google

comme éméo-stimulantes, les Iris d'Allemagne, de Florence et le *Pseudo-acorus;* elles deviennent tout-à-fait latentes dans les Bananiers, les Balisiers, les Orchidées et les Hydrocharides. Toutefois la petite famille des Aristolochiées semble tout-à-fait les reproduire; telle est par exemple l'*Aristolochia emetica* de l'Ile de France, dont la tige est droite et les racines très-grêles, et que les colons de l'Ile de France emploient comme vomitive et nomment Ipécacuanha. *L'Aristolochia serpentaria* est fort usitée en ce sens aux États-Unis, suivant Chapmann, de même que tant d'autres espèces que je ne puis signaler; ces propriétés ne sont point étonnantes dans la famille bizarre des Aristoloches, où l'on distingue depuis long-temps *l'Azarum Canadense* et l'*Azarum Europœum* dont les petites racines, comme chacun sait, étaient en France un des meilleurs émétiques végétaux, avant que l'Ipécacuanha y fût connu.

Une grande coupure, et de plus grandes différences dans les formes de la végétation semblent nous arrêter ici et nous offrir de fréquentes intermittences dans les caractères que nous voulons retrouver; la physiologie du vaste ensemble des dicotylédones est singulièrement variée comme on sait, et il nous arrivera de citer beaucoup de familles sans y trouver de productions nommées Ipécacuanha, quoique beaucoup de ces productions possèdent les propriétés émétiques; ainsi dans les Conifères dont les formes géométriques sont si belles mais si peu en rapport avec les développemens mesquins de leurs organes floraux, rien que je sache n'est employé dans le sens qui nous occupe, et, dans la robuste et sylvestre famille des Amentacées, à peine doit-on se figurer que de nouvelles recherches feront connaître des racines émétiques; déjà cependant les radicelles des *Myrica cerifera* et *pensylvanica* sont employées comme telles par les médecins américains Chapmann, Dana, Maun, etc.; ils les don-

Digitized by Google

nent à la dose de trente à quarante grains en poudre et obtiennent des vomissemens en douze ou quinze minutes, elles purgent à soixante grains. Depuis long-temps, chez les Urticées, on nomme Ipécacuanha et on administre comme tel dans l'Amérique du Sud les racines du *Caapia* ou *Dorstenia Brasiliensis*, et surtout celles du *Dorstenia arifolia;* il n'est pas déplacé de juger que les racines du *Figuier anthelminthique*, du *Figuier vénéneux*, pourraient fort bien, à doses contractées, produire les mêmes effets. Quoique les travaux récens du docteur Ricord-Madianna sur les Passiflorées parussent en opposition avec les propriétés qui nous occupent, si toutefois on regarde ces travaux comme réguliers, il n'est pas moins vrai que les racines du *Passiflora quadrangularis* dont la fleur a une odeur de vanille, sont vomitives même à petites doses; il en est de même de quelques produits des Cucurbitacées, tels que les jeunes racines de Bryone, du *Momordica papangaye*, et du *Trichosanthes amara.*

Combien remarquons-nous de formes, de tailles, de vertus, d'habitudes pour ainsi dire, dans la nombreuse famille des Euphorbiacées, si savamment étudiée par M. Adrien de Jussieu; combien de ressources thérapeutiques offre ce beau grouppe, et combien surtout de racines de ces plantes sont appelées Ipécacuanha? toutes les plantes de cette famille sont émétiques ou éméo-stimulantes, et dans ces derniers temps, les racines de celles qui croissent herbacées en France ont été désignées par le nom d'*Ipécacuanha nostras.* Telles sont celles *d'Euphorbia cyparissias*, d'*Euphorbia lathyris* dont l'huile grasse extraite des graines est aussi maintenant fort employée à cinq ou six gouttes comme vomitive; telles sont les racines d'*Euphorbia esula* dont on n'employa que l'écorce suivant l'ancienne tradition relative à l'Ipécacuanha, et enfin celles de l'*Euphorbia Ipécacuanha* qui

Digitized by Google

croît et s'employe sous ce nom et comme vomitive dans l'Amérique septentrionale. D'autres Euphorbiacées en herbe produites dans les climats équatoriaux portent aussi le nom d'Ipéca, telles sont l'*Euphorbia corollata, tirucalli, picta, etc.;* telles sont surtout l'Euphorbe à feuilles d'orpin, *Euphorbia anacampseroïdes*, ou mieux *Pedilanthus crassifolia*, et l'Euphorbe à feuille de myrthe, *Euphorbia tithymaloïdes*, ou *Pedilanthus myrthifolia*. Ces deux jolies plantes croissent à Cuba, à Saint-Domingue, à la Jamaïque et à Curaçao, dans les lieux maritimes et pierreux où elles servent de bordures; leurs racines sont fusiformes, charnues, brunes ou fauvescentes en dehors, peu rameuses, très-blanches et laiteuses en dedans; leur saveur est âcre et nauséabonde; à l'état frais et en infusion elles sont éméo-stimulantes; leur suc desséché est, à la dose de quatre grains, extrêmement actif : on le donne ordinairement avec quatre ou cinq onces d'infusion de *Poinciane* dont nous parlerons plus loin. Il est bon de remarquer ici que la seconde espèce d'Euphorbe dont je viens de parler, savoir, *l'Euphorbia tithymaloïdes* ou *Pedilanthus myrthifolia*, est assez commune dans l'Inde orientale et surtout au Malabar, où on la nomme suivant Rhèede Ben-Palaï; or le mot Palaï signifiant racine, et la texture de cette racine desséchée étant absolument la même que celle d'une racine de *Ben* qui me vient d'Orient, il se pourrait que ce que les anciens appellaient *Ben* on ne sait pourquoi, mais qui était une racine purgative, fût justement ce Ben-Palaï : je suis pour l'affirmative.

Parmi les Euphorbiacées à tiges ligneuses, il en doit exister une foule dont les radicules possèdent la faculté vomitive et pourraient être désignées sous le nom d'Ipécacuanha, quoique l'on puisse citer l'*Euphorbia officinarum* et quelques autres; je ne connais que deux espèces qui soient dans ce cas, 1° *l'Alcornée à large feuilles* que Swartz a trouvée dans les mornes de la Ja-

Digitized by Google

maïque où quelques médecins colons la nomment Ipécacuanha des montagnes; 2° *le Sablier crépitant*, si commun dans les Antilles où il est si actif; leurs radicules sont extrêmement émétiques; ces propriétés se retrouvent dans toutes leurs parties et surtout dans les écorces très-developpées de la première espèce dont je joins ici la figure; assurément les racines des *Croton*, des *Jatrophes*, des *Ricins*, auraient ici leur place éméo-stimulante si on les avait essayées.

Quelques groupes à organisation florale aussi peu complète que les précédentes familles se rangent autour de nous maintenant, et nous n'y trouverons des vomitifs que par alternance. En existe-t-il dans les Terminaliées, en existe-t-il dans les Thymélées autres que les *arbustes de Gnide, les Daïs*, *les Dirca*, et surtout la verdoyante lignée des *Daphné* favorites d'Apollon? Quant au groupe ornamentaire plutôt que médical des *Proteacées*, il ne produit jusqu'alors que la racine du *Banksia præmorsa*, véritable Ipécacuanha antipode employé à Port-Jackson; mais je ne connais rien qui ressemble à cela dans la noble famille des *Laurinées*, ni dans le groupe odorant des *Myristicées*. Toutefois, et pour en faire mention seulement, l'action émétique est souvent latente ou confluente avec l'action purgative dans les *Polygonées* comme le *Coccoloba rheifolia*, le *Polygonum aviculare*, les *Persicaires*, les *Rumices*, les *Rheums*, etc. Cela se remarque aussi dans quelques *Atriplicées*, quelques *Amaranthes*, quelques *Plantaginées* qui suivent, et ensuite quelques *Dentelaires* et surtout le *Plumbago scandens* des Antilles.

Les racines de presque toutes les espèces botaniques d'un beau genre de plantes dont le nom rappelle en Europe un des plus célèbres médecins, le genre *Boerhaavia*, sont employées en différens pays comme émétiques immédiatement et souvent purgatives par action secondaire, telles sont : 1° les racines du

Digitized by Google

Boerhaavia erecta, dont la tige droite, glabre, a des entre-nœuds visqueux, et porte des fleurs diandriques disposées en corymbes paniculés; 2° les racines du *Boerhaavia diffusa;* 3° celles du *Boerhaavia tuberosa;* 4° celles du *Boerhaavia scandens;* 5° celles du *Boerhaavia hirsuta* qui croissent soit aux Antilles, soit dans la Guiane, soit au Pérou, soit à la côte occidentale d'Afrique. La cinquième espèce produit comme toutes les autres des racines plus ou moins grêles, vivaces et ici de couleur jaune, la plante est commune en Guinée où elle porte le nom de *Hado* ou vomitif de la Côte d'Or; la quatrième espèce qui vient au Pérou est employée à Quito, comme vomitive de prime-abord, et ensuite comme dérivative des gonorrhées. Il y a aussi une espèce du genre *Pisonia*, genre voisin du précédent et appartenant comme lui à la famille des Nyctaginées, le *Pisonia fragrans* qui produit un Ipéca très-actif à l'ile de Cuba : rapprochement philosophique établi par Linnée en l'honneur du médecin européen qui nous apporta l'Ipécacuanha. Le petit groupe des *Rhinanthacées* ou *Pédiculaires* n'offre jusqu'à ce jour que la *Veronica Virginica*, et on emploie en Savoie et en Suisse depuis assez long-temps, sous le nom d'Ipécacuanha d'Europe, les petites racines du *Trientalis Europæa*, fort commun dans les Alpes où il est vivace, et où il se distingue par sa tige peu élevée et constamment garnie de vésicules à glandes transparentes comme celles de la Glaciale; ce petit végétal appartient à l'ordre généralement tonique et stimulant des *Lysimachies.*

Trois espèces de Crustolles ou *Ruellia* dans la famille naturelles des *Acanthacées*, porte à Saint-Domingue, à la Jamaïque et autres Antilles les noms d'Ipécacuanha faux ou bâtard; les nègres désignent ces espèces par les mots grand, moyen, et petit Coccis; ce sont les *Ruellia tuberosa, Ruellia patula, Ruellia hispida.* Leurs racines ont des formes variées, mais leurs pro-

Digitized by Google

priétés se ressemblent; le *Ruellia tuberosa* a ses radicules renflées, féculentes, muqueuses, dans les autres elles sont généralement fibreuses, et, dans la dernière surtout, on y trouve le facies de l'Ipécacuanha blanc; ce sont d'excellens vomitifs suivant Nicolson, Barrère, Desportes et Descourtils, et elles conviennent aussi dans les diarrhées ou dysenteries chroniques, et dans une foule d'affections ou l'Ipécacuanha est ordinairement employé. On a cité assez récemment comme vomitif les racines du *Pœnæa sarcocolla*, mais je n'ai sur elles aucun autre détail. Les *Jasminées* les *Pyrénacées*, les *Labiées*, ne donnent, je pense, aucune racine émétique, mais les *Scrophulaires* en produisent d'usitées; telles sont d'abord la *Scrophulaire aquatique*, la *Gratiole officinale* et celle du Pérou, la *Calceolaria pinnata;* les *Solanées* qui suivent, et les *Borraginées* seront-elles sans résultats pour notre objet?

La flexueuse et brillante famille des *Convolvulacés* qui contient plusieurs espèces à racines nourrissantes dispersées dans un grand nombre d'espèces a racines purgatives, pourrait nous offrir des vomitifs immédiats; je ne vois cependant parmi elles que le *Convolvulus panduratus* employé au nord-Amérique et le beau liseron que M. de Humboldt a nommé *Convolvulus baticilla* et dont la racine, assez amère et presque toujours laiteuse, est employée sous le nom d'Ipécacuanha, sur les bords de l'Orénoque. D'autres propriétés se retrouvent dans les groupes de *Polémoines*, de *Bignones* et des *Gentianées*, qui nous conduisent à la famille des *Apocynées*, véritable affiliation nauséabonde.

Dans cette nombreuse famille des Apocynées, il est facile de trouver des racines appelées Ipécacuanha. J'en ai fait connaître plusieurs espèces, soit à l'Académie de médecine, soit à la Société philomathique, soit à la Société de pharmacie, et je les noterai ici parce que leur description n'a été imprimée nulle part. Le

Digitized by Google

Pecriploca indica de Linnée qui paraît être le *Cynanchum* de Lamark, le *Periploca emetica* de Retzius; le *Periploca vomicans* et le *Periploca ciliata* de Leschenault, ont des propriétés bien tranchées, et sont nommées aussi Ipécacuanha par les voyageurs. Ce *Periploca ciliata* que j'ai vu dans les mains de M. Leschenault vient de Coromandel et du Malabar, on le nomme en indien OURRY-PALAÏ; sa tige est grêle, rouge, anguleuse; ses fleurs sont purpurines, variées, garnies de cils au limbe de la corolle, elle pourrait, selon moi, être la même espèce que le *peripocla vomicans* qui lui ressemble tout-à-fait, que M. Leschenault a aussi rapporté récemment, et qu'il a cueilli dans les montagnes du Cottalam dans le pays de Travancore. Ne compterez-vous pas comme éméo-stimulant direct les racines de ce bel *Apocyn de Venise*, redressé, glauque, odorant; celles de l'*Apocynum androsæmifolium*, et les racines toutes jeunes de *Scammonia emetica* des sables d'Alexandrie? Le genre *Asclepias* nous suit et nous presse; nous y distinguerons l'*Asclepias curassavica* dont la tige est pubescente, la racine filiforme, brune ou blonde, les fleurs jaunes à nectaires cornus; l'*Asclepias vincetoxicum* dont la racine est blonde et a l'odeur des Souris, l'*Asclepias asthmatica* que nous verrons plus loin, l'*Asclepias procera* qui toujours est en fleurs vers Benarès et Calcutta, l'*Asclepias decumbens* qui couvre une partie du sol en Virginie, où il est employé pour produire des sueurs considerables, sans augmenter la chaleur organique, suivant le docteur Mann, et enfin l'*Asclepias tuberosa* dont on mange la fécule des grosses racines en Amérique, et l'*Asclepias stipitacea* dont les premiers jets servent de nourriture dans l'Inde. Au dessus de ces espèces choisissez l'*Asclepias gigantea*, dont les racines fortement vomitives, les feuilles charnues et pubescentes, les écorces à fibres textiles qui donnent un lin extrêmement fin, et les fleurs deversées en panicules odorants, servent chacun en ce qui le concerne, de même que

Digitized by Google

tous les autres Asclépiades dignes de leur étymologie, à ramener par leur action dans l'organisme, la santé sœur de la médecine. Après cela nous rencontrons le genre *Allamanda* et surtout l'espèce que les botanistes auraient nommée *Emetica*, tout aussi justement que *Cathartica*, puisque les racines qui contiennent un suc laiteux de nature presque semblable aux Scammonnées, sont aussi vomitives que purgatives immédiatement; elles sont comprises de même que celles de l'*Allamanda verticillata* au nombre des Ipécacuanha de la Guyanne hollandaise. Combien les dénominations imposées aux plantes par Linnée sont instructives, et quelle idée se ferait-on du mot *Cynanchum* appliqué au genre que nous allons examiner, si l'on n'était un peu lettré. Assurément les végétaux de ce genre pourraient faire vomir jusqu'à l'étranglement ou strangulation, comme le nom générique l'indique, mais le médecin observateur choisit ses agens, et j'ai décrit, pour la première fois à la Société philomatique, les racines de trois des espèces plus modérées dans leurs effets que les autres. 1° Ipécacuanha blanc de l'Ile de France, *Cynanchum ipecacuanha* Wildenow. Racines généralement grosses comme le doigt, tordues, de couleur jaunâtre, épiderme assez mince, caduc; fibres ligneuses en faisceaux rassemblés de couleur jaunâtre, odeur et saveur peu marquées, mais assez désagréables. Cette plante me paraît être la même que Linnée avait nommé *Asclepias asthmatica;* Lamark *Cynanchum vomitorium*, Commerson *Cynanchum mauritianum*. 2° Ipecacuanha blanc du Bengale, *Cynanchum lævigatum* Wahl, *Cynanchum indicum* Lamark, racines grosses comme un tuyau de plume, tortueuses, un peu tuberculeuses, écorce un peu épaisse, crevassée transversalement, fibres ligneuses généralement minces et souvent flexibles; saveur et odeur désagréables. 3° Ipécacuanha blanc de Ceylan, *Cynanchum tomentosum*, Wahl et Jussieu; racines grêles, flexueuses, assez longues, assez lisses, attachées à une souche

Digitized by Google

principale, dont les tiges et les feuilles sont couvertes d'un duvet roux; saveur et odeur assez fortes et assez désagréables, couleur fauve assez vive, écorce un peu épaisse, substance ligneuse, filiforme, flexible, etc. M. Leschenault l'a vu employer avec succès dans toute la presqu'île de l'Inde, dans les îles de France et de Bourbon où elle remplace les précédens.

Transportons nous maintenant en Occident et remarquons, sans quitter la famille des Apocynées, la belle plante que M. de Humboldt a trouvée à Caraccas, à la Guayra et au Cap blanc, et qu'il a nommée *Sarcostemma glauca*. La racine de ce végétal est très en usage comme vomitive, dans le Vénézuela surtout, où elle porte le nom d'Ipécacuanha, malgré que ces contrées produisent aussi l'Ipécacuanha véritable qui y est nommé *Baicilla*. Et enfin, passerons-nous sous silence la *Theophrasta americana* dont le nom rappelle le fondateur de la médéographie, et dont les radicules éméo-stimulantes, alliées par les nègres des Antilles à celles des *Boerrhaavia*, produisent chez les Européens des médications salutaires.

Tant d'autres Apocynées possèdent les propriétés qui nous occupent, qu'il suffit d'en donner le nom pour rappeler sur-le-champ ces dernières, les *Rauwolfia nitida*, *glabra*, *vomitoria*, les *Strychnos nux vomica*, *ignatia*, *colubrina*, les *Potalia amara* les *Echites* des deux Indes, ne seraient-ils pas les premiers perturbateurs des fonctions digestives? J'ai lieu de douter que les éméo-stimulans abondent dans les *Sapotilliers* et les *Ebénacées* qui suivent, mais chez les *Aquifoliacées* et les *Rhododendrons* quelques traits surgissent déjà, comme on peut en juger par les propriétés vomitives des racines de l'*Ilex vomitoria*, du *Rhododendrum chrysanthum*. Les Éricinées semblent faire aussi exception, mais il n'y a aucun doute que les Lobélies qui appartiennent à la familles des Campanulacées ne soient immédiatement

Digitized by Google

éméo-stimulantes à l'état frais. Telles sont les *Lobelia inflata, cardinalis, tupa, syphilitica, urens, cirsifolia, longiflora* etc. Il ne leur manque, à ma connaissance, que de porter généralement le nom d'Ipécacuanha, mais je ne suis pas sûr que ce nom ne leur soit pas affecté dans quelque région des deux Amériques où leur emploi est extrêmement répandu. Ici se présentent quelques variations de propriétés dans les *semiflosculeuses, flosculeuses* et *radiées;* car on sait qu'en général ces plantes sont laxatives, à l'exception cependant de *l'Arnica*, dont les racines noires, grêles, fibreuses, étaient fréquemment employées comme émétiques avant que nous possédassions l'Ipécacuanha. Rien de relatif à notre objet n'existe dans les *Dipsacées* et *Valérianées* qui touchent, dans la série linéaire, la famille des *Rubiacées*, et nous enlevons celle-ci pour l'examiner plus à loisir et plus tard. Les *Caprifoliacées* possèdent assez de végétaux actifs et vomitifs tels que les *Sureaux*, le *Lierre*; *l'herbe de Saint-Christophe* ou *Actœa spicata*, les *Triosteum angustifolium*, et *Triosteum perfoliatum* offrent aussi des racines émétiques employées sous le nom d'Ipéca en nord-Amérique. Les *Aralies* et les *Ombellifères* intercalées ici, agiraient tout-à-fait dans un sens contraire, puisqu'elles sont le plus généralement antispasmodiques et toniques; mais toutes les *Renonculacées* sont éméo-stimulantes, surtout les racines des *Ranunculus flammula, lingua*, celle des *Helleborus Orientalis, niger;* du *Thalictrum flavum*. Deux plantes seulement dans le groupe des papavéracées sont maintenant désignées et employées dans l'Amérique du Nord comme succédanées de l'Ipécacuanha. Telles sont les racines du *Podophyllum peltatum* et celles du *Sanguinaria Canadensis*, qui à cause de la couleur rouge qu'elles donnent aux liquides animaux passent pour faire venir le sang. Quand aux *Crucifères* et aux *Capparidées*, rien que je sache ne se présente; il est de même

Digitized by Google

des *Sapindacées*, quoique cependant des miels récoltés sur des *paullinies* ou *Serjania* au Brésil par M. Auguste de Saint-Hilaire lui aient donné de forts vomissemens. Les *Acérinées*, les *Malpighiacées*, les *Hypéricées* cachent sans doute des propriétés émétiques qu'on retrouve çà et là dans quelques guttifères, comme le *Cambogia*, quelques *Aurantiacées*, comme les *Camellia* et le *Thé*, quelques *Méliacées*, comme les écorces de racines du *Melia azedarach*, et celles du *Guarœa trichilioïdes*, dans quelques Viticées, comme les *Cissus* et *ampelopsis*; et enfin dans quelques *Géraniées*, *Balsamines*, etc. Elles deviennent latentes dans les *Malvacées*, les *Magnoliées*, les *Annones*, les *berbéridées* et les *Tiliacées* qui produiraient sans doute des résultats tout contraires. La famille des *Ménispermes* qui a fourni la picrotoxine à M. Boullay, et celle des *Violariées* qui, au même chimiste, a produit la violine dont il a été question dans ce volume, se rangent assez bien dans notre cadre; mais la première ne donne rien qui se nomme Ipécacuanha, et nous enlevons la seconde pour l'examiner avec les Rubiacées.

Quels émétiques et surtout quels Ipéca doit-on attendre des *Caryophyllées* si ce n'est le *Lin cathartique;* des Crassulacées, si ce n'est le *Sedum acre;* et enfin des Ribesiaires ou Cactiers, des Portulacées, des Ficoïdes et des Onagraires? Les Myrthoïdes, singulière exception, offrent des racines vomitives, et tout le monde sait que les jeunes racines du *Grenadier* font vomir, comme l'avait remarqué Dioscoride. Il est de même des *Alangium hexapetalum*, et *Alangium decapetalum* qui, au rapport des voyageurs, forment l'Ipéca de la presqu'île Malaye. On n'a point essayé les *Melastomes* ni les *Salicaires;* je dois rappeler cependant que dans cette dernière famille le *Lythrum salicaria* est évidemment vomitif de prime abord, et que ces propriétés se retrouvent dans les racines du *Ginoria mexicana*. Y a-t-il des

Digitized by Google

Rosacées vomitives et nommées Ipécacuanha? L'empirisme aura-t-il terni l'idée agréable qu'on se fait des Roses? L'observation raisonnée aura-t-elle trouvé dans ces fleurs des médicamens actifs, et aura-t-on employé pour ramener la santé à l'espèce humaine, des productions dont les beautés lui ont en tous temps servi de modèles? Oui, les pétales des Roses blanches sont nauséeux, les fleurs pâles et flétries du Rosier à cent feuilles sont nauséeuses, les jeunes racines et les fleurs du Rosier Muscat sont nauséeuses. Nous trouvons dans le genre *Brayera* formé par M. Kunth, ces mêmes propriétés examinées depuis long-temps en Abyssinie par Tournefort qui avait nommé cette plante *Agrimonia Orientalis*. Toutefois les caractères que nous cherchons à établir surgissent évidemment chez les *Spiræa*, où plutôt dans une section de ce genre à laquelle on a donné le nom générique de *Gillenia*. Les *Gillenia trifoliata, stipulacea, Ipécacuanha*, possèdent, a peu de chose près, les mêmes propriétés émétiques et toniques que l'Ipécacuanha, leurs racines se donnent à la dose de trente grains en poudre, et leur emploi est cité comme très-populaire aux États-Unis par les médecins américains Bigelow, Schœpf, Barton et Dellamotta qui prescrivent aussi dans les mêmes circonstances et sous le nom d'Ipécacuanha les écorces radicales du *Ludia héterophylla*.

La superbe famille des *Légumineuses* offrant en général dans ses produits tous les genres d'action médicamentaires; il n'est pas étonnant d'y rencontrer des vomitifs, puisque cet effet n'est qu'une nuance de l'action purgative qui distingue ces plantes. Aussi la plupart des Mimoses, et surtout les racines des *Mimosa pudica, sensitiva, asperata*, sont désignées aux Antilles par Desportes et Chevallier, anciens médecins des Colonies, comme pouvant très-bien remplacer l'Ipécacuanha dont ils leurs donnent le nom. Ils ont observé que ces racines, qui conviennent très-

Digitized by Google

bien dans les embarras gastriques et ensuite les diarrhées, sont immédiatement vomitives, disposent à la transpiration, et développent la tonicité organique. On les emploie à douze grains en poudre, ou à un gros en infusion dans huit onces d'eau. Ces végétaux, assez faciles à reconnaître par les mouvemens de leurs feuilles et rameaux, sont nommés *Balana-boué* par les Caraïbes. beaucoup d'autres racines de légumineuses sont immédiatement vomitives; telles sont celles du *Coronilla varia*, de *l'Anagyris fœtida*, du *Sophora Japonica*, du *Psoralea glandulosa*, celles d'un *Dolichos* vues par Plumier, celles du *Cytisus laburnum* que j'ai essayé sur moi-même et m'ont produit des éméo-stimulations violentes. Il serait facile de citer tous les genres de cette famille avec un égal succès, je m'en abstiendrai assurément quoique pourtant je ne puisse oublier que les créoles de l'île de Cuba et de Saint-Domingue nomment Ipécacuanha, par analogie de propriétés, les jeunes racines de l'*Adenanthère* dont les graines cordiformes, rouges et luisantes sont nommées pois de Corail, et qu'ils désignent aussi sous ce nom les radicules du *Cæsalpinia pulcherrima*, ou Poinciane élégante. Ce beau végétal, dont je donne ici la figure et que les nègres nomment fleur de Paon, offre des propriétés médicales, répandues dans toutes ses parties. Les jeunes racines sont émétiques et remplacent l'Ipécacuanha. Sa substance ligneuse est employée comme purgative, ses feuilles et ses fleurs sont recommandées dans la chlorose et l'aménorrhée, mais malheureusement les négresses en font un abus infâme quand elles les emploient pour se faire avorter.

Nous devrions ici parler des Polygalées dont les organes floraux sont presque disposés comme ceux des Légumineuses, mais nous les transportons un peu au-delà et nous ne ferons que citer en passant, pour terminer la série, la famille des Thérébintha-

Digitized by Google

cées, dans laquelle les genres *Aylanthus*, *Dodonœa* et *Juglans* contiennent des vomitifs, celle des Cuspariées où presque toutes les écorces possèdent la même propriété, et enfin celle des Rhamnoïdes où toutes les plantes qui la composent sont plus ou moins vomitives.

J'ai fait mention et j'ai décrit jusqu'à présent beaucoup de substances émétiques ou éméo-stimulantes, et nommées plus ou moins raisonnablement Ipécacuanha. Je les possède presque toutes dans une belle et grande collection, mais il est facile de voir que ces corps n'ont point entr'eux d'analogies de formes et de propriétés aussi complètes que celles qui vont faire le sujet de l'examen suivant. Commençons par la famille des *Violariées*, ordre polymorphe, difficile à caractériser, et dans le voisinage duquel nous plaçons pour notre objet les *Sauvagesiées*, les *Ionidiées*, les *Polygalées* et enfin les *Rubiacées*.

Les racines de toutes les Violettes sont vomitives; en Angleterre on les désigne assez généralement sous le nom d'Ipécacuanha, et il serait à désirer que l'analyse chimique démontrât la violine dans presque toutes les espèces. Je ne citerai que les principales qui soient employées. Telles sont la *Viola enneasperma* employée à la côte de Malabar sous le nom de Nelampareuva, la *Viola canina* employée chez nous à trente ou quarante grains, la *Viola odorata* qu'on donnait librement à la place de l'Ipécacuanha et aux mêmes doses; telles sont les *Viola longiflora*, *cerasifolia*, *subdimidiata*, *gracillima*, la *Viola diandra* de Desfontaines, et surtout la *Viola emetica* de Humboldt, ou *Viola parviflora* de Mutis qui toutes deux sont employées au Pérou avec les racines de *Psychotria*. Toutefois on distingue maintenant de ce genre la *Viola longiflora* qui paraît être un *Noisettia* voisin des *N. galeopsifolia* et *N. roqueſeuillana*, et on croit que la *Viola emetica* de Humboldt, ou *Viola parviflora*

Digitized by Google

de Mutis est la même plante que l'*Ionidium parviflorum* de Kunth. Avant d'arriver à ce genre nombreux, je parlerai de l'*Anchietea salutaris* voisin des violettes, et dont la racine fibreuse, assez peu épaisse, brune ou blonde, un peu odorante, est employée spécialement comme émétique par quelques cultivateurs portugais au Brésil, tandis que les tiges frutescentes, arrondies, rameuses, très-grêles, à feuilles alternes et glanduleuses, sont employées pour guérir les maladies de la peau. Je citerai aussi dans la petite famille des Sauvagesiées, le *Sauvagesia racemosa* dont la racine est pivotante, grêle, chevelue, la tige herbacée, et le *Sauvagesia erecta*, plante polymorphe, sous-ligneuse, vivace, à racines fibreuses, jaunes ou cendrées etc. Ces deux plantes, fort communes au Brésil depuis Krodoce jusqu'au de-là du Tropique, près du Jaquerahyba et dans les Campos geraes, se retrouvent dans les lieux humides de Madagascar et Java. Le *Lavradia* qui est voisin des précédentes a été trouvé et conseillé aux Antilles par Richard père, comme succédané de l'Ipécacuanha dans les affections chroniques de la poitrine.

La plupart des espèces du genre *Ionidium* produisent ce qu'on appelle dans les collections l'Ipécacuanha blanc, à cause de cette couleur qui paraît y être la plus générale, mais ce n'est pas toujours régulier. C'est aussi dans les Ionidiées que se trouvent les expressions de Poaya da préia qui signifient Ipécacuanha des prairies, et de Poaya do campo qui signifient Ipécacuanha des champs découverts. Les mots Poaya do mato, Poaya préta, ou Ipécacuanha des forêts, sont réservés au genre *Cephaelis* prototype médical. Entrons ici dans les descriptions.

1° Ipécacuanha blanc de la Chine; *Ionidium heterophyllum*, Ventenat; *Viola heterophylla*, Poiret; *Viola surrecta*, Plucknet; racines grêles, longues, tortueuses, blanchâtres, nauséeuses.

2° Ipécacuanha des Galipons, *Ionidium hybanthus*, Ventenat;

Viola hybanthus, Linnée, Aublet; *Hybanthus scandens*, Jacquin; racines blanches, grêles, tortueuses, enroulées les unes avec les autres, saveur et odeur désagréables. La plante est un arbrisseau grimpant, à rameaux grêles, comme feutrés et enroulés ensemble. Les fleurs sont nombreuses et belles, les Galipons l'emploient sous le nom de *Pira aïa*, et les Brésiliens Guaranis et Cayopos le nomment *Y cipo ayaca*, d'où par contraction est venu, comme je l'ai dit, le mot *Poaya*.

3° Ipécacuanha blanc de Cayenne et de la Guiane, *Ionidium calceolaria*, Ventenat; *Viola calceolaria*, Linnée, Loefling; *Viola itoubou*, Aublet; *Viola itoubou*, Jussieu; *Ionidium itubu*, Kunth et Gingins; racines grêles, noueuses, tuberculeuses, tortueuses, plus ou moins rameuses; striées dans le sens longitudinal, plissées, cassantes; couleur grise jaunâtre, plus ou moins claire; odeur faible assez désagréable, saveur d'abord muqueuse, ensuite un peu acre et amère, écorce assez mince, substance ligneuse assez considérable et presque toujours chargée de tiges radicales velues; vomitives à trente grains, purgatives à soixante grains. La plante croît sur les rivages sablonneux du Brésil, de la Guiane et des Antilles, elle est extrêmement chargée de poils de même que l'*Ionidium cœruleum* dont les fleurs bleues sont fort odorantes, et les racines semblables en tout aux précédentes. On prépare avec cette plante à Saint-Domingue une teinture purgative, en mettant une once de racines par livre de rhum.

4° Ipécacuanha de l'île Saint-Thomas, *Ionidium strictum*, Ventenat; *Viola stricta*, Linnée, Poiret; racines grêles, tuberculeuses, grisâtres, amères, peu odorantes etc. Cette espèce que j'ai le premier décrite a été trouvée à l'île Saint-Thomas, sur la côte occidentale d'Afrique par M. Ledru, qui l'a vu employer comme vomitive. Elle ressemble assez bien à l'Ipéca ordinaire.

5° Ipécacuanha blanc de Saint-Domingue, *Ionidium polyga-*

Digitized by Google

læfolium, Ventenat; *Viola polygalœfolia*, Linnée; *Viola verticillata*, Cavanilles; racines comme fusiformes, annellées par espaces larges, un peu fibreuses, cylindriques, ligneuses, jaunâtres ou grises, odeur désagréable, saveur amère et âcre. Tiges droites, élancées, rougeâtres à leur partie inférieure, etc. Desportes l'employait fréquemment dans toutes les affections languides ou chroniques, et il y observa constamment des effets vomitifs immédiats. La plante croît dans les lieux ombragés et dans les halliers où son odeur agréable la fait reconnaître.

6° Ipécacuanha blanc de Saint-François, *Ionidium Poaya*, Auguste Saint-Hilaire; on l'appelle aussi Poaya do campo. Espèce nouvelle trouvée par M. Auguste Saint-Hilaire à l'ouest du Rio-San-Francisco, dans les environs de Maïa Ponte, de Goyoz, de Santa Luzia, et surtout de la ville moderne de Paracata; elle est fort commune aussi dans les vastes paturages naturels, ou Campos de Minas-Geraes. La plante est un sous-arbrisseau hérissé de poils longs, simples, verts ou jaunâtres. Ses racines sont blanches, tordues, annelées, strangulées, un peu ligneuses. Les habitans employent ce Poaya au lieu du *Cephælis* qui ne vient pas chez eux; il fait vomir immédiatement à vingt ou vingt-cinq grains. Une espèce très-voisine de celle-ci, l'*Ionidium lanatum*, jouit des mêmes propriétés.

7° Ipécacuanha blanc de Minas-Geraes, *Ionidium brevicaule* Martius; espèce probablement très-voisine de la précédente si ce n'est la même; racines vivaces, tiges herbacées ou sous-ligneuses inférieurement, ascendante mais peu élevée, racines sous-obliques tortues et flexueuses comme celles du Cephœlis, de trois à quatre pouces de long, minces, subdivisées inférieurement en plusieurs rameaux; épiderme ochracé, blanchâtre; écorce un peu fibreuse, spongieuse, blanchâtre, saveur nauséeuse simulant celle de l'Ipéca vrai; centre ligneux dur et blan-

Digitized by Google

châtre. La plante se rencontre dans les forêts les plus ombragées de Minas-Geraes et surtout vers la ville de Saint-Jean-Baptiste. On fait prendre la racine à demi-gros ou un gros dans les mêmes circonstances que l'Ipécacuanha.

8° Ipécacuanha blanc de Bahia. *Ionidium urticæfolium*, Martius; la plante se trouve dans les prairies de la province de Bahia surtout vers les bords du Saint-François près de Joazeiro. La tige est annuelle, droite, d'un pied et demi de haut, fréquemment subdivisée dès sa base, en ramilles ténues, vertes, visqueuses, plus ou moins couvertes de poils; racines vivaces, perpendiculaires, droites ou peu flexueuses, de trois à cinq pouces de long, souvent de l'épaisseur d'une plume, simples ou peu rameuses, épiderme écailleux, anguleux, brun, écorces minces, spongieuses, d'abord douceâtres, ensuite désagréables, nauséeuses, méditullium blanc etc. Cette espèce a de la ressemblance avec *l'Ionidium Circæoïdium* de Humboldt que l'on emploie comme les autres.

9° Ipécacuanha blanc du Pérou, *Ionidium parviflorum*, Auguste Saint-Hilaire et Kunth; *Viola parviflora*, Mutis; *Viola emetica* de Humboldt. J'ai déjà cité ce *Viola* qui se trouve mieux placé ici parce que la plante est reconnue pour un véritable *Ionidium*. Cette espèce croît au milieu des pâturages du midi, dans les campos geraes de la province de Saint-Paul. La tige est à peine ligneuse, longue de huit à seize pouces, cylindrique, ascendante, grêle, faible, un peu diffuse, rameuse, pubescente, etc. La racine est jaunâtre ou grise, peu volumineuse, odeur nauséabonde etc. Elle est employée par les Espagnols Américains pour remplacer l'Ipécacuanha et aider l'action des *Psychotria*. Les Brésiliens n'en font point usage, cependant c'est un éméo-stimulant actif dans les environs de Castro, de Curitiba, et en général, dans tout le midi de la province de

Digitized by Google

Saint-Paul, où l'on ne trouve ni le Caphœlis Ipécacuanha, ni *l'Ionidium poaya*, ni *l'Ionidium Ipécacuanha*.

10° Ipécacuanha blanc du Brésil, nouvelle espèce, *Ionidium indecorum*, Auguste Saint-Hilaire. Cette espèce a été trouvée récemment par ce célèbre naturaliste dans les restinguas du Brésil. Ces restinguas sont des terreins sablonneux, tantôt assez humides, tantôt assez secs, et toujours voisins de la mer; ils se couvrent d'arbustes ou d'arbrisseaux plus ou moins touffus, et d'autres petites plantes au nombre desquelles M. Auguste Saint-Hilaire a vu cette espèce ou variété qui diffère de la suivante par la corolle glabre, deux fois plus courte que le calice, par ses filamens stériles, ses feuilles un peu moins velues, ses racines plus tortues, plus grises, etc.

11° Ipécacuanha blanc du Brésil, ancienne espèce, *Ipecacuanha branca* de Pison et Margrave. *Poaya branca* do Campos, Tannay fils et Auguste Saint-Hilaire; *Poaya da praïa* des Indigènes, *Viola Ipecacuanha*, Linnée, Wildenow, *Pombalia Ipecacuanha*, Vaudelli; *Ionidium Ipecacuanha*, Ventenat et Auguste Saint-Hilaire; *Ionidium itubu*, Kunth et Gingins. Cette espèce prototype des Ipécacuanha blancs à été vue par Pison et Marcgrave qui l'ont très-bien décrite comme il suit: *Una enim earum humi depressa, exiguior, in pratis crescit, pulegio non admodum dissimilis, nam caulis, foliis lanuginosis exsurgit multis, albisque flosculis cingitur, radix illius est crassa, filosa, albicans, a Lusitanis differentiam* IPÉCACUANHA BRANCA *dicta.* Il est facile de voir en effet que cette racine est pleine, arrondie, fusiforme, rebondie, peu chevelue dans son corps principal. Elle est de la grosseur d'une plume, tortueuse ou courbée, elle présente des strangulations par intervalles inégaux, son écorce est assez lisse, de couleur blanche, terne ou jaunâtre; sa cassure est nette, peu résineuse, son odeur désagréable, sa saveur est

Digitized by Google

d'abord peu sensible et devient ensuite âcre et nauséabonde; sa partie ligneuse est plus volumineuse que l'écorce qui la recouvre. La plante s'élève droite jusqu'à deux pieds, ses tiges cylindriques, villeuses, rameuses, etc., ressemblent beaucoup à celles de *l'Ionidium calceolaria* précédemment examiné, et en différant assez cependant, selon nous, pour que ce soit une espèce particulière, d'ailleurs assez voisine aussi de *l'Ionidium villosissimum*. La plante qui nous occupe se plaît dans les terres légères, fraîches et ombragées, elle se trouve par intervalle sur toute la côte du Brésil, depuis la rivière des Amazones jusqu'au cap Frio, mais au midi de ce cap on ne la trouve plus. Elle est fort commune dans la province de Fernambouc où Pison l'avait récoltée, et où on la regarde encore comme le meilleur remède qu'on puisse employer dans les dysenteries. Quelques habitans de la province de *Rio grande do norte* ont assuré à M. de Saint-Hilaire, que pour guérir complétement la goutte, il suffit d'employer pendant quelques semaines une légère décoction de ces racines. On vend souvent, à San Salvador do campos, ces racines pour remplacer l'Ipécacuanha; les habitans du cap Frio en vendent aussi un peu à Rio de Jeneiro, et quelques négocians du Brésil, sans la mêler à l'Ipécacuanha vrai, en expédient maintenant en Europe pour l'usage médicinal.

Toutefois on ne peut douter que cet ipécacuanha branca n'ait été de tout temps employé au Brésil, comme il résulte de cette phrase de Pison : *quæ quod minus turbet corpus et venenis validissime resistat æquè pueris ac grandibus exhibetur.*

Une foule d'autres espèces du genre *Ionidium* se confondent presque les unes dans les autres, soit par leurs formes, soit par leurs vertus, telles sont entr'autres les *Ionidium glutinosum*, *guaraniticum*, *linifolium*, *buxifolium*, *bicolor*, *album*, *squarrosum*, *setigerum*, etc.

Digitized by Google

Deux des ipécacuanha blancs décrits ci-dessus ont été analysés, l'un par M. Pelletier, l'autre par M. Vauquelin : le premier est l'*ionidium calceolaria* ou ipécacuanha blanc de Cayenne et de la Guiane; l'autre est l'*ionidium ipecacuanha*, ou poaya branca de Pison; c'est cette espèce qui porte ordinairement le nom d'ipécacuanha blanc du Brésil, et de laquelle je publie, sous forme d'appendice à ce Mémoire, l'analyse inédite faite par M. Vauquelin. On verra, en comparant les résultats obtenus par les deux chimistes cités, que les propriétés de ces deux espèces sont dans un rapport presque semblable à celui que leurs formes botaniques peuvent faire présumer : l'analyse de M. Pelletier a été insérée dans son Travail général sur l'émétine.

L'inconstante et jolie famille des Polygalées produit plusieurs végétaux à racines nauséeuses, telles sont, comme on sait, le *polygala senega*, le *polygala monticola*, le *polygala formosa*, le *polygala scoparia* et la nouvelle espèce nommée par le docteur Martius, *polygala poaya;* mais celle de ces plantes chez laquelle la propriété émétique est très-saillante est le *polygala glandulosa*, très-commun en Chine et en Tartarie, et qu'on a retrouvé en Amérique. Les racines de cette plante forment ce qu'on nomme ipécacuanha noir de la Chine et en langue du pays yan-foô, ou foô-yen; cette dénomination paraît indiquer dans le langage figuré des Orientaux de hautes propriétés ou de hautes destinations à cette racine, puisqu'elle signifie à peu près chef, censeur général, ayant autorité à lever des forces, etc. Les racines d'ipécacuanha noir que je présente ont été apportées en France sous Louis XV par les Mandarins chinois, qui à cette époque ont aussi apporté de l'extrait sec de thé et plusieurs autres substances médicamentaires. Quant au *polygala poaya*, c'est une racine vivace, perpendiculaire ou peu oblique, de trois à cinq pouces de long, à peu près de la grosseur d'une plume,

Digitized by Google

tordue, annellée par larges espaces, épiderme jaune pâle, ochracé, strié transversalement, écorce blanche spongieuse, saveur douceâtre, ensuite amère, axe ligneux, blanchâtre, plus épais que l'écorce; la plante se trouve ça et là dans les campos élevés de Saint-Paul et de Minas geraes; on emploie la racine comme éméo-stimulante, et aussi dans les fièvres bilieuses.

Nous touchons enfin à la famille des *Rubiacées*, famille riche en belles productions, famille dont l'étude suffirait seule pour occuper un médéographe laborieux, famille qui présente, entr'autres choses importantes, le kinkina si universellement nécessaire, et le café dont la décoction légère est un si bon remède à tant d'affections : les espèces ou les genres de cette famille sont en général très-difficiles à caractériser; il ne serait pas étonnant qu'on dût plus tard changer quelques-unes des dénominations que j'emploie, mais en ce moment j'ai dû suivre pour mes descriptions tout ce qu'il y a de plus correct, je ferai connaître des corps nouveaux qui, je crois, auront aussi quelqu'importance.

1° Ipécacuanha de Zoazeiro, *poaya do sergipe*, *Chiococca anguifuga* et *chiococca densifolia*, Martius; ces deux végétaux sont des arbustes de six à dix pieds de haut, droits, étalés, branches effilées, glabres, épiderme cendré à la base, vert aux parties supérieures, médullaires, et légers, etc.; racines perpendiculaires ou obliques, grosses comme le doigt, rameuses et sous-rameuses, divergentes, épiderme brun un peu épais et parfois recouvert de tubercules, écorce tenace, fibreuse; substance ligneuse dure; odeur désagréable, particulière, âcre, fétide, persistante; saveur d'abord semblable à celle du café cru, ensuite âcre, piquante, nauséeuse comme celle de toutes les rubiacées dispermes : on trouve ces deux plantes dans les forêts primitives de Bahia vers Almade et Ferrades et sur toute la côte

Digitized by Google

maritime où elles étalent leur végétation. On préfère les jeunes radicules comme vomitives ou éméo-stimulantes, ou l'écorce des racines broyée avec un peu d'eau et ensuite étendue dans une plus grande quantité de ce liquide; on les emploie aussi contre la morsure des serpens venimeux; les habitans affaiblis par ces morsures boivent largement l'infusion des racines et en peu de temps ils se portent mieux.

2° Ipécacuanha de Villa rica; Poaya? *Manettia cordifolia*, Martius. La plante croît dans les haies, sur le bord des forêts dans la province des Mines et surtout près de Villa rica : sa tige est herbacée, volubile, effilée, rameuse, et recouverte çà et là de poils courts; sa racine est ligneuse, vivace, d'un brun obscur; odeur et saveur désagréables.

Ces deux Ipécacuanha ne sont point encore connus en Europe, quoique pourtant je possède un échantillon du premier.

3° Ipécacuanha noir de Ceylan; *Spermacoce hispida*, Leschenault, *Spermacoce peruviana*, Dombey. Racines grêles pivotantes, striées, rameuses, noirâtres ou brunes, peu odorantes; saveur un peu muqueuse et ensuite nauséeuse, âcre et amère; Leschenault et Dombey, chacun dans la contrée où il voyageait, observèrent les propriétés vomitives de ces racines encore non décrites.

4° Ipécacuanha de la Jamaïque. *Spermacoce verticillata*, Linnée: racines grêles, striées, ondulées, violettes en dedans, un peu âcres et amères; on récolte cette plante aux Antilles, sous le nom d'herbe aux Cornettes on l'emploie pour traiter les catarrhes muqueux de l'appareil intestinal et des organes sexuels; elle fait vomir faiblement.

5° Ipécacuanha couleur de rouille, *Spermacoce ferruginea*, Poaya de Praïa. Cette espèce toute nouvelle croît sur le bord des chemins et des pâturages élevés des provinces de Saint-

Digitized by Google

Paul et des Mines, où l'on en remarque deux variétés dont l'une est naine et l'autre assez élevée; leurs racines se ressemblent, grosses comme une plume de corbeau, brunes, ochracées en dehors, blanches en dedans, garnies de fibres capillaires: saveur et odeur nauséeuse. On emploie ces Poaya au Cap Frio, à la dose de trente ou quarante grains.

6° Ipécacuanha de la Serra, *Spermacoce Poaya*, Poaya do Campo. Cet Ipécacuanha a été trouvé avec la précédente espèce dans les pâturages naturels de Morongava, province de Saint-Paul, et surtout dans ceux de la Serra de San-Xavier, province des Missions; elle forme deux variétés qui se distinguent, l'une parce qu'elle est glabre, l'autre parce qu'elle est pubescente: les tiges sont en général dures et ligneuses inférieurement, herbacées à leur partie supérieure; les feuilles sont remarquables par leur saveur d'abord douce et ensuite acide, et on les employe en décoction dans les gastro-entérites; les racines sont un peu plus grosses qu'une plume de corbeau, blanches en dedans, un peu brunes en dehors, de saveur peu agréable qui rappelle celle de l'ipéca vrai; on remplace très-bien cette dernière production par la précédente dans les provinces des Minas Geraes et de Saint-Paul, et il est à remarquer que ces *Spermacoce* sont très-voisins du *Spermacoce gentianoïdes* et *Spermacoce glaberrima*, qui croissent dans les Minas Novas.

7° Ipécacuanha del Rey, *Richardsonia rosea*, Poaya do Campo. Racines tortueuses, assez longues, du volume d'une plume, annellées, garnies de fibrilles capillaires, de couleur blanche au centre, noires, violettes à l'extérieur; saveur analogue à celle du *Cephœlis ipecacuanha;* la plante est assez élevée, à entre-nœuds écartés très-velus; elle est facile à cultiver dans les terreins battus, peu fertiles, peu ombragés, etc. Elle est commune dans les Comarcas élevés de San Joao del Rey et de Villa rica;

Digitized by Google

tous les habitans de San Joao emploient la racine avec le plus grand succès et à des doses moins considérables que celles du *Cephœlis* qui ne vient pas chez eux.

8° Ipécacuanha de Saint-Paul, *Richardsonia emetica*, Martius. Racines vivaces, de cinq à sept pouces de long, grêles, chargées de fibrilles, épiderme blanchâtre, cendré ou brun, lisse; écorce mollasse, parenchymateuse, et se séparant aisément du centre ligneux et blanc, saveur et odeur désagréables; la plante est touffue, humifuse, peu allongée, rarement ascendante, garnie par espace de poils ou de duvet; les fleurs de cette espèce sont roses, et il serait assez raisonnable de croire que c'est la même plante que la précédente vue par M. de Martius dans un état différent de maturité.

9° Ipécacuanha ondulé, *Spermacoce hexandra*, Linnée, Richard père, *Richardsonia brasiliensis*, Gomez, *Richardsonia scabra*, du docteur Martius et de M. Auguste Saint-Hilaire. Ipécacuanha gris amilacé ou blanc du Brésil? Racines de quatre à huit pouces de long, simple ou rarement bifurquée, assez ordinairement lisses quand elles sont jeunes, et géniculées, tuberculeuses, striées, ondulées en spiraloïdes comme l'Ipéca vrai lorsqu'elles sont plus âgées; l'épiderme dans la plante fraîche est blanchâtre, et dans la plante sèche il est brun cendré, toujours assez lisse; écorce parenchymateuse, farineuse, friable, molle, blanche ou violacée, saveur d'abord muqueuse ensuite un peu âcre, un peu nauséeuse, odeur faible; centre ligneux jaune pâle, inodore, mince, insipide. La plante est assez basse, rameuse, sous-ligneuse; fleurs blanches, feuilles arrondies ou ovales, recouvertes ainsi que les tiges de duvet plus ou moins rude et court; elle ressemble assez à celle que M. de Humboldt a trouvée au Pérou et qu'il nomme *Richardsonia pilosa*. Elle est commune dans les sables cultivés et élevés des provinces de

Digitized by Google

Minas-Geraes, de Rio-de-Janeiro, et même dans les rues de cette ville; elle ne vient pas dans les forêts vierges et elle est tout-à-fait inusitée parce qu'elle est inactive. L'Ipécacuanha amylacé a été envoyé dans le commerce il y a près de cinquante ans sous le nom d'Ipécacuaha gris, mais bientôt on s'est apperçu qu'il ne pouvait représenter les propriétés de l'Ipécacuanha vrai, et alors les droguistes ont cessé d'en recevoir; on ne le trouve maintenant que dans les collections où on le place à côté de la racine plus mince et moins tuberculeuse de la jeune *Richardsonia*.

En me conformant à l'idée qui ramène ces deux racines, jeune et âgée, à la même plante, je me réunis à l'opinion reçue jusqu'à ce jour; mais il m'a toujours paru que les *Spermacoce* et *Richardsonia* que j'ai vus dans les herbiers n'avaient ni autant de strangulation, ni autant de spiraloïdes que la grosse racine cendrée et âgée. Le docteur Martius qui a figuré cette racine âgée avec tous ses caractères, tab. 8 fig. 4, est aussi de cet avis; de sorte que mon doute, émis il y a près de trois ans, serait maintenant assez voisin d'une certitude. Toutefois, la plante qui la produit n'a été vue ni par les docteurs Spix, Martius et Auguste de Saint-Hilaire, et si ce n'est une *Richardsonia* encore inédite, ce doit être une plante voisine des *Cephælis*.

10° Ipécacuanha strié du Pérou, *Psychotria emetica*, Mutis, Linnée fils, Humboldt, Richard fils, *Ipecacuanha grossa* de Gomèz; racines assez renflées, généralement moins recourbées que les précédentes; tubercules peu saillans, plus arrondis, plus écartés, écorce cendrée brune ou rougeâtre, généralement striée dans le sens de sa longueur, et offrant par espaces des rétrécissemens assez prononcés; substance ligneuse plus brune et plus poreuse que celle de la précédente espèce; substance corticale assez épaisse, odeur désagréable en assez grandes masses, saveur âcre, amère, nauséeuse. Le *Psychotria* est peu connu et peu

Digitized by Google

employé en France, il l'est beaucoup plus au Pérou avec d'autres racines dont j'ai parlé. L'analyse chimique en a été faite par M. Pelletier, qui sur cent parties a trouvé six d'émétine, etc. Le Psychotria rouge paraît provenir du *Psychotria crocea* de Desfontaines que l'on appelle TANGARACA au Brésil où il est employé comme vomitif et excitant, ou du *Psychotria parasitica* de Swartz, que l'on nomme *Batamibi* aux Antilles où il est employé comme vomitif, sudorifique et généralement excitant. M. Leschenault a rapporté de Java une Psychotria qu'on nomme dans le pays *Dadap-Lonca*, et qu'il faut appeler classiquement selon moi, *Psychotria cordifolia*. Elle est employée chez les Malais et Javanais comme vomitive. Ses feuilles sont cordiformes, plus aiguës que celles du Violier dont cette plante a le port. Elle ressemble beaucoup au *Psychotria tomentosa* qui est le *Cephælis reniformis* de Humboldt, et au *Psychotria hederacea*, qui est le *Cephælis violæfolia* de Kunth. On trouve mêlées aux racines de la *Psychotria* grise les racines du *Psychotria herbacea* de Dandrada et très-souvent aussi les racines du *Polygala scoparia* dont j'ai parlé plus loin, et dont la saveur ressemble beaucoup à celle de l'Ipécacuanha officinal suivant.

11° Ipécacuanha tuberculeux du Brésil. Ipécacuanha vrai officinal, *Ipecacuanha fusca*, Pison et Margrave; *Tapogomea Ipecacuanha* Aublet, *Callicocca Ipecacuanha*, Linnée, Gomez, Persoon; *Cephælis Ipecacuanha*, Swartz, Richard fils; racines vivaces, simples ou divisées en rameaux divergens, tortueuses, longues de quatre à six pouces, annellées, tuberculeuses, ordinairement de la grosseur d'une plume, amincies vers la base et garnies de filamens; épiderme lisse, brun lorsque la plante est fraîche et lavée, noir obscur, gris-rougeâtre, recoquillé, lorsque la plante est sèche; écorce d'abord mollasse, charnue, blanche et sub-amylacée, renflée, prenant, en se desséchant,

Digitized by Google

une couleur rembrunie, un aspect luisant, corné, résineux, et se séparant aisément de l'axe ligneux qui est très-mince, filiforme, de couleur blanche ou jaunâtre ; de saveur et odeur beaucoup moins forte que celles de l'écorce. Toutes ces racines ont une odeur fortes et pénétrantes lorsqu'elles sont en masse. Leur saveur est désagréable, âcre, amère, nauséabonde.

On a long-temps pensé que l'Ipécacuanha rougeâtre était fourni par le *Cephœlis punicea* qui croît comme le précédent au milieu des forêts vierges humides et touffues, mais il est facile de se convaincre, comme très-heureusement j'eus la possibilité de le faire, que sur le même pied de *Cephœlis Ipecacuanha*, on peut trouver des racines dont la couleur varie depuis le gris cendré, le rougeâtre ou brun, jusqu'au noir absolu. Cela peut se trouver aussi, sans doute, sur le *Cephœlis punicea*, mais ne se retrouve plus sur les racines du *Cephœlis asthmatica*, connu généralement sous le nom d'Azier à l'asthme, parce qu'en effet on les emploie pour cela; de même que celles du *Cephœlis muscosa* que Jacquin a désigné depuis sous le nom de *Morinda muscosa*, et que les Indiens de Surinam emploient comme vomitif et béchique sous le nom d'*Onabonboïe*.

La racine de Cephœlis Ipécacuanha est donc le véritable Ipécacuanha officinal en France, elle est presque toujours sans mélange dans le commerce, parce que les négocians de Rio de Janeiro, suivant Andrada, Mawe, et Auguste de Saint-Hilaire, n'en veulent point recevoir d'autres. C'est l'Ipécacuanha brun de Pison et Marcgrave, dont ils ont parfaitement bien figuré la plante, les localités et les formes. *Altera planta*, dit Pison, en parlant de celle-ci, *est longitudinis semicubitalis, trinis vel quinis tantum foliis ornata, gaudet locis opacis et tantum densioribus reperitur nemoribus. In summitate caulis baccas producit nigras, sed paucas. Radix est tenuis, tortuosa, nodosa,*

Digitized by Google

fusci coloris, saporis ingrati, amari, calidi et acris; et siccata, in uultos annos reservatur, nec facile vires deponit. — Amat planta, dit MARGRAVE, *humidas sylvas, et in hortos translata, nullum sumit incrementum; radix effossa, in umbrâ non sole siccari debet recens, ut et siccata sapor amari, saporis pungit linguam sua acrimonia.*

On voit par ces citations que ces deux médecins hollandais avaient parfaitement connu l'Ipécacuanha ou racine du Brésil, et que, dès leur époque, on en distinguait deux espèces bien différentes. L'une qu'on appelait Ipécacuanha branca, et depuis Poaya do campos que nous avons fait connaître plus haut, et celui-ci qu'on appelait Ipécacuanha fusca, et depuis Poaya do mato, Cipo de Camères, et suivant Chomel, Bexuquillo, Cagosanga, Belveulo, etc. On lui conserve encore le nom de Poaya do mato, celui de Poaya da botica, ou Cipo das nossas boticas, d'autres portugais le nomment par contraction Picahoua, ou Poaya preta. Les Coroados, ou peuples de la province des Mines qui habitent sur les bords du Xipotò, le nomment *Vosaenda*, et les Puris, autres peuples voisins, le nomment *Muschina*. On l'appelle en grec : Κατ' ἐξοχήν.

L'Ipécacuanha habite de préférence les lieux humides, ombragés et plantureux, aussi le trouve-t-on le plus ordinairement dans les forêts vierges et les vallées ombreuses qui séparent les montagnes granitiques du Brésil. On le trouve plus ou moins depuis Rio de la Plata, jusqu'à la rivière des Amazones; ce qui répond à peu près depuis le trente-cinquième degré de latitude, jusqu'à l'équateur, en allant du midi au nord; vaste contrée formée par les provinces de Pàra, Naranham, Pernambuco, Bahia; Minas geraes, Saint-Paul, Saint-Esprit, Monte-Video. Il affecte comme localités partielles le voisinage de Rio das contas, Paraguay, dos Ieheos, Cabo Frio, Serra de mar, dos Santos, dos Ala-

Digitized by Google

goes, etc : mais sa patrie la plus naturelle est la belle province de Rio de Janeiro, et ses localités spéciales dans les environs sont les îles du Parayba, beau fleuve ou torrent impétueux, qui coule à vingt-cinq ou trente lieues de la capitale, aux pieds de la Cordilière peu élevée qui sépare les terres de Rio de Janeiro de celles de Minas geraes. On en récolte aussi beaucoup sur les bords du Xipotò cité plus haut, et ceux du Rio Pocuba d'où l'on fait des envois à Rio de Janeiro.

On rapporte que les propriétés médicinales de l'Ipécacuanha ont été observées par les Indiens sur l'espéce de chiens particulière au climat, et qu'ils nomment GUARA. Ils ont vu que les Guaras malades se rassemblaient sur les bords des lagunes ou criques fluviales ou marins, dont les eaux baignaient des *Cephælis Ipecacuanha*, et que ces animaux buvant par intermittence de ces espèces de macérations en éprouvaient des éméo-stimulations salutaires. Ces traditions existent encore généralement et appuient toujours l'idée des Brésiliens qui regardent l'Ipécacuanha et ce qui peut y ressembler comme de vraies panacées.

On fait un commerce assez étendu de l'Ipécacuanha au Brésil; mais quoique la plante y soit abondante, on pourrait craindre son extinction si on ne la cultivait. Les moyens de faire cette culture sont de semer des grains, ou de planter des boutures dans le bois serré qu'on nomme Capies et Cattingas. Le mieux est de récolter avec soin, de choisir les plus grosses racines et de laisser les petites dans les mêmes terrains où elles étaient. Ce dernier moyen que je propose convient mieux, je crois, et il n'y a aucun doute que l'on parviendra ainsi à produire des Ipécacuanha et plus gros et plus forts. Je crois que c'est en récoltant plus tard que les autres, que quelques cultivateurs bien entendus sont parvenus à livrer au commerce cette grosse espèce de racine rougeâtre et assez féculente dont il a été question

Digitized by Google

dans un travail tout récent de M. Henry, et qu'on annonçait, d'après une foule d'expériences faites par Louis Delondre, comme étant plus vomitive que l'Ipécacuanha ordinaire qui est plus noir et plus petit. J'ai dans ma collection une très grosse variété d'Ipéca qui paraît représenter assez bien celle dont je viens de parler, et j'ai aussi un autre Ipécacuanha beaucoup plus rouge et beaucoup plus petit que tous les autres et qui a été nommé Ipécacuanha de Guénégaud. Il a été récolté au Brésil sur des terres de cette famille où on l'avait cultivé. Ce sont tous deux de vrais *Cephaelis*.

L'Ipécacuanha officinal a été connu en Europe vers l'année 1648 à 1649 par l'éloge que faisait Pison de son efficacité dans la dysenterie. Deux pharmaciens de Paris, Claquenelle et Poulain son gendre, en avaient déjà dans leur commerce en 1650; un médecin français nommé Legros, en apporta du Brésil en 1672 et dès l'année 1686, il a été soutenu à l'École de médecine de Montpellier une Thèse sur les propriétés antidysentériques de cette racine. A cette époque un droguiste voyageur appelé Garnier ou Grenier, en apporta de nouvelles quantités, il en proposa l'usage médicinal à Adrien Helvetius, qui, venu de Hollande, exerça la médecine à Rheims et ensuite à Paris, vers 1686, réussit à guérir une diarrhée épidémique qui accablait toutes les personnes de la cour de Louis XIV et le Roi lui-même.

En résumé, toutes les substances dont j'ai parlé avant cette dernière ne jouissent que d'une manière plus ou moins éloignée des propriétés émético-stimulantes de l'Ipécacuanha vrai; elles en portent le nom pour aider la mémoire et l'action où les intentions des médecins, des commerçans, et des voyageurs, mais ce nom devant revenir à l'espèce principale ou au moins aux deux espèces désignées par Pison, j'ai dû, pour justifier mon vœu,

faire la revue des homonymes; ce ne devrait donc être que de l'Ipécacuanha vrai qu'on devrait faire usage dans toutes les localités. Mais cela sera-t-il jamais possible, si comme on le croit cette plante est de moins en moins commune? d'un autre côté, ne trouve-t-on pas quelqu'avantage à employer sous un nom bien connu des malades eux-mêmes, les succédanés qui naissent dans les climats où l'on exerce, et n'est-il pas maintenant possible, puisque les médecins sont généralement mieux instruits en histoire naturelle, que ces succédanés si utiles soient désignés par eux dans le monde savant par des noms classiques?

APPENDICE.

Examen chimique, par M. VAUQUELIN, *de l'Ipécacuanha* branca, *racine du Viola Ipécacuanha* (Ipécacuanha blanc), *rapporté par M.* Taunay fils, *de Rio-de-Janeiro.*

Cette racine est d'un blanc pâle, rameuse, de la grosseur d'une plume à écrire, tortueuse et présentant des strangulations par intervalles inégaux; sa cassure est nette, peu résineuse; son odeur est désagréable, et sa saveur, d'abord peu sensible, est ensuite âcre et nauséabonde. Sa partie ligneuse, le meditullium, est plus épaisse que l'écorce qui la recouvre.

Digitized by Google

On a mis seize grammes de cette racine réduite en poudre fine à macérer dans l'eau pendant quarante-huit heures; la liqueur décantée, on a versé une nouvelle quantité d'eau sur la poudre et on a laissé macérer le même temps; l'eau, cette fois, s'est à peine colorée; l'on a décanté de nouveau, et l'on a traité le résidu par l'eau bouillante, jusqu'à ce que la racine fût épuisée. Toutes les liqueurs réunies et filtrées ont été évaporées à une chaleur très-douce.

Le liquide s'est troublé et a déposé des flocons d'un blanc sale qu'on a recueillis au moyen d'un filtre pesé et qu'on a reconnus pour être de l'albumine unie à l'ammoniaque et à l'huile fétide qu'ils ont fournies à la distillation.

La liqueur dont on avait séparé cette albumine, concentrée convenablement, a été traitée par une petite quantité de sous-carbonate de magnésie pour saturer l'acide qui s'y trouvait.

Il s'est formé un sel insoluble qu'on a séparé par le filtre et qu'on a reconnu pour être une combinaison d'acide gallique et de magnésie, à la vérité en très-petite quantité.

La liqueur évaporée de nouveau au bain-marie, jusqu'à siccité, a fourni un extrait brun qui attirait légèrement l'humidité. L'alcool à 38°, appliqué à froid à cet extrait, a dissous la résine et l'émétique, et les autres matières sont restées intactes; on a filtré et fait évaporer au bain-marie jusqu'à siccité; l'extrait obtenu était encore foncé en couleur; traité par l'eau chaude, l'émétine s'est dissoute et l'émétique s'est séparé.

La dissolution d'émétine évaporée à une douce chaleur jusqu'à parfaite dessication, pesait un gramme et demi (1).

---

(1) Il est à remarquer que quand la solution d'émétine est exposée à la chaleur, elle est à peine tiède qu'il se forme à sa surface une pellicule qui bientôt se brise et

Digitized by Google

En reprenant par l'alcool bouillant le précipité formé, lors de la séparation de l'émétine et de la résine, et en filtrant, l'on obtient une matière grasse et de la cire qui se précipite par le refroidissement; le résidu traité par l'eau froide a été dépouillé de la gomme, et la fécule amylacée s'est précipitée.

Toutes ces matières ainsi séparées et séchées ont donné en poids, savoir :

Émétine	1 gram.	50
Résine.	0,	60
Gomme.	2	50
Albumine.	0,	30
Amidon.	3	20
Matière cristallisée en écailles.	0,	85
Matière ligneuse.	7	00
Matière grasse et cire, quantité indéterminée.	0,	00
	15 gr.	95
Perte.	0,	05

nage dans la liqueur. Cette matière séparée avec soin et séchée se présente sous la forme d'écailles, n'ayant point d'odeur, mais une saveur âcre. Une portion de cette matière, chauffée au rouge dans un tube de verre, a donné un produit qui a ramené au bleu un papier de tournesol préalablement rougi, et qui avait l'odeur des matières animales décomposées. Cette substance, en se condensant, a déposé sur les parois du tube une substance jaune, comme grasse; mise sur un charbon ardent elle répand une fumée blanche, et laisse un résidu noir; l'alcool la dissout et acquiert une saveur amère un peu âcre. Il est présumable que c'est cette matière qui communique une saveur amère et âcre à l'émétine, car avant cette séparation cette dernière était en effet très-âcre.

Digitized by Google

L'on voit par les résultats de cette analyse que la racine apportée de Rio-Janeiro sous le nom d'*Ipécacuanha branca*, contient les mêmes principes que l'Ipécacuanha ordinaire, et qu'elle pourra lui être substituée en médecine, mais à des doses plus grandes, car elle contient moitié moins d'émétine que l'Ipécacuanha gris. Au reste ces résultats se rapportent assez exactement à ceux que M. Pelletier a obtenus de l'Ipécacuanha blanc de Cayenne.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE 1re. Appartient aux Mémoires de M. le baron Larrey.

Fig. 1. Représente le sujet de l'Observation, pag. 242 et suiv.
a. Cicatrice de la plaie faite par le sabre.
b. Cicatrice résultant de l'opération de l'empyème.

Fig. 2. Thorax d'un autre sujet qui avait subi la même opération du côté gauche.

Fig. 3. *a. a.* Pierre de Kury vue sous deux faces.

Fig. 4. *b.* Pierre de l'enfant Buret.

PLANCHES 2, 3, 4. Appartiennent au Mémoire de M. le baron Dupuytren.

Pl. 2. Anus contre nature ouvert et fendu dans la direction de l'axe des deux bouts de l'intestin.

a. a. Entrée de l'anus contre nature et point d'union de la membrane muqueuse avec la peau.
b. Bout supérieur de l'intestin.
c. Bout inférieur de l'intestin.
d. Éperon formé par la réunion des parois des deux intestins.
c. c. c. c. Parois adossées des intestins.
f. f. f. Corde ou ligament formé par le mésentère.
g. g. Infundibulum formé par le péritoine de l'intestin et celui des parois de l'abdomen aboutissant au point d'adhérence de ces parties et donnant quelquefois lieu à une hernie.

Pl. 3. Entérotôme.

Fig. 1. Entérotôme fermé.
a. Branche mâle.

Digitized by Google

b. Branche femelle.
c. Articulation et entrecroisement des branches.
d. Clef ou pivot qui tient les branches articulées.
e. Manche de la branche mâle.
f. Fente de ce manche.
g. Manche de la branche femelle.
h. Trou de ce manche.
j. Vis qui passe à travers les deux manches.

Fig. 2. Branche mâle de l'entérotome.
a. Bouton *terminal* de cette branche.
b. b. Son tranchant ondulé et mousse.
c. Mortaise destinée à recevoir le pivot de la branche femelle.
d. Manche.
e. Fente du manche destinée à recevoir la vis.

Fig. 3. Branche femelle.
a. a. Gouttière et bords ondulés de cette branche.
b. Clef ou pivot.
c. Manche de la branche femelle.
d. Trou de cette branche.

Fig. 4. Vis de l'entérotôme.
a. Pas de cette vis.
b. Plaque de la vis.

Fig. 5. Entérotôme ouvert.
a. Branche mâle.
b. Branche femelle en regard de l'autre.
c. Croisement et articulation de ces branches.
d. La clef placée en travers.
e. e. Manches des branches.
f. Vis disposée pour rapprocher les manches, et, par suite, les lames à la faveur de leur entrecroisement.

Pl. IV. L'entérotôme appliqué.

a. La vis serrée.
b. b. Les lames rapprochées.
c. Le bout supérieur de l'intestin.
d. Le bout inférieur.

Digitized by Google

e. e. Les deux parois de l'intestin saisies par l'entérotome, rapprochées et pressées par ses lames.

f. f. Origine de l'éperon et de la cloison saisis par l'entérotôme.

g. g. Extrémités des branches de l'entérotome situées à trois pouces au dessus de l'anneau inguinal.

PLANCHE V. Représente le monstre qui fait le sujet, page 362, du mémoire de M. Dugès.

PLANCHE VI. Appartient au Mémoire de M. Lemaire-Lisancourt.

Fig. 1. Poinciana pulcherrima. (Lin.)

Fig. 2. Alchornea Latifola. (Swartz.)

Digitized by Google

Fig. 1.

Fig. 2.

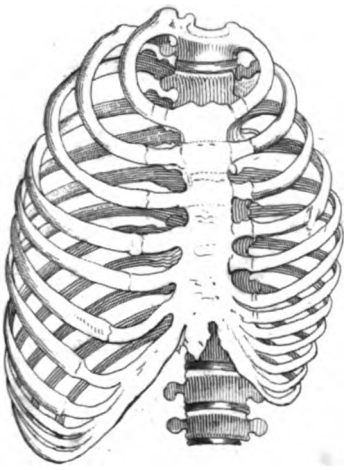


Fig. 4.

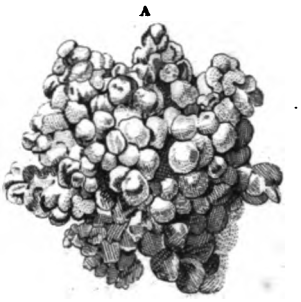


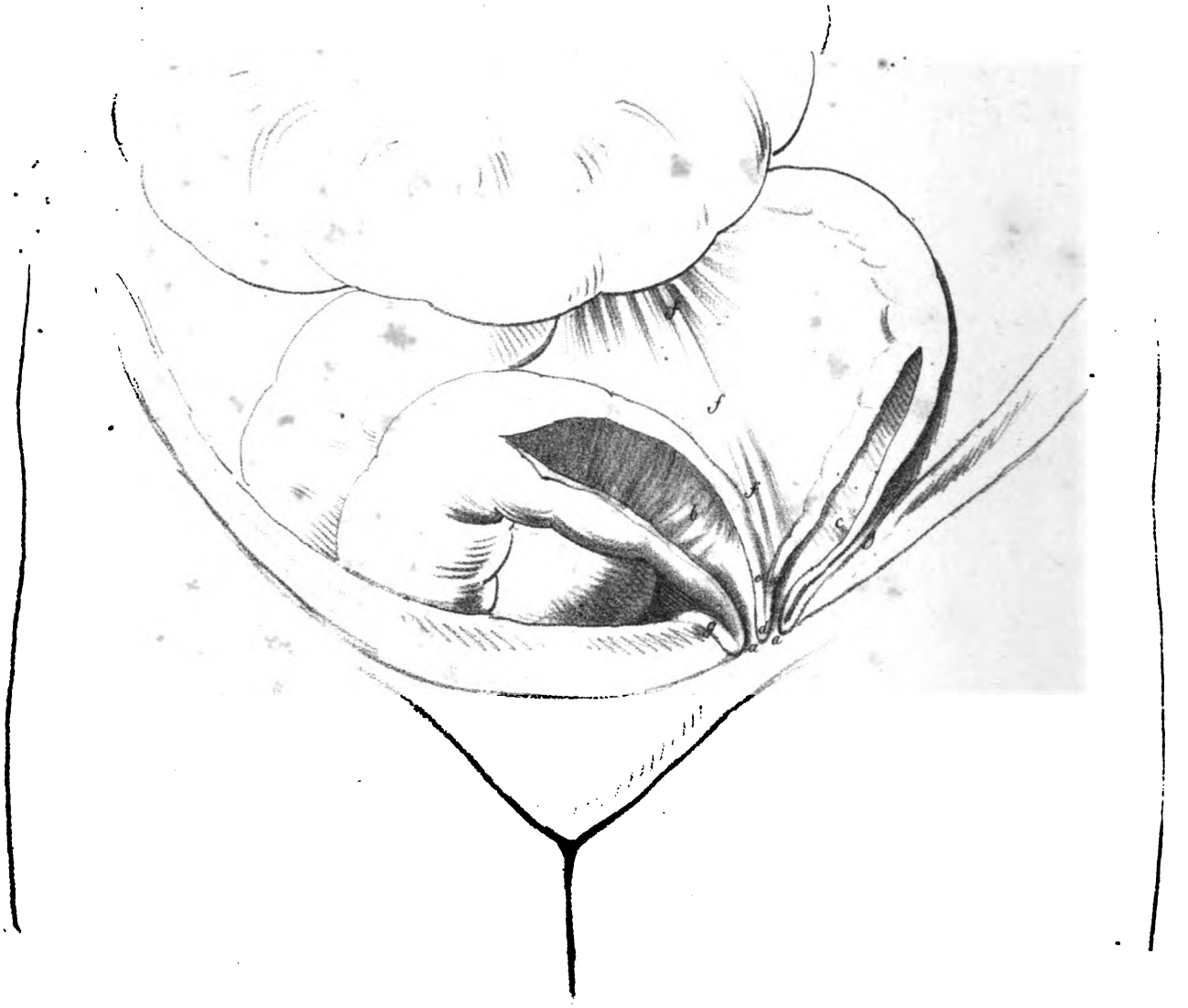
Fig. 3.

Gravé par Ambroise Tardieu.

Digitized by Google

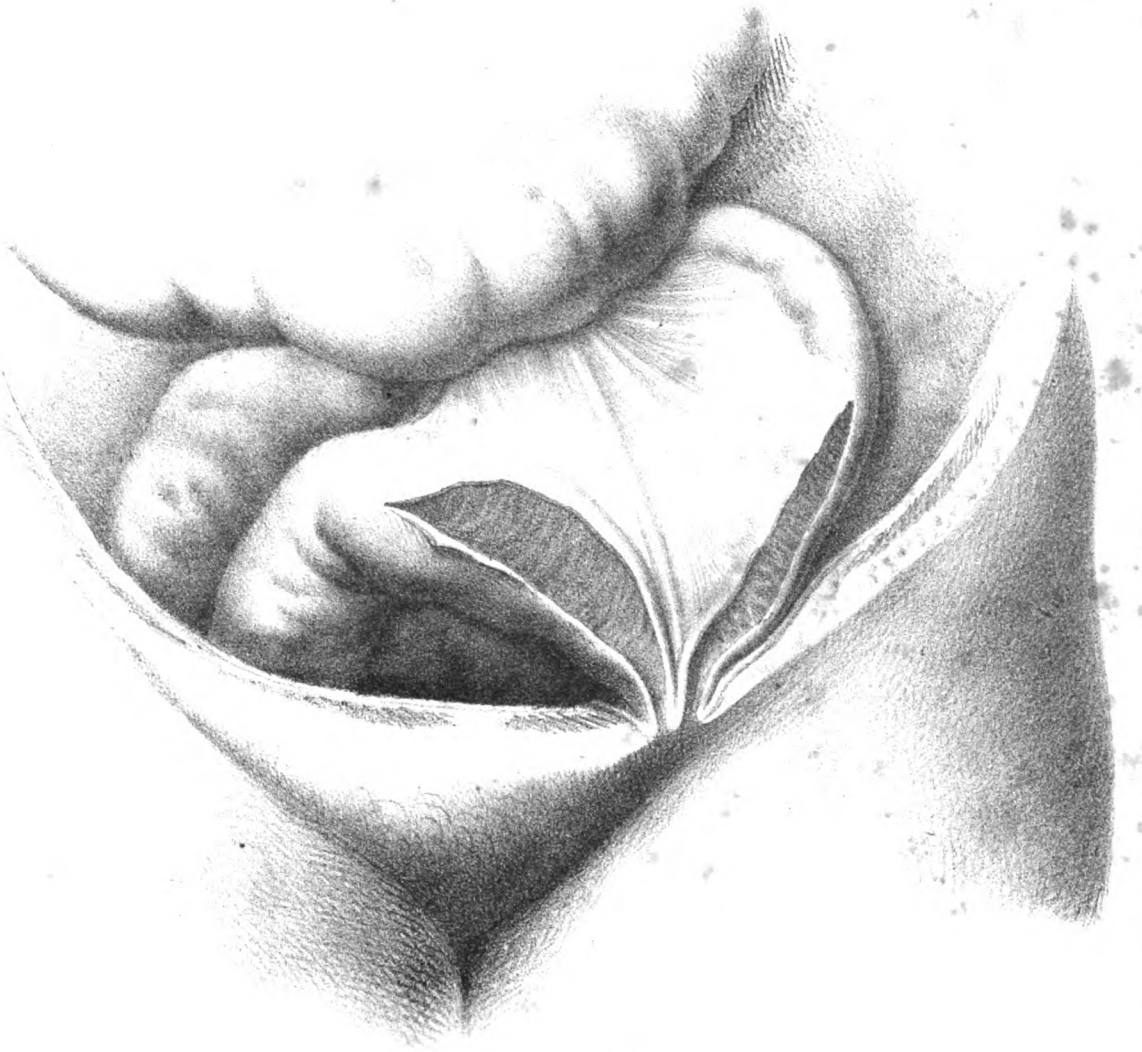
Digitized by Google

Digitized by Google



A. Chazal del

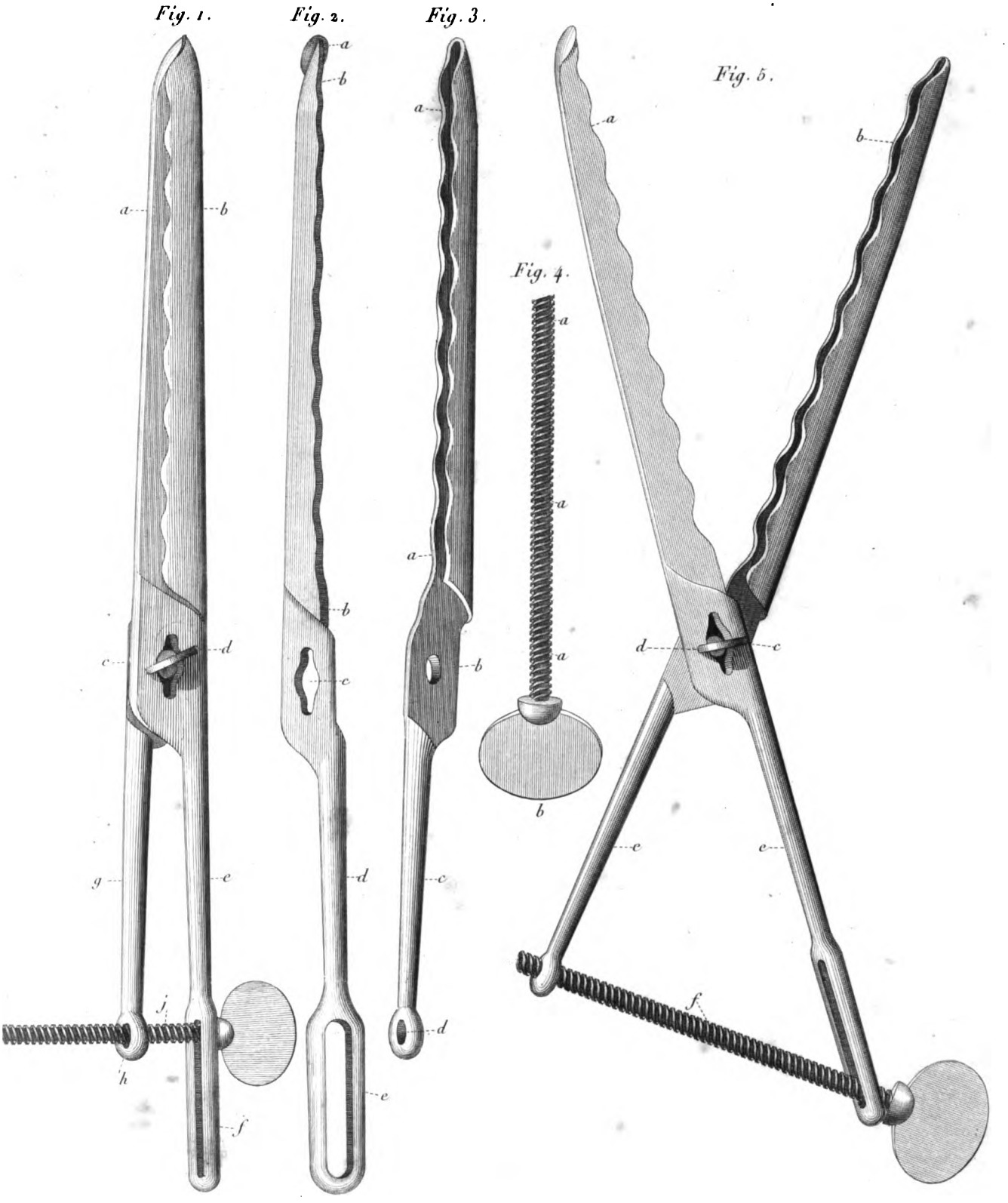
Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

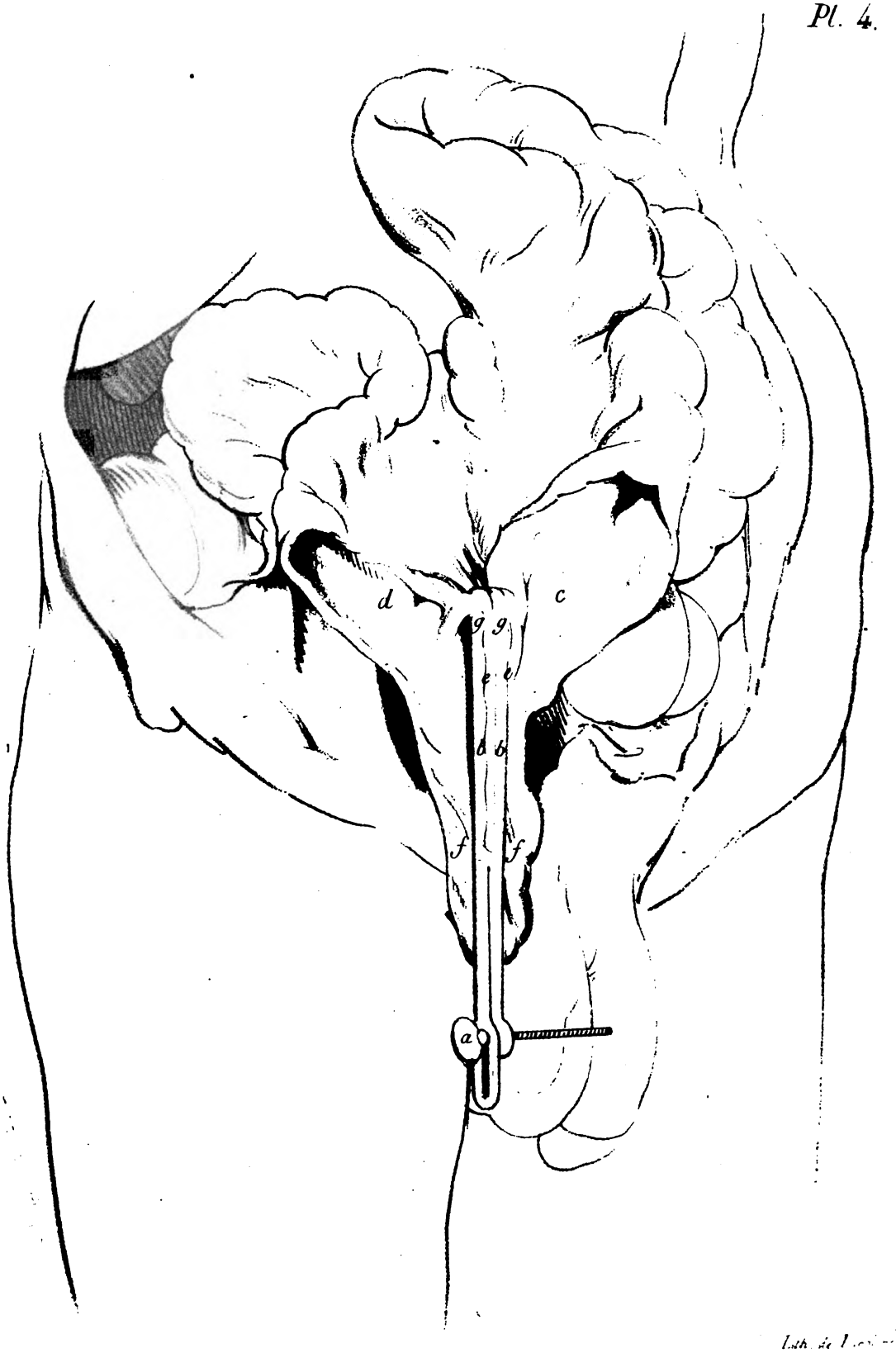
ENTÉROTOME



Digitized by Google

Digitized by Google

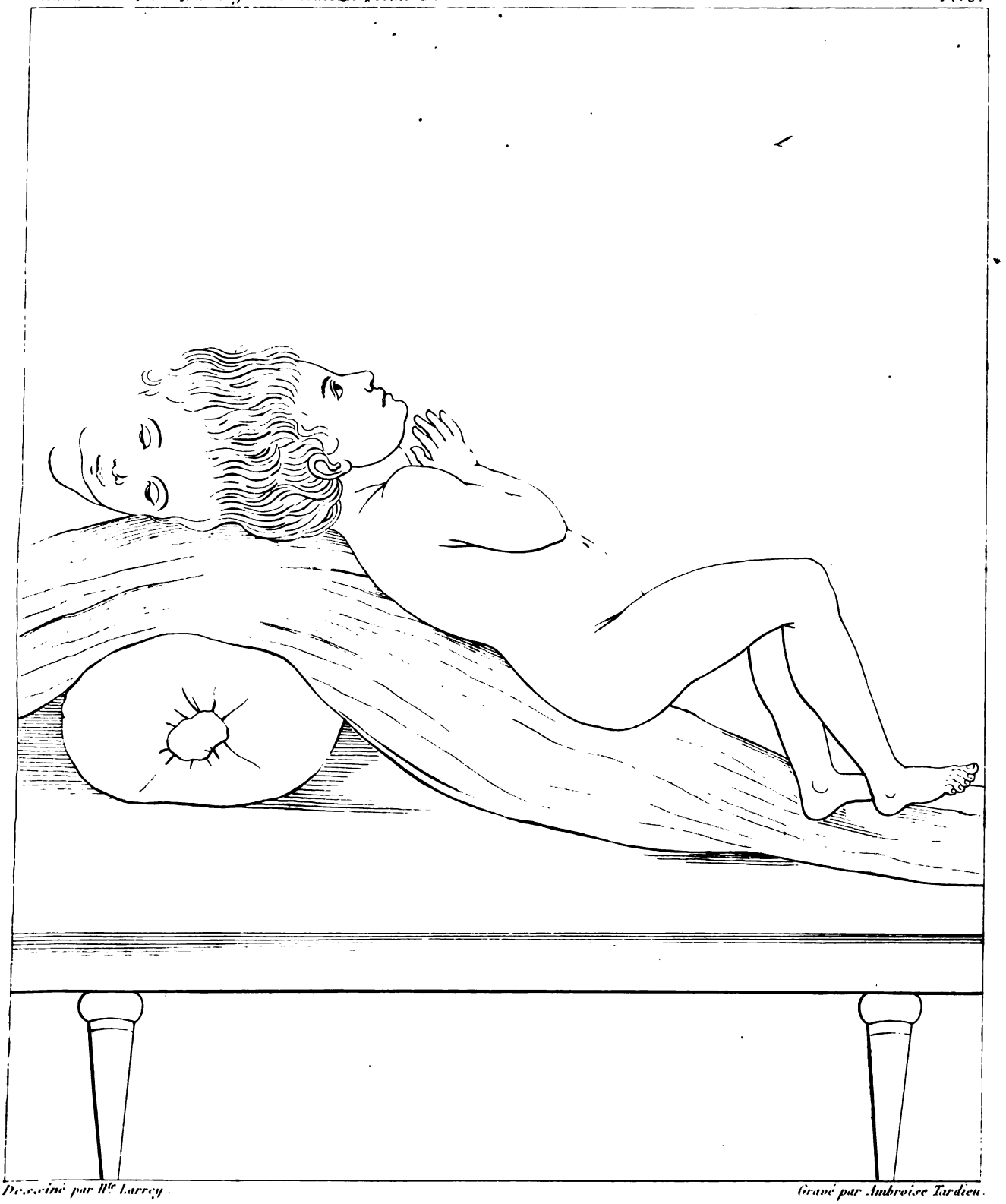
Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Dessiné par Mlle Larrey. Gravé par Ambroise Tardieu.

Digitized by Google

Digitized by Google

POINCIANA Pulcherrima *(Lin.)*

Gravé

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DU PREMIER VOLUME

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

PARTIE HISTORIQUE.

ORDONNANCES RELATIVES A L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Pag.

Ordonnance portant création de l'Académie royale de médecine. 1

Ordonnance qui nomme une partie des membres de l'Académie royale de médecine. 6

Ordonnance qui prescrit de nouvelles dispositions relatives à l'Académie royale de médecine. 11

Rapport au Roi. 13

Ordonnance du Roi. 16

RÈGLEMENS DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE APPROUVÉS PAR S. EX. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Titre Ier. Assemblées générales. 17

Titre II. Assemblées de Sections. 22

Titre III. Elections. 23

Titre IV. Administration. 24

Titre V. Publications. 26

Titre VI. Prix. 27

Titre VII. Dispositions générales. 28

Digitized by Google

Pag.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES COMPOSANT L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Section de Médecine. 29
Section de Chirurgie. 32
Section de Pharmacie. 33
Associés. 34
Adjoints résidens. 38
Adjoints correspondans. 41
Membres décédés. 55

Discours prononcé par M. le secrétaire perpétuel dans la Séance inaugurale du 6 mai 1824. 57
Eloge de M. le baron Corvisart, par le même. 107
Éloge de M. le chevalier Cadet de Gassicourt, par le même. 134
Éloge de M. le comte Berthollet, par le même. 157
Éloge de P. Pinel; par le même. 189
Rapport sur la proposition d'inaugurer le buste de Pinel, dans la salle des séances de l'Académie; par M. Esquirol. 224
Eloge de M. Beauchêne; par M. le secrétaire perpétuel. 232
Éloge de M. Bourru; par le même. 240
Rapport de la Commission chargée de rédiger un projet d'instruction, relativement aux épidémies. 245
Premier compte-rendu des travaux de la Section de médecine, par M. Double. 280
Discours sur l'histoire et les progrès des Sciences pharmaceutiques, par M. Virey. 323

Digitized by Google

Pag.

MÉMOIRES.

SECTION DE MÉDECINE.

Mémoire sur le Mutisme produit par la lésion des fonctions intellectuelles; par M. Itard. 3
Mémoire sur quelques Phlegmasies cérébrales présentées comme cause de fièvres intermittentes pernicieuses; par le même. 19
Mémoire sur cette question : Existe-t-il de nos jours un plus grand nombre de fous qu'il n'en existait il y a quarante ans? par M. Esquirol. 32
Mémoire sur la Mortalité en France, dans la classe aisée et dans la classe indigente; par M. Villermé. 51
Observations sur les Effets thérapeutiques de la morphine ou narcéine; par M. Bally. 99
Mémoire sur la Folie des ivrognes, ou sur le délire tremblant; par M. Léveillé. 181

SECTION DE CHIRURGIE.

Mémoire sur les Plaies pénétrantes de la poitrine; par M. le baron Larrey. 221
Observations sur l'Opération de la taille; par le même. 251
Mémoire sur une Méthode nouvelle pour traiter les anus accidentels; par M. le baron Dupuytren. 256
Mémoire sur les Obstacles apportés à l'accouchement par la mauvaise conformation du fœtus; par M. A. Dugès. 321

SECTION DE PHARMACIE.

Analyse de l'écorce du Solanum pseudoquina; par M. Vauquelin. 371
Considérations chimiques sur diverses Concrétions du corps humain; par M. Laugier. 394
Rechercherches analytiques sur la Violette; par M. Boullay. 417
Expériences faites sur la Violine; par M. Orfila. 440

Digitized by Google

Expériences faites à l'hôpital de la Charité en 1825, sur l'activité de la Violine médicinale et de la Violine pure; par M. le docteur Chomel. 43

Mémoires sur les Substances végétales employées en médecine, ou désignées dans le commerce sous le nom d'Ipécacuanha; par M. Lemaire-Lisancourt. 50

Explication des planches. 494

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google